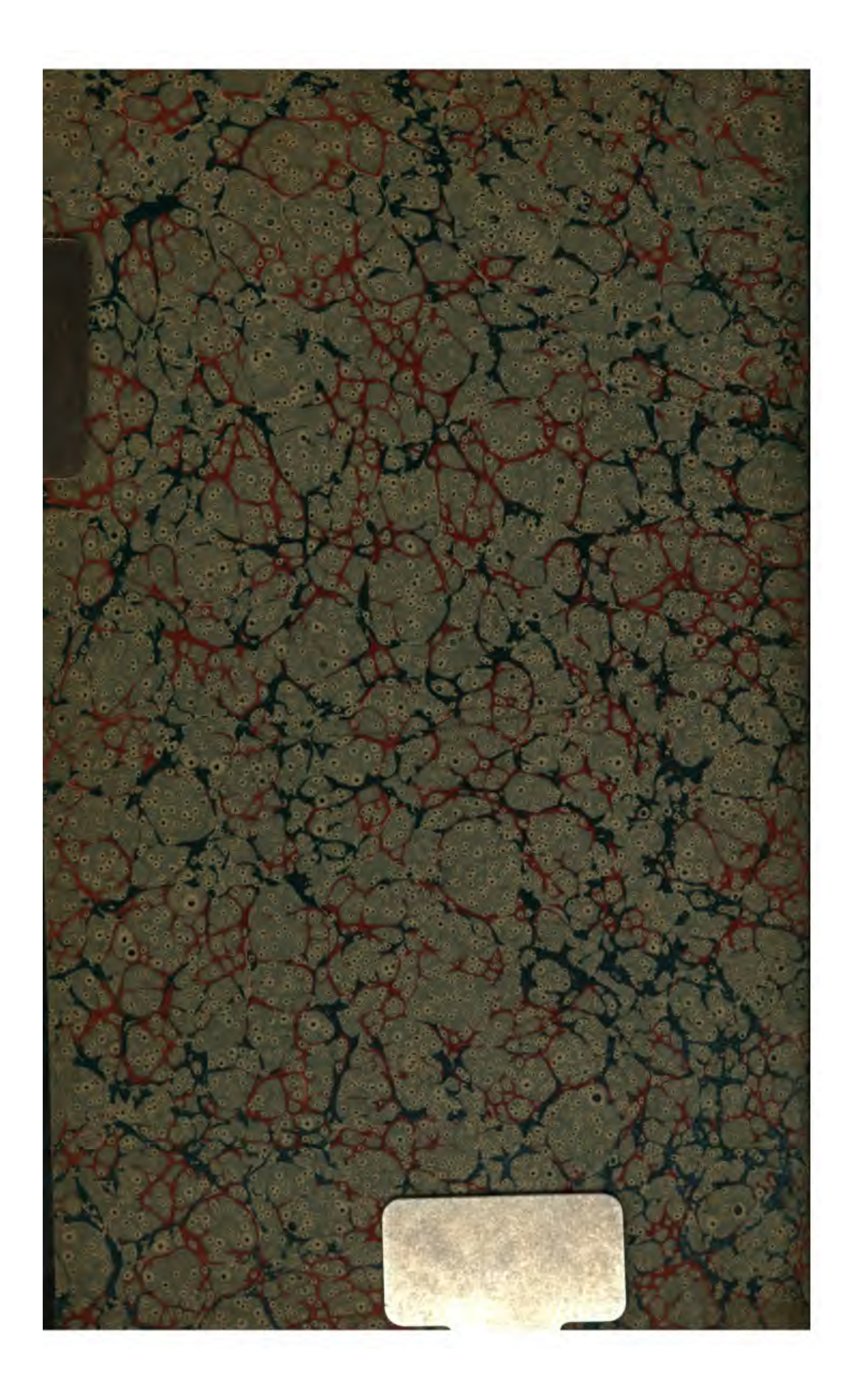






ARCHIVES
DE LA MÉDECINE
HOMŒOPATHIQUE.





ARCHIVES
DE LA MÉDECINE
HOMŒOPATHIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n. 9.

ARCHIVES
DE LA MÉDECINE
HOMOEOPATHIQUE,

PUBLIÉES PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS,

SOUS LA DIRECTION

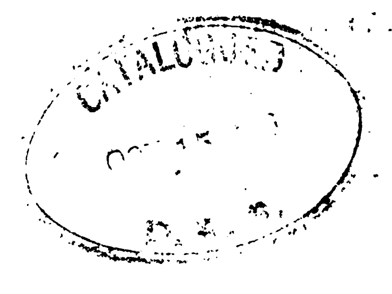
DE M. LE DOCTEUR **A.-J.-L. JOURDAN**,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Veritas ubique locorum eadem est.
CICÉRON.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 13 *bis*.
LONDRES, MÊME MAISON, 219, REGENT-STREET.
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

1835.



ARCHIVES
DE LA MÉDECINE
HOMŒOPATHIQUE.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE;

Par le Docteur GASTIER, Médecin à Thoissey.

Dans une science pratique, l'observation des faits précède nécessairement la théorie générale qui en donne la raison et en explique en quelque sorte le mécanisme : sans cela, sans la connaissance de tous les faits, ou d'un assez grand nombre pour baser sur eux une théorie qui s'applique à tous naturellement, quelle que soit leur variété, leur diversité réelle ou apparente, il est évident qu'à tout instant quelques exceptions, révélées par l'observation de faits nouveaux, viendraient démentir la règle générale, je veux dire la théorie admise pour leur explication, et accuser la précipitation trop grande qu'on aurait mise à la produire ou à l'adopter.

Pour l'homœopathie, le moment est-il venu de comprendre dans une explication générale tous les faits, c'est-à-dire d'indiquer le mode ou mécanisme d'action par lequel tous ont lieu? Je ne sais; mais, du moins, celui qui tenterait cet important travail devrait-il avoir observé dans sa pratique, ou recueilli dans celle des autres, un grand nombre et une grande variété de faits résultant de procédés divers tentés dans le but de constater la variété de ces résultats. Voici, par exemple, un fait que j'offre comme type d'une série nombreuse de faits semblables ou analogues, lequel justifie, je crois, ces réflexions; il se dérobe bien évidemment aux diverses théories publiées jusqu'à ce jour pour démontrer et expliquer l'*action nécessairement curative* d'un agent exactement homœopathique.

Une dame de quarante ans avait depuis dix jours sevré une fille de neuf mois, pendant l'allaitement de laquelle ses menstrues n'avaient jamais eu lieu. Sa santé jusque-là avait été constamment bonne, et ses seins n'étaient plus le siége d'aucune sécrétion. Dans cet état de choses, elle est atteinte, immédiatement à l'issue d'un repas fort simple, des symptômes suivans : d'abord une douleur tiraillante, quelquefois avec un sentiment de pulsation et d'élancement, douleur qu'elle a peine à rapporter à une dent précisément, et se fait sentir dans tout le côté droit de la mâchoire inférieure et supérieure, surtout de cette dernière. Elle est accompagnée à son début d'un frisson général, avec un froid plus vif aux extrémités inférieures. En quelques minutes la douleur maxillaire s'étend et acquiert un haut degré d'intensité ; les gencives se gonflent et deviennent brûlantes ; elles semblent à la malade pleines de sang ; les dents de ce côté lui paraissent aussi s'allonger ; la face, toujours du même côté, s'enfle, rougit et prend un aspect vultueux ; l'aile et tout le côté du nez, de même que la partie supérieure de la joue, jusqu'à la paupière inférieure, laissent apercevoir les vaisseaux qui rampent à la surface de ces parties, et sont le siége de tiraillemens fort douloureux, puisqu'ils arrachent des cris à la malade. Les paupières sont brûlantes et fort injectées ; la conjonctive l'est moins, et sa surface brillante se couvre de larmes. Les douleurs de la mâchoire et de la joue s'étendent jusqu'à l'oreille du même côté, avec le même caractère et la même violence. Le front lui-même est brûlant et le siége des mêmes tiraillemens et d'un *sentiment intérieur* que la malade ne savait caractériser par aucune expression, sinon en disant qu'il lui semblait que ce fût de là que vînt l'anéantissement de toutes ses forces et la crainte où elle était alors qu'on l'obligeât au moindre mouvement. Les choses en cet état duraient environ douze à quinze minutes ordinairement, quelquefois beaucoup plus ; et alors, aux symptômes précédens s'ajoutaient ceux-ci : la rougeur de la face prenait une teinte plus foncée ; les veines du cou devenaient saillantes ; la gorge se resserrait et éprouvait de légers élancemens ; il semblait à la malade qu'un corps dur ou qu'une pression mécanique mît empêchement au passage de l'air par les bronches ; la respiration, d'abord gênée, devenait entrecoupée, *saccadée*, impossible, et, dans ce temps de suspension de la respiration, la malade tenant

la bouche dans le plus grand degré d'ouverture, semblait à tout instant sur le point d'expirer faute d'air ou de pouvoir faire le mouvement d'inspiration ; ses bras fortement tendus étaient alors agités d'un tremblement dont la violence paraissait marquer le progrès de la suffocation ; celle-ci cessant, de long gémissemens terminaient cette scène, après laquelle la malade anéantie, incapable d'aucun mouvement, restait une à deux heures sous le poids de l'accablement physique et d'un découragement qui allait jusqu'au dégoût de la vie.

Depuis cinq jours elle était en proie à ces souffrances après chaque repas, lorque je la vis pour la première fois. C'était le soir ; j'avais auprès de moi le docteur Duplat, qui, à la vue du danger imminent que courait la malade, et se défiant de la promptitude des secours que l'homœopathie pouvait fournir pour un cas semblable, aurait voulu, dans son empressement à mettre un terme à cette scène déchirante, plonger les pieds dans un pédiluve fortement sinapisé. Après un mot sur l'inopportunité de ce révulsif dans l'état de réplétion où était l'estomac de la malade, je plaçai sur la langue de celle-ci un globule de belladone 30°, qui fit en une à deux minutes succéder le calme aux souffrances.

Le lendemain et le surlendemain, le mal n'ayant point reparu, je croyais à une guérison, lorsque, le troisième jour, à l'issue d'un dîner fort ordinaire, tous les symptômes précédemment décrits reparurent dans leur plus grand état d'intensité. Dès ce moment, à chaque repas, la même scène se reproduisant, je redonnai d'abord le même remède, qui fut suivi d'un amendement prompt, mais peu durable. J'employai ensuite, à deux reprises, la camomille, dont l'action constamment efficace ne s'est jamais prolongée au-delà du temps de la crise où je l'employai.

La persistance de l'état de la maladie, en dépit des soulagemens plus ou moins durables que je lui procurai par ces moyens, m'engagea à rechercher quelle cause pouvait l'entretenir, et *réduire à un effet palliatif l'action du remède homœopathique* que je lui avais opposé. La circonstance de l'absence des mois fixe mon attention, et, en conséquence j'administrai à la malade un remède qui, répondant à ce symptôme, était en grande partie aussi homœopathique à la plupart des autres phénomènes de la maladie ; ce fut la pulsatille 30, dont je lui donnai deux

globules. Ce médicament n'influença en aucune manière les symptômes ci-dessus. Seulement, au deuxième jour de son administration, les règles parurent et coulèrent régulièrement et bien pendant trois jours. La malade, à la vue du retour de ses mois, ne doutant pas que sa guérison ne fût le résultat de cette *évacuation*, qu'elle avait vivement désirée, je pus sans contrarier ses dispositions, me dispenser de lui donner aucun remède pendant quelques jours, et m'assurer par là moi-même de l'influence véritable de ce rappel de l'utérus à ses fonctions sur l'état général de l'organisme et spécialement sur les symptômes auxquels la malade était chaque jour en proie. Après comme avant et pendant les mois, à l'issue de chaque repas, les douleurs n'ont jamais manqué de reparaître.

La conclusion directe de ce fait était que le retour des mois, de quelque manière qu'on considérât leur influence, n'avait point été curatif dans ce cas. Il me restait à savoir si leur retard et leur absence, de quelque manière toujours qu'on voulût envisager l'effet de ces circonstances sur l'organisme, avaient pu être un obstacle réel à l'action complétement curative de l'agent homœopathique employé avant leur retour. En conséquence, quatre jours après l'accomplissement de la fonction menstruelle, les symptômes subsistant au même degré, je me disposai à reprendre le traitement homœopathique. Bien que, parmi diverses substances plus ou moins homœopathiques dans l'espèce, j'eusse pu faire choix de l'une d'elles de préférence à la belladone, non comme plus homœopathique, mais eu égard à l'inefficacité de celle-ci précédemment employée, j'aimai mieux y revenir, afin de constater si l'état de l'utérus, lors du premier emploi que j'en avais fait, avait pu, selon ma pensée, constituer un empêchement réel à l'action complétement curative de ce remède parfaitement homœopathique.

Je le réadministrai donc à la même dose X, une heure et demie environ avant dîner. La crise revint; et même, cette fois, sans être plus violente ni peut-être aussi violente que de coutume, elle devança le temps ordinaire de son invasion, car la malade, n'ayant pu achever son repas, fut forcée de quitter la table, par le retour de ses souffrances. Mais aussi ce fut la dernière. Le soir du même jour, la dame put manger sans ressentiment de ses douleurs passées, et la guérison ne s'est point démentie; cepen-

dant le régime homœopathique n'a nullement été observé au bout de quelques jours.

Parmi les diverses questions que pouvait soulever l'interprétation de ce fait, deux seulement, à mon avis, méritent attention; d'abord celle qui nous occupe en ce moment ; puis celle-ci : Pourrait-on avec quelque fondement dire que la complète homœopathicité du remède n'a réellement existé que lorsque les mois, en retard chez la malade lors de la première administration de la belladone (symptôme étranger à cette substance), ont reparu par l'effet d'un autre médicament, et qu'en conséquence la guérison survenue dans cette occurrence ne peut que fournir une preuve de la nécessité du rapport homœopathique *total* pour qu'une substance soit radicalement curative? Cette objection, qui semble naturelle et pourra paraître juste à l'esprit de tout homœopathe imbu des *principes exclusifs* de la science qu'il n'a point pratiquée encore, ne saurait venir d'un praticien. Celui-ci a chaque jour la preuve que l'effet ordinaire de l'incomplète homœopathicité d'un agent est de *guérir* les symptômes morbides avec lesquels cet agent a des rapports homœopathiques, et de laisser subsister les autres symptômes de la maladie qui ne sont pas représentés par le médicament, à moins que, parmi les symptômes représentés et guéris, il ne s'en trouve un qui soit générateur de ceux non représentés ; cas où la guérison est entière, bien que l'homœopathicité du médicament ne fût point totale. Mais le cas le plus ordinaire, c'est-à-dire qu'on a le plus souvent occasion d'observer, c'est que les symptômes certainement représentés par le médicament *disparaissent sans retour après son action*, les autres symptômes, s'il en est que l'agent homœopathique n'ait point atteints, restant intacts et attendant, pour disparaître à leur tour, l'administration d'un médicament qui les représente dans ses effets pathogénétiques. La maladie se trouve scindée par l'action des médicamens (1).

(1) Ce n'est que dans les cadres nosologiques de notre création que l'on voit les symptômes des maladies classés de manière à former des groupes dont on suppose les diverses parties assez unies et dépendantes entre elles pour pouvoir les confondre toutes sous une dénomination unique et commune. Mais ce que nos classificateurs emploient tant de temps et de labeur à réunir est le plus souvent dans la nature divisé, distinct, sans rapport réel; et, pour celui que l'inanité de leurs classifications n'aurait point

Ainsi donc, lorsqu'il arrive que les symptômes disparus par le premier remède, reparaissent et se maintiennent, même après la guérison des symptômes restant, c'est que ceux-ci sans doute auront constitué sur un point de l'organisme un centre d'action qui sera devenu un obstacle au développement complet des effets du premier remède, puisqu'en ordonnant celui-ci lorsque les symptômes persistans après son action première ont disparu par un autre remède homœopathique à ces symptômes, la guérison est alors complète et assurée. Or, c'est le cas dont il s'agit dans l'observation que j'ai rapportée.

Cette concentration d'action vitale sur un point de l'organisme, considérée comme obstacle au libre développement d'une autre action sur un autre point, est un fait de physiologie des mieux établis par l'observation. Pris au rebours par l'école anatomico-physiologique qui, dans l'ignorance du véritable mode d'action des médicamens, sentait toutefois le besoin d'étayer le fait réel de ses guérisons sur un fait de physiologie également positif, celui-ci, au mépris de la logique la plus simple et la plus évidente, n'en a pas moins servi de base au système de thérapeutique sur l'action révulsive.

C'est en vertu de ce fait *bien compris* que la *pulsatille*, à peu près homœopathique aux symptômes affectant les mâchoires, les joues, les oreilles et les bronches, a pu borner son action à l'utérus, et que le travail intime de cet organe a été un obstacle à l'effet complet et durable de la belladone sur ces symptômes. Il faut donc voir, dans le fait précité, la réalisation de mes doutes sur la cause de l'effet palliatif d'un agent homœopathique.

Si ce n'était m'engager dans des détails trop longs et étrangers du reste au but que je me propose en ce moment, je montrerais que c'est presque toujours à un obstacle analogue plus ou moins complet qu'est due l'inefficacité ou l'efficacité incomplète des agens rellement et exactement homœopathiques : tantôt l'action vitale qui annule ou divertit la leur se passe loin des organes en

frappé, et qui pourrait croire encore à la vérité des noms collectifs sous lesquels on s'est plu à désigner les symptômes divers arbitrairement ou systématiquement groupés dans nos cadres, et accorder quelque importance à ces vaines désignations, cette action des remèdes homœopathiques qui les scinde, en guérit une portion et laisse subsister l'autre, pourrait les éclairer à cet égard.

proie aux symptômes auxquels on les oppose : tantôt elle a lieu vers les organes affectés eux-mêmes, et résulte ou de la présence incommode de l'excitant habituel de l'organe malade, ou d'une cause matérielle qui tend incessamment à perpétuer l'irritation, contre laquelle les agens homœopathiques se trouvent alors impuissans ou moins puissans. Le plus souvent elle est manifeste et facile à apercevoir; quelquefois elle agit dans le silence de l'organisme, et ce n'est qu'au moyen d'une observation persévérante, attentive, qu'on parvient à la découvrir.

Puisqu'il existe (et le nombre en est grand) des cas où l'agent homœopathique ne saurait être tout-à-fait curatif par lui seul, et a besoin de l'auxiliaire d'une médication différente, dont l'objet est de faire disparaître l'obstacle existant au libre développement et à l'effet complet de l'action homœopathique, il y a donc quelques restrictions à apporter à cette proposition, que toute action curative peut n'être l'effet que d'un agent homœopathique. Certainement je ne saurais concevoir aucune guérison sans action homœopathique, et je ne regarderais pas comme une tâche difficile de démontrer cette action dans toutes les guérisons possibles, par tous les genres de médication; mais si cette action, toujours nécessaire, est quelquefois insuffisante, et a besoin d'une action subsidiaire et différente de la sienne pour compléter la guérison, que deviennent alors les fictions fondées sur l'efficacité constante, absolue, de tout agent homœopathique, qu'on a imaginées pour expliquer l'action *toujours curative* de ces agens, ce triomphe des symptômes artificiels du médicament sur les symptômes naturels de la maladie, comme disent les uns, ce produit éphémère de l'union harmonique de la maladie naturelle avec la maladie artificielle individualisée dans l'agent homœopathique, comme disent les autres? Et si surtout ce que j'ai exprimé ailleurs sur la possibilité de guérir un ensemble de symptômes par un remède dont l'homœopathicité ne serait en rapport qu'avec un seul symptôme, le symptôme générateur de tous les autres, est fondé, l'erreur de ces théories de l'action curative homœopathique, qui supposent une exacte et complète homœopathicité entre les effets pathogénétiques du remède et *tous* les symptômes morbides, ne devient-elle pas de plus en plus réelle et palpable, puisqu'il est hors de doute que l'exacte homœopathicité d'un remède n'est pas toujours une garantie absolue de guérison, et que, d'autre

part, celle-ci peut résulter entière et complète de l'emploi d'un médicament dont le choix n'offrirait pas toutes les conditions voulues d'homœopathicité ?

Par un système de plus en plus exclusif et mystique n'ajoutons pas aux causes simulées ou vraies de l'éloignement que tant de gens font paraître à l'égard de la médecine homœopathique. Ne laissons, s'il est possible, aucun prétexte à la paresse des uns, à l'égoïsme calculé des autres, aux scrupules vrais du petit nombre. Ne rétrécissons point enfin, mais élargissons, multiplions les voies par lesquelles chacun peut arriver à former sa conviction. Que libre d'interpréter comme il lui plaît les effets curatifs des agens homœopathiques, et quelle que soit sa manière de les concevoir, chaçun puisse à son gré interroger l'expérience sur la réalité de ses effets. Une fois d'accord sur les faits, l'on est mieux préparé à concevoir et à accueillir la véritable théorie de ces faits. Que celui qui n'a point compris la puissance dynamique des agens préparés pour l'usage de l'homœopathie, et le rapport de ces préparations avec les principes de la doctrine, soit admis à débuter dans ses essais au moyen des infusions, des décoctions, des solutions de certaines substances dont les effets pathogénétiques éprouvés ont constaté le rapport homœopathique dans l'espèce; il ne réussira pas toujours, ni aussi bien sans doute qu'au moyen des agens qui ont reçu par Hahnemann et ses disciples la sanction de l'expérience; mais si la substance dont il a fait choix est bien homœopathique, et s'il l'emploie pure, simple et à dose légère, ses succès seront assez fréquens, assez étonnans même s'il y a en lui franchise, bonne foi et désir vrai d'être éclairé, pour éveiller au moins son attention et lui montrer, au-delà des idées qui jusqu'alors avaient dirigé sa pratique, une carrière d'idées nouvelles et dignes du plus vif intérêt. Bientôt il voudra donner plus d'extension à ses essais, les perfectionner davantage, et il arrivera ainsi par degrés, comme Hahnemann l'a fait lui-même, à former sa conviction, rectifier ses procédés, perfectionner sa pratique par la plus sûre de toutes les voies, l'expérience. Ayant trouvé en lui-même les motifs de la préférence à accorder aux procédés dont l'étrangeté l'avait repoussé tout d'abord, il se familiarisera avec eux, parce qu'il en aura reconnu les avantages, et sa conversion est assurée.

Qu'une libre arène soit donc ouverte aux interprétations et aux

discussions : c'est de la discussion libre et franche que naît la vérité, et par elle qu'on dépouille celle-ci des faux entours qui l'altèrent, l'obscurcissent ou la déparent; livrons-nous y sans réserve, et que sous le vain motif du respect dû aux cheveux blancs de Hahnemann, et des ménagemens à apporter aux susceptibilités d'amour-propre de ce grand homme, on ne vienne point marquer la limite de nos droits à cet égard. Ce serait tout à la fois trahir notre devoir, sa gloire véritable, et l'humanité dont les intérêts sont si étroitement liés aux développemens des vérités que renferme sa doctrine. Ce qu'on réclame un jour pour ses cheveux blanchis, on le réclamerait demain pour sa mémoire. Le moyen d'en finir avec de tels égards!

Du reste, quand non-seulement vous auriez démontré l'erreur de sa théorie de l'action homœopathique, mais que même vous auriez battu en ruine toute la partie spéculative de sa doctrine, quelle atteinte réelle auriez-vous porté à sa véritable gloire? N'a-t-il pas créé la pathogénésie? N'a-t-il pas nominativement indiqué les spécifiques de la plupart de nos maux, et signalé, avec la préparation de ces spécifiques, le moyen d'arriver à la connaissance de tous les autres? Cette gloire (unie à tant d'autres), impérissable comme la propriété des corps sur laquelle elle est fondée, n'a-t-elle pas de quoi répondre à toutes les exigences de l'amour-propre, et consoler celui-ci des atteintes qu'il peut recevoir? Et, pour celui qui cherchera la mesure d'une découverte dans la somme des avantages que l'humanité doit en recueillir, quelle découverte sera placée au dessus de celle de Hahnemann? quelle gloire plus solide pourra être opposée à la sienne?

En vérité, j'ai peine à comprendre la profonde vénération que l'on professe pour cet illustre vieillard, dans ces réclamations qui le font, en quelque sorte, descendre des régions sublimes où s'élevait pour lui le culte de notre admiration, pour nous le montrer esclave des mêmes préjugés que le commun des hommes, fasciné des mêmes illusions, flatté des mêmes puérilités, soumis enfin à toutes les sujétions de notre faible et caduque nature. Laissons aux hommes ennemis ou envieux de sa gloire ces suppositions presque injurieuses. Mais nous, au risque de sacrifier à une erreur, n'élevons aucun doute sur les perfections que reflètent sur son caractère les travaux admirables dont il a enrichi la science; et, loin qu'à nos yeux ces petites passions indignes de

lui puissent jamais troubler ses hautes pensées, ni imposer leurs rides sur son front où brille l'auréole du génie, complaisons-nous au contraire à voir ce front toujours serein s'épanouir avec bonheur sous l'enivrante pensée de tout le bien qu'il a fait à ses semblables.

SUR LE TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DES MALADIES DES FEMMES;

Par le Docteur HARTMANN.

Deuxième et dernier article. (1)

8° *Nymphomanie.* — Parmi les accidens rares, mais qu'on observe quelquefois pendant les couches, se range une sorte de nymphomanie, qui néanmoins ne survient jamais sans affection simultanée du cerveau, en sorte qu'elle est presque toujours accompagnée de délire. Le meilleur moyen pour la guérir est *platina* 3 (VI, gl. j. d'après Gross, ou mieux X, gl. j). Quelquefois, surtout lorsqu'il y a en même temps altération des lochies, qui sont converties en un ichor liquide et fétide, cet état cède à *bellad.* ou à *china;* mais quand le flux lochial est tout-à-fait supprimé, ou au moins très-diminué, on emploie *veratrum* 12. Gross recommande aussi d'avoir égard à *gratiola.* Lorsque les lochies étaient supprimées, et qu'en même temps le lait diminuait dans les seins, avec sensibilité douloureuse des parties génitales internes et externes, j'ai donné avec le plus grand succès *zinc.* VI, gl. ij. Ici, comme partout, l'homœopathe doit prendre en considération les autres phénomènes morbides et leurs particularités, avant de procéder au choix du médicament convenable. Si le flux lochial a subi une altération quelconque, *china* est sans contredit un des premiers moyens, ainsi que *hepar sulph.* Gross conseille également *carbo an.* X, gl. j.

9° *Sueur.* Les suppressions subites de la sueur sont très-dangereuses chez les femmes en couches. Comme elles tiennent presque toujours à un refroidissement, on conçoit pourquoi la douce-amère est si souvent efficace pour en faire cesser les effets morbides, à leur début; plus tard, on emploie *nux*, *rhus*, *bryonia*, *belladonna*, ou tout autre moyen, suivant la nature des symptômes.

Si la sueur est trop abondante, c'est le cas de recourir à une

(1) Voyez tome 1er, pag. 321.

dose de sureau. Lorsqu'elle tient à l'abus du tilleul, elle cède, suivant les circonstances, à *china*, *nux*, *ac. phosph.*, *merc. sol.* ou *ac. nitr.*

10° *Métrite.* On la combat par *nux* quand elle offre les symptômes suivans: douleurs pressives au dessus des pubis, qui augmentent par la pression extcrieure et les explorations du vagin; violent mal de reins; constipation ou selles dures et accompagnées de douleurs lancinantes et brûlantes; émission douloureuse de l'urine, ou rétention d'urine; douleur lancinante et contusive dans le bas-ventre, pendant le mouvement, en toussant et en éternuant; élévation de la température et gonflement du museau de tanche, avec souffrance dans le vagin; exacerbation pendant la matinée.

La belladonne est un moyen indispensable, surtout quand la femme se plaint vivement d'une sensation de pesanteur et de refoulement dans le bas-ventre, qui va souvent jusqu'au degré d'une pression douloureuse vers le bas, avec chaleur picotante et brûlante au dessous des pubis, et violent mal de reins, douleurs lancinantes dans les hanches, qui ne permettent ni le mouvement ni les ttouchemens (ici, dans certaines circonstances, *china* peut être indiqué, après l'emploi de l'*aconit*). Si l'inflammation survient après l'accouchement, et que la sécrétion des lochies s'arrête, ou qu'il coule un liquide sanieux, de mauvaise odeur, avec vive ardeur et sentiment de plénitude dans le vagin, ces symptômes indiquent spécialement la belladonne.

Le *merc. sol.* 12 se range auprès de ce médicament, surtout quand la douleur est lancinante, pressive ou térébrante. Cependant il peut alors aussi y avoir indication d'employer un autre moyen, par exemple *rhus*, *bryon.*, etc., pourvu que les symptômes morbides correspondent aux effets primitifs de cette substance.

Une métrite survenue à la suite d'un violent chagrin, surtout après l'accouchement, cède promptement et sûrement à une seule dose de camomille. Dans un pareil cas, la sécrétion lochiale est ordinairement augmentée; il arrive même ouvent que, si le flux était déjà blanc, il redevient sanguinolent, et dégénère même en métrorrhagie, avec écoulement de sang coagulé, foncé en couleur, noir. Il n'est pas rare non plus qu'on voie la métrite se déclarer après l'abus de l'infusion de camomille; en pareil cas, *nux*, *ignat.*, *pulsat.*, sont les antidotes à employer, suivant la nature des symptômes.

Assez souvent aussi, une joie inespérée, surtout pendant les couches, détermine une inflammation de la matrice. Le mieux alors est de donner *coffea* 3, en évitant le café, si la femme en a l'habitude.

Si la métrite s'accompagne de métrorrhagie, on est souvent obligé de recourir aux moyens indiqués contre cette dernière. Lorsqu'il s'y joint une fièvre puerpérale, on procède comme je le dirai plus loin.

11° *Ovarite.* — Si la maladie s'annonce par une violente douleur lancinante dans la région inguinale, avec fièvre vive, quelques doses d'aconit sont nécessaires pour calmer cette dernière; après quoi on procède au choix du spécifique convenable. En procédant ainsi, lorsque l'inflammation n'est point survenue tout d'un coup, on la ramène à la forme chronique qu'elle affectait auparavant.

Si la maladie est survenue peu à peu par l'abus des boissons spiritueuses, combiné avec un genre de vie sédentaire, *nux* procurera une diminution notable ; par là, on pourra donner une dose du même moyen, mais en choisissant une dilution plus faible. Cependant il est rare qu'on parvienne à guérir cette grave affection avec un seul médicament, parce qu'elle dépend presque toujours d'une psore latente.

Lorsque l'ovarite a été provoquée par l'abus du coït ou par l'onanisme, on conçoit qu'il faut supprimer la cause avant de recourir au moyen spécifique en pareil cas, qui est *china*.

Quand la douleur dans les parties affectées augmente par le mouvement, la *bryone* se montre presque toujours salutaire, tandis qu'il faut recourir au *rhus*, lorsque les douleurs s'accroissent pendant le repos. Si la violence des douleurs oblige à remuer sans cesse les jambes, ce qui procure du soulagement, une seule dose d'*arsenic* les fait disparaître. On peut cependant quelquefois aussi avoir à choisir la *coloquinte*.

Si la cause occasionelle a été un amour malheureux ou des pensées lubriques continuelles, on obtiendra de grands effets des trois moyens suivans, employés alternativement : *ignatia*, *staphysagria* et *ac. phosph.*

Lorsque la maladie s'accompagne d'un prurit continuel dans les parties génitales internes, qui oblige à se gratter, qu'il s'y

joint une véritable nymphomanie, et que la douleur particulière à cette affection se convertit, par la pression sur la région de l'ovaire, en une douleur contusive, avec oppression, anxiété, battemens de cœur, élancemens dans le devant de la tête, et tristesse alternant avec la gaîté, il arrivera souvent qu'une seule dose *platina* 6 la guérira tout entière, si l'on parvient en même temps à écarter les causes occasionelles, et que la maladie soit exempte de toute complication psorique; car alors elle ne céderait qu'à l'emploi des antipsoriques convenables.

La *belladonne* se rapproche beaucoup de ce moyen; cependant, pour qu'on puisse l'employer, il faut que la malade n'éprouve ni prurit ni nymphomanie.

Quelquefois on pourra faire usage de *ambra*, *mercur.*, *canthar.*, *ignat.*, *pulsat.* et *antim. cr.*

12° *Inflammation de la vulve.* Elle cède très-promptement à des lotions avec une partie de teinture d'*arnica* et dix parties d'eau. Lorsque la malade a tardé beaucoup à réclamer les secours de l'art, et qu'elle éprouve une forte fièvre traumatique, le mieux est de donner *arnica* 6 à l'intérieur, ou, si la fièvre a un caractère inflammatoire bien décidé, une dose d'*aconit.*

Si l'inflammation est de nature érysipélateuse, avec douleur brûlante et sensation de plénitude, tension et pression à l'extérieur, quelle que puisse être la cause, la *belladonne* sera toujours préférable à l'arnica.

Lorsqu'il s'agit d'une inflammation lymphatique, avec gonflement et dureté, le *mercure* est le remède spécifique.

La *noix vomique* fait cesser un gonflement purement interne du vagin, semblable à un prolapsus, qui s'accompagne de douleurs lancinantes et brûlantes, que les attouchemens exaspèrent.

13° *Fièvre puerpérale.* Le traitement doit varier suivant la diversité des symptômes particuliers et caractéristiques qui prédominent. En général, les moyens qu'on peut employer avec succès sont: *acon.*, *chamom.*, *bellad.*, *pulsat.*, *rhus*, *ipecac.*, *bryon.*, *hyoscyam.*, *arnic.*, *arsen.*, *nux*, *mercur.*, *platina*, et quelques autres.

Toujours on commencera par administrer une ou quelques doses d'*aconit*, si les symptômes d'une inflammation dans le bas-ventre sont très-prononcés et constituent en quelque sorte le caractère de la maladie. L'aconit convient aussi lorsqu'il y a complication

manifeste de pleurésie. Des doses répétées de ce médicament sont même utiles dans les fièvres qui s'accompagnent d'accès fréquens d'anxiété, quoique *ipecac.*, *bryon.*, *arsen.* et autres moyens puissent également être alors indiqués. L'état de la malade est fort grave lorsque les accès d'anxiété, avec peau sèche et chaude, surtout dans le creux des mains, ne peuvent être détruits, ou du moins diminués, par les moyens qui viennent d'être indiqués, et vont, au contraire, toujours en augmentant. Il l'est davantage encore quand la matrice reste très-haute après l'accouchement, qu'elle est molle, flasque, insensible, parfois aussi distendue douloureusement, épaisse et dure au toucher, que la sécrétion du lait est troublée, et qu'au lieu des lochies ordinaires, il coule un ichor putride et fétide. La respiration est anxieuse et courte, et le pouls toujours accéléré. L'esprit s'occupe d'idées de mort; la peau devient peu à peu comme privée de vie et semblable à du papier; quoique le corps soit chaud au toucher, la malade croit sentir le souffle d'un air frais venant de bas en haut, avec léger délire, carphologie, respiration irrégulière, saccadée, et souvent même trisme des mâchoires. En pareille circonstance le pronostic est toujours fâcheux, et il y a peu d'espoir de sauver la malade. Dans quinze années de pratique j'ai rencontré deux cas de ce genre, et tous deux ont eu une issue funeste. *Acon.*, *ipecac.*, *bryon.*, *china*, *arsen.*, *arnic.*, *pulsat.*, sont les moyens qui semblent convenir alors, et cependant on les emploie sans résultat. Je pense qu'on pourrait essayer *carb. an.* ou *veg.* 30, en simple respiration répétée souvent. *Secal. corn.* 12 paraît être indiqué aussi, et il serait nécessaire de le répéter, peut-être toutes les trois ou quatre heures.

Si les signes d'une irritation inflammatoire du cerveau et de ses membranes prédominent, *bellad.*, à la plus faible dose, sera toujours le moyen sur lequel on devra le plus compter.

Si la fièvre puerpérale se présente sous la forme d'une *phlegmasia alba dolens*, on emploiera avec avantage *bryon.*, *mercur.*, *china*, *bellad.*, *arsen.*, *veratr.*, *pulsat.*, *chamom.*, ou autres moyens, suivant les symptômes prédominans, et toujours à la plus petite dose possible. Les principaux symptômes de cette affection sont : le gonflement blanc des jambes apparaît avant le douzième jour qui suit l'accouchement; il se montre rarement tout à coup, et ordinairement il est accompagné de fièvre; dou-

leur tiraillante, la plupart du temps fixe, et assez souvent augmentant d'une manière périodique. Pendant les premiers jours on ne remarque ni rougeur, ni dureté ou gonflement, mais seulement une tension fort douloureuse dans le membre, qui est comme paralysé, et que la malade a de la peine à étendre; les vaisseaux lymphatiques sont douloureux, et semés de nodosités sur tout leur trajet. Quelquefois la douleur commence dans le jarret ou le mollet, mais l'enflure ne débute jamais si bas. Ordinairement un seul côté est affecté. En peu de jours il survient dans l'aine des gonflemens et de la tension, qui s'étendent jusqu'à la grande lèvre, d'où ils redescendent vers le creux du jarret. A mesure que la tension s'empare de la jambe, puis du pied, la cuisse et ensuite la jambe enflent, avec rémission des douleurs. L'enflure devient alors générale, et arrive à un degré tel que le membre acquiert souvent un volume double de celui de l'autre. On ne peut le mouvoir qu'avec de grandes douleurs; il est chaud et très-sensible; le gonflement est lisse, luisant, pâle ou d'un blanc de lait opaque, partout uniforme; cependant on sent souvent des gonflemens glandulaires dans l'aine, le creux du jarret ou le mollet. D'abord il est élastique et résiste au doigt, mais plus tard l'impression de ce dernier reste marquée. Dans un cas, où il y avait en même temps fièvre tierce et diarrhée très-débilitante, *arsenic* X enleva la maladie entière dans l'espace de six jours. On a conseillé alors l'*arnica*, dans l'idée que la maladie pourrait dépendre de la compression des vaiseaux lymphatiques par la matrice remplie du produit de la conception. Il ne faut pas non plus négliger *rhus* et *nux*. Mais dans quelques circonstances on sera obligé de recourir aux antipsoriques, parmi lesquels *sulph.*, *calc. carb.* et *lycopod.*, méritent surtout d'être recommandés.

Si la fièvre puerpérale est pure et exempte de toutes complications, on doit en recueillir avec soin les symptômes particuliers avant de se décider à faire choix d'un remède homœopathique.

La *camomille* 12 sera fort utile, en supposant que la femme n'en ait pas abusé déjà, si l'on observe quelques uns des symptômes suivans : grande agitation et excitation du système nerveux et génital, tête entreprise, céphalalgie pulsative et pressive, surtout au front, oppression de poitrine et respiration courte; flaccidité des seins, résultat de la disparition du lait; selles diar-

rhéiques, muqueuses, verdâtres, aqueuses ou laiteuses, souvent avec tranchées; accroissement immodéré des lochies, avec douleurs semblables à celles de l'accouchement, après l'invasion desquelles coule toujours une quantité plus ou moins considérable de sang caillé; teint pâle, tirant sur le jaunâtre, cédant quelquefois pour peu de temps à une chaleur passagère des joues, avec chaleur fébrile générale, agitation continuelle, jecticulation et délire.

Si cet état, qui correspond assez bien aux effets primitifs de la camomille, ne cède pas complétement à cette dernière, et n'est amendé par elle que d'une manière partielle, le reste de la maladie est souvent de nature telle qu'il puisse être entièrement détruit par une petite dose de *rhus* 30. Cependant il peut arriver aussi qu'on soit dès l'origine obligé d'employer ce dernier moyen, qui convient principalement lorsque la femme a déjà le système nerveux dans un léger état d'irritation, qu'une légère contrariété, à peine sensible, aggrave les accidens, et que tout à coup, lors même que déjà les lochies sont blanches, on voit apparaître de nouveau un flux de sang, la plupart du temps coagulé. On peut juger d'après cela combien la camomille et le rhus sont voisins l'un de l'autre, et l'on conçoit aisément pourquoi, après qu'un de ces moyens a épuisé son action, dans une fièvre de ce genre, l'autre enlève presque toujours complétement ce qu'il a pu laisser encore de la maladie. La camomille doit constamment être prise en considération dans la fièvre puerpérale lorsqu'il y a hémorrhagie, que le sang qui coule est foncé en couleur et noirâtre, qu'il sort par saccades et en grumeaux, ou que son écoulement est accompagné de douleurs semblables à celles de l'accouchement dans la région utérine, avec beaucoup de soif et froid des extrémités.

La *pulsatille* 18 trouve son application quand la maladie offre un état précisément inverse du précédent. Elle est indiquée lorsque les traits de la malade expriment la souffrance physique et morale, que le caractère est doux, et qu'il y a surexcitation du système nerveux; quand les lochies se suppriment brusquement, avec ardeur et sentiment de plénitude dans les parties génitales internes. Une forte soif n'en contr'indique même point alors l'emploi; seulement il faut que les selles soient plutôt accrues, ou même diarrhéiques, que diminuées. La pulsatille, en sa qualité d'antidote de la camomille, convient fréquemment aussi lorsqu'il

a été précédemment fait abus de cette dernière. Elle est presque toujours d'un grand secours quand les lochies ont cessé avant le temps et d'une manière subite, par l'effet de passions ou d'émotions morales, principalement de la peur, de la frayeur, de chagrin, ou aussi d'un refroidissement; alors elle peut prévenir le développement de la fièvre puerpérale.

La *noix vomique* 30 convient fréquemment et d'autant plus que, dans une foule de cas, la maladie a été provoquée par l'abus des excitans, entre autres du café. On pourrait même y recourir après celui de la camomille, si d'ailleurs les symptômes en indiquaient l'emploi. Un préjugé assez général fait croire que le café favorise ou augmente la sécrétion du lait, et nul raisonnement ne peut rien contre lui. On ne doit pas hésiter dans son choix quand on observe quelques uns des symptômes suivans : mal de reins; douleur lancinante et contusive au bas-ventre, en se remuant, en y touchant, en toussant ou éternuant; goût amer dans la bouche et rapports, dégoût, nausées, vomissement même, sécheresse de la langue et des lèvres, enduit muqueux ou d'un jaunâtre sale sur cette dernière; sentiment de pesanteur dans les parties génitales, avec chaleur brûlante; suppression des lochies; constipation, ou du moins resserrement du ventre, avec douleurs lancinantes et brûlantes dans le rectum; douleur en urinant, ou rétention d'urine; peau sèche, brûlante, avec soif, surtout d'eau froide, pouls plein et dur, anxiété qui se peint dans les traits, et agitation continuelle; la sécrétion du lait est rarement supprimée, et plus souvent accrue, de sorte que les seins sont gorgés, avec pression et tension dedans. En général, la noix vomique convient surtout lorsque l'éréthisme prédomine.

La *bryone* 18 peut être employée en cas de symptômes analogues; mais il faut pour cela qu'il y ait sentiment de vacuité dans les seins, sécrétion abondante du lait, continuation des lochies, et point de douleur dans le rectum, en allant à la selle; il faut aussi que la maladie ne dépende pas des causes occasionelles dont j'ai parlé en traitant de la noix vomique. Un moral triste et abattu, des élancemens à l'ovaire, qui augmentent par le moindre attouchement et par le mouvement, avec endolorissement de la cuisse correspondante, surtout en se remuant, indiquent l'emploi de la bryone.

La *belladonne* 30 convient principalement lorsqu'on rencontre

les symptômes qui suivent; disparition du lait dans les seins, ou congestion partielle de ce liquide, avec dureté, rougeur rayonnante, et douleurs lancinantes, tiraillantes; respiration courte, oppressée, anxieuse; douleurs tractives, lancinantes et semblables à celles de l'accouchement, dans le fond du bas-ventre, avec pression douloureuse vers les parties génitales et l'anus, et envie continuelle d'aller à la selle, qui ne peut être satisfaite à cause d'une constriction spasmodique du rectum; écoulement de sang noir, caillé, fétide, ou suppression des lochies; météorisme du ventre, sans rapports, ni émissions de vents, avec douleurs lancinantes et fouillantes, rendues plus vives par l'attouchement, et besoin continuel de tussiculer; chaleur brûlante par tout le corps, surtout au front et à la paume des mains, avec sueur sur le reste du corps, et soif tantôt vive, tantôt modérée, parfois même un peu de gêne dans la déglutition; céphalalgie énorme, sorte de pression, surtout au front, avec gonflement des veines de la tête et de l'albuginée, dilatation ou rétrécissement des pupilles, aspect vitré des yeux; assez souvent aussi hallucinations de la vue, étincelles, flamboiemens, irisations, ou même amaurose; mal de tête que le bruit et le mouvement du corps ou des yeux rendent insupportables, au point souvent de ravir à la malade l'usage de ses sens, et de lui causer une sorte de délire furieux; sommeil presque toujours agité, troublé par des jecticulations, et non réparateur. Dans un tel état de choses une constipation de plusieurs jours ne contr'indique pas l'emploi de la belladone, après l'administration de laquelle elle cesse, quand les douleurs du bas-ventre diminuent. En général, la belladonne mérite toujours d'être prise en sérieuse considération lorsqu'une fièvre puerpérale a le caractère nerveux, ou qu'elle tend à le prendre, et qu'elle a été provoquée par des affections morales.

L'*arnica* 6 mérite la préférence sur tous les autres moyens lorsque les lésions mécaniques, qui ont eu lieu pendant l'accouchement, ont déterminé un état fébrile analogue chez une femme délicate et très-sensible.

La *jusquiame* 9 ou 12 est un moyen capital, principalement lorsque avec prédominance d'un état nerveux, il y a atonie de la matrice, qui s'annonce par des pertes fréquentes de sang coagulé, et qui s'accompagne de spasmes généraux ou partiels, accidens occasionés par des émotions morales de diverse espèce.

Le *platine* 6 sera toujours indiqué quand il y a une sorte d'exaltation du système génital, allant souvent jusqu'à la nymphomanie, et accompagnée d'un copieux écoulement de sang épais; que la malade se plaint d'une pression douloureuse de haut en bas dans les parties génitales, avec mal de reins, et frisson interne presque continuel; qu'il y a violent mal de tête pressif au front, qui augmente au moindre mouvement, et s'accompagne d'anxiété, avec chaleur brûlante au visage et forte soif; enfin que la malade est fort inquiète et craint la mort.

14° *Fièvre de lait.* — A un léger degré, elle n'exige que des précautions diététiques et un allaitement modéré. Plus forte, sa cause occasionelle indique au médecin le traitement nécessaire. Si elle dépend d'un refroidissement, la plus petite dose de pulsatille suffit souvent pour la faire avorter dès son début. Si elle revet presque le caractère inflammatoire, l'aconit est toujours le principal moyen à employer, et quand il a épuisé son action, les accidens douloureux sont souvent dissipés pour la plupart. Quand le caractère synochal est moins prononcé, mais qu'on observe des douleurs rhumatismales au dehors et au dedans de la poitrine, bryone 18 est plus utile, et dissipe l'état morbide en peu d'heures. Si, au contraire, la fièvre est plus vive, avec symptômes inflammatoires à l'extérieur de la poitrine (érysipèle), que le tout ait été provoqué par la peur, en un mot qu'il y ait des symptômes morbides appropriés à la belladonne, cette dernière, à la plus petite dose possible, rend d'éminens services. Si l'irritation causée par l'afflux trop copieux du lait dans les seins, est la cause de la fièvre laiteuse, le *rhus* sera le meilleur moyen de la faire cesser.

Les émotions morales sont très-fréquemment la cause occasionelle des fièvres de ce genre. Ainsi, une joie inespérée cause souvent, chez les femmes en couche, une exaltation des systèmes sanguin et nerveux, qui peut aisément se convertir en une maladie assez dangereuse pour réclamer les secours de la médecine. Le moyen le plus sûr et le plus prompt consiste alors à donner un ou deux globules imbibés de la sixième dilution de café, en évitant, comme de raison, l'usage de cette substance en boisson. Si l'affection dépend d'un vif chagrin, la camomille est le remède spécifique, et l'on peut la faire précéder d'une petite dose d'aconit, quand la fièvre est très-forte. Après une frayeur, les symptômes sont presque toujours de nature à exiger une petite dose de la

sixième dilution d'opium. Si la maladie tient à la fois à la peur et au chagrin, l'aconit est ce qui convient le mieux. Dans le cas de dépit ou de soucis concentrés, on emploie avec succès une petite partie d'une goutte de la 12e, 15e ou 18e dilution d'*ignatia*. Si la crainte a provoqué la maladie, la pulsatille, et parfois aussi la belladonne opèrent tout le bien imaginable. Enfin, si elle a été déterminée par des accès de colère, on aura recours à la noix vomique, tandis que celle qui est due à un dépit motivé, exige la staphysaigre.

Lorsque la fièvre de lait tient à un état d'irritation des organes qui jouent surtout un rôle important pendant la période des couches, le médecin doit aussi se conduire en conséquence. Si elle dépend de lésions, de déchirures aux parties génitales internes ou externes et qu'elle ait le caractère inflammatoire, on administre une dose de la plus haute dilution d'arnica, sans négliger les précautions chirurgicales qui pourraient être nécessaires.

Quand des douleurs consécutives sont la cause de la fièvre de lait, on emploie, suivant les circonstances, le café, la camomille, la noix vomique, la pulsatille ou l'arnica. Chez les femmes qui n'allaitent pas, tout en ayant soin de tenir les seins chaudement, on donne avec avantage la bryone, la belladonne ou le mercure.

15° *Affections du sein.* — Un des phénomèmes les plus communs pendant les premiers temps de l'allaitement, est l'excoriation du sein. L'homœopathie offre, dans l'arnica, un moyen qui déploie souvent beaucoup d'efficacité en pareil cas. On l'emploie à l'extérieur, en mêlant cinq gouttes de la teinture avec cent gouttes d'eau, mélange dont on imbibe le mamelon chaque fois que l'enfant a tété, en ayant soin de laver la partie avec une éponge mouillée, avant que de la présenter de nouveau au nourrisson. Si ce moyen ne suffit point, et ne fait pas cesser les douleurs dans l'espace de deux jours, c'est un signe que l'affection est entretenue par une affection psorique, contre laquelle il convient de donner un seul globule de teinture de soufre 30, pour voir tout disparaître en huit jours. Quelquefois, selon l'exigence des cas, on emploie dès le principe *calcarea, lycopodium, sepia* ou *graphites*. J'ai trouvé souvent ce dernier salutaire, lorsque l'inflammation était vive et presque érysipélateuse autour du mamelon.

Le graphite est indiqué aussi quand la femme était affectée auparavant d'exanthèmes scrofuleux, notamment de la teigne, et qu'elle continue encore à se plaindre de rongement prurileux à la tête, avec desquamation furfuracée abondante du cuir chevelu.

Une affection non moins douloureuse est la congestion du lait dans les seins, qui s'enflamment à la suite. En pareil cas, le meilleur moyen, quand l'inflammation ne s'est point encore développée, est *bryonia* 18. Si l'inflammation est vive, on donne *bellad.* 30. Si ces moyens n'enlèvent pas toujours la maladie entière, du moins amendent-ils assez l'état pour qu'il ne reste plus qu'une faible dureté, sans douleur considérable. S'ils ne suffisaient pas pour éloigner l'inflammation, une petite dose de mercure 12 le ferait à coup sûr; on peut aussi l'employer utilement pour faire disparaître les duretés qui existent ou qui persistent. Le cas de psore latente est le seul qui oblige de recourir aux antipsoriques, parmi lesquels les principaux sont la teinture de soufre, la silice, le graphite, le phosphore et autres. Le phosphore se montre surtout salutaire dans les inflammations érysipélateuses graves, avec suppuration imminente : la silice mérite la préférence quand des moyens mal dirigés ont amené une grande désorganisation.

§ IV. *Maladies consécutives aux couches.* — 1° *Gros ventre.* Cet inconvenient, dont se plaignent surtout les jeunes femmes, a été combattu par Jœry par un mélange à parties égales de rhum et de vinaigre, combiné avec l'usage d'une ceinture. Gross pense qu'il céderait beaucoup mieux à un seul globule de *sepia* 30, répété au bout de quinze jours.

2° *Accidens dus à la faiblesse.* — Une grande perte de sang pendant l'accouchement ou les couches, exige *china* VIII, gl. ij, moyen le plus propre à relever promptement les forces. Si la faiblesse a le caractère nerveux, on pourra, suivant les circonstances, recourir à *coffea, veratrum, aconitum, viola odorata*, peut-être même à un antipsorique, comme *sulph.*, *ac. nitr.* et surtout *kali carb.*

Suivant Gross, les meilleurs moyens contre la *chute des cheveux* sont : *sp. vin. sulph.*; *natr. mur.*, *carb. veg.*, *sepia*, *lycopod.*, et quand la femme a eu des lochies très-abondantes, ou qu'auparavant ses règles coulaient très-fort, *calcar. carb.* X.

En cas de *prolapsus du vagin* ou *de la matrice*, on fait rentrer les parties, on tient la femme dans une situation horizontale, et

on lui donne *arnica* II, ou plus souvent *nux* X. Les prolapsus anciens ne cèdent point à ces moyens, mais obligent de recourir tantôt à *merc.*, tantôt à *bellad.* ou *ferrum*, et le plus souvent à *sepia*. Ce dernier moyen mérite fort souvent la préférence sur tous les autres, tant ici que dans d'autres affections de cette nature.

Stérilité. — Je ne dois point m'occuper aussi de l'aversion pour l'époux, contre laquelle nul médicament ne peut rien. Mais il y a souvent des obstacles à la fertilité qui disparaissent, ou d'eux-mêmes par les progrès du temps, ou avec le secours des moyens de la médecine. Ainsi, par exemple, les flueurs blanches causées par l'onanisme en sont fréquemment un : on les combat par les moyens que j'ai indiqués précédemment. De même, on régularise les règles, qui reviennent trop souvent ou durent trop longtemps. L'homœopathie peut même quelquefois être utile dans le cas où les deux époux sont bien portans et affectionnés l'un à l'autre. L'un des premiers moyens, en pareille circonstance, est la teinture de sabine, à la dose d'une ou deux gouttes, qu'on fait prendre tant à l'homme qu'à la femme, et qu'on peut répéter au bout de quelques jours. Une goutte de teinture non étendue de chanvre, prise tous les soirs par les deux époux, peut également être utile. Le mercure soluble se montre efficace aussi dans la stérilité. On peut en dire autant de la rue, de la douce-amère, du vitex agnus castus, du camphre, de la fougère mâle, de la jusquiame, du safran, de la petite ciguë, et, dans les cas opiniâtres, des antipsoriques, notamment de la sepia.

§ IV. *Maladies des femmes parvenues à l'âge critique.* — C'est la plupart du temps le régime et le genre de vie qu'il faut accuser lorsque la ménopause s'accompagne d'accidens orageux. Les congestions surtout ne sont pas rares alors. Souvent elles se caractérisent, à la périphérie du corps, par des sugillations, des extravasations dans la peau, avec élancemens brûlans et prurit dans tout l'organe cutané, agitation générale, sommeil agité et inquiet, resserrement du ventre et constipation. Il n'est même pas sans exemple que cet état dégénère en apoplexie. Après avoir réglé le régime, nul moyen ne convient mieux que *nux* 24, qu'on peut aussi répéter, si les circonstances l'exigent. Ce remède convient alors chez toutes les femmes robustes et pléthoriques.

Il est des cas cependant où la congestion prend une autre forme,

et exige par conséquent d'autres remèdes Ainsi elle s'annonce quelquefois par ardeur, élancemens, tension dans les parties génitales internes, accompagnées souvent de douleurs tractives, sécantes, ou pressives et en forme de crampes, dans les reins. C'est le cas de préférer à la noix vomique, la belladonne, après l'action de laquelle on fait prendre une dose d'*hepar sulph.* ou de soufre.

Le café, le thé et les autres boissons échauffantes doivent également être interdits aux femmes irritables et nerveuses, auxquelles on conseille le fréquent exercice en plein air. Il est utile de leur faire prendre de temps en temps une petite dose d'aconit, alternée avec *coffea cruda*, parfois avec *ignatia* ou *pulsat.*, plus rarement avec *bellad.* ou *nux*. Mais le principal moyen, quand il y a afflux de sang vers la tête, qui est comme en feu, avec saignement de nez, etc., est *carbo veg.*, à la plus petite dose possible, répété cinq ou six fois, tous les quatre à six jours. Je me suis très-bien trouvé aussi, dans quelques cas, de *croc.* 3, répété souvent.

Gonflement de la matrice. — La matrice des femmes qui ne sont plus réglées depuis long-temps se gonfle quelquefois au point de former un corps dur, qu'on sent dans l'hypogastre, et il n'est même pas rare qu'alors les seins se tuméfient également. La femme éprouve des espèces de coliques utérines périodiques, à la suite desquelles coule une plus ou moins grande quantité d'ichor noir et poisseux. *Bellad.* 30 est souvent le moyen qui correspond le mieux à cet état, quoique, lorsque la femme était jadis menstruée abondamment, *platina* 9 ou 12, et même encore *calc. carb.* X. gl. j, puissent aussi être indiqués. Si l'état est compliqué d'une grande faiblesse, rien ne peut remplacer *china* VIII. La constipation assez fréquente en pareil cas et l'excitabilité nerveuse cèdent à une dose *nux* X, gl. ij. Dans quelques cas, où le gonflement de la matrice semblait causé par un amas d'air, qui sortait même quelquefois par le vagin, sans écoulement ichoreux, j'ai donné avec succès *ac. phosph.*

Squirrhe et cancer de la matrice. — Peu d'homœopathes ayant parlé du traitement de cette affection, on ne lira peut-être pas sans intérêt mes observations sur le carcinome utérin dont je suis parvenu, sinon à procurer la guérison, du moins à calmer les affreuses douleurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on peut guérir

la maladie quand elle ne fait que commencer, par conséquent lorsque la malade se plaint de plénitude et de pression dans les parties génitales internes, qui lui rendent surtout la station pénible, et qui s'accompagnent de douleurs dans les reins. Si à ces symptômes se joint un écoulement ichoreux, sanguin, ou un flux de sang noir, épais et poisseux, on emploiera, dans le premier cas *bellad.*, dans le second *platina* 6. Très-souvent les douleurs continuelles et les pertes de sang épuisent les forces de la malade; *china* VIII, gl. ij, est alors fort utile; mais il faut le répéter souvent. Si la femme se plaint d'un sentiment d'ardeur, non-seulement dans les parties génitales internes, mais encore dans toute la profondeur du bas-ventre; que les douleurs s'accroissent surtout vers minuit; que les seins soient affectés sympathiquement; qu'il y ait anxiété extrême, avec soif inextinguible, nul moyen ne peut remplacer *arsen.* Si ces douleurs n'existent pas, mais qu'il y ait des contractions spasmodiques immédiatement au dessus et derrière les os pubis, avec excrétion d'une sérosité semblable à de la lavure de viande, *coccul.* VIII, gl. j, procurera un prompt soulagement. Quand les contractions spasmodiques ressemblent aux douleurs de l'enfantement, avec flux de sang caillé et foncé en couleur, la camomille est indiquée. Dans le cas de constipation opiniâtre, avec écoulement régulier, mais très-prolongé, de sang très-âcre, cuisson et ardeur dans les parties génitales, on doit d'abord employer la noix vomique. Si la désorganisation de la matrice est déjà fort avancée, qu'on aperçoive non-seulement des indurations, mais encore des excroissances en forme de choufleurs, d'où suinte continuellement un pus âcre, fétide et teint de sang, *thuya* X est un des principaux moyens, quoique *sabina* et *secale corn.* lui disputent quelquefois la prééminence. La maladie étant ordinairement accompagnée de douleurs ostéocopes, non-seulement dans le bassin, mais encore dans les cuisses, et même de gonflemens des os, *merc. sol.* 12 et *staphysagr.* X sont fréquemment utiles; ils conviennent même quelquefois en l'absence de ces affections du tissu osseux.

Quoique ces divers moyens produisent beaucoup d'effet dans le squirrhe utérin commençant, cependant ils ne suffisent souvent pas, et l'on est obligé de recourir aux antipsoriques, dont les principaux ici sont *ac. nitr.*, *sulph.*, *carb. veg.*, *kali carb.* A l'aide de *con.*, *sulph.* et *kali carb.* j'ai naguère fait presque entiè-

rement disparaître les douleurs d'un cancer utérin, quoiqu'il m'ait été impossible d'obtenir la guérison, ni d'empêcher des pertes de sang noir et fétide qui occasionaient une prostration extrême des forces.

Je ne dois pas oblier de dire que, dans cette affection, la répétition des doses est de rigueur absolue, si l'on veut que les médicamens produisent un effet durable.

Squirrhe et cancer du sein. — La guérison ne peut être obtenue que durant les premières périodes de la maladie : plus tard elle est absolument impossible. *Chamom.*, *arnic.*, *bryon*, *arsen.*, *cic. vir.*, *bellad.*, *rhus*, *mercur.*, parviennent souvent à résoudre, même en très-peu de temps, les duretés douloureuses survenues, sans causes appréciables, dans le sein des jeunes filles. Si ces moyens ne font rien, c'est une preuve que la maladie dépend d'une cause interne et cachée. Lorsqu'elle a été produite par un coup, une contusion, une compression, et que le médecin se trouve appelé à temps, il emploie l'arnica à l'extérieur et à l'intérieur. Mais s'il s'est déjà écoulé long-temps depuis l'accident, qu'il y ait des tubercules, et que des élancemens passagers se fassent sentir dedans, on ne doit rien attendre de l'arnica, et il faut recourir à *conium* X. Quoique ce moyen soit un des plus puissans antipsoriques, il ne suffit cependant pas seul dans tous les cas. L'un des premiers à employer ensuite est *carb. anim.* X, indiqué surtout quand la malade se plaint d'une douleur brûlante dans les duretés squirrheuses. Si la femme a déjà été traitée allopathiquement, et qu'on lui ait fait prendre beaucoup de charbon animal, au lieu de ce médicament, c'est une ou deux doses de camomille, d'arsenic, ou de toute autre substance indiquée par les symptômes, qu'on doit administrer lorsqu'on a seulement en vue de produire une légère palliation. Il vaudrait cependant mieux commencer par *phosph.* X, gl. j. Si la malade n'a pas subi de traitement allopathique, le phosphore n'est point contre-indiqué, mais on ne doit pas commencer par lui. Lorsqu'on reconnaît l'existence de la psore, on débute par le soufre. Si l'on a déjà employé le charbon animal, sans que le charbon végétal soit exclu par là, on peut souvent y recourir avec utilité, après un ou deux autres antipsoriques. Outre ces divers moyens, *lycopod.*, *kali carb.*, *caustic.*, *ac. nitr.*, *calc. carb.*, *silicea* et *sepia*, peuvent être

avantageux selon les circonstances. La maladie est devenue incurable après l'emploi de l'instrument tranchant.

J'ai fait prendre avec beaucoup d'utilité, dans le cancer ulcéré, une dose de silice tous les huit jours ; par là j'ai vu la maladie demeurer au moins stationnaire pendant le premier mois, et même les symptômes s'amender d'une manière notable.

Hystérie. — Cette maladie n'ayant point de symptômes fixes, on ne peut assigner aucun mode général de traitement contre elle, puisque les moyens à employer doivent varier suivant les cas individuels. Cependant je vais en indiquer quelques uns, dont il sera facile de faire l'application lorsque l'occasion se présentera.

Les désordres nerveux sont souvent le meilleur indice du médicament dont on doit faire choix : cependant il ne faut pas s'attacher à eux seuls, car les affections corporelles et les douleurs méritent aussi d'être prises en considération. Un symptôme fréquent chez les femmes hystériques, est un battement de cœur qui fatigue beaucoup, et souvent leur cause une grande faiblesse; dans une multitude de cas, il cède à une seule dose d'aconit. Mais s'il s'accompagne de bourdonnemens dans la tête, tintemens d'oreilles, gonflement du bas-ventre au dessus du pubis, spasmes abdominaux, lasciveté, altération de l'humeur, dégoût extrême de la vie, alternant avec la sérénité de l'âme, nul moyen ne l'emportera sur *aurum*. Si les battemens de cœur sont accompagnés de pression à l'estomac, sensibilité extrême alternant avec l'accablement, langue chargée, anorexie, etc., *china* n'est jamais contre-indiqué, quoique alors le choix puisse tomber sur la pulsatille.

Les syncopes, avec perte des sens et insensibilité générale, ne sont pas des phénomènes rares dans l'hystérie. On les pallie promptement par *nux mosch.*, par une petite dose *mosch.*, et même aussi par *aconit.* Cependant il est rare que ce symptôme soit isolé; au moins offre-t-il toujours des particularités qui, après la fin de l'accès, indiquent le remède convenable, non-seulement pour en prévenir le retour, mais encore pour faire cesser une foule d'affections accessoires. C'est souvent alors le cas de recourir à la noix vomique, qui doit quelquefois être répétée, ou immédiatement après la première dose, ou après un intervalle de temps donné.

Dans d'autres cas *ignatia* convient mieux, lorsque les syncopes sont précédées d'accès d'anxiété pendant la nuit, où qu'elles sont déterminées par une violente céphalalgie térébrante, semblable à celle que produirait l'ongle enfoncé sur un point de la tête, ou par une douleur périodique à l'estomac et dans l'intestin. Mais les accès nocturnes d'anxiété peuvent indiquer aussi l'emploi de la pulsatille, surtout lorsqu'il y a propension continuelle à pleurer, complexion grêle et délicate, et manque de chaleur vitale. En pareille circonstance, néanmoins, *veratr.* pourrait disputer la prééminence à *pulsat.* : ce sont les symptômes accessoires qui décident alors en faveur de l'un ou l'autre moyen. Un médicament très-précieux dans les accès hystériques est la *viola odor.*, qui se rapproche également beaucoup de la pulsatille, car elle est indiquée dans le cas de propension aux pleurs et d'exaspération du caractère; avec cette différence seulement qu'elle convient mieux quand il y a affection de la poitrine, avec asthme, douleur en inspirant et en expirant, anxiété et forts battemens de cœur. La valériane couvre souvent une grande partie des symptômes de l'hystérie; c'est sans contredit un des principaux moyens dans cette affection.

En cas d'affections spasmodiques de la poitrine, du bas-ventre et des membres, on aura toujours à chercher le groupe des symptômes parmi ceux de *ignat.*, *pulsat.*, *ipecac.*, *hyoscyam.*, *stramon.*, *coccul.*, *arsen.*, *bellad.*, *mosch*,, *cic. vir.*, *stann.*, etc. Ce dernier est spécifique dans les spasmes du bas-ventre et surtout de l'estomac.

Lorsqu'il y a prédominance d'affection du système génital, *platin.*, *bellad.*, *crocus*, *thuya*, *hyoscyam.*, *gratiol.*, *mercur.*, *china*, *canthar.*, *aurum*, *nux*, *coffea*, *con.* et quelques autres se distinguent d'une manière avantageuse.

Si les accidens hystériques ont été produits par l'onanisme, par l'abus ou par la privation du coït, *china*, *staphysagr.*, *coffea*, *ignat.*, *anacard.*, *viola odor.*, *conium et secal. corn*, sont les moyens qui conviennent le mieux.

Lorsque la femme atteinte d'hystérie est plus particulièrement encline à la mélancolie, on emploie de préférence *veratr.*, *hyoscyam.*, *stramon.*, *bellad.*, *hellebor.*, *opium*, *arnica*, *platina*, *anacard.*, suivant la prédominance de tels ou tels symptômes.

Si la malade se plaint souvent de mal à la tête, le caractère dif-

férent de la douleur indique d'abord *bryon.*, *ignat.*, *nux*, *aurum*, *platina*, *belladon.*, etc.

Quand ces moyens ne parviennent point à guérir complétement la maladie, il reste au médecin à employer les antipsoriques, parmi lesquels les principaux ici sont *sulph.*, *calcar.*, *sepia*, *nitr. ac.* et *causticum*.

CONSEILS SUR LES MOYENS D'ÉTENDRE LES APPLICATIONS PRATIQUES DE L'HOMŒOPATHIE;

Par le Docteur ÆGIDI.

Tant que la pratique de l'homœopathie sera rendue plus ou moins difficile par l'imperfection des procédés techniques ou d'application, toute proposition qui tend à perfectionner ces derniers mérite d'être prise en considération, dût-elle être un jour repoussée par des tentatives plus heureuses. Des essais de ce genre sont le résultat d'un besoin profondément senti, et non du désir d'innover, ou, comme on l'a prétendu, d'un retour à d'anciens abus, d'une tendance à l'hérésie. L'homœopathie, telle qu'elle est aujourd'hui, ne répond point malheureusement encore à l'idéal dont un enthousiasme aveugle croit voir en elle l'expression, et chaque jour se fait sentir vivement le défaut de caractère positif dont est encore entachée la nouvelle doctrine. C'est ce que ses adeptes les plus impartiaux avouent volontiers, tout en reconnaissant les nombreux et grands avantages qu'elle présente. Un pareil aveu, fait avec franchise, non seulement détourne de croire que l'homœopathie soit déjà infaillible et n'ait plus besoin d'amélioration, mais encore engage ses adhérens à réunir leurs efforts pour la perfectionner de manière à ce qu'elle ne montre plus dans aucun cas cette insuffisance dont tant de personnes s'étaient actuellement pour le rejeter. Jusqu'à ce que notre science, qui justifie les prévisions les plus hardies, soit enfin arrivée à cette hauteur, gardons-nous bien de jeter précipitamment la pierre à l'homœopathe qui fait autrement que nous, et, à notre avis, moins bien que nous. Le maître lui-même a publié une cinquième édition *corrigée* de son Organon, et par là démontré clairement à tous que l'homœopathie est susceptible encore de perfectionnemens. Chacun doit

donc être libre de dire hautement son opinion et d'examiner celle des autres.

Quelque louables que soient les efforts d'un grand nombre d'homœopathes pour perfectionner les procédés techniques de la nouvelle doctrine, il reste cependant encore bien des choses à désirer sous ce rapport. On pourrait presque croire que la discussion sur la répétition des médicamens est épuisée, et pourtant on rencontre toujours des cas exceptionnels, pour lesquels la règle établie se montre insuffisante. Il ne règne pas plus de clarté dans ce qui a rapport à l'emploi des différentes dilutions, à la durée d'action des médicamens, au temps qu'on doit leur laisser pour déployer leurs vertus sans obstacles, avant d'en administrer d'autres. Quelques soient les préceptes tracés à cet égard par l'Organon, l'expérience fournit des résultats divers, et ce qu'il y a de certain, c'est que nous manquons encore de règles générales pour la pratique, et que c'est à la sagacité du médecin qu'il est laissé de les trouver dans chaque cas spécial.

C'est animé du zèle le plus pur pour la cause de l'homœopathie que je me suis livré à divers essais, dont une pratique fort étendue me faisait sentir le besoin. La dissolution des médicamens dans l'eau de pluie, dont je me suis servi le premier avec avantage, a reçu l'assentiment de ceux qui ont tenté ce procédé. J'ai trouvé très-avantageux, dans les maladies chroniques, de faire prendre les dissolutions médicamenteuses par cuillerées à bouche, toutes les deux, trois, quatre ou huit heures. Mais il faut avoir soin de préparer chaque jour la solution, parce qu'il n'est pas rare qu'elle se soit décomposée au bout de vingt-quatre heures. Voici comment Hahnemann s'exprime à ce sujet : « C'est un véritable perfectionnement que de faire prendre un globule dissous dans beaucoup » d'eau, pourvu que l'on emploie ou consomme le liquide médicinal dans la journée même de sa préparation. Mais je ne puis » approuver qu'on le conserve quelque temps, pour en donner une » cuillerée chaque jour, attendu que l'eau distillée elle-même subit un changement chimique dans l'espace de vingt-quatre heures, » et qu'à plus forte raison la vertu médicinale s'y trouverait décomposée au bout de plusieurs jours. »

Voici le procédé que j'ai trouvé le plus convenable dans les affections chroniques. On prend depuis un globule jusqu'à une goutte entière, et depuis la 1500e dilution jusqu'à la teinture concen-

trée, selon que le cas l'exige; on le mêle avec une certaine quantité d'eau de pluie, depuis une tasse jusqu'à une pinte, et on secoue bien dans une bouteille propre. Le malade boit d'abord une petite quantité de ce liquide le matin, à jeun; puis il consomme le reste par tasses, de quart d'heure en quart d'heure, en se promenant au grand air, si ses forces et le temps le lui permettent. Quelque temps après qu'il a bu, s'il éprouve de la tendance au sommeil, je lui permets de se coucher, ce dont j'ai souvent observé d'excellens résultats. Mais tous les malades ne supportent pas de si grandes quantités d'eau; alors on marche d'une manière progressive, ou bien, si cette méthode ne réussit pas non plus, on reprend le procédé ordinaire. Chacune de ces méthodes a ses avantages particuliers dans des cas donnés, et souvent même rien ne peut remplacer la simple olfaction.

Il n'est pas possible non plus d'assigner la prééminence à aucune des différentes dilutions. Toutes peuvent être employées, depuis la première jusqu'à la 1500e, suivant que l'exige le cas particulier. Une migraine qui revenait de temps en temps par accès d'une violence extrême, augmentait continuellement pendant la journée jusqu'à la nuit, et disparaissait le lendemain matin, en laissant une sensation sourde dans la tête, résista à tous les médicamens; *nux* X, même en olfaction, non seulement déterminait une vive aggravation, mais encore prolongeait la durée de l'accès. Un jour, pendant un de ces accès, je fis flairer au malade un petit flacon contenant des globules de *nux* à la quinze-centième puissance. A l'instant même les douleurs se calmèrent, et elles disparurent entièrement après une seconde olfaction au bout de deux heures. *Plus le remède est spécifique, plus on doit être circonspect à l'égard du volume et de la répétition de la dose.*

A l'égard de la répétition des doses, Hahnemann s'exprime de la manière suivante : « Certes la répétition est rarement nécessaire, et utile seulement lorsque, par une circonstance quelconque, la dose précédente ayant épuisé trop vite son action, le même moyen continue à se trouver indiqué. Mais donner par avance au malade plusieurs doses d'un médicament, ne convient point à un bon homœopathe, à moins que ce ne soit un grand maître, qui avait beaucoup de motifs pour agir ainsi. Alors même que la répétition est nécessaire, *le mieux est toujours de prendre une autre dilution du remède.* » Ce dernier précepte est

fort important et doit être pesé avec soin. Le plus sûr moyen d'obtenir la réaction désirée, est de commencer par une dose, par exemple de la trentième dilution, et de descendre ensuite toujours, en observant les intervalles nécessaires. S'il ne survient point de réaction, elle aurait manqué à plus forte raison encore dans le cas où l'on aurait répété le remède à la même dilution, et l'on peut être certain alors que l'organisme manque de réceptivité pour le remède, que par conséquent celui-ci n'est point spécifique dans le cas, qu'il n'a point de relation homœopathique avec lui. La plupart des cures manquées ne doivent pas cet insuccès à ce qu'on a toujours pris un moyen qui ne convenait point; mais bien, d'un côté à ce qu'on a négligé ou mal apprécié les phénomènes pathologiques de l'affection, d'un autre côté à ce qu'on n'a point eu assez égard aux symptômes *généraux* qui expriment l'esprit et le caractère d'un médicament, qu'on a subordonné les signes principaux et prédominans aux signes extraordinaires ou singuliers, et qu'on n'a point fait assez d'attention à la liaison et aux relations mutuelles des premiers.

Et cependant, lors même qu'on ne néglige aucune de ces précautions, on éprouve la plus grande difficulté à choisir le vrai remède dans chaque cas. Combien de temps ne faut-il pas souvent pour arriver à un choix parfait! Et souvent le besoin est si pressant, qu'on n'a point de temps à perdre, par exemple dans les violens accès de douleurs. En pareil cas, lorsque plusieurs remèdes ont été donnés en vain, il ne faut pas en vouloir au malade de ce qu'il se jette sur tout ce que lui proposent ses entourages, ni accuser le médecin d'hérésie lorsqu'il s'écarte de la règle. J'ai souvent éprouvé, dans de violentes odontalgies, que plusieurs substances, données tous les deux ou trois jours, ne produisaient aucun effet, et que le malade, après avoir pris deux ou tout au plus trois poudres, n'éprouvant aucun changement favorable dans l'espace d'une huitaine de jours, perdait courage et maudissait l'homœopathe qui l'avait empêché de recourir à des palliatifs internes et externes peut-être plus efficaces. Quel est le médecin un peu répandu qui n'a pas rencontré plus d'une fois de ces cas fâcheux? La nécessité conduit alors à faire prendre d'heure en heure, ou toutes les deux heures, trois ou quatre remèdes divers, correspondans à la nature des souffrances. J'ai fréquemment réussi de cette manière. Le succès me fit naître l'idée

d'agir de même dans d'atures cas encore où il y avait soit difficulté de choisir le remède, soit concurrence de plusieurs moyens, et j'ai été récompensé par d'excellens résultats. Voici comment je procède : après avoir étudié toutes les particularités du cas spécial, je prescris trois ou quatre moyens concurrens, l'un après l'autre, dans les maladies aiguës, à une, deux, ou trois heures de distance, dans les cas chroniques, le matin et le soir, ou tous les jours, ou tous les deux jours, et dissous dans l'eau de pluie; après le dernier, je laisse à la réaction le temps de s'établir, vingt-quatre ou quarante-huit heures dans les cas aigus; quatre, huit ou quinze jours au plus dans les cas chroniques. Aucune règle fixe ne peut être tracée à cet égard ; tout doit être laissé à la sagacité du médecin. Il est rare qu'ensuite la répétition des mêmes moyens soit nécessaire. On conçoit d'ailleurs que c'est là seulement un procédé *exceptionnel*. Cependant, lorsqu'il aura été essayé plusieurs fois, il pourra conduire à d'intéressantes notions sur les affinités de divers médicamens, et sur l'ordre le plus convenable pour les placer à la suite les uns des autres ; sujet important, mal connu jusqu'à présent, et sur lequel j'appelle l'attention des amis de l'homœopathie.

Personne ne niera que les diverses eaux minérales ne se soient montrées curatives dans une infinité de cas, et que des malades désespérés n'aient souvent recouvré une santé *complète* par leur usage. L'analyse de la plupart des eaux thermales nous montre, parmi leurs principes constituans, des quantités très-faibles de substances antipsoriques, dont plusieurs sont souvent associées ensemble dans une même source. On ne peut donc pas dire que l'homœopathe agit d'une manière absurde quand il suit cette indication de la nature dans certains cas, surtout difficiles. Mais il mériterait le blâme s'il voulait mêler à tort et à travers plusieurs remèdes homœopathiques, pour donner le tout ensemble à ses malades. Une règle fixe est d'autant plus nécessaire en pareil cas, qu'autrement on ne pourrait se rendre aucun compte de ses expériences, et qu'on retomberait dans le chaos de la polypharmacie allopathique, à laquelle la raison ne fournit aucune excuse. La loi *similia similibus* doit également servir de guide ici, et la susceptibilité de cette loi interdit d'outrepasser le choix de *deux* moyens.

Si donc on ne trouve aucun moyen qui corresponde parfaite-

ment à la maladie dans la totalité de ses symptômes et de ses caractères les plus particuliers, si le remède choisi avec le plus de soin ne couvre qu'*une partie* des symptômes caractéristiques, on prend *une seconde* substance, *qui corresponde homœopathiquement à l'autre côté de la maladie*, mais qui ne soit point antidote de l'autre, et l'on unit ensemble ces deux médicamens, en mêlant un ou plusieurs globules de chacun, les mettant dans une petite bouteille d'eau, qu'on secoue avec force, et faisant boire la liqueur au malade. Je dis que, dans *quelques cas*, surtout difficiles, l'homœopathe se trouvera bien de ce procédé, et je me fonde, non pas seulement sur ma propre expérience, plus d'une fois répétée, mais encore sur les essais qu'ont fait d'autres médecins estimables.

Hahnemann a bien fait connaître sa pensée sur ce procédé en disant qu'il n'est point facile de trouver l'exact *simile* dans chaque cas morbide, et que quand on ne rencontre pas un remède parfaitement semblable aux symptômes caractéristiques, on choisit celui qui s'en rapproche le plus. Mais, quand on ne trouve pas cette similitude parfaite, c'est que le choix balance entre plusieurs à tel point qu'on ne sait auquel accorder la préférence. Lorsque les moyens qui promettent le plus ont déjà été employés en vain, alors je crois conforme à la nature et à l'expérience d'unir ensemble deux médicamens qui correspondent à la maladie, mais par des côtés différens, et je pense que cette méthode est une excellente invention, qu'on peut recommander en toute conscience dans les cas difficiles. Étant fondée sur la loi inébranlable de l'homœopathie, elle ne mérite pas le reproche de retomber dans l'allopathie, et de metre en danger la pureté, la simplicité de la nouvelle doctrine. Nous procédons d'ailleurs de cette manière lorsque nous donnons à nos malades l'*hepar. sulph. calc.*, ou le cinabre (ce dernier si efficace dans les scrofules), sans qu'il soit venu à l'idée de personne d'accuser cette méthode d'être contraire à l'homœopathie. Hering a proposé d'essayer l'augite, la vésuvienne, le lazuli; de pareils essais rentreraient dans le procédé que je propose, car la première de ces substances est composée de *silic.*, *calc.*, *magn.*, *alum.*; la seconde de *silic.*, *calcar.*, *alum.*, *ferr.*; la troisième de *silic.*, *alum.*, *natr.* Ces substances n'étant pas simples, mais composées de plusieurs autres que nous avons coutume d'employer seules, doit-on s'abstenir de les essayer et de les

employer, dans la crainte d'agir contre les préceptes de l'homœopathie?

Le résultat de recherches scientifiques n'a de valeur qu'après avoir reçu l'assentiment général, et ce qui concerne la pratique est un bien commun qui ne doit pas rester concentré dans le cercle étroit de l'égoïsme et des intérêts privés.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ÉPINE-VINETTE ET SUR LES ESSAIS PURS DES MÉDICAMENS;

Par le Docteur C.-G. HESSE.

La racine de l'épine-vinette ne jouit d'aucun crédit en matière médicale, quoiqu'on y estime beaucoup les fruits de cet arbrisseau. D'anciens médecins, Spielmann, Vanswieten, L'Écluse, la citent comme purgatif. Ray prétend qu'elle s'est montrée utile dans la jaunisse, contre laquelle sa couleur jaune avait probablement déterminé à l'employer. Plusieurs des symptômes qu'elle provoque chez l'homme sain paraissent constater son influence sur le foie et la vésicule biliaire. On a vanté son écorce interne pour consolider les gencives amollies et disposées à saigner. Son infusion alcoolique ou acéteuse a été conseillée dans les lésions et les maladies de la bouche.

Cette racine, son écorce surtout, possède une saveur amère, brûlante et un peu grattante. Elle contient une grande quantité de matière colorante jaune, sur laquelle Brandes a appelé l'attention des chimistes modernes. Buchner en a fait une analyse exacte, et, lui ayant trouvé, tant dans ses qualités extérieures que dans sa composition et dans son action sur les personnes saines, beaucoup d'analogie avec la rhubarbe, il a cru pouvoir la proposer comme succédanée de cette dernière. Il a donné le nom *berbérine* au principe colorant jaune, dans lequel paraît résider l'activité de cette racine, et qu'il range parmi les alcaloïdes. Dès 1832, je fis quelques essais tant sur la racine elle-même que sur la berbérine; mon but alors était de constater leur propriété purgative, et non d'explorer les résultats de leur action pleine et entière, générale et long-temps soutenue. Je fis prendre à plusieurs personnes en santé des doses tantôt plus et tantôt moins

fortes, par exemple 3 gros de racine en décoction et 10 grains de berbérine. Mais, n'ayant opéré que sur un seul individu à la fois, et répété les doses à de trop longs intervalles, je ne pus produire de maladie médicinale complète. Je ne recueillis donc alors qu'une petite quantité de symptômes.

En 1833, je résolus d'explorer cette racine d'après la méthode de Hahnemann. Mes expériences furent faites non seulement sur un nombre suffisant de sujets, mais encore avec persévérance, et assez souvent répétées pour me procurer la conviction de n'avoir négligé aucun des moyens propres à me faire acquérir une connaissance exacte du médicament.

Pour m'en tenir rigoureusement aux préceptes de l'homœopathie, j'opérai moins sur la berbérine que sur la racine elle-même. Cependant plusieurs expériences comparatives me firent bientôt entrevoir que la berbérine est à proprement parler le principe actif de la racine. Le principal siége de ce principe est l'écorce de la racine. Donc, si 10 grains de berbérine suffisent pour produire un effet purgatif, il faut 1 à 2 gros de l'écorce, 2 gros à une demi-once de la racine entière, et depuis 6 gros jusqu'à 1 once des morceaux ligneux de cette dernière, pour provoquer le même effet. L'écorce fut prise tantôt en poudre, tantôt en infusion alcoolique ou aqueuse. L'eau extrait fort bien la berbérine, qui est également soluble dans les deux menstrues. J'ai fait usage quelquefois de la décoction. La racine entière a été traitée de même. Une seule infusion ou décoction ne suffit pas pour épuiser cette racine. Le résidu conserve une saveur fort amère, et j'ai trouvé qu'une troisième infusion même était encore très-active. L'extrait de la racine m'a paru plus faible que la berbérine. J'en pris deux jours de suite 10 grains, et après 24 heures de repos, 18 grains; les selles n'augmentèrent pas, mais furent, au bout de quelque temps, plus molles et accompagnées d'épreintes. Je dois cependant dire que cet extrait avait été préparé avec une racine très-ligneuse et par conséquent peu riche en berbérine. En général, c'est aux racines grêles qu'il faut avoir recours, car l'écorce elle-même des grosses contient plus de ligneux que celle des petites.

Mes expériences ont été faites, 1° sur moi, qui suis lymphatique; 2° sur une femme de vingt-six ans, non mariée, sanguine et corpulente; 3° sur une femme mariée, de trente-cinq ans, d'un

tempérament sanguin-bilieux ; 4° sur un étudiant de vingt-huit ans, lymphatique et de complexion grêle ; 5° sur une servante de dix-neuf ans, également lymphatique.

Je pris le 13 mars une infusion d'une demi-once de racine, et le 17 la troisième infusion d'une demi-once, qui avait été réduite de six onces à deux. Le second sujet prit, le 13 avril, une décoction double de 6 gros de racine, réduite au tiers ; le troisième, le 15 mars, la seconde infusion d'une demi-once de racine, et le 27 mars, la seconde infusion de 6 gros de petites racines, réduite au quart ; le quatrième, le 4 avril, 48 grains d'écorce en poudre, le 11 avril une infusion de 3 gros de racine, et le 15 avril une double décoction de 6 gros de racine, réduite au tiers ; le cinquième, le 21 mars, une infusion d'une once de racine sans écorce, le 26 mars une infusion de 6 gros de petites racines, et le 28 avril un demi-gros de poudre d'écorce.

Les infusions avaient toutes été faites avec de l'eau froide, et préparées par 24 à 30 heures de digestion à une douce chaleur.

En faisant usage de décoctions et en évaporant les infusions, j'ai violé les préceptes de Hahnemann. Mais je n'ai observé aucune différence entre les effets ainsi obtenus et ceux qui résultaient de préparations faites autrement. Je ne voulais pas imiter, mais essayer.

Les doses que j'ai employées pourront paraître trop massives ; mais elles ne l'étaient souvent qu'en apparence, tant parce que l'abondance du ligneux dans la racine obligeait de les rendre plus fortes, que parce qu'il n'est point possible d'enlever à cette racine toutes ses parties actives par une seule infusion ou décoction. Si l'on se contente de l'écorce, on n'a pas besoin de doses si fortes pour produire effet. Mes expériences sur cette substance au moins ne m'ont pas confirmé les vues de Hahnemann et de ses disciples, que les hautes doses des médicamens ne permettent point à leurs effets de se révéler, parce que la nature cherche bientôt à s'en débarrasser par des évacuations tumultueuses. Dans une couple de cas seulement elles déterminèrent peu de symptômes, mais ne produisirent pas non plus de fortes selles. Presque tous les médicamens fournissent des exceptions de ce genre. On m'objectera peut-être que, de mon propre aveu, mes doses n'étaient fortes qu'en apparence ; j'en conviens ; mais par cela même on ne dira point que leur excès a été cause du dé-

faut d'action. Si l'idée très-mécanique du réjet des fortes doses par le corps était applicable ici, la durée de l'action aurait été bien plus courte que je ne l'ai observé, et je repousse d'avance le reproche que les symptômes dont j'ai été témoin étaient des effets secondaires ; car la plupart apparaissaient dès les premières semaines, et ne s'accroissaient plus ensuite que sous le rapport du nombre et de l'intensité ou de l'extension. Il s'y en joignait bien aussi de nouveaux ; mais en même temps qu'eux persistaient toujours les nombreux symptômes primitifs observés. D'ailleurs les dilutions homœopathiques de la racine ont déterminé aussi les mêmes accidens que de hautes doses, quoique moins nombreux et moins forts, ce qui s'applique également aux petites doses. Enfin Hahnemann lui-même a recommandé d'essayer à hautes doses les médicamens d'une action peu prononcée, et c'est à cette catégorie qu'appartient l'épine-vinette. L'homœopathie a encore trop peu essayé d'amers pour établir aucune règle fixe à cet égard. Dans ses essais sur le quinquina, Hahnemann lui-même a employé de très-hautes doses, et jusqu'à 1 once.

J'aurais volontiers employé le secours d'autres médecins dans mes essais ; mais j'ai obtenu peu de chose par cette voie. Un jeune médecin prit plusieurs jours de suite une petite cuillerée à café de la forte teinture de la racine ; il n'éprouva, dit-il, que de légères douleurs d'estomac et de ventre. Deux étudians essayèrent aussi cette teinture, dont trente gouttes, prises plusieurs jours de suite, ne produisirent aucun effet. Mais chacun d'eux ayant monté jusqu'à une cuillerée à café, éprouva de la diarrhée, des tranchées, un accroissement de la sécrétion urinaire, et un peu de mal à la tête, accidens qui persistèrent plusieurs jours. Du reste, aucune de ces trois personnes ne tint note des symptômes. Je rapporte ces résultats négatifs parce qu'ils prouvent qu'il est souvent difficile de reconnaître les vertus des médicamens, qu'une grande persévérance est nécessaire pour cela, et qu'il faut une ferme volonté pour triompher d'obstacles qui rebutent l'observateur superficiel.

Ici se présente une question. Les médicamens qui ne provoquent pas de symptômes à petites doses, et n'en produisent qu'à des doses très-élevées, agissent-ils aussi facilement lorsqu'on emploie les dilutions homœopathiques que quand on a recours à ces dernières ? A l'égard de l'épine-vinette, j'ai constaté que les

dilutions, même la trentième, provoquent encore des symptômes.

De même que tant d'autres médicamens, celui-ci varie beaucoup, selon les individus, quant à la force, à l'étendue et à la durée de son action. Ainsi, sur les cinq personnes que j'ai mises en expérience, la plus jeune ou la servante fût la moins affectée : cependant le trouble de l'urine, plusieurs semaines après la cessation des symptômes, prouva que, même chez elle, l'action durait plus long-temps qu'on n'aurait pu le présumer d'après les phénomènes patens. L'étudiant, quoique plus fortement affecté que la servante, le fut moins aussi et moins long-temps que les trois autres individus ; la maladie médicinale se dissipe promptement, mais avec un accès violent et plus aigu ; ces deux sujets se montrèrent également assez peu impressionnables à l'action d'autres substances. Le contraire eut lieu chez les trois autres. La même différence s'observa quant à la durée de l'action. Chez le quatrième et le cinquième sujets, les accidens se dissipèrent en une à quelques semaines ; ils durèrent dix semaines chez le second, près de cinq chez le troisième, et presque une année chez moi. Les petites doses paraissent avoir une action de courte durée. Mais je remarquai aussi plusieurs augmentations et diminutions successives des symptômes, de sorte que, du moins dans les cas où elle persistait long-temps, la vertu médicinale produisait plusieurs grands accès, avec des intervalles lucides plus ou moins longs ; la durée de ces derniers était irrégulière, et s'étendait depuis une couple de jours jusqu'à une et plusieurs semaines. Ils paraissaient s'éloigner d'autant plus que la maladie approchait davantage de son terme. Ce phénomène me paraît avoir été trop négligé pour l'explication de ce qu'on appelle les effets alternans. Le médicament ressemblait en cela aux maladies dans leurs exacerbations et leurs rémissions : seulement les maladies médicamenteuses paraissent avoir un type beaucoup plus irrégulier que les maladies naturelles. L'exercice à pied, la voiture, l'équitation surtout, la fatigue en général, les boissons spiritueuses, le coït et les refroidissemens paraissaient non seulement entretenir et aggraver les symptômes, mais encore être cause des récidives de la maladie médicinale. Je crois même avoir reconnu que d'autres substances, prises à titre d'essai, réveillaient la maladie médicinale en apparence éteinte. Il faut donc se garder d'essayer

des remèdes à trop peu de distance les uns des autres, si l'on ne veut point avoir un tableau impur de symptômes.

L'épine-vinette influe puissamment sur la constitution, tant par la longue durée que par l'intensité de son action. Sous le premier rapport, elle ne le cède à aucun médicament homœopathique connu, et elle les surpasse même tous. Ceci tient peut-être à ce qu'on a rarement employé de hautes doses dans les essais homœopathiques. Sans cela on ne saurait expliquer comment Hahnemann, Gross, Helbig et autres ont pu dire que ces essais, faits avec prudence, sont sans danger et consolident la santé au lieu de l'altérer. Je puis assurer, au contraire, que, de la manière dont je les ai faits, ils m'ont donné des inquiétudes pour le présent, et même pour l'avenir, à cause de la violence et de la continuité des symptômes, qui, du reste, ont disparu aujourd'hui. Mes expériences constatent que les symptômes médicamenteux ont souvent une grande ténacité, supérieure même à celle de beaucoup de maladies.

Il est fort à regretter que le défaut d'unité de principes ait exercé une si fâcheuse influence sur les essais purs, qu'on ne sait point encore au juste comment s'y prendre pour les faire. Hahnemann recommandait d'abord les doses telles qu'on les emploie ordinairement dans la pratique allopathique; depuis, on a vu faire les essais avec les dilutions, même avec la trentième. Somme totale, Hahnemann et ses disciples ont mis en cela moins de franchise qu'il ne doit y en avoir dans une science dont les faits ne peuvent s'élever à la certitude qu'autant qu'on a la facilité de les suivre dans toutes les phases de leur développement, à partir de leur germe. On ne sait point encore, on n'a même point cherché en quoi les dilutions diffèrent des médicamens non préparés, quant à leurs effets. Pour arriver à une connaissance exacte des effets des médicamens, il est nécessaire d'essayer des doses diverses. Malheureusement l'homœopathie a négligé les hautes, qui ne peut certainement pas toujours remplacer la ré-solution des petites. Ainsi l'histoire du lycopode ne nous offre que de faibles indices de l'influence puissante exercée par ce corps sur les voies urinaires, influence que l'allopathie a constatée. Je crois avoir reconnu que certains symptômes ne se développent point, ou ne le font qu'à un faible degré avec les dilutions, tandis qu'ordinairement ils ressor-

tent très-bien avec les hautes doses ; cependant j'ai remarqué aussi le contraire.

C'est une perte pour la science que les effets des médicamens aient été si peu envisagés sous un point de vue général. En s'attachant à trouver des symptômes, on devait négliger ces notions générales; cependant il serait important de considérer les maladies médicinales comme des phénomènes pathologiques, et de signaler leurs phénomènes, tant communs que caractéristiques, surtout en les comparant avec ceux d'autres maladies. Une maladie de noix vomique, de fer, ou de belladonne, devrait être décrite comme une maladie mercurielle ou saturnine. A la vérité, nous manquons encore de matériaux pour cela. Mais, présentées ainsi, les maladies médicinales seraient des touts vivans, tandis qu'elles ne sont aujourd'hui que de simples squelettes, auxquels chacun doit créer un corps organique et une âme. Une pareille pharmacopathologie contrasterait avec le principe de l'individualisation consacré par l'homœopathie; mais il y a long-temps déjà qu'on a renoncé à ce principe pour les maladies médicinales, puisqu'on a confondu ensemble les symptômes produits par une même substance sur des individus différens. Aussi reproche-t-on à la nouvelle doctrine, comme une grande inconséquence, de grouper les effets purs, au lieu de les rapporter tels qu'ils se sont offerts dans chaque expérience individuelle. On pourrait remédier à ce défaut en admettant des modifications, des espèces, dans les images de maladies.

Comme l'homœopathie a pour base les essais purs, elle doit s'attacher à les perfectionner. Au lieu de voir une tendance en ce sens, on remarque au contraire plus de tiédeur et de négligence. On ne nous donne plus d'ordinaire que des fragmens de symptômes, qui ne peuvent avoir aucune véritable valeur pratique. Tous ceux qui se sont livrés à des essais de ce genre savent combien ils entraînent de difficultés, de sacrifices et même de dangers.

Quoique l'homœopathie soit parvenue à produire, par les médicamens essayés sur l'homme en santé, un grand nombre d'états morbides très-variés, cependant elle n'a pu encore couvrir le champ immense de la pathologie. Plus les essais purs se multiplient, plus le nombre des symptômes communs augmente ; plus il devient difficile de saisir ce qui caractérise l'effet des médica-

mens. L'analogie des maladies médicinales avec celles qui proviennent d'autres causes n'est jamais qu'éloignée. Il ne peut en être autrement. Lorsque les causes extérieures ordinaires provoquent des maladies, elles y sont rarement disposées par elles-mêmes, à part les contagions, les lésions mécaniques, etc., et elles supposent d'autres circonstances encore, des dispositions particulières. L'homœopathie exclut ces circonstances en ne voulant essayer les médicamens que sur l'homme bien portant. Il suffit pourtant d'avoir fait quelques expériences pour être convaincu, par la diversité des résultats, sous le rapport de l'intensité et même de la nature, que les hommes diffèrent beaucoup les uns des autres à l'égard de leur impressionnabilité pour les médicamens. Plus celle-ci est grande, plus les substances agissent avec force, et d'autant plus que la maladie médicinale elle-même se rapproche davantage des maladies ordinaires. Mais on admettra difficilement que cette affection puisse arriver à un plus haut degré de développement chez un sujet parfaitement sain. Loin de là, on serait plutôt tenté de croire qu'alors on n'obtiendrait que des images incomplètes de maladie. Cependant il y a des médicamens qui semblent n'avoir pas besoin de dispositions semblables, car ils agissent dans presque toutes les circonstances. Mais, même à leur égard, on observe souvent une grande différence dans les résultats; ici il ne se manifeste que quelques symptômes, tandis qu'ailleurs la maladie médicinale se déploie tout entière. Moins un médicament suppose de dispositions spéciales pour produire des maladies, plus aussi peut-être il les détermine avec facilité, et exerce une action curative certaine. C'est au moins ce qu'on peut dire de la plupart des poisons héroïques. Mais il résulte de là, pour la thérapeutique homœopathique, une circonstance beaucoup trop négligée jusqu'à ce jour; car la différence de réceptivité pour l'action d'un médicament ne doit-elle pas se manifester aussi dans les maladies? Qu'on ne réponde point que la maladie elle-même, parce qu'elle constitue un état analogue aux symptômes du remède, procure par cela seul un assez haut degré de réceptivité; car on voit bien souvent les moyens homœopathiques ne point agir alors même qu'ils semblent avoir été le mieux choisis. Hahnemann lui-même paraît avoir encore des doutes à cet égard, puisqu'en dédaignant l'action des substances dans les maladies, il l'a cependant admise jusqu'à un certain point. Or,

comme la disposition aux maladies peut être éveillée ou accrue par la répétition des excitations extérieures, il se peut aussi que la répétition des doses soit quelquefois utile dans la même vue. Plus un médicament exige de réceptibilité pour manifester ses effets, plus il agit inégalement sur des personnes diverses, plus on peut être forcé de songer à le répéter. C'est par la production d'une semblable disposition que je m'explique en partie la longue durée de l'action de l'épine-vinette chez deux des sujets mis en expérience.

PARALLÈLE ENTRE L'HOMŒOPATHIE ET L'ALLOPATHIE;

Par le Docteur ESCHENMAYER.

I. L'*homœopathie* établit son système entier sur la force vitale, dans l'énergie réactionnaire de laquelle elle met sa confiance. Elle appelle cette force vitale une force spirituelle, dans laquelle réside l'unité qui anime l'organisme entier. C'est l'admission de ce point qui constitue la tendance scientifique pure de la médecine.

L'*allopathie* parle bien aussi d'une force vitale, mais c'est pour elle un mot vide de sens, et dont l'idée n'a point encore acquis de base. Elle admet également une réaction de cette force, mais sans lui assigner de directions spéciales, et par cela même il lui manque la tendance scientifique pure.

II. L'*homœopathie* dit que les phénomènes morbides sont les produits de la réaction de la force vitale dans les organes ou systèmes affectés par un stimulant hostile.

L'*allopathie* dit que les phénomènes morbides sont les produits des stimulans hostiles dans les organes et les systèmes.

III. D'après l'*homœopathie*, sans la force vitale il ne peut y avoir aucun groupe de symptômes ou aucune image de maladie.

D'après l'*allopathie* la force vitale n'a rien de commun avec les symptômes, mais seulement avec les efforts tendant à diminuer ou faire cesser les symptômes.

IV. L'*homœopathie* distingue un *effet primitif*, pendant lequel le stimulant hostile pénètre et se fixe dans l'organe ou le système, mais qui ne s'annonce que par des symptômes indéterminés

(malaise général), comme par exemple au moment de la pénétration d'un miasme contagieux, et un *effet consécutif* ou *réactionnaire*, pendant lequel la réaction de la force vitale s'exprime d'une manière formelle.

L'*allopathie* ne distingue point ces deux effets; elle les regarde l'un et l'autre comme le commencement et le progrès d'un même acte, qui débute dans l'organe affecté par le stimulant hostile et se propage de là à l'organisme entier.

V. Suivant l'*homœopathie*, toutes les maladies spécifiques ne sont autre chose que les réactions de la force vitale, provoquées par l'intensité plus ou moins forte de la stimulation hostile, et par la nature spéciale de l'organe ou du système.

Suivant l'*allopathie*, elles dépendent de la nature du stimulant et de celle des tissus.

VI. L'*homœopathie* croit qu'on guérit en accroissant la force médicatrice, afin qu'elle détruise le stimulant hostile, avec sa source.

L'*allopathie* pense qu'on guérit en affaiblissant et détruisant les effets du stimulant hostile dans les organes et les systèmes, sans anéantir la source.

VII. D'après l'*homœopathie*, les symptômes doivent éprouver une légère exaspération, en même temps que la force médicatrice s'accroît, parce qu'ils sont des produits de cette force.

D'après l'*allopathie*, les symptômes doivent être diminués, parce qu'elle les considère comme des effets du stimulant hostile.

VIII. L'*homœopathie* emploie la méthode directe, puisqu'elle agit sur le pouvoir réactionnaire de la force vitale et sur la sensibilité, sans exercer d'action ni sur la nutrition ni sur l'irritabilité.

L'*allopathie* emploie la méthode indirecte, puisqu'elle n'agit sur la sensibilité, c'est-à-dire sur le siége de la force vitale, que d'une manière médiate, en portant son action sur la nutrition et l'irritabilité.

IX. La *méthode directe* ne peut être qu'une; elle ne peut consister qu'à chercher la direction spécifique de la force vitale, et à y maintenir cette dernière par des médicamens.

On peut employer beaucoup de *méthodes indirectes*, comme par exemple la débilitante, la fondante, la dérivative, l'évacuative, etc.

X. La *méthode directe* de l'homœopathie, qui, à l'aide de ses médicamens, accroît l'énergie de la force vitale dans sa direction spécifique, et lui procure ainsi la prépondérance sur le stimulant hostile, est celle qui guérit dans le plus court espace de temps possible, et sans laisser la crainte d'aucune maladie consécutive.

Les *méthodes indirectes* de l'allopathie, qui ne détruisent pas le stimulant hostile lui-même, mais seulement ses effets dans les organes et les systèmes, ne peuvent épargner la lutte entre la force vitale et ce stimulant hostile. De là viennent les périodes de début, d'accroissement, d'état, de crise et de convalescence.

XI. L'*homœopathie* met sur-le-champ la force vitale en état d'exercer une réaction complète sur le stimulant hostile, et d'épargner à l'organisme une foule de rémissions et d'exacerbations.

L'*allopathie* n'aide en rien à la force vitale. Mais au début celle-ci a toujours le dessous par rapport au stimulant hostile, de sorte que la maladie augmente. Pendant le cours de cette dernière, la force vitale se concentre de plus en plus et fait des efforts de plus en plus grands, jusqu'à ce qu'enfin, quand la maladie est à son état, elle exerce la plus forte réaction possible. Si alors elle est en plus par rapport au stimulant hostile, le malade en réchappe. Mais si le contraire a lieu, c'est-à-dire si la force vitale continue à rester en dessous, le malade meurt. Les oscillations de la réaction contre le stimulant hostile se font connaître par les alternatives de rémission et d'exacerbation.

XII. L'*homœopathie* ne s'inquiète point des systèmes ou organes atteints, dans la supposition que la force vitale accrue les délivrera elle-même de l'état d'irritation.

L'*allopathie*, en combattant les effets du stimulant hostile dans les organes et les systèmes, doit continuer l'application de ses méthodes indirectes jusqu'à ce que les effets de ce stimulant soient épuisés.

XIII. L'*homœopathie*, pour obtenir des substances médicinales spécifiques, étudie d'abord leurs effets sur les personnes en santé, et prend ensuite l'analogie des symptômes pour la guider dans leur application aux malades. Car si les symptômes sont des produits de la réaction de la force vitale, les mêmes moyens qui provoquent ces symptômes chez un sujet bien portant, doivent exalter la réaction chez les malades et mettre la force médicatrice en état de combattre le stimulant hostile.

L'allopathie n'a jamais essayé les médicamens sur l'homme sain, de sorte qu'elle manque d'une véritable pierre de touche pour juger de leurs propriétés. Elle se guide uniquement par l'expérience au lit du malade, circonstance dans laquelle les symptômes de la maladie se mêlent tellement avec ceux des médicamens, qu'il est impossible de jamais connaître ainsi les effets purs de ces derniers. Chaque maladie étant éminemment individuelle, et pouvant se présenter chez divers malades avec des groupes différens de symptômes, il faut une multitude d'observations pour distinguer l'effet principal d'un médicament des effets accessoires et accidentels qu'il peut manifester chez les divers individus. L'allopathie est obligée de se contenter en grande partie des propriétés générales des médicamens, et il lui est arrivé rarement d'en découvrir de spécifiques. Elle ne connaît les débilitans, les dérivatifs, les résolutifs, les évacuans, les fortifians qu'en général, et n'a aucune notion des cas particuliers où ils agissent de préférence. Combien n'y a-t-il pas de remèdes jadis célèbres qui sont tombés dans l'oubli? Combien n'en essaie-t-on pas chaque jour, et n'en essaiera-t-on pas encore à l'avenir!

XIV. L'analogie des symptômes étant déduite immédiatement du principe, l'*homœopathie* a en elle un *criterium* non-seulement certain, mais encore parfaitement rationnel des substances médicinales.

L'allopathie, qui, pour trouver les propriétés des médicamens, s'en tient à la seule expérience au lit des malades, roule par cela même dans le cercle d'un empirisme grossier, dont toutes ses hypothèses subtiles ne peuvent la faire sortir.

XV. D'après ses principes, l'*homœopathe* doit tendre d'abord à exaspérer un peu les symptômes, parce que c'est un signe que la force réactionnaire s'accroît.

L'allopathe, au contraire, apprécie la bonté de ses moyens d'après la diminution qu'ils procurent dans les symptômes. Il ne travaille que contre les effets du stimulant hostile et non contre leur source.

XVI. L'*homœopathe* distingue deux sortes de symptômes:

1° Ceux qui accompagnent la maladie jusqu'à son état, qui représentent une image spécifique de maladie, et qui expriment la tendance continuelle de la réaction à s'accroître proportionnellement à la pénétration de la puissance hostile, jusqu'à ce

qu'enfin elle arrive à la prépondérance, ce qui conduit à la guérison;

2° Ceux qui expriment que le désavantage est du côté de la réaction de la force médicatrice dans son rapport avec la puissance hostile, et qui ne représentent plus une image spécifique de maladie, mais offrent seulement le tableau général de l'asservissement de la force vitale, ce qui conduit à la mort.

C'est à l'égard des premiers symptômes seulement qu'il est vrai que l'homœopathie fortifie la force réactionnaire en exaspérant les symptômes. Cette proposition ne peut plus s'appliquer aux autres, parce qu'il implique contradiction d'admettre des substances médicinales qui augmentent le relâchement de la force vitale. Dans la plus haute période des fièvres dont l'issue est douteuse, il y a toujours délire intense et continuel; qui pourrait songer à dire qu'il faut accroître ce délire pour guérir? Au contraire, les symptômes de sensibilité qui s'adjoignent vers la fin sont une preuve que la force vitale, attaquée dans sa source, renonce à réagir.

L'allopathie ne connaît que ses périodes: il distingue peu l'image spécifique de la maladie des symptômes généraux; il ne s'inquiète point de la direction spécifique de la force vitale. Lorsqu'il voit que le désavantage est du côté de cette dernière, dans sa réaction contre le stimulant hostile, il a recours soit aux débilitans généraux, soit aux excitans généraux, et les accroît autant que possible. Reste à savoir si ce procédé épuise plus tôt ou la source de la stimulation hostile, ou la réaction de la force vitale.

XVII. *L'homœopathie* admet qu'il y a autant de remèdes spécifiques *simples* que de formes individuelles de maladie.

L'allopathie, ne connaissant que des effets généraux, emploie toutes sortes de *composés*, afin que le conflit de plusieurs moyens simultanés les approprie davantage au cas individuel. Mais ni le concours des qualités diverses ni la proportion des doses respectives ne peuvent être l'objet d'un examen rationnel, et tout est livré à l'empirisme.

XVIII. *L'homœopathie* a fait de la diététique une condition principale de ses traitemens, et cela par un motif rigoureusement scientifique, afin que les médicamens spécifiques choisis d'après l'analogie des symptômes ne puissent point être troublés dans leur action par des alimens qui jouissent eux-mêmes de pro-

priétés médicinales, comme les aromates, les boissons spiritueuses et une foule d'herbes.

L'allopathie voit bien avec plaisir que ses malades observent un régime, mais elle n'en fait pas une condition de la cure. Elle permet même des alimens et des boissons qu'elle croit propres à appuyer la vertu médicinale des remèdes. Elle restreint moins les malades sous le rapport de la qualité que sous celui de la quantité, et cela dans la vue principalement qu'il ne se joigne point à la maladie des dérangemens de la digestion capables d'occasioner des récidives.

XIX. *L'homœopathie* veut mettre les malades dans une sorte d'état d'indifférence, par rapport aux alimens et aux boissons, aux influences du dehors et aux affections morales, afin que la *receptivité* pour les médicamens soit plus grande. Mais elle atteint par là encore à un autre but.

1° La force de résorption augmente, ce qui est important dans les maladies chroniques provenant d'écarts continuels de régime.

2° L'empire de la volonté se trouve ramené davantage vers l'économie de la vie; ce qui exerce sur la force vitale une influence dont le résultat est d'activer positivement sa réaction.

L'allopathie attache peu de prix à toutes ces circonstances. Comme elle ne porte son attention ni sur la force vitale en général, ni sur sa direction spécifique en particulier, l'état d'indifférence, l'accroissement de la réceptivité, l'augmentation de la force absorbante et l'état de la puissance morale sont pour elle des choses assez indifférentes.

XX. *L'homœopathie* a reconnu cette loi, par rapport aux substances médicinales, que la quantité et la qualité sont en raison inverse l'une de l'autre, et par là elle a résolu le grand problème de la manière dont on doit s'y prendre pour agir d'une manière directe sur la force vitale. Si nous appliquons cette loi aux médicamens, leur qualité doit augmenter à mesure que leur quantité décroît. Quand celle-ci devient un *minimum*, l'autre devient un *maximum*, et par la même raison devient apte à exercer une influence immédiate sur la sensibilité, pour atteindre au siége de la force vitale elle-même.

L'allopathie n'a jamais reconnu cette loi; elle n'a jamais adopté qu'un mode de préparation des médicamens dans lequel la quantité marche presque toujours en parallèle avec la qualité,

d'où résulte que cette dernière n'agit sur l'organisme qu'en vertu de l'excès de masse qui n'est point entraîné.

XXI. *L'homœopathie* va jusqu'aux limites des atomes dans l'atténuation des substances médicinales, de sorte que toute cohérence semble parfaitement anéantie, en ce qui concerne la quantité, mais qu'en revanche les qualités, dépouillées de leur parenchyme, débarrassées de leur enveloppe matérielle, sont devenues en quelque manière plus spirituelles, et peuvent contracter une union immédiate avec l'esprit nerveux.

L'allopathie, quand elle divise et dissout, laisse toujours des quantités telles que les qualités continuent encore à être enchaînées. Aussi le médicament demeure-t-il inhabile à se mettre en rapport immédiat avec la sensibilité. Il agit d'abord sur la nutrition et l'irritabilité, et il n'y a que son exubérance qui impressionne la sensibilité. Ce cas a lieu même pour les narcotiques, et l'on peut demander si la prompte mort causée par l'acide hydrocyanique n'est pas plutôt l'effet de la paralysie du cœur que de celle du cerveau.

XXII. *L'homœopathie* a donc deux circonstances qui favorisent son activité :

1° La divison atomistique (d'un grain en millions d'atomes), ce qui met en liberté l'esprit ou la qualité du médicament.

2° La *modifiabilité* infinie de l'esprit nerveux, qu'il suffit déjà d'un atome pour mettre en oscillation.

L'allopathie est privée de ces deux ressources. Tous ses effets ont lieu pour ainsi dire à bâton rompu. Lors même qu'ils sont en harmonie avec la direction spécifique de la force vitale, ils ne peuvent donner à celle-ci l'impulsion nécessaire pour qu'elle triomphe rapidement du stimulant hostile.

XXIII. *L'homœopathie* tire probablement encore cet avantage de la division atomistique des médicamens, que, par la disparition de toute cohérence, les qualités des médicamens sont infiniment plus accessibles aux puissances supérieures, telles que lumière, chaleur, électricité, et en général aux impondérables, ce qui contribue à les exalter elles-mêmes.

L'allopathie n'a point cet avantage, parce que, ni les atténuations mécaniques, ni les dissolutions chimiques ne peuvent opérer la division atomistique et la séparation de la quantité et de la qualité. Ainsi la silice demeure insoluble même quand on la

mêle avec un million de parties d'eau, tandis qu'un grain de cette terre, réduit en un million d'atomes, se dissout complétement dans l'eau, preuve qu'il a dû s'opérer quelque changement dans sa nature.

XXIV. De ce parallèle il résulte que l'homœopathie supporte un examen rigoureusement scientifique, et qu'elle nous procure de nouveaux principes qui conduisent à une physiologie et à une pathologie d'un ordre plus élevé. La masse des faits en partie extraordinaires est hors de doute, et cependant la science ne faisant que de naître, on ne peut point encore exiger d'elle ce qu'on est en droit d'attendre d'une doctrine qui a déjà subi l'épreuve des siècles. Ce qui arrive tous les jours à l'allopathie, qu'elle échoue dans ses traitemens, on veut en faire un crime à l'homœopathie, et calculer d'après des cas particuliers le degré de confiance qu'on doit avoir en elle. On la cite au tribunal de l'allopathie; mais elle décline la compétence de ce tribunal, parce qu'elle agit d'après d'autres principes. On lui objecte l'impossibilité que des décillionièmes de médicamens agissent, mais elle en appelle à l'expérience. Elle a été fondée par un homme qui avait plein et entier droit de proposer une nouvelle méthode aux médecins. Elle s'est déjà développée en une école qui compte un grand nombre d'hommes de mérite. Qu'on lui laisse donc faire ce qu'elle peut! Car enfin, il est bien moins à craindre qu'on nuise avec les décillionièmes de grain des homœopathes qu'avec les grandes masses de médicamens des allopathes.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA MATIÈRE MÉDICALE;

Par le Docteur GROSS.

Après la découverte du principe thérapeutique homœopathique, ce qu'il y avait de plus important à faire, c'était de fonder une matière médicale pure. Comme les effets propres des médicamens étaient à peu près inconnus jusqu'alors, cette matière médicale demandait à être créée tout entière, et il fallait assurément un esprit supérieur pour ne pas reculer devant cette œuvre de géant.

Les *Fragmenta* de Hahnemann, qui ne contenaient que des

fragmens sur les effets des substances examinées dans ce livre, ne pouvaient être considérés que comme une ébauche de ce qu'il y avait à faire, des grains isolés, dont la découverte avait présenté les plus grandes difficultés, parce que la voie qu'il fallait suivre pour y arriver n'avait pas encore été préparée, et qu'en conséquence elle paraissait hérissée d'obstacles. Cependant elle fut suivie avec persévérance, et le monde médical se vit bientôt en possession des deux premiers volumes de la *Matière médicale*, contenant un trésor inappréciable de vertus curatives. Ce sont surtout la belladonne, la noix vomique, le mercure, l'aconit, l'arsenic, l'ignatia, l'aimant, la pulsatille, la bryone et le rhus qui eurent une grande valeur aux yeux du praticien, non pas seulement parce qu'ils étaient étudiés d'une manière complète, ou à peu près, mais surtout parce qu'on y trouvait d'excellens indices sur le caractère de leurs effets.

Depuis, la matière médicale s'est accrue peu à peu à un point extraordinaire, et nous possédons aujourd'hui une mine de puissances curatives dont la richesse surpasse tout ce qu'on aurait cru possible d'obtenir il y a quelques années. On n'en est donc que plus surpris d'entendre si souvent se plaindre de l'insuffisance de la matière médicale actuelle, et demander chaque jour qu'on essaie de nouvelles substances. Il se présente une question que je vais examiner. Notre matière médicale est-elle aussi riche qu'on le croit, ou bien ne savons-nous pas seulement en tirer tout le parti convenable ?

Tout médecin qui pratique depuis un certain nombre d'années a pu se convaincre que le nombre des maladies est infini, et qu'à chaque instant l'observateur attentif rencontre de nouveaux phénomènes qui veulent être combattus avec de nouvelles armes. Mais si la nature a pu produire tant d'anomalies dans l'organisme humain, elle pouvait aussi créer un nombre non moins grand de puissances curatives, et c'est ce qu'elle a fait. Il y a donc incontestablement autant de remèdes que de maladies, mais on n'a point encore essayé sur l'homme sain la millième partie des médicamens existans. Nul doute que notre matière médicale ne soit encore insuffisante.

Cependant, au début de ma pratique, lorsqu'il n'existait encore que les trois premiers volumes de la *Matière médicale*, je guérissais plus facilement qu'aujourd'hui, malgré l'accr oissement

qu'a pris le nombre des médicamens. Le caractère des substances m'était si bien connu, que, sans peine, je trouvais celle qui convenait le mieux, et, si toutefois il me fallait faire des détours, au total je n'avais aucun sujet d'être mécontent du résultat de ma pratique. C'était une rareté qu'il s'offrît une forme de maladie à laquelle aucun médicament connu ne pût être appliqué. Sans doute l'accroissement qu'a pris ma clientelle depuis seize ans doit multiplier beaucoup le nombre des maladies extraordinaires et difficiles qui se présentent à moi ; et cependant, lorsque je réfléchis aux additions dont la matière médicale s'est enrichie durant ce laps de temps, je ne trouve pas les résultats de ma pratique actuelle proportionnés à ceux de ma pratique passée. Je pense que le médicament convenable me manque plus souvent aujourd'hui qu'autrefois. Du reste, je n'en accuse pas l'insuffisance de la matière médicale, car j'avoue que, parmi les médicamens nouveaux, il en est peu dont je connaisse les effets propres et surtout le caractère, aussi bien que je possède ceux des médicamens compris dans les deux premiers tomes de Hahnemann. J'avoue qu'il en est plus d'un que je ne sais point encore employer, dont je ne puis du moins parvenir à apprendre les applications ; et tout praticien occupé en dira sans doute autant. Il faut une longue étude pour acquérir une notion du caractère d'un médicament qui permette de le placer à propos ; et, sans cette notion, la matière médicale n'est qu'un chaos au milieu duquel on ne peut se reconnaître.

Ce qui prouve que d'autres ont senti comme moi cet inconvénient, c'est qu'on s'est épuisé en efforts pour faciliter les applications de notre matière médicale à l'aide de répertoires ; mais tous ces ouvrages offrent des lacunes, et sont loin de remplir leur but. La plupart n'ont même point pour tendance de faire connaître le caractère des médicamens, dont Bœnninghausen seul s'est attaché à indiquer les différentes nuances. Seulement, le désir d'être concis lui a fait négliger bien des faits essentiels, et le manuel de Jahr occupe en ce moment le premier rang.

Dans l'état présent de notre matière médicale, bien des maladies demeurent sans guérison, pour lesquelles nous possédons des remèdes, mais sans pouvoir les trouver en temps utile, parce que la recherche en est hérissée de difficultés. Quelquefois un moyen nous semble convenir dans un cas donné, et cependant il

ne produit rien. La faute en est presque toujours à un mauvais choix, et nous n'avons qu'à comparer les signes caractéristiques de tous nos médicamens, pour arriver au véritable spécifique. En voici un exemple.

Une jeune fille, délicate et sensible, de 11 ans et d'un caractère très-versatile, que la moindre émotion remuait profondément, souffrait en automne de douleurs rhumatismales ou goutteuses. Elle tombe tout à coup malade sans cause connue.—En se couchant, douleur composée d'élancement et de pression dans le côté gauche, au dessus de la hanche, à chaque inspiration; pour calmer cette douleur, elle inspire aussi vite que possible, mais expire lentement; l'expiration est accompagnée d'un sifflement qui semble la soulager; du moins lui est-il impossible alors d'expirer doucement; on est obligé de lui lever la tête de plus en plus, et cependant elle ne trouve aucun repos, elle se lève de temps en temps, et se retourne dans son lit, avec hoquet et gémissemens; le hoquet, assure-t-elle, fait passer plus vite les accès; le cœur bat sans cesse, le pouls est plein et accéléré; elle exige que, pour la soulager, on lui applique doucement la main sur l'endroit souffrant, ou qu'on lui pose dessus une serviette chaude. Cependant l'accès n'en dure pas moins son temps, et disparaît peu à peu de lui-même. Le paroxysme dure d'abord environ un quart d'heure, mais il s'allonge chaque soir, et finit par durer une heure et demie. Peu à peu il cesse, la malade s'endort; mais elle gémit en dormant. Le matin, elle se porte bien. Dans la journée, point de maladie; elle peut même se coucher horizontalement, seulement elle pâlit et maigrit. Quelquefois, dès les premières heures de la soirée, il s'établit, avant le coucher, une sensation douloureuse dans le côté gauche; la malade retire ce côté, et l'épaule droite devient plus saillante. Quand elle a pleuré avant l'accès, il est plus faible et plus court.

Cette maladie était tellement caractérisée, qu'il semblait très-facile de l'attaquer homœopathiquement. Le contraire eut lien néanmoins.

L'aconit, qui paraissait correspondre à la pression lancinante en inspirant et à l'excitation artérielle, diminua un peu la durée des paroxysmes, mais n'en prévint pas le retour, même à doses répétées.—La bryone, employée dans les mêmes vues, ne fit ni plus ni moins.—Le *rhus* parut ne pas même en pouvoir produire autant.

—*Ignat.* et *nux*, qui semblaient indiqués sous plus d'un rapport, n'eurent aucun effet.—La *pulsat.* qui promettait tant parce que le mal survenait le soir, dans la situation horizontale, et que la pression extérieure le soulageait, agit à peine autant que l'aconit.—L'arsenic enfin, parmi les signes caractéristiques duquel se trouve de faire naître ses accidens le soir, après qu'on s'est mis au lit, supprima l'accès pour la soirée, mais le lendemain il en revint un d'autant plus fort; des doses répétées n'eurent aucun effet.

Après tous les essais infructueux, j'employai quatre jours de suite *ipecac.*, à dose répétée toutes les quatre heures. Il n'en résulta qu'une diminution du paroxysme dans les deux premières soirées, puis le mal reprit son intensité première. J'avais été conduit à l'emploi de l'ipécacuanha par l'idée qu'il s'agissait peut-être ici d'une fièvre intermittente larvée. Cette idée me fit également donner le sulfate de quinine, à la dose d'un grain, parce que, ne pouvant guérir, je voulais à tout prix supprimer les paroxysmes, espérant que les moyens homœopathiques auraient plus de prise ensuite. Le 3e soir l'accès n'eut pas lieu, mais le lendemain il reparut, malgré la continuation du sulfate de quinine, et dès lors rien ne put le troubler.

Je ne savais réellement plus que faire. Cependant je relus encore une fois la *Matière médicale*, et je me décidai à donner *capsicum* X. Une seule dose de deux globules opéra sur-le-champ. Les accès cessèrent, et furent plus de huit jours sans reparaître. A cette époque il en revint un faible vestige, qui me fit en même temps découvrir la cause du mal. La malade, avant de se mettre au lit, s'était mise nue pour se laver le haut du corps. Or la même chose avait eu lieu le soir du premier accès. Une seconde dose de *capsicum* éteignit le mal sur-le-champ et pour toujours. C'était donc ici le véritable spécifique, que le hasard seul me fit trouver.

On n'aperçoit pas ce qu'il y a de caché dans la plupart de nos médicamens, parce que la caractéristique de leurs effets ne ressort point assez. Pour qu'une substance devienne un véritable médicament, il faut que l'on arrive à la découverte de son caractère par la connaissance des diverses conditions sous lesquelles ses effets ont lieu ordinairement. Mais si l'on soumettait notre matière à cette épreuve, il faudrait écarter une grande partie des substances qu'elle renferme.

Souvent déjà, et de toutes parts, on s'est plaint de la méthode

suivie pour accroître la masse des médicamens, et cependant elle ne change point. Mon avis est que des efforts réunis peuvent seuls conduire au but, vers lequel tendront éternellement en vain des forces divisées. Si chacun veut faire seul des essais de médicamens, nous n'aurons jamais que des fragmens. En a-t-il été autrement jusqu'ici? Qu'on parcoure tous les symptômes médicamenteux qui ont été publiés dans ces derniers temps, et l'on se convaincra que la partie la plus récente de notre matière médicale est disséminée dans une foule d'ouvrages, d'où l'on ne peut l'extraire sans peine et sans y être contraint par la nécessité. D'ailleurs aucun des nouveaux moyens n'a été réellement étudié au complet, et l'on s'est bien moins encore attaché à en faire ressortir le caractère. Mais la conséquence nécessaire est que le fruit de ces peines est en grande partie perdu, ou du moins qu'il n'a qu'une bien faible valeur pratique. Il ne sert à rien en effet que les symptômes morbides, fussent-ils même capitaux, soient couverts par ceux du médicament, si leur caractère n'est point exprimé aussi dans ceux de ce dernier, ou si les phénomènes accessoires ne sont pas en même temps couverts. Mais, pour cela, il faut avoir sous les yeux des médicamens étudiés d'une manière complète, et de l'action desquels on connaisse bien toutes les particularités.

A la vérité, quand la tendance principale d'un moyen couvre le symptôme principal d'une maladie, sans convenir aux autres phénomènes, on peut bien, en forçant la dose, éteindre cette maladie avec ce moyen; mais la guérison n'est que palliative et sans durée. Je m'explique ainsi la suppression des fièvres intermittentes par le quinquina et la quinine. Car ce n'est jamais qu'une suppression homœopathique, sans quoi elle n'aurait pas lieu aussi certainement. Toute fièvre, quelle qu'elle soit, cède à de fortes doses de quinquina; mais, si elle est un peu intense, elle ne tarde pas à reparaître, tandis qu'un décillionième de quinquina, employé dans les cas convenables, suffit pour guérir tout d'un coup et à jamais la plus forte fièvre intermittente. Ainsi, à l'aide de quelques doses de teinture non étendue de douce-amère j'ai arrêté une fois la diarrhée colliquative, chez un homme atteint de phthisie intestinale, contre laquelle on avait employé en vain tous les moyens homœopathiques en apparence appropriés, et même de fortes doses d'opium. Un de mes amis, traitant une pleurésie, dans laquelle de petites doses d'aconit n'avaient procuré qu'un soulage-

ment peu durable, prescrivit, contre le point de côté qui reparaissait et augmentait tant par l'inspiration que par les mouvemens du corps, une dose de suc non étendu d'aconit, dont le succès fut tel que le mal cessa de suite et ne reparut plus. Mais quoique la guérison fût durable ici, ce n'était cependant qu'une suppression semblable à celle d'une fièvre intermittente par le quinquina. Si le mal ne revint point, c'est parce qu'il était aigu et récent, qu'après avoir été arrêté pendant quelques heures, l'organisme pouvait rentrer de lui-même dans ses conditions normales, et d'autant mieux qu'il n'avait point été affaibli par des traitemens antipathiques ou palliatifs. Je n'entends point par là approuver une pareille conduite et en nier les dangers. Dans le dernier cas que j'ai rapporté, il ne pouvait survenir d'inconvéniens, parce qu'une seule dose, quoique forte, rétablit la santé; mais, dans tous les traitemens de fièvres intermittentes par le quinquina, et en général quand l'opiniâtreté du mal exige de grandes doses fréquemment répétées, la force organique souffre beaucoup de ces attaques tumultueuses, et nous en voyons chaque jour les preuves dans ces hydropisies et ces ictères, véritables effets primitifs du quinquina. Une faible dose de bryone aurait guéri aussi vite, d'une manière aussi *durable*, et plus rationnellement.

Quand nous connaissons bien toutes les particularités de nos médicamens, nous n'éprouvons aucun embarras dans le choix; même lorsque la maladie n'est couverte qu'en partie par l'un et en partie par l'autre. En pareil cas, on doit compter sur le meilleur résultat de l'emploi *alternatif* des deux moyens. Le fait suivant en est la preuve.

Un enfant de quatorze ans fut pris tout à coup de violens bourdonnemens dans l'oreille droite, avec douleurs si violentes qu'il ne faisait que pleurer jour et nuit, et ne goûtait aucun repos. Ce mal dura quinze jours; après quoi il s'écoula pendant trois jours, de l'oreille, un liquide purulent, à la cessation duquel les douleurs disparurent, mais avec elles l'ouïe de ce côté. Trois mois après les bourdonnemens revinrent; ils durèrent huit jours, et à la cessation des douleurs, il s'écoula de l'oreille une eau jaunâtre, environ trois cuillerées en deux ou trois jours. Depuis lors le mal revint toutes les quatre à cinq semaines, avec les mêmes phénomènes. Mais tout à coup les douleurs acquirent une telle intensité que l'enfant en devint presque furieux. Trouvant que ces symp-

tômes correspondaient à ceux de la belladonne et de la pulsatille, je lui fis prendre quatre doses, de quatre globules chacune, alternativement, à quatre jours de distance. Après que l'enfant eut pris deux fois de la belladonne et une fois de la pulsatille, le mal reparut tout d'un coup, mais très-léger. Dès le soir l'oreille commença à jeter, et rendit environ une cuillerée de liquide. La nuit fut bonne, et au bout de dix heures l'accès était terminé. Après la sixième dose (pulsatille) il en revint un léger ressentiment, une douleur lancinante, mais qui ne dura que cinq minutes. Depuis la santé a été bonne.

A cette occasion je ferai remarquer qu'il serait bon de ne point établir une ligne de démarcation si tranchée entre les antipsoriques et les apsoriques. Au lit du malade on s'aperçoit qu'elle l'est moins dans la nature que dans nos livres. Je n'ai pu encore me persuader que la belladonne et la pulsatille soient des antipsoriques dans le même sens que le soufre, le lycopode, la sépia, et cependant j'ai guéri avec la pulsatille des migraines invétérées que ces derniers moyens n'avaient même pas pu soulager. Au lit du malade on doit seulement s'inquiéter de savoir si un médicament convient ou non d'après le principe suprême de l'homœopathie, et je n'hésite pas, même dans la maladie la plus aiguë, à employer l'antipsorique de la plus longue durée d'action, lorsque je ne trouve pas d'apsorique qui corresponde mieux que lui.

Mais je reviens à mon thême, et je prétends qu'avec les moyens contenus dans notre matière médicale nous ferions dix fois plus au moins, s'ils étaient tous bien étudiés, si nous connaissions bien leur tendance curative spéciale. Il en est beaucoup dont nous ne possédons qu'un petit nombre de symptômes, peut-être pas même la vingtième partie de ce qu'ils sont capables d'opérer. Pour d'autres nous avons beaucoup de signes, mais si vagues, si superficiels et si généraux, qu'on ne sait au juste comment les appliquer, ou bien ils fournissent de si faibles indices d'un mal plus important qu'il faut une grande sagacité pour apprécier leur tendance particulière. On a proposé d'admettre comme effets purs des médicamens les phénomènes morbides qui ont disparu après leur emploi, quoiqu'ils ne ressemblassent point aux symptômes assignés à ces substances. On a même été jusqu'à joindre aux effets primitifs les phénomènes éteints par l'emploi d'une substance simple, mais administrée à la manière allopathique, et je crois

qu'on a bien fait. En tous cas, la marche adoptée par beaucoup d'homœopathes, de signaler les effets curatifs au lit des malades, et de s'en servir pour confirmer ou rectifier les symptômes obtenus sur l'homme sain, est extrêmement recommandable. C'est le moyen de faire connaître de mieux en mieux la vraie tendance des médicamens, et d'arriver à pouvoir un jour la peindre en peu de mots, comme Hahnemann l'a fait pour la noix vomique dans son incomparable préface à cette substance.

Pour me résumer, quelque nécessaire qu'il soit de continuer à essayer sur l'homme sain des substances nouvelles qui promettent beaucoup, il l'est plus encore de compléter l'histoire des médicamens déjà connus, et de signaler leur véritable tendance curative. Un besoin pressant nous oblige de réviser la matière médicale et de la mettre en ordre si nous ne voulons pas que notre édifice ressemble à la tour de Babel. Nul médicament ne devrait y être admis qu'on ne connût bien sa caractéristique et tous ses symptômes. Mais pour cela, il faut qu'après l'avoir éprouvé sur l'homme en santé, on recherche dans la pratique ce qui le caractérise d'une manière spéciale, et qu'on acquière une notion exacte de son *génie* curatif. Comment Hahnemann aurait-il pu écrire ses belles remarques sur la pulsatille et l'arsenic, qui caractérisent parfaitement ces moyens, s'il n'avait profité pour cela d'une riche expérience au lit du malade?

Une fois les médicamens réellement bien connus et le caractère de chacun bien apprécié, il sera plus facile de guérir en étudiant sérieusement la matière médicale et apprenant à saisir d'un coup d'œil la tendance curative de chaque substance. Alors on verra qu'on peut se dispenser de recourir dans certaines maladies à des moyens qu'on a jusqu'à présent employés contre elles. Ainsi le seigle ergoté, quoique fort loin encore d'être parfaitement connu, a déjà repoussé la plupart des substances dont on avait coutume de se servir dans certaines affections du système utérin, parce que, de tous ceux que nous connaissons, aucun n'a une tendance si prononcée à agir sur cette sphère organique. Aussi ai-je souvent plus fait avec une seule dose de ce moyen dans les affections les plus opiniâtres de la matrice, que je n'opérais jadis avec des doses répétées de pulsatille, de safran, de platine, de noix vomique, de graphite, du *causticum*, de phosphore et de *calcarea carbonica*.

OBSERVATIONS DE FIÈVRES INTERMITTENTES GUÉRIES HOMŒOPATHIQUEMENT;

Par le Docteur THORER.

I. *Fièvre quotidienne épileptique.* — Un homme de 45 ans, mal nourri et blême, fut pris subitement, à la suite d'une contrariété, d'accès épileptiques qui, d'abord irréguliers, se réglèrent bientôt.

Paroxysme. Tous les jours, à une heure et demie, traction spasmodique dans les mollets; peu après, spasmes douloureux dans l'estomac, sans perte de connaissance, et violent accès d'épilepsie, qui diminue peu à peu, la connaissance revenant très-lentement; de la chaleur, sans beaucoup de sueur, de la pesanteur et des vertiges dans la tête, terminent chaque accès, qui épuise le malade.

Apyrexie. Le malade se plaint d'une faiblesse extrême, et ne peut quitter le lit; grandes roues de feu devant les yeux, beaucoup de sécheresse dans la bouche, et fréquent hoquet. Les autres fonctions sont régulières; appétit et selles dans l'état normal; pouls petit.

Le malade avait eu cinq accès; aussitôt après le dernier, il prit *hyosc.* IV, gl. iij.

Ce qui n'avait point encore eu lieu, un second accès, absolument semblable, se déclara dans la journée; la nuit suivante, il y eut une très-forte sueur.

Ce nouvel accès ne pouvant être considéré que comme une aggravation homœopathique, on en tira un bon augure. En effet, il n'en revint plus d'autre, et le malade ne prit aucun médicament.

Une quinzaine de jours après, un refroidissement rappela la maladie. Après le second accès d'épilepsie, le malade prit *hyosc.* IV, gl. iij. L'accès suivant fut très-faible. Il n'y en a point eu depuis.

II. *Fièvre tierce, récidive.* — Un homme d'un certain âge, bien portant d'ailleurs, fut traité allopathiquement d'une fièvre tierce par la quinine; trois semaines après, sa maladie reparut, et au bout du troisième accès, la maladie présenta le tableau suivant:

Paroxysme. Tous les trois jours, à une heure après midi, après de violens maux de tête, grand froid qui dure une demi-heure; élévation de la température de la peau; pouls plein et fréquent; cependant le malade ne se plaint pas de chaleur, quoique la soif soit forte; sueur très-peu considérable.

Apyrexie. Le malade se plaint de douleurs lancinantes et sécantes à la poitrine, surtout pendant la toux, qui est très-pénible, revient à des époques indéterminées, et n'amène point de crachats; teint blême; langue nette; goût naturel; point de symptômes gastriques; pouls comme en santé; sommeil tranquille.

Bryon. VII, aussitôt après l'accès. Au bout de deux jours, nouvel accès très-faible. Il n'en a plus reparu d'autre.

III. *Fièvre tierce.* Une femme avait déjà éprouvé trois accès de fièvre tierce.

Paroxysme. Il commence le matin, à huit heures, par du froid, suivi, au bout d'une demi-heure, de chaleur, et deux heures après d'une sueur modérée.

Apyrexie. Tournoiemens dans la tête et douleur dans l'estomac; langue nette, point d'appétit. Toutes les autres fonctions sont régulières.

Pulsat. IV. gl. iij. Deux accès de plus en plus faibles eurent encore lieu, mais furent les derniers. Les tournoiemens et le mal d'estomac persistant, le malade prit encore *pulsat.* IV, gl. ij. Deux jours après, *cham.* IV. gl. iij, pour une diarrhée, avec maux de ventre, provoquée par un refroidissement.

Comme dans le cas précédent, il n'y eut aucune trace de récidive.

IV. *Fièvre quotidienne.* Un homme de 31 ans avait déjà eu quatre accès.

Paroxysme. Tous les matins, sur les sept heures, violens maux de tête, puis chaleur, et ensuite froid, durant tous deux, au-delà d'une heure.

Apyrexie. Le malade n'accuse que de la lassitude. Il a seulement peu d'appétit.

La circonstance du développement de l'accès le matin, détermina le choix de *nux* X, gl. iij. Il eut encore deux accès, de plus en plus faibles, et qui furent les derniers. On n'observa pas non plus de récidive.

V. *Fièvre quotidienne*, avec fièvre nerveuse. Un homme de 44 ans avait eu trois accès.

Paroxysme. Tous les matins à sept heures, froid qui dure une heure, suivi de chaleur, mais moins forte que le froid, point de sueur.

Apyrexie. La nuit, saignement de nez, quoique le sommeil soit bon; défaut d'appétit; goût amer; langue nette; beaucoup de soif.

Pulsat. IV gl. iij. Le lendemain matin, pas de froid et seulement un peu de chaleur; du reste, peu de changement.

Le surlendemain la fièvre prend tout à coup le caractère nerveux. Le malade s'est jeté à bas de son lit pendant la nuit, et s'est promené sans connaissance dans la chambre, ce dont il ne se souvient pas le matin; il s'agite beaucoup dans le lit, chaleur légère, carphologie, beaucoup de soif, pouls petit et peu accéléré; mouvemens violens et parole brève; dureté subite de l'ouïe.

Bryon. VII, gl. iij. Nuit plus calme, soif encore forte, plus d'accès de fièvre. A la visite du matin, il est plus calme, point de carphologie.

Les deux jours suivans, mieux de plus en plus prononcé, et retour de l'ouïe.

Il n'y eut ni convalescence ni maladie consécutive.

VI. *Fièvre quotidienne*. Un homme de 23 ans avait eu trois accès réglés.

Paroxysme. Le soir, à six heures, froid violent, qui dura une heure; ensuite forte chaleur et mal de tête, puis sueur, qui dura la moitié de la nuit.

Apyrexie. Mal de tête continuel et très-violent; douleurs de poitrine; forte toux, avec expectoration et goût amer.

Pulsat. IV, gl. iij. L'accès du lendemain manque. Il n'en reparut plus aucun.

VII. *Fièvre quarte*. Un homme, ayant déjà eu plusieurs accès, était jaune et très-accablé.

Paroxysme. Le soir, à cinq heures, froid qui dure trois heures, puis chaleur qui en dure cinq, sans sueur ensuite. Beaucoup de soif pendant le froid, la chaleur et l'apyrexie.

Apyrexie. Les plus violens maux de tête; beaucoup d'anxiété; point d'appétit; goût amer; langue blanche; selles tous les quatre

jours seulement; œdème des jambes; beaucoup de boutons à la bouche.

Pulsat. IV, gl. iij. A l'époque ordinaire, nouvel accès. Pendant le chaud, constriction spasmodique de la trachée-artère, ce qui fit prescrire le lendemain *ipecac.* III, gl. iij.

A l'époque du second accès, disparition des accidens de l'apyrexie et du spasme de poitrine pendant la chaleur fébrile. Mais l'accès est revenu à l'heure accoutumée. Comme il y avait grande faim canine, on donna *cina* III, gl. iv.

L'accès revint encore. Deux jours de suite on prescrivit *ars.* X, gl. ij, qui ne firent rien, quoique le malade, débarrassé des symptômes accessoires, fût mieux et eût très-bon appétit. On donna *natr. mur.* X, gl. ij, qui fut répété une fois.

Un autre accès reparut, mais ne dura que deux heures, au lieu de huit qu'avaient duré les autres.

Carb. veg. X, gl. ij, enleva toute trace de maladie.

Je ne donne pas cette observation comme parfaite. Le traitement, qui dura un mois, prouve que le choix des médicamens n'était pas bon. Cette circonstance, jointe à l'opiniâtreté ordinaire des fièvres quartes, explique pourquoi un seul remède n'a point suffi comme dans les autres cas. Cependant les moyens homœopathiques procurèrent une entière guérison.

VIII. *Fièvre quotidienne.* Une femme de vingt-sept ans avait eu trois accès.

Paroxysme. Tous les jours, à onze heures du matin, froid pendant une demi-heure, puis chaleur qui dure plusieurs heures; la sueur n'a lieu que durant la nuit.

Apyrexie. Mal de tête; toux sans expectoration; douleurs de poitrine; goût amer dans la bouche; langue nette; pouls petit et tranquille.

Il n'est pas rare que la nature guérisse d'elle-même les fièvres intermittentes. Comme les forces de la malade étaient peu affectées, et qu'aucun symptôme n'annonçait d'indication pressante, j'attendis deux jours, en me bornant à régler le régime. Cependant l'accès ayant reparu chaque jour, je donnai le troisième *puls.* IV, gl. iij.

La fièvre prit le type tierce, en conservant les mêmes symptômes. La malade ayant pris la pulsatille, non après, mais avant l'accès, je répétai la même dose. L'accès suivant fut faible, avec

malaise et sueur seulement pendant une heure. Il y en eut encore deux, de plus en plus faibles, qui furent les derniers. Point de récidive.

IX. *Fièvre quotidienne.* Un homme de cinquante-quatre ans, atteint de la fièvre depuis neuf jours, très-affaibli, d'un teint jaune verdâtre.

Paroxysme. Traction spasmodique dans les bras et les jambes; puis, vers une heure après midi, froid pendant une heure, suivi de chaleur durant une heure et demie; ensuite sueur, avec accablement général.

Apyrexie. Céphalalgie tiraillante; élancemens à la poitrine; toux avec expectoration; défaut d'appétit; goût amer; langue assez nette; éruption aux lèvres depuis plusieurs jours; sommeil agité; selles régulières.

Pulsat. IV, gl. iij après le paroxysme. Le lendemain, l'accès ne reparut qu'à quatre heures, mais bien plus faible. Trois jours après, nulle trace de fièvre intermittente. Au bout de six jours, tout à coup et sans cause aucune, élancemens dans la poitrine; pouls accéléré; peau brûlante; forte soif; langue un peu chargée; goût dépravé; *aconit.* X, gl. iij, répété le lendemain. Le surlendemain, point d'amélioration; *bryon.* X, gl. iij, qui guérit rapidement. Une diarrhée survenue pendant la convalescence céda à *cham.* IV, gl. iij.

X. *Fièvre quotidienne.* Un homme de vingt ans avait eu deux accès.

Paroxysme. A cinq heures du soir, après un froid grelottant d'une demi-heure, chaleur pendant deux heures, puis sueur.

Apyrexie. Le malade ne se plaint de rien.

La seule circonstance de l'apparition des accès le soir fit donner après le septième accès, *pulsat.* XV, gl. iij. L'accès suivant fut faible; il n'y en eut plus ensuite.

Malgré le petit nombre de ces observations, on peut en tirer les corollaires suivans :

1° Il est de la plus haute nécessité d'individualiser rigoureusement chaque cas de fièvre intermittente. Chacun offre une image particulière de maladie, lorsque, ne se bornant pas au type seul, on embrasse les symptômes de l'apyrexie;

2° La guérison des fièvres intermittentes a lieu facilement et promptement par une seule dose d'un moyen homœopathique,

dans la plupart des cas, et alors tantôt l'accès revient plus tôt et à une époque non ordinaire, tantôt les accès s'affaiblissent peu à peu jusqu'à ce qu'ils disparaissent;

3° Les récidives sont extrêmement rares, et jamais on n'observa de maladies consécutives. Sur dix cas, je n'ai eu qu'une seule récidive;

4° On peut commencer le traitement en tout temps, sans être obligé d'attendre un certain nombre d'accès. C'est à trop de précipitation que l'allopathie attribue les maladies consécutives; tandis qu'elles ne dépendent que du fébrifuge regardé comme souverain, le quinquina.

OBSERVATIONS TIRÉES DE LA PRATIQUE HOMŒOPATHIQUE;

Par le docteur KNORRE.

[illegible]. — 1° *Ophthalmie catarrhale.* A la suite d'un coryza disparu subitement: paupières rouges, tuméfiées et brûlantes; yeux extrêmement sensibles à la lumière; conjonctive oculaire et palpébrale rouge; même sensation que s'il y avait du sable entre les paupières et l'œil; pression et élancemens passagers dans l'œil; larmoiement continuel, augmenté par la lumière et le froid; sécrétion abondante de mucus puriforme, qui s'accumule la nuit dans les angles des yeux; obstruction et sécheresse du nez;

2° *Jaunisse.* En 1831, pendant l'épidémie du choléra, j'ai souvent observé l'ictère spasmodique, surtout chez de grands enfans. Tous furent guéris par des doses répétées de digitale. Les symptômes étaient: couleur jaune du corps entier, mais principalement du blanc de l'œil et des parties les plus fines de la peau; degoût; tendance à vomir; fréquens hauts de corps; langue nette ou chargée d'un enduit muqueux blanc; goût amer; défaut d'appétit; sensibilité et pression au creux de l'estomac et à la région du foie; tension du bas-ventre; ventre paresseux; selles grises et argileuses; urine rare, trouble, épaisse, d'un jaune foncé; frissons alternant avec de la chaleur.

Dans quelques cas il survint, après la digitale, plusieurs vomis-

semens bilieux ; dans d'autres, l'ictère disparut sans que cet effe eût lieu.

Drosera. — 1° *Coqueluche.* Le drosera ne convient que dans la période convulsive. Lorsqu'il s'est montré utile, ce qui avait lieu la plupart du temps (les seuls enfans psoriques parurent faire exception), la toux couvulsive et la voix sifflante cessaient en huit, dix ou quinze jours, et il ne restait plus qu'une affection catarrhale, avec sécrétion copieuse de mucus dans les bronches. Cependant la toux conservait souvent encore pendant long-temps une violence particulière, qui la distinguait assez de la toux catarrhale ordinaire. En pareil cas, des doses répétées de *cina* se montraient efficaces.

1° *Fièvre intermittente.* Dans plusieurs circonstances, le drosera fut utile, lorsque la fièvre était intense et débutait par froid au visage et froid glacial aux pieds et aux mains, avec des vomissemens bilieux, que la chaleur était accompagnée de violentes douleurs pressives et pulsatives dans la tête, avec toux spasmodique, et qu'on apercevait des symptômes gastriques pendant l'apyrexie. En même temps que ces fièvres intermittentes, la coqueluche régnait épidémiquement. Plusieurs doses de *drosera.*

Dulcamara. — 1° *Diarrhée.* Selles jaunes, aqueuses ou muqueuses, précédées de douleurs sécantes et pinçantes dans le ventre, semblables à celles qu'on éprouve après s'être refroidi le bas-ventre ou les pieds.

2° *Gonflement inflammatoire des glandes inguinales*, provoqué par un refroidissement ; douleurs surtout en remuant les jambes, en essayant de marcher, moins en touchant à la partie ; douleur tractive, tensive, qui s'étend jusqu'au dessus de l'arcade pubienne ; en même temps vomissement, diarrhée, mal de ventre, fièvre légère.

3° *Fièvre ortiée.* La douce-amère est ici le principal spécifique. L'éruption consiste en taches blanches, irrégulières, saillantes au dessus de la peau, entourées d'une auréole rouge, ressemblant beaucoup à celles que produisent les orties, causant un prurit violent et de l'ardeur après s'être gratté, se manifestant ou augmentant au chaud, disparaissant au froid ; elle se manifeste aux extrémités, à la face, sur la poitrine, au dos : elle est accompagnée de fièvre, de maux de tête, de défaut d'appétit, de nausées, de goût amer, d'enduit muqueux sur la langue, de vo-

missement, de douleur pressive au creux de l'estomac et à la région précordiale, d'agitation et d'insomnie, de sueurs nocturnes, d'urine trouble et foncée en couleur, de diarrhée, de douleurs dans les membres.

D'autres antipsoriques, notamment *ars.*, conviendraient dans l'urtication chronique.

4° *Verrues*, surtout à la face.

5° *Croûtes de lait.* De petites pustules, tantôt rapprochées, tantôt isolées, et entourées d'une auréole rouge, qui ne tardent pas à crever, coule abondamment un liquide visqueux et jaunâtre, *qui* se condense bientôt en croûtes épaisses, jaunes, brunes et cohérentes, couvrent le front, les tempes, les joues, le menton, etc. On a de la peine à empêcher les enfans de se gratter, tant la violence du prurit les y pousse, surtout le soir et la nuit. La sécrétion continue au dessous des croûtes, qui, après leur chute, se renouvellent.—Doses répétées de *Dulcam.* 12 et 18.

Euphrasia. — *Obscurcissement de la cornée* chez une vieille femme que la goutte avait obligée à garder long-temps le lit. La prodagre ayant cédé à un traitement homœopathique, il survint une inflammation de l'œil droit, avec obscurcissement de la cornée entière. Après la cessation de l'inflammation, l'emploi prolongé de l'euphraise fit disparaître entièrement ce dernier symptôme.

Ferrum carbonicum.— 1°. *Vomissement* qui, sans annoncer une lésion organique de l'estomac, et sans être un symptôme d'autres maladies, survient après avoir pris des alimens, et jamais sans cette circonstance. Dans trois cas de ce genre, le fer procura de prompts secours.

2° *Ascarides.*

3° *Diarrhée*, surtout chez les enfans. La maladie durait depuis long-temps; ordinairement, après avoir bu ou mangé, il survenait promptement des évacuations aqueuses, *sans douleur ni efforts*, contenant presque toujours une certaine quantité d'alimens non digérés; en même temps, pâleur de la face, amaigrissement, dureté et gonflement du ventre, sans flatuosités; tantôt faim canine et tantôt défaut d'appétit; soif.

3° *Asthme nocturne*, par suite d'eréthisme du système vasculaire et de congestion du sang vers la tête. — Le décubitus sur le dos et la moindre couverture sur la poitrine augmentent beaucoup

l'asthme, qui est moins fort en se tenant le haut du corps droit et la poitrine découverte, et qui s'aperçoit moins aussi, dans la journée, en marchant. Chez un homme âgé, d'ailleurs bien portant.

5° *Chlorose*. Les symptômes étaient : vertiges en se remuant, se baissant, etc.; douleurs pressives au sinciput et à l'estomac; défaut d'appétit; ventre paresseux; pâleur de la face et de tout le corps, des lèvres et de la langue; règles très-peu abondantes, semblables à de l'eau teinte de sang, parfois aussi supprimées; amaigrissement; faiblesse extrême, surtout dans les genoux; parfois leucophlegmatie du visage, des mains et surtout des pieds; urine claire comme de l'eau; froid continuel; pouls sans force. On ne peut employer le fer à trop faibles doses. L'abus de ce métal, sous le rapport de la prolongation de l'emploi et de la force des doses, rend la maladie presque incurable.

Hyoscyamus.—1° Dans un cas *d'encéphalite* accompagnée de fièvre nerveuse.

2° *Fièvre nerveuse*. Je fus déterminé au choix de *hyosc*. 3 et 6 par : délire violent, insomnie complète, agitation, tremblement des mains en les remuant, convulsions de quelques muscles ou de membres entiers, carphologie, tendance à sauter hors du lit et à s'envoler, chaleur et rougeur de la face, yeux rouges et scintillans, pupilles tantôt dilatées et tantôt resserrées, mucus purulent, en partie liquide et en partie sec, au bord des paupières et dans les coins des yeux, bourdonnemens et tintemens d'oreille, surdité, langue sèche, couverte d'un enduit brunâtre. Ou par : assoupissement tranquille, les yeux à demi ouverts, interrompu par des sursauts et par de courts instans de délire furieux ou calme, grande faiblesse, insensibilité, pâleur de la face, joues bleuâtres, yeux sans éclat, cernés de bleu, difficulté d'entendre, surdité.

3° *Toux catarrhale*, tourmentant sans cesse le malade, surtout la nuit, malgré l'abondance des crachats muqueux, blancs ou jaunes.

4° *Toux sèche d'irritation*, la nuit surtout.

5° *Insomnie*, à la suite de surexcitation du système nerveux, pendant ou après des maladies nerveuses, ou aussi après d'autres maladies, chez des sujets sensibles et irritables.

6° *Maux de dents*, douleur dans les dents de dessus et les molaires supérieures droites, tant saines que cariées, s'étendant jus-

qu'à la base du nez et à l'œil droit, et se faisant sentir aussi, mais beaucoup moins forte, dans la mâchoire inférieure et ses dents. Elle consistait en tiraillemens et battemens, avec enflure de la gencive. Elle augmentait périodiquement. A cette douleur se joignaient : afflux du sang vers la tête, chaleur et ardeur à la figure et par tout le corps, tête entreprise et céphalalgie sourde. Appuyer sur les dents douloureuses augmentait la douleur; elles paraissaient comme trop longues; elles étaient couvertes de mucus et peu solides. Menstruation d'une abondance insolite. *Hyosc.* IV (2 doses). La malade, qui auparavant avait eu très-fréquemment des odontalgies, et dont beaucoup de dents étaient gâtées, n'a plus ressenti de douleurs depuis plusieurs années.

GRAPHITE. — 1° *Ophthalmie scrofuleuse* avec ulcération de la cornée et grande aversion pour la lumière;

2° *Erythème* symptomatique par causes internes (psore). Chez une femme de moyen âge, à la suite de légers symptômes fébriles, les deux jambes furent atteintes, à leur partie antérieure, d'un érythème qui guérit enfin après un long emploi du graphite. Il consistait en grandes taches rouges et jaunes, informes, un peu chaudes au toucher, dont les plus grandes avaient des points durs et bleuâtres dans le milieu; ces taches causaient de la douleur, mais ne s'ulcéraient pas. La santé générale n'était point troublée. La guérison eut lieu avec desquamation de la peau.

3° *Menstruation trop hâtive et trop abondante.* — Chez une femme irritable qui allaitait, les règles paraissaient tous les dix à quinze jours. Avant et pendant, la malade se plaignait de pesanteur et de chaleur dans la tête, de violentes douleurs pressives au front, de sensibilité des yeux à la lumière, de tintemens d'oreilles, de défaut d'appétit, d'un sentiment de vide dans l'estomac, de douleur constrictive dans le bas-ventre, de frissonnemens alternant avec de la chaleur, d'anxiété, de battemens de cœur, de lassitude par tout le corps et surtout dans les extrémités.

IODIUM. — Ce moyen me paraît un des plus importans et de ceux qui promettent le plus dans plusieurs maladies chroniques graves. Il a produit d'excellens effets dans :

1° *Maladies du genou.* — a) Dans l'inflammation scrofuleuse interne du genou. Gonflement considérable, rouge, luisant, chaud et rénitent du genou; élancemens passagers et chaleur

dedans; sur quelques points, de petites ouvertures très-rouges, d'où coule un pus aqueux et sanguinolent, les moindres mouvemens de la jambe et la pression sur l'articulation rendent la douleur très-violente; fièvre.

b) Dans l'inflammation de la membrane synoviale du genou. Après une lésion mécanique, qui avait entamé la peau du genou gauche, à quelques travers de doigt au dessus de la rotule, et dont les effets furent négligés pendant plusieurs semaines, chez une fille de vingt ans. Grand gonflement élastique et fluctuant du genou, simple rubéfaction de la peau, avec quelques taches chaudes, d'un rouge foncé, douloureuses, et élévation de la température; en restant tranquille, la jambe étendue, douleurs sourdes dans la profondeur de l'articulation; au moindre mouvement, et par l'effet de la pression, la douleur devient vive; parfois des accès fébriles. Plus tard il se forma, au dessus de la rotule, une petite ouverture, d'où s'écoula d'abord un pus jaune et de bonne qualité, puis seulement un liquide séreux, limpide, jaune, et en assez grande quantité, qui sortait surtout le matin; frictions avec *iod.* gr. j, et *ax. porc.* 3 j. Guérison complète après avoir consommé deux onces et demie de pommade, ou une drachme d'iode; en un mois, il ne resta qu'un peu de raideur dans l'articulation.

c.) Dans les *tumeurs blanches* qui débutent.

d.) Dans *l'hydropisie du genou*. Plusieurs fois j'ai obtenu les meilleurs effets de l'iode, employé dans un cas en solution (*Iod.* 1 à gl. j), et plusieurs doses; dans les autres, en friction.

2° *Gonflement squirrheux*, gros comme un œuf de poule, des glandes inguinales droites, à la suite de la goutte. Chez un jeune homme. Friction avec la pommade iodurée.

3° *Goutte invétérée*. Douleurs nocturnes des plus violentes dans plusieurs articulations, sans gonflement. Pendant l'emploi de l'iode à l'intérieur se rouvrit une cicatrice laissée à la jambe par un ulcère qui s'y trouvait un grand nombre d'années auparavant.

PHARMACODYNAMIQUE.

CAINCA.

Durée d'action, huit jours. — Dose IV.— Antidot., inconnu.

Tête. — Vertige en se tenant assis, avec nausées, tendance au vomissement en se baissant, et sentiment de vacuité à l'occiput. Titubation en se redressant ; tête entreprise. — Sensation de brisure et de faiblesse vers le soir. — Céphalalgie stupéfiante et sentiment de pesanteur, avec afflux du sang vers le front.— Douleur tractive, pressive, dans l'intérieur de la tête. — En allant au grand air, pesanteur dans toute la tête, avec pression diductive continuelle dans le cerveau. — Légers élancemens dans le cerveau. — Légers élancemens dans la tempe gauche pendant le mouvement. — Douleur pressive de dedans en dehors alternant, avec des pulsations dans les bosses frontales. — Tournoiement alternant souvent avec une pression sourde de dedans en dehors, dans le milieu du cerveau. — Sueur au sinciput. — Prurit et cuisson à tout le cuir chevelu ; assez souvent ardeur, sensation de sécheresse et grand endolorissement lorsqu'on y touche.

Yeux. Paupières collées par de la chassie dans le grand angle. — Paupières offrant une rougeur inflammatoire et du gonflement. — Petites nodosités blanches et douloureuses, et quelques pustules rouges, au dessous du sourcil droit, qui causent une très-forte ardeur en appuyant dessus. — Douleur tractive, pressive, dans l'orbite droite. — Violens élancemens passagers au fond de l'œil gauche. — Serrement tractif dans l'orbite gauche, sur le côté, quelquefois aussi pincement rongeant et sentiment de lassitude vers le soir. — Ardeur et pression tensive dans les globes des yeux, pendant le mouvement au grand air. — Yeux brillans et sensibles à la lumière. — Pupilles très-dilatées, presque immobiles. — Vue très-affaiblie.

Apparition de points obscurs.—Diplopie l'après-midi. — Scintillation dans les yeux, suivie de taches noires en se levant.

Oreilles. Bourdonnemens et parfois crépitation. — Douleur compressive dans l'oreille interne vers le soir. — Sifflement et tension dans la conque de l'oreille droite, qui est très-sensible au toucher, après le mouvement au grand air. — Douleurs lancinantes de dehors en dedans, dans le conduit auditif gauche, et douleur resserrante à l'intérieur, avec tension vers la cavité orale après avoir mangé, et augmentant par la mastication. — Écoulement de cérumen liquide par l'oreille gauche, le troisième jour. — Chaleur brûlante dans les deux lobules des oreilles, alternant parfois avec des tractions, en se tenant assis. — Otalgie, avec grande sensibilité à l'impression de l'air frais; et souvent aussi cuisson pruriteuse dans l'oreille externe gauche.

Nez. Pression à la racine du nez. — Abondante excrétion de mucus, avec éternument et douleur brûlante dans l'intérieur du nez.

Face. Visage luisant, rougeâtre. — Bouffissure du visage, surtout au dessus de la lèvre supérieure, et tension pressive dans la joue droite, vers l'os temporal, le matin. — Traction lancinante dans l'os jugal droit. — Eruption pustuleuse sèche sur le menton, avec fourmillement continuel, et un peu de cuisson après s'être frotté. — Quelquefois tension resserrante dans les muscles du côté droit de la face, se dirigeant vers l'œil.

Lèvres, un peu pales et gonflées, surtout la supérieure. — Douleur tractive et tensive dans les deux lèvres, surtout le soir. — Soulèvement de l'épiderme, et fourmillement presque continuel; quelquefois élancemens superficiels à travers la lèvre inférieure. — Ulcération très-douloureuse des coins de la bouche.

Dents. Gencive du côté droit rouge, gonflée, tendue, douloureuse. — Douleur ulcérative au bord antérieur des gencives, quelquefois avec chaleur brûlante. — Douleur tractive dans les dents incisives supérieures, s'étendant jusque dans les molaires droites.—Douleur pressive et resserrante violent tiraillement et fouillement dans les molaires inférieures gauches, surtout en se tenant couché. — Souvent des élancemens pas-

sagers dans les molaires postérieures, qui s'étendent jusque dans la mâchoire inférieure; pression fouillante, sourde, parfois douleur pressive de dedans en dehors à la mâchoire supérieure, avec la même sensation que si les dents étaient branlantes, la nuit, dans le lit.

Langue sale, blanche, très-humide et muqueuse.—Souvent de l'ardeur au bout de la langue.—Fourmillement à sa base, qui dégénère ordinairement en une pression tractive.

Palais et gorge. — Sensation d'enflure, grattement à la luette et au voile du palais. Pression continuelle dans le pharynx, alternant avec une douleur tractive.—Sensation de chaleur dans la gorge.—Difficulté d'avaler.

Goût, salive.—Goût fade, répugnant, la plupart du temps putride.—Goût amer et grattement après avoir mangé.—Afflux de salive à la bouche.—Crachement fréquent.

Faim et soif.—Dégoût et répugnance pour les alimens.—Quelquefois faim canine, sans appétit.

Renvois et vomissemens.—Fréquentes éructations.—Rapports un peu amers, avec forte pression au creux de l'estomac.—Soda, envies de vomir et souvent vomissement, avec violente douleur pressive dans la profondeur de l'hypocondre droit. — Vomissement des alimens une heure après le repas.—Nausées sans vomissemens, vers le soir, en se tenant assis.—Nausées et tendance au vomissement, avec tournoiement vertigineux et grand sentiment de lassitude en se tenant couché, la nuit.—Après avoir peu mangé, sentiment de plénitude et de gonflement du bas-ventre.—Sueur très-abondante après le vomissement.—Soif inextinguible, surtout l'après-midi.

Estomac.—Violente pression le matin, à jeun. Quelquefois sensation de tournoiement.—Forte pression et tension au fond de l'estomac, à droite; souvent aussi pincemens et douleur sécante, dégénérant d'ordinaire en serrement spasmodique, en se tenant assis.—Pesanteur et sentiment de plénitude en marchant.—Grattement au cardia.

Hypochondres.—Gonflement et tension douloureuse de l'hypochondre droit, surtout après avoir bu et mangé.—Pression de dedans en dehors, parfois pression sourde ou battement dans le

foie. Tension ou crampe, en se levant.—Assez souvent, ardeur violente, mais passagère, avec élancemens isolés dans le côté dorsal du foie.—Légère pression et traction après le mouvement.

Bas-ventre très-gonflé et tendu.—Traction douloureuse et tension autour de l'ombilic.—Tournoiement à la région ombilicale, avec gargouillemens fréquens dans le ventre.—Gargouillemens continuels, comme pour aller à la selle, qui se dissipent après avoir rendu des vents. — Émission fréquente de vents, qui soulage.—Douleurs serrantes, tiraillantes, au côté gauche du ventre, près de l'ombilic.—Pression sourde, alternant parfois avec des élancemens, au côté droit du ventre, l'après-midi. —Violent fouillement tiraillant, avec petits élancemens en travers du ventre, sous l'ombilic. — Impossibilité de se coucher sur le côté, vers le soir.—Traction dans le côté inférieur droit du ventre; quelquefois ardeur et rongement, la nuit; grande sensibilité des tégumens extérieurs, devenant douloureuse par la pression.—Forte tension, presque tympanique, et gonflement de l'hypogastre, avec pression douloureuse qui se dirige vers la poitrine.—Quelquefois douleur ulcérative à l'intérieur.—Violente douleur tractive, sécante ou lancinante, dans tout le côté droit du ventre, s'étendant des côtes inférieures à la cuisse.

Hypogastre. Serrement qui se dirige vers l'aîne, douleurs tractives à la région vésicale. — Pression et constriction à cette région, vers le soir.

Lombes. Dans la région lombaire gauche, près du rachis, serrement insupportable et pression, alternant souvent avec de petits élancemens, surtout pendant le repos, et diminuant par le mouvement. — Pression et traction le soir. — Souvent peu après, écoulement de quelques gouttes d'urine, avec violente ardeur dans l'urètre.—La nuit, élancemens vifs et profonds dans le rein gauche. — Quelquefois une traction resserrante dans le rein droit.

Anus, *rectum*. Fréquens élancemens à travers le rectum.— Forte douleur ulcérative dans le rectum, et violente ardeur à l'anus, qui empêche de rester assis tranquille. — Beaucoup de sueur et de prurit au périnée. — Douleurs tensives tiraillantes dan

le rectum, se dirigeant vers le sacrum. — Mal de ventre pinçant, souvent aussi sécant, avant de rendre des vents et d'aller à la selle, surtout en se tenant assis. — Tension douloureuse dans les viscères, parfois aussi violens élancemens pendant la selle. — Emission fréquente de vents très-fétides, précédés de gargouillemens dans l'hypogastre. — Souvent, selle dure et foncée en couleur, avec vents bruyans. — Epreintes. — Forte douleur ulcérative au rectum. — Selles en bouillie, très-muqueuses.

Urine. Fréquente envie d'uriner, avec violente ardeur à la base de la verge. — Léger écoulement de mucus après avoir uriné. — Pression continuelle au col de la vessie, avec sensation de rétrécissement, qui diminue en se baissant. — Douleur sécante dans la vessie, suivie de quelques gouttes d'urine en allant à la selle. — Urine très-peu abondante pendant toute la journée. — Urine trouble, blanche et très-mucilagineuse. — Assez souvent sensation de resserrement dans la vessie et chatouillement dans l'urètre. — *Sécrétion très-abondante d'urine* (effet secondaire).

Fonctions génitales. Fourmillement continuel et prurit au gland, après avoir uriné. — Traction dans la verge. — Erections spasmodiques avant d'uriner, et la nuit flaccidité de la verge. — Pression tractive dans le scrotum, augmentant par la toux ou l'éternument. — Tension très-douloureuse dans le testicule droit, qui s'étend jusque dans la cavité abdominale. — Pression diductive dans le scrotum. — Gonflement du scrotum; avec douleur pressive très-vive, surtout en étendant le corps (effet secondaire). Prurit au côté droit du scrotum, dégénérant en vive ardeur après s'être frotté. — Les règles avancent de deux jours. — Règles peu abondantes. — Douleurs tractives et brisure dans les reins avant les règles.

Respiration. — Coryza. — Fréquens éternumens, avec ardeur dans le nez. — Enchifrenement, avec sensation d'écorchure (effet consécutif). — La respiration par le nez est très-difficile. — Voix rauque. — Extinction de voix. — Pression dans le larynx. — Abondante sécrétion muqueuse dans la trachée-artère, qui porte à tousser souvent. — Grande sensibilité des voies aériennes au froid. — Violente toux continuelle vers le soir. — La nuit, simple tussiculation, avec peu d'expecto-

ration. — Asthme en se tenant couché, qui diminue en se redressant.

Poitrine. — Traction dans le côté gauche de la poitrine, alternant avec de la tension dans le bas-ventre. — Grande sensibilité de ce côté quand on y touche. — Sensation de pesanteur extraordinaire dans la poitrine et oppression, avec agitation la nuit. — En s'étendant, tension insupportable et traction, souvent aussi sensation de froid dans le côté gauche de la poitrine. — Douleur pressive, tractive, dans la profondeur du côté gauche de la poitrine. — Élancemens fréquens, passagers, dans toute la poitrine, vers le soir. — Pression sourde, parfois tractive dans la poitrine, en travers, au dessus du diaphragme (effet secondaire). — Sentiment de vacuité, avec titubation, en se tenant debout (effet secondaire).

Cœur. Battemens du cœur sourds, à peine sensibles, quelquefois intermittens, le matin. — Très-forts battemens de cœur, alternant avec un spasme de poitrine, la nuit.

Cou et dos. Douleur tiraillante tractive dans les muscle du cou, se dirigeant vers les épaules. — Assez souvent de violens élancemens dans l'épaule droite. — Frisson, suivi de chaleur brûlante, vers le soir. — Frissonnemens sur les épaules, jusqu'au dos et au ventre, pendant les efforts pour aller à la selle. — Tension tractive dans l'aisselle droite, vers le cou, qui alterne d'ordinaire avec une crampe dans les épaules. — Traction spasmodique, comme après un refroidissement, le long du dos, de haut en bas. — Grande sensibilité au froid. — Douleur contusive dans tout le dos, surtout après la méridienne. — Tension et serrement dans les reins, se dirigeant vers la cuisse droite. — Froid glacial aux reins, surtout pendant les envies d'uriner.

Membres supérieurs. Douleurs tractives dans le creux de l'aisselle droite, qui semble enflée, avec raideur du bras. — Forte tension et tiraillement dans l'aisselle gauche. — Convulsions et coups dans le bras droit, la nuit. — Sensation de faiblesse dans le bras droit, en s'éveillant. — Traction dans le coude gauche, qui dégénère en petits élancemens près du poignet. — Serrement tensif dans le pouce droit, avec sensation d'enflure. — Traction tiraillante dedans, le matin en se levant, —

Tension insupportable, quelquefois tiraillante, au dos de la main droite, surtout vers le soir; le moindre attouchement cause de la douleur. — Ardeur prurileuse à la face interne de l'avant-bras droit, augmentant lorsqu'on se frotte. — Ardeur à la paume des deux mains. — Pesanteur dans les deux bras, en marchant. — Engourdissement de l'avant-bras gauche. — Douleur térébrante, tiraillante, dans tous les doigts de la main droite. — On ne peut écrire. — La douleur diminue après le mouvement au grand air.

Membres inférieurs. Battement continuel dans la cuisse droite, vers le soir. — Violente tension et traction dans la cuisse droite. — Douleur tiraillante, fouillante, au côté postérieur de la cuisse, qui rend difficile de rester assis. — Douleur lancinante, rhumatismale, vers le genou, la nuit, qui n'est plus que de la tension le matin. — Douleurs tractives, pressives, dans la cuisse droite, pendant le mouvement. — Insensibilité et locomotion difficile de ce membre, après le repos. — Petits élancemens dans la cuisse gauche, crampe douloureuse au côté interne de la cuisse, dégénerant souvent en soubresauts. — Douleur tractive terrible et tiraillemens au côté interne de la cuisse gauche, jusque auprès du jarret. — Douleurs dans les deux cuisses, surtout l'après-midi. — Fréquent engourdissement des deux cuisses, suivi de fourmillement, en restant couché tranquille. — Douleur tensive dans les genoux en se redressant. — Tremblement des genoux et des jambes en se tenant debout et marchant. — Tiraillement lancinant, mais la plupart du temps tension dans les deux genoux, jusqu'au côté postérieur des jambes. — Douleur dans le jarret gauche vers le soir. — Elancement et traction en s'étendant. — Pesanteur extrême des genoux. — Douleur contusive dans les deux jambes. — Crampes douloureuses dans les mollets, surtout la nuit étant couché. — Tension tiraillante dans la jambe gauche. — Tension douloureuse sur le tibia droit, comme par l'effet d'une inflammation. — Elancemens à travers le milieu du tibia. — Prurit ardent, continuel, porté au plus haut point par la chaleur du lit. — Douleurs tractives dans le métatarse droit. — Traction tiraillante dans la cheville externe gauche. — Violente pression dans l'articulation du pied droit, en appuyant dessus. — Gonflement du coude-pied. — Tension en marchant.

— Tiraillement lancinant dans le gros orteil gauche, surtout le soir. — Douleur de luxation dans l'articulation du pied gauche. — Ardeur et sueur des pieds. — Engourdissement des deux pieds, surtout le matin.

Peau. — Prurit et mordication sur toute la poitrine, et sueur fort abondante, surtout en restant couché, et diminuant par le mouvement. — Peau chaude, tendue, presque parcheminée, sèche. — Eruption miliaire un peu brûlante sur toute la poitrine.

Sommeil. — Propension continuelle au sommeil. — Envie de dormir le soir. — Sommeil fort agité. — Rêves inquiétans, dont on se souvient avec peine. — Sursauts fréquens. — Demi-sommeil seulement. — En s'endormant, secousses comme électriques, avec anxiété. — Agitation continuelle et jecticulation, la nuit.

Calorification. — Violente ardeur par tout le corps. — Frissonnemens, surtout le long du dos. — Fièvre vers le soir, avec soif ardente. — Pouls très-accéléré. — Sueur abondante le matin. — Fréquentes bouffées de chaleur au visage. — Froid aux membres. — Sueur abondante aux pieds.

Sensations générales. — Douleur contusive générale. — Grand sentiment de faiblesse. — Grand abattement le soir.

Moral. — Inaptitude à penser. — Indifférence. — Les idées se perdent après avoir mangé. — Il semble que la conscience s'évanouisse pendant le mouvement.

Caractéristique. — La plupart des symptômes sont plus forts le soir, pendant le repos. — Etats hydropiques, surtout comme maladies consécutives d'exanthèmes cutanés, tels que scarlatine, rougeole, etc.

Notes pratiques. — On prend une partie de la racine sèche et en poudre, on verse dessus vingt parties d'alcool, et au bout de six jours, on tire le liquide à clair. Langsdorf a le premier recommandé le caïnca, allopathiquement, contre l'hydropisie. Comme moyen homœopathique, il surpasserait fréquemment la scille, la bryone et même le colchique, si les symptômes le comportaient. Il paraît aussi convenir dans certaines affections gastriques, catarrhales et rhumatismales.

OBSERVATIONS SUR L'HOMŒOPATHIE;

Par un homme qui n'est pas médecin.

Hahnemann, dans sa longue pratique, a reconnu combien sont incertaines les méthodes de guérir enseignées par les écoles. Il a trouvé la classification des maladies inexacte, et l'application des remèdes souvent insuffisante ou nuisible par leur mélange et leur quantité. Il a senti qu'une science qui ne doit essentiellement se composer que de l'observation des faits, et qui cependant, depuis plus de deux mille ans, reste pour ainsi dire stationnaire, n'est pas sur la bonne voie. En effet, la médecine n'a pas su profiter des immenses progrès qu'ont faits les sciences naturelles; les secours si puissans que pourraient lui donner aujourd'hui la chimie, la botanique et la physique, n'ont rien changé à son corps de doctrine; toutes ses méthodes sont restées, comme elles l'étaient, incertaines et conjecturales. Hahnemann a donc quitté les vieilles ornières de l'école; il s'est remis à observer. Ses définitions sont simples; une maladie n'est pour lui que l'ensemble des symptômes par lesquels on reconnaît comment l'état de santé, qui se trouve l'état naturel d'une constitution régulière, est altéré; la guérison n'est autre chose que la disparition entière de ces symptômes. Il réprouve la classification des maladies, telle qu'elle est établie par l'école; il dit que chaque maladie est un cas nouveau; que de même qu'il n'y a pas deux physionomies parfaitement semblables, deux caractères et deux tempéramens entièrement identiques, il n'y a pas non plus deux maladies qui puissent être absolument la même; que la maladie dans son ensemble est dépendante de tous les élémens différens qui se réunissent pour composer l'individualité du malade. Il a donné deux directions parallèles à sa marche, l'observation du mal et l'étude du remède. L'art de guérir est pour lui l'application d'un remède bien connu à un mal bien observé. La partie fixe de ce système est celle du remède; son essence est invariable. La partie variable à l'infini, qui ne peut d'avance être soumise à aucune classification, est celle de la maladie. C'est le sujet de la plus constante et de la plus minutieuse observation.

Hahnemann n'impose pas son système par une forme dogmatique; il dit à ses adversaires : « Essayez, voyez et jugez; vous » reconnaîtrez alors comme moi et avec moi des faits positifs, » qui vous montreront les lois d'après lesquelles agit la nature; » leurs causes sont un mystère pour notre intelligence; mais les » faits sont sous vos yeux, et nous ne pouvons pas nous refuser à » l'évidence. »

Les deux principes qui servent de base au système de Hahnemann sont :

L'homogénéité (1) du remède et l'extrême atténuation de sa substance.

Il oppose une nouvelle maxime (*similia similibus*) à l'ancien aphorisme (*contraria contrariis*).

Il pousse le principe de la division des substances médicinales jusqu'à un degré que la pensée se refuse à saisir et à regarder comme possible.

Ces deux principes ont soulevé contre lui le dédain des médecins et l'incrédulité du public. Avant de montrer comment Hahnemann a été successivement conduit par la voie de l'observation et de l'expérience à les découvrir, examinons-les sous un autre point de vue. Voyons si une loi générale peut suffire pour expliquer des phénomènes que le médecin, qui remonte par l'observation des faits aux principes, n'a pu établir comme certains qu'après en avoir recueilli les preuves sur son chemin.

A l'incrédule qui nie que la décillionième partie d'un grain d'une substance médicinale puisse encore conserver de la puissance, Hahnemann demande combien pèse le miasme de la peste; où est-il? quelle est sa forme? Sans doute c'est le réduire au silence; mais ce n'est pas lui donner de conviction. C'est présenter à son esprit deux choses qu'il ne comprend pas, au lieu d'une. Mais l'analyse de ces deux faits ne pourrait-elle pas nous conduire à en trouver le principe? Pour comprendre de pareils

(1) Le mot d'homogénéité ne rend peut-être pas d'une manière complète l'idée qu'il devrait exprimer.

Deux choses peuvent être analogues sans être semblables; elles peuvent être semblables sans être homogènes. L'idée entière ne me paraît pouvoir être rendue que par l'expression composée d'affinité similaire. Plus les symptômes produits par le remède seront semblables à ceux de la maladie, plus l'affinité du remède avec ce mal sera grande, plus il sera homogène au mal.

phénomènes, il faut observer la nature dans ses plus grandes et ses plus mystérieuses opérations. Les forces les plus puissantes, les plus promptes, les plus incompréhensibles dans leurs effets, ne sont-elles pas celles qui sont le plus dégagées des formes matérielles? L'électricité, le galvanisme, le magnétisme, l'attraction, la lumière, le calorique, ces moteurs si puissans du mouvement et de la vie de l'univers, se présentent tous à nous sous une forme pour ainsi dire immatérielle. Tous les effets dont nous sommes les témoins ne sont-ils pas, ne doivent-ils pas être le produit d'une loi constante et fondamentale? L'extrême division des substances médicinales n'agit-elle pas en vertu de la même loi?

Il y a dans tous les corps une propriété, une force qui leur est inhérente; cette force, latente tant qu'elle est enveloppée dans les formes matérielles, ne commence à manifester sa puissance qu'à mesure qu'elle est dégagée de son enveloppe. Les propriétés inhérentes à une substance quelconque ne se montrent distinctes, ne deviennent prééminentes, et ne peuvent être appréciées, que lorsque cette substance a été dégagée de ce qui lui est étranger.

Le calorique ne devient puissant que quand il s'échappe des corps dans lesquels il réside latent.

L'or ne montre sa pesanteur et n'acquiert sa ductilité que quand il est pur.

C'est ainsi que l'homme a su s'emparer de la vapeur et du gaz, devenus aujourd'hui les deux plus puissans agens de son industrie.

Quand nous voyons une force de destruction aussi puissante que l'est le miasme, le germe, le principe de la peste (je ne sais comment le nommer), agir sous une forme presque immatérielle, pourquoi l'esprit se refuserait-il donc à croire à l'existence d'une force préservative sous la même forme? Et quand un atome impondérable, invisible, insaisissable, suffit pour donner la mort, pourquoi l'homme croit-il qu'il faille une once de matière pour conserver la vie? Le principe conservateur du monde ne doit-il pas avoir au moins la même puissance que le principe destructeur?

Cette égalité de force entre deux principes opposés n'est-elle pas nécessaire pour concevoir celui de la durée? S'il ne fallait juger que par analogie, ne faudrait-il donc pas admettre, comme une loi constante, que les forces de conservation doivent gagner

en puissance, en proportion de ce qu'elles se dégagent de la forme matérielle? En effet, qu'est-ce que la mort? n'est-ce pas la séparation de deux principes opposés, dont la coexistence formait la vie? Ne voyons-nous pas mille causes différentes sous la forme la plus matérielle amener cette séparation et donner la mort? Le principe conservateur, au contraire, celui de la vie elle-même, n'est-il pas toujours inaperçu ?

L'induction seule pourrait donc conduire à penser que la division extrême de la substance médicinale, en la rapprochant davantage de la forme sous laquelle existe le principe de la vie, doit lui faire acquérir une d'autant plus grande force d'action. Mais l'homme, dont l'intelligence se dégage si difficilement des formes matérielles, veut apercevoir, veut peser ce principe conservateur, et il ne croit à sa puissance qu'en raison de son volume.

La matière, dans sa forme grossière, a besoin, pour agir comme force de destruction, d'une impulsion étrangère; elle ne frappe alors qu'accidentellement; le mal reste comme un fait isolé. Livrée au principe d'inertie qui la domine, elle est impuissante.

Quand la force de destruction doit devenir indépendante d'impulsions étrangères et s'élever à la condition d'une loi générale, uniforme dans sa marche, constante dans ses effets, qui attaque sous toutes les latitudes les individualités les plus différentes, d'après un mode toujours le même, alors elle se dégage de la forme matérielle; elle est invisible, impondérable; elle devient miasme, et manifeste sa présence sous le caractère de maladie contagieuse, épidémique, miasmatique. Plus ses effets sont grands, instantanés et rapides, plus elle échappe à l'analyse, et plus elle semble alors se rapprocher de ces grandes forces de la nature, qui sont d'autant plus puissantes, qu'elles sont inaperçues.

Et c'est cependant en présence de pareils faits que l'homme veut refuser à la puissance de la conservation le mode d'existence qu'il est obligé de reconnaître à celle de la destruction !

La faiblesse de notre intelligence a toujours besoin d'un guide; le plus sûr est celui de l'observation ; c'est le fil d'Ariadne ; il ne faut jamais le lâcher.

Il y a dans tous les phénomènes de la nature analogie, corrélation.

Le miasme morbifique est la force de destruction réduite à sa

plus simple et en même temps à sa plus puissante expression. Sous cette forme d'existence, il n'y a plus rien de complexe dans sa nature. Elle agit alors d'après une loi qui lui est propre, qui fait son individualité, qui ne varie pas dans le mal qu'elle nous cause et dans la manière dont elle se manifeste à nos yeux.

Ainsi le miasme de la peste reste toujours le même; ni le temps, ni les lieux ne changent rien à sa nature et à son activité. Le choléra d'Archangel et de Philadelphie ne diffère pas de celui de Calcutta.

L'analogie ne nous conduira-t-elle pas à pouvoir admettre, comme un fait nécessaire, que la force de conservation doit exister de la même manière que celle de destruction, c'est-à-dire qu'il doit y avoir un atome curatif, comme il y a un miasme morbifique; que cet atome morbifique agira d'après des lois qui lui sont propres, toujours constantes, et liées à une substance déterminée, à une individualité?

Ainsi l'opposition constante des deux principes, ce grand dualisme du monde, sera soumise à des lois fixes et invariables. A chaque émanation de la force du mal, qui apparaît sous une forme qui lui est propre, il y aura une émanation de la force de conservation, jouissant d'un même principe d'individualité et destinée précisément à la combattre. Ne faut-il pas en effet que le plus grand ordre règne dans ce combat, pour qu'il puisse être perpétuel? Les lois en seront donc fixes et déterminées par la nature elle-même? La médecine doit donc admettre, comme premier principe curatif, qu'il peut exister pour chaque maladie une substance spécifique douée de la propriété de la guérir.

S'il était besoin de prouver que la civilisation est l'état pour lequel l'homme a été créé, on en trouverait encore une preuve dans le fait que ce n'est que par le développement de son intelligence qu'il peut chercher et multiplier les moyens nécessaires à sa conservation. Il les trouvera à mesure que la sphère de ses connaissances s'agrandira, et la mort ne sera que l'inévitable sort de l'être qui doit finir; mais elle ne viendra pas moissonner dans leur jeunesse des générations entières. Voyez, en effet, les pays où l'intelligence de l'homme a pour ainsi dire cessé; comme les diverses causes de destruction y deviennent plus puissantes à mesure que la civilisation y a diminué! Les maladies y sont permanentes, parce qu'elles n'y sont pas combattues; le sol mal

cultivé y devient chaque jour plus insalubre, et des empires, jadis puissans de tous les genres de force, ne présentent plus que des contrées à peine habitées, où le passage d'hommes plus heureux n'est marqué que par des ruines.

Cependant la science de l'homme est incertaine. Ce n'est donc pas au développement seul de son intelligence que la nature a pu confier le soin de sa conservation; des lois indépendantes du savoir et de la volonté des hommes y président. Avons-nous les moyens de reconnaître ces lois? Et si nous les trouvons, ne devraient-elles pas servir de base à l'art de guérir? N'est-ce pas la seule voie qui puisse conduire à lui donner la certitude d'une science rationnelle? Comment la nature vient-elle au secours de l'ignorance? Comment, dans l'absence du remède, agit le principe de conservation? Quelle est la loi qui règle son action?

Un fait constamment observé pendant les épidémies, vient de se reproduire d'une manière plus évidente encore partout où a régné le choléra. Nulle part l'art médical ne peut revendiquer l'honneur d'avoir connu le mal et d'en avoir triomphé. Les secours donnés à propos, quoique sans méthode certaine, ont sauvé un très-grand nombre de cholériques; le fait est indubitable; je veux donc seulement dire que les efforts des hommes ont été insuffisans pour arrêter l'épidémie, et qu'elle n'a cessé qu'en vertu d'une loi de la nature. C'est la recherche de cette loi qui m'occupe; elle ne peut pas être particulière au choléra : mais comme tous les phénomènes de cette maladie ont un caractère beaucoup plus marqué et plus positif que celui de toute autre épidémie, ou du moins que notre esprit en a été plus frappé, elle convient davantage au but que je me propose; je vais donc la décrire telle que je l'ai vue, et en faire une base de raisonnement.

Dans les premiers jours de l'invasion, la maladie a partout développé un tel degré de violence et de malignité, son cours était tellement précipité, que les secours donnés aux malades ont produit peu d'effet. Dans ce premier période, presque tous mouraient. Les médecins disent que la durée fait perdre au mal de son intensité, qu'alors il leur devient possible d'obtenir d'heureux effets des remèdes appliqués, que chaque jour on parvient à sauver un plus grand nombre de malades, que successivement le mal diminue d'intensité, que les symptômes s'affaiblissent, et que l'épidémie s'éteint en changeant presque entièrement de caractère.

Les lois d'après lesquelles le choléra se transmet et se propage sont encore inconnues. Il a évidemment une force de transmission qui lui est propre, indépendante des conditions atmosphériques et des latitudes. Les médecins sont divisés d'opinions sur la nature de ces lois. Ils sont séparés en deux camps, les contagionistes et les non-contagionistes. Cette question est mal jugée des deux côtés, parce qu'on veut appliquer des lois connues à une maladie qui ne l'est pas. La question ainsi posée resterait insoluble; car chaque parti apporte à l'appui de son opinion des faits qui la prouvent; le monde se divise et meurt également sous l'empire des deux doctrines opposées. La science dispute sans faire un seul pas.

Les uns disent, et ils ont raison de le dire, comment nier la force contagieuse d'une maladie qui, partie d'un seul point de l'Inde, envahit successivement toutes les régions du monde, non pas avec la rapidité qui serait le résultat du mouvement de l'atmosphère, ou de son altération, mais du pas progressif et non interrompu d'un voyageur, qui va ou plus vite ou plus lentement selon la nature des chemins qu'il trouve ou des obstacles qu'on lui oppose?

Comment croire à la contagion, disent les autres, quand on voit le contact des hommes malades et de leurs effets ne pas donner la maladie, tandis que souvent, dans d'autres cas, la réclusion la plus rigoureuse ne suffit pas pour en préserver?

Les preuves également fondées en faveur des deux opinions ne doivent-elles pas en faire admettre une troisième, savoir, que la maladie a les deux caractères de contagieuse et d'épidémique? Cette double puissance est, en effet, nécessaire pour comprendre ses immenses invasions; un seul des deux principes n'y suffirait pas : la simple contagion serait arrêtée comme on arrête la peste; la simple épidémie n'irait point dans des directions si divergentes, et ne s'étendrait pas si loin.

Le choléra a envahi les deux tiers du monde; le fait est immense, et cependant il marche encore. Ni le temps, ni l'espace n'ont fait rien perdre à la maladie de sa force de propagation, de contagion ou de transmission; elle arrive partout avec le même caractère; elle se manifeste et se développe de même; elle disparaît de la même manière. On la voit sous l'équateur, entre les tropiques, dans les zones tempérées, elle s'approche du pôle; elle est indépendante des degrés de la température, de l'élévation et du

la nature du sol. Il est impossible d'admettre comme cause une perturbation de l'atmosphère. Cette cause, aussi générale qu'elle devrait l'être pour expliquer une immense invasion, pourrait-elle n'être que successive, ou ne manifester ses effets sur le monde organique que par l'existence de cette seule maladie? Une cause aussi grande, aussi générale, produirait encore d'autres effets; nous aurions d'autres phénomènes à observer. Tout autorise donc à dire que la maladie est propagée, apportée, transmise. Sa marche de propagation progressive prouve qu'elle a besoin de conducteurs. Sa puissance de transmission semblerait prouver en même temps le triple caractère de maladie contagieuse, épidémique et miasmatique. Ce dernier caractère ne serait-il pas celui du période le plus prolongé de la maladie, celui où elle prend la forme d'un typhus?

Quoi qu'il en soit du mode de transmission, il est un fait constant; c'est que la maladie, dans chaque lieu d'invasion, se développe avec une violence toute nouvelle. Le choléra parti de l'Inde, après douze ans de voyage, n'a rien perdu de son caractère primitif. Il a tué en Hongrie, à Pétersbourg, à Paris, comme il tuait à Calcutta. Il a diminué de violence partout de la même manière, et a disparu dans des périodes de temps absolument égaux. Comment se rendre raison de ce phénomène?

Une fois l'invasion d'un lieu faite, la propagation du mal paraît s'opérer selon les lois d'une maladie épidémique; ce sont alors les dispositions individuelles qui marquent les victimes. Eviter le contact ne sert plus à rien; la réclusion ne sauve pas, le contact ne compromet point. Il est prouvé que le mal n'attaque que les personnes qui ont une prédisposition habituelle ou momentanée. Cela explique pourquoi la maladie fait tant de victimes, et avec tant de rapidité, quand elle arrive dans un nouveau lieu. Les premiers malades succombent presque tous, parce qu'ils étaient les individus les plus faibles et les plus prédisposés. On dit qu'après les premiers ravages la maladie perd de son intensité; la mort est en effet moins prompte alors, et les secours de l'art sont plus souvent efficaces. Mais l'explication la plus naturelle de cette différence n'est-elle pas de dire que le mal diminue quand la force de résistance augmente? Cette explication est cependant insuffisante; elle ne répond pas à tous les faits. D'où vient l'augmentation de la force de résistance? On a vu, dans les premiers jours de l'inva-

sion, les hommes les plus forts et les plus prudens succomber, tandis que plus tard des individus plus faibles et moins prudens résistaient.

Pendant le choléra, cette contagion épidémique, car il faut la nommer ainsi pour exprimer le caractère qui l'apporte et celui qu'elle développe quand elle est arrivée ; pendant le temps, dis-je, que le choléra paraît avoir le plus haut degré de sa puissance de transmission, qui le rend si terrible et si difficile à combattre, la plus petite imprudence de régime suffit pour donner le mal et la mort. Comment se fait-il que cette même imprudence de régime, et même une plus forte, puisse, pendant le période du déclin de la maladie, se commettre avec impunité ? N'est-on pas en droit de dire que le mal a véritablement perdu de son intensité, de sa malignité? Et cependant le miasme de cette maladie, en apparence affaiblie, ira se développer dans un lieu voisin avec toute sa première violence ! Le même phénomène se reproduit partout.

Il y a là quelque chose que nous ne comprenons pas, il y a des faits qui ont besoin d'un examen approfondi.

Il est positif que la maladie est transmise, apportée, n'importe comment. Elle se manifeste toujours de la même manière, avec les mêmes symptômes, avec la même intensité ; elle s'affaiblit et disparaît partout également. On ne peut pas admettre l'affaiblissement du miasme; s'il était possible, nous ne verrions pas la maladie, dans ses immenses invasions, conserver le même caractère et la même violence. Elle n'arrive jamais faible ; elle ne peut donc jamais d'aucun lieu partir affaiblie.

Aussi, quand on voit une cause donner la mort dans le premier période de la maladie, et rester indifférente lorsqu'elle est à son déclin, je crois que rien n'autorise à dire que le caractère du mal soit changé et qu'il ait perdu de son intensité.

Il faut donc que ce soit l'état de l'homme qui ait été changé et modifié.

Que se passe-t-il pendant la durée d'une épidémie? J'invite tous ceux qui viennent de traverser celle du choléra, dans quelque lieu que ce soit, à se rappeler ce qu'ils ont éprouvé. Pour moi, je dirai que j'ai ressenti tous les premiers symptômes du choléra, tellement prononcés, que je les aurais pris pour la maladie elle-même, si j'en avais alors connu l'existence dans la ville que j'habitais. J'eus des vomissemens, des crampes, un re-

froidissement subit et fréquent des pieds et des mains, un sentiment permanent de plénitude douloureuse dans le creux de l'estomac, et de fréquentes envies de vomir. Je regardais cet état comme une indisposition fortuite et peu grave; jouissant habituellement d'une bonne santé, je ne fis autre chose que d'observer un régime et de me tenir chaudement. Mon système nerveux était irrité, et me rendait toute occupation prolongée impossible. C'était l'été; je profitai donc de cette circonstance pour me promener davantage. Quelques cas isolés de choléra avaient eu lieu, on les tenait encore secrets. Je me trouvais depuis deux semaines en cet état quand l'invasion de la maladie se manifesta dans plusieurs quartiers à la fois, et devint violente. Je m'expliquai ce que je venais d'éprouver, mais je me sentais déjà mieux. Je traversai toute la durée de la maladie sans prendre d'autre précaution que celle d'un régime diététique plus régulier, et je ne ressentis plus son influence. Presque tout le monde, soit peu de temps avant l'épidémie, soit pendant sa durée, a éprouvé de pareilles altérations.

L'histoire du choléra est la même partout; son approche est annoncée par des symptômes analogues. Quelques cas isolés constatent d'abord sa présence. Le nombre des malades augmente lentement; mais, tout à coup, le mal se manifeste d'une manière générale. C'est environ du quinzième au trentième jour que l'épidémie se montre tellement envahissante que les secours deviennent insuffisans. Les guérisons dans ce période de temps sont difficiles; c'est celui pendant lequel tout le monde sent d'une manière très-sensible l'influence de la maladie. On dit alors que c'est le période de la plus grande malignité. Cependant ce moment de la plus grande malignité est voisin de celui où la maladie perd de sa violence. La diminution du mal ne se fait pas suivant une progression lentement décroissante, elle est presque instantanée.

Il s'est passé quelque chose qui a produit ce changement; mais quoi?

Le moment où il y a le plus grand nombre de malades devrait être nécessairement celui où les causes de propagation, de quelque nature qu'elles puissent être, ont aussi le plus de force, soit par le caractère de plus grande malignité, soit par le nombre des malades. La cause du mal augmentant, le mal devrait donc aussi

augmenter dans une progression continue, et ne s'arrêter que par défaut de victimes. Nous voyons cependant un résultat contraire. Sans transition progressive, sans cause apparente, quand au contraire toutes les causes sembleraient se réunir pour devoir augmenter la force de propagation, tout à coup l'épidémie s'arrête, et perd à la fois sa force en nombre et en intensité. Le changement qui s'est opéré n'est évidemment pas celui de la maladie; son caractère ne change pas : ce changement n'est pas local, fortuit, accidentel; il se manifeste partout de la même manière, à la même époque de l'épidémie : il doit donc être le résultat *d'une loi générale, constante et positive, d'une loi inséparable du mal lui-même*. Ce phénomène n'est pas particulier au choléra, il appartient à toutes les épidémies; mais il se manifeste dans le choléra d'une manière plus marquée; il est reconnu, mais inexpliqué.

Les gouvernemens ont rempli un devoir paternel en demandant aux médecins comment le mal arrivait, afin de savoir comment il serait possible de l'empêcher d'arriver. Mais à présent que l'invasion n'a pu être empêchée nulle part, la seule question dont il soit utile de s'occuper, est celle de savoir pourquoi le choléra cesse et en vertu de quelle loi?

Est-il admissible que le moment du plus grand développement et de la plus grande intensité soit celui où, en vertu d'une loi générale, la maladie puisse tout à coup perdre à la fois sa force de propagation et son degré de malignité? Il n'y a pas, dans le mal lui-même, une seule propriété qui puisse conduire à expliquer ce phénomène. Ce n'est pas l'affaiblissement du miasme; si cette raison était admise, il faudrait alors expliquer comment il serait possible que la maladie partie de l'Inde conservât, après un aussi long période de temps, et à une aussi grande distance de son point de départ, son caractère primitif. Ce phénomène ne peut pas être produit par un changement de la maladie, puisque la nature de celle-ci ne change pas. Il ne peut pas être produit par des causes accidentelles et variables, telles que celles qui dépendraient de l'état de l'atmosphère et de la température, puisqu'il a toujours lieu de la même manière. Il doit donc nécessairement dépendre d'une cause fixe, et puisque cette cause ne peut pas être trouvée dans la maladie, ni dans les circonstances toutes variables qui l'environnent, il faut la chercher dans l'homme, le seul

sujet qui puisse donner un résultat fixe et l'élever à la condition d'une loi générale. Il faut donc, pour expliquer ce phénomène, étudier le rapport qui doit nécessairement s'établir entre l'homme et la maladie. Posée de cette manière, et je ne crois pas qu'on puisse l'envisager autrement, la question se simplifie, elle se rattache aux principes généraux de l'existence de l'homme.

Le principe de la mort est placé dans le germe même de la reproduction, qui est le principe de la vie; leur co-existence est soumise à un principe de durée limitée, qui a des lois particulières de conservation; ces lois de conservation sont les moyens de la lutte des deux principes. Il y a inséparabilité tant qu'il y a vie, car le moment de la séparation des deux principes est ce que nous appelons la mort; c'est celui où les lois de conservation ont usé leur puissance ou accidentellement suspendu leur action. Si les conditions de la vie existaient séparées, il pourrait se faire que l'être vivant ne mourût point s'il ne rencontrait jamais les conditions de sa destruction. Si, au contraire, celles de la maladie existaient seules en lui, l'être vivant cesserait à l'instant même d'exister. Le double concours de deux forces opposées, dont l'action doit toujours être simultanée, serait impossible à concevoir si elles étaient séparées. Les voies de la nature sont toujours simples et assurées. Pour qu'il y ait certitude de produire des résultats toujours les mêmes et toujours réguliers, c'est donc dans le principe du mal que sera placée la force qui lui est opposée, comme c'est dans le germe même de la vie qu'est placé le principe de la mort. Ainsi, quand le mal arrive, il porte avec lui le principe des bornes qu'il ne dépassera pas.

En effet, que se passe-t-il pendant le cours d'une épidémie? C'est au moment où la maladie paraît avoir atteint un dévoloppement de force de propagation et de malignité que rien ne paraîtrait pouvoir arrêter, et qui devrait, d'après les lois de la maladie seule, augmenter progressivement de puissance, que son action cesse. Il est évident que c'est ici l'état de l'homme qui a été changé et modifié. Des causes accidentelles et variables ne peuvent pas produire un effet qui est toujours le même. Parmi les causes agissantes sur l'homme, la seule qui ne varie pas est la maladie; parmi les forces qui peuvent opposer de la résistance à la maladie et modifier son intensité, la seule qui ne varie pas est l'homme. Un phénomène constant, positif, toujours le même, devra donc

nécessairement être produit par le rapport qui s'établit entre les deux seules causes qui ne sont pas variables, la maladie et l'homme; tout le reste est fortuit, accidentel, et ne pourrait jamais élever un phénomène quelconque à la condition d'une loi constante et générale. Si j'ai prouvé, comme je crois l'avoir fait, qu'il soit inadmissible que la maladie perde de sa puissance dans le moment même où, d'après toutes les lois physiques, elle devrait, au contraire, acquérir une augmentation progressive et indéfinie de force, de propagation et de malignité, il faut alors bien admettre que c'est l'homme qui a été modifié; c'est sa force de résistance qui a été augmentée. Or, ce fait, pour être constant et donner un résultat que nous voyons se manifester comme celui d'une loi générale, doit être produit par la seule force qui est toujours la même; il n'y en a pas d'autre que la maladie. C'est donc la maladie qui par son influence sur l'homme le modifiera de manière à ce qu'il puisse lui opposer une plus grande force de résistance et qu'il perde cette susceptibilité en vertu de laquelle le mal se communique à l'organisme. La nature agit ici par inoculation, et il faut bien qu'il en soit ainsi; car, sans cela, l'épidémie, gagnant toujours plus de puissance par la progression de son développement, finirait par tout détruire.

Le docteur Broussais, dans les leçons qu'il a données à l'hôpital du Val-de-Grâce, sur le choléra, au mois d'avril 1833, a établi les propositions suivantes :

Qu'il n'y a pas d'exemple qu'un choléra-morbus abandonné à lui-même se soit terminé par la guérison;

Que le choléra est une des maladies qui peuvent le mieux prouver la puissance de la médecine;

Que les sujets bien portans, attaqués du choléra, sont facilement guéris lorsque la maladie a été prise de bonne heure.

Il demande si, dans le cas où le choléra serait arrêté dans son début par une médication appropriée et bien convenable, on serait en droit, d'après les règles de la bonne logique, de faire une maladie particulière de ces sortes de cas.

Il répond que non; car, sans l'intervention du médecin, cette maladie serait devenue le choléra dans sa plus grande intensité.

Le docteur Broussais dit que, cinq semaines environ avant l'apparition du choléra, il avait vu se développer, à l'hôpital qu'il

dirigeait, une grande susceptibilité dans l'appareil de la digestion; que les convalescens devaient être soumis à un régime différent, et plusieurs maladies à un traitement différent.

Cette susceptibilité, que le docteur Broussais n'a observée que chez des individus déjà malades, a existé pour les populations entières des lieux envahis par le choléra. Les seuls individus chez lesquels ces premiers symptômes se sont développés jusqu'à un véritable état de maladie ont réclamé les secours de l'art. Les médecins n'ont donc pas observé la résistance naturelle qu'un si grand nombre d'hommes bien portans ont opposée avec succès à la maladie.

C'est ce degré, qui n'est déjà plus la santé, sans être encore la maladie, qui me paraît être le travail préservatif de la nature. Ne serait-il pas digne d'attention?

En effet, une maladie qui possède une puissance de propagation aussi grande que le choléra, doit exercer sur la masse des hommes une influence d'autant plus grande et plus générale; cette influence a des degrés qui varient depuis la plus légère altération de la santé jusqu'à l'état qui donne la mort. Il y a dans cette série d'effets des degrés qui deviennent préservatifs; c'est le principe de l'inoculation, c'est celui qui fait cesser la maladie.

Ce qu'il y a d'admirable dans cette opération de la nature, c'est que la cessation du mal est d'autant plus instantanée que sa vivacité est grande et sa force de propagation plus puissante. Ne devons-nous pas y trouver l'espoir que cette maladie ne peut nulle part être permanente et devenir endémique?

Si cette argumentation peut conduire à faire penser que ce soit en effet un procédé semblable à celui de l'inoculation qui mette des bornes aux ravages d'une épidémie, ce fait, riche des conséquences que je cherche, ne pourrait trop en lui-même se recommander à la méditation des médecins.

Sans même admettre qu'il puisse devenir possible à l'homme de s'emparer du travail préservatif de la nature, il suffirait de reconnaître qu'il existe, pour en tirer le plus grand avantage. Il pourrait en résulter une modification importante dans les précautions à prendre en cas d'épidémie, et dans le régime à suivre. Au lieu de se soustraire à l'action de l'atmosphère que l'on croit imprégnée de miasmes épidémiques, il faudrait seulement chercher, par un régime convenable, à favoriser le travail préservatif de la

nature, en éloignant toutes les causes qui peuvent contribuer à donner au mal le développement qui le rend mortel.

Il y a un dicton vulgaire que l'on débite sans l'avoir médité et sans en avoir pénétré le principe, ni mesuré les conséquences. Quand un individu arrive dans un pays qui lui est étranger, et qui diffère essentiellement de celui qu'il habitait, il souffre de ce changement; on dit alors qu'il n'est pas encore *acclimaté*; cela veut dire qu'il est sensible à toutes les conditions nuisibles d'une atmosphère qui lui est nouvelle. On le dit *acclimaté* quand il peut, comme les indigènes, résister à ce que cette nouvelle atmosphère avait de dangereux pour lui.

Comment procède la nature dans cette circonstance? par le même principe. Elle inocule, par une légère altération de la santé, le mal que pourrait produire l'atmosphère, et l'organisme cesse d'être sensible à des conditions atmosphériques qui, dans leur nouveauté, pouvaient lui devenir nuisibles. L'homme est acclimaté.

C'est ainsi que, dans les mains de la nature, le miasme morbifique devient un moyen curatif.

N'avons-nous pas d'utiles enseignemens à recueillir de ces faits? n'y trouvons-nous pas les deux principes sur lesquels repose l'homœopathie?

L'homogénéité du remède, la division de la substance médicinale jusqu'à sa réduction en atome.

Il est impossible à l'homme de s'emparer du miasme même d'une maladie pour en faire, comme le fait la nature, un moyen de préservation et de guérison. Cette opération n'a encore eu lieu qu'une seule fois pour l'inoculation de la petite-vérole. Pour agir dans ce système, il est donc nécessaire de chercher une substance douée de la propriété de produire des effets semblables à ceux que le miasme même aurait produits. La vaccine a été le premier exemple de ce procédé (1).

(1) En parlant de la vaccine, je crois utile de citer les expériences récentes qui ont été faites par le docteur Cross, et qui lui ont donné la preuve des résultats suivans:

Le vaccin, préparé et donné comme remède selon la médecine homœopathique, s'est montré un spécifique puissant pour guérir, dans peu de jours, la petite-vérole naturelle parvenue à son entier développement.

Ce remède a fait disparaître dans un période de temps très-court les

Cette recherche a été la plus longue et la plus difficile étude à laquelle Hahnemann ait senti le besoin de se livrer.

Chaque fait dans l'ordre naturel se rapporte à une cause générale. Un observateur habile n'en laisse donc échapper aucun. Il faut suivre le médecin dans le développement expérimental de son système ; nous y trouverons en faveur des principes de l'homœopathie des preuves qui seront d'accord avec celles que nous avons cherchées dans les lois générales de la nature.

Hahnemann avait observé que le mal produit par le froid ne peut se combattre que par le froid. Un membre gelé est perdu si on l'expose à l'action du feu ; c'est par l'eau froide et la glace qu'on lui rend la vie.

Au contraire, un verre d'eau à la glace a souvent donné la mort à celui qui le boit étant trop échauffé,

De même, une brûlure devient dangereuse si on la traite par l'application des corps froids.

On guérit un estomac dérangé, en le dérangeant momentanément davantage par un vomitif.

L'excès du mercure produit des phénomènes semblables à ceux du mal à la guérison duquel on l'emploie.

L'observation de ces faits, et de celui de la vaccine, a fait penser à Hahnemann que le principe curatif de la nature pourrait

premiers symptômes de la petite-vérole, et en a prévenu le développement.

Il s'est donc montré préservatif contre un mal déjà indiqué par ses premiers symptômes, et curatif de ce même mal dejà développé.

Le docteur Gross ne doute pas que le vaccin employé de la même manière ne soit suffisant pour remplacer la vaccination.

Des expériences ultérieures compléteront ces premiers essais, et donneront une preuve de plus que le principe de l'inoculation est une des lois de conservation de la nature.

Le célèbre docteur Frank, déjà vieux quand l'inoculation de la petite-vérole fut trouvée, disait qu'il ne doutait pas qu'on ne parvînt à découvrir le moyen d'appliquer cette méthode à un grand nombre de maladies, mais qu'il ne vivrait pas assez long-temps pour être témoin de ses progrès.

Le docteur Hahnemann a fait de ce principe d'inoculation la base de sa doctrine ; car le remède homogène, c'est-à-dire celui qui produit des symptômes semblables à ceux de la maladie qu'il doit guérir, n'est autre chose qu'une inoculation. D'après les premières expériences faites sur ce procédé, il n'était regardé que comme un moyen préservatif. Hahnemann a prouvé par l'expérience qu'il était aussi un moyen curatif.

bien être celui de l'homogénéité plutôt que celui de l'opposition; que par cette dernière méthode suivie depuis si long-temps, et cependant toujours incertaine, toujours conjecturale, on établissait, en comprimant la nature, un véritable combat singulier entre le mal et le remède; que quand le malade ne succombait pas dans le moment de la lutte, bien des parties du champ clos se trouvaient renversées, ébranlées ou au moins dérangées, et qu'une longue et souvent incertaine convalescence avait peine à les rétablir; que l'homogénéité, au contraire, procédant par similitude et par assimilation, ne devait pas produire une lutte si souvent dangereuse.

De même que la glace guérit le mal que produit le froid, que le vomitif guérit l'estomac qui a envie de vomir, etc., etc., de même le remède homogène, comme l'inocûlation et la vaccine, devra pouvoir produire des symptômes semblables à celui du mal qu'il doit guérir. C'est donc à la similitude des symptômes qu'il sera possible de reconnaître le remède spécifique.

Hahnemann, d'après l'ordre des nouvelles idées qu'il venait d'acquérir, a donc senti le premier la nécessité de connaître avec une entière exactitude la vertu propre à chaque substance médicinale. Il a reconnu que les observations faites jusqu'à lui étaient insuffisantes pour parvenir à cette exactitude; car les effets produits par les remèdes n'ayant jamais été observés que combinés avec ceux qui sont produits par un état de maladie, il avait été impossible de séparer les symptômes et de distinguer ceux qui appartenaient à la maladie de ceux qui avaient été produits par la substance médicinale seule. La vertu curative n'apparaissait donc jamais d'une manière assez isolée pour être distincte, et son emploi n'était que le résultat d'expériences incomplètes. Il n'y avait donc jamais rien eu de positif dans l'examen de la vertu curative des substances médicinales et de la nature de leur action. La recherche du rapport entre le mal et le remède n'avait donc jamais été faite de manière à donner un résultat distinct; et c'est cependant ce rapport qui doit servir de base à l'art de guérir, si l'on veut lui donner un plus haut degré de certitude.

Hahnemann a donc cru reconnaître deux autres nécessités.

La première, d'employer toujours les substances médicinales simples et sans mélange; car, étant à la recherche de la spécificité, et devant admettre qu'elle ne pouvait exister que dans des substan-

ces simples, il se serait éloigné du principe qu'il avait posé en les mélangeant.

Comment eût-il été possible de parvenir à connaître la vertu curative propre à chaque substance, si jamais elle n'eût été employée seule? De deux choses l'une: ou les substances mélangées ont de l'analogie entre elles et produisent des effets semblables, alors que gagne-t-on à leur mélange? ou elles sont entre elles dans des rapports opposés, ou tout au moins différens; mais alors sait-on jusqu'à quel point la partie curative propre à chacune dans son état d'isolement se trouvera changée, affaiblie ou neutralisée par le mélange?

Après avoir chargé la pharmacie de faire une composition chimique de plusieurs substances, on charge l'organisme du malade d'en faire la décomposition et de produire simultanément les différens effets que l'on croit être la propriété de chacune d'elles. Mais sait-on comment il parviendra à faire cette opération? Et comment l'estomac qui en est chargé, puisque c'est à lui qu'on adresse le mélange, agira-t-il sur les différentes parties qui le composent?

Parce que les symptômes d'une maladie sont complexes et trahissent la souffrance de plusieurs organes à la fois, on a recours à des moyens curatifs complexes. L'on augmente ainsi les difficultés de l'observation par le mélange des remèdes.

Si tout état de maladie a une cause primitive unique, si le mal est simple dans son principe, s'il n'est complexe que dans ses conséquences, la vertu du remède spécifique étant de faire disparaître le principe, les phénomènes secondaires diparaîtront, quand la cause qui les produit aura cessé.

Pour juger la propriété d'une substance médicinale, Hahnemann a donc regardé comme seconde nécessité d'observer les effets qu'elle produirait sur un individu en état de santé; tous les symptômes qui se manifestent sont alors le produit certain de la substance médicinale seule, et désignent le mal à la guérison duquel la nature l'a destinée.

L'état de maladie est un état d'irritation pendant lequel tout l'organisme acquiert un bien plus haut degré de susceptibilité (de réceptivité). Telle chose indifférente en état de santé devient une imprudence grave pour le malade, et lui donne souvent la mort. Il faut bien admettre que l'organisme dans cette situation soit aussi

sensible au principe de conservation qu'à celui de la destruction ; sans cela toute maladie serait mortelle. Ainsi la plus petite substance médicinale, quand elle est le spécifique que demande la nature ; produira un bien qui ne sera pas dû à son volume, mais à son affinité avec la maladie, et à la force d'absorption que cette dernière donne à l'organisme, quand son mouvement n'est pas comprimé par la quantité du remède.

Ce besoin d'affinité et cette puissance d'absorption se manifestent quelquefois chez le malade par le désir de la substance qui viendra soulager la nature ; il en donne lui-même l'indication, et les médecins sages ne s'y montrent pas opposés.

Cette sorte d'instinct est donc une loi de la nature qui se manifeste chez l'individu doué d'une organisation moins matérielle, ou chez lequel l'état de maladie produit cette puissance nerveuse, si riche en phénomènes encore inexpliqués.

Ainsi la vertu du remède spécifique est d'agir par affinité et par assimilation ; une absorption douce et facile favorise le travail de la nature. Une dose forte, au contraire, agit par perturbation ; elle attaque, elle trouble la nature ; quand elle guérit, c'est à la manière des orages, qui ramènent le beau temps, il est vrai, mais après avoir fait des ravages ; et peut-on d'avance mesurer les dommages que causera l'orage qu'on a soi-même suscité ?

Plusieurs raisons se réunissent donc pour produire ce phénomène de la puissance du remède donné selon les préceptes de l'homœopathie: 1° la simplicité de la substance ; 2° le dégagement de la force curative de son enveloppe matérielle ; 3° l'isolement de la substance de tout ce qui pourrait affaiblir ou neutraliser son action ; 4° l'affinité qui doit exister entre la maladie, le remède, et la puissance d'absorption et d'assimilation de l'organisme malade pour le remède qui lui est propre; 5° l'irritabilité de l'état maladif, qui produit un plus haut degré de susceptibilité, une plus grande force de réceptivité, et augmente l'action du remède en raison inverse de son volume.

Hahnemann a fait des expériences déjà multipliées ; toutes continuent à prouver les principes qu'il avait su déduire de ses premières observations, et qu'il a posés comme base de sa méthode. Depuis plus de vingt ans des médecins élevés à son école pratiquent la médecine selon ses principes. De nombreuses guérisons attestent chaque jour davantage combien cette nouvelle doc-

trine est digne de l'attention des médecins. Cependant elle n'est que tolérée par les gouvernemens ; les écoles de médecine n'en tiennent aucun compte ; les médecins la repoussent comme une hérésie ; c'est une nouveauté sans base, disent-ils ; elle passera comme ont passé d'autres systèmes. Les malades soulagés en deviennent les seuls apôtres ; ils affirment sans comprendre, ils croient.

Si la doctrine est vraie, elle finira par triompher de la légèreté avec laquelle on la traite, ou des obstacles qu'on lui oppose; mais cette marche est trop lente quand il s'agit d'une chose qui pourrait devenir si positivement utile. Les esprits éclairés ne devraient donc pas condamner sans examen.

Des faits observés, quelque nombreux qu'ils puissent être, ne sont que du savoir ; ils ne s'élèvent à la condition de science que quand les lois qui les produisent ont été découvertes. C'est par cette raison que l'on dit l'art et non pas la science de la médecine; l'art de guérir ne se compose, en effet, que de la compilation de toutes les observations connues ; les précédens font la règle ; les résultats le plus souvent obtenus sont les exemples, et les moyens employés le précepte. Cela explique pourquoi tant de systèmes se combattent et se succèdent. Il est en effet extraordinaire que les auxiliaires indispensables de l'art de guérir, comme la chimie, la botanique, l'anatomie, soient de véritables sciences, tandis que la médecine reste livrée aux inspirations plus ou moins heureuses de ceux qui la professent. L'instruction la plus étendue, dans le système actuel, ne peut jamais avoir un résultat positif ; elle développe les facultés nécessaires pour mieux saisir le caractère d'une maladie, elle donne un plus haut degré de certitude au coup d'œil, mais elle laisse cependant la médecine un art conjectural.

L'homœopathie, jusqu'à ce jour, ne se compose, de même que l'ancienne médecine, que d'un corps d'observations. Hahnemann, il est vrai, obtenant toujours les mêmes résultats par les mêmes moyens, les a proclamés comme lois ; il a écrit l'*Organon* ; mais il ne puise les preuves de ces lois que dans les résultats eux-mêmes. Cela ne suffit pas pour combattre avec un succès décisif d'autres résultats, qu'une plus longue expérience enseigne comme préceptes. La lecture des œuvres de Hahnemann est donc insuffisante pour convaincre.

Plus un médecin est habile, plus il croit avoir trouvé dans l'étude de toute sa vie les moyens de sauver ou au moins de soulager les hommes, plus aussi son esprit se refusera à croire à la vérité de principes entièrement opposés à ceux qu'il professe. Le hasard seul, ou un très-grand désir de connaître, peut donc, en le rendant témoin des résultats obtenus par la méthode homœopathique, commencer à fixer son attention, et c'est alors par la voie des expériences qu'il peut arriver successivement à un changement de doctrine. Mais cette voie est lente, parce qu'elle est individuelle; il faut, en effet, un esprit bien docile aux conseils de l'observation et un dépouillement bien complet de la vanité de l'homme, pour renoncer à tous les principes d'une profession longuement et difficilement apprise.

Cela explique pourquoi la méthode homœopathique, suivie en Allemagne depuis vingt ans par un nombre de médecins qui augmente chaque jour, est si peu répandue en France et en Angleterre. Il faudrait donc encore appeler l'examen sur un autre terrain que celui de l'observation.

Nous avons, en toute chose, besoin de deux opérations pour obtenir la certitude d'avoir trouvé la vérité. L'abstraction seule conduit souvent à l'erreur; c'est l'histoire de toute philosophie qui ne veut reposer que sur le raisonnement. Les faits seuls ne sont que de l'empirisme; de nouveaux faits font changer les doctrines.

Le mouvement du monde, tel que nous le voyons, repose sur deux principes, celui de la conservation et celui de la destruction. Il y a équilibre dans leur lutte; le principe de la conservation ne succombe que dans l'individu; sa durée est limitée; c'est par le renouvellement de l'individu que l'espèce continue à exister.

Tout ce qui a vie doit finir. Le problème de la médecine n'est donc pas d'une manière absolue d'empêcher de mourir; elle ne peut qu'éloigner les causes qui ne sont pas encore suffisantes pour donner la mort, mais qui pourraient déjà le devenir, si elles n'étaient pas combattues (1).

La nature a donc des lois différentes de conservation: celles qui

(1) Il ne s'agit pas dans cette discussion des maladies qui proviennent d'un vice organique; celles-là ne peuvent pas être guéries; elles ne peuvent être que soulagées.

conservent l'espèce, celles qui conservent l'individu. Les premières, illimitées, sont hors de notre portée; les secondes, si nous pouvions parvenir à les découvrir, devraient devenir la base de l'art de guérir. L'étude devrait donc se vouer à cette recherche, mais elle a jusqu'à présent suivi une autre route.

On a toujours cherché à approfondir la nature des maladies et à trouver les causes qui les produisent; elles resteront cependant toujours le plus grand des mystères. En vertu de quelle loi ont-elles un caractère si positivement individuel qu'elles se reproduisent sous une forme toujours la même? Quel est le principe de la périodicité de la fièvre et de l'extrême variété à laquelle cette périodicité est soumise? Ce sont là des questions insolubles.

Ma pensée sur cette matière se résume par ce que j'ai dit du choléra. Tous les médecins se sont empressés de rechercher comment il arrivait, comment il agissait sur l'organisme, et l'on ne s'est pas encore occupé de la question de savoir comment il cessait, par quelle loi il a cessé partout de la même manière. Il est cependant évident que les causes naturelles qui font cesser une épidémie, doivent être plus en rapport avec les moyens de la guérir que celles qui l'apportent.

Si l'argumentation que j'ai faite sur cet objet pouvait ne pas être renversée, elle prouverait par la voie de l'analyse les deux principes sur lesquels repose toute la doctrine homœopathique, et que le docteur Hahnemann a su trouver par la voie de l'expérience.

Ne serait-ce donc pas la vérité?

Cette question ne me paraît pas avoir encore été posée comme je viens de le faire. La solution peut en être utile. Je n'hésite donc pas à la livrer à la discussion des hommes appelés par leurs connaissances à juger de pareilles matières.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES SUR LA SÉPIA;

Par le Docteur GRIESSELICH.

La sépia est un si puissant moyen dans certaines affections douloureuses, et elle m'a rendu de si grands services, que, sans elle, je renoncerais à exercer l'homœopathie. Elle est surtout fort utile

dans les maladies douloureuses des femmes, en particulier les maux de tête et les dérangemens des règles qui s'accompagnent de douleurs. Elle me paraît être un véritable remède destiné aux femmes, et sous certains rapports représenter la pulsatille parmi les substances médicamenteuses tirées du règne animal. Sans doute sa sphère d'action s'agrandira beaucoup lorsqu'on l'aura essayée davantage : cependant on pourrait déjà la considérer comme étant, avec le soufre, celui des moyens dits antipsoriques qu'on connaît le moins mal. Mais, pour la connaître mieux encore, il faut renoncer à la méthode que les homœopathes ont suivie jusqu'à présent dans leurs expériences sur les médicamens, et en adopter une autre que la science réclame réellement lorsqu'on réfléchit bien à cet égard.

Jusqu'à présent je n'ai employé la sépia qu'à la trentième dilution, et toujours j'en ai été satisfait; je n'ai jamais vu non plus le rapprochement des doses être suivi d'inconvéniens.

Je vais rapporter quelques cas d'affections douloureuses de la tête, où ce médicament m'a rendu de grands services.

1. Une personne de 19 ans, pâle, jaunâtre, ayant les traits affaissés et la santé fort dérangée, fut atteinte, dans sa quatorzième année, de dartres qu'on répercuta par des médicamens appliqués extérieurement. Parvenue à l'age de quinze ans, elle éprouva de violentes douleurs dans l'oreille gauche, où elle ressentait des élancemens, des battemens et des tiraillemens; dans le même temps, son nez et ses joues s'enflaient fréquemment. Depuis un an, ces douleurs se font sentir à un degré très-violent; elles partent de l'oreille gauche, procèdent de dedans en dehors, et s'étendent jusqu'au cou, la mâchoire inférieure et la nuque, de manière que la malade ne peut se remuer, et qu'elle est obligée de rester tranquille et raide; tout mouvement, tout bruit, tout ébranlement, l'action même de parler, accroît les douleurs, qui augmentent également quand on touche au côté gauche de la tête. La douleur est surtout très-violente le matin, entre sept et huit heures; plus tard, elle diminue; après le dîner, elle redevient plus vive, puis elle s'affaiblit de nouveau le soir, et elle reprend beaucoup de violence la nuit, dans le lit; elle réveille la malade, dont le sommeil est en général fort agité et non réparateur. Le caractère prédominant de la douleur est maintenant l'élancement. Autrefois la malade était d'un caractère gai; en ce

moment elle est abattue, peu disposée à parler et maussade. Le matin, goût muqueux dans la bouche; obligation de cracher beaucoup, beaucoup de soif, propension à la constipation. Le temps humide est défavorable à la malade; mais l'air libre n'aggrave pas le mal. Les règles sont régulières sous tous les rapports.

Je donnai le 18 décembre *bellad.* X iij, et au bout de cinq jours *bellad.* X j. Les douleurs furent pendant quelques jours d'une violence extrême, tellement que je cherchai à les calmer par quelques petites doses de café cru, que je répétai rapidement (matin et soir). Le 26 décembre, la douleur était quelquefois intermittente; je fis prendre *nux* X à faible dose (deux doses à un jour de distance), ce qui fut immédiatement suivi d'un accès des plus violens. Je donnai *puls.* X iij, qui procura un peu de repos.

Une vive affection morale déprimante, éprouvée le 4 janvier, me détermina à employer *ignat.* IV, dont la malade prit trois petites doses dans l'espace de trois jours. Il s'ensuivit du calme, de manière que, le 9 janvier, la malade se trouvait dans un état supportable, quant aux douleurs; elle-même s'en félicitait. Le mal avait perdu beaucoup de son intensité; mais l'état général me poussait à combattre l'affection psorique évidente, et pour cela nul moyen ne convenait mieux que la sépia. Le 9 janvier, je fis prendre *sep.* X ij: jusqu'au 14, il n'y eut que des ressentimens rares de douleurs. Le 19 et le 23, je donnai *sep.* X ij. Le 27, je remarquai que le teint était meilleur; les nuits étaient tranquilles, et les douleurs avaient entièrement disparu. Jusqu'au 11 février, tout alla bien; mais la malade se refroidit, et fut prise d'un léger accès de douleurs. Le 18, *sep.* X ij, répétée le 25 février et le 3 mars.

Le 12 avril, la malade ne se plaignait plus; elle avait l'air de la santé, et son moral était redevenu tranquille. Je ne lui fis donc plus rien prendre. Aujourd'hui, depuis quatre mois la guérison ne s'est pas démentie.

Les premiers médicamens avaient été trop rapprochés; cependant on ne peut pas dire que la belladonne ait accru l'accès.

J'ai choisi la sépia eu égard à ses symptômes 62, 78, 84, 85, 90, 101, 188, 200, 298, 306, 345, 1214, 1216 et 1233. Le résultat a justifié mon choix.

L'arsenic pouvait être mis en parallèle avec elle: mais elle se

distingue par le caractère lancinant des douleurs, qui fut pour moi un guide certain.

2. Une demoiselle de 25 ans, blonde et maigre, ne se rappelait pas d'avoir été malade dans sa jeunesse. Il y a cinq ans, pour la première fois, elle fut prise d'un mal de tête, qui augmente depuis deux ans. Ce mal est caractérisé maintenant par une pression à la région susorbitaire gauche. La malade est obligée d'appuyer la main sur l'œil. Elle éprouve un sentiment de sécheresse et de raideur dans l'œil ; en outre elle ressent dans toute la tête une douleur qu'elle ne peut décrire ; à l'occiput, c'est plutôt un battement ; la douleur est entremêlée de petits élancemens ; toutes les semaines il survient un accès. Vers l'époque des règles, les douleurs augmentent, comme aussi par l'effet des émotions morales. Ordinairement, la personne s'éveille le matin avec la douleur ; elle est alors sans appétit, et il lui faut garder le lit, quand cette douleur devient plus forte. Un accès peut durer cinq à six jours ; il s'y joint des envies de vomir ; la malade éprouve en outre un vertige à tomber à la renverse, de temps en temps, mais qui se dissipe promptement, avec sentiment comme de défaillance. Elle l'éprouve environ quatre fois par an, avec chaleur dans la tête ; il se termine par la diarrhée, et survient après un refroidissement. Depuis quatre ans la personne souffre aussi de la poitrine; elle éprouve, au milieu de la poitrine, une douleur pressive, qui augmente même par les attouchemens ; dans les côtés, le gauche surtout, se font sentir des élancemens, qui augmentent en faisant des inspirations profondes, comme aussi en marchant le nez au vent. De temps en temps de petits élancemens sur toute la poitrine ; elle perd aisément haleine, et souffre d'une toux sèche, provenant de la poitrine, sans chatouillement. Le matin seulement, elle tussicule pour détacher de sa gorge beaucoup de crachats muqueux. Il y a quatre ans, elle a craché du sang. En sortant de table elle a des renvois ; les vents la tourmentent beaucoup. Les règles sont régulières ; dans l'intervalle des périodes, flueurs blanches peu âcres. Il y a grande propension à la sueur, mais qui était plus forte jadis que maintenant.

Les indications de la sépia étaient palpables. Je donnai le 9 janvier *sepia* X iij, le 20 X iij, le 4 février X j, le 18 X iij, le 25 X ij, le 3 mars X ij, le 17 X j, le 14 avril X ij, puis, enfin,

à de plus grands intervalles, deux doses X j ; en tout donc dix doses. Dès le 4 février le mal de tête était moins fort. Dans le premier tiers de mars, il y eut un accès plus fort, mais cependant moins violent que par le passé, et pendant huit jours il n'en survint aucun. Dans le premier tiers d'avril, immédiatement après un refroidissement, se déclara un accès, après quoi il n'y en eut plus. La sépia eut peu ou point d'influence sur les autres affections. Plus tard, dit-on, le mal de tête est revenu à un moindre degré, et la phthisie pulmonaire s'est développée. La guérison n'a donc point été durable; cependant l'action de la sépia a été trop manifeste, pour qu'on puisse la révoquer en doute.

3. Une femme délicate, ayant l'air de la santé et brune, avait eu la teigne dans sa jeunesse. Toutes les semaines, depuis plusieurs années déjà, elle éprouve au moins un accès de migraine; cet accès commence, la plupart du temps, le matin, et dure 24 à 36 heures. La douleur ne se fait sentir que dans une petite étendue au dessus de l'œil droit ou gauche; elle s'étend jusqu'à l'occiput, où la peau est si sensible qu'elle ne permet pas de se peigner. La personne est obligée de se coucher, d'éviter la lumière et le bruit, sans quoi elle souffre davantage; elle a en outre des envies de vomir et un mauvais goût dans la bouche. Depuis dix à douze ans, elle porte au visage des boutons qui causent beaucoup de cuisson; l'épiderme se détache; c'est une dartre sèche, très-peu étendue, qui règne aussi au cou, à la mâchoire inférieure et vers les tempes. Les règles avancent parfois de quelques jours; elles sont souvent précédées de violens maux de ventre, et coulent en abondance; le sommeil est agité, léger; difficulté de s'endormir après minuit. Le matin, en se levant, souvent de la lassitude; grande tendance du sang à se porter vers la tête; souvent de la chaleur à la plante des pieds, comme s'il allait y survenir des rhagades; tressaillemens en s'endormant et pendant le premier sommeil; flueurs blanches, que la marche augmente, et qui excorient.

Le 24 février *sepia* X iij; le 2 et le 10 mars, X ij et X j; le 18, X ij; le 29, X j; le 29 avril, X j; le 6 et le 14 mai, X j; le 23 mai, les 1, 9 et 17 juin, X j; en tout donc douze doses. Jusqu'au 5 mai, amélioration sensible quant au mal de tête, qui n'a pas reparu jusqu'au 23 juin, ni depuis. Mais la sépia n'influa en rien sur les flueurs blanches, qui parfois même étaient plus abon-

dantes; c'est pourquoi, sept jours après la dernière dose de sépia, je donnai l'alumine, qui ne fit rien non plus.

4. Une femme de 25 ans, ayant l'air de la santé, était sujette depuis cinq à six ans à la migraine, qui, dans les premières années, venait tous les deux, quatre ou six mois, mais qui, en dernier lieu, reparaissait tous les huit et quinze jours, et avec plus de force que par le passé. La plupart du temps, l'accès commence le matin, au sortir du lit, par une sorte de térébration et de martèlement au dessus d'un œil, rarement des deux, et qui s'étend jusqu'à la tempe. L'accès durait d'abord un à deux jours, le dernier en dura huit. Quand la malade se couche, la douleur augmente. Le mieux pour elle est de tenir la tête à demi inclinée de côté et à demi couchée. La chaleur n'a aucune influence, mais elle ne peut point dormir la nuit; violentes envies de vomir, ou vomissemens de mucus et d'écume, quand elle mange quelque chose pendant l'accès, elle vomit et tombe en syncope; constipation continuelle; de temps en temps douleur brûlante dans l'anus. Les règles ont disparu depuis un an; flueurs blanches assez abondantes, non âcres, mais causant de la faiblesse dans les jambes; sommeil de la nuit alternativement bon et mauvais; souvent aussi chaleur sèche, avec afflux de sang à la tête; battemens de cœur la nuit, rarement dans la journée, suivis de faiblesse; moral gai, mais mélancolie et abattement pendant l'accès; le matin, en s'éveillant, la tête est engourdie, avec douleur interne, qui n'a point de caractère déterminé.

Sepia X iij. Au bout de quelques jours, trois hémorrhagies nasales à la suite l'une de l'autre, ce qui n'avait point eu lieu depuis six à huit ans. Le 14 et le 21 mars, *sepia* X j. Mais un dérangement de l'estomac m'obligea de donner le 26 et le 27 *nux* X iij et VIII iij. Du 3 mars au 14, et jusqu'au 8 avril, pas de migraine. Ce dernier jour la malade dit éprouver souvent un léger élancement dans les deux avant-bras, vers l'articulation de la main. J'avais donné le 31 mars *tinct. sulph.* X iij, ce qui était trop précipité évidemment. Je voulais vaincre la constipation, mais avec quelque promptitude que la sépia ait enlevé la migraine, du moins jusqu'ici je n'ai pu me rendre maître de la constipation. Cependant je dois faire observer qu'une grippe dont la malade fut prise ensuite et une forte chute obligèrent d'employer

d'autres moyens, qui interrompirent l'action de ceux que j'avais donnés d'abord.

5. Une petite fille de dix ans, fort vive, éprouve depuis longtemps, toutes les deux ou trois semaines, après avoir sauté, et pendant la nuit, un mal de tête, consistant en une douleur indéterminée au dessus d'un œil : le matin il s'y joint d'abondans vomissemens de mucosités ; du reste pas d'autres symptômes. Le choix du moyen était difficile à faire. Je donnai le 4 mars *bellad.* X iij ; le 14, *nux* X i j ; le 19, *sepia* X i j ; le 23 avril, *sepia* X j ; le 5 mai, *sepia* X j. Jusqu'au 26 mars, le mal de tête avait reparu deux fois, mais sans vomissemens. Le 22 avril, après une forte indigestion, survint un plein accès ; mais il n'y en a pas eu depuis.

Evidemment, j'ai fait succéder les médicamens avec trop de rapidité. Il est souvent difficile de renoncer à chercher le mieux, quand on a déjà obtenu le bien.

6. Une femme de 33 ans souffre depuis sa jeunesse du mal de tête, qui augmente depuis six mois. Elle a, toutes les cinq à six semaines, un accès qui commence à la sortie du lit. La douleur augmente dans la journée, quand la personne se couche, et dure encore une demi-heure, après quoi survient une stupeur, par laquelle l'accès se termine. Cette douleur occupe le front, les yeux et la racine du nez. Elle consiste en une lourde pression : parfois elle est accompagnée de bâillemens ; rarement s'étend-elle jusqu'à l'occiput. Le lendemain et le surlendemain, faiblesse extrême. Depuis six mois il s'y joint des vomissemens qui n'ont lieu qu'une fois pendant l'accès, et le soir entre sept et huit heures ; ce ne sont à proprement parler que des hauts de corps. Hors de l'accès, il y a souvent embarras de la tête, avec pression au dessus des yeux. Fréquemment, chaleur dans la tête, même en restant assise tranquille, tricotant, etc. Appétit faible ; elle boit peu, et seulement par habitude. Depuis sa jeunesse, elle est sujette à la constipation. Le sommeil est profond, souvent avec des rêves inquiétans. Quant elle dort très-profondément, et qu'elle a de fort vilains rêves, elle est ordinairement prise d'un accès de mal de tête. Les règles sont régulières durant six ou huit jours, mais coulent peu. Depuis six à huit ans, l'esprit est moins libre, moins disposé à la gaîté. Flueurs blanches, qui durent souvent une semaine et fatiguent beaucoup. Depuis un an, toux : elle re-

vient de temps en temps, et dure quelques jours ou quelques semaines; une fois même elle a persisté quatre mois. Il y a en même temps chatouillement et sentiment comme de constriction dans la gorge. La toux est sèche. Très-rarement la malade crache de petites concrétions dures. Elle n'éprouve point de douleurs dans la poitrine. Elle a souvent des boutons au visage, surtout au nez, et la plupart du temps après s'être refroidie.

Je donnai au commencement de juin quatre doses *sep.* X j, à huit jours d'intervalle. Ensuite j'en fis prendre encore deux, à quinze jours de distance. Jusqu'à présent la céphalalgie n'a pas reparu : il y a seulement de temps en temps un peu d'embarras dans la tête. L'état général est beaucoup meilleur, et le moral a subi un changement favorable.

7. Une femme de 46 ans, corpulente, et paraissant bien portante, fut atteinte, à l'établissement des règles, d'une migraine qui cependant ne revenait souvent que tous les trois mois. Mais, avec le temps, cette migraine a beaucoup augmenté. Depuis un an elle reparaît tous les mois, à l'époque des règles. Deux jours auparavant il survient d'ordinaire, au dessus de l'œil droit, une douleur indéfinissable, mais extrêmement pénible, avec chaleur par tout le corps. Parler incommode beaucoup; la lumière et le bruit font mal; elle est obligée de se coucher, et de fermer ses rideaux. La douleur dure jour et nuit, de manière à empêcher de dormir. Tant que les règles coulent, elle persiste; après la cessation du flux, elle passe au côté gauche. La malade éprouve alors des aigreurs d'estomac et des vomissemens, qui la soulagent. Si le mal de tête ne se déclare pas avant les règles, il survient à leur apparition. Après la cessation de l'accès, qui depuis quatre mois dure environ huit jours, la douleur se retire quelquefois au sinciput, où il semble à la malade qu'elle ait la tête ouverte; la douleur passe jusqu'à l'occiput, et devient violente au point de désespérer la malade. Les règles avancent constamment de deux jours, et sont très-abondantes; pendant leur durée, il y a envies d'uriner et diarrhée. La femme est sujette à la constipation. Il y a dix-huit ans, elle eut la goutte, pour laquelle elle fit usage des bains de vapeur. Depuis lors, elle éprouve, la nuit surtout, dans le bras gauche, la même sensation que si la main était toujours engourdie. En même temps il y a fourmillement dans la main.

Les 7, 13, 19 et 25 août, je donnai *nux* X iv, Xiij (trois fois);

ensuite les règles revinrent à l'époque régulière et moins abondantes; mais le mal de tête parut avec promptitude et très-violent, ainsi que le vomissement. Mieux dans les bras.

Le 2 septembre et le 10, je donnai *sepia* X iij; le 18, *sepia* X ij. Les règles avancèrent de trois jours. Au lieu de l'accès auparavant si cruel de migraine; il n'y eut cette fois-ci qu'une pression au sinciput. La troisième époque menstruelle l'enleva tout-à-fait. Je fis prendre encore deux doses de *sepia* X j, à quinze jours de distance. La malade est demeurée guérie.

8. Une dame de 30 ans, brune, robuste et paraissant très-bien se porter, éprouvait la migraine avant l'époque des règles. D'abord il y eut régulièrement un accès avant chaque époque; mais plus tard ils laissèrent entre eux de plus longs intervalles; une fois même ils manquèrent pendant dix-huit mois. Depuis six ou huit ans, la malade est de nouveau très-tourmentée par sa migraine, qui a augmenté au point de lui laisser souvent à peine une journée exempte de douleurs. Avant et pendant les règles, qui sont très-régulières, la migraine est des plus fortes. La voiture et la fatigue des yeux appellent l'accès. Il se déclare presque toujours le matin. La malade est obligée alors de se coucher; si elle peut dormir le soir, le mal de tête est dissipé ensuite. Pendant la douleur il y a des envies de vomir et même des vomissemens. En général, la douleur se borne à un seul côté de la tête, avec tiraillement et traction. Quelquefois c'est une pression fixe dans les tempes. Toutes les fonctions sont régulières; le moral n'est point altéré non plus.

Le 18 mars, je fis prendre *sepia* X iv, et de cinq en cinq jours, deux autres doses. Le 4 avril la grippe obligea d'employer d'autres moyens. Jusqu'au 20 avril le retour des douleurs fut moins fréquent; il n'y eut que deux forts accès pendant les règles. Je prescrivis quatre doses de sépia, et le cinq mai, j'appris que les douleurs n'avaient plus reparu depuis. Je fis continuer la *sepia* aux mêmes intervalles. Jusqu'au 31 mai, il y eut quatre jours de douleurs, durant les règles; mais elles furent faibles, et se dissipèrent le soir, tandis qu'auparavant c'était alors qu'elles avaient le plus de force. Pendant les cinq semaines suivantes, il n'y eut qu'un seul accès. Je continuai encore la sépia, et jusqu'à présent il n'a reparu qu'un accès. Ici l'action de la sépia est pure, puisque la malade ne fit usage d'aucun autre moyen, ni avant, ni après.

SUR UNE ÉPIDÉMIE DE SCARLATINE QUI A RÉGNÉ DANS LA VALLÉE DE MUNSTER PENDANT LES SIX PREMIERS MOIS DE 1834;

Par le Docteur KIRSCHLEGER.

Situation de la vallée ; sous le 48e degré de lat. sept. et le 5e de long., à l'est de Paris. Elle s'étend du sud-ouest au nord-est, de sorte qu'elle est ouverte au vent du nord-est. Cependant les vents du sud-est, du midi et de l'ouest y règnent souvent aussi. L'élévation au dessus de la mer est de 600 pieds à l'entrée de la vallée, et de 1600 dans les villages les plus élevés.. Les plus hautes montagnes vont jusqu'à 4,200 pieds.

Le mois de décembre 1833 fut extrêmement pluvieux et accompagné d'effrayans ouragans du sud-est. Ce temps dura jusqu'en janvier. Au 31 janvier, le thermomètre n'avait point encore descendu à glace. Vers Noël parurent les premières scarlatines, dans un village situé à 2,000 pieds au dessus de la mer. Les habitans n'appelèrent point de médecins : l'exanthème disparut, les enfans furent libres de sortir. Il y eut diverses hydropisies, souvent de tous les organes ; cinq ou six enfans périrent. Je fus appelé auprès d'un seul. Trois semaines auparavant il avait eu la scarlatine, avec mal de gorge ; mais, pour le moment, il éprouvait une toux spasmodique suffocante, et tous les signes d'une hydrocéphale chronique, avec enflure du ventre et des jambes, et diarrhée. Je ne pus le voir que deux fois en huit jours. Je donnai d'abord *helleb. nig*, puis *bellad.*, et plus tard *cham.* Tout fut inutile, l'enfant mourut.

Jusqu'au milieu de janvier, je n'avais point encore eu à observer un seul cas de scarlatine récente ; mais après que dix à douze enfans eurent succombé, on réclama les secours de l'art. Le 20 janvier, pour la première fois, je vis, dans la même paroisse, une petite fille de dix ans, qui était malade depuis trois jours. On me dit que, trois ou quatre jours auparavant, elle avait été prise de frissonnemens, avec mal à la gorge et perte d'appétit, et que la veille, à la suite d'une grande chaleur, s'était développée l'éruption, qu'on voyait encore sur son corps.

La première fois que je visitai cette petite fille, je la trouvai dans l'état suivant : rougeur scarlatineuse répandue par tout le corps, la tête seule exceptée ; l'éruption consistait en grandes taches rouges, parsemées de petits grains miliaires rouges, plus ou moins abondans. La pression du doigt effaçait promptement la rougeur ; mais, en retirant le doigt, elle reparaissait avec non moins de promptitude. Les autres symptômes, classés suivant leur importance, étaient ceux-ci : douleurs lancinantes, pressives, dans la gorge ; impossibilité d'avaler ; voix creuse, presque inintelligible ; langue blanche ; rougeur foncée de toute la gorge ; allongement et gonflement rouge de la luette ; gonflement des amygdales, se faisant déjà sentir à l'extérieur ; occlusion presque complète de l'isthme du gosier ; respiration par le nez, qui était sec ; céphalalgie pulsative et pressive au front, dans les orbites ou les tempes ; aucun changement dans les autres sens ; point de toux ni de gêne dans la respiration ; perte de l'appétit ; soif sans pouvoir boire ; légère pression à l'épigastre ; constipation ; urine rouge ; grande lassitude dans les membres ; pouls accéléré, de cent à cent dix pulsations. La sœur de cette petite fille, d'un tempérament phlegmatique, se trouvait aussi incommodée, mais elle n'avait que de légers prodromes de la maladie, faible mal de tête, picotemens dans la gorge, horripilations.

Je donnai à la malade *acon.* X iij, dissous dans trois onces d'eau, à prendre par cuillerées, toutes les deux heures. Je ne prescrivis rien pour la sœur. Le lendemain, plus de soif, pouls normal, point de mal de tête ; mais l'exanthème était encore assez fort, et du même rouge foncé que la veille ; la gorge toujours douloureuse ; impossibilité d'avaler ; des points blancs suppurans sur les amygdales. Je donnai *merc.* IV ij. La sœur avait alors une miliaire scarlatineuse assez prononcée, avec pouls un peu accéléré, gonflement de la luette et des amygdales, rougeur de la gorge ; je lui fis prendre deux cuillerées qui restaient de la dissolution d'aconit. Lorsque je revins le troisième jour, les deux petites filles étaient fort gaies dans leur lit ; la plus malade avait craché beaucoup de pus, que j'aperçus encore sur le plancher ; elle crachait encore. La scarlatine était plus pâle, l'appétit renaissait, la soif diminuait, la voix était assez nette et presque naturelle. L'autre fille ne se plaignait presque d'autre chose que d'élancemens dans la gorge ; cependant, elle pouvait avaler : l'érup-

tion n'était point de couleur foncée, ni brûlante. Je revins trois jours après : les deux malades étaient levées, et l'exanthème se desquamait. Quinze jours après, je revis les deux filles, qui couraient partout et se portaient fort bien.

J'appris que d'autres enfans avaient été abandonnés à la nature; ils guérirent bien de l'éruption, mais gardèrent une fièvre continue ; la plupart eurent des maladies consécutives ; ils demeuraient pleureurs pendant long-temps ; ils éprouvaient encore de la soif, sans appétit, pendant la desquamation, toussaient, respiraient avec difficulté, se plaignaient parfois de mal à la tête, et avaient les jambes ou le ventre enflés. La nature en guérit quelques uns ; d'autres périrent de fièvre hectique, d'hydropisie, de fièvre muqueuse ou d'hydrocéphale chronique.

Je puis affirmer en conscience, qu'aucun de ceux qui ont été traités homœopathiquement, pendant la période aiguë de la maladie, n'a éprouvé de maladies consécutives ; cependant, par prudence, je conseillai aux parens de leur faire garder la chambre durant les premiers temps de la desquamation.

Les deux cas précédens appartenaient aux formes simples de la maladie. J'ai observé ainsi une quarantaine d'enfans de quatre à quinze ans. Les symptômes étaient les mêmes, en général, pour ce qui concerne l'exanthème et le mal de gorge ; mais les autres symptômes variaient chez presque tous les individus. Le mal de tête était tantôt plus, tantôt moins fort, la tête plus ou moins entreprise ; les uns avaient des vertiges, les autres n'en éprouvaient point ; quelques uns, mais en petit nombre, toussaient ; la plupart vomissaient d'abord des mucosités, avec de la bile. La soif même, la réaction fébrile, et les autres symptômes inflammatoires offraient beaucoup de variétés. *Acon.* X fut alors toujours mon refuge. S'il restait un mal de gorge lancinant, des vertiges, une céphalalgie pulsative, *bellad.* X ij était le moyen que j'employais. La fièvre étant modérée, si les amygdales menaçaient de passer à la suppuration, si j'apercevais des points suppurans blancs sur ces glandes, je donnais *merc.* IV ij. A l'aide de ces moyens, la maladie, lors même qu'elle avait débuté par des symptômes violens, se dissipait avec rapidité et heureusement, sans affections consécutives. La plupart du temps, l'abcès dans la gorge s'ouvrait au cinquième jour, et toujours il restait ensuite une douleur d'écorchure, ou une sensation semblable à celle que

ferait éprouver la gorge si elle était mise à vif. Je prescrivais alors au malade de se laver la bouche et de se gargariser avec de l'eau miellée tiède. Quand j'étais assez heureux pour prévenir la suppuration des amygdales, à l'aide de l'aconit et de la belladonne, les malades se trouvaient bien dès le cinquième jour, à part la desquamation de l'épiderme. Le mercure favorisait singulièrement l'ouverture de l'abcès des amygdales; mais, loin d'empêcher la suppuration, il semblait au contraire la rendre plus abondante.

Jusqu'à présent je n'ai parlé que des cas simples; mais d'autres plus graves s'offrirent bientôt à moi. Des personnes des deux sexes, depuis 16 jusqu'à 40 ans, même des femmes de 45 ans, furent atteintes de la maladie. En général, la marche de cette dernière fut la même que chez les enfans. Chez un homme de 24 ans, plein d'ardeur, les symptômes inflammatoires allaient jusqu'au délire: anxiété énorme à la région précordiale; pouls plein, accéléré et tendu; visage en feu, yeux rouges; éruption d'un rouge foncé, causant une violente ardeur; soif énorme, sans pouvoir boire une goutte d'eau; gonflement des amygdales, qui étaient grosses comme des noix; rougeur de toute la gorge; occlusion presque complète de l'isthme du gosier; langue sèche; respiration accélérée; constipation. Que faire alors? Devais-je recourir à la saignée? Suivant certains médecins, elle était instamment indiquée. Mais je n'employai que l'aconit pour vaincre l'ennemi. Je donnai une goutte d'*acon.* X dans quatre onces d'eau, à prendre par cuillerées, d'heure en heure, pendant la nuit. Jusqu'à midi on crut le malade perdu; alors il s'endormit et sua; le matin vers sept heures, il put parler, boire, penser, et il n'éprouvait plus que de la douleur dans la gorge; *bellad.* X iij enleva le reste de la maladie en deux jours; la desquamation fut prompte, et au bout de huit jours, l'homme avait repris ses travaux.

Un cas analogue eut une issue un peu moins brillante. Un jeune et robuste paysan avait été copieusement saigné pendant le prodromes de la scarlatine. La maladie n'en fut pas le moins du monde amendée, l'inflammation de la gorge et des amygdales diminuée, la fièvre modérée, le mal de tête calmé. On m'appela. Je prescrivis *acon.* X gtt j, dans trois onces d'eau. L'effet ne fut point brillant; à peine la fièvre tomba-t-elle. Aux symptômes inflammatoires se joignait une certaine faiblesse, comme au

début des fièvres nerveuses. *Bellad.* X ij, donnée deux jours après l'aconit, procura beaucoup d'amélioration; les douleurs de gorge étaient moins fortes, la déglutition plus facile, la tête un peu plus libre. Le mercure améliora l'état général : le troisième jour, la tête était beaucoup plus légère ; crachement du contenu de l'abcès des amygdales; toujours encore de la faiblesse dans les membres ; plus de fièvre. Je laissai le malade sans médicamens ; il guérit lentement, et ne put reprendre ses travaux qu'au bout de quinze jours. Plus tard parurent une multitude de boutons suppurans sur le corps. Je prescrivis deux doses de *sulph.* X ij ; l'éruption dura trois semaines ; après quoi le malade fut parfaitement guéri.

Chez les sujets scrofuleux ou seulement phlegmatiques, il parut très-souvent, pendant la desquamation et peu après l'ouverture de l'abcès des amygdales, des abcès aux glandes du cou, ou seulement dans le tissu cellulaire, derrière les oreilles ou à l'occiput ; parfois aussi on vit des pustules sur le cuir chevelu, des éruptions vésiculeuses, des indurations glandulaires de toute espèce. Les abcès furent la plupart du temps ouverts avec le bistouri, et donnèrent un pus de plus ou moins bonne qualité.

Maintenant, je vais parler des cas les plus graves, et d'abord de ceux qui ont eu une issue fatale. Ils ne furent pas nombreux, et se rapportèrent presque tous à des malades qu'il me fallut traiter dans les dernières périodes de l'affection, ordinairement après que la méthode allopathique avait échoué. La plupart de mes confrères avaient recours aux sangsues ; ils en posaient six à douze au cou, et donnaient à l'intérieur l'oximel nitré, avec le sirop de ronce et l'esprit de Mindererus: s'il survenait des signes de congestion cérébrale ou d'hydrocéphale, ils appliquaient de la glace sur la tête, ou posaient des vésicatoires et des sinapismes sur les extrémités, lotionnaient le corps avec le vinaigre à la moutarde, et donnaient le calomélas à l'intérieur. Il n'y avait rien à objecter à cette méthode; elle était *lege artis* ; mais elle profita peu. Un soir, fort tard, un jeune homme vint me prier de prescrire quelque chose pour sa cousine, qui était malade ; elle avait la scarlatine depuis plusieurs jours ; grande chaleur, agitation, mal de gorge suffoquant ; comme il était tard, et le village où demeurait la malade distant d'une lieue, je promis de la visiter le lendemain matin. Cependant je lui donnai *acon.* X iij, dans quelques onces d'eau, à prendre par

cueillerées toutes les deux heures. Le lendemain je trouvai, à l'entrée du village, un homme qui me pria de ne point entrer chez la malade, parce qu'elle avait auprès d'elle le chirurgien qui la traitait déjà depuis cinq jours; il me dit qu'au total elle était mieux, et qu'on lui avait fait prendre une cuillerée toutes les deux heures; que le chirurgien, qui l'avait déclarée perdue la veille, la jugeait mieux le matin. Je vis qu'on m'avait trompé, et mon intention fut d'abord de ne pas voir la malade; mais je cédai aux instances qu'on me fit, et je trouvai non pas une fièvre scarlatine simple, mais un état hydrocéphalique dans la période d'exsudation. Un pus épais coulait du nez, les yeux étaient vitreux, le pouls petit et vite, l'amaigrissement extrême; indifférence totale, diarrhée, langue sèche, etc. Je me fis expliquer l'état des choses: la malade avait eu le début ordinaire; d'abord malaise, perte d'appétit, frissonnemens, vomissemens, mal de tête, grand mal de gorge; après quoi avait paru l'exanthème; le chirurgien appelé fit mettre huit sangsues au cou et boire des pleines fioles de médicamens; la malade alla toujours en faiblissant, la fièvre s'accrut, le délire survint au quatrième jour, et depuis lors ne cessa plus; l'exanthème prit une teinte de rouge pâle, il survint de la diarrhée et un écoulement de pus par le nez. Le chirurgien prescrivit la glace sur la tête et les sinapismes aux mollets; il donna aussi quelque chose contre la diarrhée. La maladie n'en continua pas moins à faire des progrès, et la veille le chirurgien avait déclaré la mort certaine. On avait entendu parler de la guérison du jeune homme dont je viens de parler, de sorte qu'on fonda encore quelque espoir sur mes moyens. J'appris aussi que la malade ne délirait plus autant et était plus tranquille depuis ma prescription, qu'elle avait reconnu ses parens, et prononcé quelques paroles raisonnables. Mais le cas me parut extrêmement dangereux; la gorge n'était point rouge, mais couverte d'une croûte blanche, la langue sèche, blanche et tremblante. L'aconit n'était plus indiqué. Que faire? L'écoulement du pus par le nez, l'odeur putride de la bouche, les selles diarrhéiques, les soubresauts des tendons, la grande propension à dormir me déterminèrent à choisir *aurum* IV iij. Le lendemain, l'état n'était pas meilleur, je donnai alors *merc. sol.* IV iij. Le jour suivant, le délire cessa, les yeux furent meilleurs, la malade dormit moins, et s'occupa davantage de ce qui l'entourait. Cependant le pouls

était toujours petit et vite, et la respiration difficile; la malade n'accusait pas de douleurs; tous les signes se réunissaient pour établir un pronostic funeste. La mort eut lieu dans la nuit suivante.

Une autre fille de six ans mourut également d'une hydrocéphale aiguë, après avoir été traitée allopathiquement. Je fus appelé la veille de la mort. La belladonne ne produisit rien; l'enfant succomba dans la nuit.

Maintenant, voici des guérisons de scarlatines qui étaient compliquées d'hydrocéphale aiguë, et qui furent traitées homœopathiquement dès le début.

Un garçon de six ans fut pris, un soir, de mal à la tête, mal de gorge et frisson; la nuit, vomissement de mucus et de bile, agitation, beaucoup de soif, peau chaude et sèche, gémissemens et cris pendant le sommeil. Je fus appelé le matin. Je trouvai l'état assez grave, peau sèche, çà et là couverte de taches rouges et de grains miliaires; pouls accéléré, envie de pleurer, jecticulation, gémissemens, soif violente, langue sèche, gorge rouge; l'enfant se plaignait surtout d'avoir mal à la tête. Je craignis qu'il n'y eût complication de congestion cérébrale. Je donnai de suite *acon.* X gl. iv, dans de l'eau. Deux jours après, je revis l'enfant; le pouls n'était plus aussi vite, l'éruption était plus étendue, mais les symptômes de congestion cérébrale avaient beaucoup augmenté; l'enfant crie et gémit, s'agite dans son lit, change à chaque instant de position, ne veut point entendre parler de ses jeux favoris, et ne reconnaît personne, pas même ses parens; la plupart du temps, il a les yeux fermés, et parle en dormant; tantôt il veut courir, et tantôt il demande qu'on le laisse tranquille; il empoigne souvent ses parties génitales. Cependant, l'amaigrissement est peu prononcé. La belladonne et le café étaient indiqués. La grande sensibilité, la disposition à pleurer, l'existence d'une simple éruption miliaire et l'irritation des parties génitales me déterminèrent à prescrire *cofea* II iij. Le lendemain matin, rien d'amélioré; le délire avait été tout aussi fort pendant la nuit, les autres signes étaient les mêmes, sinon plus menaçans encore; l'enfant ne se plaignait de rien, gémissait, criait et dormait les yeux à demi fermés. Je donnai *bellad.* X iij, dans quatre onces d'eau, à prendre par cuillerées, d'heure en heure. Le troisième jour, je trouvai l'enfant dans les bras de

sa mère, assez bien, quoiqu'encore faible. On me dit qu'aussitôt après la première cuillerée, il avait eu du repos et du sommeil, et qu'à son réveil il jouissait de sa pleine raison. L'amélioration marcha rapidement; on laissa sortir l'enfant. Au bout de huit jours, je fus informé qu'il avait beaucoup de peine à respirer, qu'il toussait, qu'il se plaignait de douleurs lancinantes au côté gauche, qu'il avait la diarrhée, avec pression vers l'anus, et que le rectum était même sorti dans la matinée. Après avoir réduit le prolapsus, je prescrivis *bryon.* VIII iij, dans deux onces d'eau, à prendre par cuillerées. Au bout de trois jours, l'enfant allait bien. En huit jours, il fut parfaitement rétabli.

J'ai vu un cas analogue, mais beaucoup plus dangereux, sur une petite fille de dix ans. Un soir, le père vint me trouver, et me dit que cet enfant était atteint du mal régnant; que la veille, il avait eu des frissons, avec mal de tête, grand accablement, et le soir, fréquens vomissemens de mucosités et de bile; que les vertiges et la stupeur ne lui permettaient déjà plus de se tenir sur ses jambes; que, dans la nuit, il avait eu beaucoup de chaleur et de soif, qu'il avait déliré et bu beaucoup, que le matin, il éprouvait mal à la gorge, que sa peau offrait des taches rouges et des grains miliaires, enfin que, dans la soirée, les symptômes s'étaient beaucoup accrus, la chaleur surtout. Je donnai *acon.* X v, dans quatre onces d'eau, à prendre par cuillerées, toutes les les deux heures. Le lendemain matin, je trouvai l'enfant beaucoup plus malade de l'hydrocéphale aiguë que de la scarlatine; il avait passé la nuit dans un délire continuel, ayant la peau brûlante comme du feu; l'éruption se réduisait à rien, il y avait seulement çà et là quelques grains miliaires rouges. La gorge était extrêmement enflée, les lèvres et la langue sèches, la gorge rouge, les amygdales et la luette fort rouges et enflées, la soif extrême, le pouls à 120. Je donnai *bellad.* X ij, et prescrivis, *pour l'apparence*, une cuillerée toutes les demi-heures, d'une once de sirop commun, dans quatre onces d'eau. Le lendemain, l'état n'était point amélioré, sinon que l'éruption était plus répandue et plus abondante; les amygdales étaient plus tuméfiées, et on y apercevait aussi plusieurs points supparans; mais les symptômes de congestion cérébrale étaient fort alarmans; agitation continuelle, jecticulation, yeux à demi fermés, perte de connaissance, cris en dormant, paroles incohérentes et inintelligibles; voix

étouffée par du mucus dans la gorge ; pouls à 130 et petit ; l'enfant ne connaissait personne et ne répondait à rien ; visage rouge. Je portai un pronostic très-défavorable, et prescrivis de donner toutes les deux heures une cuillerée de *merc.* IV iij dans quatre onces d'eau. Le jour suivant, les symptômes étaient encore les mêmes ; délire, jecticulation, défaut de connaissance ; peau brûlante, pouls à 150. Une seule chose me laissait un peu d'espoir ; c'est que l'enfant n'avait pas beaucoup maigri ; cependant, je ne prescrivis rien, parce qu'il y avait encore du mercure, que j'ordonnai de faire prendre jusqu'à la fin. Au bout de quelques jours, j'appris que tout danger était dissipé, et l'enfant sauvé. Je me rendis en toute hâte auprès de lui, et je le trouvai dans son lit ; les yeux nets. La mère me dit qu'on n'avait point été me chercher parce qu'on s'attendait d'heure en heure à la mort, que les deux nuits suivantes avaient été les mêmes ; mais qu'ensuite l'enfant s'était plaint du ventre, que la diarrhée s'était déclarée, et que le malade avait pu répondre alors aux questions ; qu'on avait appliqué un cataplasme au cou et sur le ventre, que le mal de ventre avait cessé par là, mais que le cou était resté très-douloureux ; enfin, que deux sangsues appliquées sur la tumeur, avaient procuré une nuit très-calme. Je trouvai l'enfant faible et la gorge enflée ; il avait demandé à manger ; le pouls était naturel, la peau commençait à se desquamer, la langue était nette, les parotides et les glandes sous-maxillaires étaient fortement enflées. Je fis continuer les cataplasmes ; en huit jours, toute enflure disparut ; et l'enfant recouvra rapidement la santé. Ici, le délire et la perte de connaissance avaient duré six jours. On pourra vouloir attribuer la guérison à la nature ; je ferai remarquer seulement qu'il est extrêmement rare que seule elle parvienne à guérir une hydrocéphale aiguë.

Une autre fille de seize ans, réglée pour la première fois quinze jours avant l'accès, fut prise, avec une violence extrême, par la maladie ; un de ses frères, âgé de huit ans, et une sœur, âgée de six ans, avaient succombé à l'hydrocéphale aiguë, sous le traitement allopathique. Un autre frère, âgé de dix ans, était malade aussi ; l'aconit régularisa promptement la maladie, qui parcourut ensuite ses périodes sans danger. Mais la fille de seize ans avait eu le délire dès la première nuit, quoique l'exanthème fût extrêmement fort ; j'aperçus, non-seulement des grains mi-

liaires, mais de véritables vésicules pleines de sérosité, aux bras et aux jambes. L'aconit, la belladonne et le mercure produisirent les meilleurs effets, comme de coutume. L'énorme desquamation, puisque l'épiderme entier, même du visage, tomba par larges plaques, fut cause que la convalescence dura plus qu'à l'ordinaire; cependant l'enfant avait repris ses travaux quinze jours après être tombée malade.

D'autres formes de la maladie chez des enfans et des personnes âgées, consistaient en absence complète de l'exanthème. Mais le mal de gorge caractéristique était alors beaucoup plus fort et plus douloureux. La marche et les autres signes étaient absolument les mêmes. L'aconit, la belladonne et le mercure suffirent aussi à la guérison. Un allopathe prétendait que ces cas lui avaient causé beaucoup d'embarras, après des applications de sangsues, que dans quelques cas même, la mort avait eu lieu par l'effet d'une angine gangreneuse. Je n'ai rien éprouvé de semblable; mais, quand l'inflammation ne tombait pas par l'aconit et la belladonne, et que les amygdales passaient à la suppuration, *merc.* IV faisait écouler cette suppuration sans le moindre danger, de sorte que le cinquième jour, au plus tard, l'abcès s'ouvrait, et que la guérison marchait rapidement. Quoiqu'il n'y eût point eu d'exanthème pendant la maladie, l'épiderme ne s'en desquamait pas moins.

Un cas eut une issue funeste. Un homme très-bilieux éprouve dans le cours d'un petit voyage, des vomissemens, pesanteur d'estomac, mal de tête, sentiment général de malaise, frisson fébrile, etc. Le médecin appelé déclara qu'il s'agissait d'une gastrite, et prescrivit du jus de framboises, avec de l'eau. Le malade revint chez lui très-souffrant; il eut le lendemain une nuit très-agitée, et sortit cependant le matin du jour suivant; mais il avait l'air d'un spectre. Dans la soirée, vers huit heures, je trouvai la peau couverte de rougeur scarlatineuse; pouls plein, dur et accéléré; langue sale et jaunâtre; gorge rouge; déglutition douloureuse; tête pesante, vertiges, parole embarrassée; écoulement muqueux par le nez, qui ne tardait pas à se dessécher. Il y avait eu plusieurs vomissemens et plusieurs selles bilieuses. Je prescrivis *acon.* VIII gtt. j, dans de l'eau, à prendre en quatre fois. Le lendemain, l'état était le même. Des amis réclamèrent une application de sangsues au cou; je cédai à regret; aucune améliora-

tion ne s'ensuivit. Le jour suivant, tous les symptômes étant devenus plus menaçans, je donnai *nux* VIII vj; aucun bien ne fut produit par là; le malade continuait à délirer; la langue était couverte d'un épais enduit visqueux; les selles étaient extrêmement bilieuses et fétides; il y avait souvent hoquet durant une demi-heure. Le lendemain, le délire était au plus haut degré, et l'éruption toujours d'un rouge très-vif; le hoquet durait des heures entières; le malade se leva dans le délire, et s'habilla; mais au bout de deux heures, il fut affaissé; l'exanthème devint brunâtre, et la mort eut lieu dans la nuit.

J'ai fait aussi des essais prophylactiques dans des familles où il y avait déjà eu un enfant de malade. Je n'ai vu la scarlatine atteindre aucun de ceux à qui je donnai ainsi *acon.* X iv. Mais je n'ai pu expérimenter que sur six enfans, ce qui ne prouve pas beaucoup.

De toutes mes observations, je conclus :

1° Que cette épidémie de scarlatine était très-contagieuse, puisqu'il y eut des familles où elle n'épargna personne;

2° Que la durée ordinaire de la période d'éruption était de cinq jours; celle des prodromes, de deux à quatre; celle de la convalescence ou desquamation, de huit;

3° Que la maladie était toujours accompagnée de pharyngite et d'amygdalite, qui souvent même en étaient le seul symptôme appréciable, aucune éruption ne se manifestant;

4° Que, chez les enfans très-avancés, il y avait toujours des symptômes cérébraux, et que la maladie se montrait chez eux comme hydrocéphale aiguë;

5° Qu'abandonnée à la nature, la maladie guérissait bien dans les cas légers, mais qu'elle entraînait souvent la mort dans les cas graves;

6° Que, dans beaucoup de cas, après avoir été livrée à la seule nature, elle était suivie, pendant la période de desquamation, d'hydropisies, qui souvent, avec ou sans les secours de l'art, amenaient la mort en huit ou quinze jours;

7° Que la méthode homœopathique, appliquée dès le début, conduisit la maladie sans danger à travers toutes ses périodes, qu'elle la mena même à bien dans les inflammations les plus menaçantes de la gorge et du cerveau;

8° Que l'aconit fut le remède le plus efficace dans la période

inflammatoire fébrile, la belladonne, celui qui écarte le plus sûrement les symptômes dangereux d'hydrocéphale, et le mercure, celui qui fit disparaître le plus promptement les abcès de la gorge. Le café a produit aussi de bons effets chez les enfans pleureurs. Je n'ai jamais retiré de grands avantages de la pulsatille. Quelquefois j'ai employé avec succès le quinquina, l'hellébore et la digitale dans les enflures hydropiques. Cependant j'avoue que j'ai souvent donné la dernière avec le plus grand succès, en teinture, à la dose d'une goutte, avec dix grains de nitre, dans quatre onces d'eau, et cela seulement chez des malades qui avaient été traités par des médecins allopathes.

J'ai traité en tout deux cents malades; quatre moururent, dont trois avaient été précédemment soumis aux méthodes allopathiques.

PALINGÉNÉSIE DE LA FORCE MÉDICATRICE DE LA NATURE;

Par le Docteur BEAUVAIS, médecin à Saint-Gratien.

Homo naturæ minister et interpres, a dit Bacon, et tous les médecins se disent *ministres de la nature*, sans comprendre le véritable sens de ce terme. L'éloge de la force médicatrice de la nature est dans toutes les bouches, et cependant on trouve peu de personnes qui soient disposées à en suivre les procédés. On reproche à l'homœopathie de sacrifier à un grossier empirisme et de nier cette force médicatrice. Nous disons, au contraire, qu'elle seule sait en apprécier la portée, que la doctrine si simple de Hahnemann est la seule qui satisfasse aux exigeances de la raison, et qu'à elle seule il convient d'appliquer ces paroles de Linné : *Experientia in rebus medicis debet animari ratiociniis, sine quibus nihil est, nisi res mortua, ac veluti rudis indigestaque moles; rationes experientiâ destitutæ nil juvant, utpote quæ ingeniorum opera sua ludentium mera sunt somnia, mera phantasmata et meteora* (1).

(1) Cette vérité a été reproduite de mille manières diverses. Montaigne, traduisant à sa manière, et sans le citer, un passage de Celse (*medicina est*

Qui ne connaît l'ancien adage d'Hippocrate : πολλοι θαυμαζουσι ολιγοι γινωσκουσι. Scolastiques, éclectiques, thaumaturges, iatro-mathématiciens et chimistes, matérialistes et dynamistes, tous proclament plus ou moins hautement la force médicatrice de la nature. Notre intention n'étant pas d'écrire l'histoire de cette force, nous n'irons point fouiller les ruines de la médecine pour y trouver des argumens : dans une autre occasion, nous tenterons de déblayer les précieux débris qu'elles tiennent enfouis. Mais nous ne pouvons nous dispenser de rappeler les vues de trois grands médecins des siècles passés : elles prouveront que, si bien des idées ont surgi, si beaucoup d'autres sont tombées dans l'oubli, cette grande vérité, qu'il existe une force médicatrice, quoique mal interprétée par les diverses théories de l'irritation, s'est maintenue à flot sur l'océan des siècles.

Sydenham, le plus grand médecin de l'Angleterre, débute, dans son livre *De morbis acutis in genere* (p. 21, *Ed. Kuhn*), par ces remarquables paroles : *Dictat ratio si quid ego hîc judico, morbum quantumlibet ejus causæ humano corpori adversentur, nihil esse aliud quàm naturæ conamen materiæ morbificæ exterminationem in ægri salutem omni opera molientis* (p. 22). *Ipsa pestis quid, obsecro, aliud est quam symptomatum complicatio quibus utitur natura ad inspiratas unà cum aere particulas μιασματωδεις per emunctoria apostematum specie vel aliorum eruptionum opere excutiendas.* Sydenham est en quelque sorte le représentant de cette école qui s'appelle aujourd'hui éclectique. Il évitait toute théorie, et l'école éclectique l'imite en cela. Il reconnaissait la force médicatrice de la nature, et ne la suivait cependant pas, mais gorgeait ses malades des mélanges les plus bizarres de médicamens ; je ne sais si les éclectiques du jour ont une si haute idée que lui de la force médicatrice ; mais ils n'épargneront pas non plus les mé-

ars conjecturalis, neque respondet ei plerumque non solum conjectura, sed experientia), a dit dans son style naïf : « L'expérience est proprement sur son fumier au sujet de la médecine, où la raison luy quitte toute la place. » Voltaire s'est montré plus sage dans le passage suivant : « Maupertuis prétend qu'il faut que les médecins ne soient plus que des empiriques, et leur conseille de bannir la théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait qu'on ne se servît plus d'architectes pour bâtir les maisons, mais de maçons, qui tailletaient des pierres au hasard ?

dicamens, dont ils ne prennent point la peine d'étudier les vrais effets.

Stahl, la grande lumière de l'Allemagne, est le second que nous voulons citer. Sa vie entière ne fut qu'un enchaînement de souffrances et de persécutions, et aujourd'hui seulement on commence à comprendre ce génie, dont Barthez ne fut que le reflet. Voici comment il s'explique dans sa *Pathologia generalis* (*ed. Choulant, membr. IV. tom. II., pag.* 31): *Multi insoliti actus in corpore humano contingunt quos vulgus hominum pro morbis ac directis morbidis affectionibus accusat, qui rem penitius considerando ut potius ita salutaris sint efficaciæ, ut si illi non fuerint et potiuscunque in reliqua tali constitutione non fuerint, longe adhuc majus et gravius periculum et liberior atque inde etiam promstior consecutio damnorum resultet.* Stahl est le premier qui ait exprimé la grande idée que les symptômes de la maladie (réactions morbides) ne diffèrent point quant à la qualité des réactions que l'organisme vivant manifeste, pendant l'état appelé santé, dans son conflit avec le monde extérieur (fonctions ou réactions vitales). On peut s'en convaincre par la lecture de son traité *De mecanismi et organismi diversitate*; il ne saurait porter préjudice à l'homœopathie qu'on ouvre les livres de l'allopathie; car le lecteur attentif sait toujours séparer l'ivraie du bon grain, et il y trouve ce dernier en abondance.

Mais le grand rêveur allemand attribuait tous les phénomènes de l'organisme humain à une âme indépendante et douée de raison. On peut très-bien admettre ses vues physiologiques et pathologiques, sans pour cela croire à son âme, qu'il suffit de ramener aux conditions de l'instinct. Or c'est ce qui devient facile quand on a bien saisi la différence entre l'instinct et la raison. Les effets du raisonnement, a dit Pascal, augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal. En effet, la force médicatrice ressemble prodigieusement à l'instinct des animaux. L'abeille, la fourmi, l'araignée, construisent leurs nids de la même manière depuis des milliers d'années, sans tendre à se perfectionner. L'homme, au contraire, est né ignorant, mais il ne s'arrête pas dans ses progrès. L'instinct du besoin peut être réprimé à un certain point par la raison; mais l'empire de celle-ci cesse là où commence la nécessité de la conservation, et, de même que l'animal ou l'enfant à la

mamelle, l'homme le plus instruit obéit aux impulsions de l'instinct conservateur.

Nous avons vu dans Sydenham le représentant de l'éclectisme; Stahl est celui du dynanisme absolu, qui sépare entièrement la forme de la matière, lui assigne une autocratie pure, indépendante de toute accession corporelle, et en fait un souverain sans empire, une puissance déterminante qui ne détermine rien.

Le matérialisme absolu n'est pas plus vrai que ce dynanisme intégral; fruit d'un siècle qui succédait au moyen-âge, il naquit et de l'impossibilité où se trouvait alors l'esprit investigateur d'échapper aux discussions théologiques, et de l'influence des mathématiques, dont la marche rigoureuse, appliquée à la physique, fit concevoir pour la première fois l'espérance d'élever cette dernière à la dignité de science. Quiconque aspirait au titre de penseur devait endosser la livrée des mathématiques, et appliquer les règles du calcul à l'explication des phénomènes les plus hétérogènes. Aujourd'hui le matérialisme a pris une autre forme; il s'est réfugié dans l'anatomie pathologique. Mais chaque chose n'a qu'un temps. Les œuvres de Borelli, de Boerhaave, d'Hoffmann ne sont plus guère que des momies qui ornent les catacombes de l'histoire de la médecine. Le règne de l'école qui base exclusivement la médecine sur l'anatomie pathologique, touche aussi à son terme.

Avant de passer au troisième représentant des doctrines de l'irritation, Brown, nous croyons nécessaire de discuter l'idée qu'on doit attacher aux mots *force* et *matière;* car rien n'a produit plus de divagations que le peu d'accord dans les vues exprimées par ces deux termes. Les philosophes s'entendent bien à appeler *force* la cause nécessaire de toute activité. Mais, sur la question de savoir quel rapport existe entre *force* et *matière*, les opinions sont partagées, et cependant c'est de la fixation de ce rapport que dépend la direction imprimée à toute école dominante en médecine.

Les uns se représentent la matière comme un produit des forces. D'autres pensent qu'elle est pénétrée de forces, ainsi qu'une éponge peut l'être d'eau. Mais la matière n'est ni la source, ni l'enveloppe de la force. Lorsque certaines activités naturelles, telle que l'expansion, l'attraction, la cohésion, etc., se concentrent jusqu'à un certain degré, elles nous *apparaissent* comme matière. Nous ne connaissons la matière qu'autant que quelque chose agit comme force extérieure, et d'une manière déterminée;

sur nos sens. Si, par la pensée, on écarte toute activité quelconque de la matière, toutes les qualites matérielles disparaissent aussi peu à peu, et la matière elle-même se réduit à rien. Matière et force sont objectivement inséparables. Matière sans force sont des termes qui impliquent contradiction. La force est le principe qui, en devenant phénomène, est représenté par la matière.

Pour que les forces puissent agir sur nos sens, c'est-à-dire nous apparaître comme matière, il faut qu'elles se limitent réciproquement. Car si l'on se figure une force isolée, par exemple l'expansion seule, sans la contraction qui la limite, jamais elle n'apparaîtra comme matière. Toute opération naturelle exige donc au moins deux forces agissant en sens inverse l'une de l'autre. Nous en avons la preuve dans l'électricité, le magnétisme, la cristallisation ou l'affinité chimique. La *quantité* de la matière est déterminée par l'intensité ou le degré des forces naturelles qui réagissent l'une sur l'autre. Ainsi l'expansion limitée par la contraction produit une somme de matière. Mais de la proportion différente qui existe entre les forces naturelles opposées résulte la *qualité* de la matière. La matière existe toujours là où deux forces naturelles opposées agissent l'une sur l'autre; mais sa qualité diffère suivant que l'une ou l'autre de ces deux forces prédomine (1).

(1) La force expansive est déjà l'expression d'un rapport déterminé entre l'attraction et l'expansion dans lequel cette dernière prédomine. Prenons un espace de huit pouces, dans lequel l'attraction et l'expansion se limitent réciproquement; nous avons l'image d'une *quantité* de matière que nous appellerons, par exemple, éponge. La *qualité* qui nous autorise à considérer cette éponge comme une chose différente d'autres quantités de matières occupant également un espace de huit pouces, naît de la proportion entre les deux forces. Si la force expansive l'emporte sur l'attractive, nous avons une faible densité, c'est-à-dire la qualité de l'éponge; si une puissance extérieure, telle que la compression, accroît la force attractive, l'éponge perd non-seulement une partie de sa quantité, mais encore son peu de densité, qui faisait sa qualité. La chimie nous offre une foule de cas dans lesquels un élément venant à prédominer sur l'autre, sans que la somme change, il s'ensuit un changement, tant dans la quantité que dans la qualité. Quatre parties d'azote et un peu plus d'une partie d'oxygène forment l'air atmosphérique; si, dans une somme pareille de ces deux gaz, on porte le mélange à parties égales, il en résulte le gaz nitreux, qui, bien que contenant plus d'oxigène,

La nature entière, y compris l'organisme animal, nous offre un continuel spectacle de création, de destruction et de recréation. Nous devons donc conclure de là que l'activité de l'organisme ne diffère point de celle de la nature. Les forces de tout ce qui existe dans la nature ne sont point différentes les unes des autres. Les différences de degré et de proportion qu'elle présentent en se rencontrant, sont la seule chose qui détermine les différences *quantitatives* et *qualitatives* de la matière, la *forme de la vie*. Toutes les théories fondées sur l'irritation pèchent en cela qu'elles n'ont égard qu'à la *quantité* et non à la *qualité* de l'activité vitale. Leur représentant, Brown, porte tout le poids du reproche d'avoir voulu, en ne s'attachant qu'au rapport quantitatif, diriger la nature vivante, comme un automate, par des stimulans et des débilitans. Sans nous engager ici dans une analyse minutieuse de l'irritation, dont on a faussement prétendu faire l'idée de la vie, nous dirons que le plus grand tort de l'école qui la professe est d'avoir nié la force médicatrice de la nature. Dans ses Élémens de médecine, Brown dit : comme toute maladie générale et toute disposition à la maladie dépend d'une augmentation et d'une diminution de l'excitement, et ne peut être écartée qu'en rétablissant le terme moyen entre les deux extrêmes, il faut toujours, pour guérir ou prévenir la maladie, diriger nos indications curatives en ce sens, par conséquent exciter ou diminuer l'excitement, et jamais ne rester oisif, jamais ne s'en fier *aux forces imaginaires de la nature*.

Nous reconnaissons, avec Hippocrate, Sydenham et Stahl, l'autocratie de la nature. Ce sont toujours les mêmes forces, sous une forme différente, qui peuplent l'univers : ce sont les mêmes forces conservatrices, diversement modifiées, qui existent dans la pierre brute, la plante et l'animal, qui président à l'instinct conservateur des animaux, à la raison spontanée des hommes. Génération, développement, accroissement, nutrition, sécrétion,

éteint la flamme. Si l'oxigène n'entre que pour un tiers dans le tout, nous avons l'oxide d'azote, qui, bien que contenant moins d'oxigène, entretient la flamme, et qui cependant fait périr les animaux, quoique l'oxigène y soit plus abondant que dans l'air. Ces exemples prouvent donc qu'en détruisant le rapport des forces qui se limitent réciproquement dans un corps, on change non-seulement la quantité, mais encore la qualité de celui-ci.

mouvement, instinct, fonctions sensorielles et conscience de soi-même, ne sont que les directions et manifestations diverses de la force conservatrice. Cette force prend la forme de fonctions vitales dans l'état normal; mais, toutes les fois qu'une cause venue du dehors ou engendrée dans l'organisme même, menace de ravager ce dernier, elle se développe et nous apparaît sous la forme de symptômes morbides.

Tout dans la nature se tient par un enchaînement éternel, et quand les naturalistes distinguent les corps en organiques et inorganiques, ils n'ont pas pour cela la prétention d'établir une limite rigoureuse. Partout où l'on croit trouver des bornes, on ne rencontre que des transitions. Dans la nature on ne doit jamais prendre que le milieu pour but de ses considérations; car, même dans les mathématiques, la plus positive de toutes les sciences humaines, nous ne pouvons nous servir que du milieu des nombres; le commencement et la fin nous échappent. Lors donc qu'il s'agit d'assigner les signes de l'activité vitale, on ne peut admettre comme tels que ceux qui d'un côté conviennent à la nature entière, dont l'organisme n'est qu'une partie, et de l'autre en expriment la modification. Or l'homœopathie a trouvé un signe de ce genre, savoir *action et réaction*. L'action seule appartient à l'univers; car tout est actif, et ce qui n'a point d'activité, n'est rien. Mais action et réaction désignent la force apparaissant comme corps organique. C'est Hahnemann qui a découvert ce signe, sur lequel repose la loi homœopathique. Le corps inorganique reçoit l'action du monde extérieur, et par là il éprouve un changement dont l'étendue et la durée sont proportionnées aux qualités du corps agissant, à la réactivité du corps passif et à la durée de l'action. L'action cesse avec sa cause extérieure, et le corps qui l'avait subie se comporte ensuite non moins passivement à l'égard de tout autre nouvel objet avec lequel il peut entrer en contact. Tous ces corps n'obéissent qu'aux lois mécaniques: exposés à une certaine action, ils ne peuvent rendre plus qu'ils ne reçoivent; ils se manifestent par *action et opposition*. Mais le corps organique est dans un tout autre cas: non-seulement il exerce action et opposition, mais *encore il va au-delà de ce qu'il a reçu*, il réagit. Un morceau de métal n'a de chaleur que ce qu'il en reçoit des corps ambians; mais un bain froid excite notre corps à développer plus de chaleur qu'il n'en avait auparavant. Une même impression produit donc des

résultats différens sur un corps inorganique et sur un corps organique (1).

Si nous contemplons le règne minéral, nous le trouvons condamné à une activité en quelque sorte passive; nous n'y observons partout qu'une simple opposition. Les plantes sont encore sou-

(1) Qu'on ne croie pas pouvoir nous taxer d'erreur, dans nos idées sur la réaction, en nous objectant qu'il se rencontre, hors de la nature dite organique, des faits de réaction dont le degré dépasse celui de l'action. Ainsi, une flamme approchée d'une aiguille simantée, produit certaines aberrations, suivant sa position diverse, par rapport à l'un ou à l'autre pôle, et chaque fois qu'on éloigne la flamme, cet effet est suivi d'une réaction plus forte, d'une déclinaison plus considérable de l'aiguille dans le sens opposé, après laquelle seule celle-ci reprend sa situation primitive. Ainsi un gaz combustible, mis en contact avec des corps solides, surtout avec les plus durs, manifeste une inflammabilité plus grande que celle qui lui appartient en d'autres circonstances, et c'est là-dessus que repose la théorie du microscope de Warwick. L'étain, métal mou et sans sonorité, rend plus durs et plus sonores d'autres métaux avec lesquels on l'allie. A l'aide de seuls courans électriques, on a produit, dans l'étain fondu et le mercure, une sorte de flux et reflux, et par, l'influence de l'aimant, un mouvement circulaire. Ne sont-ce pas là, dira-t-on, des phénomènes qui se jouent de toutes les lois de la chimie et de la physique, et qui ressemblent beaucoup à l'idée que nous nous faisons des caractères de la vie? N'en résulte-t-il pas que la réaction a lieu aussi dans la nature inorganique? Nous connaissons fort bien tous ces effets, et nous voyons en eux une nouvelle preuve de l'impossibilité où l'on est d'établir des limites tranchées entre les phénomènes de la nature; mais ils prouvent également que la vie des êtres organiques se manifeste par réaction. Car la réaction, telle que je l'admets, d'un côté, à une grande affinité avec les puissantes forces de la nature, que nous connaissons d'une manière encore si incomplète; de l'autre offre des particularités qu'on ne rencontre que chez certains êtres, et qui nous servent comme désignation générale. On peut le démontrer dans tous ses conflits réguliers et irréguliers avec la nature extérieure. Les phénomènes qui y ressemblent dans les corps inroganiques sont rares, non essentiels à l'existence des corps, mais seulement accidentels. Dans l'organisme vivant, la réaction est soumise à la condition du temps; physiologique ou pathologique, elle croît, décroît et s'épuise; elle revêt un certain type, et ce type est lui-même soumis à certaines périodes de temps. Au contraire, les phénomènes qui ressemblent à la réaction sont toujours de même intensité. On ne remarque point en eux accroissement, diminution et épuisement; car ces trois états, considérés eu égard au magnétisme, par exemple, ne sont point soumis à la condition du temps, mais seulement à

mises un peu passivement à l'influence de ce qui les entoure; elles sont enchaînées à certains climats, et les saisons produisent en elles de grandes modifications. Mais on y remarque une force différente de l'action, et déjà, jusqu'à un certain point, semblable à la réaction. Ainsi, par exemple, le mouvement des humeurs dans les plantes ne peut être expliqué ni par l'attraction ni par la capillarité : il va au-delà, et il est plus fort qu'elles deux. Chez les animaux, la réaction est déjà plus forte à la vérité, mais elle est cependant encore soumise à certaines restrictions ; l'existence de beaucoup d'animaux est liée à des conditions de localité, celle de la girafe à la zone torride, celle du renne à la zone glaciale. L'homme seul a reçu des dispositions qui lui permettent de se maintenir au milieu des circonstances les plus variées. Dès l'instant de sa production, il reçoit une forme vitale correspondante aux caractères particuliers de sa race; mais il n'est assujetti à aucune condition de localité ou de saison, et il a la terre entière pour patrie.

Cependant l'homme n'arrive à ce degré de perfection qu'en traversant certaines périodes de développement, dans lesquelles toutes il manifeste action et réaction. L'activité naturelle ne se déploie d'abord que comme activité plastique, de même que dans les plantes. De là résultent les fonctions que nous appelons génération, digestion, assimilation, nutrition, sécrétion et excrétion forme végétative de la vie, vie organique). Une fois cette forme parvenue à un certain degré d'évolution, il s'en développe une autre, celle du mouvement (forme animale de la vie, vie animale). La force motrice de Brown (irritation) n'est donc point le fondement de la vie. Elle n'est que le produit de la force vitale développée jusqu'au point où la faculté de se mouvoir devient possible, et mise en conflit avec des stimulans extérieurs. La forme plastique peut exister sans se déployer en excitement.

Un degré plus élevé encore est l'instinct, qui, à la vérité, se trouve voilé jusqu'à un certain point chez l'homme, et qui constitue le plus haut terme chez les animaux, où l'on ne trouve que trois périodes de développement. Mais, pas plus que l'irritation,

celle de la pesanteur du fardeau qu'on fait supporter à l'aimant. Nous pouvons donc nous en tenir au principe que la force organique se manifeste par la réaction, principe qui, du reste, n'est point établi *à priori*, mais repose sur l'observation rigoureuse des phénomènes de la nature.

l'instinct ne peut être admis comme cause fondamentale réelle de la vie, ainsi que l'a fait Paracelse; car il n'est qu'un simple produit de l'activité naturelle.

Le plus haut degré de développement, qui n'appartient qu'à l'homme, est le moral ou la vie *psychique*. Là aussi se manifestent action et réaction. La vie morale réagit contre les impressions du monde extérieur par réflexion et volonté.

On se trompe donc quand on croit fonder la force médicatrice de la nature sur un seul de ces divers degrés. Elle n'a lieu ni par le *nisus formativus* seul, comme le prétend Tiedemann, ni par l'excitement, comme le pense Brown, ni par l'instinct seul, comme le voulait Paracelse, ni par l'archée de Vanhelmont, ni par l'âme de Stahl et de Vanhoven. Tous ces effets se tiennent : *Per naturæ vocabulum*, disons-nous avec Galien, *intelligas velim omnem qua regitur animal facultatem, sive illa à voluntatis nostræ imperio pendeat, sive secus;* et avec Platon, *ut postremum cum medio, ita medium cum primo congruit, quod medium est, et primum fit et postremum, postremum quoque et primum media fiunt... Cogit necessitas, ut omnia quæ sic devincta fuerint, eadem inter se sint, eadem vero cum facta sint, efficitur ut omnia sint unum.*

Tous les organes ou toutes les fonctions concourent à la conservation de la vie. L'état normal des réactions qui correspond au caractère de chaque individu, à son âge, etc., en conflit avec la nature extérieure, s'offre à nous sous l'image de la santé. Ce qu'on appelle ordinairement symptômes morbides, ce que les médecins combattent de toutes leurs armes, n'est non plus autre chose que le résultat d'efforts salutaires de la nature, de réactions méconnues, qu'il ne faut pas réprimer, mais que, loin de là, on doit aider de tout son pouvoir, comme le fait Hahnemann. Cette proposition que les symptômes morbides sont des efforts réactionnaires méconnus, fait la base de l'homœopathie. On pourrait le démontrer par un examen approfondi de la *diva febris* et des réactions de la nature contre les productions tuberculeuses de la phthisie pulmonaire, ce que nous essaierons de faire dans un prochain article.

Aider à ces réactions, tel est le rôle du médecin. L'homœopathe seul le remplit, en ne faisant usage que de moyens qui produisent des réactions analogues. Les guérisons qu'il opère sont donc seules directes; toutes les autres sont indirectes. L'homœopathe guérit en allant au secours de la force médicatrice de la nature.

En terminant ce travail, qui n'est qu'une sorte d'introduction

à de plus vastes recherches, nous dirons avec Bacon : *non inquam ullam aut vim aut insidias hominum judicio facimus; verum eos ad res ipsas et rerum fœdera adducimus, ut ipsi videant quid habeant, quid addant, atque in commune conferant.*

LETTRES A UN MÉDECIN DE PROVINCE SUR L'HOMŒOPATHIE;

Par le Docteur PETROZ.

(Première lettre.)

Que d'années se sont écoulées, mon digne ami, depuis l'époque où, comme moi, désireux de trouver chez les hommes instruits ce que la science offre de plus positif, nous nous plaisions à les interroger, à mettre à contribution cette expérience raisonnée qui en toutes choses est le complément de l'éducation. Vous vous souvenez de nos questions à Schwilgué, de l'obligeance avec laquelle il éclaircissait nos doutes ; je vous parlais quelquefois d'un homme auquel l'amitié m'unissait depuis long-temps, du docteur Sainte-Marie, à qui je dus en entrant dans la carrière que vous suiviez avec moi, cet esprit de réserve ou plutôt de crainte avec lequel nous marchions. Plus que moi encore; vous fûtes frappé de ce scepticisme introduit dans l'étude, qu'on appelait le doute philosophique, espèce d'axiome dont on a tant abusé, et dont s'est servie l'école de Pinel pour réduire à des formes mathématiques une science qui cherchait son appui dans une physiologie qui n'est point encore arrêtée, dans une matière médicale encore à faire, dans une expérimentation souvent contradictoire.

Plus heureux que moi, vous avez abandonné cette étude difficile, vous n'avez point été témoin de la révolution qu'y a causée la doctrine dite physiologique, vous n'en avez connu que ce que la curiosité, unie au goût de l'étude, vous en a appris; vous vous êtes souvent demandé si cette doctrine a été utile à la science, si on a mieux guéri depuis qu'elle a été presque généralement admise : pour moi, je ne doute pas qu'elle n'ait rendu des services; mais ils ont été grandement compensés par l'abus qu'on en a fait, par la facilité apparente de son application ; on a abaissé la dignité des médecins à des pratiques banales, dont se sont emparées les gardes-malades et des personnes moins éclairées encore. Ne nous y trompons pas, l'esprit humain a fait de grands

progrès, les sciences, qui touchent d'assez près à la médecine, ont marché avec lui. Haüy a trouvé la loi de la cristallisation; Ampère a deviné les corps simples, et la chimie s'est avancée sans tenir compte des traditions, qui, en sciences morales et physiques, sont aujourd'hui peu respectées. Les hommes sont avides de connaître, ils comparent, ils jugent; jamais siècle fut plus absolu, plus positif dans ses exigences de toute espèce; on s'inquiète peu des querelles scolastiques, on veut que chaque chose s'accomplisse, que le résultat en marque le but.

Les médecins se sont réunis pour chercher la cause de la moindre considération qu'on a pour leur art; ils ont parlé d'une chambre de discipline et de tous les moyens propres à reconquérir une dignité qu'ils croient perdue. Qu'ils songent donc que l'homme est impatient dans ses souffrances, qu'il exige quelquefois une certitude immuable dans tout ce que dit et fait un médecin! Que celui-ci guérisse plus souvent, la considération ne lui manquera pas. Pour guérir, qu'il ne dédaigne pas ce que la science lui offre, qu'il ait le courage, non-seulement de secouer les préjugés, mais encore de quitter la route suivie, si on lui en offre une plus sûre; c'est le conseil que je vous donnerais, mon cher ami, si vous aviez continué à consacrer votre temps à soulager ceux qui souffrent. Je le ferai en échange des inquiétudes que vous me témoignez; en apprenant que je m'occupe d'homœopathie, inquiétudes dont je vous remercie, car elles me prouvent que le temps qui a détruit tant d'affections, a respecté l'amitié que vous me portiez. Vous désirez que je vous fasse connaître en quoi consiste cette méthode, et quels motifs ont pu m'engager à la mettre en pratique; je profiterai de la liberté née de nos vieilles habitudes, pour vous parler de moi, et je tâcherai de vous donner une idée de cette méthode encore si peu répandue en France.

Dans les sciences qui s'appuient sur une base solide, invariable, la parole du maître doit être entendue et reçue comme une vérité incontestable; mais dans celles qui ne présentent point cette fixité et où l'on voit tant de spéculations systématiques se succéder, se détruire, que les conséquences pratiques qu'on en fait découler passent avec elles, il serait absurde d'exiger qu'on y restât assujetti; le mouvement progressif de l'esprit humain ne peut s'arrêter qu'à ce qui est vrai; la vérité est le but de ses recherches, elle seule doit en être le terme; telle fut ma pensée, et telle fut toujours son indépendance, que je ne dédaignai point

d'étudier les différentes théories qui se sont succédé. Mes premières notions sur l'homœopathie m'ont été fournies par un article du journal des Progrès de 1827. J'y trouvai l'opinion de Hufeland et de Lichtenstadt; elle me fit naître le désir de pousser plus loin mes recherches; le nom du fondateur m'inspirait de la confiance, je connaissais quelques uns de ses travaux; quelque singulières que me parussent sa méthode et surtout ses conséquences pratiques, je ne négligeai aucune occasion de les connaître, malgré la difficulté née de l'accroissement de l'esprit de nationalité qui a conduit les Allemands à n'écrire que dans leur langue.

En 1829, en lisant l'Examen des doctrines, j'y trouvai la réfutation de l'homœopathie, en ces termes. « La chimère de Brown » s'est évanouie, il en sera ainsi de celle du docteur Hahnemann, » si l'on prend la peine d'observer les effets des stimulations » artificielles, non sur des groupes de symptômes, mais sur des » organes déjà affectés d'une superstimulation naturelle. Je ne » perdrai pas mon temps à reproduire, une à une, toutes les al- » légations de cet auteur sur sa méthode favorite; il me suffira » de les nier en général, comme inexactes et comme directement » opposées à la vérité, et de le défier d'en administrer les preu- » ves. »

Quel que fût mon respect pour l'auteur, cet arrêt ne fut point pour moi sans appel; il me fit souvenir de ce que dit *Voltaire*: » beaucoup de gens écrivent aujourd'hui et se rétracteraient de- » main s'ils osaient. »

Je résolus d'attendre une occasion pour tenter l'emploi d'un médicament à petite dose; elle se présenta bientôt chez une femme dont le bord droit de la langue était détruit jusque vers sa base par une ulcération; je crus reconnaître un caractère cancéreux; mais, plein de défiance dans mon jugement, j'adressai la malade à un de mes confrères dont l'opinion, en pareille matière, était pour moi une garantie; il jugea l'ulcère cancéreux et incurable, l'instrument ne pouvant atteindre les limites du mal, pour lequel il pensait que l'extirpation seule pouvait offrir quelques chances favorables. Me souvenant alors que, dix ans auparavant, j'étais parvenu à calmer avec l'acide prussique médicinal de Schele, donné à doses infiniment petites, des douleurs insupportables chez une dame affectée de cancer de l'utérus, que les narcotiques exaspéraient; conduit par l'analogie et la conviction où j'étais de l'impuissance de tout autre moyen, je n'hésitai point à recourir à un remède à

peu près semblable. Je donnai donc l'hydrocyanate de potasse, à la dose d'un centième de grain, répété tous les quatre jours; mon étonnement fut extrême quand je vis les douleurs diminuer et la malade pouvoir supporter l'usage d'alimens plus consistans que ceux qu'elle avait employés depuis long-temps. La guérison fut complète avant deux mois. La santé ne s'est point démentie depuis cette époque.

Quelque temps après, un malade plus âgé vint à Paris réclamer des secours contre une induration de la glande sous-maxillaire gauche, arrondie, faisant saillie dans la bouche, soulevant la langue qu'elle déjetait du côté opposé; et rendant ses mouvemens presque impossibles. Un chirurgien, se défiant trop peu de la nature de cette tumeur, la divisa dans toute sa longueur, fut après cette opération que je vis le malade; la glande offraient une masse lardacée compacte, qui ne tarda pas à devenir très-douloureuse; je soumis le malade au même traitement que dans le cas précédent; continué pendant quatre mois, il diminua le volume de la tumeur, fit cesser les douleurs, et permit au patient de reprendre ses habitudes d'alimentation; la parole redevint distincte, d'impossible qu'elle était. Je vous cite ces deux faits sans entrer dans de plus grands détails: ce n'est point encore là de l'homœopathie, ce n'est qu'un essai des petites doses, avec un médicament simple, qui m'encouragea plus tard à traiter d'autres malades dans des circonstances mieux déterminées.

Au commencement de 1832, époque de si tristes souvenirs, où le plus grand des malheurs est venu creuser, pour moi et mes enfans, un abîme de douleur et de regrets entre le passé et l'avenir, une maladie affreuse, dont les fastes de la médecine n'offrent peut-être point d'analogie, vint briser nos plus chères affections; aidé des conseils d'hommes dignes de confiance, de la longue expérience du malheureux Delpech, aux lumières duquel j'avais tant de raison d'avoir foi entière, je ne pus rien opposer d'utile à la cause de mon affliction. Affaibli par de longues souffrances, je ne tardai point à être frappé du choléra, dont je me délivrai par un moyen homœopathique. Loin du foyer de destruction, vous désirâtes connaître la marche du fléau et les moyens qu'on lui opposait, je vous envoyai la Gazette médicale; cet effrayant nécrologue vous apprit le cruel embarras où se trouvaient les médecins des hôpitaux; chacun d'eux cherchant dans

un traitement particulier, une puissance à opposer à la fureur du mal. Je ne doute pas que les secours prodigués, dans ces jours de calamité, n'aient sauvé beaucoup de cholériques, quoique donnés sans méthode, ou plutôt dans des vues contradictoires, nées de l'axiome *contraria contrariis*. Que reste-t-il de cette grande leçon? a-t-elle expliqué le mode de transmission et de propagation de la maladie? sa rapidité à se porter d'un lieu dans un autre, l'intensité avec laquelle elle se montre dans une contrée nouvelle, quand elle s'est affaiblie et éteinte dans celle qu'elle quitte, sans suivre une progression lente dans sa terminaison? a-t-elle expliqué cette marche inégale dans des climats divers et sous toutes les températures, sa persévérante malignité au travers de toutes les parties du globe? Il semble qu'on retrouve particulièrement, dans la marche du cholera, cet exemple de deux forces opposées, celle de conservation inhérente aux animaux et qui lutte constamment contre la force de destruction, ce dualisme qui se montre dans toutes les épidémies. Le mal ravage rapidement et comme par surprise jusqu'à ce que le principe conservateur offre plus de résistance, par son exercice, comme cela se montre dans l'acclimatation. Au surplus, la pensée qu'il doit exister une ou plusieurs substances spécifiques pour guérir les épidémies, peut paraître hardie; mais elle n'est pas invraisemblable; elle se réalisera sans doute, à mesure que la sphère des connaissances s'agrandira, que les lois qui président à la conservation des hommes se découvriront, et qu'on en fera la base de l'art de guérir. Le principe de l'homœopathie n'est-il pas appelé à réaliser cette espérance? n'est-ce pas par lui que certaines conditions de santé s'inoculent et mettent l'organisme dans le cas de résister à des miasmes morbifiques, comme le fait la vaccine pour la variole, et comme cela a lieu chez l'homme qui paie le tribut à un climat nouveau, en courant les dangers de son influence. L'expérience de Gross vient à l'appui de cette assertion; il a obtenu en donnant le vaccin comme remède homœopathique, la disparition dans un période de temps très-court des symptômes de la variole naturelle parvenue à son entier développement. J'ai vu, chez un enfant de cinq ans, une gale fort intense se dissiper en quinze jours par le virus de cette maladie, préparé de la même manière et donné à l'intérieur; depuis plusieurs mois sa santé s'est accrue et ne laisse rien à désirer.

Frank disait, à l'époque où l'inoculation fut trouvée, qu'il re-

grettait de ne pas vivre assez long-temps pour voir cette méthode appliquée à un grand nombre de maladies. Cette pratique, qui ouvrit une voie nouvelle si remarquable par ses résultats, fut répandue depuis 1721 à Londres par les succès de Mead. En 1727, Voltaire rappelait que vingt mille personnes étaient mortes à Paris de la petite-vérole, lesquelles vivraient encore, disait-il, si l'inoculation avait été introduite en France en même-temps qu'en Angleterre. Le duc d'Orléans en donna l'exemple en faisant inoculer ses enfans; mais il servit si peu, qu'en 1763 le parlement de Paris défendit l'inoculation sous peine d'amende, de prison, et de bannissement en cas de récidive. Outré de cette superstition, Voltaire exhala plaisamment sa bile dans la boutade suivante.

« On dit qu'aux extrémités occidentales de notre hémisphère, » on trouve un peuple qui habite l'autre Océan et la Méditerra» née. Un petit nombre de prud'hommes composent, dit-on, la » partie la plus sérieuse de la nation. Dès que ces prud'hommes » eurent appris qu'on osait attenter sur les droits de la variole, » les plus vieilles têtes s'assemblèrent et dirent: cette nouveauté » serait trop scandaleuse, il faut que nos druides fulminent en » secret sur ce cas de conscience, et que nous rendions un arrêt » sur ce délit. Nous nous sommes déjà opposés à la découverte » que firent des hérétiques de la circulation du sang, nous avons » proscrit l'émétique qui avait guéri notre penultième roi, nous » établîmes jadis peine de mort contre ceux qui seraient d'un » autre avis qu'Aristote, nous traitâmes l'imprimerie de sorti» lèges; soutenons notre gloire, faisons pendre le premier ino» culé qui se portera bien après avoir été inoculé du mal » d'Arabie. »

Voltaire parlait ici du parlement; mais ce corps, imprégné des préjugés de la nation, n'en était que l'organe. En 1774, il revint ur ce sujet, à l'occasion de la mort de Louis XV: « Il n'avait pas » profité, dit-il, de l'exemple donné par le duc d'Orléans; la » méthode de l'inoculation était très-combattue en France, où » la nation, toujours asservie à d'anciens préjugés, est presque » toujours la dernière à recevoir les vérités et les usages utiles » qui lui viennent d'autres pays. »

Ainsi, vous voyez, mon cher ami, quelle a été, pendant plus d'un demi-siècle, l'opposition qu'a éprouvée l'inoculation à être

introduite en France, et vous savez tous les efforts qu'il a fallu pour propager la vaccine, malgré les progrès en tout genre qui ont marqué la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci.

L'exemple de l'inoculation, celui bien plus remarquable de la vaccine, et tant d'autres encore, semblent assez prouver que le principe de l'homogénéité est celui dont se sert la nature pour arriver à la guérison ; on ne la voit pas procéder par opposition qui la comprime et la force à entrer dans une lutte qui l'ébranle et la condamne à des efforts auxquels elle ne peut pas toujours résister ; il appartenait à Hahnemann de comprendre cette vérité, et d'en faire l'application à l'art de guérir, ou plutôt de fonder sur elle une science nouvelle. Que Linné, Haller, aient eu le pressentiment de cette loi, que des hommes remarquables, tels que, Stoerck, Collin, Quarin, Carrère, etc., aient, par leurs recherches sur les vertus de quelques substances, ouvert la voie sur les effets homoeopathiques ; ce sont là d'assez beaux noms pour que la science ait le droit de s'en énorgueillir. Que les premiers aient eu la pensée de l'action des semblables, que d'autres par leurs travaux aient provoqué les faits qui la constatent, il n'en est pas moins vrai que Hahnemann a le premier compris la nécessité de déterminer avec exactitude la vertu propre à chaque substance médicinale, et de chercher dans la similitude des symptômes cette spécificité d'action qu'on a tant révoquée en doute jusqu'à lui. On n'avait jamais exactement connu le rapport entre le mal et le remède, parce que les effets des médicamens n'avaient été étudiés que dans l'état de maladie, et le plus souvent dans l'action de substances combinées, au milieu de laquelle il était impossible de déterminer ce qui pouvait appartenir à chacune d'elles ; s'il est invraisemblable qu'on trouve deux substances d'action uniforme, il est peu raisonnable de penser qu'on puisse déterminer celle d'une composition pharmaceutique de substances à effets différens, qui ne doit produire dans l'organisme qu'une suite de réactions dont la durée, la force et les résultats sont indéterminables.

L'homoeopathie, qui a pris pour axiome *similia similibus curantur*, emploie des substances médicinales qui déterminent des symptômes semblables à ceux de la maladie. Je vous dirai bientôt comment Hahnemann est arrivé à la connaissance de cette loi, et comment il est parvenu à son application, quels en ont été les

résultats, quelles objections on fait à cette méthode, les obstacles qu'elle rencontre, les services qu'elle peut rendre.

Paris, ce 4 août 1834.

VUES SUR LA CLASSIFICATION DES MÉDICAMENS;

Par le docteur RUMMEL.

L'homœopathie n'a suivi que la route de l'expérience afin d'arriver à des résultats certains et d'écarter d'elle autant que possible les hypothèses. C'est par là qu'elle a réussi à devenir ce qu'elle est, un art salutaire pour l'humanité souffrante. Mais chacun sent que cette marche est lente et pénible, chacun sent que l'homœopathie est loin encore du but, qu'elle laisse encore beaucoup à désirer, quoique ses principes soient simples et conformes à la nature, quoiqu'elle ait déjà opéré un grand nombre de guérisons brillantes. On me pardonnera, si, pour faciliter l'acquisition du bien, je m'écarte un peu du droit chemin de l'observation, qui n'avance que pas à pas, et ne se hasarde à établir quelque proposition générale qu'après avoir recueilli des milliers d'individualités. Je vais me permettre un léger détour pour chercher un principe qui puisse servir de guide à nos travaux futurs et les rendre moins longs. Mais ce détour n'est toutefois qu'apparent: car il n'y a point d'expérience qui ne se rapporte à quelque chose de général. Et où serait la possibilité d'observer, si l'on ne commençait par se faire une idée nette du sujet qu'on veut examiner? Ainsi ce ne sont pas des hypothèses que je veux créer. Mon intention est seulement de développer des règles à la faveur desquelles il devienne plus facile d'atteindre au but où nous aspirons tous.

Ce n'est pas la multiplicité des phénomènes morbides qui rend le choix du médicament difficile : l'homœopathe habile sait les apprécier à leur juste valeur et séparer ceux qui sont caractéristiques de ceux qui sont insignifians; c'est le nombre des médicamens qui produisent des phénomènes semblables, et qui par conséquent laissent flotter dans l'incertitude.

La matière médicale homœopathique n'est pas de nature à

diminuer ces difficultés. Quoiqu'elle renferme tous les élémens d'une perfection future, elle n'est encore rien moins que parfaite. La faute n'en retombe pas sur ceux qui ont exécuté une tâche si difficile avec zèle, circonspection et persévérance ; elle est tout entière au peu de temps qu'ont duré les recherches et aux obstacles que celles-ci même rencontrent. Nous avons encore à séparer les symptômes essentiels de ceux qui ne le sont point ; les phénomènes entre lesquels règnent des connexions, ne doivent point être arbitrairement éloignés les uns des autres ; les symptômes qui se manifestent à des époques différentes, et dont la valeur est si peu uniforme, n'auraient pas dus être rapprochés. Nous manquons encore d'exemples ou de preuves pour la plupart de ces phénomènes ; il nous faudrait pour chacun des guérisons bien observées, racontées en peu de mots, et ne signalant que les choses nécessaires ; car c'est la seule manière de connaître avec certitude la véritable valeur d'un symptôme médicamenteux. L'homme même le plus scrupuleux dans ses expériences éprouve à son insu des impressions étrangères qui peuvent avoir modifié la puissance de l'agent médicinal.

Que doit-on faire pour rapporter les symptômes des médicamens à une classification qui réponde mieux aux besoins de la thérapeutiqne ?

Je propose de partager les médicamens connus jusqu'à ce jour en ceux qui exercent une action générale, c'est-à-dire qui affectent des systèmes entiers, et en ceux qui exercent une action spécifique, dans l'acception restreinte du mot, c'est-à-dire qui correspondent spécialement à certains organes.

Pour faire ressortir l'utilité de cette division, et pour être compris comme je désire de l'être, je dois remonter à quelques principes généraux.

L'organisme est un tout, il se compose de parties. Chaque maladie qui le frappe l'atteint tout entier, mais elle peut affecter une de ses parties plus spécialement que les autres, et c'est ce qu'elle fait d'ordinaire. La maladie naturelle vit et meurt comme un individu ; le sol sur et dans lequel elle vit est l'organisme. Elle commence sur un point, dans une partie du temps, se répand plus ou moins rapidement à un plus ou moins grand nombre de parties du système, et cesse comme affection locale, quand elle ne tue point. Dans les cas les plus heureux, cette dernière affection locale porte

sur les organes excrétoires, et alors elle apparaît sous la forme de crise, parce que ces organes sont de tous les plus propres à rétablir par des produits matériels l'équilibre dérangé des systèmes.

En parlant ici d'une vie générale et d'une vie particulière, je n'entends pas contester l'unité du principe actif de l'organisme, la force vitale. Cette force n'en demeure pas moins une, quoique, pour l'étudier plus aisément, notre intelligence soit obligée de scinder l'idée qu'elle s'en forme. La vie générale appartient à toutes les parties de l'organisme, et c'est elle qui le rend organisme, comme la vie spéciale appartient à chaque organe et le fait organe. C'est par là qu'il accomplit les fonctions propres, et qu'il devient accessible aux puissances morbifiques, naturelles et artificielles, qu'il peut être long-temps malade sans que le reste de l'organisme semble s'en ressentir. Je dis *semble*, car personne ne sera tenté de soutenir que le reste du corps demeure en parfaite santé lorsqu'un organe souffre.

Il suffit d'un coup d'œil rapide jeté sur la pathologie pour remarquer qu'il y a des maladies qui affectent presque constamment la vie générale, et d'autres qui ne se portent la plupart du temps que sur un organe spécial. Nous voyons, en outre, que les maladies du premier genre sont plus dangereuses pour la vie de l'organisme, mais qu'en général aussi elles ont une marche plus rapide, et qu'elles se laissent plus aisément guérir par l'art; au lieu que les autres peuvent subsister long-temps au milieu d'une apparence de santé du restant du corps, mais que leur curation présente aussi beaucoup plus de difficultés. Cette division des maladies en locales et générales est sanctionnée jusque par le langage usuel, et les gens du monde ne regardent pas les premières comme des maladies, surtout quand elles attaquent des parties externes.

Les médicamens se comportent d'une manière analogue aux maladies, à l'égard des changemens qu'ils font naître dans l'organisme. Nous voyons quelques uns d'entr'eux envahir volontiers tout l'organisme et porter leur action sur tous les systèmes, ou du moins sur des systèmes entiers, tandis que d'autres se bornent à provoquer des affections locales. C'est d'après cela que je voudrais les voir partagés en deux classes principales. Cette division, si elle reposait non sur de simples hypothèses, mais sur des essais purs chez les sujets bien portans et des observations au lit du ma-

lade, aurait de l'utilité à trois égards. D'abord les affections de la vie générale sont sans contredit les plus dangereuses, et on les attaquerait avec bien plus de certitude de succès, si l'on savait de suite dans quelle classe il faut chercher des médicamens qui leur correspondent. En second lieu, il y a des maladies locales qui, déjà de leur nature, laissent peu d'espoir de guérison, mais peu à peu attirent de plus en plus le reste de l'organisme dans leur sphère. Quand on peut guérir ces dérangemens secondaires de la santé, le pauvre malade recouvre le sentiment de la santé, il est débarrassé d'un grand nombre de souffrances, et il supporte mieux ce que l'art ne saurait lui enlever. Enfin la connaissance du caractère général des médicamens contribuerait beaucoup à rendre le choix plus exact dans les maladies locales, où il n'est souvent si difficile que parce qu'on est obligé de deviner d'après un seul symptôme.

Je vais plus loin encore, et j'examine quelques essais que l'ancienne école a tentés pour porter un peu d'ordre dans le chaos des symptômes. Il est facile de s'apercevoir que certaines maladies sont très-fréquentes, et d'autres fort rares; que beaucoup d'autres ont leurs symptômes essentiels jusqu'à un certain point invariables chez tous les sujets qu'elles affectent, et que les symptômes non essentiels, ou ceux qui tiennent à l'individualité, varient beaucoup. On s'explique sans peine ces phénomènes par la sympathie naturelle qui unit les différens organes, et par la diversité des fonctions qui rendent certains systèmes enclins à des formes particulières de maladie, tandis que les élémens d'autres formes leur manquent. Beaucoup de tentatives que l'ancienne école avait faites pour établir, parmi les maladies, des divisions qui facilitassent la pratique, ont échoué, parce qu'on méconnaissait l'essence et le but de ces sortes de distinctions. Ici, je rappellerai seulement la sthénie et l'asthénie de Brown. Quelques praticiens systématiques ont été plus heureux dans la manière dont ils ont ont classé les formes des maladies d'après les méthodes curatives qui leur conviennent. Ainsi quelques médecins français ont cherché à diviser ces formes d'après les élémens morbides, terme exprimant les affections simples qui se manifestent comme telles par la différence de leurs phénomènes, et qui prédominent tellement qu'elles donnent lieu à des ordres divers de symptômes constans et déterminés; par exemple, l'élé-

ment inflammatoire, l'élément bilieux, l'élément catarrhal, etc. Ici s'ouvrirait un vaste champ pour la pathologie, et une fois le travail terminé, il y aurait à chercher, par la voie de l'expérience et de l'analogie, des médicamens qui correspondissent aux élémens.

Ce n'est ni le lieu ni le temps de poursuivre ces idées dans leurs détails. Nous n'avons encore de moyen principal que pour un seul, l'élément inflammatoire, et c'est lui qui nous rend si heureux dans le traitement des formes de maladies où cet élément prédomine. Nous connaissons aussi des moyens qui conviennent à d'autres lémens; mais il nous en manque un pour celui, précisément, qui nous tourmente le plus, en raison de sa fréquence, pour l'élément intermittent. Tant que nous n'en connaîtrons point qui réponde à cet élément (*arnica ?*), nous guérirons bien quelques fièvres intermittentes, mais nous serons beaucoup moins heureux avec elles qu'avec d'autres maladies.

On ne m'accusera pas de m'écarter des principes de l'homœopathie, et de trop recommander les généralisations, si l'on réfléchit que l'élément morbide doit toujours avoir une autre forme chez les divers individus, et que par conséquent la rigoureuse individualisation n'en continuerait pas moins à être un devoir pour l'homœopathe. Mais si nous voulons renoncer tout-à-fait aux généralisations, nous ne tarderons pas à nous perdre dans un labyrinthe de spécialités dont il nous sera impossible de sortir, n'ayant point de fil qui nous serve de guide.

DU TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DE LA MIGRAINE;

Par le Docteur HARTMANN.

C'est une condition indispensable, dans le traitement de la migraine, que le sujet qui s'en trouve atteint évite rigoureusement l'usage du café, et n'en prenne point à l'insu du médecin, comme il n'arrive que trop souvent. L'expérience m'a appris que la guérison de la maladie est absolument impossible quand le malade ne veut pas se soumettre à cette privation, puisque l'affection dont il se plaint dépend précisément du café dans une foule de circonstances. Ce qui annonce surtout qu'elle tient à de cette cause, c'est

lorsque la douleur est violente, tractive, pressive et semblable à l'impression que causerait l'ongle enfoncé dans la pariétal, ou quand le cerveau semble avoir été contus et brisé du côté malade, ou enfin lorsque le malade éprouve une grande répugnance pour le café pendant la douleur. En pareil cas, la noix vomique, à la plus haute dilution, est le premier moyen indiqué. On peut même la répéter, après l'épuisement de l'action de la première dose, lorsque la maladie a bien diminué, mais sans cesser tout-à-fait. Cependant il pourrait se faire aussi qu'après cette première dose, l'ensemble des symptômes encore subsistans motivât l'emploi d'*ignat.* ou de *pulsat.*, peut-être même de *chamom.*, comme moyen intercurrent, et qu'il ne fallût redonner la noix vomique que plus tard, pour achever de consolider la santé.

La noix vomique convient également lorsque la céphalalgie unilatérale, lancinante et pressive, commence de très-bonne heure, augmente peu à peu d'intensité, et arrive enfin au point que le malade perde presque l'usage de ses sens, ou devienne comme furieux. Rarement alors il y a afflux de sang vers la tête, mais plus souvent pâleur de la face, avec renversement total des traits. La noix vomique est donc un remède capital dans les affections de ce genre.

On peut mettre sur la même ligne qu'elle la belladonne, recommandable surtout lorsque la céphalalgie unilatérale descend presque dans l'orbite et les os du nez, et qu'il y a sensation de pression, d'éclatement, de fluctuation, d'ondulation. Cependant le platine offre également cette douleur ondulatoire, de sorte qu'il pourrait quelquefois balancer le choix.

Ce mal de tête convient encore davantage à la belladonne, quand il augmente au moindre mouvement du corps, et surtout des yeux, lorsque ceux-ci sont frappés par la lumière au plus léger bruit, aux secousses produites par les pas d'un étranger dans la chambre, en général par le moindre ébranlement, et qu'il est accompagné de fortes pulsations de toutes les artères, sensibles non seulement à la vue, mais encore à l'ouïe.

La belladonne n'est pas moins indiquée dans les céphalées arthritiques proprement dites, qui la plupart du temps sont unilatérales aussi, et consistent en des douleurs lancinantes passagères, mais pénétrant à une grande profondeur et extrêmement sensibles. Ces douleurs commencent comme par un souffle qui frappe

rait un point de la tête, pour faire place à un élancement durant une ou deux minutes, et traversant toute une moitié du cerveau, qui souvent prive le malade de ses sens. Une, ou parfois deux doses, dans l'espace de trente-six heures, suffisent ordinairement pour mettre fin à cet état, et en prévenir le retour pendant longtemps, sinon même toujours; cependant la guérison parfaite réussirait mieux avec *sepia* X, attendu que des élancemens et des douleurs picotantes sont au nombre des principaux effets de ce médicament.

Dans la sensibilité et la tension des tégumens de la tête, qu'il n'est pas rare d'observer en même temps que la céphalée arthritique, j'ai quelquefois guéri par une dose d'*acid. nitr.* VI gl. ij., ou de *zinc* VI gl. ij, ou de pétrole, suivant la nature des symptômes accessoires.

Les symptômes que j'ai indiqués comme dépendant du café et produits par lui s'observent aussi quelquefois chez des personnes qui ne prennent jamais de café, ou du moins en font rarement usage. En pareil cas, ils résultent presque toujours de la contention d'esprit. *Cofea* 3 est presque spécifique alors. Il n'y a qu'un petit nombre de circonstances où l'on ait besoin ensuite de recourir à la noix vomique ou à la bryone : cette dernière convient surtout lorsqu'il y a tiraillement, pression et fouillement sur un petit point.

Un moyen fort efficace dans la migraine est la coloquinte X, surtout lorsque la céphalalgie pressive ou tractive et resserrante augmente en se couchant sur le dos ou en se baissant.

Cette sorte de mal de tête exige plus fréquemment qu'on ne le croit l'emploi du quinquina. J'ai presque toujours employé ce moyen à la 12e puissance, lorsque le malade se plaignait d'une pression tiraillante ou d'un tiraillement pressif sur un point quelconque de la tête, avec grande susceptibilité morale, agitation, imagination exaltée, et augmentation des douleurs par le mouvement en plein air ou par une pression exercée du dehors.

C'est un cas fort ordinaire que la migraine s'accompagne de nausées et de vomissemens. Le médecin doit alors choisir des moyens parmi les effets primitifs desquels se trouvent aussi ces symptômes, autrement il ne parvient à guérir que par des voies détournées et avec plus de lenteur. Voilà pourquoi l'ipécacuanha à doses répétées convient beaucoup dans certains cas, lorsque

la pulsatille ne l'emporte pas encore sur lui, ce qui a lieu quand la migraine est térébrante, lancinante, constrictive, ou accompagnée de la même sensation que si la tête se trouvait serrée dans un étau.

Il est fort rare que la migraine cède à un seul remède. Il l'est également qu'on soit obligé de le répéter, et alors on ne doit le faire qu'après avoir donné une autre substance. Cependant des observations récentes ont singulièrement modifié ce précepte.

Le *veratrum* jouit également d'une grande renommée dans la migraine. Il est surtout indiqué quand la céphalalgie consiste en un battement pressif, avec sensation contusive dans le cerveau et afflux du sang vers la tête, ou qu'elle est accompagnée d'autres accidens, par exemple de douleurs d'estomac, d'une constipation très-opiniâtre, etc.

Un moyen excellent est le *capsicum*, principalement dans le cas de douleur lancinante, pressive, qui augmente en remuant les yeux et la tête, de même que quand on penche celle-ci en avant. Cependant il faut toujours veiller à ce que les autres accidens soient en harmonie avec ses symptômes propres. Dans la migraine hystérique, ce moyen mérite la préférence sur beaucoup d'autres.

On doit aussi recommander, dans cette forme de maladie, *cicuta*, *aurum*, *arsenicum*, *mangan. acet.*, *tinctura acris*, *rhus*, *guajacum*, *arnica*, *hyoscyamus*, etc.

Si ces moyens ont été employés sans résultat, la guérison n'est plus possible qu'à l'aide des antipsoriques, parmi lesquels les principaux sont, *sepia*, *petroleum*, *lycopodium*, *zincum*, *phosphor.*, *caustic.*, *conium*, *silicea* et *kali carb.* Ce dernier convient aussi dans les maux de tête qui surviennent lorsqu'on va en voiture.

OBSERVATIONS HOMOEOPATHIQUES;

Par le Docteur ARNOLD.

Télangiectasie. — La dilatation des vaisseaux capillaires dans une partie du corps est d'ordinaire considérée comme une maladie absolument locale, et traitée par des topiques seuls. Le cas

suivant prouvera qu'il n'en est du moins pas toujours ainsi. — Une fille de dix-huit ans offrit, peu après sa naissance, à la base du nez, et sur le sinciput, deux taches télangiectasiques, qui grandirent lentement. Celle du nez avait un demi-pouce de diamètre, et les deux autres étaient un peu plus grandes. En même temps, il y avait, au côté droit de l'anus, un ulcère qui fournissait du pus de mauvaise qualité lors de l'éruption des dents, époque à laquelle les taches acquéraient aussi plus d'étendue et de rougeur. Du reste, l'enfant se portait bien. Aucune cause mécanique n'avait agi. L'accouchement ayant été facile, et la mère jouissant d'une bonne santé, je crus devoir me reporter à une affection héritée du père. En effet, celui-ci avait eu les scrofules dans sa jeunesse; plus tard, il s'y joignit des hémorrhoïdes, souvent fluentes, une affection chronique de poitrine, avec abondante hémoptysie périodique, et ulcération des os en divers points du corps, surtout au coude, au métacarpe et au métatarse. Ces ulcérations débutaient par une inflammation érysipélateuse, qui presque toujours passait promptement à la suppuration. Les eaux sulfureuses firent d'abord quelque bien; mais à la seconde saison elles furent sans résultat. Les moyens homœopathiques eurent alors un grand succès. Par la belladonne je parvins à dissiper en peu de temps l'inflammation, dès qu'elle survenait, et à prévenir ainsi le développement de nouveaux ulcères carieux. Les ulcères qui restaient encore furent combattus par *calcar.* et *silic.*, précédées de *sulph.*; la suppuration s'améliora, et quelques plaies se cicatrisèrent. Après l'emploi de la silice, il se détacha plusieurs petites esquilles.

Étant persuadé que la maladie de l'enfant tenait à une affection générale, je résolus d'employer le traitement homœopathique. Je donnai d'abord *sulph.* X iij. Les taches devinrent plus grandes et plus rouges pendant plusieurs jours, et il se déclara un exanthème rubéolique. Au bout d'un mois, je trouvai l'ulcère de l'anus plus petit et donnant moins de pus. Alors je prescrivis *phosph.* X ij. Le lendemain, augmentation de la rougeur et de l'étendue des taches télangiectasiques: auprès de celles du sinciput il en survint encore quelques autres petites. L'épiderme se souleva sur les points malades, en forme d'ampoule plate, contenant une sérosité rougeâtre. Il s'y joignit des ecchymoses à la conjonctive et une diarrhée sanguinolente; l'enfant avait de la chaleur, et plus de

soif qu'auparavant : il était agité et un peu fébricitant. Pour calmer ces accidens, sans toutefois détruire les effets du phosphore, je fis porter au cou un morceau de camphre dans un sachet. L'action antidotique du camphre se manifesta au bout de quelques heures; le lendemain il n'y avait plus d'ecchymose ni de diarrhée sanguinolente. La télangiectasie diminua aussi, et au bout de six jours, le mal était moins fort qu'avant l'emploi du camphre.

La malade prit ainsi alternativement du soufre et du phosphore toutes les quatre, six à huit semaines; les phénomènes subséquens furent toujours de moins en moins forts; cependant chaque fois, surtout après le phosphore, les taches rouges augmentaient pendant vingt-quatre à trente-six heures. Au bout de trois mois, l'ulcère de l'anus était guéri, et au bout d'un an la télangiectasie avait presque entièrement disparu. Elle finit même par s'effacer au point qu'on distinguait avec peine un peu de rougeur à la peau quand l'enfant s'échauffait; du reste, on n'apercevait plus aucune trace de développement morbide de vaisseaux.

Calcarea dans les affections du genou. — Les maladies locales, celles surtout des articulations, embarrassent d'autant plus l'homœopathe, qu'elles sont moins accompagnées de phénomènes propres à faire reconnaître le caractère particulier du mal qui les détermine. — Une dame de vingt à vingt-quatre ans, blonde, réglée de bonne heure et copieusement, avait des flueurs blanches pendant plusieurs jours après ses règles. L'un de ses genoux était gonflé, un peu livide; d'abord douloureux seulement pendant la flexion, il le devint ensuite par l'effet de tous les mouvemens. Même pendant le repos, la malade éprouvait de la tension et souvent des élancemens au dessous de la rotule. Une affection semblable n'avait cedé, plusieurs années auparavant, qu'à l'usage des eaux minérales, et les sangsues étaient demeurées sans effet curatif. Je prescrivis *calcar.* X ij, le matin à jeun. Au bout de quelques jours, l'amélioration commença à se prononcer. Comme, le sixième jour, toutes les douleurs du genou n'étaient point dissipées, je répétai *calcar.* X iij, qui acheva de les dissiper. Trois mois après, il n'y avait point encore eu de récidive.

Calcarea et silicea dans la phthisie des tailleurs de pierre. — Quoique l'homœopathie ait souvent été insuffisante à prévenir l'issue funeste de la phthisie pulmonaire, cependant elle est déjà parvenue à combattre les accidens de cette maladie d'une ma-

nière souvent aussi sûre et toujours plus commode que l'ancienne école.

Convaincu de l'incurabilité d'une phthisie bien développée, je n'essayai la noix vomique, la pulsatille et quelques autres moyens, qu'à titre de palliatifs dans celle des tailleurs de pierre; mais le succès m'enhardit, et je suis parvenu à obtenir des guérisons, au moins pendant quelque temps, par l'usage des antipsoriques. Je me suis surtout servi du soufre, du lycopode, de l'étain, de la chaux et de la silice, et, quoique j'aie eu sujet d'être satisfait des premiers, c'est principalement aux derniers que j'ai vu produire les effets les plus frappans.

Un malade, long-temps traité par le quinquina et le lichen, était réduit au plus bas. Il évacuait en vingt-quatre heures trois chopines de matière puriforme d'un jaune verdâtre et de très-mauvaise odeur. Incapable de prononcer une seule parole à haute voix, il se plaignait beaucoup d'oppression, de douleurs et d'élancemens dans la poitrine. La percussion et l'auscultation indiquaient des cavernes dans les deux poumons, et une hépatisation de la partie inférieure du poumon droit. Le malade éprouvait en outre une pression désagréable à la région précordiale; il vomissait souvent, surtout pendant les forts accès de toux, qui l'agitaient beaucoup durant la nuit; il avait des douleurs et des lassitudes dans les articulations, ne pouvait quitter le lit, et éprouvait des sueurs épuisantes le matin. Une dose de noix vomique VIII (une goutte) diminua la toux, et procura un peu de repos la nuit. Le lycopode agit aussi d'une manière favorable sur les organes respiratoires, et diminua surtout la raucité de la voix. Je fis prendre ensuite quelques doses d'étain 3 (un grain), qui diminuèrent sensiblement les crachats et les sueurs nocturnes, et relevèrent les forces. La chaux paraissant être alors le moyen qui correspondait le mieux, je donnai *calcar.* X gl. v. En peu de jours, les crachats furent réduits à une tasse; ils étaient muqueux, blancs et écumeux, amélioration qui se soutint pendant quelques semaines. Au bout de ce temps, le malade cracha un peu plus, et des matières de plus mauvais aspect; il se sentait moins bien aussi. Je crus devoir faire choix de la silice, déterminé surtout par la raideur, la faiblesse et la lassitude dans les extrémités, ainsi que par la cause occasionelle de la maladie. Après *silic.* X gl. iij, les crachats diminuèrent, ainsi que les accidens du côté des mem-

bres. Au bout de quinze jours, je donnai *silic.* X iij, précédée de *nux* VIII (une goutte). Tous les accidens de la poitrine disparurent. Le malade ne s'est ressenti de rien depuis neuf mois. Quoique je ne le considère pas comme parfaitement guéri, et qu'il me paraisse probable qu'en reprenant sa profession il aura une récidive prompte, cette observation n'en est pas moins une belle preuve de l'efficacité des moyens homœopathiques.

Emploi de l'aconit dans les affections rhumatismales et arthritiques. — L'aconit est fréquemment employé dans ces affections par les médecins de l'ancienne et de la nouvelle école. Les premiers le croient surtout utile parce que les accidens dépendent fréquemment d'une suppression de la transpiration, et ils s'en servent dans les cas aigus et chroniques, lorsqu'il n'y a point de fièvre. Les autres l'ont jusqu'à présent employé de préférence dans les nuances inflammatoires, et quand il y a complication de fièvre synoque. Quoique ce soit alors qu'il produit le plus d'effet, je crois cependant qu'on peut en étendre encore les applications. Souvent j'ai réussi à guérir promptement des rhumatismes et des accès de goutte aiguë, avec ou sans fièvre, par des doses répétées d'aconit, principalement chez des sujets sanguins, et sans aggravation fâcheuse; mais d'ordinaire j'ai échoué chez les personnes peu irritables. L'aconit a fréquemment aussi une grande valeur dans les affections rhumatismales et goutteuses chroniques. Lorsque les malades sont affectés depuis long-temps, et qu'ils ont abusé des médicamens, il leur arrive souvent de ne pouvoir prendre des doses, même faibles, de médicamens homoœpathiques sans éprouver une aggravation qui leur est très-pénible, à cause de la violence des douleurs. Quelquefois même j'ai vu la maladie passer au mode aigu, et s'accompagner d'une véritable fièvre irritative, ce que ne produit jamais l'aconit à petites doses. Cette aggravation ne succédait point, il est vrai, à la simple olfaction des remèdes; mais aussi l'effet curatif se réduisait presque à rien. En pareil cas, j'ai employé l'aconit, qui modérait les douleurs, et faisait souvent cesser les sueurs épuisantes, de sorte qu'il était plus facile ensuite de recourir à d'autres moyens, pris surtout parmi les antipsoriques.

L'aconit produit souvent aussi de très-bons effets dans les douleurs faciales et dentaires rhumatismales, non pas seulement quand la douleur est pulsative et lancinante, mais encore quand

elle revêt d'autres formes, et surtout qu'elle est exaspérée ou renouvelée par le vin et autres influences échauffantes, ou qu'elle dépend d'affections morales, notamment d'un esprit concentré. Cependant je le prescris alors presque toujours à doses fréquemment répétées; je donne même plusieurs gouttes de la 24e jusqu'à la 12e dilution.

C'est à tort que les allopathes prétendent qu'il agit par une vertu diaphorétique; jamais je n'ai vu qu'il excitât la sueur; au contraire, il a souvent mis fin à des sueurs épuisantes, et calmé par-là les douleurs.

Des effets du sulfate de zinc. — Il y a six ans, j'employai ce moyen dans une chorée qui paraissait dépendre d'une affection du système ganglionnaire, et qui s'accompagnait d'une altération, avec augmentation, de la sécrétion muqueuse du bas-ventre. J'ordonnai avec succès un huitième de grain, matin et soir. Mais, au bout de plusieurs semaines, apparut un phénomène qui était causé par le sulfate de zinc, et qui disparut après la cessation de ce moyen. C'était une émission involontaire d'excrémens solides, ayant lieu tous les jours, à l'heure accoutumée des garde-robes. Du reste je n'observai aucun autre effet, si ce n'est la diminution de la sensibilité.

REMARQUES PRATIQUES SUR LE RHUS;

Par le docteur MULLER.

Il est fort utile de rapprocher les formes des maladies dans lesquelles un médicament s'est montré particulièrement actif, afin d'apprendre à mieux apprécier le mode spécial d'action de ce moyen et le caractère fondamental commun de ces formes morbides. C'est ce que je vais faire pour le *Rhus*.

Une veuve de 70 ans, pléthorique et replète, éprouvait, du côté de la poitrine, des accidens annonçant une disposition à l'hydrothorax, pour lesquels elle se fit saigner; comme d'habitude, un bandage trop serré provoqua une inflammation douloureuse autour de la petite plaie et au bras, qui, sous l'influence de fomentations émollientes et aromatiques, fit des progrès tels qu'au bout

de quelques jours le bras était fort enflé depuis l'aisselle jusqu'au bras, atteint d'un érysipèle inflammatoire et tout couvert de cloches pleines de sérosité. La peau des alentours de la plaie était morte à une assez grande distance; un liquide séreux se trouvait dessous, et plus tard il se forma là un ulcère, d'où l'on fut obligé d'enlever de grandes quantités de tissu cellulaire gangrené. Forte chaleur interne, beaucoup de soif, agitation, insomnie, propension à la sueur, urine trouble, pouls mou, fréquent et souvent intermittent. Ayant été appelé, je fis entourer le bras d'une simple toile molle, qu'il fallut renouveler presque toutes les deux heures, à cause de l'abondance du suintement, et je donnai *rhus* X. Au bout de vingt-quatre heures, diminution du gonflement et des douleurs. Les progrès de l'amélioration furent sensibles pendant plus de huit jours, et lorsqu'ils parurent stationnaires, je donnai *ars.* X, à cause des accidens de poitrine. En trois semaines, la femme recouvra la santé, dont elle jouit encore depuis six ans.

Un maçon s'étant frappé violemment la main droite, elle devint le siége d'une forte inflammation très-douloureuse, et de dépôts qui s'ouvrirent tant entre les doigts qu'à la paume. Après huit jours de souffrances, il réclama mes soins. *Arn.* II calma un peu les douleurs, mais n'améliora guère l'état général. Je passai donc trois jours après à *rhus* X, qui guérit promptement, sans répétition et sans autre moyen.

Une femme de 50 ans avait les doigts de la main droite atteints de rigidité goutteuse, par l'habitude de manier un très-fort couteau. Le mal durait depuis près de quinze jours; le dos de la main était très-gonflé et livide, un ichor fétide s'écoulait d'ouvertures garnies de chairs baveuses. Je donnai le *rhus*; mais la guérison complète n'eut lieu qu'après *ars.* X.

Un homme de 40 ans, à la suite d'un refroidissement prolongé, éprouva des douleurs tiraillantes et lancinantes dans le genou droit, qui bientôt enfla et s'enflamma. En huit jours, l'inflammation passa à la suppuration; il y avait, autour de la rotule, trois ouvertures rendant un pus de mauvais aspect: fièvre et douleurs continuelles, point de sommeil. Une seule dose de *rhus* X dissipa peu à peu tous les accidens. Au bout d'un mois, le malade put reprendre ses occupations.

Le caractère que portent les inflammations externes auxquelles le *rhus* convient, se trouve également dans les phlegmasies in-

ternes qu'il peut guérir, savoir : défaut d'activité plastique de la force vitale, défaut de plasticité du sang et des humeurs, c'est-à-dire état contraire à celui qui réclame l'aconit, tendance des humeurs à la décomposition. On sait de quelle grande renommée le *rhus* jouit dans certains typhus, dans certaines inflammations typheuses de poitrine et autres. Cependant il n'est pas le seul remède en pareil cas; car toujours l'individualisation rigoureuse doit déterminer le choix du médicament.

J'ai observé plusieurs épidémies de scarlatine sous diverses formes et avec différentes complications. Tantôt la *belladonne*, tantôt l'*aconit* ou le *mercure* étaient indiqués, mais fort souvent aussi le *rhus*. Un jeune garçon de deux ans était couvert, des pieds à la tête, d'une rougeur foncée, avec d'innombrables ampoules contenant un liquide puriforme jaune; chaleur brûlante, grande soif, somnolence, réveils en sursaut, agitation, envies douloureuses et vaines d'uriner, absence des selles, etc. Une dose de *rhus* X amenda ce fâcheux état dans l'espace d'une nuit, et en trois jours le petit malade n'avait plus de fièvre : la desquamation eut lieu bientôt, et fut énorme.

Le *morbus maculosus Werlhofii* est une des maladies chroniques où il y a tendance à la décomposition des humeurs. Dans deux cas, *rhus* fut efficace avec une promptitude étonnante. Chez un paysan, grand accablement, taches bleuâtres, grandes comme des lentilles, sur tout le corps, hémorrhagies fréquentes par la bouche et le nez. Les hémorrhagies cessèrent deux jours après la prise du *rhus*, et au bout de quatre jours, les taches disparurent aussi. Chez un autre homme de vingt ans, la peau et les mains étaient ecchymosées, comme à la suite de coups violens; le troisième jour, toute trace de maladie avait disparu.

Une jeune femme brune, très-irritable et d'un tempérament ardent, fut prise, à la suite d'un séjour prolongé et fréquent dans un local froid et aéré, de violentes douleurs tiraillantes dans les dents et la tête, qui survenaient tous les jours, vers les six heures du soir, duraient jusqu'au matin, et la privaient de dormir, même de se coucher pendant la nuit. Sangsues, remèdes domestiques, extraction de deux dents, tout fut inutile. La malade devenait presque furieuse pendant les paroxysmes. Un sinapisme aux deux poignets avait produit une forte inflammation de couleur foncée, avec ampoules pleines de sérosité. Cette circonstance me fit choisir

rhus, après que *coffea* 3 n'eut produit qu'un repos assez court. Le remède fut pris avant midi; l'accès revint le soir avec la même violence, mais ne dura qu'une demi-heure. Depuis lors, la femme a été délivrée de son mal.

Il n'est pas sans importance de rappeler aux homœopathes qu'ils ne doivent pas s'empresser de choisir un médicament d'après un seul symptôme, quand celui-ci ne fait pas partie du caractère fondamental de cette substance; mais si cette correspondance existe, ils le peuvent, quoique les autres symptômes paraissent repousser le moyen. Le cas précédent en est la preuve.

Le *rhus* peut être employé avec utilité dans les hernies étranglées, quand il y a déjà état inflammatoire typheux, ou, sans cela, paralysie du canal intestinal, annoncée par le gonflement tympanitique du bas-ventre.

Une femme de quarante ans contracta, à la suite de grands efforts, une hernie inguinale du côté droit, qui ne tarda point à s'étrangler. Les grossières tentatives de réduction d'un chirurgien de campagne avaient déjà amené un état voisin de la gangrène, lorsque je fus appelé le sixième jour. *Rhus* apaisa le vomissement, et diminua les douleurs; un lavement fit sortir quelques matières fécales. Le lendemain je trouvai le ballonnement du ventre plus considérable, et sur la tumeur deux points gangrenés prêts à s'ouvrir. Je donnai *rhus* X. Le jour suivant, le ventre était beaucoup moins gonflé, et la gangrène n'avait pas fait de progrès; en vingt-quatre heures, les points gangrenés s'ouvrirent, et il se forma une fistule stercorale. Je donnai *china* IV, et fis faire des applications de quinquina en poudre très-fine. La fistule dura six semaines; après quoi les excrémens reprirent la voie ordinaire, et la plaie se ferma.

Un homme d'une soixantaine d'années éprouvait souvent des coliques causées par une ancienne hernie du côté droit, qui ne rentrait jamais complétement. Il fut pris d'un violent accès de ces coliques, avec vomissement et constipation, malgré de nombreux lavemens. Un faux pas avait fait sortir la hernie plus qu'à l'ordinaire. Appelé dans la soirée, je donnai *nux* X, dont trois doses furent prises. Il y eut quelque soulagement pendant vingt-quatre heures, mais pas de guérison véritable; je fis donc prendre encore deux doses de *veratr.* IV. Quoique la violence du mal eût beaucoup diminué, et qu'il n'existât point de danger pressant, on

eut recours à un chirurgien : sangsues, fomentations froides et chaudes, taxis en diverses situations, bains tièdes, lavemens d'huile, de savon, de tabac, émulsion d'huile de ricin. L'état ne fit que s'aggraver : vomissemens plus fréquens et plus forts, ayant l'aspect, le goût et l'odeur de matières fécales. L'opération fut proposée; je m'y opposai. *Coccul.*, *plumb. acet.*, et *nux* ayant procuré du repos et fait cesser les vomissemens, on y renonça. Cependant il y avait ballonnement du ventre; je prescrivis *rhus* N; après deux heures d'agitation, le malade eut une selle très-copieuse, qui se répéta plusieurs fois. Le lendemain, il était hors de tout danger.

PHARMACODYNAMIQUE.

NIGELLA SATIVA.

Durée d'action, inconnue. — Dose, VI. — Antidote, inconnu.

Tête. — *Pesanteur et pression sourde au sinciput et à l'occiput en se tenant assis.* — *Ardeur et picotemens dans le front, qui alternent avec un sentiment de froid.* — Douleur d'écorchure au côté droit de l'occiput, tressaillemens fréquens, parfois grattement à l'occiput, comme si on râclait le périoste. — Compression au sinciput. — Douleur pressive de dedans en dehors dans les tempes; *violent afflux du sang*, avec battemens momentanés, à la base du crâne, après le mouvement. — Sentiment de pesanteur à l'occiput en s'éveillant. — Douleur piquante à la partie inférieure de l'occiput. — Tiraillement et térébration au sinciput, vers le soir. — Douleur diductive dans les deux côtés de la tête, pendant le mouvement au grand air. — Sensation passagère de chaleur. — *Elancemens et coups passagers au front.* — Le sujet enfonce la tête dans l'oreiller, avec *accès de léger délire, agitation et jecticulation pendant qu'il est couché.* Elancemens dans le front et les tempes. — Ardeur dans la profondeur du cerveau, avec pulsations plus fréquentes. — Douleur brûlante dans la tempe gauche. — Fourmillement dans l'apophyse mastoïde gauche et par toute la tête.

Yeux. — *Trouble et obscurcissement de la vue après le mouve-*

ment, surtout après l'éternuement et la toux. — Sentiment de faiblessse et *difficulté de mouvoir les yeux.* — Tension et pression. — *Atonie des paupières supérieures.*—Ardeur fréquente et prurit à l'œil droit; souvent larmoiement. — Yeux proéminens et scintillans, quelquefois comme voilés par une gaze noire. — Apparition de petits points ternes. — Pression et pulsation dans les orbites. — Douleur qui pousse au dehors. — Térébration dans le haut de l'orbite gauche. — Tressaillemens fréquens de la paupière inférieure droite. — Quelquefois yeux à demi ouverts. — Difficulté de fermer les paupières. — Yeux cernés. — Violent prurit aux sourcils.

Oreilles. — Bourdonnemens et tintemens.—Elancemens et douleurs térébrantes dans l'oreille gauche. — Tension tiraillante dans la conque droite. — Fort battement dans l'oreille gauche. —Chaleur et sécheresse du lobule, parfois avec prurit et chatouillement. — Douleur tiraillante tensive dans l'oreille droite, qui s'étend jusque dans la bouche.—Dureté de l'ouïe.—Sensation de froid dans les deux oreilles, en s'éveillant.

Nez. — Dilatation des ailes du nez. — Défaut de sécrétion nasale. — Chatouillement dans la narine droite. — Traction et parfois léger tiraillement qui se dirige vers la gorge. — Douleur tiraillante, avec térébration à la racine du nez, pendant le repos. — Sortie de quelques gouttes de sang par la narine droite. — Éternuemens fréquens. — Douleur d'écorchure et de contusion, qui s'étend de la racine du nez à travers toute la tête. — Écoulement de mucus très-liquide. — *Sentiment de froid au bout du nez.* — Prurit et ardeur au bord des deux ailes du nez, avec légère inflammation. — Petits boutons cuisans à la narine droite, qui causent une vive ardeur, après s'être gratté.

Face.—Teint livide, jaunâtre.—*Traits affaissés.*—Boufissure du du côté droit. — Tension dans la mâchoire. — Douleur térébrante dans l'articulation gauche. — Rongement et parfois tiraillement au menton. — Petits boutons jaunâtres prurriteux au coin de la bouche, qui causent beaucoup de douleur la nuit, et empêchent de dormir. — Douleur tractive, tensive, au côté gauche de la face, qui est peu rouge.

Lèvres. — *Pâleur des lèvres.* qui sont sèches et gercées. — Tremblement et parfois spasmes de la supérieure.

Dents. — Lividité de la gencive en dehors; boutons grisâtres, pleins de sérosité, sur la gencive, avec cuisson. — Violente térébration et parfois tiraillement dans les deux molaires inférieures droites. — Élancemens passagers dans les incisives inférieures.

Cavité buccale. — Même sensation que si elle était à vif partout. — Sentiment de chaleur.

Langue. — *Sèche* et d'un rouge foncé, presque brune, *fendillée, peu mobile*, avec chaleur brûlante à la pointe. — Saillie des papilles. — *Parole marmottante et inintelligible.*

Gorge. — Chaleur et sécheresse dans la gorge. — Rougeur de l'amygdale gauche, sans douleur. — Grande difficulté d'avaler. — Traction spasmodique dans la gorge. — Sensation d'écorchure au côté droit. — Sensation de chaleur dans l'œsophage, que l'eau froide augmente, que les boissons mucilagineuses acidulées diminuent pour quelque temps.

Goût. Salive. — *Goût désagréable, acide, fade*, parfois rance. *Diminution de la salive.*

Appétit. Soif. Répugnance pour les alimens chauds, la viande surtout. — Désir des boissons acidules. — *Soif inextinguible.* — Désir de la bière.

Nausées. Vomissemens. — Régurgitation, envie de vomir. — Soda, avec oppression de poitrine. — Tendance à vomir.

Estomac. — Grande sensibilité de l'estomac, avec douleur compressive à l'entrée. — Douleurs rongeantes et tractives au bas-fond de l'estomac, en respirant et se baissant, qui augmentent beaucoup après avoir bu de l'eau froide. — L'estomac semble remonter vers la poitrine, ce qui suffoque, surtout en restant couché. — Gargouillement dans l'estomac. — *Gonflement de l'estomac après avoir bu.*

Epigastre.—Tension au creux de l'estomac, avec battemens sous les fausses côtes, à la région de la rate.

Hypocondres. — Gonflement au côté droit, qui semble comprimer le diaphragme.—Violente douleur pressive dans le foie.—Ardeur et pression sourde, avec battement dans le foie, surtout après avoir mangé. — Elancemens dans la rate, alternant avec une douleur sécante. — Douleur tractive dans l'hypocondre gauche.

Ventre. — *Gonflement du bas-ventre*, avec sentiment de plénitude. — *Augmentation de la sensibilité au toucher.* — Traction lancinante, parfois rongement pruriteux autour de l'ombilic. — *Douleurs insupportables par la pression.* — Pincement et pression aux deux côtés du ventre, avec sentiment de constriction, qui augmente en marchant. — Coliques et tranchées. — Douleur pressive dans le côté droit, avec *traction douloureuse vers la région pubienne*, après avoir bu de l'eau.

Rectum. Anus. — Envie d'aller à la selle. — Emission pénible de vents. — *Constipation.* — Selles peu dures, d'un brun foncé. — Epreintes, et selles parfois teintes de sang. — Vive ardeur à l'anus. — Elancemens et douleurs brûlantes dans le rectum, avec tenesme. — Flux hémorrhoïdal abondant.

Urine. — *Urine rare, couleur de feu*, déposant un épais nuage jaune, et suivie d'une vive ardeur, qui s'étend jusqu'à l'uretère. — Prurit et fourmillement à la couronne du gland, au côté interne des grandes lèvres.

Fonct. génit. — Point d'érections. — Diminution de l'appétit vénérien. — Règles avançant de quinze jours et fort abondantes, avec douleurs violentes, lancinantes et tiraillantes, dans le bas-ventre et les reins, céphalagie pressive au vertex, et douleur contusive par tout le corps.

Respiration. — *Sécheresse du nez*, qui est bouché. — Douleur tensive, tractive, dans l'épiglotte, grande sécheresse, chatouillement, tussiculation sèche, sensation d'écorchure dans la trachée, surtout pendant la nuit. — Voix presque éteinte. — Toux sèche, suivie de grattement au larynx. — Constriction de la trachée. — Inspiration plus facile que l'expiration. — Respiration profonde, difficile, anxieuse, stertoreuse, souvent interrompue.

Poitrine. — Sentiment de pesanteur, pression dans la poitrine. — Elancemens qui s'étendent jusque dans l'aisselle droite. — Douleur pressive dans le côté gauche de la poitrine. — La poitrine semble être trop étroite.

Mamelles. — Affaissement des seins. — Pincement et traction dans le droit. — Fourmillement dans le gauche. — Douleur pressive et brûlante, surtout en restant assis ou couché.

Cœur. — Tremblement du cœur en marchant. — Forts batte-

mens du cœur. — Pression sourde à la région du cœur. — Battemens du cœur sourds, plus rares, irréguliers.

Cou, Dos. — Térébration et tiraillement dans les vertèbres du cou, qui s'étendent jusqu'à l'occiput, en se redressant et en marchant. — Elancemens et tension dans les muscles du cou. — Raideur spasmodique du cou. — Traction et distension dans les omoplates, la gauche surtout. — Traction dans le côté droit du dos. — Forts battemens et secousses passagères dans le rachis.

Membres supérieurs. — Difficulté de remuer le bras. — Tiraillement au côté externe du cou. — Elancemens passagers dans le petit doigt de la main gauche, presque insupportables dans le lit. — Tension dans le bras droit. — Fourmillement dans la main. — Mouvemens spasmodiques des muscles du bras. — Ardeur, parfois tension tractive à la paume des mains, qui cessent par le mouvement. — Tiraillement dans le pouce gauche. — Violens élancemens dans le coude droit. — Tiraillemens dans l'articulation du bras. — Térébration et rongement dans la clavicule, que le frottement fait cesser.

Membres inférieurs. — Pression et douleur d'écorchure dans le genou droit. — Tension tiraillante dans le creux du jarret droit. — Pesanteur énorme dans les jambes, le matin, en se levant. — Violent prurit ardent au côté externe de la cuisse, qui se dissipe par le mouvement. — Tiraillement fouillant dans la cheville externe du pied droit. — Elancement dans le gros orteil du pied droit. — Froid et chaleur alternatifs sur le coude-pied. — Cuisson soutenue dans l'articulation du pied gauche. — Pression et sensation de pesanteur dans les cuisses et les reins. — Elancemens passagers dans les cuisses. — Tiraillemens dans l'articulation de la cuisse droite. — Battemens en restant assis.

Peau. — Boutons rouges, durs et parfois pruriteux sur les épaules. — Petits élancemens dans la peau du sommet de la tête. — Sécheresse et tension de la peau, avec élévation de la température. — Prurit mordicant sur la poitrine. — Peau moite et molle.

Sommeil. — Envie de dormir, après des bâillemens et des pandiculations. — Propension irrésistible au sommeil. — Sommeil fort agité, troublé par des rêves inquiétans, vers le soir. —

Le sujet parle en dormant. — Au réveil, lassitude et courbature. — Propension à se coucher.

Calorification. — Frisson et froid, surtout au bas-ventre. — Horripilations dans la tête. — Froid aux pieds. — Chaleur brûlanta dans le creux des mains. — Sueur abondante au bas-ventre et à la poitrine. — Pouls petit, faible, à peine sensible et très-mou. — Frisson froid dans le dos.

Sensations générales. — Affaissement général, accablement. — Inaptitude au travail. — Grande sensibilité à l'air. — Insensibilité.

Moral. — Morosité, mauvaise humeur. — Paresse. — Excitation de l'imagination. — Précipitation du parler. — Discours sans liaison.

Caractéristique. — En général, les effets se manifestent après avoir mangé, vers le soir et pendant la nuit; cependant quelques uns augmentent pendant le mouvement dans la chambre et au grand air, et plusieurs dans la situation assise et le séjour au lit. — La toux, l'éternuement et même la parole en aggravent quelques uns.

Notes pratiques. — On emploie les semences, qu'on prépare à la manière des antipsoriques. — La violence des symptômes céphaliques porte à penser que la nigelle conviendrait dans les affections nerveuses graves de la tête, notamment dans quelques formes de typhus. Cependant elle pourrait bien convenir aussi dans les affections rhumatismales et catarrhales. Elle a souvent une prééminence marquée sur l'aconit, dans le cas d'inflammation. Les allopathes l'employaient jadis comme béchique, anticolique et sternutatoire. On s'en est servi, dit-on, avec succès dans la rage.

SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE LA MÉDECINE;

Par le Docteur KRUGER-HANSEN.

Les médecins s'efforcent, dans leurs pathologies, d'approfondir l'essence, la cause prochaine des maladies. Sont-ils donc déjà parvenus à démontrer l'essence, la cause prochaine de la vie et de la santé? Les physiciens ont-ils été jusqu'à présent en état de signaler la cause prochaine, l'essence de la grande vie de l'univers, qui se manifeste chaque jour à leurs yeux? Malgré la fréquence des orages et des ouragans, ils continuent encore à ignorer d'où vient le vent et où il va. Sans cesse la marche des choses amène de nouveaux événemens; mais nous ne pouvons ni en découvrir les causes, ni en calculer les conséquences. A chaque instant nous remuons nos membres, sans savoir comment l'âme les met en activité. Concevons-nous l'association entre l'âme et le corps? Nous vivons; mais la vie elle-même n'est-elle pas un miracle, dont l'habitude seule fait pour nous un phénomène ordinaire? Nous nous fécondons sans savoir comment et pourquoi résulte de là un être semblable à nous. Sur quelque point que nous dirigions nos regards, partout nous apercevons des mystères, et nous sommes entourés de merveilles qui piquent notre curiosité, mais ne la satisfont point. Si nous examinons les dons que la nature nous a accordés pour connaître les choses et leurs relations, nous n'en trouvons pas un seul qui ne soit devenu en même temps une source abondante d'erreurs pour les hommes. La vie est une énigme dont nous ne devons trouver le mot que dans la tombe, au dire des théologiens.

Si les médecins sont hors d'état de démontrer la cause des phénomènes qui ont lieu dans l'état de santé, en observant le corps pendant la vie et l'anatomisant après la mort, ils le sont bien moins encore de détailler ce qui se passe dans l'état de maladie. Ils se perdent en de pures rêveries quand ils veulent analyser les phénomènes morbides. Si leurs théories avaient été aussi exactes qu'ils se l'imaginaient, ils en auraient donné la preuve à l'apparition du choléra, qui leur fit émettre des centaines d'hypothèses.

La confusion se mit parmi eux, comme s'il s'agissait de monter sur un manche à balai pour aller assister à la célébration du sabbat. Quoiqu'ils aient eu mille occasions de voir la maladie passer sous leurs yeux, de fouiller dans les entrailles des victimes qu'elle immolait, et de soumettre leurs excrétions à l'analyse chimique, ils n'ont point fait un pas de plus sur le terrain des connaissances pratiques et réellement utiles. Pour envisager le choléra, ils prenaient le prisme des doctrines de l'école, et naturellement alors tous les objets s'offraient à eux sous d'autres couleurs que celles qu'ils auraient eues, contemplés à l'œil nu de la raison. La multitude des théories pourrait faire croire qu'ils avaient en main un kaléidoscope lorsqu'ils prétendirent démontrer l'essence de cette maladie. Plus ils étaient placés haut dans le monde, plus ils avaient brillé jusqu'alors comme écrivains, plus leurs titres étaient longs, plus aussi furent désastreuses les théories servant de base à leurs intructions, que le praticien devait oublier s'il voulait guérir. Partout l'issue de la maladie fut d'autant moins fâcheuse qu'on s'écarta davantage de la route prescrite, qu'on se contenta d'un simple traitement symptomatique, ou même qu'on abandonna les malades à leur seul instinct. Là encore les homœopathes eurent des succès, quand les allopathes avaient déjà ployé leurs voiles.

Les homœopathes disent que, pour guérir les maladies, il suffit d'en faire cesser les symptômes. Les allopathes, au contraire, prétendent qu'on doit attaquer les causes, après la destruction desquelles les symptômes disparaissent. Cette assertion résonne trèsbien du haut des chaires; car on la comprend aussi bien qu'on conçoit aisément qu'un arbre tombe quand on a coupé sa racine. Mais que savent les médecins sur le compte de la cause des maladies? fort peu de chose, presque rien. Nous en avons eu la preuve pendant le choléra, lorsqu'on vit proposer tant de théories qui semblaient sortir de Bedlam. Dans beaucoup d'affections locales, plaies, hernies, difformités, etc., nous connaissons l'obstacle au jeu libre des organes. En réduisant une luxation, en retirant une pierre de la vessie, en faisant sortir de l'œil un cristallin devenu opaque, nous enlevons la cause des symptômes et par conséquent la maladie. Nous pouvons aussi faire cesser les accidens appelés gale et syphilis en anéantissant leurs causes, leur principe contagieux, avant qu'il ait infecté le corps entier. Mais quand un refroidissement dérange l'horloge de la vie, il n'est point en notre

puissance d'éloigner la cause, qui a déjà épuisé son action lorsque les résultats de son impression nuisible frappent les sens : il ne suffit pas d'échauffer le corps, de rappeler la transpiration supprimée, pour faire cesser les symptômes, et nous ne savons pas non plus comment s'exerce l'action nuisible du refroidissement. Des millions d'individus, qui en ont l'habitude, s'y exposent chaque jour sans en éprouver le moindre inconvénient, tandis qu'il rend plus ou moins malade celui qui n'y est point accoutumé. Chez l'un il suscite une maladie générale, une fièvre goutteuse et rhumatismale, tandis que, chez l'autre, il ne provoque qu'une affection locale, des maux de dents, une ophthalmie, la diarrhée, un rhume, etc. Quand les passions exercent une influence nuisible sur le corps, que la frayeur fait naître un érysipèle, le dépit une révolution de bile, le désir une chlorose, nous concevons bien la cause ; mais elle a déjà cessé d'agir lorsque ses effets se manifestent : nous connaissons des moyens contre ces derniers, mais les officines ne nous en offrent aucun contre le désir, le dépit, la frayeur ; nous voyons la jalousie, le chagrin, le regret du pays troubler les opérations de la vie, mais nous manquons de remèdes pharmaceutiques pour les éteindre, effet qui ne peut résulter que de la médecine morale ou du temps. Lorsque le principe variolique, morbilleux ou scarlatineux a porté le désordre dans l'économie, nous ne pouvons point le détruire, parce que nous ne le connaissons point ; une fois admis par le corps, il joue son rôle propre, jusqu'à ce qu'il se soit reproduit ou multiplié ; alors seulement il abandonne le corps, et le jeu de l'organisme rentre dans les conditions normales. Si la phthisie, la goutte, l'affection calculeuse reposent sur une disposition héréditaire, nous sommes impuissans à en écarter les causes : interdire la génération aux individus qui se trouvent dans ce cas serait le seul moyen d'éteindre la maladie dans son germe, et hors de cela nous ne pouvons qu'en retarder l'invasion par des précautions hygiéniques. Si un mauvais régime a posé les bases de maladies dès l'enfance, si le corps a été détraqué par des traitemens héroïques, nous ne pouvons plus éloigner les causes de l'état morbide, nous pouvons seulement empêcher qu'elles ne continuent à agir ; mais l'état normal est dérangé sans remède. Quand une épidémie tient à la misère, à la mauvaise qualité des alimens, les gouvernemens peuvent prendre des mesures pour faire cesser de si fâcheuses cir-

constances; mais le médecin est hors d'état d'écarter les causes. Si l'épidémie à sa source dans des conditions atmosphériques ou telluriques, il ne connaît pas plus ces dernières qu'il n'a de puissances contre elles, et tout au plus lui reste-t-il la ressource de conseiller le changement de climat. Il est également hors de son pouvoir d'éloigner la cause des fièvres traumatiques, quoiqu'il la comprenne très-bien; et loin de là même, ces fièvres sont nécessaires au travail de la suppuration et de la cicatrisation. Il y a donc bien peu de cas où le médecin puisse suivre des indications fournies par les causes; la plupart du temps il doit se contenter de prendre pour guide l'image totale de la maladie, sa nature particulière, son caractère et les circonstances relatives à l'individu.

Le rôle du médecin consiste à bien apprécier les phénomènes nécessaires de la maladie, à juger si la nature dépasse de justes bornes, à séparer les symptômes essentiels de ceux qui sont accidentels, par conséquent à bien établir son diagnostic, à fonder dessus une indication simple, et à remplir cette dernière par un moyen également simple, avec lequel le régime doit être mis en harmonie. La justesse de son coup d'œil, la précision de son tact, en un mot l'expérience, le garantissent d'une hésitation dangereuse. Il ne parcourt avec succès sa carrière qu'en suivant une marche tracée par un empirisme rationnel.

Dans les maladies fébriles, les actions anomales de l'organisme ne sont la plupart du temps que des moyens dont la nature se sert pour ramener l'ordre; c'est nuire que de combattre ces efforts salutaires. On ne peut pas dire que les actions vitales soient jamais exaltées dans les maladies. Les actions les plus énergiques sont toujours celles qui ont lieu pendant la santé, dans la génération, la parturition. Lorsqu'elles nous semblent exaltées dans les maladies, elles ne sont qu'irrégulières et en lutte avec d'autres. La force médicatrice de la nature est ce qui sauve l'honneur des médecins, car elle répare même les plus grossières atteintes qu'on lui porte. Elle triomphe toujours, et la seule médecine fondée sur la véritable expérience peut partager avec elle l'honneur de la victoire. S'il s'agit d'une fièvre traumatique, d'un érysipèle, d'une pneumonie, d'une variole, d'une rougeole, d'une scarlatine, le médecin doit rester simple spectateur; car ces maladies guérissent d'elles-mêmes d'après des lois éternelles. Il ne doit in-

tervenir dans les affections fébriles que quand ; 1° la force médicale de la nature agit avec trop de véhémence et de rapidité, car alors elle demande à être restreinte ; 2° quand elle est trop peu énergique, car alors il faut la stimuler ; 3° quand elle prend une fausse direction, car il faut alors la remettre dans le droit chemin ; 4° quand elle rencontre des obstacles extérieurs, qu'on doit écarter. Toute autre intervention est nuisible, ou du moins inutile. Mais, même dans ces cas, le médecin ne doit pas dépasser la juste mesure, car autrement il trouble le travail de la nature et amène des affections chroniques, si même il ne détruit pas complétement les forces. Quoique les maladies fébriles envahissent l'organisme entier, elles ne sont cependant pas toujours dangereuses ; le danger n'a lieu qu'en présence d'une ou plusieurs des conditions précédentes. Or alors l'art peut et doit intervenir pour garantir ou sauver le malade, mais en se tenant dans de justes limites, et sans s'armer de remèdes nombreux ou violens, comme pour amener plus tôt la guérison ; car ce procédé serait aussi absurde que celui de mettre un homme gelé dans le four, au lieu de le frotter avec de la neige. Si les émissions sanguines étaient le vrai moyen contre les inflammations, on ne verrait pas tous les jours périr de fièvres inflammatoires des malades qui ont été saignés copieusement. Le médecin ne doit être qu'une sorte de conciliateur entre le malade et la maladie, à peu près comme le chien de chasse entre le chasseur et la perdrix. Mais un bon chien de chasse apprend plus tôt dix leçons qu'on lui donne, qu'un mauvais médecin ne conçoit une seule vérité. La plupart des médecins sont aussi incertains que les baromètres ; la plupart changent aussi souvent d'opinion sur le compte d'une même maladie, qu'une girouette exposée à tous vents varie de direction.

Si la médecine est encore aujourd'hui si peu salutaire, c'est une preuve que les dépenses consacrées jusqu'à ce jour à l'établissement de facultés, de chaires, d'hôpitaux, n'ont porté aucun fruit et auraient pu être mieux employées dans des vues industrielles. Si l'on avait voulu faire quelque chose d'utile à l'apparition du choléra, il aurait fallu se borner à indiquer ce qu'on devait éviter, ce qui était capable de nuire, au lieu de prescrire une marche positive à suivre. Il faut toujours laisser au médecin le soin d'adapter les moyens à la situation individuelle des mala-

des, mais jamais non plus le médecin ne doit en employer alors qui soient capables d'ébranler fortement la vie chez un sujet bien portant et de déterminer des réactions violentes. Si les médecins étaient les bienfaiteurs de l'humanité malade, nous devrions surtout nous convaincre de leur influence salutaire dans les grandes villes, où ils sont le plus nombreux, où on les trouve de suite sous sa main, où l'aisance des habitans permet de se procurer tout ce qui est nécessaire pour prévenir ou guérir les maladies. Mais nous voyons plus de valétudinaires, plus de morts rapides dans les villes que dans les campagnes, où les circonstances sont cependant bien moins favorables, et où ces déplorables effets sont d'autant plus rares qu'on a moins recours à l'art médical. La proportion des malades dans les campagnes serait même bien moins grande encore, si la pauvreté, les préjugés, le défaut de soins, n'opposaient pas tant d'obstacles à la guérison. Qu'on essaie de laisser des personnes atteintes de maladies aiguës sans aucun moyen médicinal, en ayant soin seulement de prévenir l'excès de la température, de renouveler l'air, de fournir des boissons rafraîchissantes simples au début, de surveiller le régime à la fin, et la mortalité sera moindre parmi elles que parmi un même nombre de malades conduits dans les hôpitaux, où, suivant les préceptes de l'allopathie, les médecins leur prodigueront les poisons les plus actifs.

Si un médecin veut être utile à ses semblables, qu'il agisse aussi rarement que possible, qu'il s'abstienne même de rien faire, qu'il n'ait pas la prétention de couper court à la maladie, et il verra que la force médicatrice, ainsi ménagée, suffira pour ramener la santé. Il est trop ordinaire que, par ses moyens héroïques, s'il ne conduit pas directement le malade au tombeau, il ébranle tellement les forces de la nature, qu'après la fin d'une maladie, qui, abandonnée à elle-même, aurait laissé le sujet libre de toutes ses actions, on observe une longue convalescence, qui exige encore de grands frais en médicamens. Une grande partie de ces dépenses passe à l'étranger, ce qui diminue le bien-être général, et réagit d'une manière fâcheuse sur la santé du peuple, car la pauvreté est la source d'un grand nombre de maladies. L'abus des médicamens augmente leur prix, et plus ils renchérissent, moins le pauvre peut se les procurer, de sorte que la voie se trouve largement ouverte au charlatanisme. Rien ne contribue plus à tran-

quilliser le malade que d'avoir pleine confiance en son médecin ; mais il ne peut avoir cette confiance en celui qu'il voit changer chaque jour de vues et de traitement. La pratique exige absolument une précision dans la manière de penser et d'agir qui ne peut reposer que sur des principes puisés en soi-même. Comparer ses vues à celles des autres conduit au doute et à des scrupules, et d'ordinaire le traitement réussit d'autant moins qu'on a cru avoir mieux réfléchi. D'ailleurs souvent les médecins n'ont en vue que leur propre intérêt, leur propre réputation ; le savoir de beaucoup d'entre eux est entouré d'une nébulosité, comme certaines étoiles. Tous ceux qui sont passés dans le camp de l'homœopathie avaient le cœur mieux placé, ceux surtout qui, après avoir long-temps exercé l'allopathie, reconnaissaient les funestes résultats de leur pratique passée ; celui-là seul qui se fait cet aveu est sur la voie de s'amender.

Depuis long-temps on sait que ce n'est pas le *multa*, mais le *multum* qui forme le médecin. Plus il agit d'objets à la fois sur nos sens, plus ils passent rapidement sous nos yeux, et plus promptement aussi s'efface l'impression qu'ils font en nous. Quand un professeur de clinique employe une heure à parcourir cinquante lits, il ne peut consacrer que quelques momens à chaque malade. En galoppant ainsi, il n'observe pas plus que ne le fait celui qui voyage dans une voiture à vapeur. Un infirmier de bon sens comprend mieux les besoins et les souffrances des malades que le médecin qui les expédie ainsi en toute hâte pour accomplir ses fonctions ou remplir son escarcelle. Quelques cas bien observés en apprennent plus qu'une foule d'observations recueillies dans les livres ou dans les leçons publiques.

La médecine repose entièrement sur l'observation, à l'aide de laquelle le médecin doit se former un trésor d'expérience. Son unique source est dans la nature, et non dans la spéculation. La nature seule est vraie, et ce n'est qu'en l'étudiant sans cesse avec soin qu'on arrive à la vérité. La multiplicité des phénomènes dans l'état de santé et de maladie est un des plus puissans motifs pour les étudier avec ses propres sens, et pour ne pas recevoir les faits d'une main étrangère. Malgré sa variété, la nature reste toujours semblable à elle-même au milieu des climats différens ; celui qui l'observe de ses yeux suit le droit chemin, et n'a point à secouer le fatras des théories. La force médicatrice est victorieuse

de toutes les méthodes curatives qui ont régné jusqu'à présent, et de toutes celles que le temps fera éclore. Les professeurs et les écrivains se copient les uns les autres, souvent sans se comprendre, et sans le vouloir mettent ainsi des illusions en lumière. L'usage d'entendre des leçons sur chaque objet de la médecine, la contrainte des facultés, qui cherchent à tirer tout le parti possible de leurs prérogatives, et la coutume de n'accorder les examens que ceux qui ont suivi des cours imposés, n'ont fait qu'alimenter l'opinion qu'il est impossible d'apprendre la médecine autrement. Mais c'est là une grande erreur. D'épais cahiers attestent ce que sait le professeur, mais non ce que l'étudiant a appris, les paroles du maître sont pour celui-ci des oracles auxquels il ajoute foi en toute conscience. En lisant la liste des cours qui se font dans les universités, on acquiert la conviction qu'il faut au médecin une force digestive bien robuste pour ne pas éprouver d'indigestion à la suite d'une telle masse d'alimens. La multitude des professeurs éloigne de plus en plus l'élève de la vie pratique, dont on devrait cependant chercher à le rapprocher. Comme la danse et l'escrime s'apprennent fort bien sans connaître l'anatomie de la jambe et du bras, de même un bon praticien peut se former sans tant de choses inutiles. Le médecin appartient au lit du malade; c'est là sa véritable école. Il doit y observer avec soin, recueillir de l'expérience, en déduire des principes, et s'en faire des règles. La nature est le grand livre qu'il nous faut étudier si nous voulons avancer en médecine. Mais les élèves étudient la théorie du jour; ils l'apportent au lit du malade, et avec de bons yeux ils ne voient qu'à travers des lunettes colorées; la théorie rétrécit la portée de leur vue, et, faute d'observations suffisantes, ils n'acquièrent jamais un fonds nécessaire d'expérience. On juge le pilote dans l'orage, le soldat sur le champ de bataille, l'orateur à la tribune; c'est au lit du malade, et non dans la chaire, qu'on apprécie le médecin.

Ce n'est qu'en étudiant et en pensant par soi-même que le médecin se forme. Si l'usage voulait que les agriculteurs et les généraux apprissent l'économie rurale et l'art de la guerre dans les universités, nous n'aurions certainement que de mauvais agriculteurs et de pauvres généraux. Les premiers se forment par l'observation de la nature et la méditation; les autres par la résolution, la persévérance et l'amour de la gloire. N'espérons un

meilleur sort pour la médecine qu'après le renversement des universités et des facultés. Il est déplorable de voir des universités où le nombre des professeurs surpasse celui des élèves, et où ces professeurs, uniquement livrés à la pratique, considèrent leur place comme une chose accessoire qui ne saurait leur échapper. Un écrivain a dit : « Chaque université hébète le pays à vingt lieues à la ronde. Il faut qu'un petit nombre sache tout, afin que la masse ne sache rien. Nos savans sont les gardiens du trésor des lumières. Ils s'imaginent que l'État les paie grassement pour jouir en paix du trésor. Oh non ! on les établit pour qu'il le tiennent fermé, et que rien ne s'en répande parmi le peuple. Avec ce que coûte une seule bibliothèque, on pourrait fonder des bibliothèques dans tous les villages. Convertissez trente professeurs en trente mille maîtres d'école, et vous rendrez tout un peuple éclairé, moral et heureux ! »

Les médecins devraient s'attacher bien plus à l'étude de la médecine morale qu'à celle de la matière médicale, car le moral exerce sur les malades une influence aussi salutaire que la confiance dans la valeur d'un général sur les troupes qu'il mène au combat. Comme un soldat tomberait bien plus sûrement sous les coups de l'ennemi, si on le préparait à l'action par une saignée, un vomitif, un purgatif, un sudorifique, de même un malade résistera bien moins efficacement à la maladie, si ces puissances ennemies viennent encore l'assaillir en même temps que celle-ci. Quand donc comprendra-t-on cette éternelle vérité ? Quand le soleil dissipera-t-il les nuages qui enveloppent la médecine ? Evidemment les médecins ne manquent pas d'expérience, mais de sagesse pour se laisser éclairer par elle. Nul événement ne l'a mieux prouvé que l'épidémie du choléra. Le choléra peut être comparé à la révolution française. Mais si celle-ci a ébranlé les trônes, si elle a fait des millions de victimes, si elle a semé l'Europe d'invalides, si elle a bouleversé tant de fortunes, du moins a-t-elle mis les droits des hommes en évidence, et a-t-elle enseigné aux peuples qu'ils ne sont pas ici-bas uniquement pour céder aux caprices de l'arbitraire et du bon plaisir, qu'ils doivent compter pour quelque chose dans les formes de gouvernement. Les désastres du choléra n'auront-ils pas un effet analogue ? Si les gouvernemens, assez aveugles d'abord pour recourir aux mesures coërcitives, ont compris enfin que ces mesures reposaient sur des

principes faux et dangereux, les médecins, après avoir vu renverser toutes leurs théories, pourront-ils persister dans leurs dogmes obscurs? Si la génération actuelle n'est point mûre encore pour sentir la nécessité d'une réforme, un temps viendra certainement où on l'appréciera; et où l'on comprendra que les méthodes curatives aujourd'hui reçues sont, de la part des médecins, des inventions aussi pernicieuses que la torture en était une de la part des autorités. Combien de maux y aurait-il de moins sur la terre, si les médecins avaient toujours été sages et réservés, s'ils ne s'étaient jamais servis de ce qu'ils appellent des moyens héroïques! Que de calamités les mauvais princes, les mauvais médecins et les mauvais avocats n'ont-ils pas déjà semées sur la pauvre humanité!

Je ne me flatte pas de l'espoir que mes paroles soient entendues de la masse des médecins. Aussi est-ce à la saine raison des laïcs éclairés que j'en appelle. Qu'ils étudient l'original, sans variantes, ni pandectes, sans interprétations, ni commentaires, qu'ils observent attentivement la conduite des médecins au lit du malade, et qu'ensuite ils disent si la vérité est ou non de mon côté. Dans une question de si haute importance, j'ai été entraîné à parler suivant mon cœur. On m'objecterait à tort que les choses sont autrement, car c'est en vain qu'on s'efforcerait de voiler la vérité.

SUR L'IDÉE QU'ON DOIT SE FAIRE DE LA VIE LATENTE;

Par le Docteur C.-G. CARUS.

Les observations intéressantes du docteur Schultze sur l'animal appelé par lui *Macrobiotus Hufelandi*, et sur la faculté, également observée par moi, dont cet être jouit de renaître à la vie quand on le plonge dans une goutte d'eau après qu'il est demeuré plusieurs années enseveli dans du sable ou de la poussière, ayant lui-même la forme d'un grain de poussière, ont redonné le caractère de la vérité aux faits déjà publiés par Leeuwenhoek, Fontana et Spallanzani, mais révoqués en doute par plusieurs modernes, Ehrenberg entre autres, et fourni l'occasion de se livrer à des recherches sur les différences que présentent les formes de la vie. Je vais me permettre d'exposer quelques considérations sur

ce dernier point ; mon but sera atteint si je réussis à appeler l'attention sur quelques phénomènes biologiques dont on s'est peu occupé jusqu'à présent. Cependant, comme, en se livrant à des spéculations de ce genre, il est indispensable de se prononcer d'abord à l'égard des vues fondamentales de la biologie envisagée d'une manière générale, afin que chacun puisse juger du point de vue particulier sous lequel on entend se placer, je dirai d'abord en peu de mots que le mot de *vie* n'a de sens pour moi qu'autant qu'il exprime une forme spéciale de la vie du monde entier. J'entends par là une forme d'existence qui dépend d'un continuel état de pénétration réciproque et de conflit des deux manifestations primordiales de l'être suprême, c'est-à-dire de l'idée et des élémens de la nature, ou comme on voudra rendre cette opposition de l'unité rationnelle et de l'infinie diversité de la substance, ce contraste du principe dynamique et du principe somatique. Il suit de là, ce dont seront convaincus tous ceux qui, après avoir vu tant de vains efforts pour distinguer une nature morte et une nature vivante, auront enfin entrevu quelque autre chose, sans pouvoir s'en rendre un compte exact, il suit de-là, dis-je, qu'essentiellement tout le monde phénoménal n'a qu'une seule forme vitale, se manifestant à la vérité d'une infinité de manières différentes ; qu'il est tout-à-fait impossible d'admettre que la vie soit bornée à une série quelconque de phénomènes, par exemple au règne végétal et au règne animal ; que c'est seulement lorsqu'on a le courage d'embrasser franchement et ouvertement la vie dans son essence divine propre, que l'on commence à se faire une idée nette de ces milliers de formes vitales diverses, qui s'offrent à nous, tantôt dans les sphères des systèmes solaires, tantôt dans les phénomènes électro-magnétiques de l'atmosphère terrestre, ou dans les tendances cristallines de la masse du globe, tantôt enfin dans le développement des plantes et dans la vie des animaux et de l'homme, où tous ces phénomènes arrivent au plus haut degré de concentration.

Pour nous orienter en quelque sorte dans ce labyrinthe à perte de vue, il y a nécessité absolue de le partager en diverses régions. Et l'on peut dire que, plus nous avons une conscience nette des caractères distinctifs des diverses formes de la vie, mieux aussi nous connaissons notre propre ouvrage; de sorte que, s'il est vrai que *qui benè distinguit, benè docet*, il ne l'est pas moins que qui *benè distinguit, benè cognoscit.*

Si donc nous envisageons maintenant les formes les plus générales de la vie des organismes végétaux et animaux qui s'offrent à nous comme êtres individuels et doués d'une indépendance plus ou moins grande, qui cependant n'est jamais parfaite, il paraît très-convenable, pour en faire ressortir clairement les spécialités, d'introduire ici une notion dont jusqu'à présent les physiciens ont été presque les seuls à se servir dans l'étude des grands phénomènes généraux de la vie du globe terrestre. J'entends la notion de l'*état latent*. Dans les recherches auxquelles la la chimie et la physique se livrent, on a fréquemment acquis la conviction qu'il est une foule de circonstances où l'on se trouve obligé de distinguer deux états divers d'une activité ou d'une substance quelconque, savoir l'un dans lequel elle apparaît librement et ouvertement, avec tous les caractères de l'efficacité qui lui est propre, l'autre dans lequel son apparition est en quelque sorte anéantie ou suspendue pour le moment, quoiqu'on n'en doive pas moins continuer d'admettre sa présence. C'est en ce sens que les physiciens parlent de calorique latent, d'électricité latente, etc. Ils désignent par-là des états où l'on doit considérer les effets comme étant enchaînés et suspendus relativement à tous leurs phénomènes, quoiqu'ils n'attendent, pour ainsi dire, que l'occasion pour reparaître avec énergie et puissance, dans tout l'éclat de leur nature propre. Or il est de la plus haute importance de reconnaître aussi cette même distinction dans les formes de la vie animale et de la vie végétale. Elle s'offre même en quelque sorte spontanément dès que nous sommes arrivés à reconnaître qu'il ne peut être question d'une différence absolue entre les vies de la plante, de l'animal, de la terre et de l'univers; d'où il suit que ce qu'on est fondé à dire de la vie d'une série en général, doit également s'appliquer à celle d'une autre série. En effet, si nous trouvons, dans la vie végétale et animale, des états où tous les phénomènes particuliers de la vie ont disparu, et où il ne reste plus qu'une forme somatique, souvent même mutilée, dont l'intrégrité se maintient pendant un laps de temps indéterminé, tandis que toute excitation vitale demeure retirée dans ses replis les plus cachés, nous savons à peine comment concilier cet état de choses avec les phénomènes de la vie individuelle ordinaire, qui est toujours caractérisée par un mouvement spécial et un changement continuel de forme. Mais quand nous avons appris

que la distinction à laquelle on est forcé de recourir en physique doit aussi être admise en physiologie ; quand nous savons qu'il faut également distinguer un état latent et un état manifeste de la vie végétale et animale, et que cette distinction est même de la plus haute importance pour l'explication des divers phénomènes vitaux qu'offrent ces organismes, nous ne tardons pas à mieux comprendre les faits de la vie organique, et nous pouvons nous livrer avec plus de fruit à l'étude expérimentale des effets qui ont lieu tantôt dans l'un et tantôt dans l'autre état.

En nous bornant ici à jeter un coup d'œil rapide sur les cas les plus saillans où l'on peut admettre un état latent de la vie animale et végétale, nous ne pouvons nous dispenser de poser d'abord la question de savoir si l'idée de l'état latent ne doit pas acquérir, même dans la série de la vie tellurique générale, et hors de celle des corps naturels auxquels on attache exclusivement l'épithète d'organique, plus d'extension qu'on n'a coutume de le faire. Ne doit-on pas surtout l'appliquer à toute une série de substances terrestres, inaccessibles aux moyens d'analyse de notre chimie, que nous voyons souvent surgir tout à coup dans des lieux où l'on n'apercevait auparavant aucune trace de leur présence, de sorte qu'à moins de supposer à chaque fois pour elles une nouvelle création, nous sommes obligés de penser qu'après avoir eu d'abord une existence manifeste, elles sont ensuite tombées dans un état latent, d'où plus tard elles sont venues à sortir ? Keferstein a réuni, dans sa Physiologie de la terre, un grand nombre de faits attestant que des sels, du soufre, des métaux ont apparu dans des endroits où ne se trouvait aucune substance qui en contînt. Il suffit d'ailleurs de se rappeler le développement d'un squelette calcaire, pendant l'incubation de l'œuf, au milieu d'une masse qui ne contient aucun vestige de chaux, pour avoir sous les yeux un exemple frappant d'un acte de ce genre, que nous sommes au moins tout aussi fondés à expliquer par la mise en liberté d'une substance jusqu'alors latente que par une génération spontanée. Mais c'est à la physique et à la chimie, lorsqu'elles suivront davantage la méthode véritablement génétique, qu'il appartiendra de prononcer sur ce mode de vie latente parmi les substances générales de la vie terrestre. Ici on ne peut méconnaître le grand rôle qu'est apte à jouer, dans l'apparition du monde végétal et animal, la vie latente qu'on retrouve toujours jusqu'à

un certain point dans la graine et dans l'œuf. Comment expliquer autrement que par la présence dans les graines d'une vie latente, dont la portée s'étend à un laps de temps incalculable, l'apparition, attestée par des voyageurs véridiques, d'une végétation tout-à-fait nouvelle après l'incendie des forêts vierges de l'Amérique? Comment concevoir que, même dans nos contrées, des endroits qui ont été pendant longues années couverts d'eau, se couvrent avec rapidité, après leur dessèchement, d'une végétation souvent extraordinaire? N'avons-nous pas aussi des exemples de graines qui, tenues durant des siècles dans des lieux secs, ont conservé leur faculté germinative à l'état latent? Sans compter que les spores des plantes les plus inférieures sont peut-être susceptibles de persister ainsi long-temps dans un état de vie latente, ce serait là pour nous un motif de resserrer beaucoup les limites de la véritable génération spontanée.

Si maintenant nous portons nos regards vers le règne animal, les vésicules primaires que Baer a découvertes dans celles de Graaf nous offrent évidemment aussi une vie latente jusque chez les animaux les plus parfaits et l'homme lui-même, puisque, sans mouvement ni changement de substance, ces vésicules conservent assez long-temps leur existence, jusqu'à ce qu'enfin une excitation vivifiante met tout à coup la vie en liberté, et détermine le développement d'un nouvel organisme. Cet état latent paraît même se rencontrer souvent dans les œufs mêmes qui ont été fécondés; car, outre que les observations de Leeuwenhoek sur la révivification des rotifères semblent attester que les œufs mêmes de ces animaux peuvent être tirés de la vie latente à laquelle ils avaient été condamnés pendant la dessiccation, ce cas a lieu certainement aussi pour les œufs d'autres animaux des classes inférieures. Leuchs dit l'avoir observé à l'égard des œufs de limaçons, expérience qui ne m'a cependant pas réussi. On pourrait également rapporter ici l'hibernation de tant d'œufs fécondés d'insectes. Ce n'est que par un phénomène du même genre qu'on parvient à expliquer comment l'*apus cancriformis*, apparaît si souvent tout à coup dans les mares d'eau dont se couvrent des lieux qui avaient été secs pendant long-temps : et la même chose a lieu probablement aussi pour les œufs de milliers d'oozoaires, et si l'on parvenait à prouver que les œufs infiniment petits des infusoires peuvent également conserver la vie à l'état

latent, après avoir été desséchés, ce qui du reste est très-croyable, il faudrait sinon renoncer à l'hypothèse de la génération spontanée pour ces animaux, du moins y apporter de grandes restrictions. Au reste, il importe de remarquer que le passage de la vie manifeste à l'état latent, surtout quand il résulte de la dessiccation, est toujours fâcheux pour l'être développé, et peut facilement entraîner sa destruction. Ce qui probablement a fait plus d'une fois rejeter la révivification des rotifères parmi les fables, c'est qu'en laissant ces êtres délicats se dessécher sur une plaque de verre, il arrive alors presque toujours qu'ils se collent en tout ou en partie à la plaque, de sorte qu'il n'est plus possible à leur corps de se contracter également sur lui-même, condition nécessaire pour le maintien de l'intégrité de sa structure, et le résultat en est le déchirement des tissus essentiels, suivi d'une mort inévitable. Si, au contraire, l'animalcule est entouré de grains de sable ou de poussière végétale, la dessiccation s'opère peu à peu de tous les côtés, l'organisation essentielle ne reçoit aucune atteinte, et quand le liquide nécessaire au rappel de la vie vient à la pénétrer de nouveau, elle peut se gonfler en entier et revenir à son état primitif. Enfin on ne doit pas perdre de vue non plus qu'ici, comme dans toutes les opérations de la nature, il ne manque point de degrés entre la vie latente et la vie manifeste. Je citerai comme tels le sommeil d'hiver des mammifères, des reptiles, des insectes et des mollusques, pendant lequel la circulation, la respiration et la chaleur s'éteignent presque, et qui rend même possible le passage à une vie latente très-prolongée, car si le fait, si long-temps revoqué en doute, de crapauds trouvés vivans dans des pierres vient à être constaté, on ne parviendrait à l'expliquer qu'en admettant que l'animal, plongé dans le sommeil d'hiver, a été enveloppé par des dépôts de substance pétrifiable. On pourrait alléguer aussi le sommeil d'hiver de certains gastéropodes, et même la suspension partielle des fonctions vitales dans le sommeil ordinaire. De là résulterait l'occasion d'étendre beaucoup ces considérations sur l'état latent, général ou partiel, de la vie. Mais je veux éviter de donner trop de latitude à une idée nouvelle introduite en physiologie, et qu'il suffit de recommander d'abord d'une manière générale à l'attention de ceux qui cultivent cette science.

Mais je ne puis me dispenser de signaler encore un autre point

de vue important sous lequel cet aperçu mérite d'être envisagé. C'est son application à l'histoire du développement des maladies. Il me semble que l'idée de considérer la maladie comme un tout organique est un grand perfectionnement apporté à la pathologie, et qui doit exercer une puissante et salutaire influence sur la médecine. En voyant la production et l'accroissement, la vie propre et la cessation de la maladie, se comporter exactement comme les phénomènes du même nom dans un individu, plante ou animal, on doit conclure de là que certains autres phénomènes de la vie malade pourraient être expliqués d'une manière plus exacte, quant à leur signification individuelle. Il ne sera point difficile à un observateur attentif, en suivant cette ligne, d'arriver un jour à des résultats fort intéressans sur la vie animale et organique, sur la respiration, la sécrétion, la propagation des maladies, et sur les connexions de la vie malade en général avec les influences extérieures, ce qui peut seul nous conduire enfin à une thérapeutique rationnelle. Il m'est impossible d'entrer ici dans aucun détail; mais je vais essayer de faire voir que, semblable à la vie d'un si grand nombre d'organismes inférieurs, la vie malade peut également se présenter à l'état manifeste et à l'état latent. L'énoncé seul de cette proposition suffit pour rappeler à la mémoire une multitude de cas dans lesquels les maladies latentes se manifestent par l'influence d'une circonstance favorable à leur excitation. Aussi la plupart des causes prédisposantes ne sont-elles autre chose que des maladies latentes, générales ou partielles. De même une foule de principes contagieux ne développent pas sur-le-champ la maladie correspondante, mais en infusent dans le corps le germe ou la semence, qui n'attend plus qu'une occasion pour se déployer. C'est surtout à la théorie des affections héréditaires et contagieuses que l'idée de la vie latente peut recevoir de nombreuses applications. De quel secours ne nous est-elle point par exemple, lorsque, trouvant un enfant né de parens phthisiques, et qui offre lui-même une organisation phthisique, nous n'apercevons cependant point un seul symptôme de travail morbide? la contradiction apparente d'une maladie à la fois existante et non existante disparaît dès que nous nous rappelons qu'il faut admettre que la maladie existe réellement, mais seulement à l'état latent. Il en est de même pour l'hérédité des affections cérébrales, de la goutte, etc. Ne voyons-nous pas souvent des hommes qui ont été en con-

tact avec des personnes atteintes du typhus, continuer à jouir long-temps encore d'une santé apparente, puis entreprendre un voyage et se trouver tout-à-coup prises de la maladie, dont le germe latent se développe avec une influence destructive. Les effluves de l'organisme malade, où l'on doit voir une sorte de vie infusorielle propre, sans pour cela songer à des animalcules infusoires particuliers, se rattachent aussi de très-près à la considération de la vie latente, qui seule peut nous expliquer, par exemple, comment les effluves de la peste se conservent pendant des années entières, dans un lieu fermé, jusqu'à ce qu'ils soient détruits par l'action d'influences extérieures, ou que, saisissant un nouvel organisme humain, ils reproduisent le type complet de la maladie, et aussitôt engendrent d'innombrables germes nouveaux, qui se répandent de tous les côtés. En un mot, plus l'idée de la vie latente se présente clairement à l'esprit, plus on voit qu'elle est susceptible d'applications nombreuses, et que par conséquent elle mérite de fixer l'attention des physiologistes et des pathologistes.

UNE ALLIANCE EST-ELLE POSSIBLE ENTRE L'HOMOEOPATHIE ET L'ALLOPATHIE?

Par le Docteur KRETZSCHMAR.

L'homoeopathie a pour principe fondamental de guérir d'après l'analogie des symptômes. C'est le plus solidement établi de tous les axiômes de la nouvelle doctrine. Car, bien que l'allopathie prétende qu'une méthode curative rationnelle doit toujours avoir pour point de départ la cause interne de la maladie, et qu'il n'est possible de guérir qu'en détruisant cette cause, elle n'est cependant point encore parvenue à nous indiquer la cause interne d'aucune maladie, même de la plus insignifiante. Comme la cause interne de tous les phénomènes de la vie se dérobe à nos regards, de même, il nous est impossible d'atteindre à celle de la maladie, qui n'est autre chose qu'une modification de la cause interne et occulte de la vie.

Puisque la connaissance de la cause interne de la vie, et par conséquent aussi de la maladie, dépasse les bornes de l'intelli-

geuce humaine, l'homœopathie, qui ne fait aucune difficulté d'avouer notre impuissance, se contente d'observer, dans la maladie, tout ce qui peut être saisi par les sens et apprécié par la réflexion. Elle recueille donc les symptômes, qu'elle considère comme un reflet de la modification interne de la vie, que la nature nous met sous les yeux à titre d'objet de guérison. En effet la chose ne saurait être conçue autrement; car les phénomènes vitaux, chez l'homme en santé, ne sont que le reflet de la cause interne et inconnue de la vie normale; c'est par eux seuls que nous connaissons cette dernière. Les phénomènes morbides sont donc aussi le reflet de la cause interne et inconnue de la vie anormale.

Ainsi les symptômes morbides sont ce que le médecin connaît de la maladie. En les rapprochant et les grouppant, il se forme l'image de la maladie. Il compare les plus importans avec ceux qui le sont moins, et, de ce parallèle, l'esprit conclut à quelle catégorie la maladie appartient. Car comme l'organisme humain a une organisation déterminée, dont il ne peut dévier sans manquer le but de son existence, comme il se rattache à l'univers entier par des connexions qui, bien que susceptibles de varier un peu, sont cependant assujetties à des lois fixes, sans lesquelles l'organisme ne pourrait se maintenir dans son intégrité, de même l'organisme humain ne peut tomber malade que d'après des lois déterminées. On ne saurait concevoir une susceptibilité à l'infini de devenir malade, et l'expérience, seule pierre de touche de l'homœopathie, s'élève contre une telle proposition. Ce sont donc toujours les mêmes phénomènes qui, dans l'observation des maladies, frappent les yeux de notre esprit, et, quelques modifications qu'ils puissent subir, nous savons toujours les reconnaître, les comparer, les classer et les placer sous leur véritable point de vue.

Après que l'homœopathe, ayant bien saisi tous les symptômes, s'est fait une image de la maladie elle-même, aussi exacte qu'il est possible à l'esprit humain de s'en procurer une, il doit apprendre à connaître les moyens à l'aide desquels il peut agir en sens inverse de cette maladie et rétablir l'état normal de l'organisme. Hahnemann, le premier, a tracé la marche qu'il faut suivre afin d'arriver à ce but. Pour mettre en pratique l'axiome homœopathique *similia similibus curantur*, nous devons observer

les phénomènes produits par l'action des médicamens sur l'organisme en santé, d'une manière non moins rigoureuse que ceux de la maladie proprement dite. Car ils sont des réactions de l'organisme contre la substance médicinale, tout aussi bien que les symptômes morbides sont des réactions de ce même organisme contre d'autres influences extérieures nuisibles. Nous avons donc à rechercher avec soin jusqu'à quel point ces deux ordres de réactions coïncident ensemble, afin de pouvoir les opposer l'une à l'autre. En effet, le médicament qui, dans l'organisme en santé, agit d'une manière spéciale sur la partie actuellement malade doit aussi pouvoir modifier l'état morbide de cette partie. Et si la réaction de l'organisme contre un médicament correspond exactement à celle du même organisme contre l'influence nuisible qu'a exercée le monde extérieur, ce médicament doit agir puissamment sur l'action vitale devenue anormale; le résultat est l'extinction de l'anomalie de l'action vitale, et le retour de celle-ci à l'état normal.

Maintenant, l'homœopathie est une doctrine récente. Malgré tout ce qu'elle a fait de grand en si peu de temps, on n'a cependant point encore pu observer les effets purs et propres d'un assez grand nombre de médicamens pour que, dans tous les cas, nous ayons sous la main un moyen capable de soulager promptement. D'un autre côté, les obstacles énormes que l'homœopathie rencontre à chaque pas n'ont pas encore permis aux observations de s'accumuler assez pour que, dans certaines maladies, qui souvent présentent un grand danger et marchent avec rapidité, nous connaissions un procédé parfaitement certain, qui nous dispense de recourir à aucun moyen accessoire. Donc, quand il y a danger imminent, quand l'état des malades réclame de prompts secours, sous peine d'un dommage irréparable, pourquoi l'homœopathe ne pourrait-il point recourir à un palliatif, afin d'écarter le danger, sauf à terminer le traitement par ses remèdes conformes au vœu de la nature? Est-il blâmable d'agir ainsi? Peut-on dire qu'alors il allopathise? Voici en quoi consistent les moyens accessoires qu'on peut employer dans ces circonstances fâcheuses.

Ces moyens sont une petite saignée, quelques sangsues, un lavement non médicinal, une stimulation passagère à l'aide de sinapismes. C'est à cela qu'ils se réduisent. Et quand les employons-nous? Dans des inflammations et des congestions où l'expérience

constate qu'ils nous mènent plus promptement et plus sûrement au but. Et quelles sont ces inflammations ? Les inflammations du cerveau, surtout chez les petits enfans, les inflammations du larynx chez les enfans, les inflammations du cœur, et parfois aussi les inflammations de poitrine, quand elles surviennent d'une manière orageuse. Est-ce là allopathiser ? non. Ce sont des palliatifs que l'homœopathe emploie une fois, quand il juge nécessaire et pressant d'y recourir. On doit lui savoir gré de ne pas nuire à ses malades par entêtement, par préjugé, pour ne rien vouloir employer de ce dont l'allopathie se sert. Oh ! puissions-nous avoir toujours le bonheur de reconnaître l'encéphalite et la cardite assez tôt pour qu'il fût temps encore de secourir promptement le malade à l'aide d'une petite émission sanguine ! Malheureusement il n'est pas toujours ainsi ; la saignée ne convient plus à une période avancée, et l'expérience prouve que souvent alors nos moyens homœopathiques nous abandonnent aussi.

Je ne dirai rien d'un lavement simple, d'un sinapisme. Chacun jugera sans peine dans quels cas ces moyens peuvent être utiles. Mais je dois insister sur la question de savoir si de petites émissions sanguines sont nécessaires et utiles. Personne n'ignore que le système réproductif est spécialement actif dans l'enfance. Durant les premières années, cette activité se dirige principalement vers la tête, parce que c'est alors surtout que se développent les dents, les sens et le cerveau. De là résulte un afflux continuel du sang vers les parties supérieures, où l'activité peut très-facilement être portée à un tel excès, qu'il en résulte soit une congestion, soit une inflammation ; mais comme le sang jouit en même temps d'une grande plasticité, la tendance aux exsudations est très-forte à cette époque, et l'est même parfois à tel point qu'il suffit de quelques heures pour qu'un épanchement se manifeste. En pareil cas, rien assurément n'est d'un plus prompt secours que l'application de quelques sangsues à la tête, puisque l'aconit et la belladonne, à l'un desquels on devrait avoir recours suivant la circonstance, ne peuvent pas, quelque rapide et indubitable que soit leur action, empêcher l'épanchement de se faire ; et si on laisse passer le juste moment, si déjà il y a réellement exsudation, combien n'est-il pas rare que nos moyens soient encore efficaces ? Avec quelle rapidité, au contraire, soulagent quelques sangsues ! Elles écartent le danger, et les remèdes homœopathiques produi-

sent ensuite leur plein effet. Je puis assurer de même que quelques sangsues au larynx suffisent souvent seules, dans le croup, pour enlever tout danger, lorsqu'on les applique dans les premières douze à vingt-quatre heures. Plus tard, elles ne font plus rien, et le traitement homœopathique est préférable à tout autre. Mais, en admettant que l'homœopathie guérisse sûrement le croup, même sans sangsues, comme je l'ai moi-même éprouvé, cependant nous n'avons point encore de certitude pleine et entière à cet égard : or jusque là notre devoir est de suivre la route la plus sûre.

Dans une pneumonie orageuse, une saignée de huit onces sera fort utile ; elle ne nuira jamais, et ne portera point de préjudice au traitement homœopathique. Il en sera de même de deux à quatre sangsues sur la poitrine des enfans. Dans tous les autres cas, l'aconit réussit à coup sûr. Mais, dans les inflammations du cœur, on ne peut point se passer de la saignée. L'organe a une grande prédisposition aux lésions organiques, et la moindre lésion organique du cœur est un grand malheur pour le reste de la vie. Qu'on ne se laisse point induire en erreur ici. Je ne suis assurément point partisan des émissions sanguines, et j'épargne volontiers jusqu'à la moindre goutte de sang, parce que je suis un véritable homœopathe; mais l'homœopathie ne peut-elle donc pas supporter de petites saignées; si; elle le peut : l'aconit agit tout aussi bien après qu'avant. On conçoit d'ailleurs qu'un homœopathe ne saignera qu'en cas de nécessité absolue, et jamais assez pour que la réaction de l'organisme ait à en souffrir : car nous savons tous très-bien que nous ne guérissons pas immédiatement les maladies par nos médicamens, mais que nous les guérissons seulement d'une manière médiate, par l'action que les remèdes exercent sur la force vitale, et que par conséquent il faut ménager la force vitale si nous voulons qu'elle puisse réagir contre la maladie et nos médicamens, et réagir tellement que le retour à la santé s'ensuive.

On me demandera peut-être pourquoi je ne recommande pas aussi les émissions sanguines dans les autres inflammations? je réponds que c'est parce qu'elles ne sont point accompagnées d'un si pressant danger de métamorphose des organes, parce que nos moyens homœopathiques suffisent contre elles, et enfin parce que chacun peut aisément distinguer les cas où la saignée devient

nécessaire. Du reste il ne s'agit point ici de la saignée telle que l'emploie la méthode allopathique : car ce n'est point par elle que nous guérissons, mais uniquement par nos moyens spécifiques.

Est-ce là allopathiser? Non, c'est recourir aux palliatifs en cas de nécessité. Même dans l'ancienne médecine, la saignée n'est point allopathique au sens propre; elle n'est qu'un palliatif, dont on abuse, parce qu'on veut guérir avec son secours. Or il y a impossibilité de guérir avec des palliatifs. Allopathiser c'est, dans un cas de maladie, employer pêle-mêle des médicamens divers, dont le choix ne repose que sur une simple idée. Les homœopathes n'agissent jamais ainsi, et ne le peuvent point, parce que l'emploi de leurs spécifiques exclue toute idée de mélanges. Ils cherchent en outre à mettre ces moyens en harmonie avec chaque cas, sous le rapport et du choix et de la dose; et ils repoussent tout emploi de médicament qui ne s'appuie pas sur des motifs suffisans; qui n'est basé que sur des causes hypothétiques et présumées.

Ainsi on n'allopathise point pour emprunter à l'ancienne école quelques palliatifs incapables de nuire; et, tout en croyant cet emprunt utile et nécessaire, je n'hésite pas à dire *qu'il n'y a point d'alliance possible entre l'allopathie et l'homœopathie.*

Déclaration de Hahnemann, au sujet du Mémoire précédent.

J'invite tous mes vrais disciples à publier leur opinion sur le mémoire du docteur Kretzschmar, et je vais leur en donner l'exemple.

L'emploi des mélanges de médicamens, association dont même les personnes étrangères à la médecine sentent l'inconvenance, n'est pas le seul motif qui doive faire rejeter l'allopathie, puisqu'elle n'hésite pas non plus à accabler la vie, souvent d'une manière irréparable, au moyen d'un seul médicament, par exemple du calomélas. Elle doit l'être encore en raison des autres procédés par lesquels elle épuise les forces et les humeurs du corps malade, à l'aide soit des émissions sanguines, des sudorifiques, des bains chauds, des vomitifs et des purgatifs, soit de moyens douloureux, comme les cautères, les vésicatoires, les sinapismes, l'acupuncture, le moxa, l'adustion, etc., procédés qui tous débilitent incroyablement la force vitale, dont l'énergie, com-

binée avec l'action du remède bien choisi, peut seule procurer la guérison.

La seule homœopathie sait et enseigne que la guérison n'est opérable qu'au moyen de toute la force vitale encore existante chez le malade, quand un médicament parfaitement homœopathique au cas présent de maladie, et administré à la dose convenable, détermine cette force à mettre en jeu son activité curative. L'un des plus inestimables avantages de l'homœopathie est donc de ménager autant que possible, dans le traitement, cette force vitale, indispensable à la guérison. C'est là ce qui la place infiniment au dessus de toutes les méthodes allopathiques. Elle seule donc évite tous ces moyens ruineux pour la vie, jamais nécessaires, et constamment contraires au but.

Il faut que l'homœopathe connaisse bien peu son art, qu'il soit bien inhabile à choisir les remèdes et à les employer convenablement, pour ne pas savoir, sans maltraiter ainsi ses malades, les guérir d'une manière infiniment plus sûre, plus prompte et plus parfaite que ne le pourraient les médecins les plus accrédités de l'ancienne école.

Depuis quarante ans je n'ai ni versé une seule goutte de sang, ni ouvert de cautères, ni appliqué de rubéfians ou de vésicatoires, ni cautérisé ou acuponcturé, je n'ai jamais épuisé mes malades par des bains chauds, je ne leur ai jamais soutiré leurs meilleurs sucs vitaux par des sudorifiques, jamais je n'ai eu besoin de balayer leur corps et de ruiner leurs organes digestifs par des vomitifs ou des purgatifs, et cependant j'ai guéri avec tant de succès, même sous les yeux d'ennemis qui n'auraient pas manqué de relever le moindre faux pas; que la confiance publique appelle auprès de moi les malades de toutes les classes, des contrées les plus proches comme des pays les plus éloignés.

Ma conscience est pure : elle me témoigne que j'ai toujours cherché le bien de l'humanité souffrante, que j'ai toujours fait et enseigné ce qui me paraissait être le mieux, et que je n'ai jamais eu recours aux procédés allopathiques, pour complaire aux malades et ne pas les éloigner de moi; j'aime trop mes semblables et le repos de ma conscience pour agir ainsi.

Ceux qui m'imiteront pourront, comme je le fais au bord du tombeau, attendre avec calme et confiance le moment de reposer leur tête dans le sein de la terre, et de rendre leur âme à un

Dieu dont la toute-puissance doit faire trembler le méchant dans son cœur.

Réplique du docteur Kretzschmar.

Toutes les fois qu'on entreprend de traiter une maladie, soit qu'on appartienne à l'ancienne école, soit qu'on partage les principes de la nouvelle, il faut rechercher quel est le caractère intime ou fondamental de cette maladie, avoir égard à l'état des forces et ne point perdre de vue l'organe malade. Puis, comme la loi thérapeuthique de l'homœopathie, qui l'emporte incontestablement sur celle de l'ancienne médecine, exige qu'on traite analogue par analogue, il faut bien connaître les effets propres des remèdes avec lesquels on veut guérir, c'est-à-dire ce qu'il y a de caractéristique dans chacun d'eux. La seule analogie des symptômes ne saurait nous guider, sans quoi il nous arriverait souvent de voir rester sans effet une substance qui, à en juger d'après cette analogie, aurait dû procurer la guérison (1).

Or, très-peu de médicamens sont connus sous ce rapport. Il y en a peu dont on sache quel est à proprement parler leur caractère, c'est-à-dire à quel système de l'organisme, à quelle modification de la manifestation des forces, à quel organe ils correspondent d'une manière spécifique. Est-il donc surprenant que nous soyons souvent obligés de prendre des voies détournées pour opérer ce que nous ferions avec célérité si nos moyens nous étaient parfaitement connus? D'un autre côté est-il toujours possible d'éviter l'erreur en allant à la recherche du caractère fondamental de la maladie? Nous arrive-t-il même toujours de trouver promptement l'organe affecté? Où est donc la perfection tant vantée de notre médecine (2)?

Dans un tel état de choses, on n'est point répréhensible d'employer un palliatif quand on n'a pas sous la main de remède parfaitement spécifique, et qu'un grand danger menace le malade. On ne mérite aucun reproche pour emprunter ce palliatif à

(1) En un mot il faut savoir bien apprécier et les symptômes caractéristiques de la maladie et ceux des médicamens. Gross.

(2) Elle n'est point encore parfaite, à beaucoup près, et cependant, pourvu que nous nous en tenions rigoureusement à l'analogie des symptômes, nous guérissons souvent, sans toujours savoir au juste quel est l'organe attaqué. Gross.

l'ancienne école. D'ailleurs les guérisons homœopathiques incomplètes ne sont-elles pas aussi des guérisons palliatives? Hahnemann lui-même dit qu'avant l'apparition de son traité des maladies chroniques, les traitemens homœopathiques, quoique promettant d'abord de bons résultats, en donnaient ensuite de moins favorables, et finissaient par laisser sans espoir. Cependant Bœnninghausen à prouvé qu'on connaissait dès-lors beaucoup d'antipsoriques. Comment sortir de ce labyrinthe? Je crois qu'on ne le peut faire qu'en admettant la méthode palliative.

Or un traitement palliatif consiste à employer un procédé médical quelconque pour éloigner un danger pressant ou soulager un mal pénible, sans guérir ou pouvoir guérir la maladie interne tout entière. C'est de ce point de vue qu'il faut envisager une méthode si souvent décriée. Quand donc une inflammation est assez violente, un spasme assez dangereux, une lésion de la nutrition assez profonde pour compromettre soit la vie, soit une portion de l'organisme, et que nous pouvons conserver le tout ou la partie, sans avoir égard à la totalité de la maladie, ne devons-nous pas le faire, alors même que les moyens dont il faudrait user seraient en contradiction avec le principe fondamental de l'homœopathie? Nous devons le faire sans nous inquiéter de ce qu'on en pensera, et nous le pouvons sans nuire au malade, quand nous agissons avec circonspection. Il ne faut point alors mettre les moyens capables de nous servir dans la balance de l'homœopathie, et des médicamens non homœopathiques peuvent être employés en pareil cas, d'autant plus qu'ils viennent à l'appui du traitement proprement dit, et qu'il nous arrive fort souvent de ne faire que pallier quand nous croyions opérer une guérison radicale.

J'ai dit ce que je pensais des petites saignées et des sangsues, sans les croire fréquemment nécessaires. Mais le plus ou moins fréquent usage qu'on fait d'une chose n'influe point sur la fixation de sa valeur intrinsèque. Hahnemann lui-même a conseillé des révulsifs extérieurs, l'application d'un emplâtre de poix. Pourquoi donc blâmer un sinapisme? Mais il y a d'autres cas encore où nous sommes quelquefois obligés de recourir à la méthode palliative.

N'y a-t-il point, en effet, des fièvres intermittentes où nous sommes contraints d'employer le quina pour y mettre enfin un terme? N'y a-t-il pas beaucoup d'hydropisies où tous nos efforts

sont inutiles, et où il faut employer des palliatifs non homœopathiques pour calmer les souffrances du malade ? N'y a-t-il pas des phthisies qui résistent à toutes les méthodes de traitement, et dans lesquelles on est obligé enfin de donner des palliatifs au malade pour lui faire rendre au moins supportable sa triste existence? N'y a-t-il pas des cancers où l'homœopathie ne peut absolument rien, et où l'on doit mettre en usage tous les palliatifs imaginables pour apaiser d'horribles souffrances (1) ?

Enfin les traitemens purement homœopathiques ne sont-ils pas eux-mêmes dans bien des cas de simples traitemens palliatifs? Lorsqu'une maladie aiguë se déclare chez un sujet psorique, nous ne pouvons pas le rendre sur-le-champ apsorique. Faudrait-il donc ne pas chercher à combattre l'affection aiguë à l'aide de palliatifs homœopathiques et non homœopathiques, parce qu'il est hors de notre pouvoir de détruire promptement la cause fondamentale, la psore? Ou bien ne serait-ce point un traitement palliatif, lorsqu'on guérit rapidement par le rhus ou le graphite un sujet chez lequel la psore s'est manifestée sous la forme d'érysipèle à la face? La maladie cède avec une grande promptitude, mais le malade n'en continue pas moins à être psorique, et la psore peut même se développer bientôt après sous une autre forme plus dangereuse. Cependant on n'a pas eu tort de le traiter comme il l'a été (2). On a fait ce qu'il y avait de mieux à faire; le malade jouit de la guérison qu'on lui procure pour le moment, et ce qui arrive plus tard aurait eu lieu de même sans le traitement qu'on a employé, car on sait n'avoir rien fait de nuisible. Or, ce sont là précisément les cas qui mettent dans la nécessité de recourir aux palliatifs. Une foule de maladies qui surviennent chez des sujets psoriques doivent être combattues par des palliatifs homœopathiques ou non homœopathiques, avant qu'on puisse songer à attaquer la psore elle-même. D'ailleurs est-il toujours possible

(1) Quand nous ne pouvons guérir une fièvre intermittente, la faute en est toujours à ce que les symptômes sont peu caractéristiques, et à ce que nous ne connaissons point le moyen spécifique. Mais dans les hydropisies et les phthisies, l'homœopathie soulage presque toujours mieux que l'allopathie. Il en est de même aussi des affections cancéreuses. Gross.

(2) Nous ne parvenons presque jamais à guérir tout à coup une maladie chronique compliquée; nous n'y réussissons que peu à peu. Cette question est donc étrangère à celle dont il s'agit. Gross.

d'anéantir entièrement cette dernière? Beaucoup de sujets psoriques sont obligés de se contenter d'un état de demi-santé, après avoir subi un traitement antipsorique des plus longs, et cependant tous n'ont point été soumis aux méthodes perturbatrices de l'allopathie.

En y réfléchissant de sang-froid, on voit que l'application de la méthode palliative s'étend fort loin en médecine. Cette méthode ne consiste pas uniquement en quelques moyens empruntés au besoin à l'allopathie; elle se retrouve jusque dans l'homœopathie elle-même, et elle y restera jusqu'à ce que celle-ci soit devenue plus parfaite. Le temps nous apprendra ce qu'elle est apte à faire pour la guérison prompte et radicale des maladies, car elle promet beaucoup. En peu de temps elle a fait de grandes choses; mais elle est encore nouvelle, et elle a besoin de se développer.

Opinion du docteur Rummel.

L'épithète de *disciples* me paraît inconvenante. Elle sent trop l'école, où les élèves doivent adopter comme articles de foi tout ce que le maître leur enseigne. Il n'en est point ainsi d'hommes capables de juger par eux-mêmes si ce qu'on leur dit est vrai, à moitié vrai ou faux. Quant à moi, j'ai pour principe de ne pas me borner à croire, quand je puis voir et examiner de mes propres yeux.

Je n'accorde la qualité de juge compétent en matière d'allopathie qu'à celui qui met cette méthode en pratique et qui la connaît à fond. L'allopathie, telle que l'exercent de mauvais médecins, n'est point l'allopathie proprement dite, pas plus que les fautes de quelques homœopathes ne peuvent porter préjudice à la haute valeur de l'homœopathie.

Mais mon but n'est pas d'écrire une apologie de l'allopathie, dont je connais trop bien les vices, et qui doit à l'homœopathie plus d'un avantage qu'elle a obtenu dans ces derniers temps. Ce que je veux établir seulement, c'est que, loin qu'il y ait faute, il y a mérite, au contraire, à tirer profit pour la pratique de quelques unes des observations qu'elle a pu faire; car on rencontre des cas où le danger est si imminent qu'on ne parvient à le détourner qu'à l'aide de moyens exerçant une action générale et rapide sur l'organisme, à moins de vouloir se jouer de la vie des

hommes. Telles sont principalement les inflammations et les congestions des parties nobles, lorsqu'elles ont atteint un haut degré, ou qu'elles ont déjà été soumises à un mauvais traitement. Quoiqu'il soit vrai que les inflammations de poitrine guérissent souvent avec rapidité par l'aconit, sans qu'on ait recours à la saignée, cependant il y a des cas aussi où cette dernière est jusqu'à présent indispensable. Ce sont pour la plupart des cas équivoques, où les doses répétées d'aconit modèrent bien la fièvre, la font même presque entièrement cesser, mais où l'affection locale n'en continue pas moins à se développer. Dans de telles circonstances, il m'est fréquemment arrivé d'employer sans succès, après l'aconit, la bryone, le chanvre, le rhus, le soufre, l'arnica, le mercure, l'arsenic, et de ne sortir d'embarras que par la saignée. Qu'on nous enseigne les moyens d'atteindre alors au but, et je n'hésiterai pas à bannir la saignée de la médecine.

Au reste, en ne regardant comme juge compétent que celui qui connaît bien et pratique l'allopathie, ce n'est point Hahnemann que j'attaque. Le tableau que Hahnemann a tracé de l'allopathie ne concerne évidemment que la mauvaise allopathie, celle qui n'est que trop souvent encore exercée à la honte de notre civilisation. Mais l'abus qu'on fait d'une chose ne détruit pas ce qu'elle peut renfermer de bon. Il y a une allopathie meilleure que celle dont Hahnemann a fait la peinture, et si l'on doit la rejeter comme système, du moins doit-on profiter de ses observations, dont le médecin tire certainement un grand profit dans le traitement des maladies.

Ce n'est donc point à Hahnemann que je m'adresse, non plus qu'aux médecins qui, après de longues années d'expérience, repoussent l'emploi de tout moyen étranger à l'homœopathie, et règlent leur conduite sur les observations qu'ils ont pu faire, mais aux jeunes gens fraîchement sortis des bancs de l'école, qui, éblouis par la marche conséquente de l'homœopathie, et ne connaissant pas bien les bornes de sa puissance, rejettent tout ce qui ne s'accommode point avec le système. Voilà ceux dont je voudrais que le jugement restât libre, afin de leur éviter des faux pas et un repentir tardif.

Je ne suis point allopathe dans le sens propre du mot; c'est à peine si, dans une pratique fort étendue, j'ai une couple de fois par année trouvé la saignée nécessaire sur plus de deux mille ma-

lades ; mais aussi je l'ai trouvée salutaire dans ces cas peu nombreux où l'emploi des moyens homœopathiques ne procurait pas d'amélioration durable. Voilà les seuls cas, et ils sont rares, où j'emploie un moyen allopathique propre, soit à modifier rapidement l'organisme, soit à dériver la maladie vers un autre organe, et l'expérience m'a appris qu'il était convenable d'agir ainsi.

Opinion du Docteur M. Muller.

La question soulevée me paraît n'avoir aucun rapport avec l'essence de l'homœopathie ; elle ne roule que sur les bornes des applications de cette doctrine au lit du malade. Hahnemann et quelques uns de ses amis leur accordent plus d'extension que d'autres. C'est à cela que se réduit toute la différence.

Hahnemann ne prétend pas que le procédé homœopathique puisse s'étendre à l'infini ; il lui reconnaît aussi des bornes, mais seulement il les recule davantage que d'autres ne le font.

Je ne remonte pas jusqu'aux maux qui exigent des secours mécaniques ; car l'homœopathie, comme telle, ne peut s'occuper que de maladies dynamiquement curables. Les moyens mécaniques appartiennent à toutes les écoles.

Une des plus importantes découvertes de Hahnemann est d'avoir solidement établi le principe qu'on ne peut guérir dynamiquement les maladies que de trois manières, par l'homœopathie, l'antipathie ou l'allopathie. Il n'y a point d'autre manière possible.

Nous sommes tous convaincus que, de ces trois méthodes, l'homœopathique est la meilleure. Elle sert de règle à tous les médecins qui adoptent le système homœopathique. Si un cas se présente où l'on soit obligé de s'écarter du traitement homœopathique, c'est une exception, et le praticien ne cesse pas d'être homœopathe parce qu'il a rencontré une circonstance dans laquelle s'offre une contre-indication de sa méthode, et où il trouve, même d'après ses propres principes, l'indication de la méthode antipathique ou allopathique. Si, pour agir ainsi, on cessait d'être homœopathe, Hahnemann lui-même ne le serait point, lorsqu'il rencontre les exceptions qu'il a signalées. Les meilleurs praticiens et les plus heureux ont toujours été ceux qui ont su s'écarter à propos de la règle. Il n'y a jamais eu en médecine de système qui n'ait offert des exceptions dans la pratique, et l'homœopathique,

quoique meilleur que les précédens, n'est pas plus qu'eux exempte de cette imperfection. On ne peut donc pas dire qu'il voyait un système absolument faux. Le système parfait, le vrai système, n'est point encore trouvé. Si l'homœopathie était parfaite, si elle reposait sur une connaissance complète de la nature, les exceptions établies par Hahnemann lui-même n'existeraient point; si l'ancien système était absolument faux, il ne pourrait être d'aucun secours à l'homœopathe dans les cas où le procédé homœopathique n'est point applicable.

Voici quelles sont les exceptions à l'application de la méthode homœopathique qu'admet Hahnemann. Il déclare convenable, dans les cas d'un danger très-pressant, par exemple, dans les asphyxies, de ranimer la sensibilité et l'excitabilité par un palliatif, par l'électricité, des lavemens de café, des excitans, en un mot par des moyens antipathiques et allopathiques; il recommande les bains chauds dans l'empoisonnement par l'opium.

Si nous recherchons le principe de cette règle, nous trouvons qu'il est convenable de procéder antipathiquement et allopathiquement lorsque la force vitale est tellement déprimée qu'un médicament homœopathique ne pourrait être suivi d'aucune réaction de sa part.

Or ce principe nous oblige à l'appliquer dans un bien plus grand nombre de cas que ceux qui sont cités par Hahnemann, à titre d'exemples.

Quoiqu'il soit certain que l'homœopathie réussit dans un très-grand nombre de cas aigus, dont l'allopathie ne peut procurer la guérison; il ne l'est pas moins que, dans certains cas individuels plus rares, les remèdes homœopathiques choisis avec le plus de soin ne peuvent exciter aucune réaction, ni par conséquent guérir, tandis que ces maladies cèdent à des moyens antipathiques et allopathiques, qui portent une atteinte plus profonde à l'organisme et le déterminent ainsi à réagir, comme les sangsues, les révulsifs, etc.

Ce qui arrive à l'organisme entier, dans les asphyxies, peut avoir lieu ici dans un organe; il est possible que la connexion dynamique entre la partie malade et les parties encore saines, au moyen de laquelle les médicamens doivent agir sur la première, soit dérangée ou interrompue de telle sorte que le remède homœopathique ne puisse plus influer sur celle-ci. La cause de ce

phénomène est parfois mécanique, par exemple, la pression que l'engorgement sanguin des capillaires exerce dans les inflammations, celle qu'un épanchement séreux produit dans les métastases d'un exanthème aigu, etc. Si ces états morbides ne menaçaient pas la vie d'un danger imminent, si, au lieu d'être aigus, ils étaient chroniques, de sorte qu'il restât du temps au remède homœopathique pour provoquer la réaction dans les organes qui en sont encore susceptibles, pour déterminer ainsi, d'une manière médiate, la résolution ou la résorption, pour faire rétrograder une désorganisation commençante, l'homœopathie pourrait encore opérer quelque chose en pareil cas; mais le défaut de réaction contre l'influence homœopathique, dans un danger pressant, exige impérieusement qu'on admette une exception à la règle, et qu'on invoque le secours des méthodes antipathique et allopathique, quoique ailleurs et en général elles soient inférieures à la nouvelle.

Peut-être aussi ces cas morbides sont-ils inaccessibles à la guérison homœopathique parce que les changemens internes d'où ils dépendent (en quelque sorte les symptômes primitifs internes de la maladie) ne sont point assez clairement représentés par les symptômes extérieurs; car on n'ignore pas que les remèdes homœopathiques ne guérissent point les symptômes, mais la maladie interne qui est exprimée par ceux-ci. Nous savons bien, dans un croup, dans une apoplexie qui menace la vie du malade, quels changemens internes, révélés par l'ouverture des corps, ont lieu dans l'intérieur, et nous concluons leur existence d'après les symptômes externes, c'est-à-dire d'après les changemens qui tombent sous les sens; mais, dans une foule d'autres cas, les symptômes ne nous instruisent pas aussi bien des changemens intérieurs, et alors nous ne pouvons point choisir aussi sûrement le moyen homœopathique, en supposant même qu'il y en ait déjà un pour le cas donné. Les changemens internes les plus diversifiés se reflètent quelquefois à l'extérieur par les mêmes symptômes, de sorte qu'en pareil cas l'homœopathe, sans qu'il y ait de sa faute, peut faire choix d'un moyen inconvenant, au lieu de celui qu'il conviendrait d'employer.

C'est là une imperfection de l'homœopathie, qui diminuera peut-être avec le temps. Nous devons prendre pour guide, dans le choix du remède, l'ensemble des symptômes qui tombent sous

nos sens pendant la vie du malade, tandis que les symptômes les plus essentiels (les changemens internes) ne nous sont quelquefois révélés que par l'ouverture du cadavre. L'homœopathie aurait fait un pas immense, si, au lieu de diriger nos moyens contre l'ensemble des symptômes, nous pouvions le faire dans tous les cas contre le caractère entier de la maladie, contre la totalité du changement interne. C'est vers ce but que les homœopathes devraient porter leurs efforts, plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. Si nous opposions, non les symptômes du médicament à l'ensemble des symptômes de la maladie, mais le caractère du premier à celui de la seconde, on ne pourrait plus nous dire que le principe fondamental de notre école, malgré l'immense utilité dont il a été jusqu'ici, n'est qu'un fragment d'une loi naturelle parce qu'il est déduit des seuls symptômes dessinés à l'extérieur.

Si Hahnemann regarde comme un débilitant absolu les émissions sanguines ici recommandées à titre de remède antipathique ou allopathique, je ne puis partager son opinion. On doit les envisager sous le même point de vue que tout autre secours invoqué dans une maladie quelconque. Tout ce qui guérit ou contribue à guérir la maladie, fortifie; tout ce qui ne peut ni guérir, ni contribuer à la guérison, affaiblit. Quoique l'homœopathie puisse guérir beaucoup de cas d'inflammations qui ne sont point curables par l'allopathie, cependant il y en a aussi qui lui résistent, et qui ne cèdent qu'aux sangsues. Celles-là rentrent dans la catégorie dont j'ai parlé plus haut. Si toute émission sanguine était contraire à la nature et débilitante, la nature aurait traité les femmes en marâtre, en les soumettant à leurs hémorrhagies périodiques et aux pertes de sang qui accompagnent l'accouchement. On conçoit que je ne parle point ici des saignées inutiles, et qui nuisent toujours, ou des émissions sanguines trop copieuses. Mais si, en général, l'homœopathie admet des palliatifs dans le cas de danger pressant pour la vie, la saignée ne doit point être exclue du nombre de ces moyens, dût même celui qu'elle sauve de la mort s'en trouver plus ou moins affaibli; on rachète la vie à tout prix, et le médecin ne doit pas sacrifier les hommes au désir de généraliser ou de restreindre un système quelconque.

Dans plusieurs endroits de sa Matière médicale pure, Hahnemann recommande des antidotes antipathiques contre les accidens morbifiques provoqués par des médicamens; il conseille par exem-

ple, l'opium, dans ceux qui sont occasionés par la belladonne et le camphre comme palliatif dans la grippe; il veut que, quand l'estomac se trouve surchargé d'alimens, on favorise l'évacuation par le bas de ce qui y reste après les vomissemens, en donnant du café à l'eau, qui agit alors comme moyen antipathique; dans plusieurs autres endroits, il convient que, chez des sujets sains d'ailleurs, on peut aussi guérir antipathiquement des maladies déclarées depuis peu et dont la durée est déterminée.

De tout cela l'homœopathie peut conclure ce qui suit: la méthode antipathique convient toutes les fois qu'elle peut procurer la guérison d'une manière plus rapide, plus facile, moins pénible ou plus prompte que l'homœopathique.

Si l'on conçoit des cas où les méthodes homœopathique et antipathique conduisent à la guérison avec autant de promptitude, de facilité et de certitude, il doit être permis au médecin de choisir celle qui se trouve le plus à sa convenance.

D'après cette proposition, qui est déduite du dire même de Hahnemann, on devrait regarder comme homœopathe celui-là même qui ne traiterait homœopathiquement que les maladies chroniques, et qui suivrait l'ancienne méthode dans toutes les affections aiguës, c'est-à-dire dans celles dont la durée est déterminée.

Il s'agit seulement ici de bien établir l'exacte différence entre aigu et chronique. Les maladies aiguës sont celles qui doivent se terminer dans un laps temps déterminé, soit par la mort, soit par une guérison parfaite ou imparfaite, parce que l'organisme lui-même (la force vitale, la faculté médicatrice de la nature) y joue un rôle actif. Les maladies chroniques sont celles qui n'ont point de durée fixe, et qui ne se terminent pas d'elles-mêmes, parce que la force vitale se comporte envers elles d'une manière purement passive. Mais on range parmi les maladies chroniques, indépendamment de celles qui dépendent d'un miasme chronique, les maladies médicamenteuses chroniques, les lésions organiques provenant d'affections aiguës imparfaitement guéries ou non traitées et abandonnées à une force médicatrice naturelle trop faible, comme les adhérences du poumon, les indurations, les suppurations (dont l'origine ne peut pas toujours être attribuée à une psore latente), enfin tous les maux provenant de causes nuisibles inévita-

bles que Hahnemann range mal à propos parmi les maladies aiguës (§ 70 de la 4e édition de l'Organon).

État actif et état passif de l'organisme sont les caractères distinctifs des maladies aiguës et chroniques, comme l'alternation d'un nombre incalculable de formes morbides semble être le caractère principal de la psore.

Je reviens aux exceptions à la règle homœopathique que Hahnemann lui-même admet, et qu'on peut considérer comme autant de contre-indications à la mise en pratique de la nouvelle méthode.

Dans les maladies chroniques qui résistent opiniâtrément au traitement homœopathique, Hahnemann recommande (4e édition de l'*Organon*, mais non plus dans la 5e) d'associer aux médicamens homœopathiques l'application d'un emplâtre de poix, qu'il aiguise même parfois avec de l'euphorbe et des cantharides en poudre (procédé allopathique). Il conseille aussi l'électricité comme moyen excitant, et préconise, même dans les cas aigus, le zoomagnétisme, non-seulement comme remède homœopathique, mais encore comme accessoire antipathique ou allopathique. De là résulte une troisième contre-indication de la méthode homœopathique, qu'on peut formuler de la manière suivante : il convient d'employer les moyens antipathiques et allopathiques, conjointement avec les moyens homœopathiques ; toutes les fois que ces derniers ne provoquent point de réaction, ou en déterminent une soit trop courte soit trop lente.

Je m'abstiens de tirer les autres conclusions qui découleraient de là, de peur d'être désagréable à Hahnemann, et je me borne à faire remarquer que ce que l'homœopathie permet dans les maladies chroniques, où la vie ne court pas de danger pressant, doit être bien plus licite encore dans des affections aiguës, où un danger imminent pèse sur elle.

La doctrine homœopathique, cette belle découverte de Hahnemann, est tombée maintenant dans le domaine de la science, et il doit être permis aujourd'hui de la juger philosophiquement, d'en signaler les faibles, de la modifier même autant que la raison et l'expérience l'exigent, de préciser le degré auquel elle est applicable dans la pratique et dans des cas donnés de maladie. D'après cela, outre les modifications et contre-indications admises

et consenties par Hahnemann lui-même, chacun peut en trouver d'autres encore.

C'en serait une, par exemple, si des cas analogues d'une constitution donnée du corps ou d'une maladie épidémique également donnée, on pouvait conclure que l'image extérieure de la maladie ne reflète pas fidèlement l'image interne et vraie de cette dernière, ce dont j'ai déjà parlé plus haut.

C'en serait une encore si, à un danger imminent pour la vie, se trouvait jointe une certaine indécision dans le choix du médicament homœopathique qui convient le mieux, si l'expérience n'avait pas encore prononcé que le moyen qui semble convenir mieux qu'aucun autre exercera réellement une action salutaire; parce qu'on n'aurait point encore eu l'occasion de l'employer dans un cas analogue. Ici un médecin consciencieux, au lieu de jouer sur la vie par l'essai d'un moyen incertain, aimera mieux suivre le vieux procédé allopathique, qui est plus pénible sans doute, mais que l'expérience nous apprend cependant avoir plus d'une fois mis la vie hors de danger. A qui objecterait qu'un homœopathe expérimenté ne rencontre pas de cas semblables, nous répondrions, ou qu'il n'a pas traité beaucoup de maladies aiguës, ou qu'il a oublié que, si la connaissance de l'homœopathie était parfaite, aucun malade atteint d'affection aiguë ne devrait périr entre ses mains.

Une dernière contre-indication de la méthode homœopathique, dans les maladies tant aiguës que chroniques, naît des circonstances extérieures au milieu desquelles se trouve le malade, de ses habitudes, de sa répugnance pour l'homœopathie, etc. Je pense que chaque médecin doit avoir à cet égard des principes arrêtés. J'accorde qu'il y en ait plusieurs capables d'imposer à leur malade une méthode qui ne lui plaît point, et qui, par cela même, ne peut lui être avantageux, ou de repousser cruellement la confiance qu'il place en eux, et qui, dans tous les cas, exerce sur lui une salutaire et bienfaisante influence. Quant à moi, je suis du nombre de ceux qui croient que le bien n'a pas besoin d'un tel rigorisme pour se propager, et que le médecin est là, non pour veiller à ce qu'un système naissant soit partout adopté, mais pour soulager ses semblables, et pour employer à cet effet tous les moyens que la connaissance de la nature et l'expérience mettent à sa disposition. La médecine n'est que la science de la nature appliquée

au soulagement de nos frères malades, et tant que les lois de la nature ne seront pas complétement connues, nous n'aurons point de système médical parfait. J'ai droit de me tenir dans cette voie eclectique, sous le rapport de la pratique, puisque je n'ai jamais reconnu le principe, proclamé par Hahnemann, qu'on ne peut obtenir la guérison des maladies que par la méthode homœopathique. Depuis que je compte au nombre des partisans de la nouvelle doctrine, je n'ai pas devié du principe que la guérison est possible de plusieurs manières, que la méthode homœopathique mérite en général et presque toujours la préférenee, mais que les méthodes antipathique et allopathique guérissent aussi, quoique d'une manière moins directe, et qu'il y a même des cas où elles l'emportent sur l'autre. J'ajouterai que la connaissance de la médecine homœopathique met en état de modifier et simplifier les procédés allopathiques, à tel point qu'ils perdent la plupart des inconvéniens que Hahnemann s'est plu à peindre sous de si sombres couleurs.

Le cercle dans lequel peut se mouvoir un vrai médecin partisan de l'homœopathie, n'est point aussi étroit qu'on veut nous le persuader : chacun seulement l'agrandit ou le diminue au gré de ses vues et de ses convictions. Il en est qui le bornent littéralement aux contre-indications signalées par Hahnemann ; d'autres ajoutent à ces contre-indications celles qu'on peut déduire des paroles mêmes du fondateur; quelques uns même y joignent celles qu'un médecin plein d'humanité et de bienveillance rencontre dans les faiblesses de ses malades, et celles que la science lui offre, à cause de l'état d'imperfection où se trouve encore l'homœopathie, et qui tiennent à l'insuffisance de nos connaissances en ce qui concerne tant les symptômes morbides que les vertus médicinales nécessaires pour les combattre.

Si les homœopathes rigoureux voulaient, avec Hahnemann, ne point admettre dans leurs rangs ceux qui se montrent moins sévères, ils ne feraient que se priver d'une bonne partie des partisans les plus actifs de leur doctrine, et assurer la victoire à leurs adversaires. Il deviendrait impossible à tant de médecins qui aujourd'hui veulent quitter l'allopathie pour l'homœopathie, de supporter une transition que la nécessité d'apprendre la nouvelle doctrine fait nécessairement durer des années entières, pendant lesquelles il sont obligés de suivre les anciens erremens, et

de se borner à essayer de temps en temps la nouvelle méthode, jusqu'à ce qu'ils la connaissent assez pour ne plus employer qu'elle. Jamais l'homœopathie n'arriverait à se concilier la majorité des suffrages, qui lui est indispensable pour s'impatroniser dans l'état, et partager les priviléges politiques de l'allopathie. L'intolérance de Hahnemann envers ceux qui partagent sa croyance, à une époque où ses adversaires se montrent encore si peu tolérans, rappelle qu'autrefois les luthériens et les zwingliens se détestaient plus qu'ils ne haïssaient les partisans de l'église romaine. Hahnemann n'a pas moins de tort en cela que n'en ont ses ennemis quand ils l'accusent d'immoralité et d'avidité. La science change sans cesse de forme; l'intelligence la modifie chaque jour à l'aide des matériaux que lui fournissent l'expérience et les nouvelles découvertes; elle ne peut ni rester emprisonnée dans le lit de Procuste, ni se pétrifier dans les froides formules d'un concordat. Pardonnons-nous mutuellement la diversité de nos vues, en faveur de notre but commun, qui est de travailler librement au bien de nos semblables, aux progrès de la science.

Opinion du Docteur Trinks.

J'ai déjà eu occasion de me prononcer pour la négative dans la question de savoir si, par la suite des temps, l'homœopathie et l'allopathie finiraient par se confondre ensemble. De cette fusion résulterait un métis, qui ne serait ni l'une ni l'autre, et dont ni l'art ni l'humanité ne retireraient aucun avantage. Plus j'ai réfléchi depuis sur ce sujet, et plus je me suis convaincu de l'impossibilité d'un pareil amalgame; mes actions ont toujours été conformes à cette conviction.

Mais je vais plus loin encore aujourd'hui. Je crois que quiconque connaît toute la valeur de la méthode homœopathique doit se faire jusqu'à un certain point un cas de conscience de ne pas traiter les maladies autrement que par l'homœopathie.

Quand l'homœopathie ne suffit pas, l'allopathie est encore bien moins efficace. En général, il y a des maladies dans lesquelles toutes les méthodes de traitement échouent : dans celles-là le médecin doit recourir à celle qui lui permet encore le plus de soulager le malade, et l'homœopathie est celle qui, dans tous les cas, remplit le mieux ses promesses.

Je partage donc pleinement l'opinion du docteur Kretzschmar, quand il dit qu'il n'est point possible d'allopathiser dans l'homœopathie.

Mais je suis obligé de me séparer de lui lorqu'il réclame pour l'homœopathie le privilége de recourir à quelques palliatifs dans les maladies qui menacent instantanément la vie. Toutes les méthodes curatives en ont également besoin ; car *sauver la vie du malade est le but d'un médecin consciencieux*, et tout moyen quelconque est bon quand il mène plus promptement et plus sûrement au but qu'un autre.

J'ai traité des inflammations du poumon dans lesquelles un médecin allopathe avait pratiqué des saignées générales et locales, ce qui ne m'a empêché de trouver après lui l'aconit très-efficace. Il peut donc se rencontrer des états inflammatoires qui menacent la vie d'un danger extrême, qu'on peut écarter promptement à l'aide d'une émission sanguine. La saignée laisse alors au remède spécifique, l'aconit, le temps de développer ses effets, de guérir la maladie sûrement et sans danger.

La saignée est un pur palliatif. Elle n'agit ni homœopathiquement, ni allopathiquement. Ce n'est point un remède dans l'acception rigoureuse du mot, et elle n'appartient en propre à aucune des méthodes connues jusqu'à ce jour. Ma propre expérience ne me permet pas d'approuver les dérivatifs, soit dans les maladies aiguës, soit dans les affections chroniques; parce que je n'en ai jamais obtenu d'effets, ni rapides, ni puissans : aussi n'en fais-je plus aucun usage.

Mais la saignée ne doit être employée que dans les maladies où il y a danger extrême. Je n'y aurais recours que dans les encéphalites et pneumonies orageuses, peut-être aussi dans les entérites fort intenses; on peut s'en passer tout-à-fait dans le croup. Espérons qu'un plus grand développement de la science nous permettra bientôt de ne plus employer ce palliatif; ce sera quand nous aurons trouvé des moyens qui agiront sur l'organisme avec autant de promptitude et d'énergie que le camphre, par exemple, le fait, mais sous d'autres rapports.

C'est assez insister sur ce point : passons à un autre non moins important.

L'expérience a forcé Hahnemann, dans ces derniers temps, de retirer une loi qu'il avait établie autrefois, et de reconnaître

que la répétition des doses d'un même médicament est absolument nécessaire dans les maladies aiguës, comme dans les affections chroniques, pour obtenir une guérison prompte et certaine.

Tous les homœopathes se sont convaincus depuis de l'importance de cette règle pratique. Depuis qu'elle est admise, la science et l'art ont fait un grand pas. Elle facilite singulièrement les applications de la méthode, et procure au médecin des notions bien plus étendues, tant sur le caractère que sur la sphère d'action des médicamens. Je ne rappelle cette grande découverte que pour prouver que l'homœopathie est largement accessible au perfectionnement, et qu'on ne saurait assigner de bornes aux investigations, à l'expérience, aux découvertes. Dès qu'un principe est donné, les conséquences et les modifications en découlent d'elles-mêmes; l'homme est poussé à les trouver par une nécessité à laquelle il ne saurait se soustraire.

Il importe donc de diriger l'attention des homœopathes vers la nécessité d'accroître et de diminuer les doses des médicamens, afin d'approfondir un point qui demande encore à l'être. Il est incontestablement vrai qu'en se hâtant trop de fixer la trentième dilution comme celle qu'on doit adopter dans tous les cas, on a mis obstacle à la découverte de la dose qui convient le mieux, même dans chaque cas individuel; sous ce rapport aussi, un vaste champ doit être ouvert à l'individualisation; car la nature le veut. L'individualisation est à tous égards le guide le plus sûr qu'on puisse choisir quand on veut être heureux dans la pratique. La nature et l'expérience repoussent le dogmatisme doctrinaire.

La force active est répartie à chaque médicament en raison de sa nature individuelle; plus énergique dans l'un, elle l'est moins dans un autre, de même que les facultés intellectuelles n'ont pas été accordées à tous les individus dans la même proportion. En un mot, dans la nature rien n'est taillé sur le même patron; il y règne la plus grande diversité, au milieu de la plus parfaite harmonie.

Maintenant, l'âge, le sexe, le tempérament et la constitution exerçant une puissante influence sur le choix des médicamens, il est également d'une nécessité absolue d'avoir égard à ces circonstances dans la détermination de la dose. Mais les principales conditions auxquelles cette détermination doit se rattacher, sont en premier lieu la réceptivité individuelle du corps

malade, puis le siége et l'ancienneté de la maladie, enfin son intensité et son extension dans l'organisme qu'elle affecte.

Ceci ouvre un vaste champ à l'expérimentation, et nous espérons qu'on s'empressera de le défricher. Ce n'est point la pratique qui doit s'accommoder à la théorie, mais la théorie à la pratique. Quel est l'homœopathe qui ne puisse se rappeler de circonstances où les médicamens à la trentième puissance n'ont rien produit, quoiqu'ils eussent été choisis avec tout le soin imaginable? Faut-il déclarer ces cas incurables, et abandonner les malades sans secours, sans consolation?

Je me contente de rapporter quelques unes de mes plus récentes observations. Un jeune homme de constitution scrofuleuse avait été infecté autrefois de la syphilis; il souffrait de violentes douleurs ostéocopes à l'occipital, et d'ulcères dans la gorge. Des médecins allopathes lui avaient fait prendre du mercure sous différentes formes. Je commençai le traitement par des doses de *merc. sol.* 12, mais sans observer le moindre effet. J'employai alors, tous les cinq jours, *merc. sol.* 2. Dès ce moment, la guérison marcha rapidement, et tous les symptômes ne tardèrent point à disparaître.

Chez un autre jeune homme, le chancre avait été cicatrisé promptement par l'application locale des mercuriaux. Peu de temps après, l'œil gauche s'emflamma, et lorsque je vis le malade pour la première fois, l'ophthalmie syphilitique était complétement développée. Le sclérotique était d'un rouge très-pâle, l'iris immobile et anguleux; le malade ne pouvait supporter la lumière, et des larmes brûlantes s'échappaient de l'œil toutes les fois qu'il essayait de l'ouvrir. A chaque mouvement il ressentait des douleurs pressives et brûlantes, qui s'accroissaient surtout vers minuit. Au bord pupillaire de l'iris on decouvrait, en haut, trois condylomes bosselés, d'un gris rougeâtre, dont celui du milieu, plus gros que les autres, s'étendait presque jusqu'au centre de la pupille. Dans la moitié inférieure de cette dernière, l'œil armé d'une loupe apercevait de nombreux filamens transversaux, consistant en lymphe coagulable, qui, avec les condylomes, obscurcissaient complétement la vue. On conçoit de quel danger cet œil était menacé. Je fis prendre au malade une goutte de *merc. pur.* X tous les jours avant de se coucher; quatre de ces doses n'ayant rien produit, et la maladie ne faisant, au con-

traire, que s'aggraver, je donnai, également tous les jours, un grain de *merc. sol.* 2, et j'eus la satisfaction de voir mon malade complétement rétabli au bout de huit jours.

Dans quelques cas de coqueluche, *droser.* 30 n'a rien produit, tandis que *droser.* 10 et 12, en quelques doses, n'ont point tardé à guérir.

Dans une entérite dont une fille de vingt ans, très-pléthorique, avait été prise après la suppression subite de ses règles par un grand froid aux pieds, des doses répétées d'*acon.* 20 amendèrent bien la maladie jusqu'à un certain degré, mais n'eurent pas d'autre résultat; deux doses *acon.* 6, opérèrent très-rapidement la guérison.

Il est fort à désirer que l'on publie un grand nombre d'observations semblables, afin de pouvoir en déduire le plus tôt possible une loi qui serve de guide.

C'est ma conviction intime que l'emploi des médicamens à dose plus ou moins élevée est une condition indispensable à la guérison d'un grand nombre de maladies, de même que la répétition des doses a été trouvée si avantageuse dans ces derniers temps.

Opinion du Docteur T. J. Rueckert.

Commençons par examiner ce qu'on doit entendre par allopathiser. Le mot allopathie sert à désigner l'ancienne école, par opposition à la nouvelle. Un allopathe est donc un médecin qui traite les maladies d'après les principes de la méthode accréditée. Mais la dénomination d'allopathie est mauvaise, parce qu'elle pourrait donner à entendre que l'ancienne école n'emploie que des médicamens exerçant une action pathogénétique sur un organe éloigné de celui qui est malade. Or elle procède bien plus fréquemment d'après la méthode énantiopathique, c'est-à-dire à l'aide des palliatifs, par exemple quand elle saigne dans la pléthore apparente, ou purge dans la constipation.

Allopathiser, ce n'est donc pas seulement *employer pêle-mêle des médicamens divers dont le choix ne repose que sur une simple idée:* c'est mettre en pratique les principes de l'allopathie, c'est agir d'après eux dans les maladies.

Il n'est pas besoin pour cela de médicamens nombreux et divers; car peu importe que le médecin de l'ancienne école emploie

un ou plusieurs médicamens énantiopathiquement ou allopathiquement : la seule chose dont il s'agisse, c'est du principe qui règle sa conduite. Son choix ne repose pas non plus uniquement sur une simple idée, puisqu'il se dirige très-souvent d'après des symptômes visibles, comme lorsqu'il prescrit un purgatif simple dans la constipation.

Maintenant allopathiser en homœopathie, c'est transporter les principes de l'allopathie dans la pratique homœopathique, c'est introduire des procédés allopathiques dans l'homœopathie.

La conclusion du docteur Kretzschmar est donc très-vraie : il n'y a point d'alliance possible entre l'homœopathie et l'allopathie; car, dès qu'on en suppose une, l'homœopathie cesse d'exister. Il ne peut point être question d'une méthode homœopathique, comme d'une méthode antiphlogistique. Ce serait là rétrograder, au lieu d'avancer; car les taches feraient disparaître le fond. Ce serait renoncer à tout perfectionnement, et retomber dans l'ancien abîme de l'arbitraire et de l'indolence. Les homœopathes ne pourraient plus alors être d'accord sur aucun point au lit du malade, puisque chacun n'aurait d'autre règle que son caprice dans les emprunts qu'il ferait à l'ancienne école.

La médecine réformée doit rester pure et dégagée de toute scorie; il faut seulement travailler à faire disparaître les lacunes qu'elle offre encore.

Après avoir fixé la valeur du mot allopathiser, voyons ce que le docteur Kretzschmar entend par-là, quand il se défend, lui et ceux qui agissent comme lui, contre Hahnemann.

Il fait voir que la loi *similia similibus* est inébranlable en homœopathie, ou plutôt dans la nature; car c'est par elle seule que la nouvelle doctrine devient homœopathie. Il établit que l'allopathe cherche en vain la cause interne des maladies, que l'homœopathe s'en tient aux phénomènes morbides extérieurs, dont il profite pour former l'image de la maladie, que l'organisme ne peut tomber malade qu'en vertu de lois déterminées, et que par conséquent les maladies se reproduisent toujours les mêmes ; enfin que l'homœopathe, après avoir saisi la maladie, doit connaître exactement les médicamens et leurs rappports avec l'organisme, pour pouvoir, en les employant d'après l'analogie des symptômes, ramener la vie à l'état normal. Après tous ces préliminaires, il se plaint de ce que, malgré tout ce qu'on a déjà fait depuis la dé-

couverte de l'homœopathie, le nombre des moyens éprouvés n'est cependant point encore assez grand pour qu'on puisse sur-le-champ trouver celui qui doit guérir avec promptitude. Il se plaint aussi de ce que les obstacles ont empêché les observations de se multiplier assez pour que nous connaissions, dans certaines maladies souvent très-dangereuses et à marche très-rapide, un procédé parfaitement sûr, qui rende tous les moyens accessoires inutiles.

Nous examinerons plus loin s'il en est réellement ainsi. L'auteur pense qu'on peut alors recourir à un palliatif pour écarter le danger, après quoi on accomplit la guérison par des médicamens conformes à la nature. Il demande si c'est là un crime. Non certes, ce n'est point un crime, mais ce n'est pas non plus de l'homœopathie pure. C'est allopathiser; car l'homœopathie rejette tous les palliatifs, comme nuisibles, et ne traite pas *contraria contrariis.*

Le docteur Kretzschmar cite comme moyens accessoires une petite saignée, quelques sangsues, un lavement simple, un sinapisme.

Un lavement simple ne peut point être compté parmi les palliatifs, puisqu'il n'exerce point d'action, à proprement parler, dynamique, mais agit d'une manière mécanique, soit en délayant les matières sèches, soit en activant le mouvement péristaltique du canal intestinal. Hahnemann lui-même ne rejette pas l'emploi de ce moyen.

Un sinapisme n'est point non plus un palliatif : c'est une substance qui rend malade la surface de la peau. L'appliquer, c'est agir d'une manière vraiment allopathique. Il n'est par conséquent point aussi nuisible qu'un moyen antipathique et l'inévitable réaction de ce dernier.

Il nous reste encore la saignée et les sangsues. Examinons ce que l'auteur dit des phlegmasies du cerveau et du cœur. Évidemment il ne parle point ici du cas où le médecin arrive trop tard, et où le moment le plus favorable pour l'application du secours est passé, mais bien de celui où le médecin observe la maladie dès le commencement.

Le cas peut arriver où un médecin ne reconnaisse point une inflammation du cœur ou du cerveau assez à temps pour porter un secours efficace. L'homme est sujet à l'erreur, et tout médecin participe aux faiblesses de son espèce. Mais n'est-ce pas précisément

un grand avantage de l'homœopathie sur l'allopathie, qu'elle puisse sur-le-champ prescrire un remède parfaitement correspondant aux symptômes, sans que le médecin attende que le diagnostic se soit déroulé en entier? Si l'homœopathe donne un médicament qui soit bien approprié, il lui arrivera souvent d'avoir éloigné le danger, avant que l'allopathe ait complété son diagnostic, avant qu'il ait saisi l'indication de la saignée.

C'est en cela que je trouve un des plus grands avantages de l'homœopathie. Par le seul choix exact du moyen, elle peut étouffer la maladie en germe, dès les premiers momens de son développement. Et c'est pour cela qu'on voudrait la rendre suspecte! Voudrait-on arrêter l'élan de ceux qui observent fidèlement la nature et qui mettent scrupuleusement en pratique les doctrines de Hahnemann, pour perfectionner l'art? Voudrait-on que ceux qui ne sont encore engagés qu'à demi dans les voies de l'homœopathie s'endormissent sur l'oreiller commode de la paresse?

Non; cela n'est pas possible. L'auteur s'est seulement trompé sur la portée des expressions de Hahnemann; autrement il n'aurait pas défendu cette thèse.

Il dit ensuite qu'il règne chez les enfans un état de congestion vers les parties supérieures, avec grande plasticité du sang et tendance aux exsudations. Personne ne contestera ces assertions. Mais il ajoute que rien n'agit alors plus promptement qu'une application de sangsues à la tête, pour opérer une dérivation; que l'aconit et la belladonne, quoique agissant avec autant de rapidité, ne sauraient agir avec la même efficacité pour prévenir l'épanchement. C'est précisément de promptitude d'action qu'il s'agit ici. Pourquoi donc appliquer des sangsues si l'aconit et la belladonne agissent aussi vite: agir ainsi, c'est allopathiser sans la moindre nécessité. Mais l'efficacité est moindre! Qu'entend-on par efficacité? Quand nous avons deux moyens qui tous deux agissent avec la même promptitude, mais dont l'un n'opère qu'une dérivation, tandis que l'autre agit spécifiquement sur tout l'ensemble de l'activité morbidement exaltée du système vasculaire, duquel pouvons-nous dire qu'il est plus efficace que l'autre? la réponse coule d'elle-même.

Quand le moment favorable est passé, dit l'auteur, quand l'épanchement s'est effectué, nos moyens sont rarement utiles. Nous

avons vu que l'homœopathe est plus rarement qu'un autre exposé au danger de laisser passer le bon moment; que, quand cela lui arrive, c'est parce qu'en sa qualité d'homme il a commis une erreur, et non parce qu'il est homœopathe, parce qu'il donne des remèdes homœopathiques. Mais s'ensuit-il que ces remèdes réussissent rarement? A coup sûr ils produisent alors plus d'effet que ne le pourraient faire ceux de l'allopathie, et plus quand on administre sur-le-champ un spécifique agissant avec la même promptitude, que quand on se contente d'une dérivation.

L'auteur nous reporte ensuite à une autre forme de maladie, le croup, dans laquelle il assure que quelques sangsues au larynx suffisent souvent seules pour écarter tout danger, quand on les applique dans les premières douze ou vingt-quatre heures. Tous les médecins le savent très-bien. Mais la saignée au col d'un enfant est-elle sans inconvéniens pour l'avenir? Qu'il me soit permis de rapporter ici deux cas de ma pratique homœopathique, qui date déjà de treize ans. On verra que je ne crains pas d'avouer mes fautes, et que ma critique a uniquement en vue l'intérêt de la doctrine.

1° Dans les premiers jours de septembre, par un vent d'est sec, ma femme relevait de couches. Elle ne se portait pas bien, et je voulais qu'on lui cachât la maladie de son fils aîné, âgé de quinze mois. Cet enfant vif et robuste fut tout à coup pris le soir d'un violent accès de croup. Quoique j'eusse déjà traité plusieurs cas semblables par l'homœopathie pure, la circonstance ne me laissa pas la présence d'esprit nécessaire, et j'appliquai quatre sangsues avec peine, à cause de la toux et parce que l'enfant se débattait. Le danger fut écarté allopathiquement; je donnai ensuite un remède homœopathique. Le larynx devint très-irritable; le moindre air causait de l'enrouement, de la toux, et mettait en danger d'une récidive. Les médicamens auxquels j'eus recours eurent moins d'effet. Dix-huit mois après, survint un nouvel accès de croup. Je soumis l'enfant à un traitement homœopathique pur; le résultat fut brillant; toute irritabilité du larynx cessa, et l'atteinte portée à la vie organique fut réparée. Les ennemis de l'homœopathie n'avaient pas manqué d'exploiter ma première conduite sur mon propre enfant; cette fois-ci l'honneur de la doctrine fut sauvé.

2° Un enfant de trois ans avait déjà eu trois accès de croup, et chaque fois un allopathe avait appliqué des sangsues. Le larynx

avait acquis par là une irritabilité telle que l'enfant était presque constamment enroué, qu'il était rarement exempt d'une toux catarrhale, et que les parens craignaient à chaque instant un nouvel accès. Appelé en consultation, je prescrivis un traitement homœopathique, afin de chercher à éteindre la disposition au croup. Mais la maladie n'en survint pas moins, et j'eus beaucoup de peine à obtenir qu'on n'appliquât point de sangsues. Le traitement homœopathique rétablit en peu de temps l'enfant, qui, depuis lors, a toujours joui d'une bonne santé.

Ces deux observations, auxquelles les homœopathes pourraient certainement en joindre beaucoup d'autres, prouvent clairement que si le danger du moment a été écarté par les sangsues, la disposition à contracter de nouveau cette dangereuse maladie s'était singulièrement accrue.

Pourquoi donc le docteur Kretzschmar cherche-t-il à rendre le traitement homœopathique suspect aussi dans ce cas, et à préconiser des procédés allopathiques qui sont si dangereux pour l'avenir. Lui-même avoue que l'homœopathie promet des secours assez certains dans le croup, sans qu'on ait recours aux sangsues, et cite à cet égard sa propre expérience. Combien n'avons-nous pas déjà d'observations de croups qui ont été guéris par la nouvelle méthode! Et combien la certitude du traitement ne doit-elle pas s'accroître encore, si nous continuons à procéder rigoureusement d'après les principes homœopathiques? N'est-ce pas ainsi que Marenzeller a découvert la propriété curative du phosphore dans cette affection? Mais si nous commençons par appliquer des sangsues, et si nous prenons la défense de ce procédé, l'homœopathie rétrogradera infailliblement.

L'auteur ajoute que, dans les pneumonies orageuses, une saignée de huit onces sera fort utile, qu'elle ne nuira jamais, qu'elle ne produira aucun préjudice au traitement homœopathique. Mais si l'orage continue encore après la saignée, comme d'innombrables observations allopathiques nous prouvent que la chose arrive souvent, faut-il encore recourir aux émissions sanguines, ou s'en tenir désormais aux moyens homœopathiques? Mais si ces moyens peuvent être utiles quand l'orage persiste, pourquoi ne le seraient-ils pas tout aussi bien dès le début? La saignée, dit-on, ne nuit jamais en pareil cas. Mais si elle était suivie d'un collapsus général, n'aurait-elle pas beaucoup nui? Cet inconvénient

n'aurait point été à craindre avec les moyens homœopathiques.

Suivant l'auteur, l'aconit suffira certainement dans tous les autres cas! Je ne souscris point à cette proposition. L'ensemble des symptômes n'admet pas toujours l'aconit; la bryone, la belladonne et d'autres moyens encore peuvent se trouver également indiqués.

A l'égard des inflammations du cœur, dans lesquelles l'auteur prétend qu'on doit absolument saigner, je les passe sous silence, parce que je ne les ai jamais observées. Cependant plusieurs doses rapprochées d'aconit pourraient calmer l'orage et ramener la maladie à un degré où il convînt d'employer soit la noix vomique, soit toute autre substance, suivant les symptômes prédominans.

L'auteur assure que l'homœopathie comporte très-bien de petites saignées. Je soutiens le contraire. L'homœopathie et la saignée sont incompatibles, et le deviendront d'autant plus que nous réunirons davantage nos efforts pour perfectionner notre art, et que nous nous abstiendrons d'y transporter des idées allopathiques.

L'homœopathe, dit l'auteur, ne doit saigner qu'en cas de nécessité absolue. Mais nous avons vu que, dans l'inflammation du cerveau et le croup, la saignée est superflue, qu'elle entraîne des suites fort graves, et que des pneumonies très-orageuses ont été guéries, sans saignée, par un pur traitement homœopathique. La nécessité absolue n'a donc qu'un sens relatif, et on ne peut l'invoquer pour introduire les pratiques allopathiques dans l'homœopathie.

Qu'un médecin n'ose pas traiter les maladies inflammatoires sans la saignée, on le conçoit, quand il est dominé par des vues particulières, ou quand il ne connaît pas encore la portée des vertus curatives dont jouissent les médicamens appliqués homœopathiquement. Mais qu'il agisse ainsi en silence, et jusqu'à ce que l'expérience l'ait mieux éclairé de ses leçons! Que son exemple ne vienne pas ébranler la confiance et favoriser la paresse!

La nature nous cache de grandes choses; le génie d'un homme lui a déjà arraché une partie de ses secrets; mais elle en réserve encore de plus importans à nos successeurs. Ce qu'il importe seulement, c'est qu'on ne rétrograde point.

Opinion du Docteur Tietze.

Il n'est pas douteux que Hahnemann n'ait proclamé une vérité, en disant que les maladies aiguës ne sont souvent dues qu'au réveil du miasme psorique jusqu'alors assoupi. On ne saurait trop se pénétrer de ce principe, et je crois que les homœopathes parviendraient souvent à guérir les affections aiguës en moins de temps, s'ils avaient recours aux antipsoriques, au lieu d'employer les apsoriques, qui les conduisent plus lentement et d'une manière incomplète, au but.

Les cas où il conviendrait d'agir ainsi ne sont probablement pas rares; des coqueluches, des diarrhées, des coryza, des maux de dents, des inflammations érysipélateuses, des ophthalmies, même des inflammations aiguës du cerveau, de la poitrine et du basventre, etc.

Ce sont vraisemblablement ces cas qui ont fait dire aux ennemis de l'homœopathie qu'elle ne peut pas toujours guérir les maladies aiguës, qu'elle est souvent obligée de recourir à l'allopathie, comme dernier refuge, et que, dans bien des cas, par exemple dans les ophthalmies, elle ne parvient point à prévenir les récidives.

Mais si un moyen qui (sans être cependant antipsorique) agit d'une manière directe sur la maladie, ne peut pas ramener la psore dans ses limites primitives, à son précédent état de sommeil, que doit-on espérer de moyens qui non seulement n'exercent qu'une action indirecte, mais souvent même encore n'ont aucun rapport ni avec la maladie, ni avec la psore latente, comme les vésicans, les sangsues, la saignée?

Si, malgré tout le soin apporté au choix des médicamens, l'aconit, la belladonne, la camomille, la bryone, le rhus, l'arnica, la noix vomique, etc., ne produisent rien dans des maladies inflammatoires aiguës, si même la répétition du remède le plus approprié ne procure point d'avantages durables, alors nous n'avons rien de bon non plus à espérer de la saignée, des vésicatoires, des sangsues, qui, loin de là, seront nuisibles dans la plupart des cas. En pareil cas, il n'y a que l'antipsorique le plus convenable, et donné à la plus faible dose, qui puisse conduire au but.

Quoique je blâme hautement l'homœopathe exercé qui traite une partie de ses malades par la méthode allopathique, je ne puis

en vouloir aux débutans lorsque, n'étant point encore assez versés dans la nouvelle doctrine et ne pouvant guérir une maladie inflammatoire par les médicamens homœopathiques, ils ont recours à l'allopathie, jusqu'à ce que des connaissances plus étendues leur permettent de n'en plus invoquer l'assistance. Mais je soutiens qu'on a tort de vouloir transporter des idées allopathiques dans l'homœopathie, et c'est ce qui arrive quand on veut employer les vésicatoires, les sinapismes, les saignées et les sangsues dans des maladies aiguës, notamment dans des inflammations.

Depuis six ans que j'exerce l'homœopathie, après avoir pratiqué allopathiquement pendant sept années, je n'ai pas rencontré un seul cas de croup, ni d'inflammation de cerveau, de poitrine ou de bas-ventre, où je me sois vu forcé d'employer les vésicatoires ou les émissions sanguines. Toujours j'en suis venu à mes fins par des moyens purement homœopathiques, et depuis que je me suis voué à la nouvelle doctrine, je n'ai pas perdu un seul des malades atteints d'affections aiguës que j'ai traités d'après ses principes. Aucun des enfans affectés de croup, que j'ai guéris par l'aconit, l'éponge, le sureau et le sulfate calcaire, n'a éprouvé de maladies consécutives; le même résultat m'a été offert par les autres inflammations, dans le nombre desquelles je pourrais citer une multitude de phlegmasies du bas-ventre et de la poitrine.

Le seul cas où l'homœopathe devra recourir à la lancette, jusqu'à ce qu'on ait trouvé un meilleur procédé, est celui dont parle le docteur Trinks. Cependant javoue n'avoir jamais vu de malade qui fût menacé d'être étouffé par le sang, et constamment, dans ces sortes de circonstances, j'ai réussi avec l'aconit ou autres moyens.

Le docteur Kretzschmar dit que l'homœopathe ne traite allopathiquement que quand il y est contraint. Je lui répondrai qu'il n'éprouverait pas cette contrainte s'il ne voulait pas ne refuser son office à personne. On ne pourrait l'excuser que s'il était seul médecin du pays; car alors ce serait un devoir, mais un pénible devoir pour lui, de traiter allopathiquement les malades qui, malgré ses représentations, se refuseraient de se soumettre au traitement homœopathique.

L'homœopathe doit se proposer sans cesse de rendre son art aussi certain que possible, et pour cela éviter d'y introduire les pratiques allopathiques, même lorsque la nécessité lui semble

présente. Si au moindre embarras on se jette dans les bras de l'allopathie, on ne jouira jamais des bienfaits de l'homœopathie, et souvent on n'essuiera que des revers, là où, par l'étude et la persévérance, on aurait pu se procurer une douce satisfaction et mériter la reconnaissance des malades.

Opinion du Docteur Hartlaub.

Je vois avec peine que le mémoire du docteur Kretzschmar et plus encore ceux des médecins qui ont pris sa devise, annoncent une tièdeur pour l'homœopathie qui peut non-seulement nuire à son crédit dans le public, mais encore lui devenir funeste, comme science. Car, bien qu'on dise que, dans cette dissension, il s'agit seulement des bornes et non de l'essence de l'homœopathie, cependant si les idées dont elle a commencé le développement se répandaient, surtout parmi ceux qui ne sont pas encore bien au courant de la nouvelle doctrine, si l'on substituait la méthode allopathique ou antipathique à l'homœopathique dans tous les cas qui paraîtraient offrir du danger, il deviendrait libre à chacun de reculer ou de rapprocher les bornes de l'homœopathie suivant son bon plaisir, et la nouvelle médecine finirait par être tellement mutilée, qu'au bout de quelque temps elle cesserait de constituer une science à part, que tout au plus figurerait-elle comme appendice dans les manuels de thérapeutique. Il importe donc que les médecins accoutumés depuis long-temps à traiter toutes les maladies qui s'offrent à eux d'après les principes homœopathiques, fassent entendre leur voix. Deux déjà se sont élevés positivement contre le docteur Kretzschmar; d'autres se sont rangés d'une manière plus ou moins explicite à son avis; il en est un qui, perdant bientôt de vue la question principale, a cependant déclaré qu'on doit tout attendre de l'homœopathie, en réglant rigoureusement sa marche d'après les circonstances, surtout pour ce qui concerne la force et la répétition des doses de médicamens.

Plus loin je ferai voir que cette opinion est aussi la mienne. Mais je dois commencer par dire que je ne conçois pas qu'on ait, dans la discussion, abandonné le point essentiel pour se perdre dans les accidens, que, par exemple, on ait prêté des défauts à l'homœopathie pour excuser les infidélités qu'on lui fait, et que ce qui tient au médecin lui-même soit reproché à la méthode. Je

sais que des circonstances étrangères à la science peuvent déterminer parfois le médecin à suivre une autre voie que celle de l'homœopathie, et la principale est le défaut de savoir appliquer dans tous les cas les ressources de cette dernière. Je suis fort éloigné de regarder cette faute, si c'en est une, comme impardonnable, et d'ailleurs, avec de la bonne volonté, on s'en corrige au premier jour. Mais je ne saurais dire que le médecin cède à une faiblesse humaine lorsque, bien convaincu et avouant publiquement que l'homœopathie est la meilleure des trois méthodes curatives connues, il l'abandonne pour se prêter aux caprices des malades. La véritable humanité, pour lui, consiste à traiter ses malades d'après la méthode que sa conviction et l'expérience lui disent être la meilleure, et à user de l'ascendant que lui donne sa position pour leur inculquer sa persuasion, ce qui ne lui est pas difficile quand il agit d'une manière ferme, sûre et conséquente, qui inspire toujours la confiance. Or cette confiance dans le médecin homœopathe et dans l'homœopathie elle-même se perdrait si le public voyait que sa conduite n'est pas conséquente dans tous les cas, même dans ceux d'une maladie identique, et qu'il traite à tour de rôle homœopathiquement, antipathiquement et allopathiquement.

Si je ne regarde pas l'éloignement du malade pour l'homœopathie comme une contre-indication à l'emploi de cette méthode, je ne saurais davantage en admettre quelques autres qu'on allègue. Ainsi, par exemple, quoiqu'il puisse être vrai qu'il y a des cas où les médicamens employés homœopathiquement ne provoquent pas de réaction, il reste encore à prouver si ce résultat négatif ne tient pas plus au mauvais choix du médicament, ou à la mauvaise manière de l'administrer, qu'à l'insuffisance de la méthode. C'est une question que le temps éclaircira. Mais ce dont je suis certain, c'est que le nombre de ces cas est fort petit, et, de tous les moyens, les sangsues et le calomélas sont ceux que je conseillerais le moins pour exciter la réaction que les médicamens homœopathiques n'ont point déterminée. Je me suis convaincu, dans beaucoup de circonstances, par exemple dans la paralysie du poumon et le typhus, que la réaction, qui avait manqué après une dose du médicament, finissait par s'établir et amener la guérison après des doses répétées à des intervalles d'abord rapprochés, puis de plus en plus éloignés. Je puis bien moins encore

considérer l'absence de symptômes dans un cas morbide, ou l'adaptation des symptômes existans à plusieurs états morbides internes différens les uns des autres, comme une contre-indication à l'emploi de l'homœopathie. Quand le médecin ne sait pas ce qu'il a sous les yeux, il ne peut rien faire, ni avec l'homœopathie ni avec l'allopathie; mais ce qu'il entreprendra par la première de ces deux méthodes sera toujours sans danger, et du moins ne courra-t-il pas le danger d'imprimer un nouveau caractère à la maladie, de l'aggraver en y ajoutant des symptômes de médicamens.

Je suis bien éloigné de vouloir jouer sur la vie des hommes, dans l'unique vue de rester conséquent et de complaire à un système: plutôt que de tomber dans un tel péché, j'adopterais la première méthode venue, quel que fût son nom, pour atteindre au but de mes désirs. Mais, dans une période de dix années, je me suis convaincu que, sans mélange d'aucune autre méthode, l'homœopathie peut faire tout ce qu'il est donné à la médecine d'accomplir, à l'exception des cas, proportionnellement peu nombreux, où le secours de la main est seul nécessaire. J'invoque à cet égard le témoignage de ceux qui depuis des années n'exercent que la médecine homœopathique, comme Frank, Gross, Muhlerbein, Schubert, Stapf, Trinks et autres. Qu'ils disent si jamais ils ont eu à se repentir de ne point s'être écartés de leur méthode. Sans doute j'ai acquis aussi la conviction qu'il y a des maladies que l'homœopathie ne guérit point, ou qui se terminent par la mort; mais je sais que, dans les cas où cet événement a eu lieu, l'allopathie n'aurait point obtenu de meilleur résultat, et je trouve ridicule de dire qu'un homœopathe ne connaît pas son art à fond parce que des malades succombent entre ses mains. C'est souvent aux maladies elles-mêmes qu'il faut s'en prendre si elles ne guérissent point par l'homœopathie. Tel est surtout le cas des maladies héréditaires, dans lesquelles l'organisation entière était frappée dès le sein maternel même, et au premier rang parmi celles-là, se rangent les phthisies pulmonaires. Peut-être un jour trouvera-t-on moyen de guérir ces affections; peut-être aussi, ce qui est plus probable, n'en trouvera-t-on pas, du moins qui soit suffisant: peut-être enfin l'homœopathie se perfectionnera-t-elle assez avec le temps pour en guérir au moins quelques unes. Le cas suivant vient à l'appui de cette conjecture.

Un jeune homme de dix-neuf ans, d'une constitution ni robuste ni faible, avec une poitrine assez étroite, et né de parens mal portans, mais non atteints de phthisie, avait déjà perdu deux sœurs d'une suppuration du poumon; la troisième souffrait depuis son enfance de toux habituelle et d'asthme. Le jeune homme avait eu jadis une carie à l'humérus droit, et l'ancienne ouverture du trajet fistuleux était encore couverte d'une croûte, mais ne suppurait plus. Pendant l'hiver, il fut pris d'une toux, qui devint bientôt si violente et si fréquente, qu'elle ne laissait pas un moment de repos, surtout le soir et la nuit; elle était sèche, et semblait provenir de la moitié supérieure et du côté antérieur du poumon gauche, point où le malade éprouvait une irritation continuelle et un sentiment de resserrement. Cette toux dura une quinzaine de jours; l'appétit et le sommeil finirent par se perdre, et il survint des mouvemens fébriles. La noix vomique, le soufre et plusieurs autres moyens, en apparence appropriés, ne produisirent pas le moindre effet. Conjecturant alors qu'un état inflammatoire permanent du poumon entretenait la toux, je fis prendre soir et matin au malade une dose d'aconit VIII. 10. La toux cessa de plus en plus, à mesure que je prolongeais l'emploi de ce moyen, et au bout de douze à quatorze jours, elle avait complétement disparu; le sujet était revenu à son ancien état de santé. Quelques semaines après cet heureux résultat, il fut atteint d'une pneumonie qui affecta principalement les points du poumon gauche malades dans la toux précédente. Cette fois, chose singulière, l'aconit ne produisit rien, et je regardai la transition à la phthisie comme certaine.

Cependant une dose de lycopode X ij, sauva de nouveau le malade avec une promptitude surprenante. Sans nul autre médicament, la santé se rétablit d'une manière parfaite.

Comme dans cette phlegmasie de poitrine, je me suis dans toutes les autres inflammations tiré d'affaire avec l'homœopathie, et je n'ai jamais eu besoin d'employer ni saignées ni sangsues. Celles d'où dépend l'hydrocéphale aiguë, sont les seules où je n'aie point obtenu partout cet heureux résultat. Cependant, aussi long-temps que l'allopathie n'en obtiendra pas, dans cette maladie, de plus favorables que ceux qu'elle peut alléguer jusqu'à ce jour, je ne pourrai point me déterminer à la traiter autrement que par la pure méthode homœopathique, d'autant mieux que, déjà trois fois, je

suis parvenu à sauver des malades. La lenteur avec laquelle marche cette phlegmasie, et qui fait qu'on la méconnaît dans ses commencemens, est certainement une des causes qui font qu'on la guérit si rarement, et cependant mes observations me donnent sujet de croire que, même à une époque avancée, l'homœopathie peut la combattre avec plus de succès par l'aconit et la belladonne, que l'allopathie par les sangsues et le calomélas.

Mais pour obtenir de l'homœopathie tout ce qu'elle peut accomplir, il est nécessaire qu'après avoir fait un bon choix du médicament, on en accommode bien le volume et la répétition des doses aux exigences de chaque cas morbide. Sous ce rapport il reste encore bien des choses à faire, et l'on s'en est tenu jusqu'ici à des formules générales. Naguère, ayant à traiter une violente pneumonie, je donnai six fois de suite aconit VIII iij, toutes les deux heures, sans obtenir aucun changement : j'eus recours alors à la bryone, qui n'avait également rien produit au bout de huit heures ; loin de là, les accidens n'avaient fait que s'accroître, et le malade était, dans un état à croire, pour employer une expression reçue aujourd'hui, qu'il allait être étouffé par le sang. Un homœopathe mal assuré dans ses principes aurait infailliblement saigné ; une dose plus forte d'aconit (VIII 15) procura dans l'espace d'une heure un soulagement incroyable, et vingt quatre heures après la guérison était parfaite, sans que j'eusse donné autre chose. Dans le croup, j'ai souvent réussi avec trois à quatre doses d'aconit ; mais parfois j'ai été forcé de le répéter une nuit entière toutes les demi-heures. Une paralysie de poumon survenue à la suite d'une pneumonie, malgré l'emploi de l'aconit, de la bryone, du soufre et de la sépia ; chez un sexagénaire qui toussait depuis vingt ans, ne céda qu'après six doses de phosphore (X 10), répétées toutes les deux heures. Cependant je dois faire remarquer que, dans ces cas de répétition des doses, je me suis presque exclusivement servi de la plus haute dilution (X), à la dose de trois à vingt globules.

A cette occasion je placerai ici une observation que je crois avoir faite : c'est que, dans les maladies inflammatoires, les médicamens, même à doses assez fortes et souvent répétées, paraissent ne point provoquer d'exacerbation, ou n'en déterminer qu'une peu considérable. L'agent inflammatoire semble absorber rapidement le médicament, ou, en d'autres termes, il faut une irritation mé-

dicamenteuse plus forte et plus soutenue pour contrebalancer l'irritation inflammatoire et l'éteindre homœopathiquement.

Je reviens à mon sujet. Pour guérir à l'aide de l'homœopathie, il faut soigneusement adapter aux circonstances de chaque cas, non-seulement le médicament, mais encore sa dose et la répétition de celle-ci, ou pour m'exprimer autrement, il faut individualiser d'une manière rigoureuse chaque cas individuel de maladie. Avec ces précautions, l'homœopathe peut réussir partout; je m'en suis convaincu. Si je ne m'en suis pas toujours tenu scrupuleusement aux règles de Hahnemann, surtout en ce qui concerne la répétition des doses; cependant je ne me suis jamais écarté pour cela des vrais principes de l'homœopathie. Hahnemann n'a dessiné que les contours, il n'a établi que des règles générales: son but n'était point d'écrire une thérapeutique spéciale, en descendant dans tous les détails, parce qu'il savait bien qu'on ne peut rien fixer d'avance pour chaque cas individuel, ou qu'au moins il y aurait danger à le faire. Ces sortes de déterminations, que les circonstances font varier chaque fois, ne peuvent être données pour des règles générales auxquelles on doive se conformer d'une manière absolue; c'est au jugement et à la sagacité du médecin qu'il appartient de les modifier suivant le besoin du moment. Mais on peut les publier pour l'instruction, et il me paraît plus utile de les faire connaître, que de créer des exceptions à l'emploi de l'homœopathie.

Au fond, la discussion qui s'est élevée roule principalement sur l'introduction de la saignée dans l'homœopathie; car les vésications, les sinapismes, etc., sont d'une moindre importance. On s'est fondé sur sa prétendue nécessité et sur son innocuité, qu'on a étayée assez peu physiologiquement de celle du flux menstruel chez les femmes. Je n'ai pu admettre qu'il y ait nécessité d'y recourir, et je ne voudrais pas prétendre qu'elle soit absolument incapable de nuire. Je sais des cas où même une seule saignée a fait prendre une mauvaise tournure et un caractère chronique à un mal auparavant léger; j'en sais aussi où un vomissement excité par l'émétique, où quelques grains fractionnés de sublimé corrosif sont devenus la source de maux qui ont duré des années. Que ces cas soient rares, je le veux bien; mais ils attestent toujours la possibilité du fait. Or je crois qu'il vaut mieux, pour l'acquit de sa conscience, éviter un moyen qui est susceptible de nuire, lorsqu'on

en a sous la main un autre qui conduit au même but, sans avoir cet inconvénient.

Maintenant je crois nécessaire de ramener les esprits au véritable point de vue sous lequel on était placé quand la discussion a commencé, afin qu'elle ne se perde pas dans l'infini en s'éloignant sans cesse de son début, et qu'on ne finisse point par ne plus savoir comment et pourquoi elle a été soulevée.

Tous ceux qui ont parlé dans cette occasion, ont plus ou moins dérangé la question. Il ne s'agissait pas d'un amalgame de l'homœopathie avec l'allopathie, mais de chercher jusqu'à quel point la première peut emprunter du secours à la seconde. Je puis me vanter d'avoir toujours pratiqué l'homœopathie dans toute sa pureté, et cependant je me suis trouvé plus d'une fois contraint de faire la médecine allopathique. Il y aurait eu maladresse de ma part, dans un lieu où la nouvelle méthode n'était point connue, et non loin duquel un médecin la décriait par sa pratique de charlatan, à vouloir tout d'abord l'imposer à mes malades. Plus je procédais doucement, plus je m'attirais la confiance, et quand je quittai ce lieu, presque tous les malades exigeaient que je les traitasse homœopathiquement, parce qu'ils avaient appris à reconnaître que la guérison s'obtient plus promptement avec cette méthode qu'à l'aide de toute autre. Le temps seul peut changer les convictions. Pourquoi donc exiger plus du médecin? Laissons-lui du temps, et d'année en année il se convaincra davantage que l'homœopathie est la meilleure manière de traiter les malades; mais il ne pourra pas se passer de l'allopathie tant que sa rivale ne sera point seule adoptée, autrement il serait obligé de refuser ses secours dans un cas semblable à celui que je vais rapporter.

Un soir je fus appelé auprès d'une femme de trente-six ans, grosse de quelques mois, et atteinte depuis plusieurs jours d'une perte contre laquelle sa sage-femme avait prescrit la teinture de cannelle. Elle avait suivi la prescription à la lettre, et bu beaucoup d'infusion de camomille. A mon arrivée, le sang traversait déjà le lit, et la femme tombait fréquemment en syncope; on lui prodiguait la teinture de cannelle, la camomille, les tranches de citron saupoudrées de sucre, etc. Il eût été au moins ridicule de donner un médicament homœopathique, qui n'eût pas pu agir dans cette métrorrhagie effrayante, dont la mort semblait devoir être le résultat. J'agis comme allopathe, et restai auprès de

la malade jusqu'à l'arrivée d'un accoucheur. Je m'estimai heureux de connaître assez l'allopathie pour n'avoir point à refuser mes secours et à dire que, comme médecin, il ne me restait rien à faire; ce serait à mes yeux plus qu'un péché d'abandonner un malade à la mort, parce qu'il n'y aurait de ressource pour lui que dans une méthode qui répugne à mes convictions, et cependant je suis homœopathe.

Je dois encore dire un mot à l'égard de la déclaration d'un homœopathe et de la réplique du docteur Kretzschmar.

Le docteur Tietze a prétendu n'avoir jamais, dans six années de pratique, perdu un seul des malades atteints d'affections aiguës qu'il a traités homœopathiquement. Il doit donc en avoir vu peu, et n'avoir rencontré que des maladies légères; car autrement il aurait éprouvé, en six ans, qu'on ne peut pas sauver tous ceux qui sont attaqués de maladies aiguës. Tous les homœopathes qui ont de l'expérience en sont convaincus. On ne connaît point encore et l'on ne découvrira jamais de méthode curative qui soit efficace dans toutes les maladies, aussi long-temps que le genre humain n'en reviendra point, sous le point de vue diététique, à la simplicité des premiers hommes. Ne promettons pas plus que nous ne pouvons faire, et n'avançons jamais non plus que ce que nous pouvons soutenir. Sans doute l'homœopathie opère de grandes et belles choses, elle a le pas sur sa sœur aînée, eu égard à ses résultats, mais elle n'en est pas encore au point de guérir, même dans une pratique peu étendue, tous les malades atteints de maladies aiguës qui s'offrent à elle dans un laps de six années.

Quant à la replique de Kretzschmar, quoique Gross dise en note qu'on soulage beaucoup plus par l'homœopathie que par l'allopathie, dans les hydropisies et les phthisies, ce que j'accorde sans restriction, je ne puis admettre, comme Kretzschmar, qu'il y a des fièvres intermittentes dont l'homœopathie ne procure la guérison qu'avec une lenteur extrême, tandis que quelques doses de sulfate de quinine les modifient au point qu'on peut ensuite les guérir rapidement par les moyens homœopathiques appropriés. Naguère j'avais, en deux semaines et demie, soulagé un homme atteint d'hydrothorax, avec symptômes d'hydropisie générale, au point qu'il reposait mieux pendant la nuit, respirait plus librement, et éprouvait même un sentiment général de bien-être. Ce n'était point assez pour lui; il me congédia, et fit venir un chi-

acides sulfurique et phosphorique. Qui pouvait donc empêcher Hartlaub, dans un cas si grave (1), de s'écarter du dogme reçu, et de donner la substance indiquée homœopathiquement à dose suffisante pour éteindre les effets des moyens précédemment employés et arrêter en même temps la métrorrhagie? J'aurais administré sans scrupule des doses élevées et répétées de ratahnia, d'ipécacuanha, de fer, de quinquina, d'acide phosphorique, etc., et je n'aurais point hésité à soutenir que la guérison était réellement et sûrement homœopathique (2). Mais l'influence du despotisme doctrinaire peut aller jusqu'à faire que l'homme craigne d'avouer publiquement ce qu'il sait le mieux, ce dont il est le plus certain.

Cherchons, même dans ces cas, à imiter fidèlement la nature,

(1) Ce cas exigeait que l'art déployât toute son énergie, et c'eût été jouer sans conscience sur la vie de la malade que de lui faire respirer ou avaler un ou deux globules, procédé qui plus d'une fois a eu de fâcheux résultats dans de graves maladies aiguës.

(2) *Note du docteur Hartlaub.* Les circonstances ne permettent pas toujours au médecin de suivre sa conviction intime. Le cas dont j'ai parlé, et auquel Trinks fait allusion, est du petit nombre de ceux dans lesquels je me suis vu forcé d'agir autrement que je n'ai coutume de le faire. La famille m'était absolument étrangère; on me fit appeler parce que j'étais le médecin le plus proche, et l'on avait envoyé chercher en même temps l'accoucheur et la sage-femme. Connaissant bien l'accoucheur, qui fait partie du conseil supérieur de médecine, je ne pouvais douter qu'à son arrivée il ne désapprouvât mes vues et ma conduite. Mais, à part cette circonstance, qui seule ne m'aurait point arrêté, à quoi aurait pu aboutir l'application pendant une heure au plus du traitement homœopathique? car la famille aurait suivi de préférence les conseils de celui qui possédait sa confiance. J'ajouterai qu'elle ne connaissait même pas l'homœopathie de nom, et qu'elle était depuis long-temps habituée à consommer de grandes masses de médicamens. De quel œil de suspicion n'eût elle pas envisagé nos faibles doses? N'aurait-il pas suffi d'un simple mouvement de l'accoucheur, qui ne s'en serait pas tenu à cette démonstration tacite, pour donner à penser qu'il y avait eu négligence de ma part? Au reste, laissant toutes ces considérations de côté, j'ai traité homœopathiquement d'après les vues de Trinks; car j'ai prescrit de prendre tous les quarts d'heure une cuillerée d'une potion préparée avec *acide sulph. dilut.* ʒj, *aq. rub.*, id. ℥iv, *syr. croc.* ʒij. Ainsi, l'homœopathie et l'allopathie sont très-voisines l'une de l'autre; nous ne différons que dans la manière de nous exprimer, et non dans le fond de nos opinions.

qui n'hésite pas à choisir et employer les moyens de la manière qui convient le mieux pour arriver à ses fins. Des dogmes étroits ne doivent pas faire perdre de vue le but, qui est d'observer avec soin la nature et de perfectionner réellement la médecine homoeopathique. Il ne faut pas se borner à rechercher si l'olfaction ou l'ingestion de globules imbibés du médicament est la meilleure de toutes les méthodes dans tous les cas imaginables de maladie : mais il faut s'attacher à enrichir la matière médicale pure, afin que le médecin puisse, avec facilité et certitude, trouver le remède qui convient à toutes les maladies, dans toutes les circonstances de la vie humaine, au lieu d'être réduit à ne le rencontrer que dans un certain nombre de cas choisis.

DU TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE DANS UNE ÉPIDÉMIE DE FIÈVRE TYPHOIDE,

Par le Docteur FIELITZ.

A la suite d'un violent incendie, qui dévora un grand nombre de maisons, la plupart des habitans d'un petit bourg furent obligés, au mois de décembre, de passer plusieurs jours en plein champ, au milieu d'une pluie froide et des tristes sentimens que faisaient naître en eux ce cruel événement. Ceux qui restèrent chez eux furent pendant plusieurs nuits dans l'appréhension continuelle de voir le feu se ranimer. Toutes ces circonstances suffisent pour rendre raison d'une épidémie de fièvre typhoïde qui se déclara dans le courant de février, et qui dura jusqu'au mois de juillet, presque sans interruption.

La maladie n'épargna ni sexe ni âge. Des enfans même au-dessous de quatre ans en furent attaqués, mais peu de vieillards en ressentirent les atteintes. Lorsqu'elle se déclarait dans une maison, presque tous les habitans en étaient d'ordinaire saisis, ceux du moins que leurs occupations n'obligeaient point d'aller journellement au grand air. L'épidémie sévit surtout dans les chaumières des pauvres. Les hommes en souffrirent plus que les femmes, et la mortalité fut plus grande parmi eux. Les enfans la supportèrent assez bien, et à peine en périt-il un.

Voici quelle était la marche de cette maladie :

Tête entreprise, *chez tous*. *Vertiges*. Somnolence, regard abattu, pâleur de la face, défaut d'appétit, langue chargée, absence de la soif; nausées, propension au vomissement, courbature dans tous les membres et défaut de force, moral abattu, triste. Tels étaient les prodromes, qui, en général, duraient peu de jours seulement, pendant lesquels les malades avaient coutume de se livrer à leurs affaires. Chez quelques uns on n'aperçut point de prodromes, et la maladie éclata subitement par un froid fébrile plus ou moins prolongé. Plus le froid durait long-temps, plus la première attaque de la maladie était violente.

Vertiges pénibles. *Céphalalgie pulsative au front et aux tempes, comme si la tête allait se fendre*, pression au vertex et traction à l'occiput. La tête est comme serrée par un étau. *Bourdonnemens, tintemens* d'oreilles. *Dureté d'ouïe* chez presque tous, allant presque jusqu'à la surdité. Mouches volantes. Yeux ternes, fixes, enfoncés dans les orbites, assez rouges, collés le matin par du mucus endurci. Distorsion des yeux; paupières à demi closes, avec le globe oculaire tourné vers le haut. Pupilles dilatées, rarement contractées. Sueur froide au front. Teint pâle, d'un gris jaunâtre; face allongée, affaissée, presque hippocratique, parfois rouge, vultueuse, chaude. Nez effilé, sécheresse des narines, saignement du nez, *lèvres sèches*, brunes, fendillées. Convulsions des muscles de la face, spasme cynique, rire sardonique. *Langue* blanche ou jaunâtre, *sèche*, brune, tremblante, difficile à sortir de la bouche. Cavité buccale chaude, sèche, visqueuse; aphthes, fétidité de l'haleine. *Voix rauque*, sourde; *begaiement*. Grande soif, ou absence de la soif. Les boissons descendent bruyamment le long de l'œsophage. Impossibilité d'avaler; le malade furieux repousse l'eau chaque fois qu'on la lui présente. Défaut total d'appétit. Goût amer dans la bouche. Nausées. Vomissement de bile et de mucus. Rejet de sang noir et fétide par le vomissement. Hoquet. Pression à la région précordiale. Ardeur à la région de l'estomac. Ventre ballonné, mou, rénitent, ou tendu et dur. *Météorisme. Gargouillemens et borborygmes dans le ventre*. Diarrhée surtout la nuit. Selles involontaires. *Constipation le matin*. Fétidité excessive des selles sanguinolentes. Urine d'un rouge foncé, ou pâle et trouble, fétide. Respiration haute, rapide, pénible; parfois avec élancemens dans

rine, légèrement sifflante, par sécheresse de la trachée-artère.
ologie; crocidisme. Tremblement, agitation dans les jambes.
esse générale. Faiblesse extrême. Décubitus sur le dos. Peau
, brûlante. Pouls plein, dur, petit, vite, tendu, faible,
ne, intermittent. Chaleur fébrile brûlante. Exacerbations le
ueurs colliquatives. Sueur froide, visqueuse, fétide. *Mi-*
rouge et blanche. Exanthème rubéolique, pruriteux. *In-*
e, sopeur. Délire pendant le sommeil. Marmotement, grin-
it de dents, sommeil agité, *réveils en sursaut. Indifférence,*
ur, abattement, tristesse, crainte, gémissemens, soupirs.
r, envie de s'échapper. Perte de connaissance.

le était l'image totale de l'épidémie, construite d'après un
nombre de cas particuliers.

retour à la santé eut bien lieu la plupart du temps par des cri-
ui cependant furent moins prononcées que dans d'autres ma-
fébriles et inflammatoires. Quoique la guérison ne s'effectuât
onstamment tout à coup, comme il arrive dans la plupart
de traitement des maladies aiguës par la méthode homœopa-
, quoiqu'il y eût une très-courte convalescence entre la
on de la maladie et le retour à la santé, cependant ce der-
it lieu beaucoup plus rapidement, même dans les cas les plus
, que je n'avais eu occasion de l'observer pendant treize
s de pratique allopathique.

n'observa pas de maladies consécutives. La mort eut lieu au
des signes d'épuisement soutenu de la force vitale. Les
ômes défavorables étaient : surdité augmentant rapidement,
e blanche, lorsqu'elle rentrait promptement, presque tou-
accompagnée de diarrhée colliquative, et surtout quand elle
ntait rapidement. Les excrétions du sang putride étaient
les.

is l'espace d'un mois environ, je traitai trente-six ma-

moyens employés furent : *Acon.*, *Bryon.*, *Bellad.*, *Rhus*,
Hyosc., *Stramon.*, *Opium*, *Plumb.*, *Nux*, *Ac. phosph.*,
ur., *Merc. sol.*, *Cofea*, *Coccul.*, *Ignat.*, *Arnic.*, *Chamom.*,
t., *Sulph.*, *Sp. nitr. dulc.*

mière observation. — Une femme de trente et quelques an-
journalière, d'une forte complexion.

ril. Depuis trois jours elle se sent faible et malade. La tête

est entreprise. Tension de l'occiput vers la nuque. Défaut d'appétit. Nausées ; langue blanche, lèvres sèches ; soif, constipation, anxiété et agitation. Impatience, irritabilité extrême. *Nux*, X iij.

11 avril. La malade a eu une selle; mais la veille au soir, violente chaleur fébrile, avec vertige, mal de tête, face en feu, langue sèche, beaucoup de soif, respiration brève et rapide, élancemens dans la poitrine, jecticulations anxieuses, délire dans la nuit. *Acon.* VIII iij.

Le 13, au matin. La chaleur fébrile était tombée, et la nuit avait été un peu plus tranquille. Mais, depuis la veille au soir, vertige, bourdonnemens dans les oreilles, yeux brillans, visage rouge, carotides battant avec force, langue sèche, pas de soif, constipation, insomnie, rêves effrayans, et images de même nature les yeux ouverts. Grande agitation dans la nuit. *Bellad.* X ij.

Le 14. La nuit fut tranquille. Langue et bouche humides. La malade a bu beaucoup. Elle aurait voulu dormir, mais sans le pouvoir. Face vultueuse et rouge. Tout bruit l'incommode, *Cofea* II. ij.

Le 15. Jusqu'à midi la malade s'est assez bien trouvée; mais depuis midi, elle a le délire, et vocifère ; elle veut s'en aller, et frappe ceux qui la retiennent; elle ne reconnaît personne. Face rouge et vultueuse. Les yeux roulent dans les orbites. Grande chaleur, mais refus de boire; la malade repousse le verre, quand on le lui présente. Elle a eu une selle, sans le savoir. Pouls dur, plein, accéléré. Peau chaude et sèche. L'après-midi, à trois heures, *Hyosc.* IV. ij.

A six heures du soir, la malade a son bon sens; elle est fatiguée et s'endort; le visage est encore gonflé.

Le 16. La matinée a commencé comme celle de la veille. *Bell.* X ij. Au bout de deux heures, repos. Le même jour, sueur. La malade dormit la nuit.

Jusqu'au 18, son état s'améliora, au point qu'elle essaya de se lever et de marcher dans sa chambre. Le 20, *Coccul.* IV iij.; les jambes étaient tremblantes et comme engourdies. Le 23 guérison parfaite.

Deuxième observation. — Un homme très-actif, mais peu robuste, d'un tempérament bouillant, avait été affaibli par des

: outre mesure et de graves maladies. Il avait les doigts ar suite de contractures. L'incendie de tout son avoir et la : mortelle de sa femme, de ses enfans, ébranlèrent sa cons- jusqu'aux fondemens.

juillet, au soir, froid, qui oblige de se mettre au lit. X, gll. j. Il s'ensuit une sueur abondante, qui lui permet endre ses occupations le lendemain matin. Mais le lende- 'est-à-dire,

juillet, il est obligé de se remettre au lit; froid avec cha- ertige, afflux du sang vers la tête, constipation, courba- nérale. On avait donné *Acon.*; je prescrivis peu de temps *ryon.* X iij.

, au matin, le malade n'a point eu un seul moment de endant la nuit. Durant un assoupissement momentané, épouvantables, avec réveils en sursaut. Violente douleur : sur le vertex; élancemens à travers la tête. Bruissement s oreilles. Yeux rouges, battement des artères carotides. sèche, brune au centre, grande soif. Ventre ballonné. r brûlante à la peau. Pouls vite et tendu. Fièvre continuelle. X, ij.

9, au matin, le malade n'a plus l'effrayante douleur tête, mais il éprouve une agitation extrême et qui ermet pas de rester tranquille un seul instant. Les bourdon- d'oreilles ne sont plus aussi considérables. Les yeux font int de selles depuis trois jours, malgré d'inutiles envies. eu orageux, mais assez inégal. Douleur contusive dans tous nbres. *Nux*, X, iij.

1, au matin. Après avoir pris le médicament, la veille au : malade dormit pendant à peu près trois quarts d'heure, mmeil très-calme. Mais, au réveil, l'agitation reparut, et toute la nuit, sautant à bas de son lit pour se rendre, di- à ses affaires. Grands gargouillemens dans le ventre; vers n un peu de mieux; mais céphalalgie, comme si la tête se en deux. *Ignat.* IV, iij, le matin.

oir. Dans la matinée, il y eut plus de repos et moins té. Tête moins douloureuse. Yeux moins sensibles à la lu- Les borborygmes dans le ventre ont un peu diminué. : et lèvres humectées. Le soir, vers sept heures, l'anxiété ation reparaissent plus fortement que par le passé. Pres-

sion diffuse sur toute la tête; la céphalalgie permet à peine de rester couché. Langue sèche. Peu de soif, ventre tendu. Chaleur brûlante. *Bellad.* X, iij.

Le 12, au matin. La nuit plus calme; du reste, pas de changement appréciable.

Le 13, au matin. Le malade est comme hébété. Il se plaint de céphalalgie pressive. Bruissement dans les oreilles. Yeux ternes, enfoncés dans les orbites. Pâleur de la face. Lèvres sèches. Langue chargée, blanche; brune et sèche dans le milieu. Grande soif. Borborygmes continuels dans le ventre, qui est très-gonflé. Grande faiblesse; plus de sommeil. Peau suante et semée d'un exanthème rouge. Pouls petit. Taciturnité et abattement. *Ac. phosph.* X, iij.

Le soir. L'état est resté à peu près le même. Le malade a été plutôt éveillé qu'assoupi; il a toujours parlé avec suite; il ne se plaint plus autant de la tête, mais seulement d'une chaleur accablante et d'une grande lassitude. A midi il a pris trois cuillerées de soupe, et après midi deux tasses de café d'orge grillé. La langue et les lèvres sont humides. On entend toujours les borborygmes dans le bas-ventre. La respiration est assez libre. Les mains tremblent encore de temps en temps; un peu de carphologie. Sueur par tout le corps.

Le 14, au matin. La nuit ne s'est pas bien passée. Depuis dix heures, agitation continuelle, délire, marmottement, tête chaude, visage rouge, jusque vers le matin, après la fin d'un orage. Ensuite tranquillité. *Hyosc.* IV, iij.

Le soir. Le malade s'est bien trouvé depuis dix heures du matin. A midi il a pris avec appétit une petite assiettée de soupe. Il a rendu beaucoup de vents, ce qui l'a soulagé. Sa figure exprime le bien-être. Il a peu de mal à la tête. La langue est humide partout. Quand il dort, il remue les paupières et les mains.

Le 15, au soir. La journée n'a point été bonne. Le malade a dormi beaucoup; il éprouve des démangeaisons dans tous les membres. Il sue beaucoup. Stupeur, impossibilité d'ouvrir les yeux. Affaissement des traits du visage. Convulsions des muscles de la face. Langue sèche. Le malade boit beaucoup quand on lui présente la boisson. Ventre dur, très-gonflé. Constipation opiniâtre. Peu d'urine. Respiration stertoreuse en dormant. *Opium* II, iij.

Le 16, pas d'amélioration. Un lavement simple ne fait évacuer

lques matières dures. Le malade dort moins qu'il ne reste sans mouvement. *Sp. vin. dulc.* gtt. j., dans une tasse à prendre par cuillerées d'heure en heure. Le malade se e ce que le médicament lui porte à la tête, et l'on est obligé iter de l'eau.

, au soir, pas d'amélioration. Plus de sentiment, mais des convulsions dans les membres, les supérieurs surtout; sement des traits. Le malade paraît ne pouvoir boire, et mande point. On apprend avec peine qu'il ne peut avaler. IV, iij, et dans le cas où il n'y avait pas d'amélioration u matin, *Stramon.* IV, iij.

3, après midi. Le malade s'est endormi peu après avoir usquiame, il a parlé, il a été plus vif, il a moins remué et les jambes. Mais, après deux heures du matin, tous les s ont reparu, et le malade s'est plaint de ne pouvoir boire, u'il avait le gosier serré. On lui administra la stramoine. tôt après, il dormit, en respirant avec liberté et lenteur. meil fut long, et accompagné de beaucoup de sueurs. Il point encore eu de selle. A midi, quatre cuillerées de Plus de convulsions; les boissons passent bien.

9, au matin. La nuit a été tranquille, mais l'état soporeux l le dessus. Point de selle encore. Météorisme. Pouls petit Beaucoup de sueur. *Opium* II, iv.

rès midi, forte sopeur. On a de la peine à éveiller le ma- eux heures après avoir pris l'opium, l'infirmière frotte, propre office, le bas-ventre avec de l'huile de poisson. lade est si faible qu'il ne peut supporter qu'on le ; cette opération l'avait déjà fait tomber en syncope la la sueur ruisselle de son corps. On le nettoie du mieux ent. Toujours point de selles, malgré des lavemens. Trois *'Op.* II. iij, une toutes les deux heures.

o, au matin. La nuit a été tranquille. De dose en dose, est amélioré. Le sommeil se rapproche davantage de l'état . Le malade a demandé à boire après la dernière dose.

2. Le malade est faible, mais beaucoup mieux; presque fièvre. Langue humide. Soif. Envie d'aller à la selle, mais .. *Veratr.* IV, iv.

3, forte selle. Le malade se trouve bien. De jour en jour, eux, seulement les selles s'arrêtent encore.

Le 28. Le malade se lève de grand matin, pour aller à ses affaires. Le soir, il se couche très-fatigué. On lui donne *Licopod.* X iv, contre la constipation. Depuis lors, il se trouve parfaitement bien.

SUR LES CAUSES DES PERSÉCUTIONS QUE L'HOMŒOPATHIE A ÉPROUVÉES DE LA PART DES MÉDECINS;

Par le Docteur SCHROEN.

L'expérience a maintes fois appris que les découvertes, précisément parce qu'elles sont découvertes, doivent être plus ou moins en butte à la persécution. On se rappelle le sort des vérités établies par Galilée, Copernic, Harvey, Huss, Luther, etc. La conséquence naturelle est qu'une nouvelle doctrine pourra d'autant moins échapper à ce sort, qu'elle menacera davantage de porter atteinte au cercle d'activité et aux intérêts d'une classe d'industriels. Ainsi les doreurs de Corinthe furent surtout ceux qui se déchaînèrent contre le christianisme, parce que cette nouvelle religion abattait le paganisme, ce qui les privait d'une source abondante de richesses. Ainsi également les prêtres se sont soulevés contre la réformation. Il ne faut donc point être surpris de ce que l'homœopathie ait été attaquée et persécutée, d'abord comme doctrine nouvelle, et ensuite comme menaçant l'avenir des pharmaciens. Mais ce à quoi on ne pouvait guère s'attendre, c'est que les attaques fondées sur le caractère d'innovation durent aussi long-temps, et que les machinations des pharmaciens soient si généralement appuyées par la plupart des médecins.

J'avouerai qu'il peut répugner à beaucoup de praticiens, âgés déjà, d'étudier une méthode curative assez difficile à bien saisir, et l'égoïsme en porte d'autres à rejeter une doctrine différente de celle qui leur a valu leurs honneurs et leur fortune, dans laquelle même ils ont blanchi. On sait d'ailleurs qu'il en est un grand nombre que l'expérience a rendus ennemis de tout nouveau système en médecine, précisément parce que, dans le cours de leur carrière, ils en ont vu trois ou quatre tour à tour surgir et s'écrouler. Enfin beaucoup, sans avoir la moindre notion de l'homœopathie, l'ont rejetée uniquement sur ouï-dire. Ainsi point de doute à cet

l; une grande partie des causes qui font négliger l'homœo-
e à la majorité des médecins sont étrangères à la doctrine
nême. Cependant on ne peut pas penser que tous les praticiens
t aveuglés par la suffisance, l'horreur du travail et les pré-
. Il faut donc chercher d'autres motifs encore pour s'expli-
la haine ouverte ou cachée que quelques hommes à talent
nt à l'homœopathie, et c'est dans cette dernière elle-même
ous les trouverons.

ıomœopathie, basée sur le principe *similia similibus curan-*
'appuie sur une grande et incommensurable vérité, à l'égard
[uelle l'allopathie ne peut élever de doutes qu'en ne faisant
assez d'attention à ce qui se passe autour d'elle. Peu de
:ins ignorent que la rhubarbe et le mercure donnent la
ıée et guérissent la diarrhée, que l'ipécacuanha excite le vo-
ment et l'arrête, que le stramonium occasionne et guérit
orte d'aliénation mentale. Tous savent que la belladonne
que des symptômes hydrophobiques, et que la rage lui a
[uelquefois : tous savent que la vaccine fait naître un exan-
: varioloïde, mais qu'elle préserve de la variole, sans parler
oyens qu'ils emploient dans les cas de congélation et de brû-
Je pourrais citer d'autres exemples innombrables tirés de la
[ue allopathique, et il n'est point à présumer que tant de faits
'tans aient passé sous les yeux des allopathes sans fixer leurs
ds. Qu'importerait qu'on démontrât spéculativement l'im-
ıilité de guérir *similia similibus?* Celui qui voudrait voir
evrait chaque jour de ses propres yeux la preuve du con-
, et il est inutile d'employer la spéculation avec celui qui
'mement résolu de ne point voir les yeux tout grands ouverts.
a qu'une vérité absolue; mais de même que, pour l'homme,
.té est purement relative, ainsi il n'y a pour lui qu'une vé-
elative et par cela même susceptible de revêtir plusieurs
s.

is ce que nos yeux voient, notre cœur le croit. En méde-
notre guide le plus sûr est toujours l'œil, et jamais la spé-
on. Cependant ils ont des yeux, et ils ne veulent point
ils ont des oreilles et ils ne veulent pas entendre! Toute
ıon spécifique repose sur cette profonde vérité, que le sem-
: guérit le semblable. Si le mercure fait cicatriser des ulcères
iens, il a le pouvoir de provoquer des ulcères mercuriels

analogues, et quand l'allopathe guérit une dysenterie avec le sublimé, il aurait pu se convaincre par l'expérience que le sublimé est apte aussi pour faire naître la dysenterie.

Cependant mon but n'est point ici de démontrer la vérité du principe. Je veux seulement rechercher ce qu'il faut que les homœopathes fassent pour décider les médecins à le reconnaître, car il doit y avoir de leur côté de grands obstacles à ce que cette reconnaissance s'opère.

Hahnemann a établi, en 1790, le principe *similia similibus curantur*, et sur ce principe il s'est mis aussitôt à construire un édifice qu'il aurait peut-être mieux valu ne point élever.

Par opposition avec le matérialisme de la médecine régnante, il a voulu fonder un dynamisme pur. Aussi toute la partie physiologique et pathologique de son système a-t-elle évidemment pour tendance d'établir que la maladie n'est qu'un changement de l'état dans lequel on se trouve pendant la santé. Or dire que la santé est un changement dans la manière de se sentir, c'est prendre un symptôme d'une opération pour l'opération elle-même. Mais une telle proposition n'a été instituée que pour servir d'appui à une autre; c'est une mauvaise base qui ne peut porter ce qu'on lui donne à soutenir. Cette première faute scientifique en amène à sa suite une foule d'autres, que Hahnemann doit certainement déjà sentir lui-même. Depuis plusieurs milliers d'années l'on s'évertue à savoir ce qu'est la maladie, sans pouvoir tomber d'accord; mais tout le monde conviendra qu'un changement dans la manière de se sentir ne saurait être qu'un symptôme isolé de cette maladie.

Les regards dirigés vers la proposition qu'il veut établir plus tard, Hahnemann continue et dit que les symptômes de ce changement dans la manière de se sentir sont la seule chose que le médecin ait à écarter. Ici encore il y a confusion de cause et d'effet; le reflet de la maladie qui vit dans le corps est identifié avec ce qui le détermine ou le produit.

J'insiste peu sur ces points, attendu qu'ils n'ont d'autre but que d'établir le principe suivant : les symptômes sont le seul guide à suivre dans le choix du remède, parce qu'il n'y a qu'eux qu'on doive mettre de côté. — Prouvons que c'est surtout ce principe qui nuit à l'homœopathie, et montrons en quoi il lui porte préjudice.

Hahnemann dit « l'ensemble des symptômes aperçus dans cha-

cas morbide individuel, est la seule indication, la seule se qui dirige vers le remède qu'on doit choisir. » Mais le du moyen curatif est l'opération finale de l'activité médicale iéral, et surtout dans chaque cas particulier, car le but du in est de guérir, ce qu'il effectue, autant que la chose à ar des médicamens, en faisant choix du moyen curatif apé. L'opération la plus importante pour lui est donc de bien l'ensemble des symptômes, qui seul détermine le choix du . Maintenant Hahnemann ajoute : « Cet examen individuel d'un cas de maladie n'exige, de la part du médecin, que de rtialité, des sens bien constitués, de l'attention en obsert de la fidélité en traçant le tableau de la maladie. » Il n'est pas besoin d'éducation médicale pour cette importante tion !

hnemann dit encore : « Il n'y a qu'une vraie manière d'emles médicamens; elle consiste à en chercher, contre l'ene des symptômes d'un cas morbide, un qui soit (d'après la issance qu'on a de son action sur l'homme sain), capable de quer l'état morbide artificiel le plus analogue à la maladie elle. »

trois propositions, prises ensemble, se réduisent à ceci : être homœopathe, il suffit d'abord de sens bien consti- d'attention et de fidélité, afin de bien saisir l'ensemble ymptômes, puis de choisir le moyen apte à provoquer la lie ayant le plus de ressemblance avec celle qu'on a sous les Mais il a été dit ailleurs qu'il suffit, dans tous les cas, de lairer au malade un globule imprégné de la trentième dilu- u médicament choisi. Donc le médecin ne serait qu'une ma- à comparaison, et l'homœopathie un métier que chacun ait exercer, pourvu qu'il eût ses cinq sens.

'on allègue tout ce qu'on voudra pour excuser ces proposi- on ne pourra disconvenir qu'en les établissant, Hahnemann rejeté toutes les connaissances de l'ancienne école, et voulu une thérapeutique sans physiologie, pathologie ni étiologie, iédecine inintelligente et ultra-empirique, qui, sans s'inquiéllement de connaître l'homme, marche à son but par une e comparaison dans laquelle l'esprit ne joue aucun rôle.

nsi quand on a dit, en citant ces propositions, que l'homœo-

pathie était le tombeau de la science, on a eu pleinement raison.

Examinons en effet l'influence qu'elles exercent, et nous trouverons :

1º Qu'elles conduisent à négliger d'une manière impardonnable tout le savoir de l'ancienne école. Assurément la thérapeutique de cette école n'a point une grande valeur. D'un côté, en portant de trop vives atteintes à l'organisme, elle ajoute à la maladie naturelle une nouvelle affection médicamenteuse, la plupart du temps opposée, sans même pouvoir, dans beaucoup de cas, rendre compte de l'effet de chacune des substances qu'elle emploie de concert les unes avec les autres. D'un autre côté, manquant de moyens spécifiques pour chaque cas spécial, elle est incapable de solliciter la force médicatrice à une réaction salutaire et curative. Il n'en est pas moins vrai cependant qu'elle a fait immensément pour la connaisssance de la santé et de la maladie, ainsi que pour l'histoire naturelle des maladies. Or ce sont là, pour le médecin, les fondemens de son savoir; car la première condition de tout traitement est de connaître aussi exactement que possible ce qui doit en faire l'objet.

Mais l'homœopathie ne s'informe point de la vie en santé. Comment veut-elle apprécier et guérir l'état anormal sans connaître l'état normal? En excluant la connaissance de la santé, elle court le risque de tomber dans le pur charlatanisme, et de placer ceux qui la cultivent au même rang que les bergers et les bonnes femmes. Les suites de cette négligence ne sont point encore si sensibles qu'il est à craindre qu'elles ne le deviennent par la suite; car les homœopathes actuels, et ici je ne parle que de ceux qui méritent réellement ce nom, se sont formés dans le sein d'une autre école, ils ont commencé par étudier l'ancienne médecine, et ils apportent dans la nouvelle une portion au moins de ces connaissances indispensables. Mais si le malheur voulait que des chaires fussent instituées dans le sens de l'Organon, me préserve le ciel de voir ces temps de ténèbres, où l'empirisme le plus grossier, le moins intelligent, se répandrait nécessairement sur une médecine réduite à la seule thérapeutique.

On me dira que les choses n'en sont point là, et que l'homœopathe a tout autant besoin que l'allopathe d'exercer ses facultés intellectuelles. Je sais que la nouvelle doctrine fournit ample aliment à la pensée, et que, comme science qui vient de naître,

besoin que beaucoup d'hommes capables s'occupent d'elle. c'est seulement la pratique de l'homœopathie qui m'a pro- :ette conviction, car la théorie aurait produit l'effet précisé- inverse. Or, avant d'essayer une méthode, il faut apprendre onnaître théoriquement; on commence donc par ouvrir des avant de traiter des malades. C'est ce qui explique pourquoi opositions précédentes, et d'autres du même genre, repous- es esprit le mieux disposés, et opposent un puissant obstacle progrès de l'homœopathie.

Elles ont déterminé aussi des hommes sans vocation, même pudeur, à se lancer dans une carrière que le défaut de con- ances préliminaires devait leur interdire. A chaque instant voyons des articles annoncés comme étant de gens qui ne point médecins. Mais que sont-ils donc alors? C'est un dé- pour l'état de veiller à ce que des hommes sans qualité ne ıent point impunément de la vie de leurs semblables. L'al- hie se défend autant qu'il est en elle de cette infamie, et ıœopathie la sanctionnerait par l'adoption des propositions j'ai signalées! N'avons-nous pas vû Hahnemann lui-même it à tonner contre sa propre fille, qui s'était crue appelée à e un Manuel! Les fabricans de Répertoires ne rivalisent-ils le zèle pour mettre le premier venu en état d'appliquer tant que mal les principes de l'art? N'est-il pas naturel qu'on te sur le compte de l'homœopathie les maux qui résultent de. Et que finirait-elle par devenir elle-même, si le fouet impi- ble de la critique ne faisait pas enfin justice de tous ces pré- ıs praticiens et écrivains sans mission? Il est temps de mettre u aux mauvaises herbes, car les chardons ne portent jamais ınges.

'enthousiasme irréfléchi, souvent né d'une grossière ignorance, ade l'art de jour en jour. Si les allopathes voulaient prendre ine de fouiller dans la littérature de l'homœopathie, et d'y er le flambeau de la critique, ils trouveraient beaucoup de ıes choses sans doute, mais à côté les preuves d'une incroya- légéreté, d'une imitation servile, d'une niaiserie de tous les és, et de la plus dégoûtante suffisance. En peut-il être autre- it, lorsqu'on accueille à bras ouverts le premier venu, à quel- profession qu'il se soit échappé? Quand donc se persuadera- ı que le grand nombre n'est point un argument!

3° L'incertitude dans le choix du médicament convenable dans tel ou tel cas. S'il est faux que l'ensemble des symptômes soit la seule indication suffisante pour déterminer le choix du médicament convenable, il est certain que Hahnemann lui-même ne reste pas fidèle à ce principe.

Celui qui suit ses préceptes à la lettre, procède à un large examen du malade ; mais ensuite, sans nul effort d'esprit, il va interroger, s'il est bien inspiré, la Matière médicale pure, s'il l'est mal, les manuels et répertoires, et cherche à trouver le remède qui convient le mieux, pour en faire flairer un globule de la trentième dilution. En procédant ainsi, il court deux risques ; le premier de faire un mauvais choix, et le second d'employer le remède à une dose hors de proportion avec la réceptivité de l'organisme, qui n'en éprouve aucune impression. A l'égard même du choix, il lui arrive fort souvent d'hésiter entre deux ou plusieurs moyens, qui lui paraissent convenir également. Cependant un seul peut être spécifique dans le cas donné. Il n'a d'autre mesure que l'analogie des symptômes ; donc il doit en référer au hasard, pour savoir s'il a bien choisi. Il se trouve même conduit ainsi à essayer de donner plusieurs substances à la fois, ce qui est rétrograder à pas de géant vers les mélanges inconnus de médicamens. Cette circonstance, dans les cas de pressant danger, est donc fâcheuse, au moins négativement, pour le malade. Mais, dira-t-on, comment la physiologie, l'étiologie et la pathologie pourraient-elles exercer de l'influence sur le choix du remède, puisque nous ne connaissons bien les médicamens que d'après leurs symptômes ? Ici je tombe sur un autre inconvénient, qui naît pour l'homœopathie des trois propositions dont je fais l'examen. Je vais, à cette occasion, rapporter le fait suivant :

Une femme de 22 ans, délicate, faible depuis son enfance, mais sans maladie, et mariée depuis six mois, fut le 11 novembre 1833, au soir, après avoir long-temps repassé du linge, atteinte des symptômes suivans : tiraillemens dans les reins, qui descendent tantôt dans le bassin, tantôt dans les cuisses ; puis envie irrésistible d'uriner, qui se renouvelle toutes les cinq à dix minutes. Chaque fois il sort, au milieu d'épreintes douloureuses, une petite quantité d'urine trouble et mêlée de sang. Étant assise, il lui semble que quelque chose tombe dans son bassin, et elle se lève comme en sursaut ; cette sensation persiste jusqu'à l'appari-

le la prochaine envie d'uriner. Souvent elle croit avoir besoin r à la selle, mais ne rend que quelques gouttes d'urine. La ur expulsive augmente : la région vésicale n'est point ten- mais elle est sensible quand on appuie dessus avec force ; le est chaud dans l'intérieur ; l'orifice de la matrice, situé très- offre une ouverture ronde, qui permet d'y introduire le bout igt, mais on n'y découvre rien autre chose : le doigt revient é de quelques traces de sang. La malade, pendant l'examen ar le vagin, soit par le rectum, se plaignait d'une vive dou- cuisante. Le doigt porté dans le rectum sentait la matrice et grosse comme le poing. Les règles avaient déjà manqué fois, et la malade avait éprouvé assez souvent des nausées vomissemens.

comparant ces symptômes avec ceux des médicamens, on e deux de ces derniers qui semblent y correspondre plus que les autres, la sabine et les cantharides. Le choix n'était point férent, puisqu'il s'agissait d'un cas grave, et que les deux ances ont évidemment un caractère fort différent, la sabine nt sur l'utérus, les cantharides sur la vessie, et l'affection ltanée ici des deux organes voisins tenant à la sympathie de d'eux mise en jeu par la maladie primitive de l'autre. Il fal- onc chercher ailleurs que dans les symptômes pour décou- le siége primitif et me décider. La cause occasionelle ne prenait rien ; car la fatigue causée par la station prolongée agir aussi bien sur la matrice que sur la vessie. Mais la femme it point eu ses règles depuis dix semaines, elle était mariée, ouvait atteindre très-aisément au col de la matrice, qui, eu d'une fente, présentait une ouverture ronde capable nettre le bout du doigt; une grossesse était donc très-présu- e. En outre, quatre mois auparavant, la malade avait, par honte, retenu ses urines pendant huit heures, au milieu plus vives douleurs. Immédiatement après, il s'établit une ur très-pénible à la région vésicale, accompagnée de fré- es envies d'uriner. Les premiers jours qui suivirent, la e éprouva souvent en marchant des tranchées violentes le bas-ventre, surtout à la région hypogastrique. Les circon- es commémoratives ne suffisaient donc pas non plus ; car parlaient autant en faveur de la matrice qu'en faveur de la , comme point de départ de la maladie. Je fus donc réduit

à invoquer le secours de la physiologie et de la pathologie. Si l'utérus eût été l'organe malade, j'aurais trouvé l'orifice très-ouvert et très-probablement agité d'un mouvement tremblottant pendant les efforts expulsifs, et le sang n'aurait pas paru seulement après l'émission de l'urine. Cependant la nature des douleurs et un sentiment de remuement dans le ventre, joints aux violens efforts qui poussaient vers les parties génitales, semblaient annoncer une fausse couche imminente. La matrice n'avait point de fausse position, et d'un autre côté on ne voyait pas pourquoi, s'il existait réellement danger de fausse couche, l'urine coulait en si petite quantité, si trouble et si souvent. Cette circonstance, au contraire, annonçait une affection de la vessie, comme le faisait aussi le tenesme sympathique. La douleur produite par une forte compression, dénotait un état morbide de la paroi postérieure de la vessie, qui expliquait aussi la participation de la matrice.

Je me crus donc autorisé à admettre une affection primitive de la vessie; je fis coucher la malade horizontalement, et je lui donnai une goutte *canthar.* X. Elle eut moins d'envies d'uriner la nuit en restant couchée tranquillement; mais dès qu'elle se mettait sur son séant, les envies reparaissaient continuelles et douloureuses; elle rendait très-peu d'urine trouble, suivie de quelques gouttes de sang : la sensation de grouillement dans le ventre la forçait encore à se lever chaque fois qu'elle se mettait sur la selle.

Le 11, au matin, l'image de la maladie n'avait point changé essentiellement. En restant couchée tranquille, la malade éprouvait moins des envies d'uriner qu'une sourde pression dans les aines, se dirigeant surtout vers le sacrum. Je donnai *canth.* X, iv.

Le troisième jour, envies moins douloureuses ; mais le sentiment de chute dans le bas-ventre subsistait toujours; *canthar.* X, iij.

Le quatrième jour, plus de douleurs, mais la même sensation expulsive, qui céda en deux jours à une goutte de *puls.* II. L'urine resta long-temps encore trouble et de mauvaise odeur. Deux doses *calcar. carb.* X, iv supprimèrent ce symptôme dans l'espace d'un mois.

Ce cas prouve que la comparaison entre les symptômes du médicament et ceux de la maladie ne suffit pas quand il y a concur-

e plusieurs moyens, qu'on ne doit pas renoncer au savoir ment acquis dans le cours de tant de siècles, quand seul il ous préserver de l'erreur.

---

laire adressée par la Société homœopathique de Paris à ses correspondans.

Monsieur et très-honoré confrère,

Société homœopathique de Paris, constituée le 1er janvier (voy. journal des connaissances médico-chirurgicales, e livraison, page 187), vient de renouveler la composition bureau. Elle me charge de vous en donner avis.

ndant le cours de l'année 1835, seront président, MM. *Pe-* docteur en médecine; vice-président, *Jourdan*, docteur decine, membre de l'Académie royale de médecine; secré- *Blanc*, docteur en médecine; trésorier, *H. Petroz*, acien en chef de la Charité, membre de l'Académie royale decine.

puis sa création, la Société homœopathique a été pour ses ores bien plus une conférence de perfectionnement pra- qu'un centre de propagande.

ns toutes les circonstances, c'est pour l'homme honnête et un devoir de bien approfondir les choses qu'il veut ensei- aux autres. Pour nous, placés dans des conditions toutes les, c'était plus qu'un devoir, une nécessité.

face de la première Faculté du monde, et de tant de so- savantes qui dirigent en France le mouvement de la ce, et exercent la plus grande influence sur l'esprit public, it difficile de soulever une lutte de réforme sans être mnés avant d'avoir été entendus.

seul moyen qui offrît quelques chances de succès, consis- ne pas aborder le terrain de la discussion, et à se retrancher l'application. En commençant par produire et reproduire t homœopathique, d'une part, on évitait une controverse se et sans conclusions, on préparait les élémens d'un choc ant plus sérieux qu'il serait plus ajourné; d'autre part, on ait dans la société un ferme et solide appui.

Ainsi, du moins, avons-nous compris la question, et nous nous en applaudissons.

En concentrant toutes nos facultés sur la pratique, nous avons récolté ce qu'elle donne à celui qui la cultive, des faits importans. La conséquence en a été telle qu'elle devait être, telle que nous l'attendions.

Sans la comprendre, et malgré de nombreux détracteurs, une importante partie de la population, objet ou témoin des bienfaits de l'homœopathie, à pris parti pour elle.

Un assez grand nombre de médecins, sans l'adopter, et, ce qu'il n'est pas facile de justifier, sans se montrer disposés à l'étudier, reconnaissent qu'il y a *quelque chose* dans cette doctrine, et que les effets de cette *médecine atomistique* sont quelquefois curieux.

Ici commence pour nous une nouvelle tâche. Nous n'avons jamais ravalé nos prétentions jusqu'à ce point qu'un peu de faveur auprès des gens du monde et un peu de tolérance de la part des hommes de science, dût nous satisfaire. Nous avons bien voulu subir transitoirement cette position pour atteindre un but. Mais aujourd'hui que l'homœopathie est au dessus des plaisanteries ou du dédain, elle doit prendre sa haute place dans la science.

Le moment de la discussion est donc venu.

Chaque jour, par la force des choses, la lutte s'approche, et si elle tardait trop, nous irions la chercher; tout nous en fait un devoir. S'il est affligeant, sous le point de vue scientifique, de voir l'homœopathie méconnue jusque dans ses plus belles idées; sous le point de vue de son amour-propre d'homme, le médecin homœopathe ne peut consentir, repoussé par les uns comme rêveur ou menteur, à n'être accepté par les autres que comme un simple fait, vrai et utile si l'on veut, mais mystérieux, mais inintelligible, mais en dehors de toutes les connaissances humaines et même de la saine logique.

Aux premiers, mépris pour mépris, replique personnelle si les attaques le devenaient; mais aux seconds, gens de bonne foi et désireux de s'instruire, prouvons que l'homœopathie ne veut rester en arrière d'aucune des connaissances médicales; qu'elle les coordonne autrement, les systématise à sa manière, et qu'elle forme ainsi, non un fait isolé et de pure curiosité, mais une science tout entière.

ejà nos honorables confrères, Léon Simon et Currie, pu-
t un journal hebdomadaire. Notre digne collègue Jourdan a
à son tour un recueil mensuel. Déjà un cours public, au-
affluent les auditeurs, a été ouvert par M. Léon Simon.
Société homœopathique, engagée dans la voie, y marchera
e et résolue.

s travaux seront dirigés dans l'esprit suivant :

Examen critique des doctrines allopathiques.

Révision complète des divers branches de l'homœopathie.
us ce dernier rapport, la Société se propose de faire justice de
ce qu'il y a de faux ou même d'équivoque dans les écrits
és jusqu'à ce jour.

le sera sobre de théories touchant la *pathogénésie*.

le s'efforcera de rallier la pathologie à l'anatomie, aussi bien
la physiologie.

les troubles fonctionnels sont accessibles à nos sens, il est
ésions organiques qu'il n'est pas permis au médecin de mé-
aître.

le cherchera à donner à la *thérapie* un guide moins hasar-
en individualisant un peu moins. L'allopathie a tellement
de la généralisation, si on peut s'exprimer ainsi, qu'elle a
des types qu'on ne trouve jamais au lit du malade. Nous ne
ns pas tomber dans un excès contraire par une trop minu-
e exactitude, qui rendrait la pratique de l'art impossible.
nsi, tout en respectant ce principe d'une vérité absolue, il
pas deux *maladies identiques*; la Société pense que les ma-
s à peu près semblables dans leurs lésions et leurs principaux
ıtômes forment des *genres* auxquels s'homœopathisent con-
ment, et de préférence à tous autres, un petit nombre
édicamens, parmi lesquels il ne reste au médecin qu'à choi-
plus homœopathique à *l'individualité malade* ou à *l'espèce*.
ıns la symptomatologie qui constitue la matière médicale
œopathique, la Société recherchera et signalera les quelques
constans, caractéristiques, de chaque modificateur, qui doi-
principalement diriger le médecin dans l'application de la
es semblables, ou, en d'autres termes, sur lesquels doit s'éta-
l'homœopathicité du remède à la maladie.

ce plan vous agrée, monsieur et très-honoré confrère, la
été vous demande votre concours. Son œuvre est d'intérêt

commun. Chaque intéressé doit apporter sa part de labeur.

Pour suppléer à l'insuffisance de ses membres résidans, et rendre plus féconde la création qu'elle vient de faire de membres correspondans, la Société, ainsi que vous le verrez dans les statuts dont est ci-joint un exemplaire, a arrêté qu'une séance par mois serait consacrée à des points de doctrine et à des questions d'un ordre général.

Chaque sujet livré à la discussion sera mis quinze jours avant à l'ordre du jour.

L'ordre du jour sera exactement envoyé aux membres correspondans. Ceux-ci pourront ainsi faire entendre leur voix, bien qu'éloignés.

Tous les mois paraîtra dans les Archives homœopathiques, sous le titre de *Précis des travaux de la Société homœopathique de Paris*, le compte-rendu des séances, où seront reproduites les opinions de la majorité et celles de chaque membre qui resterait dissident.

Cette publicité aura le double avantage de provoquer de nouvelles discussions, et de signaler les noms des hommes dont la science devra garder le souvenir.

Il me reste, monsieur et très-honoré confrère, à vous exprimer la satisfaction qu'éprouverait la Société en vous voyant vous associer à ses travaux, et lui apporter en aide le tribut de vos lumières et de votre expérience.

Agréez, monsieur et très-honoré confrère, l'expression de mes sentimens distingués.

Le secrétaire de la Société,

BLANC.

Rue des Petites-Ecuries, n° 44.

P. S. Une modification nouvelle des statuts ayant été proposée, et cette question ne devant être traitée que dans la prochaine séance, la Société croit devoir ajourner jusque là de vous en expédier un exemplaire.

BSERVATIONS PRATIQUES SUR LES NÉVRALGIES DE LA TÊTE;

Par le Docteur GUEYRARD.

nom de névralgie, dû à M. Chaussier, et beaucoup trop , défaut assez ordinaire dans le langage de la pathologie, 'entendre de toute douleur fixée sur le trajet du tronc ou anches d'un nerf, dans quelque partie du corps que se soit, ır conséquent, embrasser une multitude d'affections ner-, depuis l'hystérie, la sciatique, les fièvres larvées des au- etc., jusqu'à l'otalgie, l'odontalgie et la migraine.

névralgies de la tête, que nous nous proposons ici pour distinguées par les nosographes en faciale ou prosopalgie, ·bitaire ou frontale, et sous-orbitaire ou maxillaire, sont ısemble les plus communes et les plus rebelles.

acun sait que ces maladies figurent au nombre de celles qui rop souvent fait le désespoir d'un art qui usurpe le titre ionnel alors qu'il ne sait procéder au traitement de ces lé- qu'à travers les ténèbres du plus aveugle empirisme.

ndés sur l'analogie ou servis par le hasard, les médecins de ille école ont pourtant obtenu des guérisons, et nous les drons, silencieux d'ailleurs sur de nombreux revers, faire r bien haut les rares succès dus au quinquina, à la mor-, à la belladone ou à la jusquiame. Dans ces derniers temps employé jusqu'à l'abus les fumigations stupéfiantes à l'aide appareil inspiratoire inventé par M. Richard; elles ont en ues bons résultats; mais elles eussent échoué moins souvent, raison eût présidé à leur usage, si on n'y eût employé à qu'une seule substance simple, choisie avec discernement, u d'y infuser à poignées, comme on le fait, des narcoti- le divers genres, en priant le ciel qu'il s'en trouve un dans mbre qui parvienne à la source du mal.

and ils nous vantent de tels succès, ils ignorent, ces dédai- ennemis de notre médecine réformée, qu'ils ont fait, dans casions, une application fortuite de l'homœopathie, absolu- comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Nous

pourrions leur apprendre, s'il nous était permis de leur apprendre quelque chose, que le quinquina, la morphine, la belladone, la jusquiame, etc., sont homœopathiques à des cas déterminés de névralgies, et, pour les en convaincre, nous ouvrirons, sous leurs yeux, la Matière médicale pure à l'article des médicamens employés par eux. Ils nous objecteront, peut-être, qu'ils ont eu recours à des doses plus fortes que nous n'avons coutume de le faire; et à cela nous répliquerons que l'homœopathie ne réside pas uniquement dans la petitesse des doses, que la détermination de la dose est une question secondaire, et que ce n'est pas la faute de Hahnemann s'il a découvert qu'un grain d'extrait pharmaceutique agit moins bien, moins sûrement, moins vite qu'un globule d'une dynamisation élevée. Ce fait remarquable se place en dehors de la loi d'homœopathie, d'analogie ou de spécificité.

Il arrive aux praticiens dont nous parlons d'obtenir des soulagemens qui n'ont, contre leur attente, qu'une durée momentanée; souvent même les accidens renaissent ensuite avec plus de violence; l'homœopathie leur rendra raison de ce fait. C'est que leur remède, homœopathique par hasard, n'a point agi seul, mais associé à d'autres qui, n'ayant pas la même homœopathicité, ne servent qu'à fatiguer l'organisme, à épuiser la force vitale, à détourner et à faire avorter les efforts curatifs.

Qu'au lieu d'associer, par exemple, le quinquina et l'opium dans leurs pilules, ils essaient de donner le quinquina seul, dans un cas toutefois où la douleur présentera un caractère pressif, où elle sera exaspérée par le toucher et par le mouvement; lorsque, au lieu d'excitation du système vasculaire, il y aura pâleur de la face, épuisement, débilité, suite de pertes sanguines, enflure, etc.; qu'ils donnent, au contraire, l'opium seul dans le cas où la douleur, soulagée par la pression extérieure, portera un caractère déchirant, pulsatif, et s'accompagnera de mouvemens convulsifs, de vomissemens, d'un visage alternativement rouge et pâle, de constipation, etc., et après les avoir donnés sans mélange, ils seront surpris de trouver une action encore trop énergique aux plus petites doses allopathiques; qu'ils se hâteront de fractionner; puis, trouvant de l'avantage à les atténuer encore, ils arriveront à l'infinitésimal, où s'ouvrira pour leur intelligence un nouvel univers.

Il arrive encore à ces mêmes praticiens, lorsqu'un médicament

procuré quelques effets salutaires, de s'étayer du précepte ntibus indicatio, pour en redoubler et augmenter les doses, ı ce que, tout à coup, à leur grande surprise, le mieux ı s'évanouit, et la scène de douleurs se reproduit avec une té qui ne fait plus que s'accroître à mesure qu'ils prodiguent ıe remède.

soulagement tenait d'abord à la fortuite homœopathicité yen; l'exaspération tient ensuite aux effets pathogénéti- e ce même moyen, dont la quantité nécessaire pour solli- ı réaction organique se trouve de beaucoup dépassée. Ils ıerçoivent pas qu'ils ont, dès ce moment-là, engendré la e du remède. Les eaux minérales, quand elles sont effi- agissent par homœopathie; mais que des malades, après ir obtenu du mieux-être, en prolongent l'usage trop long- , ne les voit-on pas alors revenir chez eux plus malades n'étaient en partant?

science nouvelle, qui raisonne tous ses actes, qui calcule la de ses doses, qui choisit ses agens d'après une loi sévère itive, obtient les plus prompts et les plus brillans succès es affections névralgiques.

vérité l'on ose à peine, de crainte d'être pris pour un vision- ou un imposteur, raconter certaines guérisons dont la rapi- ent de la magie : c'est ainsi que, consultés il y a trois ans ıe jeune princesse souffrante depuis plusieurs années d'un ıloureux de la face, dont les accès non interrompus la ré- ent au désespoir, nous la vîmes guérir dans l'espace d'une e, après une crise de huit heures, par l'effet d'une seule de belladone, sans que jamais, depuis cette époque, elle senti la moindre douleur. Vers la même époque, il vint à ın banquier qu'une névralgie de la face avait défiguré par te de l'œil gauche, la paralysie de quelques muscles du vi- t une extrême rigidité de la mâchoire. Une seule dose de *n maculatum* enleva ses douleurs en une nuit et sans réci- plus tard, la paralysie et la rigidité maxillaire diminuè- ıar un traitement antipsorique.

ıilière avec de semblables merveilles, l'homœopathie ose à les signaler; quel est, en effet, le médecin allopathe qui a y croire sur parole?

guérison d'une névralgie ne s'acquiert pas toujours, il faut

le dire, avec autant de promptitude et de facilité; très-souvent, soit erreur dans un bon choix du remède et de sa dose, soit opiniâtreté de la maladie, ou défaut de réaction vitale, etc., la lutte se prolonge et le succès se fait attendre. Nous extrairons des cahiers de notre pratique deux ou trois exemples de ces derniers cas, et, naïfs dans notre récit, nous ne chercherons point à voiler nos fautes.

Première Observation.

Madame la baronne G., âgée de soixante-deux ans, robuste, brune, colorée, et n'ayant, de sa vie, essuyé aucune maladie sérieuse, était tourmentée depuis dix-huit mois par une violente névralgie de la tête, rebelle à toutes les médications successives mises en usage par les médecins en renom; récemment encore elle avait essayé, sans plus de succès, les fumigations de M. Richard.

Madame G. n'avait pas la moindre confiance en l'homœopathie; elle s'y livra en désespoir de cause, persuadée que ce moyen aurait encore moins d'effet que tous les autres, et que sa destinée était de ne pas guérir.

Tableau de la maladie au 31 décembre 1834.

La douleur névralgique occupe d'une manière constante, mais avec des rémissions et des paroxysmes, les parties latérales de la face, de la tête et du cou; elle débute d'ordinaire par un fourmillement au menton, qui devient bientôt douleur excessive, et se répand tantôt sur une moitié, tantôt sur l'autre de la face et de la tête.

Le caractère de la douleur tient tout à la fois de la brûlure, du déchirement, de l'élancement; quelquefois il semble à la malade qu'on lui partage les chairs avec une scie. (*Ars.*, *arn.*, *agar.*, *bell.*, *bryon.*, *calcar.*, *mezer.*, *kali*, *ac. ph.*, *sep.*, *spigel.*, *thuya*, etc.)

Le paroxysme commence de trois à quatre heures de l'après-midi, pour aller croissant jusqu'à minuit; alors sa violence s'élève jusqu'à troubler la raison; il s'apaise vers le matin. Dans l'intervalle des accès, il reste un engourdissement et ce que la malade

e ses *éclairs* ou ses *serpens*. (*Ars*.. *puls*., *sulph*., *merc*., .., etc.)

chaleur exaspère ; le froid soulage : la malade n'éprouve me passager qu'en trempant sa tête dans de l'eau très- , et en l'exposant à l'air frais, constamment mouillée. (*Cal*., , *phosphor*., *puls*., etc.)

ıdant le paroxysme les joues, la conjonctive, deviennent s et brûlantes. (*Ars*., *nitr*., *plat*., *rhus*., *staph*.)

dents vacillent, sont le siége d'élancemens et de tiraille- douloureux ; la malade ne peut manger. (*Agar*., *merc*., *puls*., *sepia*, *ars*., *arnic*., *carb. veg*., etc.)

cuir chevelu est tuméfié, brûlant, sensible au toucher. ., *cham*., *rhus*, *sepia*, etc.)

malade m'ayant fait part de quelques chagrins essuyés par cette circonstance me fait pencher pour *ac. phosph*., don globules 3 sont dissous dans très-peu d'eau et administrés novembre au matin. Le paroxysme de ce jour est moins il s'interrompt à plusieurs reprises, et la malade peut, nuit-là, goûter deux heures de sommeil.

2, mieux-être qui semble plus prononcé.

3, retour d'un paroxysme très-violent. Il arrive souvent es médicamens homœpathiques procurent un assez prompt gement et qu'ils ne développent leur aggravation qu'après ou trois jours. Dans cette occasion-ci le remède cessait-il r, ou lui devait-on ce paroxysme ?

4, même violence dans l'accès ; dès-lors on ne compte plus action du remède.

5, 2e dose d'*ac. phosph*. iij, 3, dans un quart de verrée d'eau, ndre à de légers intervalles ; dès ce moment la fureur des ɛysmes est portée au comble ; la malade n'a presque plus ervalles, toute périodicité est rompue ; le gonflement des me porte, le 7, à tenter *chamom*., qui reste sans effet.

8, *mercur. sol*. 12, ij, ne donne aucun résultat ; la malade se l'homœopathie d'avoir redoublé ses maux et veut y re- er ; enfin, résumant toutes les circonstances, je suis frappé etour de périodicité suspendu par *ac. phosph*. Les accès revien- , en effet, périodiquement à quatre heures de l'après-midi, soif, le froid seul soulage ; alors étonné de n'avoir pas songé tôt à *pulsatilla*, qui couvre la plupart des symptômes et des

circonstances, qui de plus convient à l'âge de la malade, je dissous 5 globules de cette substance dans un demi-verre d'eau, que la malade prend le 19 au matin, en trois fois, d'heure en heure.

Ce jour-là, absence complète d'accès, nuit excellente; après quelques jours de bien-être, la douleur semble se reproduire par degrés insensibles; dans l'intention de lui opposer une arme plus puissante que *pulsat.*, je donne *sepia* 3, j.

Le remède est pris le 2 janvier 1835; le 7, à quatre heures de l'après-midi, accès névralgique plus intense que jamais. Arrivé près de la malade à neuf heures du soir, je lui donne de suite une demi-verrée d'eau où sont jetés 4 à 5 globules de *pulsatilla;* au bout d'un quart d'heure les douleurs s'évanouissent, un calme profond leur succède, et depuis cette époque la maladie n'a pas donné le moindre signe d'existence.

Cette observation et la suivante m'ont prouvé de quelle importance il est pour le médecin homœopathe de faire attention à l'heure des accès dans les maladies intermittentes.

Deuxième Observation.

M. B., homme d'environ quarante ans, fort, brun, peu coloré, est sujet, tous les printemps, à une névralgie frontale qui se présente avec les caractères suivans :

Début à dix heures chaque matin, par un point douloureux fixé au dessus de l'arcade orbitaire droite. Il semble d'abord au malade qu'on enfonce un clou dans cette place; peu à peu il s'y établit une congestion, et à mesure que la douleur grandit, elle devient semblable à un roulement de coups de marteau, comparable, dit le malade, au mouvement régulier d'un balancier de pendule, mais plus rapide dans ses terribles oscillations.

L'accès dure sans interruption pendant cinq à six heures, sans que le mouvement ou le repos exerce sur lui aucune influence.

Indépendamment de ce roulement de coups répétés, il s'échappe du point central de son siége un grand nombre d'éclairs douloureux, qui sillonnent l'œil, la joue, le cuir chevelu et la mâchoire du même côté.

L'œil rougit, se rétrécit et larmoie.

La peau du crâne est douloureuse au toucher.

La musique seule a le pouvoir de modérer la violence des

urs; avec son aide on parvient même quelquefois à endormir lade.

qu'en 1833 cette maladie périodique avait cédé aux moyens aires; mais cette année-là, elle leur résista, et le malade t essayer de l'homœopathie.

10 mai 1833, il prend *belladonna* 30, ij.

, accès formidable.

, accès qui vient trois heures plus tard et finit plus tôt que inaire.

, *belladona* 30, ij. Cette seconde dose, peut-être intempestive, lle les accès; le malade découragé revient aux pilules de son cin allopathe, et n'en éprouve aucun soulagement. On l'em- à la campagne, et quelques jours plus tard, la maladie a ru. Jusqu'à quel point le traitement homœpathique y avait-il ibué? c'est ce qu'il est impossible de juger.

printemps de l'année suivante (1834), même retour de la lgie, même insuccès des moyens allopathiques tentés pen- une douzaine de jours. Cette fois M. B., sur l'avis de son ur, se confia sans réserve à mes soins.

e rappelant ce qui s'était passé un an auparavant, j'apportai fois plus de circonspection dans le choix du remède.

rmi les médicamens qui répondaient aux symptômes ci- s, ceux dont plusieurs effets se prononcent le matin sont : *t., petrol., spigel., thuya.*

a lit dans *spigelia* : sensibilité du cuir chevelu; pression, ment aux tempes, battement du cerveau, douleur brûlante, nante, à la partie droite du front, douleur pressive à l'œil, qui étrécit, rougeur de la conjonctive, retour des accidens le n, etc.

et énoncé vaut tous les commentaires.

mai 1834, *spigelia* 30, ij. Ce jour-là paroxysme plus fort tous les précédens; il se prolonge deux heures plus tard.

3 et jours suivans, point d'accès; le malade ne ressent plus de légers symptômes étrangers à son mal et dus évidemment ction prolongée de *spigelia*; ils cèdent à l'inspiration du phre, et tout rentre dans l'ordre.

u mois de mars 1835, M. B. ressent, à ne pouvoir s'y mé- ndre, les accidens précurseurs de son ennemi. Même début, à même heure, même point fixe, même balancier, douleur plus

prononcée, plus prolongée chaque jour que la veille. Il a recours à nous le quatrième jour, prend, en se couchant, 4 globules de *spigelia* 30, dans une demi-verrée d'eau, s'endort et se réveille guéri, sans que la névralgie ait reparu.

Troisième Observation.

Dame de quarante et un ans, régulièrement menstruée, grasse, colorée, souffrante depuis trois années d'une névralgie faciale.

Tableau de la maladie.

Les accès surviennent sans périodicité réglée et se répètent souvent plusieurs fois par jour.

Ils s'annoncent par un chatouillement dans un des côtés de la mâchoire inférieure et dans les dents canines de la mâchoire supérieure; la douleur s'élève ensuite à un haut degré d'intensité. Ce sont des rongemens, des déchiremens, des coups électriques, qui retentissent dans les alentours, dans la langue, le larynx, les yeux, l'oreille.

La chaleur du lit aggrave la douleur, ainsi que le froid et le toucher.

Les dents vacillent, s'allongent et ne peuvent plus rester dans le fond des alvéoles.

Aphthes qui tapissent les parois buccales et les gencives.

Otorrhée puriforme, qui n'est pas continuelle, mais qui revient après de forts accès.

6 octobre 1833, la malade prend *mercure* 12, j, qui couvre la plupart des symptômes, et qui procure un soulagement remarquable. Les accès névralgiques changent de caractère et s'affaiblissent; les dents se raffermissent, la malade peut manger; les aphthes disparaissent; au bout de huit jours, l'otorrhée est complétement tarie.

15 octobre, *acide phosph.* 3, j, réveille une sorte d'odontalgie, avec exacerbation par le froid et par le chaud; une migraine à laquelle la malade était autrefois sujette se fait ressentir pendant deux jours, puis s'efface, avec les faibles douleurs dentaires dont se plaint la malade; de ce moment, elle cesse complétement de souffrir.

1er novembre, croyant un traitement antipsorique nécessaire pour prévenir le retour des accidens, on donne *tinct. sulph.* 30, j.

Quatre jours après, la figure se couvre d'une énorme quantité de boutons rouges, qui suppurent et fournissent une eau roussâtre.

peu se réveillent quelques douleurs, attribuées à l'action du ; au bout de huit jours ces douleurs deviennent intolérables; ont exactement semblables à celles de la névralgie, si ce qu'elles sont continuelles et ne laissent aucun relâche à la e, qui se livre au désespoir.

te exacerbation est calmée presque instantanément par r 1500, ij, qui n'agit que deux jours, après lesquels les ac- semblent se reproduire. *Sulph.* 1500, ij, les apaise une e fois pour deux jours, puis une troisième, puis enfin ils tout-à-fait; les boutons du visage s'effacent, et la malade re une santé parfaite.

conclure de cette observation? Qu'un bon moyen d'apai- aggravations occasionées par une substance médicinale, le donner cette même substance à une dilution très-éloi- Je me sers ordinairement de la 90e dilution. Dans ces hautes itions le médicament montre une action beaucoup plus , mais en même temps plus éphémère.

e facilité d'apaiser les aggravations homœopathiques a l'a- e de les rendre moins redoutables; on peut, jusqu'à ce s se prononcent, répéter tous les jours le même médicament, peut-être une manière d'activer la marche du traitement s affections chroniques.

RITABLE POINT DE VUE SOUS LEQUEL ON DOIT ENVISAGER TION DES DOSES PRESCRITES PAR LA MÉTHODE HOMŒOPA- UE;

Par le docteur GROSS.

que la médecine homœopathique ait été violemment atta- epuis son origine, c'est surtout contre l'exiguité des doses icamens prescrites par elle, qu'on s'est élevé. Plus d'un aire a épuisé tout ce qu'il possédait d'esprit pour tourner ies en ridicule, et la plupart de ceux qui en ont parlé uvé incroyable qu'elles exerçassent aucune action. Cepen- us d'une voix s'est déjà élevée pour faire voir que, sous ors du paradoxe, elles ne répugnent cependant point à la On a soupçonné, du moins, qu'une chose peut être réel- , quoique opposée à tous les faits aujourd'hui connus. On

a senti que des saillies n'étaient point des preuves, et mille incrédules ne pouvaient détruire une observation positive, n'eût-elle été faite que par un seul.

C'est parce que ces faibles doses offrent un contraste frappant avec celles que la médecine a employées jusqu'à présent, et parce qu'on a méconnu la loi naturelle, si clairement exposée pourtant dans les écrits du fondateur, qu'on s'est si généralement élevé contre l'exiguité des doses homœopathiques, et que les adversaires de la doctrine n'ont même pas jugé à propos d'examiner si une assertion, qui semble réellement si hardie, est ou non dénuée de fondement. Si cette circonstance explique le dédain avec lequel des hommes éclairés et d'ailleurs exempts de préjugés ont détourné leurs regards d'une méthode en apparence paradoxale, d'un autre côté on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il faut pousser bien loin la croyance à l'infaillibilité des idées reçues sur la fixation des doses de médicamens, pour rejeter les assertions de l'homœopathie, uniquement parce qu'elles sont en contradiction avec ces vues. En effet, l'expérience prouve, et nul observateur de bonne foi ne le démentira, que l'emploi des médicamens à fortes doses ne repose point sur les lois éternelles de la nature, que les règles qui lui ont servi de base jusqu'à présent ne sont point conséquentes, qu'il repose absolument sur l'arbitraire, que ces hautes doses manquent le but dans beaucoup de cas, et que beaucoup de malades ne peuvent pas les supporter même après qu'elles ont été aussi atténuées que le permet l'usage consacré, c'est-à-dire qu'alors elles agissent encore avec force.

Cette dernière circonstance seule aurait dû porter les personnes impartiales à conclure que les plus fortes doses admises par la médecine actuelle sont parfois capables d'agir manifestement avec trop d'intensité; elles doivent, suivant toutes les apparences, posséder encore quelque action après avoir été restreintes de beaucoup. Des expériences faites avec soin auraient changé cette conjecture en certitude; elles auraient conduit à ne pouvoir se dispenser d'admettre que les petites doses de médicamens sont susceptibles d'être atténuées encore, sans que pour cela elles perdent leur faculté d'agir sur un sujet sensible. On se serait trouvé ainsi sur la route propre à conduire au but, la découverte de la valeur ou du néant de l'homœopathie, et chacun aurait fini par comprendre comment Hahnemann a pu être conduit par

l'expérience à émettre une proposition qui de prime abord semble dépasser toute croyance.

Mais, à part même cette manière d'arriver par l'expérience à la connaissance de la vérité, l'efficacité réelle des doses homœopatiques peut être démontrée par le secours du raisonnement seul. Qu'il me soit permis d'exposer en peu de mots mes idées à cet égard.

L'effet positif d'un médicament n'a lieu d'une manière certaine et complète que quand cette substance a été donnée à aussi petite dose que possible (1). L'organisme vivant ne se contente pas de recevoir les influences qui exercent sur lui une action hostile (et qui sont ici les médicamens); il ne se laisse pas modifier par elles; mais il s'efforce de maintenir intacte son unité individuelle, et d'éloigner de lui tout ce qui pourrait lui nuire du dehors, d'après les lois de la réaction qui lui appartient. Plus l'attaque dirigée contre lui est vive, plus sa résistance est opiniâtre; et dans ce cas il cherche à expulser violemment la substance nuisible, ce à quoi il parvient presque toujours. Il atteint bien moins à ce but quand la puissance médicinale qui agit sur lui est plus douce; il ne peut point alors la repousser, parce qu'elle stimule peu sa résistance, et la réaction moins vive qu'il exerce a seulement pour résultat que cette puissance manifeste son plein effet dans la lutte, et triomphe de lui, c'est-à-dire lui imprime une modification qui le ramène à l'état normal. Il est obligé de subir cette modification tant que le remède conserve de l'action et de la prééminence sur lui; mais dès que l'activité de celui-ci faiblit, l'organisme reprend le dessus, et, en vertu des lois naturelles de la réaction, il produit l'effet absolument inverse de celui que le médicament avait déterminé (2).

Un médicament très-puissant, mis en contact à très-haute dose avec l'organisme vivant, ne tarde ordinairement pas à être repoussé par lui, au moyen de quelque évacuation tumultueuse,

(1) Quoique cette idée soit purement relative, on ne peut poser le problème en terme plus précis, ici où il s'agit seulement en général de l'application des médicamens à l'organisme humain. Par dose aussi petite que possible, j'entends celle qui suffit pour modifier l'organisme doué d'un degré ordinaire d'excitabilité.

(2) Ainsi que nous voyons la constipation succéder à une diarrhée excitée par l'art, et *vice versâ*. Le contraire est d'autant plus prononcé et plus durable, que l'action de la puissance ennemie a été plus forte.

par les selles, l'urine, la sueur, le vomissement, le coryza, etc. Après quoi on n'a pas d'effet bien notable à attendre de sa part. Dans d'autres cas où la dose, quoique forte, ne l'était cependant point assez pour solliciter l'organisme vivant à l'expulser en totalité, il survient bien un effet : mais, au lieu de l'effet positif, c'est l'effet négatif qui a lieu, c'est-à-dire le contraire de ce qu'on devait attendre. La médecine, l'homœopathie surtout, doit peu compter sur ces deux résulats. Dans le premier cas l'effet propre des médicamens est tout-à-fait perdu ; dans le second on n'obtient que l'inverse de l'effet que peut, à proprement parler, produire le remède, c'est-à-dire non l'effet positif ou primitif, avec toutes ses nuances directes, mais l'effet négatif ou consécutif, d'après lequel on ne saurait, de quelque sagacité qu'on fût doué, apprécier complétement quels auraient été les résultats primitifs ; on n'est même point à l'abri de l'illusion, et l'on peut d'autant plus aisément confondre ensemble l'effet primitif et l'effet consécutif, que l'action des médicamens à hautes doses est souvent confuse et tumultueuse, et qu'alors elle participe de l'un et de l'autre de ces deux effets.

On ne prévient cet inconvénient qu'en prescrivant des doses aussi faibles que possible, qui n'excitent la réaction de l'organisme vivant qu'au degré nécessaire pour opérer en lui une modification conforme à la nature.

A l'appui de ce qui vient d'être dit, on peut citer entre autres l'usage que l'école allopathique fait de l'ipécacuanha. On n'emploie guère cette substance qu'à titre de vomitif, et on ne lui suppose pas le pouvoir d'exercer quelque chose de mieux, parce qu'on croit sa sphère d'action bornée à la faculté d'exciter le vomissement, et que l'idée n'est pas venue qu'elle puisse déterminer des effets bien autrement importans. C'est cependant ce qui a lieu ; les plus particuliers, les plus essentiels, les moins susceptibles d'être remplacés par d'autres sont précisément ceux dont on se prive, attendu qu'ils sont en quelque sorte absorbés par le vomissement révolutionnaire. On rejette plusieurs grains d'or pour se mettre en possession d'un grain d'orge ; la preuve en est fournie par la liste que Hahnemann a donnée des effets primitifs de l'ipécacuanha, et qui, bien que dressée avec soin, semble toutefois ne point encore être complète. On voit, d'après cette liste, que la tendance à exciter le vomissement est un des effets primitifs de

la substance ; mais c'est seulement sous l'influence des petites doses que ce vomissement a lieu avec toutes les particularités qui le distinguent des autres ; en cas de hautes doses, au contraire, l'organisme, trop violemment excité, ne prend cette voie que pour repousser totalement la force du médicament, et, dans ce cas, on n'observe qu'un violent vomissement qui, dépouillé de toutes ses spécialités, n'est plus qu'une évacuation tumultueuse ordinaire. Les autres effets si remarquables du remède sont perdus.

Dans beaucoup de cas même on ne peut pas dire que l'évacuation violente déterminée par de hautes doses appartienne aux effets primitifs du médicament. Presque tous les médicamens, pris à doses exagérées, deviennent purgatifs ou vomitifs ; l'expérience en fait foi. D'où proviennent tous les sudorifiques, diurétiques, emménagogues, laxatifs, expectorans et sialagogues, qu'on trouve cités dans les traités de matière médicale, si ce n'est de l'abus des grandes doses ? En admettant, ce qu'il est difficile de supposer, que ces diverses évacuations soient des effets primitifs, les autres effets bien plus importans des remèdes sont perdus, et il ne reste plus qu'un effet commun ou général, dépouillé de toutes ses nuances ou spécialités.

Parmi les moyens d'arriver à une connaissance exacte des vertus propres aux médicamens, l'un de ceux sur lesquels on compte le plus est l'analyse chimique de ces derniers, leur réduction aux principes simples qui les constituent. Mais, en admettant ce moyen d'arriver à connaître les vertus des médicamens, on a paru supposer qu'elles étaient elles-mêmes de nature matérielle, sans quoi, on n'aurait point songé à dériver leur essence de choses matérielles.

Or, si l'on réfléchit qu'il suffit souvent des seules émanations d'un médicament, même en n'y restant exposé qu'un instant, pour produire un changement très-marqué dans l'organisme vivant, quoique nos balances les plus sensibles ne nous fassent pas apercevoir la moindre diminution au poids de cette substance, on est obligé d'avouer qu'en pareil cas l'action médicamenteuse dépasse les limites de la matérialité. Beaucoup de végétaux perdent peu à peu, par la dessiccation, toute leur énergie médicinale, et il est douteux que la chimie puisse nous révéler ce qu'ils ont perdu ainsi. Dans plusieurs plantes narcotiques, elle ne trouve pas d'autres principes constituans que dans les végétaux innocens dont nous faisons

notre nourriture; et cependant les premiers ont sur l'homme une puissante action, qui les place parmi les médicamens les plus précieux.

Tous ces faits nous mènent à conjecturer que le pouvoir qu'ont les médicamens de modifier l'organisme est dynamique et indépendant de leurs principes matériels. Cette force ne peut être ni mesurée, ni pesée, ni analysée par la chimie; elle ne se manifeste que par les changemens qu'elle produit chez les sujets bien portans.

Est-il donc besoin de quelque chose qui soit matériel pour modifier l'organisme humain? Un air frais qui frappe quelques instans le ventre découvert, produit au bout de cinq minutes non seulement une souffrance dynamique, une douleur dans les intestins, mais encore un changement matériel, une violente diarrhée; on a chaque jour occasion de s'en convaincre. Combien est immatérielle ici l'influence nuisible, quoique le résultat soit si patent! Une frayeur soudaine et vive a souvent occasioné des paralysies incurables, même la mort. L'agent, en pareil cas, est purement dynamique, et l'action néanmoins bien puissante.

L'aimant, qui exerce une si étonnante attraction sur le fer, peut, en vertu de cette même puissance, opérer une modification particulière et très-nuisible dans l'état d'un homme qui se porte bien.

Il n'est donc pas nécessaire que les puissances qui doivent modifier l'état de santé de l'organisme vivant puissent frapper nos sens. Donc des doses très-faibles de médicamens conservent encore de l'action, quoique dégagées, autant que possible, de la matière. Le dégagement ne devant être considéré que comme une mise en liberté de la force spirituelle, il faut admettre qu'en administrant ainsi les remèdes, on les rend plus efficaces encore.

Mais il arrive quelquefois à une puissance médicinale de conserver la faculté de frapper nos sens, quoiqu'elle ait été assez divisée pour que l'on soit hors d'état de concevoir que, réduite à un tel état d'atténuation, elle ait encore le pouvoir d'agir sur eux. Le musc doit être cité ici de préférence à tout autre exemple. Un seul grain de cette substance répand pendant plusieurs semaines dans un appartement entier une forte odeur, dont un sujet très-impressionnable ressentira long-temps les effets, même en restant sur l'extrême limite de sa sphère d'action : or

quelle est la fraction de ce grain qui entre ainsi en contact avec l'organe olfactif et par là affecte spécifiquement tout l'organisme? Qu'on divise un corps autant qu'on voudra, chaque parcelle sera cependant au moins une partie du tout. Ce cas doit être à plus forte raison celui des puissantes dynamiques.

Si des personnes bien portantes, vigoureuses et peu impressionnables, peuvent déjà être affectées par des doses modérées et faibles de médicamens, des parcelles bien plus petites encore de ces derniers agiront de même quand elles seront mises en contact avec un organisme plus sensible. On remarque chez quelques individus une réceptivité particulière pour certaines influences que d'autres ne ressentent point; et c'est ce qu'on nomme idiosyncrasie, terme indiquant que ce n'est pas tant l'influence elle-même que la réceptivité spéciale du sujet qu'on veut considérer comme la cause de ces changemens si remarquables dans l'organisme. Mais, tout en admettant que de tels phénomènes supposent une réceptivité particulière pour certaines influences, une sensibilité très-développée dans certains organes, relativement aux autres qui n'en ont qu'une ordinaire, on ne comprend cependant pas bien comment l'état de l'organisme ainsi constitué (en le supposant réellement sain) peut subir un changement remarquable par l'effet de ces influences, à moins d'admettre en même temps que celles-ci ont généralement une tendance à imprimer cette même modification à l'organisme humain. Elles doivent avoir en elles-mêmes une puissance dynamique, tellement douce seulement, qu'étant en quantité modérée elle soit inapte à manifester ses effets propres dans les organismes sains doués d'une excitabilité ordinaire, mais néanmoins assez forte pour produire une action très-sensible chez les individus doués d'une excitabilité spéciale, sur les organes que sa nature lui permet d'affecter de préférence aux autres. Ces puissances doivent être mises au nombre des agens médicinaux, et sont d'une haute importance pour la médecine. Car, bien qu'en quantité modérée elles n'exercent aucune action sur l'organisme ordinaire, vigoureux et sain, elles en auront un sur l'organisme malade, dont la réceptivité exaltée exige que des médicamens usités, qui ont plus de force qu'elle, soient employés à des doses beaucoup plus faibles, comme je le démontrerai bientôt.

On a vu l'odeur de la rose, et surtout celle de la tubéreuse,

causer des syncopes. Les plus petites parcelles de la vertu de ces fleurs qui entrent en contact avec les nerfs olfactifs d'une personne disposée à en ressentir l'effet, sont donc encore assez énergiques pour modifier notablement l'organisme, quoique des milliers de sujets n'éprouvent rien de semblable de leur part. En général, l'odeur de la violette n'entraîne aucun accident. J'ai cependant connu un homme très-bien portant et vigoureux pour qui elle était si désagréable et si répugnante qu'il ne pouvait rester dans une chambre où se trouvaient seulement quelques fleurs de cette plante. Si, se faisant violence, il demeurait près d'un pot de violette fleurie, les changemens les plus singuliers ne tardaient pas à survenir en lui. Outre plusieurs sensations douloureuses, il éprouvait surtout une sorte de crampe dans les paupières, une somnolence particulière, une violente oppression de poitrine, accompagnée d'anxiété extrême, un tremblement des membres, des vertiges, une confusion totale des idées, et surtout une disposition morale voisine de la mélancolie, avec répugnance invincible pour la musique, à laquelle il ne pouvait même songer sans tomber dans une espèce de désespoir. Quoique je ne pusse m'empêcher d'admettre que cet homme, dont la constitution robuste n'était pas plus affectée par les médicamens très-actifs que d'autres n'ont coutume de l'être, devait cependant avoir une excitabilité très-développée dans certains organes, ceux surtout que les émanations de la violette affectent de préférence, d'un autre côté je sentais la nécessité d'attribuer à la violette une tendance à produire en général ces phénomènes morbides, mais seulement à des doses beaucoup plus fortes. Or l'expérience confirma cette conjecture. J'exprimai le suc des fleurs, des feuilles et de la racine de la plante, je le mêlai avec parties égales d'alcool, et j'obtins ainsi au bout de quelques jours une teinture de couleur claire, dont je pris une quantité assez forte mêlée avec quelques onces d'eau, en évitant toute autre influence nuisible ou médicamenteuse. Quoique jusqu'alors je n'eusse ressenti aucun effet médicinal de l'odeur de violette, même la plus forte, qu'au contraire elle m'eût toujours semblé fort agréable, je ne tardai pas à éprouver des accidens ayant une ressemblance frappante avec ceux qui viennent d'être décrits. Je connais un homme robuste qu'une seule piqûre d'abeille mit dans l'état le plus dé-

plorable ; non seulement la partie blessée, mais encore le corps entier devint le siége d'un gonflement énorme, d'une rougeur inflammatoire et des plus vives douleurs (1).

Quoiqu'il ne soit pas rare de rencontrer, chez des personnes bien portantes et vigoureuses, une exaltation partielle de l'excitabilité, renfermée toutefois encore dans les limites de la santé, et qui permette à de très-faibles puissances médicinales de produire une modification frappante, cet effet doit arriver souvent et plus facilement lorsque l'excitabilité naturelle est accrue de beaucoup par l'état maladif. Ce cas a lieu fréquemment aussi, mais d'une manière partielle, chez les sujets atteints de maladies locales, ou dans certaines parties du corps desquels une affection jadis éprouvée, par exemple une plaie aujourd'hui guérie, a laissé un excès de sensibilité. Ces parties douées d'une sensibilité exagérée, dans un corps sain d'ailleurs, qui se montrent accessibles aux influences extérieures les plus faibles, même à de légères émo tions, et plus encore aux variations du temps, prouvent assez que les moindres influences du dehors (les plus petites parcelles de puissance médicinale) peuvent agir sur le corps humain, pourvu qu'elles y rencontrent le degré nécessaire de réceptivité.

La réceptivité de l'organisme vivant doit s'émouvoir avec infiniment plus de facilité encore lorsque celui-ci est en proie à une maladie générale. A la vérité, on trouve également ici de grandes différences, et la réceptivité est généralement moindre dans les maladies chroniques que dans les affections aiguës. Tandis qu'il est des personnes saines qui souvent n'entendent pas le canon, le moindre bruit ébranle violemment certains malades, qui ne peuvent même pas supporter que l'on cause auprès d'eux. L'œil

(1) Le nombre des agens qui, bien que communément réputés inertes, ont cependant une énergie étonnante, et la manifestent par des changemens bien sensibles chez les personnes douées d'une réceptivité spécifique, n'est pas aussi borné qu'on serait peut-être tenté de le croire. Ainsi, certaines personnes éprouvent un malaise bien prononcé après avoir mangé des œufs de barbeau ou touché aux feuilles de quelques sumacs. C'est un fait bien connu que d'autres ne peuvent manger ni même flairer des écrevisses cuites sans en être affectées d'une manière spéciale et très-vive, tandis que beaucoup d'hommes ne ressentent pas l'influence du principe morbifique inhérent à la chair de ces animaux.

sain supporte la plus vive lumière, tandis que le moindre rayon lumineux affecte douloureusement l'œil malade, et d'autant plus que sa réceptivité morbide est plus exaltée. Quel médecin, à quelque école qu'il appartienne, oserait, en pareil cas, administrer une dose de médicament, qui, suffisante pour opérer une modification chez un sujet sain, mettrait en danger la vie du malade? Il suffit du simple sens commun pour faire concevoir que, quand l'excitabilité est poussée si loin, une très-faible dose de médicament doit encore être active et très-active. J'ai vu, chez une femme malade, qui, dans ses jours de santé, n'avait qu'une impressionnabilité ordinaire, un dix millième de grain de mercure soluble déterminer une longue et violente salivation, quoique le mercure fût indiqué comme spécifique de l'affection.

Nous venons de voir que, même aux plus faibles doses, les puissances médicinales affectent l'organisme sain avec force et d'une manière particulière, lorsqu'il offre une disposition favorable à leur action, qui peut cependant se concilier avec l'idée d'une santé relative; nous avons trouvé que la présence d'une maladie générale accroît beaucoup la réceptivité pour les influences médicinales, et d'autant plus que la maladie est plus développée. Nous n'avons pas eu de peine à nous convaincre que la réceptivité de l'organisme malade est surtout portée au plus haut degré pour celles des puissances médicinales qui ont l'affinité la plus prochaine avec lui. Ces puissances se font sentir alors au moindre contact, tandis que d'autres substances médicinales, peut-être beaucoup plus énergiques et employées en plus grande quantité, sont beaucoup moins perçues, précisément parce qu'il n'y a point rapport intime ou affinité entre elles et la maladie. Mais, quant à la loi de cette affinité, c'est l'homœopathie qui nous l'explique de la manière la plus satisfaisante. Elle nous fait voir qu'un médicament est dans les conditions d'affinité intime, prochaine ou spécifique, avec un cas particulier de maladie, quand il a le pouvoir de produire dans l'organisme sain des changemens pathologiques ayant une grande ressemblance avec les phénomènes de la maladie, c'est-à-dire quand son individualité lui permet de provoquer chez l'homme bien portant un groupe de symptômes très-analogues, mais non identiques, à celui de la maladie donnée. En pareil cas, avons-nous dit, le moindre contact est senti (1),

(1) Cet effet est très-naturel; car, comme les parties très-sensibles (mala-

et de telle sorte, qu'après une courte lutte entre la réaction du médicament et celle de la maladie, les deux influences se trouvent complétement détruites, et la santé est rétablie.

Le cas est différent et inverse quand un médicament est opposé allopathiquement ou énantiopathiquement à une maladie. Si le médicament allopathique n'a pas la moindre affinité avec la maladie, l'énantiopathique est directement opposé à cette dernière, et tandis qu'en vertu de son rapport intime avec la maladie, le remède homœopathique exerce sur elle une action puissante et curative à la plus faible dose possible, il faut, dans les deux autres cas, recourir à des doses très-fortes et réitérées, pour obtenir un changement appréciable, qui même encore consiste bien plus souvent en une simple palliation qu'en une prompte guérison. C'est donc annoncer qu'on n'a point saisi les termes du problème que de vouloir qu'un millième de grain d'opium fasse cesser l'insomnie ou calme la fureur. Cet effet ne peut jamais avoir lieu (1), puisque l'opium et l'insomnie, ou l'exaltation de l'activité cérébrale, ont ensemble un rapport énantiopathique et non homœopathique. Mais une dose beaucoup plus faible encore d'opium suffira pour guérir d'une manière prompte et durable une certaine espèce de somnolence, de stupeur et d'insensibilité, entre laquelle et cette substance il y a homœopathicité.

A mesure qu'une maladie se développe, la réceptivité de l'organisme augmente, non-seulement pour les influences médicinales en général, mais surtout pour celle du médicament qui actuelle-

des) de l'organisme sont affectées de préférence par les influences nuisibles (une ancienne plaie cicatrisée par les changemens de temps), l'impression des puissances médicinales sur des organes malades (plus sensibles) doit être infiniment plus forte, dès que ces puissances ont déjà par elles-mêmes de la tendance à attaquer spécialement ces organes chez les personnes saines, et l'être plus encore quand elles ont en outre la tendance à les affecter d'une manière qui ressemble beaucoup à celle dont déjà elles sont atteintes. Une brûlure cause de vives cuissons à une distance du feu qui ne permet aux parties saines que de ressentir une légère chaleur; à mesure que la douleur se calme par l'emploi homœopathique de la chaleur, la sensiblité du membre guéri par cette dernière diminue aussi.

(1) Du moins, la faible dose n'opérera-t-elle rien ici, et il faudra la porter jusqu'à un grain, peut-être même plus, pour arriver au but, non point à demeure, mais seulement d'une manière temporaire.

ment a le plus d'affinité avec cette maladie, de manière que, plus celle-ci est intense, plus la dose du remède homœopathique doit être faible, pour l'anéantir promptement et sûrement.

Telle est la clef de l'énigme. Mais, dans les discussions que ce problème a fait naître, on en a perdu les termes de vue, et tandis que, ayant à peine égard à l'énorme différence qui existe entre les rapports homœopathique, allopathique et énantiopathique, on s'imaginait que Hahnemann attribuait aux faibles doses de médicamens un pouvoir absolu ou non conditionnel contre les maladies, on perdait de vue le véritable esprit de sa doctrine, et l'on combattait sans connaître ni le terrain ni les armes de l'adversaire. C'est parce qu'on a négligé la loi, si clairement exposée pourtant, sur laquelle reposent les effets curatifs des doses infinitésimales dans la médecine homœopathique, que tant d'opinions fausses ont été émises à cet égard. On croyait aussi que l'homœopathie accorde aux faibles doses qu'elles prescrit dans les maladies le pouvoir d'affecter fortement l'organisme bien portant, et l'on trouvait, avec raison, une telle assertion exagérée et ridicule. Mais si l'on eût pris la peine de lire attentivement l'*Orgauon*, on aurait trouvé qu'en général, et à moins d'une idiosyncrasie particulière, il faut des doses bien plus fortes et souvent considérables pour affecter l'organisme d'un sujet en santé.

De tout ce qui précède, il suit que la médecine homœopathique ne peut point être comparée avec l'ancienne médecine, comme on l'a presque toujours fait, et que tous les jugemens établis sur un parallèle de cette nature sont faux. Si, en prescrivant ses faibles doses à des organismes violemment affectés de maladie, l'homœopathe reconnaît qu'ils n'ont point atteint à beaucoup près les limites de leur sphère d'action, et que loin de là le résultat (aggravation) annonce qu'ils agissent encore avec trop de force, qui peut l'empêcher de diminuer davantage ces doses, pourvu qu'il les laisse suffisantes pour arriver à débarrasser doucement et sans douleur l'organisme de la maladie. L'observation et l'expérience peuvent seules servir de guide ici, dussent les doses descendre à un degré d'atténuation qui dépasse toute croyance, et semble ridicule aux esprits vulgaires.

On demandera peut-être comment l'homœopathie arrive à reconnaître la suffisance de ses petites doses chez les malades, assez

communs, dont la réceptivité est fort inférieure à celle qu'on rencontre dans l'état normal, et qui par conséquent supportent des doses bien supérieures à celles dont on a l'usage, des quantités énormes même de médicamens, sans en éprouver nul inconvénient, et souvent sans en ressentir aucun effet. Mais une pareille question ne peut être élevée que par ceux qui jugent l'homœopathie d'après la médecine ordinaire. On remarque en effet cette absence de réceptivité dans des affections morales qui résistent opiniâtrément aux plus fortes doses de médicamens. Souvent les plus puissans drastiques donnés en quantité qui mettraient un autre malade au bord du tombeau, et pourraient même nuire à des sujets bien portans, ne parviennent pas à provoquer une selle, comme les plus violens émétiques ne déterminent point le vomissement. Mais l'homœopathe a pour premier devoir, avant d'agir dans un cas donné de maladie, d'en rechercher scrupuleusement tous les phénomènes caractéristiques. Comme il ne connaît rien de plus pernicieux que de le juger d'après des symptômes isolés, quelque saillans qu'ils soient, il ne se hasarde point, dans le cas dont nous parlons, à employer des moyens dont l'unique tendance soit de remédier à la torpeur si prononcée du canal intestinal; il embrasse le groupe entier des symptômes, et se procure ainsi une image de la maladie dans laquelle la torpeur du canal intestinal n'occupe qu'un rang secondaire, apparaît comme dépendance d'une affection caractéristique de l'organe de la pensée. C'est donc contre cette dernière qu'il dirige surtout ses efforts, sans pour cela néanmoins négliger les autres phénomènes. Ici, comme partout ailleurs, la plus petite dose d'un médicament homœopathique, d'une substance dont les effets pathogénétiques ressemblent aux symptômes de la maladie, suffira pour guérir d'une manière prompte et durable l'affection morale, et avec elle l'insensibilité du canal intestinal. On trouve quelquefois des maladies avec défaut de réceptivité (partiel ou général), dans lesquelles cette dernière circonstance constitue l'affection principale. Une pareille maladie, quoique résistant souvent aux plus forts stimulans énantiopathiques, cède aux plus faibles doses des médicamens homœopathiques, ce qui prouve que les parties malades, quoique sans réaction contre des puissances qui ne s'harmonisent point avec elles, ont cependant une grande sensibilité pour celles entre lesquelles et elle règne une affinité intime.

Avec quelque énergie que les doses des médicamens portées au plus haut degré d'atténuation agissent sur l'homme malade, quand elles rencontrent des organes qui ont pour elles une réceptivité spécifique, c'est-à-dire qui sont atteints de maladies semblables à celles qu'elles-mêmes ont l'aptitude à provoquer chez des sujets bien portans, elles ne le peuvent toutefois qu'autant qu'on emploie chaque substance seule, et en ayant soin d'écarter toute influence étrangère. Les maladies n'admettent qu'un seul médicament homœopathique à la fois. Les effets de deux ou trois remèdes simultanés pourraient se contrarier, se modifier, se neutraliser. On ne pourrait compter sur un résultat certain et déterminé. Quant aux influences étrangères capables d'agir sur l'organisme humain, leur permettre accès serait, dans *tous les cas*, affaiblir et troubler l'effet des petites doses homœopathiques, le plus souvent même les rendre entièrement inefficaces. C'est donc une condition rigoureuse d'éloigner toute influence médicamenteuse ou autre. Voilà pourquoi l'homœopathie ne recommande rien avec plus d'instance qu'un régime sévère et conforme à la nature, que le soin de laisser dormir les passions. C'est l'unique moyen de ne point affaiblir l'action des doses homœopathiques. Si le bruit du tambour se perd au milieu du fracas d'une grande ville, le léger murmure d'un ruisseau se fait entendre de loin dans une plaine solitaire et dans le silence de la nuit.

La meilleure preuve que les doses homœopathiques suffisent, est tirée de l'expérience. Voici ce qu'elle m'a appris à ce sujet.

Pour que les doses infinitésimales guérissent facilement et promptement les maladies, il faut que, malgré leur extrême atténuation, elles soient encore plus fortes qu'elles. La meilleure preuve qu'elles le sont, nous est fournie par l'aggravation homœopathique, c'est-à-dire par la lutte entre le remède et la maladie. Ce nom avait été tiré de ce que le malade sent; la sensation qui résulte du conflit entre le médicament et la maladie, lui semble être un accroissement de cette dernière, à cause de sa ressemblance avec elle. Mais cette sorte d'illusion est le triomphe de l'homœopathie; elle lui prouve que son remède convenait parfaitement, et lui permet de compter à coup sûr sur la guérison.

Le cas le plus ordinaire et le plus favorable est celui où l'aggravation homœopathique survient peu de temps après la prise des médicamens. On est alors en droit de promettre au malade une

guérison prompte et sûre, et ceux qui ont déjà subi plusieurs traitemens homœopathiques attendent cette aggravation avec impatience (1). Plus le médicament est approprié, c'est-à-dire plus ses effets positifs ressemblent aux symptômes de la maladie, plus aussi l'aggravation est prompte à paraître et à se dissiper.

La durée de l'aggravation homœopathique n'est pas toujours la même. Les médicamens à action prolongée font sentir leurs effets primitifs plus long-temps que les autres, surtout quand on est forcé de les donner à forte dose, comme il arrive souvent dans les maladies chroniques. En pareil cas, la maladie primitive peut sembler aggravée pendant quelques jours, avant de commencer à diminuer, et ne diminuer alors que peu à peu; cependant, même alors, c'est presque toujours peu de temps après la prise que l'action homœopathique se prononce le plus, et ensuite elle faiblit par degrés.

Il arrive quelquefois que le malade n'observe pas d'aggravation, et que l'amélioration commence aussitôt après la prise du médicament. Ici l'excès de la maladie médicinale sur la maladie naturelle paraît avoir été réduit à si peu de chose par l'atténuation de la dose, que le malade ne peut plus s'en apercevoir. Dans d'autres cas rares, après la prise du remède homœopathique, on observe une amélioration presque instantanée, et plus tard survient une aggravation violente, qui prépare peu à peu la véritable amélioration, laquelle ne se dément plus. Il faut distinguer ce cas de celui dans lequel, après la prise du médicament, on voit bien les symptômes s'éteindre rapidement, puis se ranimer bientôt, mais où la scène ne se termine point par la guérison; c'est une preuve que le remède n'a agi que comme palliatif, tandis que, dans le cas précédent, les phénomènes observés indiquent une trop forte dose d'un moyen homœopathique.

En général, il paraît que les très-petites doses seules produisent une prompte aggravation homœopathique, et que les fortes n'en déterminent une qu'à une époque plus éloignée, souvent même assez tard. Ainsi, dans un cas de spasmes de poitrine, je

(1) Un campagnard, délivré par un homœopathe d'une maladie très-douloureuse, qui avait rendu nécessaire l'emploi successif de plusieurs médicamens, dit très-naïvement après sa guérison: « Vos médicamens rencontraient toujours le point malade, comme si on les eût versés dessus. »

ne l'ai vue survenir qu'au sixième jour, après la prise d'un remède homœopathique à dose un peu forcée.

Quelquefois il arrive à l'homœopathe débutant de considérer comme une aggravation homœopathique ce qui ne mérite point ce nom. On rencontre de temps en temps des malades d'une sensibilité si exagérée, que les médicamens même allopathiques, aux plus petites doses, déterminent une violente exaspération du mal primitif : la scène ne se termine pas par une amélioration, mais la maladie revient lentement à son ancien état, ce qui prouve qu'il n'y a pas eu aggravation homœopathique proprement dite, mais véritable augmentation de l'affection première. Ainsi, j'ai vu un dix millième de foie de soufre, dans un gonflement fort douloureux de la jambe, et une très-petite dose de pulsatille, dans une otalgie vive, produire une exaspération violente et longue des douleurs, sans que la guérison s'ensuivît ; mais un examen attentif démontra que ces deux moyens n'avaient pas été choisis avec assez de soin, et qu'ils ne pouvaient pas déterminer d'autre effet chez des sujets doués d'une si grande sensibilité. Dès que, l'excitabilité étant forte, on emploie à dose un peu élevée une substance qui n'est point parfaitement homœopathique, il se développe de nouvelles souffrances, qu'avec de l'attention on reconnaît bien être d'une autre nature, mais que le malade confond avec les anciennes, parce qu'elles proviennent de médicamens qui, tout en ne produisant pas une affection de même nature que l'ancienne, attaquent néanmoins de préférence les organes qui sont déjà le siége de cette dernière, et accroissent par conséquent les douleurs.

Le cas encore plus rare où la véritable aggravation homœopathique qui accompagne l'emploi d'un moyen parfaitement approprié, ne fait point place à la guérison, tient presque toujours à des écarts de régime que le médecin doit rechercher avec soin.

Il pourrait paraître douteux à celui qui débute dans l'homœopathie qu'on pût réussir avec les plus petites doses dans les cas où l'ancienne école elle-même emploie des remèdes homœopathiques, mais à très-hautes doses. L'idée pourrait se présenter qu'alors ou la première méthode est inutile, ou la seconde doit nuire ; mais les circonstances changent tout ici. Si le soufre administré contre la colique hémorrhoïdale opère souvent la guérison (parce qu'il convient dans certains cas de ce genre), et s'il procure ce

résultat sans danger, sans aggravation homœopathique, quoiqu'il ait été pris à très-fortes doses, voici comment le cas s'explique. D'abord il est rare que les allopathes prescrivent le soufre seul; ordinairement ils y joignent d'autres médicamens qui affaiblissent ou troublent son action, et même, quand ils le donnent seul, c'est en si grandes quantités, que l'organisme, sollicité à une réaction trop vive, repousse l'ennemi qui l'attaque trop vivement. En effet, nous voyons, en général, survenir alors des selles diarrhéiques, et c'est une heureuse circonstance quand elles laissent dans le corps assez de la puissance du soufre pour suffire à la guérison de la maladie; mais on peut compter à coup sûr sur la guérison en donnant un dix millième de grain (et même moins, si le sujet est très-excitable) de cette substance dans les cas où elle convient: il n'y a point alors d'évacuations par le bas, mais une aggravation homœopathique, qui annonce la prochaine guérison. La même remarque est applicable à beaucoup d'autres médicamens donnés en grandes quantités dans des maladies auxquelles ils conviennent, notamment à la camomille. Cette plante, si souvent usitée comme remède domestique, perd ses forces par la sueur et la diarrhée, et n'exerce aucune action salutaire, tandis que, dans un traitement homœopathique, la trillionième partie d'une goutte de son suc est souvent encore beaucoup trop forte et détermine une énorme aggravation homœopathique (1). Dans la manière d'employer les médicamens d'après des vues énantiopathiques, ce sont principalement l'association de plusieurs substances médicinales et la provocation d'évacuations tumultueuses qui préviennent les inconvéniens des doses très-élevées. Cependant ces deux circonstances ne conjurent pas toujours le danger; mais, quand il survient, on est toujours tenté d'attribuer les accidens plus au développement de la maladie qu'aux médicamens mis en usage.

Si les circonstances qui viennent d'être relatées concourent, la plupart du temps, à atténuer le danger des trop fortes doses

(1) Je me souviens d'une femme qui avait souffert, pendant six semaines, d'une odontalgie très-violente, nocturne surtout, contre laquelle une foule de moyens échouèrent. Au bout de quelques jours elle prit une goutte contenant un trillionième de grain de camomille; les douleurs s'exaspérèrent à un point affreux durant une demi-heure, et ensuite disparurent pour toujours.

prescrites par les allopathes, ne pas employer des doses très-faibles, quand il y correspondance exacte entre le remède et la maladie, et qu'on ne fait usage que d'un seul médicament, c'est attenter à la vie de ses semblables ; car le remède spécifique rencontrant ici une réceptivité fort exaltée, son action n'étant entravée par aucune autre substance, et la dose, quoique forte, ne l'étant point assez pour provoquer l'organisme à des évacuations qui le débarrassent en partie, il doit nécessairement survenir un orage qui compromette les jours du malade. L'homœopathe choisit donc toujours les plus petites doses, et il croît à peine pouvoir les atténuer assez quand il voit que, même après l'avoir été à l'infini, elles procurent cependant encore la guérison (1). De là résulte pour lui l'avantage que, si le médicament a été mal choisi, il ne nuira jamais, et que, s'il l'a bien été, il guérira toujours.

Par la même raison qu'il choisit toujours les plus faibles doses, il ne les prescrit jamais immédiatement avant les accès, dans les maladies intermittentes, mais après, afin que les paroxysmes artificiels ne coïncident point avec les accès naturels, ce qui aurait au moins pour résultat de retarder la guérison en fatiguant le malade sans nécessité, et pourrait même entraîner des suites fort désagréables (2).

Quand la dose a été trop forte, et l'aggravation homœopathique trop considérable, le médecin doit modérer l'action du médicament. Le moyen pour cela est d'employer des antidotes à petites doses, c'est-à-dire des substances assez analogues au médicament sous le rapport des effets positifs. Les meilleurs antidotes sont

(1) Ils peuvent déployer librement tous leurs effets curatifs, parce que l'exiguité de la dose rend impossible qu'ils soient rejetés au dehors ; mais l'expérience seule peut enseigner jusqu'à quel point l'homœopathe doit pousser l'atténuation, pour qu'il ne reste plus que l'énergie nécessaire à la guérison de la maladie. Jamais il n'agira sans précaution ; il aura soin de diminuer autant que possible la dose dans chaque cas, et le degré de l'aggravation qui aura lieu lui apprendra s'il doit s'arrêter désormais à ce point ou aller plus loin.

(2) Celui-là seul qui observe avec impartialité le résultat du traitement homœopathique peut se faire une idée du degré souvent incroyable de l'aggravation, et de la promptitude avec laquelle des maladies graves sont guéries par les plus faibles doses des médicamens appropriés.

toujours ceux dont les symptomes coïncident le mieux avec ceux de l'aggravation. Le camphre est en outre un calmant pour presque toutes les substances végétales.

Un assoupissement calme, peu après la prise du médicament homœopathique est ordinairement de favorable augure. Il tient lieu de l'aggravation, et le malade s'éveille en général avec le sentiment d'une guérison commençante ou déjà en train (1). C'est surtout chez les enfans, si facilement accablés par les influences morbifiques, mais si rapidement aussi rétablis par les moyens bien choisis, qu'on voit souvent le malade se réveiller complétement guéri. La nature semble avoir voulu leur épargner ainsi le sentiment douloureux de la lutte entre la maladie naturelle et la maladie artificielle, quand on n'excite pas d'inutiles orages par de trop fortes doses.

Ainsi, pour nous résumer, nous avons vu :

1° Que le raisonnement et l'expérience se réunissent pour établir la suffisance des doses homœopathiques.

2° Que ces petites doses n'excitant la réaction de l'organisme qu'à un degré modéré, sans la pousser à une opiniâtre résistance, doivent surpasser les hautes doses en efficacité, puisqu'elles peuvent développer toute leur énergie, et qu'elles ne sont point entraînées par des évacuations tumultueuses.

3° Que les médicamens, comme puissances dynamiques, sont susceptibles d'une division infinie, sans perdre leur faculté de modifier même l'organisme en santé.

4° Que les moindres parcelles de médicamens peuvent affecter l'organisme avec énergie, lorsqu'elles rencontrent une disposition qui leur soit favorable, une idiosyncrasie.

5° Que la réceptivité pour les influences médicinales s'accroît à l'infini, et que les plus faibles d'entre elles peuvent encore exercer une action considérable lorsque l'organisme est en proie à une maladie partielle, mais surtout générale.

6° Que l'organisme malade a une réceptivité plus grande, ou spécifique, pour les puissances médicinales ayant une affinité intime avec la maladie qui le domine.

(1) Cependant ce sommeil bienfaisant ne peut avoir lieu que quand la dose était assez petite pour guérir doucement et promptement la maladie sans aggravation homœopathique notable.

7° Que les remèdes homœopathiques, même incroyablement atténués, doivent avoir une action suffisante encore dès qu'ils ne sont pas contrariés par une autre influence médicinale quelconque.

8° Que ce fait établit une différence immense entre l'homœopathie et les autres méthodes accréditées, et que c'est principalement pour l'avoir méconnu qu'on a élevé jusqu'à ce jour tant d'objections, de doutes et de controverses.

9° Que si la suffisance des doses homœopathiques est prouvée par l'aggravation homœopathique et par la guérison complète qui s'ensuivent, l'apparente contradiction entre les puissans effets de ces faibles doses et les résultats presque toujours sans inconvéniens des doses élevées de médicamens, même homœopathiques, s'explique très-bien, soit par les procédés qu'emploie alors la nature, soit par les usages consacrés dans la médecine allopathique.

DU TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DES CONGESTIONS SANGUINES ET DES HÉMORRHAGIES;

Par le Docteur HARTMANN.

§ Ier *Congestions sanguines.*—1° *Congestions vers la tête.* Elles cèdent à la *noix vomique*, quand elles ont été provoquées par un genre de vie sédentaire, une contention d'esprit, et l'abus des boissons spiritueuses, ou quand elles sont caractérisées par les symptômes suivans : gonflement des veines céphaliques, avec violentes pulsations dans la tête, qui font croire au malade qu'il sent son pouls par tout le corps; chaleur, rougeur et bouffissure du visage, avec accès de vertige, violent mal de tête, principalement au front et au dessus des yeux, qui augmentent beaucoup en se baissant et en toussant, enfin sommeil troublé par des rêves.

La *belladonne* est indiquée dans les plus violentes congestions vers la tête, lorsqu'on aperçoit un grand gonflement des veines céphaliques, avec douleurs énormes, lancinantes et brûlantes, par saccades, dans un des côtés de la tête, qui augmentent sensiblement à chaque mouvement du corps, comme aussi par l'effet du moindre bruit, de la lumière, de scintillation et flamboyement dans les yeux, obscurcissement de la vue, bourdonnement

d'oreilles, même accès de défaillance et état soporeux. On observe ces phénomènes surtout à l'époque de la dentition, chez les enfans; ils ne sont pas rares non plus à celle de la puberté, avant la régularisation du flux catamenial, non plus que pendant les règles, quand la femme se refroidit les pieds, et dans la suppression de l'écoulement périodique. Ces congestions sont plus fréquentes chez la femme que chez l'homme. Elles cèdent à un ou deux globules de *belladonne* X. On peut, pour aider et accélérer l'action de cette dernière, appliquer des cataplasmes aux pieds. Souvent aussi on a employé avec utilité *crocus* 3.

L'aconit est toujours un bon moyen intercurrent, surtout quand la congestion menace de passer à un état morbide plus grave, ou qu'il y a en même temps surexcitation de tout le système vasculaire. C'est aussi un remède capital lorsque la congestion dépend à la fois d'une grande frayeur et du chagrin.

L'arnica 4 ou 6 est incontestablement le principal moyen dans les congestions qui ont pour cause une chute ou un coup. On en seconde l'action par l'application à l'extérieur d'un mélange de 3 à 4 gouttes de la même teinture avec une once d'eau.

Lorsque la congestion vers la tête s'annonce principalement par des bourdonnemens d'oreilles continuels, avec dureté de l'ouïe, et qu'elle dépend d'un refroidissement des pieds, on administre quelquefois la *douce-amère* 9 et 12 avec beaucoup de succès.

Si elle tient à une violente émotion morale, agréable ou désagréable, et que le sujet n'ait point l'habitude du café, une ou deux cuillerées à café d'infusion ordinaire de café ne tardent point à le soulager; dans le cas contraire, on donne deux à trois globules de *cofea* 3.

On dissipe non moins facilement par la *camomille* celle qui dépend du chagrin; par l'*ignatia*, celle qui tient à un dépit ou à des soucis concentrés; par la *noix vomique*, celle dont un accès subit de colère a été l'occasion; par l'*opium*, celle que la frayeur a provoquée. En individualisant avec soin, l'homœopathe parviendra toujours à trouver le remède convenable, même lorsque la congestion ne dépendrait point d'une cause aussi manifeste, cas où il peut choisir entre *pulsatilla*, *arnica*, *dulcamara*, *china*, *antimon. cr.*, *baryta acet.*, *mercurius*, etc.

2o *Congestions vers la poitrine.* — Elles cèdent souvent à la *noix vomique*, quand elles dépendent des mêmes causes que

celles vers la tête, et qu'elles se caractérisent par des battemens de cœur, une respiration courte et stertoreuse, de l'oppression, de l'anxiété, des symptômes d'asthme, et que leur fréquent retour donne lieu à des spasmes habituels de poitrine.

La *belladonne* convient lorsque les causes sont les mêmes que pour celles vers la tête. Les symptômes suivans sont surtout ceux qui en indiquent l'emploi; respiration très-courte, avec toux brève, continuelle, qui trouble beaucoup le repos, anxiété, agitation, forts et rapides battemens de cœur, même légers indices de spasme de poitrine, chaleur brûlante, grande soif, et parfois aussi quelques signes de congestion vers la tête. Cependant il est alors des cas où *pulsatilla et ignatia* pourraient également convenir. Un lavement simple est souvent fort utile, surtout chez les jeunes sujets.

Plusieurs des moyens indiqués dans le paragraphe précédent peuvent aussi convenir dans ces congestions, lorsqu'elles dépendent des causes que j'ai énumérées. En outre, on doit surtout avoir égard à *bryonia*, *ipecacuanha* et *rhus*, et, dans certaines circonstances, à *squilla*, *digitalis*, etc.; s'il y a de forts battemens de cœur, c'est le cas d'employer *aurum*, *china*, *pulsatilla*, *sulphur*, *sepia*, *natr. mur.*, *phosph.*, etc.

3° *Congestions vers le bas-ventre.*—La *noix vomique* est principalement indiquée lorsqu'il y a tension, enflure, pression, chaleur, ardeur dans le ventre, douleurs déchirantes et défaut de force dans les reins, difficulté de marcher, constipation, ténesme du rectum et de la vessie. *Mercurius* aussi mérite alors d'être pris en considération.

La *belladonne* est un moyen capital dans les congestions utérines et hémorrhoïdales, lorsqu'on rencontre les conditions exposées précédemment; cependant c'est surtout dans les congestions utérines qu'elle convient, lorsqu'on observe les symptômes suivans : ardeur, lancinement, plénitude dans la profondeur de l'abdomen et dans les parties génitales internes, souvent avec douleurs tractives et sécantes dans les lombes, et chaleur anxieuse à cette région, ou même avec pression sensible et douleur comme de crampe dans les reins, qui ne permet de se remuer qu'avec lenteur et précaution.

On peut aussi trouver l'occasion d'employer plusieurs autres moyens, parmi lesquels je citerai *millefolium*, *senna*, *sabina*

.eux derniers pendant la grossesse surtout), *crocus*, *china*, *ι*, *ipecacuanha*, *bryonia*; *hyoscyamus*, *hepar sul-*, etc.

. *Hémorrhagies.*—Le traitement des hémorrhagies, en gé- exige qu'on ait égard aux causes prédisposantes et occasio- Avant de prescrire aucun remède, le médecin doit régler me, débarrasser le corps des vêtemens trop serrés, éloi- s personnes inutiles, diminuer la température de la chambre, faut donner les boissons froides, mais non à la glace, et tous les acides qui nuiraient à l'action de certains médica- Quant à ceux-ci, tout ce qu'on peut dire de général sur leur ;, c'est que l'*arnica* convient, tant à l'intérieur qu'à l'ex- ', contre les hémorrhagies traumatiques, et le *china* contre idens qui restent à la suite d'une perte de sang.

Epistaxis. — Les moyens qu'on emploie en général avec dans ce cas sont : *aconit.*, *china*, *pulsatilla*, *cina*, *rhus*, , *belladonna*, *bryonia*, *crocus*, *moschus* et *nux.* souvent arrêté le saignement de nez par une dose de *noix ιe*, quand il y avait signes de congestion vers la tête. Quel- ; même je me suis borné à faire respirer *nux* 24. Dans ιes cas, par l'emploi répété de ce moyen, à de longs inter- j'ai procuré une guérison durable, surtout chez les per- pléthoriques et très-excitables.

:onit est toujours indiqué dans le cas de pléthore générale grande excitabilité du système vasculaire. *Rhus*, *bryonia* et *nna* se recommandent lorsque l'hémorrhagie survient pres- ıjours la nuit, réveille le sujet, et s'accompagne d'un violent du sang vers la tête. Dans ce dernier cas, *crocus* convient ιent. *Rhus* peut être employé aussi lorsque le saignement :ité par l'action de se baisser et de se moucher avec force : *nnu* et *bryonia*, quand il survient pendant la matinée, stance qui ne contr'indiquerait pas cependant l'emploi de la *omique*, si d'ailleurs les autres symptômes l'appelaient. La *a* se montre souvent salutaire dans les hémorrhagies nasales ırviennent subitement par la suppression des règles. oie toujours la *pulsatille*, quand elles se manifestent le soir, nt minuit, de même que quand il y a des alternatives fré- :s de coryza et d'enchifrenement. *L'arnica* 6 ou 9 m'a ιent été fort utile, et *cina* 9 aussi, quand le malade rendait

des vers, cas où il y a d'ordinaire prurit et fourmillement dans le nez. Le *china* convient toutes les fois que l'hémorrhagie dépend d'un relâchement des vaisseaux, qu'elle se reproduit très-souvent, et qu'en général elle dure long-temps ; on peut aussi y recourir pour combattre la faiblesse qu'elle laisse à sa suite. *Crocus* 3 m'a servi pour arrêter des écoulemens abondans de sang vermeil, qui affaiblissaient rapidement. A l'aide de *moschus* 3, j'ai fait cesser en quelques minutes les plus violens saignemens de nez, accompagnés déjà de mouvemens spasmodiques.

Pour guérir l'affection d'une manière durable, c'est-à-dire pour en prévenir le retour, la *noix vomique* m'a bien servi quelquefois, mais le plus souvent j'ai été obligé de recourir aux antipsoriques, en tête desquels se place le *soufre*. Dans plusieurs cas néanmoins, j'ai été contraint d'employer en outre *ambra*, *graphites*, *sepia*, *lycopodium*, *nitri acidum*, *phosph.*, *silicea* et *carb. veget.*

2° *Hémoptysie.* — Je n'entends pas par là le crachement de sang qui résulte d'une toux violente, mais celui qui s'accompagne seulement d'une légère tussiculation et de bouillonnemens dans la poitrine, avec sensation de plénitude, ardeur, battemens de cœur, anxiété et agitation, surtout en restant couché, pouls faible, filiforme et à peine perceptible, face pâle et exprimant l'angoisse, exspuition saccadée d'une grande quantité de sang.

L'expérience m'a appris que, dans un cas de ce genre, nul moyen ne l'emporte sur *aconit* 24 ou 30 gl. j ou ij ; souvent deux à trois minutes sont à peine écoulées qu'on voit déjà diminuer les accidens, puis disparaître l'anxiété, les battemens de cœur et les bouillonnemens dans la poitrine. Du moins, le danger était-il écarté pour l'instant. Cependant il n'est pas rare que les symptômes se reproduisent au bout de deux ou trois heures, ce qui exige une nouvelle dose d'aconit. Ce médicament est ici un palliatif très-précieux, avec lequel nul autre ne peut rivaliser, et dont on doit se servir en premier lieu pour éloigner le danger imminent. S'il ne survient pas de nouvel accès, mais que les accidens n'aient point encore entièrement disparu, je conseille, pour prévenir une nouvelle hémorrhagie, de répéter toujours l'aconit une seconde fois ; après quoi, au bout de cinq à six heures, surtout quand le malade a toujours un goût de sang

bouche, et une légère tussiculation, avec crachats striés
;, on lui fait prendre une petite dose d'*ipecacuanha*. Mais
ıtiment d'anxiété, le bouillonnement et les battemens de
'ont point disparu, que, loin de là, ils augmentent de
en temps, et surtout qu'ils se reproduisent avec plus de
é vers le milieu de la nuit, réveillent le malade, causent
aleur brûlante par tout le corps, et obligent le sujet à se
sur son séant, ou même à se lever, nul moyen ne
:te sur *arsenic*. X, gl. j., que j'ai vu dissiper cet état
t plusieurs jours, même des semaines, et qu'on peut ré-
ıne ou deux fois, après un remède intercurrent. L'expé-
m'a confirmé surtout la nécessité de cette dernière pré-
ı.

ıque le teint est ictérique, avec respiration très-courte,
ıalement la nuit, et douleurs déchirantes entre les omo-
, mais que le malade crache peu de sang, *ferrum acet.* 3
t de grands effets.

excellent moyen dans l'hémoptysie est *arnica* 4, 6 ou 30,
t lorsque l'affection a été provoquée par des lésions méca-
graves. On trouvera toujours à l'employer lorsque les
ômes suivans se rencontreront, même en l'absence de la
qui vient d'être indiquée; expectoration de sang caillé et
re, sans efforts ni toux considérables, avec relâchement,
et constriction dans la poitrine, bouillonnemens de sang,
ıens de cœur, chaleur sensible dans la poitrine, défaut de
accès de syncopes; cependant un sang vermeil, écumeux,
ı mêlé de grumeaux et de mucus, qui sort toujours par
ıux que provoque une irritation sous le sternum, ne contre-
ıe pas l'arnica.

millefolium est un médicament indispensable dans pres-
ıutes les hémorrhagies, celles surtout des poumons. Je l'em-
à la 3e ou 4e dilution, principalement chez les femmes
:es, lorsqu'il y a véritable crachement de sang, sans toux,
moins avec une toux très-faible, qui semble ne dépendre
le l'accumulation du sang; en même temps il existe des
onnemens dans la poitrine, et la même sensation que si du
:haud remontait dans la gorge, et cette sensation va tou-
en augmentant jusqu'à ce que le sang paraisse. Depuis peu
econnu que cet état cédait plus sûrement à des doses fré-

quemment répétées d'aconit qu'à la millefeuille, dont nous connaissons encore trop peu de symptômes observés sur l'homme sain.

Un moyen non moins efficace dans les cas où il convient est *ledum* 15, qui s'applique surtout lorsque le sang sort par l'effet de la toux. Ce fut un des premiers moyens que j'employai avec succès en pareil cas. J'étais toujours guidé par un fort crachement de sang vermeil, avec toux violente, sifflement dans la trachée et douleur brûlante fixe sur un point quelconque de la poitrine.

L'*hyoscyamus* 9 passe également pour être utile dans l'hémoptysie. Je n'ai jamais eu l'occasion de l'employer.

S'il y a disposition à la phthisie, avec crachats puriformes, douleurs resserrantes et lancinantes dans la poitrine, je prescris avec avantage *plumbum* 3. *Stannum* rivalise avec ce moyen.

On doit encore ranger ici *China*, sans le secours duquel il serait rarement possible de faire entièrement cesser les accidens qu'on ne peut éloigner par les moyens ordinaires. Je ne m'en servais d'abord que quand il restait une légère trace de la maladie, avec beaucoup de faiblesse; mais depuis je l'ai employé avec avantage contre l'hémoptysie elle-même.

Le *rhus* 30 est surtout indiqué quand le crachement de sang est déjà passé en habitude, que le malade rend de temps en temps des quantités considérables de ce liquide, avec douleurs à la partie inférieure de la poitrine, horripilations continuelles, sentiment général de faiblesse, etc. En pareil cas, la *pulsatille* mérite la préférence, si le malade crache du sang noir et caillé, avec oppression de la respiration. Il faut également ranger ici *sabina*, *belladonna*, *drosera*, *bryonia*, *digitalis*, *hepar sulph.*, *mezereum* et *dulcamara*, cette dernière surtout à la suite d'un refroidissement.

La *belladonna* convient quand il y a des signes de congestion vers la poitrine, avec épuisement extrême et chatouillement continuel au larynx, qui porte à tousser. C'est alors un précieux moyen intercurrent.

Mais si le crachement de sang est chronique, tous les moyens qui viennent d'être passés en revue ne suffisent pas, et il faut recourir aux antipsoriques, parmi lesquels je signalerai surtout *carb. veg.* 30, quand il y a sensation d'ardeur dans la poitrine,

nt et même après la toux. *Phosphor.* X, gl. ij, n'est pas efficace, surtout chez les femmes, lorsque les règles s'ar- ou coulent peu. L'*ammon. carb.* 18 convient quand il y a ée ou orthopnée, qui persiste encore après le crachement g. Il est certain que d'autres antipsoriques, notamment :arb., *sepia*, mais surtout *ac. sulph.* et *magnes. carb.* con- :aient aussi en certaines circonstances.

Vomissement de sang. — Le traitement de cette affection plus difficiles. Voici comment je m'y suis pris dans un cas est offert à moi.

sujet était un homme de soixante ans, pléthorique et atra- :, qui avait déjà éprouvé plusieurs attaques, mais moins , de la maladie. J'arrivai près de lui au moment où il vo- t une masse de sang noir, après quoi il retomba presque onnaissance sur son lit. L'accès revint au bout de quelque , et la faiblesse alla toujours en augmentant; la quantité g vomie s'élevait à la moitié d'un pot de nuit, et cepen- a maladie ne paraissait pas vouloir encore s'arrêter, car les iens à l'épigastre, les nausées et les rapports, prodromes iouvel accès, continuaient; le malade se sentait froid, les étaient affaissés et la respiration gémissante, suspirieuse. moyen ne semblait mieux indiqué que *china*, dont je i une petite partie d'une goutte de la 18e dilution. Un accès, plus faible, reparut au bout de trois heures, et le lende- matin le malade avait repris assez de force pour pouvoir ncer quelques mots; il ne souffrait plus autant, mais se ait d'une sensation d'ardeur à la région de l'estomac; la ition suspirieuse avait cessé, mais il y avait encore des pul- à l'épigastre, avec un peu d'anxiété; le moindre mouve- augmentait le mal de cœur, qui s'accrut aussi dans la nuit, que les autres accidens. Il n'y avait ni appétit, ni selles, eulement une grande soif. Je laissai agir le quinquina pen- rois jours; mais l'état ne s'amenda pas; au contraire, les reparurent deux fois par jour, et il survint aussi chaque usieurs selles de sang noir et caillé, qui abattaient de plus s les forces. La douleur brûlante à la région de l'estomac, inextinguible, les pulsations croissantes à la région précor- avec violens accès d'anxiété, etc., indiquaient l'emploi *nicum*, dont je donnai deux globules le quatrième jour; tous

les symptômes diminuèrent à tel point que le malade put se lever le lendemain. Pendant deux jours après l'emploi de l'arsenic, les selles sanguinolentes continuèrent; mais ensuite elles firent place peu à peu à des selles ordinaires. Au bout de quinze jours les battemens et l'ardeur au creux de l'estomac persistaient encore; *calcar. carb.* X, gl. ij, les diminuèrent beaucoup; *carb. veg.* VI, gl. ij, les fit disparaître entièrement.

Gross a traité un vomissement de sang fort avancé, contre lequel l'allopathie ne pouvait plus rien, par de petites doses de *noix vomique*, de *belladonne* et de *stannum*; il fut assez heureux pour le guérir. Le sujet, âgé de quinze ans, recouvra une santé meilleure qu'auparavant; mais, au bout de quelques années, le mal se reproduisit, et les remèdes précédens n'agirent plus que comme palliatifs; il fallut donc recourir aux antipsoriques, qui procurèrent également la guérison.

Le *noix vomique* est incontestablement un des premiers et des plus salutaires moyens dans ce cas, surtout lorsque le sujet est pléthorique et disposé à la constipation. Cependant elle convient surtout quand la maladie a été précédée d'une affection chronique de l'estomac, toujours accompagnée de violens vomissemens, amenant parfois du sang.

Après elle vient l'*arnica*, qui trouve son application chez les sujets robustes, d'un tempérament sanguin et colérique, avec vomissement de sang foncé en couleur et coagulé. On n'hésitera point à y recourir si le malade se plaint de courbature dans les membres.

La *jusquiame* est un excellent moyen dans le vomissement de sang, lorsqu'il a été provoqué par un refroidissement qui est accompagné de spasmes et surtout de congestion vers la poitrine et la tête, et que le sang a une teinte vermeille.

Le *millefolium*, si efficace dans les hémorrhagies en général, les *cantharides* et l'*aconit*, conviennent dans certains cas. Le *mezereum* aussi serait peut-être utile, mais seulement si le vomissement dépendait d'un état inflammatoire ou d'une désorganisation de l'estomac.

Nul doute qu'on ne se trouvât bien aussi d'employer *phosphor.*, *natr. mur.*, *cicuta virosa*, *sulphur. lycopodium* et *zincum*.

4° *Hématurie.* — Il faut avoir égard aux causes occasionelles dans le traitement. Si l'hématurie n'est qu'un symptôme secondaire

: néphrite ou d'une cystite, on a recours aux moyens ré-
{s par ces affections. Dans les cas de violence extérieure,
ca convient au premier abord, et c'est le remède qu'il faut
urs employer quand le pissement de sang tient à une violence
ée immédiatement sur la région des reins et de la vessie.
jue la maladie dépend de l'abus des boissons spiritueuses et
ıffantes, la *noix vomique* est seule indiquée d'abord, pour
:r au moins momentanément la surexcitation du système
laire ; si elle a pour cause des excès vénériens, l'abstinence
: rigueur, et on en seconde les effets par une ou plusieurs
de *china*. Dans le cas où elle dépendrait de l'action des can-
les, on aurait recours à de petites doses, fréquemment ré-
s, de *camphre*, après quoi on ferait choix du remède le
: approprié à l'ensemble des symptômes.
s *cantharides* sont incontestablement un des principaux
ns, surtout quand on ne peut assigner de cause manifeste ;
ı compte parmi leurs effets primitifs l'urine sanguinolente et
ıuleurs pendant son émission. La douleur la plus ordinaire
hématurie détermine le long de l'urètre, et qui cède cer-
nent à ce moyen, est brûlante, et d'autant plus forte qu'il
ıoins de sang à la fois, avec ou sans l'urine, de sorte qu'on
rve surtout quand celle-ci coule goutte à goutte. Quelquefois
dysurie dépend d'une obstruction mécanique de l'orifice vé-
le l'urètre par du sang coagulé ; mais parfois aussi elle
à une contraction spasmodique des sphincters ; dans les deux
ui s'accompagnent de violentes douleurs sécantes, pressives
smodiques à la région vésicale, douleurs qui remontent le
de l'urètre jusqu'aux reins, on emploie avec succès *can-*
les 18, 24 où 30. Ce médicament est indiqué aussi dans
où l'hématurie provient d'une affection des artères et des
, et où il s'y joint ordinairement des douleurs brûlantes,
ıantes, tractives, très-sensibles, à la région lombaire.
rès les cantharides, le *mezereum* est un des principaux
ns contre cette maladie, lorsque les accidens sont moins in-
, l'écoulement de sang moins abondant, et le sang lui-
: moins coagulé.
pulsatille s'est montrée efficace aussi dans l'hématurie ac-
agnée de douleur brûlante à l'orifice de l'urètre, avec dou-
:onstrictive et sécante autour de l'ombilic, s'étendant jus-

qu'au sacrum, où elle est plus violente et dure plus long-temps que partout ailleurs, rétraction spasmodique du scrotum et de la verge, et douleur spasmodique dans la jambe droite, depuis le genou jusqu'à la région inguinale.

Dans un cas où nul moyen n'opérait, j'ai employé avec succès l'*uva ursi ;* le pissement de sang était accompagné de mucosités, avec ténesme pénible avant d'uriner et resserrement dans le ventre. Je fis bouillir un gros de feuilles dans une livre d'eau, et prendre toutes les trois heures une cuillerée de la décoction. Ce procédé m'a paru homœopathique ; mais le résultat doit engager à essayer l'*uva ursi*.

Dans cette maladie, il faut employer les médicamens à la plus haute puissance, pour ne pas produire d'aggravations inutiles ; il importe aussi de ne point répéter les doses.

On a vu de bons effets de *squilla, mercur. sol.* et *hepar sulph.* Parmi les antipsoriques, *zincum, conium, calcar. carb.* et *phosph.* pourraient fort bien convenir dans les nuances chroniques.

5° *Urétrorrhagie.*—C'est aussi aux causes occasionelles qu'il faut s'attacher d'abord. Dans le cas de lésion mécanique, *arnica* est le remède souverain. Après l'abus du coït, l'onanisme, les pollutions, on donne *china*. Si l'affection est un symptôme secondaire de la gonorrhée, les *cantharides* conviennent souvent, quoique j'aie quelquefois trouvé préférable encore *sulphur* 30, qui, avec *nux*, est le moyen le plus convenable lorsque la maladie doit naissance à des hémorrhoïdes anomales.

Outre les moyens qui, en l'absence des causes indiquées, peuvent également être utiles quand les symptômes les prescrivent, *mercur. solub.* convient si le sang sort mêlé avec la semence, mais non pendant le coït, et seulement dans les pollutions nocturnes ; *ledum* et *mezereum* méritent aussi d'être pris alors en considération.

J'ai guéri un homme de 37 ans, qui ne rendait du sang que pendant le coït et mêlé avec le sperme, par *nux*, *sulphur* et *capsicum*, à des intervalles convenables.

Je signalerai encore *cannabis*, *calcar. carb.* et *lycopodium*.

6° *Flux hémorrhoïdal.* — Un traitement antipsorique est nécessaire pour la guérison radicale des hémorrhoïdes. Mais on ne peut pas toujours l'employer, ou décider le malade à s'y soumettre.

st donc pas sans intérêt de connaître les moyens que l'expé-
apprend être d'excellens palliatifs en pareil cas.

noix vomique est du nombre. Elle parvient même quelque-
guérir la maladie. Elle est indiquée lorsque les hémorrhoïdes
ennent de l'abus des boissons échauffantes et du café, de la
ntion d'esprit, d'un genre de vie sédentaire, de resserrement
ntre, de vers et surtout d'ascarides (cas où la *valériane*, le
m, etc., pourraient être indiqués aussi), de la grossesse, du
ement des viscères abdominaux, des lésions organiques du
m et des parties voisines. Si les malades ont des tumeurs
rrhoïdales très-volumineuses, avec douleur lancinante et
nte, qu'ils éprouvent un sentiment de constriction dans le
m, et qu'ils se plaignent d'étroitesse de cet intestin au pas-
des matières fécales, avec élancemens sourds saccadés dans
rum et les ischions; si, au moindre mouvement du corps,
ssentent dans les reins une douleur contusive qui leur fasse
les hauts cris, et qui ne leur permette de marcher que ployés
ux; s'ils rendent du sang par la voie des selles, ou en tout
temps, avec ténesme, c'est le cas d'administrer la noix
que.

belladonne est un excellent moyen dans les hémorrhoïdes
tes, avec maux de reins insupportables; souvent elle enlève
ccidens; mais souvent elle ne fait que les changer, et alors
r sulph. 2 est presque toujours indiqué après; au lit du ma-
, on constatera s'il ne serait pas mieux de recourir à *rhus*.

sabine est d'une haute importance lorsque le sang coule
ondance, vermeil ou mêlé de mucosités, avec tranchées
ndes dans le bas-ventre, ténesme douloureux, épreintes
nuelles, fourmillement et ardeur à l'anus, élancemens sac-
s dans les reins, faiblesse, traction et pression dans les lom-
je me sers toujours de la 15e dilution.

côté de cette substance se place *millefolium*, que j'ai employé
ent avec succès.

ai plusieurs fois trouvé *capsicum* 9 avantageux, quand le
, continu pendant plusieurs jours, était accompagné de vives
eurs brûlantes, dues au gonflement des tumeurs hémor-
lales. Cependant je l'ai trouvé indiqué aussi dans quelques
où l'écoulement était précédé de coliques comme venteuses
le selles abondantes surtout en mucus mêlé de sang. Mais

quand les selles sanguinolentes sont jointes à des douleurs brûlantes dans l'anus, avec faiblesse générale, je ne connais aucun moyen qu'on puisse préférer à *arsenicum* X, surtout lorsque les autres symptômes le comportent. Divers essais récens ont porté mon attention sur *carb. veg.*, que j'ai trouvé indiqué lorsqu'il y avait violent afflux du sang vers la tête, même saignement de nez, et que le malade rendait continuellement par l'anus des mucosités qui tachaient son linge. *Antim. cr.* s'est montré efficace aussi dans ce dernier cas.

Lorsque les hémorrhoïdes sont accompagnées de fièvre, on fait bien d'administrer une dose d'*aconit*, car l'écoulement de sang par l'anus se trouve parmi les effets primitifs de ce moyen.

La *camomille* peut agir comme palliatif dans les hémorrhoïdes fluentes, lorsqu'il y a douleur compressive dans le bas-ventre, avec besoins fréquens, selles diarrhéiques, et douleurs tractives, tiraillantes, dans les reins, la nuit surtout.

La *pulsatille* conviendrait si les selles consistaient en mucus et en sang, avec douleur pressive à l'anus et mal de reins, pâleur du teint et tendance à la syncope, principalement chez les sujets délicats et sensibles. On pourrait alors hésiter entre elle et *mercur.*

Les *cantharides* sont applicables aussi dans certains cas, pourvu qu'il y ait douleur spasmodique dans le bas-ventre, s'étendant jusqu'à la région de la vessie.

Un des principaux moyens, presque toujours spécifique, dans les hémorrhoïdes tant fluentes que borgnes, est *sulphur*. Il tient ici le premier rang parmi les antipsoriques. Son emploi serait indiqué, dès le principe, par les symptômes suivans : ténesme et épreintes continuelles, qui ne cessent même pas après les selles diarrhéiques et sanguinolentes, avec douleur lancinante et cuisante dans l'anus, ardeur aux tumeurs hémorrhoïdales, qui font souvent sortir le rectum; violent mal de reins en restant assis, raideur et tension dans les lombes, sueurs copieuses pendant le mouvement et surtout durant la nuit, allant souvent jusqu'à la syncope, enfin douleurs brûlantes dans l'urètre avant et après l'émission de l'urine.

Outre les moyens que je viens d'énumérer, on devra aussi avoir égard à *bryonia*, *ignatia*, *ferrum*, *antim. cr.*, *cuprum*, *ac. muriat.*, *sepia*, *carbo*, *ammon. carb.*, *graphites*, *silicea.*, *nitr. ac.*, etc.

DE LA MORT PENDANT LE SOMMEIL;

Par le Docteur HOHNBAUM.

rent déjà on a comparé le sommeil à la mort, et, l'appa-
nise de côté, il y a en effet du rapport entre ces deux états;
uoique nous devions supposer que chez l'homme qui dort
ies fonctions organiques n'ont fait que passer en quelque
l'état latent pendant toute la durée du sommeil, et qu'elles
t pas pour cela entièrement éteintes, il n'en est pas moins
u'elles sont comme non existantes en comparaison de ce
observe pendant la veille. Quelquefois même le sommeil
à la mort d'une manière si insensible qu'il est difficile de
guer l'un de l'autre, et plus encore de fixer le moment où
ingent ensemble de rôle.

l doute que, chez un grand nombre d'êtres vivans, la mort
ve en passant par l'intermédiaire du sommeil; du moins
on admettre que tous les animaux qui s'engourdissent à
oche du froid ne reprennent point vie au retour de la
saison. Souvent aussi la mort survient sous la forme bien-
ntc du sommeil chez les vieillards dont l'âge a épuisé les
; ils tombent dans un assoupissement dont ils ne se réveil-
lus. Ainsi Pinel a vu des femmes de quatre-vingt-dix ans
r dans un sommeil, qu'à l'examen on reconnaissait être le
er: elles s'étaient endormies pour toujours, sans le savoir.
voyons également la vie s'éteindre d'une manière douce et
ne perceptible à la suite de certaines maladies dans les-
es l'activité vitale s'est consumée pour ainsi dire jusqu'au
er terme, par exemple dans certaines inflammations vio-
s qui passent à la gangrène. L'orage s'apaise, le malade se
exempt de douleurs, il croit être guéri, et tout à coup il
e dans un sommeil qui n'est point suivi de réveil.

ns tous ces cas la manière dont la mort s'empare de sa vic-
n'a rien d'énigmatique pour nous. Chez le faible vieillard
un long exercice a usé peu à peu tous les ressorts de l'or-
sme, chez l'homme dont les désordres de la maladie ont
violemment et épuisé les forces, il lui faut bien peu de chose

pour couper les dernières branches de l'arbre vital, et entraîner sans lutte, dans son noir empire, le malheureux fatigué de la vie qui repose au sein du sommeil. Mais ce qui doit surprendre, c'est que des hommes dans toute la plénitude de leur force, sans nulle cause intérieure, sans maladie préalable, ou du moins sans grand malaise, se couchent en apparence bien portans, et s'endorment pour ne plus se réveiller. Quoique de pareils cas soient rares, on en voit cependant, et j'en ai moi-même observé plusieurs. Le dernier qui s'est présenté à moi me paraît offrir de l'intérêt en ce qu'il m'a été permis d'ouvrir le cadavre, quoique le résultat de l'autopsie ne fût pas de nature à mettre hors de doute la cause de la mort.

Une femme de quarante-neuf ans, assez forte, bien conformée, et d'une complexion nullement apoplectique, douce de caractère, pleine d'intelligence, mais d'un tempérament sensible, avait toujours joui d'une bonne santé jusqu'à sa quarante-sixième année. Vers cette époque elle perdit ses règles. A la suite de ce changement elle éprouva souvent des embarras de tête, des vertiges, des céphalalgies et un sentiment comme d'échauffement, accidens qui toutefois cédaient avec promptitude à l'emploi de quelques rafraîchissans, et qui influèrent si peu sur elle qu'au bout de quelques années elle se sentit parfaitement bien, et capable de présider avec activité aux soins de son ménage. Au mois de mai de l'année dernière, elle se plaignit d'une douleur pressive à la région de l'estomac, qui la détermina à ne faire usage que d'une petite quantité d'alimens de digestion facile, et à prendre divers médicamens; cette affection stomacale disparut complétement. Le mois suivant, huit jours à peu près avant sa mort, elle se plaignit beaucoup du sang et de lassitudes dans les jambes. Mais comme il faisait alors très-chaud, et qu'elle mettait la même activité à surveiller sa maison, elle n'y fit aucune attention et n'invoqua point les secours de l'art. Le matin du jour de sa mort, elle eut encore une petite altercation avec un domestique, mais parut ne s'en ressentir nullement, ou du moins n'accusa aucune sensation anormale : elle disposa tout pour le lendemain, plaisanta avec son mari, et se mit au lit vers dix heures. Le mari, qui couchait tout auprès d'elle, avait le sommeil très-léger, et le moindre bruit aurait suffi pour l'avertir; il n'entendit rien, et le lendemain matin, à trois heures, quand il se leva, il trouva sa

femme dormant en apparence tranquillement. A cinq heures et demie, une enfant s'approche du lit, mais s'éloigne aussitôt jugeant que sa mère dormait encore ; mais, à six heures, voyant le moment habituel du lever passé, elle revint, et s'aperçut avec effroi que le visage de sa mère chérie était d'une pâleur mortelle. Appelé de suite, j'arrivai au bout d'un quart d'heure, et trouvai la morte dans l'état suivant : elle était couchée comme un homme qui vient de se mettre au lit pour dormir, étendu sur le dos, un peu inclinée sur le côté droit, et les deux bras à demi ployés sur la couverture, les doigts également à demi fléchis ; les jambes étaient à demi ramenées vers le corps, la gauche passée sur la droite ; tout le corps était déjà parfaitement raide ; les parties découvertes froides ; le bas, à partir du creux de l'estomac, encore un peu chaud ; le visage pâle, tirant un peu sur le jaunâtre ; les traits calmes, comme ceux d'une personne qui dort, et nullement défigurés. Les deux yeux étaient fermés ; en les ouvrant, on les vit aussi brillans que pendant la vie ; les pupilles n'étaient point dilatés ; la bouche était pâle, la langue derrière les dents, la mâchoire pendante, l'anus ouvert. On n'aperçut aucune trace de déjection d'urine ou de matière fécale.

Vingt-huit heures après la découverte de la mort, j'ouvris le cadavre.

Il présentait déjà des traces prononcées de putréfaction commençante, et répandait surtout une forte odeur cadavéreuse. Il y avait au dos beaucoup de taches semblables à celles qu'on voit après la mort ; le ventre était gonflé et vert sur plusieurs points. Les tégumens de la tête ayant été incisés, un gaz fétide s'échappa avec bruit du tissu cellulaire. Ni les sinus, ni les méninges ne contenaient plus de sang qu'à l'ordinaire. La substance du cerveau était partout dans l'état normal, sans nulle trace d'extravasation ; il n'y avait pas non plus de sérosité dans les ventricules ; je trouvai seulement quelques hydatides dans le plexus choroïde gauche. Quelques onces de sérosité sanguinolente s'écoulèrent du canal vertébral. Les deux poumons étaient sains ; le droit seulement adhérait avec assez de force à la plèvre. Le cœur était très-flasque, du reste, dans l'état normal ; le ventricule et l'oreillette du côté droit étaient presque remplis de sang caillé, mais ceux du côté gauche vides. Le péricarde contenait la quantité ordinaire de sérosité. Tous les gros vaisseaux étaient dans l'état normal. Le

foie avait une teinte plus verdâtre qu'à l'ordinaire, mais n'offrait du reste aucune altération de texture. La vésicule contenait beaucoup de bile. La rate était très-gorgée de sang, ainsi que tous les vaisseaux veineux du bas-ventre, surtout les veines hémorrhoïdales. L'estomac et les intestins étaient distendus par des gaz. Le cadavre n'offrait d'ailleurs rien d'anormal nulle part.

Je n'ai pas besoin de dire que les résultats de cette ouverture ne sont point satisfaisans pour expliquer une si prompte mort. Cependant ils me paraissent fournir quelques indices. Avant tout ils prouvent qu'il ne pouvait point être question ici d'une apoplexie cérébrale, à moins qu'on ne veuille admettre une apoplexie nerveuse, ce qu'interdit l'absence de toutes les causes et de tous les prodromes qui se voient ordinairement dans les cas qu'on a désignés sous ce nom. Une oppression de toute activité nerveuse assez prompte pour qu'il s'ensuive une mort subite, ne peut guère être admise qu'à la suite d'influences exerçant une action déprimante et épuisante sur le système nerveux principalement. Or une dépression partant du système sanguin n'aurait pu avoir lieu, sans qu'après la mort on en trouvât des traces dans le cerveau et ses alentours. L'absence de tous symptômes pendant la vie et de tous signes après la mort, ne permet pas non plus de regarder les poumons comme ayant été le point de départ de la mort. Il ne reste donc qu'à admettre le cœur pour tel. Or plusieurs circonstances parlent en faveur de ce genre de mort : 1° la cessation du flux menstruel, qui avait eu lieu quelques années auparavant ; 2° les divers accidens survenus à la suite de cette cessation ; 3° les plaintes relatives à des bouillonnemens de sang et à des lassitudes dans les jambes, huit jours avant la mort ; 4° le désagrément éprouvé la veille ; 5° la chaleur de la saison. A quoi j'ajouterai la flaccidité de la substance du cœur, la réplétion des cavités droites par du sang caillé, l'engorgement sanguin de la rate et de toutes les veines abdominales.

Il arrive souvent que des femmes, après la perte de leurs règles, surtout quand celles-ci étaient d'ordinaire fort abondantes, ou que des hommes habitués à de fréquentes émissions sanguines qu'ils ont négligées dans l'âge de retour, ne s'en ressentent pas tant peu de temps après, qu'au bout de quelques années. On voit alors apparaître des accidens, qui sont attribués à la pléthore ; ces accidens augmentent et diminuent suivant la

constitution, le genre de vie, l'individualité, et autres circonstances influentes, jusqu'à ce que l'organisation parvienne à rétablir l'équilibre, peu à peu, ou par une révolution brusque. Il survient alors des maladies aiguës, des phlegmasies d'organes intérieurs, la goutte, des apoplexies, etc. C'est ce qui paraît avoir eu lieu dans le cas en question. L'organisme supporte pendant long-temps un excès de sang, sans pouvoir ramener l'équilibre; l'embarras et le mal de tête le prouvent, ainsi que la douleur au creux de l'estomac, qu'on doit peut-être attribuer à une congestion vers cet organe.

Il est permis de douter, d'après de tels prodromes, que l'organisme fût arrivé au but sans événement morbide violent; mais ses efforts auraient difficilement pu être interrompus par une mort si prompte, dans le cas où d'autres circonstances extérieures graves ne seraient point venues s'y joindre. Ici je range principalement la contrariété éprouvée et la chaleur de l'atmosphère, circonstances qui étaient très-propres à accroître l'expansion du sang, surtout dans le système veineux, jusqu'au point de ne plus permettre que le rapport normal pût subsister, tant entre lui et les parois vasculaires, qu'entre les systèmes sanguin et veineux, de sorte qu'il devait s'ensuivre la paralysie. Cette paralysie peut avoir eu pour point de départ le côté droit du cœur. Cependant il reste encore à résoudre la question de savoir comment, dans ce cas et autres semblables, la mort arrive tranquillement et sans bruit, pendant le sommeil. Quand nous pensons à l'effroyable lutte qu'exerce souvent la vie avant de céder à la mort, quand nous songeons combien il est fréquent qu'une légère attaque dirigée contre un organe nécessaire à la vie, mette en jeu toutes les forces vitales, il doit nous paraître très-surprenant qu'ici la mort saisisse sa victime sans nulle résistance, sans que le mourant ait même le temps de changer de position ou d'ouvrir l'œil, sans qu'aucun des divers surveillans dont la nature a gratifié l'homme, aucun des sens internes et externes ne soit assez éveillé pour l'avertir du danger qui le menace.

Il me paraît donc très-vraisemblable que, dans de pareils cas, la mort arrive d'une manière pour ainsi dire graduelle, qu'on passe par exemple du sommeil à la syncope, etc., ce qui est d'autant plus facile, que, pendant le sommeil, non-seulement les fonctions

sensorielles et spirituelles sont suspendues, mais encore la circulation devient plus calme et le pouls plus lent.

Mais l'explication de l'état de syncope ne nous offre-t-elle pas une énigme tout aussi obcure que celle de la mort pendant le sommeil, et si la retardation de la circulation du sang pendant ce dernier est une circonstance favorable à ce genre de mort, comment se fait-il qu'il soit si rare?

Peu importe que j'ai donné une explication exacte du phénomène, pourvu que j'aie pu appeler l'attention des médecins sur un mode particulier de mort, et les engager ainsi à faire, dans des cas analogues, des recherches comparatives sur les phénomènes qui s'offriront tant pendant la vie qu'après la mort.

Nul doute que la mort subite n'arrive pas toujours de la même manière, et que nos manuels de pathologie n'ont point épuisé tous les modes possibles d'apoplexie. Lorsqu'en 1817 je signalai pour la première fois l'existence d'une apoplexie pulmonaire, les uns firent à peine attention au tableau que je traçais de cette forme morbide, et d'autres ne crurent pas qu'il eût la moindre réalité. Mais les travaux de Laennec ont démontré que je ne m'étais pas trompé. De même j'espère qu'un jour on se convaincra qu'il y a une apoplexie du cœur, indépendamment de celle qui tient à une altération mécanique de cet organe. Seulement il reste encore à fixer les caractères qui la signalent et qui la distinguent de tous les autres genres de mort subite.

LETTRES A UN MÉDECIN DE PROVINCE SUR L'HOMŒOPATHIE;

Par le Docteur PETROZ.

(Deuxième lettre.)

L'axiome posé par Hahnemann, *similia similibus curantur*, a dû produire et produira encore long-temps l'étonnement; le temps nous avait trop habitués à la sentence contraire, qui, fondée sur notre ignorance des lois de la nature, a été fortifiée par l'habitude où nous sommes d'opposer à nos sensations pénibles des sensations différentes, comme la chaleur au froid, l'humidité à

la sécheresse, etc. ; mais s'il est vrai qu'il existe une loi qui procède autrement, c'est-à-dire qui guérit en ajoutant un peu de douleur à une autre douleur, si cette loi se confirme par des démonstrations constantes, si elle se présente avec tous les caractères d'une vérité, si l'expérience la sanctionne à chaque instant, elle ne peut succomber. Nul doute qu'on ait guéri et qu'on guérira encore par les contraires, mais à quel prix, et combien doit être grande la puissance du principe conservateur pour résister aux efforts que nécessitent de telles médications ! encore, si on y prend garde, on verra que de temps en temps on a fait, sans s'en douter, l'application de la loi des semblables, et qu'elle a passé inaperçue jusqu'à Stahl. Hahnemann en a fait la base de sa méthode, et voici comment il formule la loi homœpathique :

« La maladie est une affection dynamique, dans l'organisme vivant, qui peut être éteinte d'une manière durable par une plus forte, lorsque celle-ci, sans être de même espèce qu'elle, lui ressemble beaucoup quant à la manière dont elle se manifeste.

» La puissance curative des médicamens est donc fondée sur la propriété qu'ils ont de faire naître des symptômes semblables à ceux de la maladie, et surpassant en force ces derniers ; d'où il suit que la maladie ne peut être anéantie et guérie d'une manière certaine, radicale, rapide et durable, qu'au moyen d'un médicament capable de provoquer l'ensemble de symptômes le plus semblable à la totalité des siens et doué en même temps d'une énergie supérieure à celle qu'elle possède. »

La première pensée que fait naître cette proposition est celle du danger d'ajouter au mal qui existe un mal plus grand. Voici comment s'explique, à cet égard, l'auteur de l'*Organon* : « Le peu de durée d'action des puissances aptes à produire les maladies artificielles auxquelles nous donnons le nom de médicamenteuses, fait que, malgré leur supériorité sur les maladies naturelles, la force vitale a cependant beaucoup moins de difficulté à triompher d'elles que de ces dernières, ayant une durée d'action très-longue, la plupart du temps aussi étendue que la vie elle-même (maladies chroniques). Les maladies naturelles ne peuvent jamais être vaincues par la force vitale seule ; il faut, pour les éteindre, que le médecin affecte plus énergiquement celle-ci, au moyen d'un agent capable de provoquer

» une maladie très-analogue, mais doué d'une puissance supé-
» rieure (remède homœopathique). Cet agent, introduit dans l'es-
» tomac, ou respiré par le nez, fait en quelque sorte violence à
» l'aveugle et instinctive force vitale, et son impression prend la
» place de la maladie naturelle jusqu'alors existante, de telle
» sorte que la force vitale ne reste plus désormais qu'atteinte de
» la maladie médicamenteuse, à laquelle toutefois elle ne de-
» meure en proie que peu de temps, parce que l'action du mé-
» dicament (ou le cours de la maladie déterminée par lui) ne
» dure pas long-temps. » Ne faut-il voir dans l'explication du phénomène homœopathique qu'un essai? Chez l'homme l'entraînement à expliquer est irrésistible et se réveille toujours en présence d'un fait; quoi qu'il en soit, c'est sur un fait accompli qu'est établi le principe fondamental de cette méthode, qui suscita à son auteur des persécutions de tout genre. Fontenelle, pour qui le repos d'esprit et de corps était le souverain bien, avait raison de dire que s'il avait dans sa main toutes les vérités du monde, il se garderait de l'ouvrir.

La maladie suppose un changement dans l'organisme qui se manifeste à nous par un ensemble de symptômes et de sensations perçus par le malade, qui en sont l'image plus ou moins complète; cette image, représentant la maladie dans toute son étendue, est le seul guide qui puisse conduire le médecin dans le choix des modificateurs utiles; les rapports qui existent entre ces modificateurs et la maladie présentent des différences dans leurs modes d'action. Ou ils sont opposés à la maladie en produisant des souffrances contraires, alors ils constituent ce qu'on désigne par action antipathique; ou l'on cherche à provoquer par des médicamens des souffrances qui ne sont ni opposées ni semblables à celles que cause la maladie, mais d'une nature étrangère, et constituent la méthode allopathique; ou bien les modificateurs produisent dans leur action primitive des souffrances semblables à celles de la maladie que l'on veut combattre, c'est la loi homœopathique. Dans la première méthode, l'antipathique (énantiopathique), qu'on peut appeler palliative, le médecin se propose, en administrant un médicament contre un symptôme prédominant sur les autres par sa gravité, de produire un effet opposé; ainsi il donne à forte dose un purgatif contre la constipation, de l'opium contre la douleur, l'insomnie, la toux, etc.;

ces moyens sont heureusement, dans le plus grand nombre de cas, suivis d'une action secondaire, véritable réaction du principe vital qui rétablit l'état existant avant la médication, mais rarement une harmonie complète, la guérison, puisque, le plus souvent, on est obligé de répéter les doses et de les accroître. Ce genre de médication est donc suivi de deux effets distincts: l'un primitif, qui résulte de l'action complexe du médicament et de la dépression de la force vitale; l'autre secondaire, de réaction, où cette force vitale reprend son énergie, pour lutter contre l'effet primitif; c'est dans ces efforts qu'elle fait quelquefois valoir sa prépondérance pour rétablir la santé.

La méthode allopathique propose de combattre la maladie par une maladie de nature différente et d'une puissance supérieure; elle est basée principalement sur l'observation que deux affections ne peuvent exister simultanément. On remarque en effet des exemples de l'impossibilité de cette coexistence; ainsi les personnes atteintes de maladies chroniques échappent souvent aux influences épidémiques; le rachitisme est un obstacle à la vaccine; et, suivant Larrey, le scorbut garantit de la peste du Levant. Mais il arrive souvent qu'une maladie nouvelle suspend la marche ou la manifestation de celle qui l'a précédée, pour la laisser reparaître aussitôt que celle-là s'est effacée; d'autres fois, l'une et l'autre marchent de concert, chacune d'elles affectant un système particulier de l'organisme, comme on le voit dans la complication de la syphilis avec le principe dartreux. Mais ce qui arrive le plus souvent, ce sont les complications de maladies produites par l'emploi prolongé de médications inconvenantes, même par celui de la vésication, de l'ustion, de l'ulcération, etc., qui sont si rarement d'une action supérieure à la maladie naturelle; et si, dans ces cas, la nature triomphe, elle trouve le motif de son salut dans des efforts salutaires de réaction.

S'il est vrai que le changement appréciable dans l'état de santé, ou si l'on aime mieux l'ensemble de symptômes qui constitue la maladie, est le seul guide que le médecin puisse prendre pour se conduire dans le choix des moyens propres à la combattre, s'il est vrai aussi qu'il ne peut s'appuyer sur les causes internes, qui sont insaisissables, si l'on convient que le désordre de la santé ne peut cesser qu'en produisant une modification à l'aide de médicamens, il est rationnel de se servir de ceux qui peuvent produire

les symptômes déterminés et connus d'avance par l'expérimentation sur l'homme sain.

Depuis Hippocrate on a dit que c'est la nature qui guérit et non le médecin ; cette vérité, pour être mal comprise, a souvent été niée ; Hahnemann a reconnu par l'examen fait sans préjugés de l'action des médicamens, combien elle est fondée ; elle est démontrée par l'action de deux forces ou effets opposés, qu'il désigne par la dénomination d'effets primitifs et d'effets secondaires. Chaque puissance agissant sur la vie, chaque médicament opérant une modification plus ou moins prolongée dans l'état de santé, produit les premiers ; les seconds naissent de l'opposition que fait le principe de vie à cette action, et cette réaction, attribut de la force conservatrice, constitue les effets secondaires ; nul doute que c'est par elle que la guérison s'opère ; mais le plus souvent à la condition que cette force sera réveillée par une action convenable, directe et propre à faire naître cette réaction ; c'est là ce que produit la médication homœopathique, et on s'étonne avec raison qu'on ait fait à cette méthode le reproche de méconnaître les forces de la nature.

L'habitude de personnifier ce principe qui existe dans tout être vivant, et dont nous ignorons l'essence, est devenue une nécessité, puisqu'il contient en lui-même les conditions de ce que nous observons sous une forme matérielle, comme on peut s'en convaincre par les changemens dans l'état moral, lorsqu'étant près d'être malade, on n'aperçoit encore aucun trouble organique, ou lorsque des souffrances longues et cruelles cessent sous l'influence de profondes altérations de l'âme.

Si l'essence spirituelle et dynamique de la force vitale nous reste inconnue, il est difficile de définir l'état qu'on appelle santé, comme celui de maladie ; il ne peut être apprécié que par ce qu'on peut comprendre de régularité, d'harmonie, dans l'exercice des fonctions ; ce qui se rapproche le plus de cette harmonie, est pour nous la santé absolue, type autour duquel viennent se ranger toutes les différences relatives, plus ou moins capables de résister aux impressions qui peuvent les troubler. Toute déviation de l'état normal est donc une maladie, même quand cette deviation ne trouble pas un organe particulier dans ses fonctions, comme cela se remarque dans quelques maladies chroniques.

L'homœopathie admet peu cette distinction de maladies locales

et de maladies générales. Une maladie locale ou externe, à moins qu'elle ne soit insignifiante, réagit sur tout l'organisme; elle n'est le plus souvent que le signe extérieur d'un désordre profond; elle cède en la combattant par l'administration de médicamens convenables, qui garantissent de ces métastases si souvent funestes, surtout quand le symptôme extérieur est le produit d'une cachexie profonde, chronique, comme cela s'observe dans les maladies de la peau. Mais une distinction à laquelle elle attache la plus grande importance, est celle qu'elle fait entre les maladies aiguës et les maladies chroniques. Les premières sont celles qui ont une période limitée, et qui, abandonnées à elles-mêmes, se terminent d'une manière fatale ou par la guérison; elles naissent sous l'influence d'impressions physiques, d'influences météorologiques ou telluriques, de miasmes spécifiques.

Les maladies chroniques attaquent l'organisme chacune à sa manière, et souvent par des invasions peu appréciables; par leur marche presque insensible, il se trouve tellement éloigné de l'état sain, que la force vitale n'est plus assez puissante pour leur résister; elles ont pour cause une infection miasmatique, dont on a jusqu'à ce jour admis comme types la psore, la syphilis et la sycose.

Ces trois principes indiqués comme sources des maladies chroniques et le silence gardé sur les causes prochaines caractérisent l'homœopathie. Les causes prochaines surtout ont été le motif d'une foule d'hypothèses si souvent détruites et renouvelées, sans que jamais on ait voulu convenir que la nature en fait un mystère impénétrable; au surplus il est facile d'apprécier ce qu'on a gagné à employer tant de siècles à de telles recherches.

En parcourant rapidement l'histoire de la médecine, depuis le temps où des familles vouées au sacerdoce exploitaient seules tout ce que le hasard ou l'expérience leur avait appris d'utile à la santé, il est facile de voir, dans cette foule de systèmes, vrais romans de la science, les efforts faits par des hommes de génie pour découvrir la cause des phénomènes de la vie, de la santé et des maladies; on les voit toujours tourner dans le même cercle. Ainsi depuis Empedocle, qui fonda son système sur les quatre élémens, le feu, l'air, la terre et l'eau, et Galien, qui proposa sa doctrine des tempéramens, chaud, froid, sec et humide, jusqu'à Baumes, qui expliqua les maladies par l'oxigène, l'hydrogène et le carbone, etc.; depuis Anaxagore, qui fut l'inventeur des maladies

biliaires, jusqu'à Stoll et ses disciples, qui y attachèrent une si grande importance; depuis Héraclite, qui considérait le feu comme le seul principe actif de la nature, jusqu'à Stahl, qui basa la science à peu près sur le même principe, on est obligé de convenir que ces théories, loin d'avoir contribué à la perfection de l'art, lui ont été plutôt nuisibles; l'art de guérir est le résultat de l'observation, il ne peut trouver des progrès que dans l'expérience.

Hippocrate eut la force de s'élever au dessus de la superstition et du grossier empirisme, de ramener la médecine sur la route de l'observation; ce grand peintre, lorsqu'il dit qu'il faut introduire la philosophie dans la médecine, entendait par *philosophie* la juste appréciation des faits, l'observation et l'expérience, et non les abstractions et les déductions scolastiques si peu convenables à une science naturelle; et lorsqu'il disait que la nature seule guérit les maladies, il faisait l'aveu explicite de l'existence d'une force médicatrice (Enormon), qu'on a plus tard nommée force vitale, irritabilité, action organique.

Les philosophes dogmatiques, qui vinrent ensuite, prétendirent que la spéculation devait précéder l'expérience, et qu'il fallait d'abord trouver par le raisonnement la loi primitive de la nature. Leur système était composé de la doctrine de Platon et d'Hippocrate, assemblage bizarre auquel on vit plus tard Vanhelmont et Stahl emprunter l'âme de Platon pour expliquer les maladies. Celui d'entre les dogmatiques qui marqua le plus par ses dissidences fut Érasistrate, qui admit deux *pneuma*; l'un, air vital qui aurait son siége dans le cœur, l'autre, air animal, était placé dans le cerveau; il inventa ce dualisme de la nature, qui a été reproduit dans les derniers temps, ayant pour base le carbone du cœur et l'azote du cerveau. Hérophile contribua beaucoup aussi à l'abandon de la marche simple d'Hippocrate, en voulant combattre par des médicamens composés les symptômes compliqués des maladies.

La secte des empiriques se forma des hommes éclairés qui, fatigués des explications arbitraires des dogmatiques, sentirent la nécessité de revenir à la méthode d'Hippocrate; ils placèrent avant tout les connaissances acquises par l'expérience; ils sentirent qu'ils ne devaient soumettre à l'observation que ce qui pouvait être perçu par les sens; procédant du connu à l'inconnu, le

raisonnement découlait de l'expérience, et jamais celle-ci du raisonnement. Mais la tendance vers les explications par des hypothèse et des idées préconçues les corrompit, l'abus qu'ils firent de l'expérience dans des essais quelquefois barbares et guidés par le hasard, ne tarda pas à les perdre et à flétrir leur nom; cependant, malgré tous les efforts du dogmatisme; les méthodes curatives dont l'utilité est constatée sont nées de l'empirisme.

Une autre secte, celle des méthodistes, repoussa les idées des dogmatiques et les erreurs des empiriques, et fonda sa doctrine sur la philosophie moléculaire, qui exprime tout par le mélange et la forme de la matière; d'après ce système, la nature ne guérit point, c'est le médecin qui change les proportions moléculaires: ce système a été reproduit dans ces derniers temps. D'après cette doctrine, on admettait trois états, le *strictum*, le *laxum*, le *rectum*. Elle a été renouvelée dans le siècle dernier par Brown.

Des sectes précédentes se composèrent celles des pneumatiques et des éclectiques; ces derniers choisirent ce qu'ils trouvèrent de bon dans les théories qui avaient précédé, en fondant leur choix sur l'expérience; c'était la seule route qui pouvait faire espérer des progrès; mais malheureusement elle n'occupe dans tous les systèmes qu'une place secondaire.

Galien, qui étouffa tous les germes de progrès par son immense savoir scolastique, admet dans le corps humain trois forces principales : la force vitale qu'il place dans le cœur, la force animale dans le cerveau, la force naturelle dans le foie; il reconnaît en outre comme forces particulières une force attractive, continue, changeante, et une autre expulsive, qui dominent les quatre élémens des anciens; il les fait accorder avec les quatre humeurs cardinales, le sang, la lymphe, la bile jaune et la bile noire: toutes ces subtilités extravagantes furent encore embellies des absurdités de la cabale.

Paracelse, qui présente l'image de toutes les folies humaines, eut cependant le pouvoir de discréditer la grossière pathologie humorale, de ramener quelques hommes éclairés à l'expérience et à l'éclectisme.

Vanhelmont, en changeant le nom d'Enormon en celui d'Archée, qu'il doua de la faculté d'envoyer, dans ses accès de méprise ou de colère, son ferment énigmatique à des parties qui ne doivent pas le recevoir, pour y produire des maladies, fonda la mé-

thode curative sur la néecssité de ramener l'Archée dans la bonne route, et de stimuler sa paresse, ou apaiser sa colère.

Sylvius, qui fit l'application de la chimie à la nature organisée, ne vit dans le corps humain qu'un laboratoire fourni d'acides et d'alaclis.

Enfin la philosophie de Descartes, de Newton, de Léibnitz, la découverte d'Harvey, donnèrent naissance au système mécanique; il n'était plus question que de connaître par la mesure ou le poids tous les changemens opérés dans l'organisme.

Il est pénible de penser qu'un laps de temps aussi long, que de si grands efforts n'aient été employés par tant d'hommes de génie qu'à enfanter des systèmes sans utilité, qui ont eu une influence et si grande et si triste, puisque, malgré leur inutilité, on voit encore des hommes célèbres se laisser entraîner aux rêveries hypothétiques; Boerhaave, qui au commencement du dernier siècle eût une si grande célébrité par sa pratique, ne put se garantir de l'entraînement à se former une théorie propre à expliquer les phénomènes de la vie; c'est un mélange de la pathologie humorale et des suppositions des iatromathématiciens; près de lui était Sydenham, le plus sage des médecins modernes, qui fit tant pour l'empirisme rationnel, et qui prit pour devise; *docet enim experientia et non ratio*. Brown et ceux qui adoptèrent la théorie de l'irritabilité ne firent que suivre les traces d'Hoffmann, qui prit aussi l'empirisme rationnel pour guide.

Le besoin de trouver les causes prochaines, d'expliquer les phénomènes de l'organisation animale, se réveille à l'époque où de si brillans travaux marquèrent les progrès de la chimie; on crut pouvoir la suivre à la trace; mais on ne fit point attention que, dégagée des idées confuses dans lesquelles elle s'était embarrassée avec ses élémens, elle était devenue tout expérimentale; au lieu de l'imiter, on lui emprunta des instrumens dont on fit une fausse application; on chercha dans l'oxigène la source de toute irritabilité, et de là on partit pour guérir les maladies en fournissant une plus grande quantité d'air vital, dans les maladies vaporeuses, par exemple, ou en la diminuant comme on crut le faire en enfermant les phthisiques dans les étables; on ne fit pas attention que c'est le principe de la vie qui s'empare de l'oxigène comme d'un aliment, et qu'il soit pur ou combiné, il ne dépasse pas la mesure de son besoin. Il en est qui prouvèrent

que toutes les fièvres sans exception avaient pour cause la diminution d'oxigène. Baumes fut de tous celui dont l'imagination active poussa le plus loin cette singulière explication. Si je vous ai dit quelques mots des différentes théories créées pour expliquer la nature vivante et toutes ses aberrations, je désire vous faire connaître la principale cause du peu de progrès qu'a faits l'art de guérir, en s'éloignant de l'observation et de la vraie expérience, celle qui, dégagée des produits d'une imagination à idée fixe, nous présente ce qui se trouve dans la nature, avec toute sa simplicité. Que fera auprès du lit du malade celui qui est plein de l'idée qu'il connaît les causes cachées, parce qu'il les a cherchées, quand celui qui a dans la mémoire le signalement de toutes les maladies qu'il a symétriquement placées dans un cadre, recule effrayé, lorsque la matière diffère du tableau qu'il s'en est formé, ou qu'elle diffère d'elle-même, comme cela arrive à chaque instant? C'est là que l'éclat dont la théorie vous avait ébloui se dissipe.

Si le fruit de l'expérience léguée par tant de médecins célèbres avait été celui d'une étude basée sur un fondement solide, comme cela eût été si, au lieu de généraliser, ils n'avaient vu que des individualités, cette richesse réelle serait d'un bien autre prix que celui qu'on attache à ces brillantes illusions.

Ce 22 septembre 1834.

SUR LE TRAITEMENT DU CROUP;

Par le Docteur GRIESSELICH.

En ouvrant les ouvrages de thérapeutique, on voit les médecins, fidèles aux anciens principes, se contredire sous le point de vue des moyens qu'on doit opposer au croup. Si l'homœopathie offre encore tant de lacunes dans la théorie, et partage à cet égard le sort de sa sœur aînée, du moins a-t-elle l'inappréciable avantage de procéder avec beaucoup plus d'assurance au choix des moyens qu'elle emploie, et cela précisément dans une maladie qui, de l'aveu des allopathes, immole des victimes en foule. On pourrait presque mettre le croup au nombre des maladies qui varient le moins dans leurs symptômes essentiels; sa marche est, en général,

assez constante, et dès qu'on l'a vu une fois, il est difficile de le méconnaître ensuite. L'ignorance seule peut le confondre avec la bronchite des enfans, accompagnée d'une toux analogue. L'asthme de Millar, que je n'ai point encore rencontré, est une forme de maladie plus équivoque, dans lequelle il me semble voir une sorte de croup affectant principalement le système nerveux. Quant au croup lui-même, les médecins systématiques l'ont rangé parmi les maladies dans lesquelles le système nerveux est primairement attaqué avec violence, classement dont la thérapeutique a tiré peu ou point de profit, comme de tant d'autres systèmes pathologiques.

Je vais retracer l'histoire des cas de croup qui se sont offerts à moi depuis environ une année. J'ai toujours été appelé dans les premières vingt-quatre heures; à cette époque on peut espérer de prompts secours, et les résultats des rem homœopathiques sont souvent prodigieux. Peut-être n'en serait-il plus de même à une époque plus avancée; mais toute autre méthode est dans le même cas, et d'ailleurs l'expérience aurait encore à prouver le fait. Il me paraît que le croup supporte des doses homœopathiques assez fortes, et qu'ici tout dépend de la réceptivité du sujet atteint.

Du reste je ne me souviens pas d'un seul cas où le croup, abandonné à lui-même, se soit terminé par la guérison, et où la nature ait triomphé seule. Cette maladie paraît exiger indispensablement les secours de l'art, que les médecins de toutes les écoles s'empressent aussi de prodiguer et souvent sans ménagement. On doit donc admettre que les médecins qui refusent toute action aux moyens homœopathiques seront au moins disposés à leur en accorder dans le croup, à moins qu'il n'aiment mieux refuser aux homœopathes le talent de reconnaître le croup, à quoi je n'ai rien à objecter, sinon que les cas dont on va lire l'histoire ressemblaient à ceux que j'ai vu traiter comme appartenant au croup, par des allopathes considérés.

La grippe régna avec force pendant le printemps de l'année 1833, et se prolongea jusqu'en été et en automne, sous diverses formes dépendantes de l'influence épidémique. Rien de surprenant que le croup se fût manifesté au milieu d'une telle prédominance d'irritabilité des organes de respiration ; cependant je n'en ai vu qu'un seul cas pendant l'épidémie de la grippe. Je fus appelé un soir auprès d'un enfant de deux ans, délicat et très-irritable, qui, peu de temps après avoir été couché, devint malade. En pas-

sant la porte, j'entendis déjà le fatal son croupal, la toux métallique et le bruit de scie en respirant. L'enfant était fort agité; il avait le visage très-rouge et une forte fièvre; la peau était chaude, la toux fréquente, avec le son caractéristique, et la respiration sifflante; mon journal ne fait pas mention de douleur au larynx, ce dont il est d'ailleurs assez difficile de s'assurer chez les petits enfans. C'était le premier cas de croup que j'eusse à traiter homœopathiquement; d'origine toute récente, il autorisait à porter un pronostic favorable. Je fis prendre toutes les deux heures une dose d'aconit X, puis quelques gouttes *spong.* X et *calcar. sulph.* 4; au bout de vingt-quatre heures, l'enfant était rétabli, le son croupal avait fait place à un son simplement catarrhal, et la sueur s'établit.

Au printemps de 1834, la grippe fut très-fréquente aussi. Il paraît qu'elle alla, chez quelques enfans, jusqu'à produire le croup. Un fort garçon, qui avait eu la grippe et qui toussait encore un peu, fut pris, quelque temps après s'être mis au lit, d'un accès de croup. Je fus appelé sur-le-champ, et je reconnus la maladie, mais sans en prévenir les parens, de peur de les alarmer; l'enfant était très-agité dans son lit. La toux, accompagnée de son croupal, était très-fréquente, et ne laissait que quelques secondes de repos; chaque secousse était précédée de bâillemens; la voix était peu rauque, la respiration fort accélérée : on n'entendait pas le bruit de scie, mais on voyait qu'elle se faisait difficilement. Je ne pus remarquer si l'enfant éprouvait de la douleur au larynx, parce qu'il ne restait pas un seul instant tranquille; visage très-rouge et gonflé, peignant l'anxiété. L'agitation ne me permit pas de sentir le pouls; mais l'accroissement de la température de la peau annonçait l'excitation vasculaire. Il y avait coryza, d'où je tirai un bon augure. Je donnai *acon.* VI, gtt. 3 dans six onces d'eau sucrée : j'en fis prendre de suite deux cuillerées à café, et prescrivis de continuer ainsi toutes les deux heures. Le lendemain matin, de bonne heure, j'appris que l'enfant s'était endormi peu après la première prise, et qu'il avait dormi trois à quatre heures tranquillement, sans tousser, qu'à son réveil il avait toussé avec le même son, mais qu'après avoir repris la potion il s'était rendormi; vers le matin, il avait encore eu de l'agitation et avait beaucoup renversé sa tête en arrière. Lorsque j'arrivai, la toux etait très-forte; elle avait encore le ton alarmant; par intervalles rares seu-

lement elle avait moins le caractère métallique et creux; mais, au total, l'enfant était plus calme, et la face moins rouge ; l'orage vasculaire paraissait calmé. Je donnai de suite *sulph.* IV, iij, dont j'attendis l'effet une demi-heure. Jamais je n'en ai vu de plus prompt : peu de temps s'était à peine écoulé, que la toux cessa, et le son métallique fit place au son catarrhal : la respiration était accélérée, la face de l'enfant redevenait à vue d'œil plus naturelle ; il demanda du lait, et au bout d'une demi-heure, il marchait dans la chambre, faible à la vérité, mais disposé à jouer. Dans la journée il toussa fort peu, la toux fut simple, et on ne remarqua en lui rien de maladif. Le soir, reparut un peu de toux âpre; c'est pourquoi je donnai encore une fois *hepar* IV, *ij* : depuis lors, l'enfant fut bien, à cela près d'un peu de toux. Crise par les sueurs.

Une fille de sept ans, scrofuleuse et bouffie, avait perdu son frère du croup à l'étranger. L'avant-veille, on lui avait retiré sa ceinture contre le choléra pour la première fois, et, vêtue légèrement, elle s'était exposée au vent. Le soir elle eut chaud et éprouva une toux âpre. On ne m'appela qu'au bout de vingt-quatre heures; la mère inquiète prévoyait le croup. Il n'y avait pas de fièvre; la voix était très-faible; la toux, rare d'ailleurs, offrait le son métallique; l'enfant se promenait encore, mais était morose (dix heures du soir), et se plaignait de douleur au larynx. Je donnai *hepar* IX, 5, et laissai *spong.* X, 5, à prendre au bout de quelques heures. Pendant la nuit la maladie se développa complétement sous la forme de croup, avec accès de suffocation, bruit de scie en respirant, grande agitation et insomnie. Le matin je trouvai tous les symptômes respiratoires portés à un haut degré ; le système vasculaire y prenait cependant peu de part. Je remarquai encore un bâillement très-fréquent, mais incomplet. Je donnai *acon.* VII, gtt. 3, dans six onces d'eau sucrée, à prendre par cuillerées toutes les deux heures. Pas de changement en mieux; au contraire, le soir, à cinq heures, la maladie était arrivée à un degré inquiétant. Je restai là une demi-heure, voyant le mal croître d'une manière sensible; grande anxiété, travail précipité de la cage pectorale, toux peu fréquente, mais toujours métallique, bruit de scie en respirant, visage gonflé, danger de suffocation. Que faire? donner le phosphore, d'après Meranzeller? mais j'avais entendu dire que ce moyen est resté quelquefois sans succès,

peut-être parce qu'on l'avait employé à dose trop faible. D'ailleurs je ne connaissais pas assez bien son effet en pareil cas. Je prescrivis un vomitif de tartre stibié et d'ipécacuanha, me rappelant que les allopathes ont naguère vanté ce procédé. A peine le vomitif eut-il commencé à agir, à faire évacuer beaucoup de mucosités gluantes, qu'il y eut de l'amélioration; l'effet fut aussi prompt ici que dans le cas précédent après l'*hepar* : la respiration devint visiblement plus libre, la toux plus facile, l'anxiété moindre; l'enfant lui-même dit se trouver mieux. Je donnai le calomélas après que le vomitif eut cessé d'agir. La nuit fut tranquille, la respiration uniforme et douce, la toux rare, mais toujours avec le son croupal. Le calomélas agit peu sur le tube intestinal, mais en deux jours l'action sur les glandes salivaires fut forte. La maladie était détruite, mais la toux ne devint grasse qu'au bout de quelques jours. A l'apparition seulement de la salivation se développa la réaction vasculaire, la sueur s'établit, et au bout de trois jours l'enfant était délivré de sa dangereuse affection. Mais, durant les semaines suivantes, il se manifesta d'autres symptômes mercuriaux; l'enfant devint plus bouffi, il fut long-temps tourmenté par la salivation, des ulcères dans la bouche, des éruptions; il ne se rétablit que long-temps après, par l'air des montagnes et les bains de soufre.

Assurément, le premier jour au soir, j'ai employé les médicamens à dose trop faible. J'aurais dû laisser agir plus long-temps le vomitif. Le calomélas, donné pendant un jour et demi, n'eut aucune influence favorable sur la maladie, et en déploya au contraire une fâcheuse. Je résolus donc, au prochain cas, d'employer l'émétique seul. L'occasion s'en offrit deux jours après.

Je fus appelé près d'un garçon de 10 ans, qui s'était exposé à un grand refroidissement. Avant d'entrer dans sa chambre, je discernai le bruit de scie et le son croupal. Depuis douze heures, on avait remarqué le commencement de la maladie pendant la nuit : je trouvai le visage rouge et bouffi, le regard ayant une expression particulière d'anxiété, la respiration accélérée, beaucoup de bâillemens incomplets; douleur au larynx en y touchant; peau chaude et sèche; pouls accéléré, sans être très-vite; le malade ne peut parler à haute voix. Je fis prendre toutes les demi-heures une cuillerée de dissolution d'un grain et demi d'émétique dans l'eau. La première cuillerée amena un vomissement de bile et de mucosités, qui fut aussitôt suivi d'améliora-

tion; au bout de six heures, la voix avait reparu, la respiration était libre, la toux encore la même; sueur. Je fis prendre une cuillerée à café toutes les trois heures. Le lendemain l'enfant se portait parfaitement bien.

Un garçon de deux ans, d'une santé parfaite, fut pris, vers minuit, d'une toux qui alarma ses parens; on ne m'appela cependant qu'au bout de dix-huit heures. Je trouvai le croup parfaitement développé, avec la toux croupale et le bruit de scie; forte fièvre, visage rouge, peu d'agitation cependant. Je donnai *acon.* VI, 5 gouttes, dans cinq cuillerées d'eau sucrée, prescrivant d'en faire prendre, pendant cinq heures, une cuillerée toutes les demi-heures, puis, toutes les deux heures, alternativement, *spong.* 3, gtt. j, et *hepar* (1, environ 1/6 de grain), et de chacune de ces deux substances, deux doses. Le lendemain matin, j'appris que l'enfant avait bien dormi pendant une heure; il dormait encore avec calme à ma visite; la respiration était libre, la toux moins sèche, au dire des parens; le pouls plus tranquille; beaucoup de soif et pas d'appétit. Je laissai encore deux doses des mêmes moyens. Le soir il reparut un peu plus de fièvre. Cependant la toux était plus facile, il n'y avait plus de symptômes inquiétans. Je donnai encore quelques poudres à prendre à de longs intervalles. Au bout de deux jours, l'enfant était bien portant.

J'avais déjà traité du croup un garçon fort robuste, à l'âge de dix-huit mois. L'accès avait paru au milieu de la nuit, et s'était montré alarmant. N'ayant point encore assez de confiance dans l'homœopathie, j'employai les sangsues et le calomélas, qui procurèrent la guérison. Il y a de cela deux années, pendant lesquelles l'enfant jouit d'une bonne santé. En 1834, durant l'été, reparut dans la nuit un nouvel accès de croup, semblable au précédent. Je donnai la dissolution d'émétique; il survint des vomissemens de mucosités; en vingt-quatre heures la maladie avait cessé, au milieu d'une crise par les sueurs.

Un garçon robuste fut pris la nuit du croup, et avec tant de violence, qu'il y avait menace de suffocation. A mon arrivée je distinguai de loin le bruit de scie et l'affreux son de la toux; visage rouge, fièvre; point de voix rauque; douleur au larynx. La dissolution d'émétique procura un prompt soulagement, et ici, comme dans tous les cas, je vis l'amélioration se prononcer dès que le vomissement survint.

J'aurais bien traité plusieurs de ces cas d'après les principes rigoureux de l'homœopathie ; mais je voulais connaître l'effet pur sur les malades du tartre stibié, qui jouit manifestement d'une grande efficacité dans le croup. Dans tous les cas où je n'en ai pas fait mention expresse, le médicament fut donné sans nulle addition, sans rien autre chose à l'intérieur ou à l'extérieur. Ici, il agit d'une manière analogue à ce qu'il opère dans la pleurésie et la pneumonie ; il exerce certainement une action spécifique sur le système nerveux des organes respiratoires. Le vomissement n'est que le plus haut degré de son action médicinale ; comme tel, c'est-à-dire comme évacuation, il n'influe pas sur la curation. Du reste, les essais de l'émétique sur l'homme sain ont démontré sa relation de spécificité avec le système nerveux de l'appareil respiratoire ; peut-être resterait-il encore à chercher si, dans certains cas, des doses insuffisantes pour faire vomir seraient efficaces dans le croup. Quoi qu'il en soit, ce qui guérit est bon : il vaut mieux que la théorie boite derrière un vivant que derrière un mort.

Le troisième cas m'a déterminé à ne plus employer de globules dans le croup. Car il n'est pas vrai que les dilutions inférieures déterminent aussi souvent qu'on le dit des aggravations médicinales. J'ai reconnu en outre qu'avec le temps les globules s'altèrent et n'ont plus aucun effet. Quand il s'agit de la vie des hommes, il faut secouer tous les préjugés et suivre la route la plus sûre.

J'ajouterai que je regarde les sept cas dont je viens de parler comme de véritables croups, et non comme des bronchites. Chaque fois que j'avais quitté mes malades, je ne manquais pas de relire les meilleurs ouvrages sur le croup, pour m'en bien retracer tous les phénomènes. Qu'on m'accuse pour cela de pédantisme ou de manque de mémoire, peu m'importe ; je cherche à m'assurer parfaitement toutes les fois qu'il y a possibilité d'erreur. Quand je serai appelé près d'un enfant qui a la fièvre, avec toux ayant le son croupal, respiration très-anxieuse et produisant un bruit de scie, grande agitation, renversement de la tête en arrière, douleur au larynx, enfin le plus souvent manifestation soudaine et pendant la nuit de la maladie, je me croirai en droit d'admettre l'existence du croup.

OBSERVATIONS PRATIQUES;

Par le Docteur WIDENHORN.

§ Ier. Asthme. — Femme d'un tempérament vénoso-lymphatique, et d'une constitution athlétique, atteinte d'asthme depuis quatre ans et demi. Le 7 septembre dernier, elle fut prise d'un violent accès de suffocation. En arrivant près d'elle, je trouvai les portes et les croisées ouvertes. La malade était assise dans son lit, la figure d'un bleu foncé et happant l'air de toutes ses forces. Le danger était imminent, et réclamait les plus prompts secours; car l'afflux du sang vers la tête déterminait la stupeur. Face d'un bleu noirâtre, yeux proéminens, froid par tout le corps, pouls à peine sensible, respiration très-courte, impossibilité de prononcer un seul mot. Le mari m'apprit qu'elle était depuis trois heures dans cet état, et qu'au début elle s'était plainte de quelques douleurs lancinantes dans la poitrine. Je fus prié instamment de pratiquer une saignée, cette opération, disait-on, ayant procuré chaque fois du soulagement : je la rejetai en disant que si l'on voulait employer un traitement allopathique, j'allais me retirer, attendu que je ne soumettais jamais mes malades qu'à la méthode homœopathique. J'avais déjà gagné la confiance de la maison, en y débarrassant un enfant d'un accès dangereux de croup: on me laissa donc faire.

Je donnai toutes les demi-heures une goutte de la sixième dilution d'aconit pendant deux heures, sans résultat bien prononcé : les accidens diminuèrent bien, mais on n'aurait cependant pas pu dire que le médicament agissait d'une manière convenable. Du reste, je ne l'avais pas administré dans la vue de combattre la maladie principale, mais seulement afin de déprimer l'action du système artériel, qui était réellement exaltée. C'est pourquoi, au bout de deux heures, je donnai *sambucus*, 10e dilution, toutes les heures une goutte dans un verre d'eau. Après la seconde dose, la malade s'endormit; au bout de cinq heures, elle s'éveilla complétement débarrassée de ses souffrances.

Comme le sureau n'a qu'une très-courte action, j'en prescrivis encore deux doses le lendemain matin, quoique la malade ne se plaignît de rien; trois jours après je lui fis prendre *hep. sulph.* X, iij,

afin de détruire l'affection du système veineux, et de couper ainsi la racine du mal. A dater de ce moment la femme jouit d'une santé parfaite, dont elle était privée depuis quatre ans et demi.

ASTHME. — Un homme de constitution artério-veineuse, préalablement affecté d'hémoptysie, fut atteint en outre d'un asthme humide, qu'il traîna pendant six années. Le 5 novembre il vint me trouver pour se soumettre au traitement homœopathique. Je crois inutile de reproduire les résultats de mon examen, chacun connaissant les symptômes qui s'observent chez un asthmatique.

Je fis prendre *hepar sulph.* 12, gtt. j, et *sambuc.* 6, gtt. j, chacun dans un gros d'alcool, et alternativement, à la dose d'une goutte, prescrivant de continuer pendant à peu près huit jours. Quinze jours se passèrent sans que le malade revînt; je le croyais dégoûté du traitement, lorsqu'il se présenta, m'assurant qu'il était parfaitement guéri. Pendant dix jours, il avait pris chaque jour une dose des deux médicamens.

EPILEPSIE. — Un homme de 32 ans, fortement constitué et de tempérament vénoso-artériel, était atteint, depuis sa douzième année, d'une épilepsie causée par la frayeur. Les accès ne revenaient que tous les huit jours, mais régulièrement et à l'improviste. Le malade tombait de son haut, et pendant la durée de l'accès faisait peu de ces mouvemens qu'il est si ordinaire aux épileptiques d'exécuter ; il restait tranquille, ayant l'écume à la bouche, la face bleue et bouffie : du reste, on l'aurait cru endormi. Toutes ses fonctions étaient, disait-il, régulières. Comme alors je débutais dans l'homœopathie, j'avais les médicamens peu présens à la mémoire; aussi remis-je au lendemain à lui en prescrire, afin d'avoir le temps de réfléchir. Le 12 mai, je donnai *agar.* X, iij, en prescrivant au malade de revenir au bout de huit jours, attendu qu'un accès avait reparu précisément dans cet intervalle. Il revint en effet, se plaignant de *se sentir toujours comme ivre*, d'éprouver une grande propension au sommeil, et d'avoir de la répugnance à soutenir une conversation. Du reste, il ajouta que, cette fois, l'accès n'avait pas paru. Jugeant que l'agaric était encore en pleine action, j'attendis huit jours avant de lui rien donner; au bout de huit jours, le 28 mai, il revint gai et dispos, disant que tous les accidens dont il s'était plaint la dernière fois avaient disparu, et que durant la quinzaine il n'avait éprouvé aucun accès d'épilepsie. Je lui fis prendre une seconde dose d'*agaric* X, iij. Il revint

le 13 juin; à cette époque, quatre accès avaient manqué, et le malade m'assura n'avoir rien senti pendant ce laps de temps. Je le congédiai alors en lui recommandant de venir me trouver de suite, s'il éprouvait quelque chose de nouveau. Deux années se sont écoulées depuis lors, et aucun accès n'a reparu.

Dans deux autres cas, j'ai guéri l'épilepsie avec *tabacum*, qui me paraît être presque spécifique contre elle, surtout chez les sujets d'un tempérament artério-veineux.

§ II. *Traits fondamentaux de la constitution du corps humain et caractère des médicamens.* — Il est d'une haute importance de pouvoir bien apprécier le tempérament, la constitution et l'individualité chez chaque malade. Tout médecin doit approfondir cette étude, puisque le choix exact des médicamens en dépend. Les anciens s'étaient déjà beaucoup occupés des tempéramens, et la division qu'ils ont établie n'était pas dénuée de fondement. Le tempérament se prononce, en effet, pendant la vie, par la prédominance de l'une ou l'autre des modifications suivantes de l'activité vasculo-nerveuse.

1° *Vie vasculaire artério-lymphatique*, correspondant au *tempérament sanguin*; prédominance de l'activité du système vasculo-nerveux artério-lymphatique.

2° *Vie vasculaire-vénoso artérielle*, correspondant au tempérament dit *hépatique*; prédominance de l'activité du système vasculo-nerveux vénoso-artériel.

3° *Vie vasculaire lymphatico-veineuse*, correspondant au tempérament *phlegmatique*; prédominance d'activité du système vasculo-nerveux lymphatico-veineux.

4° *Vie vasculaire artério-veineuse*, correspondant au tempérament *colérique*; prédominance de l'activité des artères et des veines.

5° *Vie vasculaire vénoso-lymphatique*, correspondant au tempérament *mélancolique*.

6° *Vie vasculaire lymphatico-artérielle*, correspondant au tempérament de l'enfance.

Il n'existe pas d'autres tempéramens, constitutions ou individualités que ces six-là, puisque le tempérament ne peut s'exprimer que dans la vie vasculaire. Les modifications dépendent d'influences extérieures, telles que génération, climat, éducation, nourriture, etc.; car, suivant qu'une stimulation porte plus ou

moins long-temps sur telle ou telle partie du système nerveux de la vie végétative (ou organique), la vie vasculaire correspondante devient ensuite prédominante; quant à l'exercice, il opère le perfectionnement des organes, des systèmes et des fonctions.

Les médicamens peu nombreux dont jusqu'à présent on peut assigner avec précision les caractères sont :

Les médicamens qui agissent sur le système artériel : *aconit*, *nux*, *arnica* (sur les terminaisons des vaisseaux dits absorbans).

Sur le système veineux : *sulphur*, *pulsatilla*, *sepia*.

Sur le système lymphatique : *lycopod.*, *iod.*, *badegaga* (spécifique dans les scrofules), *calcar.*

Quant aux médicamens qui agissent plus ou moins sur les tempéramens mixtes, je citerai :

Sur le vénoso-lymphatique : *merc.*, *hepar*, *bryon.*, *sep.*

Sur le vénoso-artériel : *pulsat.*, *sulph.*, *silic.*, *lach.*, *ars.*

Sur l'artério-veineux : *nux*, *phosph.*, *ac. phosph.*, *bryon.*, *rhus*, *ars.*

Sur le lymphatique : *calcar.*, *badigaga*, *merc.*

Ce sont là de simples indications, que je soumets à l'examen des homœopathes; car je les crois très-propres à diminuer les difficultés de la pratique, en les combinant avec l'étude des constitutions.

§ III. *Symptômes du lapathum acutum* (*radix patientiæ.*)

Tête. — Mal de tête au vertex.

Céphalalgie pressive, le matin. Il semble que la tête se gonfle.

Céphalalgie au sommet de la tête, *comme après l'ivresse.*

Céphalalgie tensive.

Nez. — *Mouchement de sang* et *saignement de nez.*

Poitrine. — Gêne au creux de l'estomac, avec défaut d'appétit et pesanteur d'estomac.

Hypochondres.—Sentiment de distension dans l'hypochondre gauche.

Extension et pression, surtout le matin, avec production et émission de vents.

Tiraillemens dans l'hypochondre gauche.

Reins. — *Mal de reins pendant cinq jours, avec pression de dehors en dedans.*

Membres. — *Lassitude, brisure dans tous les membres.*

Froid excessif aux pieds, à l'intérieur comme à l'extérieur, tellement qu'il est presque impossible de les échauffer.

Parties génitales. — FLUX LEUCORRHOIQUE pendant cinq jours, très-abondant, épais, blanchâtre, *avec constriction et efforts expulsifs de haut en bas dans la matrice, et maux de reins.— Sentiment de faiblesse dans les parties génitales internes.*

Moral. — Tristesse et morosité alternant avec la gaîté.

Ce médicament est un véritable spécifique contre la leucorrhée qui n'a point une origine syphilitique.

§ IV. *Un mot sur la brochure* de Sylvain Eymard intitulée *Un mot sur la bêtise du siècle ou le charlatanisme homœopathique.* Grenoble, 1834, in-8°. — Le nombre des écrits pleins de fiel et d'ignorance du sujet qu'ont fait paraître les médecins allopathes est si grand, qu'on aurait pu croire enfin cette carrière fermée, et les adversaires de l'homœopathie fatigués de déclamer devant un public qui ne les écoute pas. Mais, aveugles pour tout ce qui se passe autour d'eux, ils n'en continuent pas moins de vouloir tourner en ridicule des vérités que leur esprit étroit ne peut saisir sur-le-champ. Pour eux l'homœopathie est une *absurdité*, et ceux qui s'en occupent sont des *charlatans*. M. Eymard s'est cru appelé aussi à examiner la nouvelle doctrine, et il a voulu mettre le public dans la confidence des hautes réflexions que son génie lui a suggérées. Ce brave champion de la vieille école ne trouve rien de bon dans la doctrine de Hahnemann; il la déclare même *absurde*; c'est pour lui, dans son style élégant et noble, une *bêtise*. Voyons pourquoi elle lui déplaît tant.

1° Il trouve que le principe de l'homœopathie a une origine *singulière*; il ne conçoit pas que de l'examen des médicamens sur l'homme sain, on puisse tirer des conclusions applicables à la pratique.

2° Il est choqué de ce que Hahnemann n'admet point de changemens matériels et chimiques dans les maladies, et les fait toutes provenir d'un dérangement dynamique. Ainsi, dit-il, il n'y a plus d'irritation, plus d'inflammation, plus de lésions organiques.

Il paraîtrait donc que, suivant M. Eymard, toutes les maladies reposent sur des changemens chimiques et matériels, mais il ne dit pas si c'est *une combinaison de soufre ou de phosphore* qui constitue leur produit. Sylvius et Willis aussi expliquaient chimi-

quement les maladies au dix-septième siècle; Reil et Baumes au dix-huitième. Continuez donc, brave et digne champion! La route est largement tracée devant vous.

3° M. Eymard dit que l'homœopathie est une ressource pour les médecins pauvres de mémoire, attendu qu'il suffit d'adresser deux questions au malade et à celui-ci de répondre, *je suis malade, je souffre*. Probablement il a éprouvé quelque accès de vertige en lisant la longue liste de questions dressée par Hahnemann, puisqu'il ne peut se souvenir que des deux premières.

4° Mais son principal argument, il le tire de ses propres expériences. Il en a fait sur deux *oiseaux*, un *chien*, une *poule* et un *cheval*. Pendant cinq jours, il donna toutes les dilutions possibles à ces animaux; nul d'entre eux ne lui offrit aucun symptôme de maladie! Furieux du résultat d'expériences si ingénieusement, si habilement faites, il déclare l'homœopathie une *bêtise* et les homœopathes des *charlatans*. Enfin, rassemblant toutes ses forces, il s'écrie que le saint-simonisme est tué, et que bientôt la république et l'homœopathie seront foulées aux pieds! *finis coronat opus*. Nous terminerons en disant à M. Eymard: *si tacuisses, prudens mansisses*.

OBSERVATIONS TIRÉES DE LA PRATIQUE HOMŒOPATHIQUE;

Par le Docteur KNORRE.

IPÉCACUANHA.—1° Dans le *vomissement*, quand il se présente, non comme symptôme d'autres maladies, mais comme affection dynamique dépendante des nerfs de l'estomac. Ce cas a lieu fréquemment chez les enfans, où il suffit de la moindre irritation de l'estomac par des alimens ou des boissons pour les déterminer sur-le-champ à vomir.

2° Dans le *vomissement des femmes enceintes*.

3° Dans la *diarrhée séreuse* chez les enfans, accompagnée de vomissemens d'un mucus blanc ou vert, avec douleurs tiraillantes et sécantes dans le ventre, que les enfans annoncent par leur agitation continuelle et leurs cris.

4° Dans la *toux sèche, spasmodique, fatigante*, excitée par un chatouillement continuel au larynx, après un coryza, et dégénérant plus tard en toux grasse.

Lycopodium. — 1° Dans la *teigne des enfans*. Un grand nombre de faits me portent à déclarer que le lycopode est le principal moyen contre cette maladie; j'ai remarqué en général qu'on ne doit le donner qu'à de hautes dilutions. Je n'ai donné aux petits enfans que tous les huit jours, une ou deux fois, *lycop.* X, gtt. j; de plus âgés prenaient la même dose tous les jours ou tous les trois jours. Ordinairement la teigne était guérie en trois ou quatre semaines; j'ai employé ce moyen dans beaucoup de cas. Tableau de la maladie: l'occiput entier et le sinciput par places étaient la plupart du temps couverts d'une croûte épaisse et cohérente, qui tantôt faisait masse avec les cheveux, tantôt était poreuse et logeait beaucoup de vermine dans ses creux, ce qui portait les enfans à se gratter sans cesse; par cette action, ou spontanément, il suintait sous les croûtes, pendant le jour et surtout pendant la nuit, une grande quantité de liquide, tantôt séreux et sanguinolent, tantôt puriforme, qui coulait sur la nuque et le dos. En même temps gonflement des glandes de la nuque et du cou, et odeur insupportable; face pâle, air malade; visage parsemé de petits boutons rouges, pleins de pus au sommet; suintement et croûtes derrière les oreilles; parfois des croûtes épaisses sur tout le pavillon, écoulement de pus par l'oreille.

2° Dans les *croûtes de lait*. Le *lycop.* X, en dilution, a été très-utile.

3° Dans les *affections venteuses*. Dans un cas de ce genre, le lycopode agit avec une promptitude merveilleuse. Une jeune femme avait éprouvé pendant plusieurs semaines les accidens suivans; aussitôt après avoir pris en petite quantité des alimens faciles à digérer, pression continuelle à l'estomac, plénitude gênante et tension à l'épigastre, creux de l'estomac très-sensible et douloureux au toucher, plénitude et ballonnement continuel du bas-ventre, avec pression dedans, causés par un développement excessif de vents; l'émission de vents inodores ne diminuait la tension que pour un laps de temps fort court; selles rares, peu abondantes, dures. Le soir, *lycopod.* X, gtt. j. Dès le lendemain, le mal avait disparu, sans laisser de traces.

4° Dans la *gravelle*. Chez un homme de moyen âge, qui depuis long-temps rendait des graviers, à des intervalles réguliers, avec plus ou moins d'accidens, tels que douleurs dans les reins et l'uretère gauche, émission de l'urine douloureuse, peu abon-

dante, souvent par gouttes seulement, soda provoqué de suite par la bière, le vin et les alimens fermentés, production abondante de mucosités dans la gorge, affections hémorrhoïdales, et petites dartres pruriteuses aux mains, le lycopode fit cesser la maladie des reins et la production des graviers; il s'établit en place un flux hémorrhoïdal mensuel abondant.

5° Dans les *ulcères anciens aux jambes.* — Une femme du peuple, âgée de 40 ans, avait eu long-temps des douleurs rhumatismales par tout le corps, et surtout dans les jambes, lorsqu'il survint une inflammation érysipélateuse de ces dernières, qui bientôt après se couvrirent d'ulcères. Ceux-ci grandirent et empirèrent peu à peu, de sorte qu'au bout de neuf mois je constatai l'état suivant : la jambe gauche était parsemée d'une multitude d'ulcérations; les deux plus grandes se trouvaient à son côté antérieur; celle du haut, plus large que toutes les autres, occupait le milieu de la jambe : elle avait quatre à cinq pouces de diamètre et une forme ronde; l'inférieure, voisine de l'articulation du pied, était arrondie, oblongue et large d'un pouce dans un sens, de deux dans l'autre. Au côté externe de la jambe, vers le mollet, deux ulcères; au côté interne, trois; au côté postérieur, près du jarret, un; tous ayant un pouce à dix-huit lignes de diamètre et ronds. On voyait, en outre, une multitude de petits ulcères répandus sur la jambe. Tous ces ulcères étaient plats, et ne pénétraient pas jusqu'aux muscles. Ils avaient les bords rouges, durs, luisans, renversés et violemment pruriteux le soir; le fond était d'un jaune sale, verdâtre, bleuâtre, d'un rouge pâle; suppuration copieuse, séreuse, ichoreuse, extrêmement fétide, moins abondante et jaunâtre quand la jambe restait tranquille : les alentours des ulcères livides, durs, chauds, douloureux : la jambe entière et le pied très-gonflés, durs, luisans, rouges, enflammés, conservant l'impression du doigt. Douleurs tantôt tiraillantes, tantôt lancinantes, comme si l'on eût donné des coups de couteau à travers le pied, et arrachant alors des cris à la malade; endolorissement continuel, insupportable dans les temps froids, pluvieux, orageux, surtout à la partie inférieure de la jambe. Au côté antérieur de la jambe droite, sur le tibia, deux ulcères couverts de croûtes d'un brun noirâtre, sous lesquelles perçait un pus tantôt jaune et tantôt sanguinolent; les alentours bleus, luisans, couverts de quelques croûtes; la jambe non

gonflée. Il y avait aussi un ulcère croûteux à la face postérieure de l'avant-bras droit, près du coude. D'abord, doses répétées de *lycop.* V, gtt. j; plus tard, *lycop.* X, gtt. j. Malgré quelques écarts de régime et le peu de ménagement des jambes, tous les ulcères disparurent cependant en deux mois, à l'exception du plus grand de la jambe gauche, qui néanmoins, diminué de moitié, n'avait plus que deux pouces de diamètre. Les cicatrices étaient lisses et de bon aspect. Deux mois après, l'ulcère restant, réduit de beaucoup, se cicatrisa de lui-même, et sans que je donnasse davantage de lycopode. Pendant la guérison, le tour des ulcères et la peau saine du pied causèrent les plus vives démangeaisons. A l'extérieur on n'employa que la propreté et des fomentations d'eau tiède.

6° *Furoncles à l'aisselle*, avec dartres humides, croûteuses, pruriteuses, et gonflement des glandes axillaires. Les furoncles suppurent fort long-temps, et à peine l'un est-il guéri, que d'autres reviennent sur-le-champ; doses répétées de *lycop.* X.

Magnesia muriatica. — *Ozène.* Une jeune fille de dix-huit ans avait chaque hiver, du plus loin qu'elle pût se souvenir, une éruption humide aux deux lèvres; sur un fond enflammé et pruriteux, s'élevaient de petits boutons pleins de sérosité, qui crevaient, et dont le contenu se desséchait en croûtes, ou qui laissaient des plaies suintantes. Les lèvres étaient ainsi alternativement sèches et humides jusqu'au printemps, époque à laquelle l'exanthème disparaissait peu à peu. Au commencement du dernier hiver, au lieu de l'éruption momentanée, apparurent les symptômes suivans: excoriation de l'intérieur du nez, surtout de la face interne des ailes et de la cloison, écoulement de mucosités limpides et âcres, rougeur et dénudation de la lèvre supérieure, obstruction des narines, impossibilité de respirer par le nez, douleur cuisante et brûlante, augmentant par l'éternument, le contact et l'action de se moucher; gonflement, dureté, rougeur et chaleur, surtout de la partie inférieure du nez, plus considérables le matin que le soir; pâleur de la face, teint jaunâtre. Après *magnes. mur.* 4 gtt. 1/2, cette affection disparut complétement en quelques semaines; elle n'a plus reparu depuis.

Mercurius oxydulatus niger et cinereus. — 1° Dans la syphilis. Cette maladie paraît exiger pour sa guérison les dilutions inférieures du mercure, par exemple 1, 2 ou 3, à doses plus ou

moins rapprochées, suivant les circonstances. Cependant l'emploi des hautes dilutions n'est pas la seule cause qui fait qu'on échoue dans certains cas.

Quand un sujet atteint de la syphilis a été traité allopathiquement, l'emploi homœopathique du mercure parvient rarement, ou jamais, à le guérir, parce qu'alors il s'agit presque toujours d'une maladie mercurielle. Dans la plupart de ces cas, je me suis bien trouvé du soufre, du foie de soufre calcaire et de l'or. Toutes les fois donc qu'on est dans le doute à l'égard du diagnostic, on fait bien de commencer par les sulfureux. La difficulté de distinguer la syphilis de la maladie mercurielle a lieu alors bien plus souvent qu'on ne le pourrait croire; car, presque jamais, un vénérien qui a pris des doses élevées de mercure n'offre des symptômes aussi prononcés et aussi nombreux d'hydrargyrose qu'on devrait s'y attendre; c'est pourquoi il arrive fréquemment que, même après avoir étudié avec grand soin le caractère des ulcères et des autres symptômes, on continue à le croire malade de la syphilis, et cependant le mercure empire visiblement son état, tandis que le foie de soufre calcaire, ou l'or, amène la guérison. Il paraît qu'un emploi très-prolongé de préparations hydrargyriques variées est nécessaire pour que la maladie mercurielle devienne bien prononcée et incurable. La vérité de la loi homœopathique ne se prononce presque nulle part plus ouvertement que dans la syphilis et l'hydrargyrose.

Quand un malade a pris des doses répétées de dilutions inférieures du mercure, qu'en conséquence il a été traité homœopathiquement, le cas analogue arrive assez souvent, mais beaucoup plus léger, et ne constituant qu'une aggravation homœopathique difficile à reconnaître. Dans les ulcères syphilitiques qui ne sont compliqués ni de cachexie mercurielle, ni de psore, on voit souvent une ou quelques doses de mercure procurer un commencement de guérison; mais celle-ci s'arrête ensuite; on donne alors des doses plus faibles; cependant rien ne change pendant long-temps, jusqu'à ce que, tout à coup, au lieu d'amélioration, c'est une aggravation qui se déclare, les chancres s'élargissent, la suppuration augmente, il survient des douleurs, etc. Malgré cette apparence de recrudescence de la syphilis, qu'on suspende l'emploi du mercure, et la guérison a lieu avec une promptitude surprenante.

Souvent aussi on rencontre des formes de psore qui ressemblent étonnemment à la syphilis, sans dépendre d'elle. Ici le mercure n'est bon à rien. On retire de l'utilité de *calcar. sulph.*, *salsap.*, *ac. nitr.*

2° Dans la *dysenterie*. Le mercure est un des principaux moyens, et il m'a rendu de grands services dans deux épidémies, l'une pendant l'été, l'autre durant l'automne. La maladie était presque toujours une dysenterie simple, débutant par frisson et froid, tantôt mêlés de chaleur, tantôt y succédant, avec douleurs dans le ventre et déjections aqueuses comme dans la diarrhée ordinaire. Mais bientôt la fièvre continuait ou augmentait, avec froid, chaleur, soif, mal de tête, abattement général, et les déjections prenaient le caractère dysentérique. Au milieu de tranchées très-vives, et ne laissant entre elles que de courts intervalles, avec violent ténesme, douleur et chaleur brûlante, il sortait de petites quantités de mucus sanguinolent, ressemblant souvent à des lambeaux de chair. Langue plus ou moins chargée et sèche, défaut d'appétit, tiraillemens dans les membres. Dans beaucoup de cas, surtout chez les nourrissons et les enfans plus âgés, les déjections muqueuses rouges étaient accompagnées de masses d'un mucus vert foncé; elles avaient lieu plus ou moins fréquemment, de quart en quart d'heure, jusqu'à toutes les heures; ensuite, et dans les intervalles, le ténesme et l'ardeur à l'anus persistaient. Beaucoup de malades n'eurent besoin que d'une seule dose de *mercur.* (*pulv.* 3, g. 174 — 172 — 1). Chez d'autres, il en fallut plusieurs. Chez les enfans même, les hautes dilutions se montrèrent insuffisantes; *merc.* 3 et 2 étaient préférables. Quelquefois j'ai employé aussi, chez les petits enfans, le calomélas broyé.

3° *Fièvre nerveuse.* — Le mercure s'est montré utile en présence des symptômes suivans : vertiges, tête entreprise, impossibilité de penser, céphalalgie pressive violente, surtout au front et au vertex, bourdonnemens d'oreilles, langue chargée, jaune, goût amer et putride, nausées, vomissemens muqueux et amers, grande sensibilité et endolorissement au creux de l'estomac, chaleur brûlante à la peau du ventre, selles diarrhéiques jaunâtres. Ou goût putride, amer, la langue étant nette, grande sensibilité au creux de l'estomac, douleur à la région hépatique, avec gonflement, et augmentant par la pression de la main, constipation. Après *merc. sol.* V, deux doses, quelques selles critiques bilieuses.

Ou symptômes gastriques légers, point de selles, douleurs insupportables à l'épigastre, surtout la nuit, avec agitation, anxiété, jecticulation, insomnie complète et parfois délire.

4° *Aphthes des enfans.* C'est une maladie assez fréquente, qu'on observe surtout chez les enfans de deux à sept ans. Elle n'a de rapport ni avec le muguet ni avec le stomacace; cependant on trouve quelquefois le muguet confondu avec les aphthes. Il ne se rencontre guère que dans les hospices; il est rare dans la pratique privée, et n'affecte presque exclusivement que les enfans à la mamelle; tandis que les aphthes sont communs dans la pratique particulière, et attaquent ordinairement les enfans plus âgés. Le muguet apparaît après une légère rougeur de la membrane buccale, sous la forme de petits points blancs, qui ne tardent pas à confluer en larges taches blanches, ou en un enduit général, semblable à du lait caillé, qu'interrompent de distance en distance des places très-rouges. Ces points, ces taches, ces enduits membraniformes surviennent à la langue, aux lèvres, aux joues, aux gencives, au palais, au voile palatin. Dans une pratique de dix années, je n'ai rencontré le muguet que quelquefois. *Borax* s'est montré spécifique contre lui.

Quant aux aphthes, après quelques jours de légers mouvemens fébriles, avec symptômes tantôt de catarrhe et tantôt d'affection gastrique, on voit paraître, sur la membrane muqueuse rougie de la bouche, le plus souvent au bord de la langue, aux joues, aux lèvres, parfois aussi aux coins de la bouche, aux gencives, au voile palatin, de petites ampoules rondes, blanches, isolées, qui ne tardent pas à crever, faisant place à des ulcères plats, plus ou moins étendus, à bord rouge, à fond blanchâtre ou jaunâtre. Ces ulcères causent de la douleur et de l'ardeur; il saignent souvent, gênent la succion, la mastication et la déglutition. En même temps, il y a pâleur de la face, bouffissure des joues, enflure des lèvres, gonflement des glandes sous-maxillaires et parfois des parotides, accroissement de la sécrétion salivaire, fétidité de l'haleine semblable à celle que détermine le mercure, épais enduit blanc sur la langue, tantôt constipation et tantôt diarrhée, avec excoriation de l'anus, urine épaisse et trouble; toux sèche d'irritation, grande agitation, faiblesse, insomnie, amaigrissement. *Merc. pulv.* 3, gr. j, en une ou tout au plus deux doses, s'est toujours montré spé-

cifique. Ordinairement il fait disparaître la maladie entière en quelques jours.

5° *Gonflemens inflammatoires des glandes* chez les enfans.

Une petite fille de 12 ans, d'ailleurs bien portante, avait depuis plusieurs jours une inflammation de la glande sous-maxillaire gauche et des parties molles d'alentour. La tumeur, volumineuse, dure, uniforme, lisse, luisante, livide, s'étendait du menton à l'oreille, et du milieu de la joue jusqu'au cou. On y distinguait avec peine la glande tuméfiée, dont le volume égalait cependant à peu près celui d'un œuf de pigeon. La malade ne pouvait ouvrir la bouche qu'avec peine et douleur ; salivation, douleurs pulsatives, lancinantes dans la tumeur, fièvre légère. Un grain de *merc. solub. trit.* 12 fut bientôt suivi d'un fourmillement continuel dans la tumeur, et d'une exaspération de la douleur, qui dura plusieurs heures. Au bout de dix jours, il ne restait plus aucune trace de tuméfaction.

Chez d'autres sujets, gonflement dur, rénitent, de la glande sous-maxillaire droite, arrivant jusqu'au volume d'un petit œuf de poule, sans affection apparente de la peau ni du tissu cellulaire ; la glande peu douloureuse et chaude était mobile sous la peau. Après *mercur.*, la résolution se fit peu attendre ; il survint un exanthème humide à la tête et une diarrhée qui dura plusieurs jours.

Une femme psorique, de moyen âge, avait long-temps souffert, après sa dernière couche, d'une inflammation et d'une suppuration des glandes des deux seins. A la suite d'une frayeur, elle accoucha de nouveau, quelques semaines avant terme. Peu de jours après, au milieu de symptômes fébriles, il survint une douleur tiraillante, avec tension dans le sein gauche. Vers le soir, les douleurs éprouvèrent une exacerbation, et après qu'elles eurent acquis, vers minuit, leur plus haut degré de violence, il s'établit un frisson violent et prolongé, suivi d'une chaleur modérée, pendant laquelle les douleurs redescendirent peu à peu jusqu'à leur degré ordinaire. En même temps, dureté médiocre, enflure, grande sensibilité au toucher et endolorissement de quelques points du sein, avec des tachés rougeâtres à la surface ; tiraillemens dans la tête, la moitié droite de la figure, les dents, les extrémités supérieures et inférieures, les genoux surtout ; insom-

nie, grande faiblesse, surtout le matin, et irritabilité telle que le moindre bruit fait tomber la malade comme en syncope : douleurs dans la tête, bourdonnemens d'oreilles, tremblement par tout le corps, dans les genoux principalement, et obligation de se coucher ; après *merc. oxyd. ciner.* V, gtt. j (trois doses en trois jours), l'amélioration eut lieu promptement.

Dans l'inflammation des parotides on ne doit prescrire qu'une ou tout au plus deux doses des hautes dilutions, par exemple *merc. solub.* V, gtt. j.

6° *Ophthalmie rhumatismale*, avec ulcères de la cornée. Depuis plusieurs semaines, chez une femme valétudinaire et psorique ; sclérotique et conjonctive de l'œil droit enflammées ; la couleur rosée de la première perce à travers la seconde, qui consiste en un épais réseau de vaisseaux sanguins, qu'on peut faire mouvoir à droite et à gauche ; sur la cornée transparente, un ulcère de la grandeur d'un grain de moutarde, entouré d'un rebord large, grisâtre, opaque ; douleurs tiraillantes, térébrantes dans l'œil et ses alentours, surtout dans l'os frontal, avec exacerbations le soir et pendant la nuit. Quand la douleur cesse, frisson par tout le corps, larmoiement des yeux, photophobie, aversion surtout pour la lumière artificielle, vue comme voilée par un nuage, tiraillement dans l'oreille et les dents du côté droit. Pendant six jours de suite *merc. sol. gr.* 1/12 ; disparition complète de l'inflammation et cicatrisation de l'ulcère de la cornée, dans l'espace de quinze jours.

7° *Ulcères de la langue*. Au bout de la langue, vis à vis de la troisième dent molaire droite, ulcère de la grandeur d'un haricot ; dans le parenchyme lingual qui l'entoure, plusieurs duretés inégales, semblables à des nœuds, et une échancrure ulcéreuse pénétrant de plusieurs lignes dans la langue. Le fond de l'ulcère, d'un gris rougeâtre, inégal, sécrétant une matière ichoreuse fétide ; bords durs, renversés, livides ; douleurs brûlantes dans l'ulcère ; langue tuméfiée, blanche, chargée ; parole inintelligible, salivation, puanteur de l'haleine ; gencives très-rouges sur les bords, enflammées, enflées sur plusieurs points et saignant souvent ; odontalgie tiraillante la nuit ; le matin, mauvais goût, goût putride dans la bouche. Au bord gauche de la langue, il se forme également deux petits ulcères. Sur la partie rouge de la lèvre inférieure, quelques petits boutons douloureux

et couverts de croûtes brunâtres; mauvais teint, pâleur, yeux cernés; défaut d'appétit. Guérison par *merc. solub. gr.* 1/12, en seize jours; le malade se rinçait souvent la bouche avec de l'eau tiède.

Le mercure soluble s'est également montré efficace dans les petits ulcères, survenant sans cause appréciable, qui apparaissent quelquefois chez l'adulte sur la langue, au côté interne des lèvres et des joues, et qui ressemblent aux aphthes des enfans, ayant un fond lardacé et un bord rouge enflammé.

8° *Inflammation de la langue* (dans deux cas). Tuméfaction douloureuse, dureté, rougeur, chaleur et sécheresse dans la langue; parole inintelligible, déglutition presque impossible; langue faisant saillie entre les dents; bouche continuellement ouverte; langue chargée d'un épais enduit, salivation, fièvre, soif, mal de tête, insomnie, etc.

9° *Odontalgie* (chez une femme enceinte). Gencive tuméfiée, livide, d'un rouge foncé sur les bords, comme rongée, douloureuse et si sensible qu'elle ne peut supporter le contact d'aucun aliment ou boisson, sans causer les plus vives douleurs. Langue également sensible, causant la même douleur que si elle avait été brûlée; haleine d'une odeur repoussante. Après que cet état eut duré quelques semaines, il s'y joignit des douleurs tiraillantes dans les dents saines, qui éprouvaient des exacerbations la nuit, au point d'empêcher le sommeil. L'air et les boissons froides aggravaient la douleur. *Merc. metall.* IV, gtt. j. Guérison en quelques jours.

10° Contre le *flux d'oreille purulent.*

11° *Inflammation des grandes lèvres.* Chez une fille, d'ailleurs bien portante, la grande lèvre droite était déjà enflammée depuis près de trois semaines. Le mal avait commencé par une petite dureté douloureuse. Actuellement la lèvre était d'une grosseur énorme, dure, chaude, d'un rouge foncé, luisante, très-douloureuse au toucher et au frottement des habits pendant la marche. Douleurs brûlantes, pulsatives; élancemens passagers. *Merc. metall.* IV, gtt. j. Au bout de deux jours, ouverture de la tumeur et prompte guérison.

12° *Hydropisie* générale, anasarque et ascite, dépendant d'affection du foie. Doses fortes et fréquemment répétées de *mercur. solub.*

13° *Diarrhée* des enfans. Le plus souvent j'ai observé vers le quatrième mois, chez les nourrissons, ces diarrhées vertes qu'on attribue à des acides dans les premières voies ou à la dentition. Cependant il est rare qu'on voie l'haleine, le vomissement ou les selles acides. La maladie me paraît plutôt dépendre d'une anomalie particulière de la sécrétion biliaire, dont les causes sont encore inconnues. Les évacuations sont plus ou moins fréquentes, d'un vert herbacé, tantôt aqueuses, tantôt et la plupart du temps muqueuses, écumeuses, semblables à du blanc d'œuf cuit, quelquefois mêlées de mucus sanguinolent. Les enfans crient beaucoup : ils ont des tranchées, leur ventre est tuméfié, ils maigrissent. Le mercure s'est montré véritablement spécifique en pareil cas. Quelquefois il paraît, chez des enfans plus âgés, des diarrhées, que pendant long-temps on combat en vain par des moyens divers. Alors surviennent tout à coup les aphthes dont j'ai parlé plus haut, et en peu de jours le mercure fait disparaître la diarrhée et les aphthes. Ici la sécrétion intestinale dépend probablement d'une affection analogue aux aphthes. En général les diarrhées des enfans paraissent dépendre d'un état subinflammatoire de la membrane muqueuse intestinale.

14° La *gale* manquée par le soufre (maladie soufreuse). De même que le soufre est le moyen qui convient le mieux dans la syphilis convertie en maladie mercurielle par un traitement mercuriel mal dirigé, de même aussi dans la gale que de grandes doses de soufre ont convertie en maladie soufreuse, ce que l'observation m'a appris être très-fréquent, le mercure est un antidote très-convenable. De là vient sans doute que les allopathes traitent si souvent la gale avec succès par le calomélas : car presque toujours l'homme du peuple, qui plus que tout autre est exposé à cette maladie, se traite par le soufre à l'intérieur et à l'extérieur, avant d'appeler le médecin. Le calomélas ne peut jamais convenir contre la gale pure et non compliquée. Au total, la maladie soufreuse est tout aussi opiniâtre et aussi difficile à guérir que la maladie mercurielle.

Le sublimé corrosif est indiqué dans les mêmes cas de dysenterie que le mercure soluble.

SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE DE PARIS.

Un mot sur la lettre du ministre de l'instruction publique, et sur le rapport de l'Académie, concernant l'application de l'homœopathie dans un hôpital.

Parmi les moyens désignés dans ses statuts communiqués au ministre de l'instruction publique, la Société homœopathique ou plutôt son secrétaire avait ajouté, sans y attacher une grande importance, que la Société pourrait fonder un dispensaire ou un hôpital si ses ressources le lui permettaient.

Le ministre de l'instruction publique, dans une bienveillante préoccupation, a cru voir dans ces mots la demande d'une salle d'hôpital. A ce titre il a cru devoir consulter l'Académie, l'engageant à s'abstenir sur la question de science, et à ne répondre que sur la question de police médicale.

Autant qu'il nous a été possible d'en juger par la discussion, la question de police médicale a été quelque peu négligée, et le jugement de l'Académie, ou plutôt sa réprobation s'est exercée entièrement sur la question de science.

Il ne peut nous convenir de nous affliger d'un refus, alors que nous n'avons point fait de demande; peu nous importe que l'Académie juge à propos d'ouvrir ou de fermer les hôpitaux à l'homœopathie.

Nous ne sommes pas aussi disposés à accepter en silence et résignation la censure qu'il a plu à l'Académie de jeter à pleines mains sur une doctrine qu'elle ne connaît pas, sur des hommes aussi estimables que les plus estimables de ses membres. Il ne saurait nous convenir de laisser sans réplique les étranges assertions, suivies des plus étranges conclusions, que MM. Andral, Bailly, Piorry et autres académiciens d'ailleurs fort honorables, ont gratuitement prêtées à l'homœopathie, sans doute pour en avoir plus facilement raison. Notre intention était de ne pas faire attendre notre réponse. Nous avons fait plusieurs démarches pour nous procurer le rapport de l'Académie; nous n'avons encore pu y parvenir, nous ajournons donc jusque-là de prouver le mal-jugé de messieurs de l'Académie. Nous dirons seulement à ce propos qu'il était peut-être digne d'un corps savant aussi élevé que l'Académie, de nous éviter la peine de chercher à nous procurer par voie détournée un rapport qui concerne la doctrine dont nous avons épousé la défense. Il nous semble qu'il était d'une

haute impartialité et d'un sincère amour de la vérité, soit avant de prononcer, soit après avoir prononcé le jugement, de donner aux défenseurs de la cause en litige tous les moyens de se faire entendre et d'éclaircir la question. BLANC.

Statuts de la société modifiés en séance génerale le premier mars 1835.

ART. 1er. Il y a association scientifique entre les soussignés, et toutes autres personnes qui, présentées et acceptées suivant les formes et conditions ci-dessous énoncées, adhéreront aux présens statuts.

ART. 2. *Nom de la société.* — L'association portera le nom de *Société homeopathique de Paris.*

ART. 3. *But de l'association.* — L'unique but de la société est l'étude et la propagation des connaissances homœopathiques.

ART. 4. *Moyens de la société.* — Ces moyens sont : 1° l'enseignement écrit, *publication, traduction, journaux ;* 2° l'enseignement oral, *conférences, cours théoriques et clin ques.*

ART. 5. *Ressources de la société.* — Elles proviennent des droits de réception, de cotisations annuelles et de dons.

ART. 6. *Administration de la société* — Chaque année, en séance générale, la société élit quatre membres qui forment un conseil d'administration ; le président, le secrétaire et le trésorier de la société sont de droit adjoints au conseil d'administration, qui se compose ainsi de sept membres.

Le conseil ordonnance toutes les recettes et dépenses votées par la société ; ses comptes sont apurés en séance générale.

ART. 7. *Composition de la société.* — Les sociétaires se divisent en membres *titulaires, honoraires, correspondans* et *associés libres.*

1o *Des membres titulaires.* — Les membres titulaires sont ceux qui assistent exactement aux séances de la société, prennent part à ses travaux, font les rapports dont ils sont chargés, paient la cotisation annuelle, et résident à Paris, ou sont à portée de se rendre aux convocations.

2o *Des membres honoraires.* — Les membres honoraires sont ceux qui ont droit d'assister aux séances de la société, et prennent volontairement part à ses travaux : ils n'ont pas voix délibérative.

3° *Des membres correspondans.* — Les membres correspondans sont ceux qui, résidant loin de Paris, suivent les travaux de la société, y prennent une part active et lui communiquent le résultat de leurs études personnelles.

4° *Des associés libres.* — Les associés libres sont ceux qui, résidant, soit à Paris, soit en France, soit à l'étranger, n'assistent pas aux séances de la société, ne prennent aucune part à ses travaux, se bornent à entretenir avec elle des relations de science, et acquittent la cotisation annuelle.

Chaque sociétaire, au moment de sa réception, acquitte un droit fixe, dit de *réception.*

ART. 8. *Réception des sociétaires.* — Toute nomination se fait en assemblée générale, au scrutin secret et à la majorité absolue des voix.

Nul ne peut obtenir un titre quelconque dans la société homœopathique s'il n'est présenté par deux membres titulaires.

Immédiatement après sa présentation, le candidat remet lui-même un mémoire à la société. Celle-ci désigne trois commissaires chargés de lui faire un rapport sur la candidature et le travail du candidat ; en suite du rapport de ses commissaires, la société vote sur l'admission définitive.

Nul ne peut devenir membre titulaire, honoraire ou correspondant, de la société, s'il n'est docteur en médecine, docteur en chirurgie, pharmacien ou vétérinaire.

Tout médecin qui aurait distribué des affiches ou annonces sur la voie publique, qui aurait débité ou fait débiter des remèdes secrets, qui écrirait dans d'autres journaux que des journaux de science, qui publierait des brochures à l'usage des gens du monde, en mettant au bas son nom et son adresse, qui en un mot, faisant une spéculation de l'homœopathie, manquerait à la dignité et à la réserve d'un médecin qui se respecte, serait rejeté sans discussion et rayé des membres de la société, s'il en faisait antérieurement partie.

Tout médecin titulaire qui cesse d'habiter Paris devient de droit membre correspondant.

Toute personne étrangère à la médecine peut, sur la présentation de deux membres titulaires, devenir associé libre.

Art. 9. *Dispositions générales.* — La société fera dans le premier mois de sa constitution, son réglement intérieur, dont les dispositions ne peuvent, dans aucun cas, devenir contraires à l'esprit des statuts.

Le réglement arrêté a force de loi pendant toute la durée de l'année.

Chaque année, dans la première séance, la société pourra réviser son réglement.

Pour copie conforme,

Le secrétaire de la société. Blanc.

VARIÉTÉS.

La Société homœopathique du grand-duché de Bade met au concours les trois questions suivantes :

1° et 2° Rechercher les effets de la *noix vomique* et de la *créosote* sur l'homme sain, en y joignant, autant que possible, des expériences sur les animaux.

3° Tracer l'histoire pathologique et thérapeutique de la péripneumonie et de la phthisie pulmonaire.

Les mémoires sur les médicamens devront contenir :

1° L'indication exacte des traits caractérisant l'individualité entière de chaque personne mise en expérience.

2° Des essais faits sur des doses diverses, employées à de grands intervalles.

3° Le tableau exact de la marche entière de la maladie médicinale dans chacune des personnes, isolément, qui auront été mises en expérience, suivi d'un aperçu général des principaux effets de chaque substance.

4° L'indication de la conduite tenue par chaque personne pendant l'expérience, l'énoncé des circonstances extérieures et l'exposé de l'influence que le climat et la constitution épidémique auraient pu exercer sur la maladie médicinale.

La société recommande, à l'égard de la troisième question, d'insister sur les moyens de diagnostic que peut fournir l'auscultation médiate.

Le prix sera de dix ducats de Bade, pour chaque question.

Les mémoires seront envoyés, avant le 15 septembre, à M. le docteur Kramer, à Bade, ou à M. le docteur Griesselich, à Karlsruhe.

L'homœopathie fait chaque jour de nouveaux progrès aux États-Unis. Elle y est assez répandue maintenant pour avoir rendu nécessaire la fondation d'un nouveau journal, dirigé par MM. les docteurs J.-F. Gray et A. Gérald Hull. Ce journal, intitulé, *The american journal of homœopathia*, et dont nous venons de recevoir le premier numéro, paraît mensuellement, par cahiers de trois feuilles in-8°, à New-York, depuis le mois de février.

L'HOMŒOPATHIE INFLUERA-T-ELLE SUR LA MÉDECINE ORDINAIRE, ET QUELLE SERA SON INFLUENCE?

Par le docteur RUMMEL.

Avant d'aborder un sujet qui a tant exercé la causticité et la calomnie, je crois nécessaire de signaler le point de vue sous lequel je me suis placé pour faire mes remarques. Ce sera le moyen de prévenir peut-être plus d'une fausse interprétation. En prenant la plume, je me suis demandé s'il ne vaudrait pas mieux se taire qu'entreprendre la défense d'une chose qui s'est attirée la colère des médecins. Il y a plus de prudence sans doute à suivre le torrent que de se hasarder à reconnaître la vérité, lorsqu'on ne peut attendre de cette démarche que l'inimitié de ses adversaires. Mais est-il bien d'agir ainsi? Doit-on sacrifier la vérité à de mesquins intérêts? Aujourd'hui, dit Goëthe, personne ne peut ni se taire, ni céder; il faut parler, non pour convaincre, mais pour proclamer ce qui est vrai. Que ceux qui ont fait des expériences favorables à l'homœopathie prennent la parole, sans s'inquiéter d'une critique partiale, et publient les résultats qu'ils ont obtenus. C'est le meilleur moyen d'imposer silence aux dénégateurs, et de rectifier les idées sur le compte d'une doctrine qui touche de si près à de grands intérêts. Exagérer le pouvoir de l'homœopathie, c'est lui nuire, car elle perdrait de son crédit en ne remplissant pas des espérances sans mesure, et on fournirait par là des armes à ceux qui ne veulent voir en elle qu'illusion et charlatanisme.

Peut-être Hahnemann a-t-il montré trop d'enthousiasme pour la nouvelle doctrine et trop de dédain pour l'expérience des siècles. Mais doit-on lui en faire un crime? Quel est le réformateur qui a suivi une autre marche? Tous ont été obligés de faire voir que les doctrines accréditées ne valaient rien; c'était le seul moyen de montrer la nécessité d'en établir d'autres. Ce que Hahnemann blâme n'a-t-il point été condamné par les plus grands médecins modernes, en termes seulement plus modérés? Mais si son zèle l'a entraîné trop loin, ceux qui sentent le prix de sa découverte et voient les écueils contre lesquels il a donné, ne

peuvent-ils pas soutenir leur conviction avec des formes moins acerbes?

Il y a dix ans que j'exerce la médecine, et un peu plus d'une année seulement que la nouvelle doctrine fixe mon attention. Ce laps de temps est trop court pour que j'aie pu vaincre toutes les difficultés que la pratique homœopathique offre au débutant, mais assez long pour me permettre d'en bien saisir les principes et l'esprit. Souvent le résultat a surpassé mon attente, même dans de graves maladies chroniques; souvent aussi je n'ai obtenu qu'un effet palliatif, et parfois j'ai été obligé de revenir à l'allopathie, pour ne pas fatiguer mes malades par d'inutiles tentatives; mais les occasions d'en agir ainsi sont devenues moins fréquentes à mesure que je faisais des progrès dans la nouvelle méthode. Je suis donc convaincu que, dans bien des cas, elle conduit au but beaucoup plus promptement et avec moins de détours que la médecine ordinaire, que seule elle est efficace dans quelques classes de maladies, dues peut-être à un dérangement de l'action nerveuse, et contre lesquelles cette dernière ne produit ordinairement rien. D'un autre côté, je pense que quand la maladie a ses principales racines dans le côté matériel de l'organisme, des moyens énergiques, propres à opérer une révolution générale, sont nécessaires pour rétablir la santé. On n'obtient rien chez les sujets indociles. Je n'ai essayé l'homœopathie qu'un petit nombre de fois dans les maladies très-aiguës, qu'un traitement antiphlogistique guérit ordinairement d'une manière prompte et sûre, parce que le mauvais choix du remède ou l'indocilité du malade, qui en détruit l'effet, peut souvent entraîner une perte de temps nuisible, et que je n'ai presque jamais vu les antiphlogistiques, quand je n'en faisais point abus, entraîner les inconvéniens qu'on leur reproche. Mais la nouvelle médecine m'a été d'un grand secours dans une foule de cas, l'hémoptyise, les diarrhées, le vomissement chronique, la lienterie, les crampes d'estomac, les spasmes du bas-ventre, les affections rhumatismales, la scarlatine, les inflammations érysipélateuses, les exanthèmes, les croûtes de lait, les angines, l'avortement imminent, la céphalalgie, les spasmes des enfans, les affections hypochondriaques et hystériques, les fièvres gastriques et intermittentes. Deux enfans fortement enflés à la suite de la scarlatine, guérirent très-promptement par une seule dose d'hellébore et de quinquina.

Ces vues diffèrent beaucoup de celles des homœopathes purs ; mais ce sont les miennes, celles qui résultent de mon expérience et de ma manière d'envisager les choses. Elles ont naturellement influé sur la rédaction de ce mémoire, c'est pourquoi je devais les faire connaître.

Il a déjà été souvent question des rapports mutuels de l'homœopathie et de l'allopathie ; mais tous les efforts pour rapprocher l'une de l'autre ces deux sœurs ennemies ont paru inutiles et ont été rejetés comme sans avantage pour la première. Gross surtout a déclaré d'une manière formelle qu'il était impossible de les amalgamer ensemble. Ma conviction est aussi qu'on ne peut point songer à une fusion, à moins d'enlever à l'homœopathie ce qui lui appartient en propre et d'anéantir ainsi son essence même. Mais c'est une tout autre question que celle de savoir si l'homœopathie peut admettre et utiliser certains principes et certains faits de la médecine dominante, et le temps seul procurera la solution de ce problème. La médecine régnante procède autrement que la nouvelle ; elle emploie plusieurs méthodes successivement et même simultanément ; il en est même plusieurs qu'elle applique en conformité du principe homœopathique, et sous ce rapport je citerai seulement les médicamens spécifiques. Jusqu'à présent personne n'a encore cherché à déterminer les avantages qu'elle pourrait tirer des découvertes de l'homœopathie. C'est ce que je vais essayer de faire dans les remarques suivantes.

L'homœopathie influera-t-elle jamais sur la médecine dominante? Telle est la question que s'adressent, et non sans raison, les lecteurs impartiaux. Quoique bien des années déjà se soient écoulées depuis que Hahnemann a publié pour la première fois sa découverte, à peine aperçoit-on des traces annonçant qu'elle ait modifié la manière de penser et d'agir des médecins. Il en fut autrement du brownisme qui, à peine né en Angleterre, fut partout vanté comme la seule ancre de salut des malades. Il en fut autrement de la théorie de l'excitement, qui bientôt après entraîna les têtes un peu revenues de leur première séduction, et dont la plupart des partisans ne tardèrent pas non plus à embrasser les doctrines de la philosophie naturelle, qui se disait en mesure de tout expliquer. De même aussi la doctrine si exclusive

de Broussais est parvenue à opérer une révolution dans la pratique.

Quiconque aura réfléchi sur la tendance des temps qui viennent à peine de s'écouler, ne sera point embarrassé de s'expliquer l'accueil peu favorable qu'a reçu la nouvelle doctrine. Les systèmes, théories et méthodes curatives sans nombre, dont la nouveauté et la généralité séduisaient toujours pour quelque temps, mais ne tardaient pas à rebuter les esprits si souvent déçus, ont fini par amener, dans les opinions des médecins, une certaine stabilité, à laquelle contribue beaucoup aussi la tendance de la nature humaine à persévérer dans ses habitudes. La médecine antiphlogistique, qui s'est montrée si efficace surtout dans les maladies aiguës, et dont les progrès de l'anatomie pathologique ont si souvent confirmé ou paru confirmer les vues, a jeté de trop profondes racines pour que ceux qui en ont sucé les principes n'envisagent pas de mauvais œil toute nouvelle tentative dont le résultat serait de la renverser, surtout lorsqu'elle semble être, comme l'homœopathie, si peu propre à se concilier avec les opinions déjà reçues. La nouvelle doctrine a voulu précisément lui arracher des mains son principal moyen, la saignée, si souvent vantée avec exagération, mais si souvent aussi blâmée outre mesure. Est-il donc surprenant que ceux qui n'ont point encore perdu la mémoire des temps où le brownisme a fait tant de mal en proscrivant les émissions sanguines, résistent de toutes leurs forces à cette innovation?

D'ailleurs il manque à l'homœopathie ce qui a si rapidement procuré des prosélytes et des défenseurs aux doctrines précédentes, l'éblouissante manie de tout expliquer et de construire *à priori*, qui, jointe à une imagination vive, est si propre à séduire les esprits avides de connaissances profondes, et par conséquent à induire en erreur les meilleurs médecins. Loin de là, elle a l'audace de proscrire entièrement le rationalisme, cet enfant chéri du siècle, et elle borne la médecine au champ de la pure pratique; elle ne lui laisse d'autre but que de guérir les maladies de la manière la plus prompte, la plus sûre et la plus agréable. Le souvenir d'un temps grossier, où l'empirisme n'était que charlatanisme, où il ne s'agissait que d'employer, sans nul travail de tête, un médicament contre un nom de maladie, effraya les esprits les plus éclairés, et fit qu'ils travaillèrent de tout leur pou-

voir à empêcher ce qu'ils croyaient devoir être un retour vers les temps de ténèbres. S'ils n'avaient pas perdu de vue que la médecine a deux côtés, qu'elle est à la fois science et art, ils auraient senti que ce retour est impossible aujourd'hui, qu'Hahnemann s'élevait seulement contre l'introduction d'hypothèses futiles e hasardées dans la clinique, et qu'il ne voulait point interdire à chacun le droit de penser par soi-même au lit du malade. Mais qui nous apprend donc, si ce n'est l'intelligence, à reconnaître les caractères des maladies et des médicamens, parmi la foule des symptômes qu'ils provoquent, et à employer d'après cela les médicamens à la guérison des maladies, seule chose à peu près dont il s'agisse suivant Hahnemann? Ce n'est point le domaine de la pensée, mais celui de l'imagination, que l'homœopathie restreint. La médecine, comme science, n'en a rien à craindre non plus, car elle fait partie de la biologie, et les spéculations profondes, les hypothèses ingénieuses peuvent lui servir de moyen d'arriver à des résultats plus positifs; mais la médecine, comme art, doit se garder d'appliquer trop précipitamment ces résultats à la pratique, elle doit s'en tenir aux phénomènes, qui sont la seule chose qu'on puisse reconnaître avec certitude; elle ne doit pas s'imaginer avoir plongé ses regards dans l'intérieur, où il ne nous est point donné de pénétrer. Voilà quel est le sens de la doctrine de Hahnemann, et les médecins éclairés ont toujours été de cet avis. L'homœopathie ne nuira pas non plus à l'étude des sciences accessoires; car comme le pharmacien ne peut se passer de la chimie et de la botanique, de même le médecin ne saurait négliger l'anatomie, la physiologie et la pathologie, sans se condamner à n'être qu'un ignorant.

L'homœopathie est difficile à apprendre. Elle ne veut pas qu'on s'abandonne à des conjectures faciles sur ce qui pourrait être; elle exige que, se tenant rigoureusement à ce qui existe, on observe les symptômes avec attention, jusqu'au plus minime, et qu'on les compare avec soin à ceux des médicamens connus. Elle oppose donc des milliers de difficultés nouvelles au praticien, qu'elle sèvre de sa thérapeutique générale.

Beaucoup de paradoxes apparens de la nouvelle doctrine, notamment l'exiguité infinie des doses de médicamens, sont en contradiction manifeste avec la tendance actuelle des esprits, car nous vivons dans un siècle d'héroïsme médical, où l'on com-

bat les maladies par les armes les plus puissantes de l'arsenal médicinal, l'acide hydrocyanique, l'arsenic, le mercure, l'iode. On se demande donc ce que peuvent faire des millionièmes de grain, quand des substances si énergiques échouent souvent. D'ailleurs on n'est que trop généralement persuadé qu'il faut de grands moyens pour arriver à de grands résultats. Si à cela l'on ajoute ce qu'a de nouveau la découverte de l'infinie divisibilité de la matière possédant des vertus médicinales, découverte qui contraste d'une manière si frappante avec tout ce que nous savions auparavant, l'on ne sera pas surpris du nombre de sceptiques que l'homœopathie a rencontrés.

Enfin Hahnemann n'a mis aucun ménagement dans la manière dont il a attaqué l'école régnante; c'en était assez pour soulever les haines et l'esprit de contradiction.

D'après toutes ces circonstances réunies, il n'est donc pas étonnant que l'histoire de l'homœopathie soit telle que nous la voyons, et d'autant plus que les ennemis de la nouvelle doctrine sont parvenus à la présenter sous un jour ridicule.

Cependant le temps a déjà résolu en partie le problème que je me suis posé. Malgré tant de circonstances défavorables, loin de périr, l'homœopathie s'est considérablement perfectionnée. Le nombre de ses partisans augmente tous les jours, et l'on compte dans leurs rangs des médecins estimés de l'ancienne école. Le résultat est donc tout différent de ce qu'avaient prédit de faux prophètes. Pouvait-ce être autre chose que son utilité au lit du malade qui ouvrît ainsi la route de la victoire à l'homœopathie? Le nombre des faits pratiques s'est tellement multiplié qu'on ne peut plus dire que Hahnemann veut être cru sans preuves suffisantes, et que ses guérisons sont trop peu nombreuses pour pouvoir être regardées autrement que comme des exceptions à la règle; aujourd'hui les prétendues exceptions forment une masse telle que l'ancien axiome *contraria contrariis*, d'ailleurs suspect depuis long-temps déjà à beaucoup de médecins, s'en trouve plus qu'ébranlé, et qu'on ne peut plus guère lui accorder de valeur que dans les maladies dont la marche est très-rapide.

Le peuple lui-même, au jugement duquel il ne faut cependant pas attacher trop d'importance en médecine, s'est prononcé en faveur de l'homœopathie, qui s'est fait des partisans surtout parmi les classes éclairées, quoiqu'elle combatte les habitudes favorites,

et impose beaucoup de privations. Ne fallait-il pas d'éclatans succès pour lui attirer ce suffrage?

Si les théoriciens sont forcés d'avouer le fait des guérisons par la voie homœopathique, si le nombre de ces guérisons ne leur permet pas de les considérer comme effets du hasard ou comme exceptions, ils doivent, dans le cas où ils ne voudraient pas renoncer aux explications, y faire entrer aussi la loi homœopathique, et les mettre en harmonie avec les principes de cette doctrine. Mais, au point où se trouve aujourd'hui la théorie médicale, la chose ne semble guère praticable; une révolution est donc imminente en théorie, et elle ne pourra pas demeurer sans influence sur la pratique.

Quels changemens résulteront de là? I. La physiologie et la pathologie contemplent deux côtés de la vie, la santé et la maladie, qui se confondent ensemble par un nombre si infini de nuances, qu'il est souvent difficile de déterminer au juste à quelle classe appartient un phénomène. C'est pourquoi nous allons les examiner ensemble.

1° Signalons d'abord ce que nous a enseigné la découverte de la loi homœopathique, qu'il faut être circonspect dans les explications et ne pas dépasser les bornes assignées à nôtre intelligence. Qui aurait soupçonné le rapport homœopathique des médicamens à l'organisme, qui l'aurait même cru possible, avant qu'il eût été découvert par l'expérience et les conclusions déduites des faits? Cependant il s'était déjà prononcé depuis long-temps dans des milliers de cas, et jusqu'au moment où Hahnemann l'expliqua, il avait été interprété tant bien que mal par ceux qui sont toujours prêts à trouver une solution quelconque des énigmes. En physique et en chimie on se contente de rapporter les phénomènes à des forces générales, par exemple à la gravitation, et d'apprendre à connaître aussi strictement que possible les règles de leur apparition et de l'action de ces forces. Il n'en est point de même en médecine, où l'on ne croit pas avoir assez fait quand on connaît bien les lois de la force vitale, et où l'on veut encore les construire, de sorte qu'on s'égare dans les espaces imaginaires. Ce qui atteste combien peu cet usage a été avantageux, c'est qu'elle est restée fort en arrière des autres sciences naturelles. L'homœopathie, qui se borne à observer la nature, affaiblira certainement cette passion des hypothèses et des théories.

2° On a souvent réfléchi sur la manière dont les maladies guérissent, et émis à cet égard des théories fort originales, mais souvent aussi fort ridicules. Une neutralisation chimique, un adoucissement des humeurs, une force dissolvante ou nervine, la pesanteur spécifique des médicamens, une archée dégagée de ses chaînes, une force médicatrice hypothétique; tels sont les moyens auxquels on a dû fréquemment recourir. Le dernier surtout est une idée extrêmement vague qui, rendue plus claire, n'exprime que la direction suivant laquelle la force vitale agit dans la guérison des maladies, et n'a plus aucun sens dès qu'on veut entendre par là une force particulière inhérente au corps. Toutes ces idées ont été fort élucidées par Hahnemann, quand il a posé en principe que les médicamens guérissent les maladies par leur puissance *pathique*, c'est-à-dire par leur faculté de produire aussi des maladies chez l'homme en santé. Trois cas peuvent avoir lieu alors, c'est-à-dire que la guérison peut être homœopathique, allopathique ou énantiopathique. Si cette idée d'une guérison pathique se trouve aussi dans d'autres systèmes, cependant ce fut Hahnemann qui le premier en saisit toute l'importance et la précisa, tandis qu'avant lui elle n'avait été énoncée que d'une manière confuse ou superficielle. Ses recherches ont certainement contribué beaucoup à faire reconnaître cette loi, dont on trouve tant de traces dans les systèmes modernes, surtout dans celui de Kreysig. Il est curieux de voir comment deux hommes convaincus des défauts de leur art et partant d'un même principe, la guérison pathique, ont néanmoins suivi deux voies opposées, et sont arrivés à deux extrêmes. Kreysig avait reconnu que les excitans nuisent dans la plupart des maladies, il avait observé les bons effets que produit, dans les maladies chroniques, la méthode antiphlogistique et dérivative, modifiée d'après l'individualité, c'est-à-dire l'emploi de moyens qui agissent principalement sur la nutrition de l'organisme. Ce fut par ce côté, qui lui semblait offrir moins de danger, qu'il attaqua les maladies chroniques, même celles où le désaccord des nerfs semble jouer le principal rôle, et de là vint qu'il mit en doute qu'on pût jamais modifier utilement l'action nerveuse par des moyens agissant sur elle d'une manière directe. Il devait arriver là, parce qu'il ne connaissait pas l'action des médicamens à très-faibles doses, et qu'il était bon observateur. Hahnemann s'y prit autrement. Une de ces idées

heureuses que la nature réserve pour ses favoris, un Copernic, un Harvey, un Galvani, un Volta, un Jenner, et des expériences exactes qui lui dévoilèrent dans les médicamens des forces dont personne n'avait encore le soupçon, lui firent découvrir la loi homœopathique. Il n'apercevait plus qu'une activité dynamique, semblable à celle dont nous sommes accoutumés à considérer les nerfs comme les véhicules. Dès lors, il vit clairement que ce qui avait nui était l'exagération des doses et le mauvais choix du moyen; il diminua donc ces doses; quant au choix des médicamens, la nouvelle règle thérapeutique l'avait rendu plus sûr. Voilà comment Hahnemann a créé une doctrine purement dynamique, et Kreysig une doctrine matérielle. Mais les deux méthodes ne conduisent-elles pas souvent au même but? Voilà une affection chronique du bas-ventre avec disposition du système nerveux à l'hypochondrie; ces deux états ont ensemble d'étroites connexions, mais on peut à peine déterminer lequel a précédé l'autre. On guérit par un moyen quelconque l'affection du bas-ventre, et l'état anormal du système nerveux cesse. L'homœopathie donne un moyen qui réaccorde le système nerveux, régulateur de la vie, et les autres fonctions se rétablissant, la maladie a disparu aussi dans sa totalité.

3° L'homœopathie est un soutien du solidisme. L'humorisme a été assez généralement mis de côté dans ces derniers temps, mais il restait encore des maladies, où l'on admettait une altération chimique, où l'on croyait devoir guérir par des médicamens agissant chimiquement. L'homœopathie s'est montrée efficace aussi, avec ses doses minimes, dans les maladies dites humorales. Ce résultat exclut toute action chimique; l'altération des humeurs ne peut donc plus être regardée que comme un effet secondaire du désaccord des solides, qui cesse après qu'on a guéri ce dernier.

La puissance de l'influence nerveuse se montre encore d'une manière plus frappante dans la cure des maladies qu'on avait l'habitude de considérer comme purement mécaniques, et que nous voyons cependant céder à une petite dose d'or, de coque du Levant, de noix vomique. Une femme, dans les derniers mois de ses grossesses, se plaignait d'une douleur continuelle et très-pénible sous les fausses côtes droites; bains, frictions spiritueuses et huileuses, sangsues, rien ne l'avait soulagée. Dans la dernière grossesse, cette douleur reparut encore; elle se faisait surtout sentir

dans la situation assise, dominait souvent par le mouvement, et empêchait de dormir la nuit. Une petite dose de pulsatille la fit cesser; elle reparut deux fois, mais chaque fois le même moyen l'éteignit facilement.

4° La similitude entre les phénomènes que les médicamens produisent chez les personnes en santé et ceux qu'on les voit déterminer dans les maladies, à fait naître l'idée des maladies médicinales, qu'on connaissait à peine autrefois, parce qu'on n'avait aucun soupçon des effets variés auxquels les médicamens peuvent donner lieu. On n'avait de notions que sur les maladies provoquées par certaines substances, le mercure entre autres, qui déterminent une foule de phénomènes dont le corps reste long-temps affecté. Ces maladies se seraient offertes bien plus fréquemment si l'on eût étudié les effets purs de tous les médicamens. Pour faire voir qu'elles sont réelles et qu'elles n'ont pas seulement existence dans la tête des homœopathes, je vais rapporter quelques observations. Après un lavement d'huile de jusquiame, j'ai vu un accès de fureur qui dura toute la nuit, avec regard farouche, anxiété interne et propension à s'envoler; les seules frictions avec cette huile, sur le bas-ventre d'un hydropique, excitèrent des convulsions dans les mains, des vertiges, et des visions. J'ai vu plusieurs fois le mercure provoquer des boutons rouges et ronds, de la disposition aux angines, souvent pendant des années entières, une sorte de leucorrhée, et beaucoup d'autres symptômes connus. Le soufre, long-temps employé, produisit chez diverses personnes une éruption au visage, surtout autour de la bouche, au front et aux tempes. La belladonne détermina des taches rouges à la peau, la sécheresse dans la gorge, la dilatation des pupilles et des douleurs dans les yeux. Après l'ingestion du safran, survinrent de vives rêvasseries et un sommeil comme d'ivresse. La camomille a produit un violent vomissement de bile, et il m'a paru souvent que son abus, chez les femmes en couches, était une cause d'ulcération des mamelons. Le tartrate de potasse occasiona des gerçures à la langue et la salivation. Après avoir pris du tartre stibié un enfant tomba dans une véritable léthargie. L'abus des amers entraîne souvent des maux d'estomac. L'acide hydrocyanique amène un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, sans nulle attention à ce qui se passe autour de nous, et avec le même sentiment au réveil que si l'on n'avait pas dormi;

une cessation de toute douleur, une douce langueur, avec sentiment de lassitude agréable, et un air riant et satisfait.

Il est facile aujourd'hui de reconnaître et de guérir ces maladies artificielles, parce qu'il suffit d'en éloigner la cause occasionelle, et que l'homœopathie trouve sans peine des antidotes.

5° L'irritabilité de l'organisme peut être diversement altérée, exaltée, diminuée ou modifiée. Long-temps on s'est contenté d'avoir égard à la quantité ; mais les modernes se sont aperçus que cette considération ne suffisait pas, et cependant les systèmes ne se prêtaient point à ce qu'on y admît les altérations infinies de quantité. Or l'homœopathe s'attache surtout à celles-ci, telles que la nature les déploie sous mille formes diverses. Comme on ne pouvait point les expliquer, on a eu souvent la hardiesse de les nier, et de prétendre qu'elles se rapportent au fond à des degré de l'irritabilité. Mais peut-on ne voir que des différences de quantité dans les innombrables nuances de la douleur, des saveurs, des odeurs ? Comment expliquer par là les idiosyncrasies, les syncopes produites par l'odeur de la rose, l'odeur agréable que les hystériques trouvent à des choses fétides, la sensation désagréable qu'occasione à un homme robuste la vue d'une personne qui mâche du papier, le voisinage d'un chat, l'approche d'un orage, une petite hémorrhagie ? La matière médicale pure a prouvé que chaque substance détermine une douleur à part, qu'elle affecte certains organes et n'agit point sur les autres. L'homœopathie justifie donc la spécialité des médicamens, si souvent tournée en ridicule par les théoriciens, si souvent admise et constatée par les praticiens.

6° L'irritabilité s'accumule en plus grande quantité dans les parties malades, tandis qu'elle semble être soustraite à d'autres parties. La réceptivité s'accroît surtout à l'infini pour les influences spécifiques (par exemple, celle de l'œil pour la lumière), mais plus encore pour les médicamens spécifiques. Porté jusqu'à la 30[e] dilution, l'arsenic guérit l'agitation nocturne fatigante, avec insomnie et prostration des forces. Cette découverte est toute nouvelle ; Hahnemann fut long-temps à la faire, après avoir trouvé les bases de sa doctrine. Elle est importante comme phénomène de la nature, mais elle l'est aussi au lit du malade ; car elle nous apprend que, pour ne pas exposer celui-ci à des dangers

de la part des influences spécifiques, il faut ne les lui donner qu'à très-petite dose.

7° Rien n'est mort, tout agit dans la nature. Chaque chose tend à tout convertir en ce qu'elle est. Le corps de l'homme tend à absorber ce qui l'entoure, comme ce qui l'entoure est continuellement en guerre avec les individus; c'est par là seulement que les uns et les autres peuvent subsister. Cette loi entre en jeu quand deux choses quelconques se touchent, mais elle agit autrement dans la nature organique que dans la nature inorganique. Les deux choses font effort pour se communiquer mutuellement leur tendance; mais, dans le monde inorganique, de là résulte une neutralisation, une fusion en un tiers, qui n'a plus aucune des propriétés de sa primitive existence; dans le monde organique, point de neutralisation, ce qui a plus de puissance imprime sa tendance à l'autre, qui cependant ne se comporte pas d'une manière passive, mais réagit, c'est-à-dire tend à éteindre l'impression qu'il a reçue. Hahnemann prétend que les effets de cette réaction sont toujours l'inverse de ceux que l'agent influent avait d'abord provoqués dans l'organisme. De là l'idée des effets primitifs et des effets secondaires des médicamens; Hahnemann regarde les premiers comme les effets purs de la substance, pendant la manifestation desquels le corps se comporte d'une manière presque passive, jusqu'à ce que sa force s'éveille, et que, redevenant actif à son tour, il travaille à éteindre l'impression reçue, en provoquant un état qui est ou l'état normal, si l'action du moyen n'a pas été forte, ou du moins un état contraire à la tendance de ce moyen. Le phénomène est constant, mais cette explication est-elle la seule qu'on puisse donner?

Ne pourrait-il pas se faire que l'effet primitif résultât de la résistance de l'organisme à l'influence hostile, et l'effet secondaire de la victoire qu'il a remportée sur elle? Il n'y a que l'action de certaines substances, l'opium surtout, qui s'élève contre cette hypothèse; mais Hahnemann lui-même avoue que là il est facile de confondre ensemble les effets primitifs et secondaires. Ne suffit-il pas à l'homœopathe d'admettre que le spécifique n'agit comme moyen curatif que parce qu'il ranime l'activité des parties précisément que la maladie tient enchaînées, et les stimule à triompher de celle-ci? Cette explication ne se concilie-t-elle pas très-bien avec le fait que les médicamens à petites doses ne pro-

duisent pas d'effets secondaires chez ceux qui les essaient?

Quoi qu'il en soit, au reste, l'homœopathie a su mieux apprécier le pouvoir réactionnaire, et déterminer les règles de ses manifestations. Un seul phénomène me semble ne pas avoir été pris assez en considération par elle. Quand une influence agit long-temps ou souvent, tantôt l'organisme lui cède peu à peu, ou plutôt il reste inactif après la tendance qui lui a été imprimée, et tombe chroniquement malade (c'est ainsi, par exemple, que des maladies chroniques surviennent dans un climat mal sain); tantôt l'aptitude à être affecté par cette influence s'éteint graduellement, et l'organisme y devient indifférent, d'après la loi de l'habitude. Voilà pourquoi nous voyons des personnes conserver la santé malgré l'usage du café et des boissons spiritueuses, supporter même parfois sans inconvéniens des poisons très-violens. Ainsi le centenaire Soliman prenait chaque jour, depuis trente ans, un gros de sublimé. Ne pourrait-on pas aussi employer, comme moyen curatif, la première de ces deux manières de modifier l'organisme, par opposition avec l'homœopathie, qui repose sur la réaction? Combien de fois ne voit-on pas les déjections alvines rester plus copieuses après l'usage d'eaux minérales laxatives, et des hommes être pendant long-temps très-sujets à suer, quand leur peau y a été prédisposée par des sudorifiques?

8° Les médicamens agissent plutôt d'une manière dynamique que par leur admission dans le sang; c'est ce que prouve l'exiguité des doses, même quand on les porte à une goutte entière de teinture non étendue.

9° Les symptômes moraux, qui sont si caractéristiques pour certaines substances, démontrent l'intime connexion de l'esprit et du corps, et l'influence qu'exerce sur le premier une maladie survenue dans les organes qui lui sont spécialement nécessaires. Il est donc vraisemblable que la plupart des maladies mentales ont leur foyer dans les corps, et qu'on les guérirait plus souvent par des médicamens en rapport avec eux, que par des moyens moraux. Cette liaison intime avec les symptômes corporels qu'un médicament détermine, nous porte à croire que le même rapport de causalité existe aussi dans les maladies mentales; les altérations du moral pourraient donc avoir une valeur séméiotique qu'on ne leur a jusqu'à présent accordée que dans une seule maladie, la phthisie pulmonaire.

10° Quoique l'homœopathie soutienne avec raison qu'on ne peut découvrir la cause prochaine des maladies, elle contribue beaucoup à mieux déterminer les causes occasionelles, puisqu'elle tend à apprécier toutes les souffrances capables d'agir sur l'organisme.

II. L'homœopathie a produit une révolution totale dans la matière médicale.

1° Elle a enseigné une nouvelle manière d'étudier les médicamens et de reconnaître leurs propriétés, qui souvent ne reposaient que sur des fictions. Cette méthode est celle de l'expérimentation sur les personnes en santé.

2° Elle a trouvé que des doses modérées affectent le corps plus fortement et plus long-temps que d'autres plus considérables, dont l'effet plus vif n'est qu'instantané, et qui sont promptement rejetées.

3° Elle a découvert la différence entre les effets primitifs et les effets secondaires, et elle a enseigné à en tirer partie dans la pratique.

4° Elle a déterminé la durée d'action des médicamens essayés par elle.

5° Elle a eu égard aux circonstances du moment, de la journée, de la situation, du repos et du mouvement, dans lesquelles les médicamens produisent le plus de phénomènes, ce qui n'avait jamais eu lieu avant elle.

6° Jusqu'ici on n'avait fait que décomposer chimiquement les médicamens et changer par là leurs vertus. L'homœopathie a fait connaître une décomposition dynamique d'après laquelle les médicamens dont l'action se ressemble beaucoup détruisent mutuellement leurs forces.

7° Ce que nous savions de l'action des médicamens se bornait la plupart du temps à l'effet total qu'ils produisent en grandes doses, et cette connaissance était encore fort incomplète, eu égard aux nombreux symptômes qu'un examen approfondi nous a fait découvrir.

III. Les détails précédens nous permettront d'insister peu sur l'utilité que la thérapeutique et la clinique peuvent tirer de ces découvertes.

1° Qu'on donne les médicamens qui agissent allopathiquement

à doses moins élevées, leur effet alors sera plus sûr et moins fatigant pour le corps.

2° Que quand on n'agit pas d'une manière rigoureusement homœopathique, les spécifiques soient donnés à très-petites doses dans les maladies aiguës, et évités dans les affections chroniques, où ils pourraient souvent exaspérer le mal jusqu'à détruire l'organisation.

3° Si l'on prescrit des remèdes antipathiques, et que par conséquent ils doivent agir par leurs effets primitifs, qu'on les donne à des doses élevées et souvent répétées, afin que les effets secondaires ne puissent survenir. Les intervalles seront réglés par la durée d'action des moyens ; ils devront être courts pour l'opium et assez longs pour la digitale.

4° Qu'on évite les remèdes composés, à cause de la décomposition dynamique des médicamens.

5° Si l'on veut utiliser les effets consécutifs d'un médicament, qu'on le donne à doses rares ; car la nouvelle ne manquerait pas de produire des effets primitifs qui détruiraient le résultat curatif déjà obtenu.

6° L'homœopathie nous a fait connaître un préservatif contre une maladie redoutable, la scarlatine.

7° L'emploi des médicamens d'après la méthode ordinaire doit donner lieu souvent à des symptômes médicinaux, qu'on pourrait être tenté de regarder comme une aggravation ou modification naturelle de la maladie primitive ; il se peut faire assez fréquemment aussi que la maladie soit guérie par un remède fortuitement homœopathique, mais que la dose exagérée fasse naître une maladie artificielle fort analogue. La médecine ordinaire ne peut ni reconnaître ni même seulement soupçonner ces cas, parce qu'elle ignore les effets si variés des médicamens. La *Matière médicale pure* fournira des lumières à cet égard, et indiquera en même temps l'antitode convenable.

8° Attentive à tout ce qui exerce une influence médicinale, l'homœopathie a introduit un régime sévère, exempt de toutes ces influences. Elle ne permet que des alimens purement nourrissans et des boissons purement désaltérantes. N'eût-elle que ce mérite, la médecine lui serait encore infiniment redevable. L'usage journalier du thé, du café et des épices, nuit à la plupart des hommes. Mais je ne crois pas que celui qui se porte bien doive

s'interdire toutes ces jouissances. L'eau stagnante se corrompt, l'air immobile s'altère, tout ce qui vit a de temps en temps besoin de mouvement, d'une excitation plus forte, l'esprit lui-même s'engourdit par l'uniformité. L'usage modéré de tous les excitans ne nuit pas plus que des expériences faites avec circonspection sur les médicamens; mais leur usage journalier n'est sans inconvéniens que chez les complexions très-robustes, où s'établit à leur égard la loi de l'habitude. Quant aux malades, on ne doit jamais le leur permettre; un régime des plus sévères est là de rigueur.

9° L'homœopathie n'a pas peu contribué à perfectionner la séméiotique, en faisant porter plus d'attention aux *symptômes*, et indiquer les sensations ou leurs nuances qui se manifestent sous l'influence du repos et du mouvement, du sommeil et de la veille, des époques de la journée, etc.

10° Elle a mis hors de doute l'importance long-temps méconnue des spécifiques, et elle en a assujetti l'usage à des principes mieux déterminés.

OBSERVATIONS TIRÉES DE LA PRATIQUE HOMŒOPATHIQUE;

Par le docteur KNORRE.

MEZEREUM. — *Fièvre intermittente.* — Fièvre tierce, consistant en froid violent par tout le corps, pendant plusieurs heures, froid glacial aux mains et aux pieds, et soif. A la cessation du froid, la malade tombe dans un sommeil de plusieurs heures, pendant lequel elle sue. Apyrexie: grande pâleur de la face, céphalalgie pressive sourde, défaut d'appétit, gonflement et dureté de la région de la rate, douleur pressive dans la rate tuméfiée, sensibilité à l'impression de l'air froid, faiblesse générale.

NATRUM MURIATICUM. — *Leucorrhée.* — Depuis plus de deux ans, chez une fille de seize à dix-sept ans, non encore réglée, qui avait eu auparavant des dartres. Teint très-pâle, croissance peu avancée; jour et nuit, écoulement d'une grande quantité de mucus doux, épais, blanc, transparent, sans douleurs ni aucune autre affection dans le bas-ventre ou les parties génitales: douleurs pressives au

sinciput, proportionnées à l'abondance de l'écoulement; grande propension à la diarrhée après le refroidissement ou le moindre écart de régime, avec douleurs de colique et selles muqueuses abondantes. Doses répétées de *natr. mur.* V. Les règles parurent au bout de trois mois.

NUX VOMICA. — Un des médicamens les plus puissans et les plus indispensables.

1° *Mal de tête.* — Céphalalgie périodique; tous les matins, aussitôt après le lever, le mal de tête commence; il augmente peu à peu, acquiert sa plus grande violence vers midi, diminue ensuite par degrés, et disparaît vers le soir. Il est pressif, tiraillant; tantôt sans complication, tantôt compliqué avec des douleurs à la région hépatique, des nausées, des envies de vomir, des renvois et des vomissemens amers, la constipation; tempérament bilieux.

Mal de tête catarrhal, atteignant une grande violence par une contention prolongée d'esprit. Douleur pressive, pulsative, au front, au dessus des yeux, dans les tempes, et au vertex, comme si la tête allait éclater; se baisser et tousser l'augmentent; il revient chaque matin, et dure jusqu'après midi; il est survenu à la suite de coryza et de toux.

Mal de tête causé par des congestions vers la tête. Vertiges en marchant et surtout en se baissant, douleur pressive ou tensive au sinciput, surtout au dessus des yeux; chaleur et rougeur au visage; vomissement de matières insipides, la nuit et le matin. Bientôt après il survient des hémorrhoïdes fluentes.

Mal de tête hystérique, paraissant, depuis neuf ans, tous les dix à quinze jours, chez une femme brune et vive, de quarante ans, que les allopathes avaient traitée en vain pendant cinq ans. Le paroxysme débute par une douleur pressive sourde, envahissant toute la tête, mais surtout le vertex et le front: vertige, pression violente au dessus des yeux, sensibilité à la lumière, augmentation de la sécrétion des larmes, vue trouble, obscure, quand la malade fixe long-temps un objet, bourdonnemens d'oreilles. Ensuite, visage pâle, nausées, goût amer et acide, plusieurs vomissemens bilieux pendant la nuit, le matin et avant midi; resserrement asthmatique de la poitrine, battemens tumultueux du cœur; mal de tête porté au plus haut degré, avec sommeil stupéfiant, dont il est difficile de tirer la malade; fréquentes envies

d'uriner, urine rare et claire comme de l'eau; froid par tout le corps, surtout aux mains et aux pieds, sans soif. A la cessation du mal de tête, fortes sueurs, faiblesse générale allant presque jusqu'à la syncope; faiblesse comme paralytique, engourdissement et douleurs sourdes dans le bras et la jambe gauches; les règles avancent et coulent outre mesure. Dans les intervalles, mal de tête fréque t, mais supportable, sentiment continuel de froid dans la tête, endolorissement de ses tégumens, sensibilité du corps entier à l'air froid. Parfois pression à l'estomac; le matin, éructations; parfois, rapports aigres, sécheresse de la bouche et du pharynx. Les émotions morales, la frayeur, la joie, le chagrin et l'approche de personnes désagréables rappellent sur-le-champ les douleurs.

2° *Angine catarrhale.* — Avec sentiment d'excoriation dans la gorge, accroissement de la sécrétion muqueuse et tuméfaction des tonsilles.

3° *Mal de dents.* — C'est presque de tous les moyens celui qu'on peut employer le plus souvent. Dans les cas que j'ai observés, la douleur avait lieu la plupart du temps et de préférence dans des dents cariées, d'où elle s'étendait aux parties saines et autres d'alentour. Elle était tractive, tiraillante, sans fluxion à la joue; elle sévissait ordinairement la nuit, parfois aussi le jour; le froid et le chaud l'aggravaient, mais surtout l'air froid. Chez tous les malades, les dents étaient très-sensibles à l'impression de l'air froid. La douleur paraissait dépendre tantôt d'une affection catarrhale, tantôt d'un excès de sensibilité des nerfs dentaires (chez les femmes enceintes).

4° *Spasme d'estomac.* — Résultant ou de pléthore et de congestions sanguines dans le bas-ventre, ou seulement d'exaspération de la sensibilité des nerfs de l'estomac. Le premier cas s'est offert à moi plus fréquemment que l'autre, et alors j'ai trouvé que le spasme d'estomac se rattachait ou à des hémorrhoïdes ou à des irrégularités dans la menstruation, et de telle sorte que les congestions sanguines habituelles vers les vaisseaux hémorrhoïdaux ou utérins se trouvaient dérangées.

Chez une femme brune, bilieuse, où le spasme commença à s'accroître tout à coup pendant les années climatériques, et qui plus tard eut un commencement d'hydropisie, il se développa, après la guérison de cette dernière, des hémorrhoïdes borgnes,

accompagnées d'accès fréquens de spasme d'estomac. Ces accès étaient ordinairement précédés, pendant six, douze ou vingt-quatre heures, de pression au creux de l'estomac, que le manger augmentait ; goût amer, rapports liquides acides et brûlant la gorge ; nausées, constipation. La douleur et les nausées augmentant peu à peu, le spasme stomacal survenait ; vomissemens très-rapprochés de liquides d'abord aigres comme du vinaigre et amers ; puis efforts inutiles et très-douloureux, avec sortie de mucosités insipides ; violente douleur constrictive dans l'estomac et la région du foie ; gonflement de l'épigastre, surtout au creux de l'estomac, qui ne supporte pas le moindre contact ; oppression de poitrine, haleine courte, battemens de cœur, météorisme du bas-ventre, soif ; face blême et défaite, froid aux mains et aux pieds, douleur pressive au front, anxiété extrême, agitation, jecticulation. A la cessation du spasme d'estomac, il survenait chaque fois des maux de reins, qui duraient long-temps, et du gonflement aux tumeurs hémorrhoïdales.

Autre spasme stomacal immédiatement après avoir peu mangé à midi, plusieurs jours de suite. Violente pression à l'estomac, diminuant lorsque le malade s'asseoit et se ploie en deux, augmentant par la marche et les attouchemens au creux de l'estomac : éructation fréquente et froid continuel. *Nux* X, gtt. j. Cessation du spasme d'estomac ; il apparaît des élancemens dans le bas-ventre, retour d'un flux lochial sanguinolent, selles copieuses.

Conversion d'une céphalée chronique en accès de spasme d'estomac durant quelques heures et revenant plusieurs fois par jour, tantôt le matin, tantôt après le repas. Des doses répétées de *Nux* X le firent cesser complétement.

5° *Constipation.* — Constituant assez souvent une maladie à part, souvent produite par l'abus du café. Entre plusieurs cas, l'un se distingua spécialement : depuis six jours, point de selles, vertiges, stupeur, pesanteur inébriante de la tête, surtout le matin ; forte chaleur à la face, avec rougeur, sécheresse dans la bouche, goût aigre et amer, soda, nausées surtout le matin, défaut d'appétit, rapports, pression à l'estomac, gonflement du ventre après avoir mangé, douleur tiraillante dans le bas-ventre, ténesme, douleurs dans le rectum et les reins, douleur pressive constrictive dans la poitrine, sommeil agité la nuit, grande lassitude et somnolence le matin, en se levant, paresse, abattement

général. Une goutte de teinture pure dissipa tous les accidens pour toujours. La constipation a lieu souvent aussi chez les enfans, et alors ce qui m'a le plus servi, après la noix vomique, c'est le soufre.

6° *Constriction spasmodique de l'anus.* — Fréquentes envies d'aller à la selle; mais, au moindre effort pour rendre des excrémens, contraction extrêmement douloureuse de l'anus, en sorte que chaque fois les envies n'aboutissent à rien. Quand on essaie d'introduire le doigt dans l'anus, celui-ci se resserre aussi d'une manière douloureuse.

7° *Hémorrhoïdes.* — Je ne parle ici que de cette affection douloureuse du rectum qui apparaît souvent plus ou moins long-temps après l'accouchement, et que j'ai observée six fois exactement sous la même forme. Déjà pendant la grossesse, on remarque ordinairement des désordres dans les excrétions alvines et des affections hémorrhoïdales. Deux ou trois semaines après la parturition, à chaque selle il survient des douleurs lancinantes dans le rectum. Bientôt les selles n'ont plus lieu que tous les trois à cinq jours; les excrémens sont secs et durs comme de la pierre. Après de longs efforts inutiles, il ne sort rien, ou tout au plus une petite quantité de matières; la douleur du rectum arrive au plus haut degré de violence, avec sueur anxieuse au visage, et tendance à la syncope; avec les excrémens sort ou du sang pur, ou du mucus sanguinolent: après quoi l'ardeur et les élancemens dans le rectum durent encore long-temps. L'anus lui-même forme une tumeur dure, ronde et livide; maux de reins continuels, surtout pendant le mouvement, qui remontent vers le dos. Doses répétées de teinture non étendue de noix vomique.

8° *Gonorrhée.* — Un jeune homme robuste, qui souffrait d'hémorrhoïdes coulant d'une manière régulière et copieuse, fut atteint, après la suppression de ces dernières, d'une gonorrhée qu'un médecin allopathe traita inutilement pendant six mois. Deux gouttes de teinture pure, dans l'espace de deux mois, rétablirent les hémorrhoïdes et firent cesser la gonorrhée.

9° *Delirium tremens.* — Cette maladie, produite par l'abus des boissons, de l'eau-de-vie surtout, me paraît consister en un état particulier du système ganglionnaire, avec affection sympathique du foie, ayant pour effet une exaltation spéciale du système cérébral. Dans la plupart des cas, et surtout au commen-

cement de la maladie, la noix vomique me paraît mériter la préférence sur l'opium. Je l'ai donnée plusieurs fois avec succès, mais à grandes doses (chaque jour 1/10 de grain de noix vomique en poudre). J'ai vu paraître ensuite, comme crise, des selles diarrhéiques bilieuses, âcres et excoriant l'anus. En général le *delirium tremens* m'a paru avoir un cours facile et peu étendu ; lorsqu'au commencement survenaient des vomissemens bilieux spontanés et abondans, ou lorsque l'on excitait les déjections, soit par le haut, soit par le bas, au moyen de l'émétique. Quelquefois j'ai vu des accès épileptiques précéder le délire. La noix vomique est indiquée par l'anxiété inexprimable qui ne laisse au malade de repos nulle part, les congestions vers la tête, la langue chargée, blanche ou brune, le goût amer, la pression et la sensibilité au creux de l'estomac, les douleurs à la région hépatique, la constipation, le tremblement des membres, des images effrayantes pendant la veille, ou des rêves terribles, un demi-sommeil interrompu par des sursauts de frayeur, des sueurs continuelles, etc.

10° *Métrite puerpérale*, provenant d'une chute sur le côté gauche du bas-ventre, contre le coin d'une chaise, dans les dernières semaines de la grossesse. Le quatrième jour après l'accouchement, qui fut normal, grand frisson, puis fièvre vive, tendance au caractère nerveux, peau sèche, céphalalgie pulsative violente, visage rouge et chaud, voile devant les yeux, parfois des accès de syncope, bourdonnemens d'oreilles, forte soif, pouls dur, accéléré; matrice formant une tumeur ronde et dure à quatre travers de doigt au dessus des pubis, si doulouseuse qu'elle ne supporte pas le moindre attouchement, surtout à l'endroit où le coup a porté ; endolorissement des régions inguinales et du reste du bas-ventre, qui est ballonné et tendu; chaleur des grandes lèvres et du vagin; vive ardeur en urinant; douleurs consécutives très-violentes; flux lochial abondant et sanguinolent; maux de reins si forts que la malade ne peut se retourner, et trouve à peine une bonne position: douleurs vives, spasmodiques et tiraillantes dans les deux extrémités inférieures, depuis les hanches jusqu'à la plante du pied, avec engourdissement et fourmillement lancinant; constipation; point de gonflement douloureux des hémorrhoïdes, comme à la suite des couches précédentes; grande agitation, insomnie, disparition du lait. *Nux* X, gtt. j. Crise par

d'abondantes sueurs. Quatre jours après la prise de noix vomique, la santé était parfaitement rétablie. Au douzième jour après l'accouchement, la malade se levant déjà depuis deux jours, il survint tout à coup en marchant un écoulement de sérosité sanguinolente, d'une odeur infecte, sans douleurs, et depuis lors disparurent une pesanteur et une pression qui avaient continué à se faire sentir dans la matrice.

11° *Rhumatisme aigu*, et douleurs rhumatismales sans fièvre, remarquables tant par leur violence que parce qu'elles s'accompagnaient d'une sensibilité excessive au contact de l'air extérieur froid.

12° Dans la *grippe* qui régna en 1833, pendant les mois de février et de mars.

13° *Fièvre intermittente.* — D'après mes observations, la noix vomique est un des principaux moyens et un des plus fréquemment indiqués dans cette maladie. Elle convient également dans la fièvre quotidienne et la fièvre tierce, que les accès paraissent le matin ou à toute autre époque de la journée, qu'ils surviennent toujours à la même heure, avancent ou reculent. *Paroxysme.* Froid par tout le corps, claquement de dents, froid glacial aux mains et aux pieds, ongles bleus, point de soif, douleurs tiraillantes dans les cuisses, les jambes et les reins; enfin chaleur générale, avec douleur pressive, surtout au sinciput, rougeur de la face, forte soif, quelquefois frisson et froid au moindre mouvement, ou en se découvrant, ensuite sueur. *Apyrexie.* Vertiges, tête lourde et entreprise, douleurs tiraillantes, pressives, pulsatives, surtout au sinciput et dans les tempes; pâleur cireuse de la face, comme dans la chlorose; maux de dents, langue nette ou chargée d'un mucus jaune brunâtre; perte du goût et de l'appétit; goût amer, putride; vomissement amer; élancemens à la région du foie et dans le côté droit de la poitrine; grande sensibilité, endolorissement du creux de l'estomac, quand on y touche; gonflement de cette région; douleur pressive, constrictive, de l'estomac; endolorissement et gonflement de l'hypochondre gauche; enflure de la rate, qui ne supporte aucune pression; quand le malade se couche à droite, ce qu'il ne peut d'ailleurs supporter à cause de l'accroissement soudain des douleurs de rate, il lui semble qu'un corps pesant tombe dans le côté droit; constipation, élancemens dans le rectum; toux sèche la nuit, amaigrissement

extrême, anxiété, tristesse inconsolable, avec pleurs violens; sensibilité excessive. Besaucoup de ces accidens persistent aussi pendant les paroxysmes. Doses répétées de *nux* X.

14° *Fièvre nerveuse.* — Au début, quand prédominent les symptômes gastriques, ou plus tard lorsqu'il y a affection surtout du plexus solaire et des ganglions du bas-ventre, que les symptômes nerveux, délire, anxiété, agitation, etc., naissent de cette source, et non directement du cerveau.

Opium. — 1° *Constipation* chez les femmes enceintes. Doses répétées, même de la teinture non étendue.

2° *Apoplexie.* — Chez un homme d'une cinquantaine d'années, qui aimait les boissons spiritueuses, avait beaucoup de soucis, et depuis long-temps dormait mal. Dans les derniers huit jours qui précédèrent l'apoplexie, il avait eu une insomnie presque complète. Quand il dormait un peu, c'était avec des rêves effrayans et une grande chaleur générale. Le matin il se sentait fatigué; accablé; la tête était entreprise et lourde; l'esprit offusqué; engourdissement et insensibilité du gros orteil gauche. L'accès fut précédé de vertiges, pesanteur de tête, stupeur des sens, difficulté d'entendre, bourdonnemens d'oreilles, parole inintelligible; titubation, yeux fixes, somnolence. *Accès.* Corps étendu et raide; visage d'un rouge foncé, chaud, onctueux; tête également chaude et suante; yeux rouges, brillans, à demi couverts par les paupières supérieures rouges et gonflées; pupilles dilatées, insensibles à la lumière; respiration lente, pénible, stertoreuse, avec écume à la bouche; froid aux mains et aux pieds; pouls accéléré; convulsions et tremblement des bras et des jambes; serrement spasmodique des doigts; perte de connaissance; seulement quand on appelle le malade à haute voix et qu'on le secoue, il ouvre un peu les yeux et tourne la tête un instant. Au bout de plusieurs heures de durée de l'accès, pendant lequel on employa la saignée et la glace sur la tête, la déglutition étant impossible, la connaissance et la parole revinrent peu à peu, mais en même temps un état opposé au précédent: face toujours rouge, dilatation des pupilles, excitation extraordinaire. Le malade rit beaucoup, tient des discours insensés, ne reconnaît personne, et porte sans cesse les mains à la tête. Dose (1 goutte) de teinture d'opium, répétée à intervalles; les accidens se dissipèrent, et l'accès ne revint

point. Quelques mois après, le malade mourut d'apoplexie pulmonaire.

PETROLEUM. — 1° *Ophthalmie scrofuleuse commençante*, avec douleur au dessus de la racine du nez, gonflement du nez et écoulement de pus par les narines.

2° *Mélancolie.* — Très-irritable, morose, constamment tranquille, triste, renfermé en lui-même, il n'a de goût ni pour le travail ni pour aucun genre d'occupations. Pesanteur, chaleur et douleurs dans la tête, tous les matins : fortes douleurs dans les reins et le dos, le matin ; renvois spasmodiques ; sueurs abondantes la nuit et le matin ; selles liquides, muqueuses, une ou deux fois par jour, avec tranchées dans le bas-ventre ; diminution de l'appétit ; teint pâle, amaigrissement ; abattement et somnolence, le matin ; grande faiblesse toute la journée, sommeil inquiet. Depuis plusieurs mois, chez un homme pléthorique et corpulent, d'une cinquantaine d'années. Pendant quelques semaines, tous les jours une goutte de *petrol.* X.

PHOSPHORE. — 1° *Diarrhée* chronique des enfans, ayant pour cause probable une dégénérescence de la membrane muqueuse des intestins.

2° *Inflammation des seins*, après l'accouchement. Cette maladie est assez fréquente ; d'après le traitement indiqué par les allopathes, elle ne disparaît qu'après avoir duré long-temps, et fait beaucoup souffrir les femmes. Elle se montre tantôt comme inflammation érysipélateuse, tantôt et le plus souvent comme phlegmasie phlegmoneuse. Après un long frisson paraissent chaleur fébrile, soif, mal de tête et douleurs dans l'un des seins. Cette glande se gonfle, devient rouge, chaude, dure, rénitente, tendue, pesante ; douleur continuelle, pulsative, brûlante, lancinante ; diminution ou suppression du lait. Ordinairement l'inflammation n'envahit pas la glande entière, mais seulement quelques parties, qui se gonflent, durcissent, deviennent douloureuses, et font naître des taches rouges et chaudes à la peau qui les couvre. Quand la frayeur ou le chagrin a été la cause occasionelle, la camomille m'a paru quelquefois utile. Mais presque toujours le phosphore est le principal moyen, parce qu'en général on n'est appelé que quand la maladie dure déjà depuis quelques jours ; alors on peut souvent présumer déjà de la suppuration dans l'intérieur de la glande, et que la psore

latente est la cause prédisposante. Lorsque le doigt fait sentir la fluctuation, nul moyen ne favorise et facilite autant l'aboutissement de l'abcès que le phosphore. On n'a jamais besoin de recourir au bistouri, et même de grands délabremens de la peau et de la glande, après l'ouverture spontanée, ne laissent que de légères cicatrices, sans difformité. Quelquefois il arrive que le pus est renfermé dans plusieurs cavités; alors plusieurs ouvertures se forment ou ensemble ou successivement. Ici, comme dans le cas où la suppuration continue après la cessation de l'inflammation, des doses répétées de phosphore X; sont nécessaires. Parfois, après la disparition presque complète de l'inflammation, et l'épuisement de l'abcès, il reste des fistules, d'où coule soit un liquide séreux purulent, soit du lait, en même temps que la glande s'endurcit, en devenant bosselée; en pareil cas, silice V s'est montrée fort efficace. Dans une circonstance, après une phlegmasie érysipélateuse, il s'était développé, au sein droit, un ulcère de la grosseur d'un œuf de pigeon et couvert de chairs fongueuses, avec violent prurit tout autour, et sécrétion d'ichor sanguinolent. Quatre doses de teinture de soufre (gtt. j.) cicatrisèrent l'ulcère en quinze jours. Après la guérison complète de ces maladies, j'ai plusieurs fois vu survenir, au voisinage des seins, des éruptions dartreuses suintantes et causant un violent prurit.

3° *Dartres* très-analogues à des taches hépatiques, avec lesquelles on les avait confondues la plupart du temps. Ce sont des taches plus ou moins larges, irrégulières, d'un brun clair, isolées et éparses, ou couvrant de vastes étendues de peau. On les trouve le plus fréquemment au cou, sur la poitrine, au dos, au côté interne des bras, plus rarement au bas-ventre, presque jamais aux jambes. En les examinant avec soin, on reconnaît qu'elles ne siégent pas sous l'épiderme, comme les vraies taches hépatiques, mais qu'elles tiennent à une altération de l'épiderme lui-même. Elles sont très-peu élevées au dessus de la peau, n'ont pas le brillant de la peau saine, mais paraissent mates, et sont un peu rudes au toucher; quand on les frotte légèrement avec le doigt, il s'y forme une multitude de petits plis. Quelquefois elles démangent, surtout le soir et à la chaleur; si le malade est échauffé, la rougeur de la peau perce à travers, ce qui les fait paraître plus rouges que brunes. Parfois le frottement les réduit en petites

écailles furfuracées, comme une dartre farineuse. Elles se développent et disparaissent avec une lenteur extrême. Dans un cas, elles avaient duré plus de vingt ans, occupant les bras, la poitrine, le bas-ventre et le dos; le phosphore les fit disparaître en six mois. La plupart des malades ne s'aperçoivent pas de leur développement. L'un d'eux avait eu auparavant la goutte, un autre la sciatique pendant plusieurs années; et la plupart des dartres rouges, rondes, tantôt sèches et tantôt suintantes, sur d'autres parties du corps. J'ai employé *phosph.* V, et à doses répétées.

4° *Exostoses.* — Une femme de moyen âge avait depuis près de quatre ans des exostoses, quand une aggravation subite de la maladie l'obligea d'invoquer les secours de l'art. Il y avait accroissement des douleurs dans les os malades; ces douleurs arrivaient surtout au plus haut degré de violence pendant la nuit, et privaient de tout sommeil. Elles étaient tiraillantes et térébrantes, occupant la tête entière, surtout l'occiput, les os de la face, les dents, les os molaires, les extrémités, etc. Parfois violent prurit à la tête; gonflement des glandes de la nuque, ulcère des gencives; tous les jours, plusieurs vomissemens amers et acides; le peu d'alimens que prenait la malade semblait se convertir en acide: d'où, rapports aigres et brûlans, ardeur dans la bouche, l'œsophage et l'estomac, hoquet continuel, tranchées brûlantes, constipation, soif, amaigrissement, teint blafard, grande faiblesse, propension à la syncope en redressant la tête, faiblesse paralytique dans le bras et la jambe du côté droit, dartre au coude gauche, prurit périodique par tout le corps, petits furoncles. Les exostoses se trouvaient aux deux os du front, au pariétal gauche et à l'occipital; elles avaient le volume d'un haricot, jusqu'à celui d'une noisette. Les deux plus grosses occupaient l'extrémité sternale de la clavicule droite et l'endroit de la grande fontanelle. La clavicule avait le double de son volume ordinaire; l'exostose de la tête, large comme une pièce de cent sous, était haute d'un demi-pouce; elle se continuait peu à peu avec l'os sain; les parties molles qui la couvraient et l'entouraient étaient saines. Sous une forte pression du doigt, ces exostoses causaient de la douleur, mais ne cédaient pas le moins du monde. Pendant près d'une quinzaine, tous les jours, *phosph.* X, gtt. j. Cessation du vomissement, diminution de l'acide de l'estomac, retour de l'appétit; les selles se

régularisent, les douleurs ostéocopes cessent. Ensuite, pendant trois semaines, tous les jours *phosph.* X, gtt. j. Après ces trois mois d'emploi du phosphore, il ne restait que l'exostose de la tête, réduite à moitié, et celle de la clavicule, qui n'étaient douloureuses qu'à une forte pression. Les petites avaient disparu sans laisser de traces. Quelques mois suffirent pour opérer la résolution de ces deux-là.

Platina. — Dans la *menstruation* trop prolongée et trop abondante, presque semblable à la métrorrhagie, avec pression de haut en bas des aines vers les parties génitales, et douleurs spasmodiques, semblables à celles de l'accouchement, dans le bas-ventre. Le sang est foncé en couleur, en partie liquide, en partie grumelé.

Pulsatille — 1° *Orgeolet*. Dans le furoncle des paupières.

2° *Inflammation de l'oreille* et du conduit auditif externe, avec douleurs tiraillantes, convulsives, dans l'intérieur de l'oreille, etc. Ici la pulsatille surtout est indiquée, ou bien dans les douleurs d'oreille rhumatismales, violentes, principalement le soir et pendant la nuit, avec dureté de l'ouïe, bourdonnemens d'oreilles, endolorissement des alentours de l'oreille, élancemens, tiraillemens, pesanteur dans la tête.

3° *Mal de dents*. Rongement tractif, tiraillemens dans les molaires gauches du haut et du bas, tant cariées que saines. La douleur est supportable pendant le jour, mais cruelle pendant toute la nuit; elle se répand ensuite jusqu'à l'œil, à la tempe, à l'oreille; elle consiste principalement en une convulsion tiraillante; la mâchoire inférieure est douloureuse au toucher; tiraillemens dans un côté de la tête. Les boissons chaudes et la chaleur du lit n'augmentent pas le mal de dents. Tempérament calme; beaucoup de patience et de résignation à supporter la douleur; longue interruption des règles. Une dose *pulsat.* IV.

4° *Suppression des règles*. Ici la pulsatille est un moyen capital: pâleur du visage, tension spasmodique dans la poitrine, après des émotions peu considérables, spasmes de poitrine, sensibilité continuelle au froid, même dans le cœur de l'été et malgré des vêtemens chauds.

5° Dans diverses affections qui accompagnent la cessation des règles. Dans un cas, la pulsatille, à doses répétées, fit cesser une hémoptysie datant de trois mois, qui était survenue après la mé-

nopause, et avait résisté à tous les autres moyens. Le sang rejeté était la plupart du temps foncé, grumelé, surtout la nuit; la toux continuelle, pendant la nuit principalement, privait du sommeil; asthme, élancemens dans le côté gauche de la poitrine, froid aux pieds continuel. Pendant l'emploi de la pulsatille, il survint aux deux mains des dartres, qui disparurent peu à peu au bout de plusieurs mois. Dans un autre cas, la pulsatille fit cesser un gonflement douloureux du bas-ventre, avec enflure œdémateuse des jambes et violens maux de reins continuels, chez une femme non mariée, dont les règles avaient cessé depuis près de quatre mois; ces accidens duraient depuis trois mois. Je donnai en tout deux gouttes de *pulsat.* I.

6° Dans plusieurs formes de fièvre gastrique.

7° Dans quelques espèces rares de fièvre intermittente.

8° Dans les fièvres gastriques nerveuses (au début).

9° Dans la *toux*. — *Coqueluche*. Après la drosera, la pulsatille est ce qui m'a servi le mieux; mais il fallut répéter les doses. Elle se montra utile quand les enfans souffraient surtout la nuit, que les accès de toux sèche étaient raccourcis ou supprimés par le redressement du corps, que la toux s'accompagnait de vomissemens des alimens et de mucosités.

Toux spasmodique. La pulsatille s'est montrée efficace quand la toux revenait surtout le soir ou pendant la nuit, que le malade toussait continuellement, sans que le chatouillement dans la trachée-artère cessât; sécheresse dans la trachée-artère, douleur de poitrine, asthme, anxiété de poitrine, battemens de cœur.

Toux catarrhale, quand elle tirait en longueur et menaçait de passer à la phthisie. Crachement de grosses masses d'un mucus jaune, épais, surtout le matin, raucité de la voix, sécheresse et comme écorchure de la gorge, douleur brûlante, cuisante, dans la poitrine, asthme, faiblesse générale, marasme, aspect maladif, fièvre, surtout chaleur brûlante continuelle, avec soif, et suivie de sueur. La toux commence le soir et dure la nuit sans interruption; elle se calme quand on s'asseoit, et fatigue beaucoup; elle est souvent accompagnée de vomissemens muqueux, amers. La maladie avait pris naissance après avoir bu froid ayant chaud. *Calcar. sulph.* 3 s'est montré salutaire aussi en pareil cas.

Rhus. — 1° *Teigne*, chez les enfans. Au milieu des cheveux

clairsemés, grandes vésicules isolées, rondes, à bord étroit, rougeâtre, peu enflammé, pleines de liquide puriforme, continuant à suinter après s'être ouvertes, et suppurant, ou formant de larges croûtes jaunes.

2° *Erysipèle de la face.* — Une dose *Rhus* X.

3° *Pemphigus* chronique. Une vieille femme pauvre avait le visage, le cou et les extrémités tout couverts de pemphigus, disséminé seulement sur le reste du corps. D'un fond rouge s'élevaient de larges ampoules plates, contenant un liquide séro-purulent, dont les unes se desséchaient en croûtes brunes de médiocre épaisseur, et les autres se convertissaient en ulcères plats, ou en excoriations suintantes. Là où les ampoules guérissaient, la peau restait livide, luisante, sèche comme du papier, écailleuse et insensible ; faiblesse paralytique dans les extrémités.

4° *Verrues.* J'ai trouvé le rhus efficace, nombre de fois, dans les verrues qui surviennent de préférence aux doigts et aux mains, ont une base large, ne sont charnues qu'à cette base, mais consistent du reste en un épiderme épaissi, corné et bosselé, sont rudes et dures au toucher, insensibles, d'un gris jaunâtre sale à la surface, quelquefois comme couvertes de suie noire ; elle ne disparaissent pas en suppurant et se réduisant en une croûte brune et dure, comme celles qui sont guérissables par *calcar.*, mais diminuant peu à peu de hauteur et de largeur, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à une élévation dure et rude, que le frottement du doigt détache, laissant la peau saine et lisse. J'ai employé *rhus* IV, V et X, à doses répétées d'une goutte. Ces verrues ne disparaissent que très-lentement.

5° *Parotide*, après la scarlatine. Quand l'inflammation était bien prononcée et accompagnée d'une fièvre vive, *rhus* X (une et plusieurs doses) se montrait le principal moyen. Si elle était chronique, avec peu de douleur, gonflement et dureté croissant d'une manière lente, absence de chaleur et de rougeur à la peau, *mercur.* convenait davantage. Dans l'hydropisie consécutive à la scarlatine, le *rhus* ne m'a pas paru utile. Dans plusieurs cas, où il guérit promptement les parotides, il n'empêcha pas le développement ou les progrès de l'anasarque, qui ne céda qu'au mercure.

Sabina. — *Métrorrhagie.* Chez une femme valétudinaire, de moyen âge, qui, après une fausse couche, éprouvait des pertes, sans douleurs, depuis plus d'un mois. Le sang sortait la plupart

du temps en caillots noirâtres ; plus rarement, et dans les intervalles, à l'état liquide, presque aqueux. La nuit, l'écoulement était moindre. En même temps, presque pas de douleurs ; quelquefois une légère pression au dessus des pubis, avec pression de haut en bas vers les parties génitales ; grande faiblesse générale, amaigrissement, teint très-blême, quelquefois vertiges. Guérison en un mois, par huit doses de sabine 3.

Scilla. — Dans le catarrhe chronique ; sécrétion abondante de mucus visqueux blanc, qui n'est expulsé que par des efforts de toux fatigans. Ces catarrhes sont communs chez les enfans.

Sepia. — 1° Croûtes de lait. *Sepia* X convient surtout. Dans un cas, il y avait en même temps des verrues à la face, et l'enfant, à l'âge de deux ans, avait une santé notablement dérangée.

2° *Taches hépatiques*, semblables à celles que j'ai décrites en parlant du phosphore.

3° *Suppression des règles.*

4° *Métrorrhagie.* Ecoulement excessif continuant jour et nuit : douleur spasmodique, constrictive, dans le bas-ventre ; pression douloureuse de haut en bas vers les parties génitales, à travers lesquelles passent quelquefois des élancemens. *Sepia* X. Une fois, après, parut une légère pesanteur d'estomac et une douleur arthritique dans le poignet gauche, affections semblables à celles que la malade avait éprouvées avant les pertes.

5° *Leucorrhée.* — Écoulement abondant de mucosités épaisses, jaunâtres, non âcres, pendant la journée seulement, et non durant la nuit ; plénitude, pesanteur, tension du bas-ventre ; pression douloureuse continuelle, de bas en haut, dans les côtés ; menstruation non dérangée.

Silicea. — 1° *Vertige.* — Chez une jeune fille de dix-sept ans. Vertige presque tous les jours, allant presque jusqu'à tomber sans connaissance ; mal de tête journalier, durant souvent du matin au soir, mais surtout dans la matinée ; le matin, lassitude extrême, qui oblige de dormir quelques heures. Lassitude également dans la journée. Les règles avancent ; tantôt trop prolongées, tantôt trop abondantes, elles sont suivies de leucorrhée, avec douleur brûlante au creux de l'estomac, s'étendant vers le bas-ventre, augmentant par la marche, et accompagnée d'envies de vomir, de nausées. Le vertige est surtout produit par les affections morales ; il augmente en se baissant ; chaque fois il est précédé d'afflux de

sang vers la tête, d'oppression à la poitrine et au creux de l'estomac. *Silice* X. D'après quelques observations, la silice me paraît être un des principaux moyens dans l'épilepsie.

2° Gonflement scrofuleux des glandes du cou, survenant peu à peu, augmentant avec lenteur, arrivant parfois à un degré énorme, presque sans douleurs, sans rougeur, ni chaleur à la peau.

Un enfant de quinze ans, scrofuleux, d'une famille dartreuse, avait eu pendant deux années entières une fièvre intermittente. Trois ans avant que je le visse, se développa l'affection suivante, qui arriva peu à peu au point que je vais décrire. Visage pâle, jaunâtre, cireux; bouffi; nez gonflé, surtout à sa partie inférieure, pâle, livide; lèvre supérieure enflée; ailes et intérieur du nez couverts d'épaisses croûtes jaunes et brunes, séparées par des crevasses et des excorations; à la chute des croûtes, la peau paraît à vif, suintant une sérosité visqueuse, qui reproduit de nouvelles croûtes. Le tour des places mises à nu est également rouge. Occlusion des narines, avec douleur d'écorchure qui augmente par la pression. La respiration par le nez est douloureuse et presque impossible; tête toujours inclinée à gauche et immobile; cou raide, à cause d'une tumeur grosse comme le poing qui en occupe le côté droit, depuis l'apophyse mastoïde jusqu'à la clavicule, le long du muscle sterno-cléido-mastoïdien. Cette tumeur consiste en un amas de glandes engorgées et endurcies, intimement unies avec le tissu cellulaire et les muscles également tuméfiés; le tout ne produit qu'une seule grosse masse informe, dans laquelle on distingue quatre glandes de la grosseur d'un œuf de pigeon et une foule d'autres plus petites. La peau est dans l'état normal. Au côté gauche du cou, se voient également plusieurs glandes grosses comme des noisettes. La jambe droite est enflée; au dessus de la cheville interne, il y a depuis plusieurs mois un ulcère de la grandeur d'un centime, plat, livide, et entouré d'un large cercle de même couleur; le bord est dur, le fond bosselé; la surface sécrète un ichor abondant, qui fait naître au voisinage une multitude de petites ulcérations. En marchant, violentes douleurs; il y en a peu pendant le repos. Insupportable prurit continuel de la jambe et du pied, le soir et la nuit. De temps en temps, pendant plusieurs semaines, fièvre qui paraît à midi, sans cause appréciable, et cesse d'elle-même. Toux sèche, surtout la nuit. La croissance est arrêtée, et la taille fort petite. Au bout de

cinq semaines, l'ulcère était guéri; le gonflement du nez et des parties environnantes, avec l'exanthème, disparut en quatre mois. Au bout de six mois, il ne restait de la tumeur au côté droit du cou qu'une glande de la grosseur d'une noix muscade; le teint avait repris de la fraîcheur, la bouffissure et la toux avaient disparu; plus de fièvre; le corps s'était allongé. Le principal moyen employé fut *silic.* X, VIII, V, VI, V et X, à doses répétées. Je donnai dans les intervalles *aur.* 3, gr. j. (trois doses), *graph.* X (doses nombreuses), *calcar. carb.* (une dose). Le graphite parut égaler presque la silice en efficacité. La dernière glande disparut complétement aussi dans l'espace de quelques mois.

3° *Ulcères chroniques aux jambes.* — Une petite fille de huit ans reçut au dessous du genou gauche un coup qui fit naître une tumeur; celle-ci acquit peu à peu le volume du poing, et finit par s'ouvrir : il résulta de là un ulcère arrondi, ayant à peu près deux pouces de diamètre, et pénétrant jusqu'à l'os, qui toutefois n'était point malade; fond sale et d'un rouge livide; abondante sécrétion de sérosité sanguinolente et inodore; douleurs lancinantes dans l'ulcère, la nuit surtout; parfois prurit et ardeur dans les bords et les alentours. *Silic.* 3, gr. j. Guérison au bout de trois semaines.

Chez les personnes cachectiques, psoriques, âgées, pauvres et malpropres, chez les ivrognes, il survient souvent, à la suite de légères contusions, ou même sans nulle lésion extérieure, des inflammations érysipélateuses ou profondes, accompagnées d'un gonflement considérable des parties molles. L'inflammation passe bientôt à une suppuration de mauvaise nature. Par des ouvertures fistuleuses plus ou moins larges, s'écoule un ichor jaunâtre, livide, sanguinolent, fétide; il sort des portions mortifiées de tissu cellulaire, de muscles, de tendons, ayant une couleur sale, et imbibées d'un pus jaune et visqueux. Ensuite il reste des ouvertures pénétrant jusqu'à l'os, à bords déchiquetés et calleux; la santé générale est altérée; l'appétit se perd et les forces tombent. Ces ulcères se voient surtout aux mains. Les parties molles qui les entourent sont gonflées, dures, livides; quand il y a des trajets fistuleux; avec de petites ouvertures, celles-ci sont entourées d'un rebord calleux, dans de pareils cas, des doses répétées de *silic.* X ont été fort utiles.

4° *Hystérie.* — Une jeune fille de dix-huit ans, phlegmatique,

indolente, d'un esprit borné, avait toujours eu, depuis l'âge de trois ans, des éruptions à la tête, suintant avec abondance, surtout en automne et en hiver. Ces éruptions, les douleurs de tête journalières qui les accompagnaient, et des dartres sèches tant à la face qu'à la partie supérieure du corps, se dissipèrent peu à peu, à l'époque de la puberté, par l'effet d'un traitement intérieur prolongé. Mais il resta encore diverses incommodités, notamment des désordres de la menstruation. En automne 1833 survinrent des douleurs lancinantes dans la gorge, avec difficulté d'avaler, sans qu'on aperçût de gonflement ni d'inflammation. Ces douleurs ne tardèrent pas à fixer seules l'attention de la malade, qui croyait avoir avalé des épingles, et dont cette crainte devint l'idée fixe, en sorte qu'elle ne voulait ni coudre, ni rien manger sans l'avoir minutieusement examiné. Maux de tête journaliers, surtout le matin; vertiges, plus forts en se baissant; pas d'appétit, amaigrissement, constipation, aménorrhée, insensibilité, indifférence pour tout; agitation, inquiétude, anxiété, horreur du travail; aggravation de tous les accidens pendant le premier quartier de la lune. La maladie durait depuis plusieurs mois. *Silic.* X, à doses répétées. Guérison en six semaines.

Spigelia. — *Mal de dents.* — Traction et tiraillemens continuels dans toutes les dents, surtout celles de la mâchoire supérieure en devant: douleur violente, traversant comme un éclair la couronne et la racine des dents, pénétrant jusqu'à l'os, arrachant des cris aux malades, et se reproduisant souvent. Elle est plus fréquente le jour que la nuit; une chaleur douce la calme; le froid et une chaleur forte l'aggravent, ou la provoquent sur-le-champ. Les dents sont surtout très-sensibles à l'air froid. Élancemens et tiraillemens dans les yeux et les oreilles, chaleur dans la bouche, ardeur à la lèvre supérieure. Pression douloureuse dans l'estomac. *Spigel.* V, gtt. j.

Spongia tosta. — 1°. Dans le *croup*.

2°. Dans la *trachéite* chronique, avec raucité de la voix, âpreté et ardeur dans la trachée, toux sèche, et quelquefois expectoration de mucosités visqueuses.

3°. *Orchite* chronique, sans cause connue; gonflement du testicule gauche, augmentant depuis plusieurs mois, chez un jeune homme. Tumeur grosse comme le poing, uniformément ronde, lisse, ferme, froide, sans changement de couleur à la peau, la plu-

part du temps indolente, ne causant que périodiquement ou des douleurs sourdes ou des élancemens passagers, sensibilité du testicule au toucher, traction dans le cordon et l'aine. *Spong.* 3, gtt. j, (dix doses), et *spir. vin. rectif.* ℥ iij., *tinct. spong. tost.* gtt. 30. S. en frictions le soir. Puis *spong.* 6 gtt. j. (vingt gouttes). Ensuite *spong.* V gtt. j. (vingt doses), et *spong.* X gtt. j. (vingt doses). Guérison en quatre mois.

Staphysagria. — 1° *Teigne* humide.

2° *Mal de dents.* Dans un cas où *staphys.* X fut très-efficace, le mal de dents avait les caractères suivans; le jour, mais surtout la nuit, paroxysme de douleurs dans les dents saines, comme dans les cariées, endolorissement continuel des dents. Quand la malade prend le moindre aliment, la moindre boisson, à chaud ou à froid, il se déclare une douleur insupportable. Point de douleur par les attouchemens, la pression du doigt, le serrement des mâchoires; gencives saines.

Stramonium. — *Typhus* exanthématique. La maladie durait depuis plusieurs jours, le délire était au plus haut point, et des doses répétées de jusquiame avaient été employées en vain. Je donnai dix gouttes de la première dilution de stramonium. Jusque là le malade délirait jour et nuit, sans un seul moment de repos ou de sommeil. Environ une heure après il s'endormit, et après trente-six heures de sommeil, presque sans interruption, il s'éveilla en pleine connaissanee, ayant oublié le passé.

Sulphur. — 1° *Gale.* Dans la gale récente, contre laquelle rien n'avait été employé, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, j'ai eu recours avec succès à une goutte de teinture de soufre tous les un à quatre jours. Chez un enfant, une gale récente et répandue sur tout le corps disparut en dix jours, après *sulph.* 2 gr. j. La guérison est bien plus difficile dans la gale invétérée. Quand le malade a fait usage du soufre avec excès, on a sous les yeux un véritable exanthème sulfureux; le temps, un régime convenable, les bains de vapeur, *mercur.*. *carb.*, *tinct. acr.*, *sepia.* Une telle gale est fort opiniâtre.

2° Tous les exanthèmes chroniques (les vénériens exceptés), depuis la desquamation furfuracée sèche jusqu'à la lèpre noueuse, depuis l'intertrigo jusqu'aux dartres phagédéniques, tous ne sont que des prodoctions de la psore. J'ai employé le soufre avec succès dans les formes suivantes.

Dartre miliaire phlycténode. Sur un fond enflammé on voit, réunies par groupes, de petites vésicules remplies de sérosité, formant des taches grandes comme la main, séparées les unes des autres, circonscrites, irrégulières, entre lesquelles la peau est saine; ces taches paraissent surtout aux extrémités, elles causent du prurit et de l'ardeur, suintent, ou la plupart du temps se couvrent de minces écailles blanchâtres.

Dartres croûteuses (*impetigo* de Willan). Sur des taches rouges et circonscrites se développent de petites vésicules serrées les unes contre les autres, d'où coule une sérosité puriforme, qui se dessèche bientôt en épaisses croûtes jaunes, verdâtres. Fréquemment ces croûtes tombent, et sur le fond humide, un peu élevé, rouge, bleuâtre, se développent de nouvelles pustules. Ces dartres démangent et cuisent également. On les observe surtout chez les enfans et au visage. Une dose répétée de teinture de soufre (gutt. j) les guérit promptement.

3° *Teigne* humide, mais surtout sèche.

4° *Intertrigo* des enfans. J'ai plusieurs fois vu cette affection très-étendue chez de petits enfans. Derrière les oreilles, au cou, sous les bras, à la région inguinale, entre les cuisses, la peau était largement excoriée, fort rouge et suintante, çà et là couverte d'une épaisse sérosité puriforme, de mauvaise odeur. Une à deux doses de teinture de soufre procurèrent la guérison en peu de jours.

5° *Ulcères.* Chez un garçon de onze ans, après la scarlatine, suivie d'une parotide, qui s'ouvrit, survint, au dessous de l'oreille droite et derrière, un ulcère qui déjà existait depuis plusieurs semaines. Il était oblong, du diamètre d'un œuf de poule, bleuâtre autour, peu sensible, couvert de chairs rougeâtres, spongieuses, insensibles, lisses et luisantes; sécrétion copieuse d'épais pus jaune, raideur du cou, violent prurit aux alentours. A dater du 11 septembre, plusieurs doses de teinture de soufre; le 28 l'ulcère n'était plus que de la grandeur d'une amande, et sans chairs luxuriantes; il ne tarda pas à se cicatriser complétement.

6° *Ophthalmie scrofuleuse*, quand les paupières sont surtout affectées, que de petites vésicules se voient au bord de la cornée, avec un faisceau vasculaire allant vers le coin de l'œil, que la photophobie n'est pas grande, et que l'inflammation porte moins sur l'œil que sur les paupières.

7° *Obscurcissement de la cornée.* Chez une fille de quatorze ans,

qui avait eu mal aux yeux depuis son enfance, la cornée des deux yeux était obscurcie dans plus de sa moitié supérieure, avec dépôt de lymphe grisâtre entre ses lames, ce qui la faisait paraître plus épaisse sur ce point : pupille droite entièrement voilée, la gauche en partie seulement; du bord supérieur de la cornée vers son centre, quelques gros vaisseaux et beaucoup d'autres plus petits parcouraient la conjonctive; cornée entourée d'un rebord rouge pâle ; point de douleurs dans l'œil ; peu d'aversion pour la lumière; cependant les paupières supérieures couvraient toujours l'œil à demi; le matin, mucus purulant sec dans les angles et sur les bords. *Tinct. sulph.* et *ac. nitr.* améliorent l'état des yeux; mais il y eut une aggravation, malgré *tinct. sulph.*, *calc. carb.*, *euphras.*, *cannab.* et *hydr. oxyd. nigr.* (ces deux derniers à l'extérieur). Quand, au bout de neuf mois, les choses furent revenues à leur premier état, la malade prit par jour d'abord une goutte, puis deux goutres de teinture de soufre. Au bout de deux mois et demi, le trouble et les vaisseaux de l'œil gauche avaient disparu. La guérison de l'œil droit exigea un temps plus long.

8° *Abcès de la gencive*, dans trois cas, où le mal, après plusieurs mois de durée, avait atteint un haut degré. Le foyer existait au bord inférieur de la mâchoire, à droite. On sentait un gonflement arrondi très-dur, la glande sous-maxillaire était enflée et douloureuse, ainsi que les autres parties molles et la joue droite. Rougeur rayonnante, prononcée surtout à la peau qui couvrait la dureté; la petite ouverture de l'abcès se trouvait au bord supérieur de la gencive enflammée et gonflée, au côté externe de la dent malade; il en sortait du sang mêlé de pus ; impossibilité d'ouvrir largement la bouche, mal de dent tiraillant. Des doses répétées de teinture de soufre guérirent les trois malades en quelques semaines.

9° *Trouble chronique de la digestion.* Gonflement continuel de l'épigastre par des vents, avec oppression de la respiration, dès le matin, mais surtout après avoir mangé ; éructations ; envies de vomir, parfois vomissement, pression continuelle, ardeur périodique dans l'estomac, resserrement de ventre.

10° *Suppression des règles*, avec fièvre, congestion du sang vers la poitrine, la rate, le dos et les reins, chez une femme de 46 ans, sensible, qui avait toujours eu des règles très-abondantes. Tête entreprise, étonnée, pesante, avec douleur pressive, ten-

sive, surtout à l'occiput, raideur dans la nuque, pression douloureuse en cet endroit et dans tout le dos, descendant jusqu'au sacrum, tension entre les omoplates, maux de reins, violens élancemens continuels dans le rectum et l'anus, avec proéminence et saillie des boutons hémorrhoïdaux, constipation; pression au dessus des yeux, photophobie; chaleur et rougeur des joues; sécheresse et ardeur grattante de la bouche, du palais, du pharynx; sentiment d'enflure et de constriction dans la gorge, douleur en avalant, mais sans gonflement ni inflammation appréciable; grande soif; douleur brûlante, lancinante, continuelle, dans l'hypochondre gauche, augmentant par la pression de la main et l'inspiration, avec la même sensation que si la partie était pleine et tendue; urine foncée, trouble, peu abondante, brûlante; pression tensive dans toute la poitrine, avec oppression, difficulté de respirer et élancemens périodiques dans les deux côtés de la poitrine, surtout en respirant : les jambes, les cuisses surtout, sont pesantes, comme brisées, raides, avec traction pressive dedans; muscles douloureux au toucher et par le mouvement des jambes : traction dans tous les membres, lassitude, chaleur sèche par tout le corps; pouls accéléré et plein, insomnie, grande agitation, abattement. Deux doses *sulph.* I dans la journée. Sommeil et sueur, avec retour des règles.

11° *Hémorrhoïdes*, surtout borgnes, avec constipation et élancemens dans le rectum, accompagnées de diverses affections d'origine hémorrhoïdale, ou survenues après la suppression de congestions sanguines ou d'hémorrhagies habituelles. Congestions vers la tête, douleurs pressives continuelles à l'occiput, vertige, afflux du sang vers le cœur, battemens de cœur, grande excitabilité de tout le système vasculaire, pulsations par tout le corps, avec anxiété et oppression, trouble de la digestion, constipation.

12° Resserrement chronique du ventre, surtout chez les enfans.

13° Diarrhée chronique, de nature psorique.

TARTARUS STIBIATUS. — Nausées et fréquens vomissemens amers, acides, surtout la nuit; goût amer continuel dans la bouche; pesanteur d'estomac après avoir mangé; du reste, bonne santé. Plusieurs doses *tart. stib.* 3.

TINCTURA ACRIS. Tiraillemens rhumatismaux de la face, très-voisins de la prosopalgie.

Diarrhée chronique, avec éruption de boutons très-pruriteux sur le corps et leucorrhée.

Tiraillemens goutteux dans toute la jambe, surtout le genou et le pied, avec enflure des parties.

VERATRUM. Dans le choléra sporadique.

Dans le vomissement que rien ne peut apaiser, qu'excitent la plus petite quantité d'eau, le mouvement, le redressement du corps.

ZINCUM CARBONICUM. Il n'est pas rare d'observer des maux de gorge après la gonorrhée. Après des douleurs simples, ayant duré long-temps, cuissons, picotemens dans la gorge, qui augmentent en avalant et en crachant. Les amygdales sont gonflées, un peu rouges, ainsi que le voile du palais, et couvertes d'un enduit blanc bleuâtre, comme lardacé. Cependant les points blancs ne sont pas enfoncés, mais au contraire saillans. L'enduit ne peut être enlevé ; il tient solidement. Aucune trace de suppuration. En pareil cas, après avoir en vain essayé d'autres moyens, j'ai prescrit avec succès le zinc carbonaté, non broyé, à doses répétées. Le mercure n'est ici d'aucune utilité. Une fois, l'acide nitrique m'a servi.

OBSERVATIONS PRATIQUES;

Par le Docteur HEICHELHEIM.

Il n'est pas de médecin homœopathe ou allopathe qui ne sache que les maladies du bas-ventre sont souvent très-difficiles à guérir chez les femmes, et qu'on les regarde même fréquemment comme incurables. Je crois donc rendre service à mes confrères en leur communiquant un spécifique qui m'a été de grand secours dans certaines espèces de ces affections.

1° Une demoiselle de cinquante-quatre ans, réglée depuis l'âge de quatorze, le fut régulièrement jusqu'à l'âge de cinquante, époque à laquelle le flux menstruel s'arrêta chez elle. Elle n'a jamais eu d'enfant. Elle se souvient d'avoir, dans son enfance, contracté la gale, dont l'usage interne et externe du soufre la débarrassa promptement. Une seconde infection, datant de dix-huit ans, cède rapidement aussi aux mêmes moyens. Depuis quatre

ans, elle souffre, sans causes connues, de plusieurs affections, telles que céphalalgie chroniques, douleurs terribles dans l'estomac, le bas-ventre et le dos, globe hystérique dans la gorge, mauvais appétit, constipation, etc. En même temps elle maigrit beaucoup, et prit un air malade. Tous les moyens allopathiques, internes et externes, avaient été sans effet, ou suivis seulement d'un soulagement passager. Depuis un an, faiblesse de la vue et commencement de myopie.

Le 29 janvier 1834, je fus appelé auprès de la malade. Je la trouvai dans l'état suivant; plus d'anamnésie qu'à l'ordinaire; pâleur de la face, tremblement des paupières, chaleur brûlante dans les deux yeux, sentiment de sécheresse, diminution de la faculté visuelle, un esorte de gaze devant les yeux, celui du côté droit surtout; flammes blanches devant les deux yeux (ces deux derniers symptômes diminuent quand l'œil est noyé de larmes); de temps en temps, chaleur et rougeur au visage; un peu de prurit au cuir chevelu, dartres furfuracées, chûte abondante des cheveux, émission abondante et fréquente de vents par le haut; peu d'appétit, peu de soif; langue couverte d'un enduit blanchâtre; soda; parfois vomissemens de saveur aigre; douleurs tractives au creux de l'estomac, faisant place à des douleurs en travers du dos, et s'étendant de même vers le bas-ventre et la poitrine. Ces douleurs reviennent par accès, très-violentes, de sorte que la malade est obligée de se tortiller comme un ver, et qu'elle n'en est jamais complétement débarrassée; gargouillemens et borborygmes dans le ventre, avec douleurs; rarement, tous les trois ou quatre jours, selle dure, marronnée, qui est entourée de mucus; diminution de l'émission d'urine; éternûmens fréquens; beaucoup de bâillemens et de pandiculations, surtout pendant les spasmes; sentiment de quelque chose qui remonte dans la gorge et cause une toux spasmodique fatigante; grande faiblesse et lassitude dans les membres; maigreur; fréquemment des spasmes aux mollets dans le lit, facilité à suer, soit dans la chambre, soit la nuit, dans le lit, étant peu couverte; chaleurs erratiques par le corps; sommeil agité; assez souvent insomnie; beaucoup de rêves effrayans; mauvaise humeur, morosité, inquiétudes, propension à pleurer.

Cet ensemble de symptômes me parut coïncider assez bien avec ceux du *cocculus*, dont tous les homœopathes connaissent les

bons effets dans les spasmes du bas-ventre chez les femmes. Après plusieurs jours d'un régime homœopathique sévère, la malade prit, le 31 janvier, à jeun, *coccul.* IV, IV.

Le 3 janvier, elle s'aperçut d'un peu d'amélioration sous le rapport des spasmes abdominaux; les douleurs ne durèrent point aussi long-temps que par le passé. Du reste l'état ne subit aucun changement. La dose de *coccul.* fut répétée.

5 février. Cette seconde dose ne procura pas non plus de changement favorable bien prononcé. Je prescrivis donc *phosph.* X, iij., qui s'accordait tant avec le mal d'yeux qu'avec l'affection abdominale.

6 février. Après la prise du phosphore, il survint pendant deux jours de suite des spasmes abdominaux très-violens, surpassant de beaucoup tous les accès antérieurs. Je considérai ce phénomène comme une aggravation homœopathique. En effet il s'ensuivit une amélioration notable; les douleurs et les spasmes cessèrent, les forces augmentèrent, l'appétit revint; les selles, quoique encore très-dures et douloureuses, eurent lieu tous les jours, accompagnées d'un peu de sang vermeil. Le mal d'yeux seul resta sans changement. Cette amélioration persista jusqu'au 13 février; mais alors les spasmes de bas-ventre et d'estomac reparurent avec plus d'intensité, de sorte que la maladie était devenue insupportable. La douleur se calmait par l'application de linges chauds. Je répétai la dose de phosphore, mais sans le moindre résultat; deux doses de *nux* X iv, que je donnai ensuite, n'eurent également aucun effet curatif.

Le *stramon.* me parut alors convenir; mais il ne remplit pas non plus mon attente.

Le 28 février, je traçai une nouvelle image de la maladie, en conséquence de laquelle je donnai *caustic.* X, iij. Dès le lendemain, diminution des violentes douleurs au creux de l'estomac et amélioration générale. Tous les symptômes s'éteignirent peu à peu. Au bout de six jours, nulle trace de douleurs, appétit très-bon, selles régulières et journalières, sommeil excellent, esprit très-serein.

L'affection oculaire était restée la même. Je prescrivis plus tard *calcar. carb.*, *bellad.* et *pulsat.*, à doses répétées; mais elle ne subit aucun changement.

Ainsi une seule dose de *caustic.* suffit pour guérir d'une ma-

nière complète et durable l'opiniâtre affection du bas-ventre. Encore aujourd'hui, la femme jouit d'une bonne santé.

2° Une femme, âgée de cinquante-six ans avait eu une rougeole très-bénigne dans son enfance. Réglée pour la première fois à dix-sept ans, elle le fut toujours depuis d'une manière régulière. Elle mit au monde sept enfans, dont six vivent encore. A cinquante ans, les règles devinrent irrégulières, et depuis un an elles ont totalement disparu. La malade ne se souvient pas d'avoir jamais eu aucun exanthème. Elle n'a jamais éprouvé que quelques légers et insignifians érysipèles.

En novembre 1833, après avoir soulevé un pesant fardeau, elle ressentit subitement dans le bas-ventre une violente douleur qui persista malgré tous les moyens allopathiques mis en usage, et qui, dans le courant du dernier hiver, augmenta au point d'envahir le ventre entier; elle se faisait surtout sentir avec force à la région ombilicale et au creux de l'estomac. Lorsqu'elle était arrivée au maximum, elle s'étendait, comme par éclairs, vers le dos, la poitrine et le bas-ventre. La femme était obligée de garder le lit; elle ne supportait plus aucun aliment, et maigrissait beaucoup.

Le 13 février 1834 je la trouvai dans l'état suivant; parfois vertige tournoyant; ardeur dans les yeux, et quelquefois rougeur du blanc de l'œil; pâleur de la face; mal de dents au côté gauche, quinze jours auparavant; tiraillemens dans la joue gauche; goût pâteux; pas d'appétit, langue blanche et très-chargée, assez souvent une forte soif; violentes éructations, avec gargouillemens et borborygmes dans le ventre; douleurs térébrantes à la région ombilicale; pincemens et prurit en cet endroit. Au plus haut degré de l'affection, les douleurs s'étendaient jusqu'au creux de l'estomac, et en arrière, dans le d[illegible] jusqu'à la poitrine. Le ventre était mou partout, seulement un peu gonflé par des vents. A la région inguinale on apercevait un léger gonflement glandulaire : les glandes étaient grosses comme des haricots. Selles très-dures, marronnées et rares, tous les trois à quatre jours. Urine tantôt claire, tantôt trouble, ou brunâtre, ou aqueuse. Fréquentes envies d'uriner, avec émission peu abondante de liquide; propension au coryza; beaucoup d'éternumens. Bâillemens fréquens et fatigans, tiraillemens dans les membres, les extrémités inférieures surtout. Parfois frisson et froid à des épo-

ques indéterminées ; la nuit, sueur ; grande lassitude et faiblesse, qui ne permettent pas de rester hors du lit ; sommeil tranquille ; rêves de cadavres ; disposition de l'esprit au calme.

Je commençai par deux doses de *nux* X, IV, pour calmer les douleurs du bas-ventre et diminuer la constipation.

Dès le 15 février, à ma seconde visite, je trouvai une amélioration extraordinaire. Les douleurs du bas-ventre avaient disparu comme par magie ; la femme se sentait très-bien, et disait qu'elle serait guérie si elle pouvait aller à la selle. Je prescrivis un lavement d'eau tiède, avec une cuillerée d'huile de lin.

Le 16 février, je fus appelé auprès de la malade, que la maladie soudaine de son fils avait mise dans une agitation extraordinaire. Celui-ci, à la suite d'un grand froid, était pris d'une violente péripneumonie, que je traitai aussi homœopathiquement. La mère ne voulut entendre parler de rien pour elle-même jusqu'à ce que tout danger fût dissipé. Je me bornai donc à régler le régime, et à prescrire quelques cuillerées à café d'électuaire lénitif dissous dans l'eau.

Quoique ce léger purgatif eût procuré plusieurs selles, les spasmes du bas-ventre reparurent au bout de quelques jours, et bientôt ils eurent atteint leur ancienne gravité.

Le 21 février, le fils étant en pleine convalescence, au point de pouvoir se lever, je repris le traitement homœopathique de la mère.

D'abord je prescrivis deux nouvelles doses de *nux* X, IV, mais cette fois sans le moindre soulagement. Le 25 février, une dose de *sepia* X, iij, demeura également sans résultat bien prononcé.

Le 6 mars, je fis prendre une dose de *caustic.* X, iij, et le 10, je revis la malade. Quel fut mon étonnement de la trouver se livrant aux travaux du ménage, complétement débarrassée de toutes ses sensations douloureuses dans le bas-ventre. La guérison fit dès-lors de rapides progrès ; l'appétit revint, le selles se régularisèrent, les forces s'accrurent. Au bout d'un mois, la santé était parfaite ; elle ne s'est pas démentie depuis.

3°. Une femme de quarante-deux ans, de complexion délicate, mais bien portante, réglée pour la première fois à dix-neuf ans, ayant toujours eu des règles abondantes et régulières. Mariée à vingt ans, elle eut six enfans, et trois fausses couches. Après sa

première couche, elle éprouva des douleurs dans le bas-ventre, dout l'usage de nombreux médicamens énergiques la délivra. Il y a six ans, deux années après sa dernière couche, elle avorta à trois mois. État continuel de malaise et de faiblesse; au bout d'un mois, très-violente hémorrhagie utérine, qui résista à tous les moyens, et mit la femme à deux doigts du tombeau; cependant le sang finit par s'arrêter, et les forces revinrent avec beaucoup de lenteur.

Depuis lors, la femme n'a jamais été bien portante; elle est demeurée faible et valétudinaire. Il lui survint des maux de tête, et des affections hystériques du bas-ventre, ensorte que depuis trois ans elle ne pouvait plus s'occuper de son ménage.

Après un grand réfroidissement, il y a deux années, l'affection prit la forme de spasmes abdominaux très-douloureux. Au bout de quelques jours, ces spasmes s'étendirent à tout le ventre, jusqu'à l'estomac, montèrent à la gorge, et excitèrent une toux spasmodique fatigante. Les selles ne pouvaient plus avoir lieu qu'à la faveur des laxatifs. En même temps grande faiblesse et abattement, avec amaigrissement, de sorte que la femme ne pouvait plus garder le lit. Tous les moyens allopathiques, internes et externes, loin de procurer aucun soulagement, ne firent que détruire les facultés digestives, au point que l'estomac ne pouvait plus supporter aucun aliment solide.

Le 3 juillet 1834, je trouvai l'état suivant; mal de tête au front, violent surtout le matin; vertige allant jusqu'à tomber à la renverse; pâleur de la face; sentiment de froid au visage; goût pâteux; langue chargée, d'un jaune blanchâtre; pas d'appétit, beaucoup de soif. Les alimens causaient sur-le-champ des pesanteurs et des spasmes d'estomac. Sensation d'un globe remontant de l'estomac dans la gorge. Beaucoup de vents, surtout avec bruit par le haut, après avoir causé de la pression dans la gorge. Assez souvent des accès de douleurs violentes au creux de l'estomac, qui s'étendaient dans tout le bas-ventre, jusqu'en travers dans le dos et la poitrine, avec parfois des élancemens isolés, comme des éclairs, dans les os du bassin; quelquefois le soir mouvemens de fièvre lente; bouffées de chaleur sèche; fortes sueurs nocturnes, qui brisent les forces, fréquens battemens de cœur; amaigrissement, avec grande faiblesse; sommeil calme; moral triste, fréquemment beaucoup de sensibilité.

Je débutai par deux doses de *nux* X, iv. La première dose fut suivie immédiatement d'une aggravation extraordinaire; la femme se crut sur le point de mourir. Cette aggravation dura depuis huit heures du soir jusque vers une heure après minuit, époque à laquelle survint un sommeil bienfaisant. La malade s'éveilla le lendemain beaucoup plus gaie et soulagée de ses douleurs d'estomac. La seconde dose ne provoqua pas d'aggravation visible; mais la malade assura en être très-vivement affectée. Je la laissai agir jusqu'au 10 juin. Le changement de l'état se trouva pour lors bien sensible; les spasmes abdominaux étaient beaucoup moins violens, la malade avait un peu d'appétit, elle supportait mieux les alimens, et les selles n'étaient plus ni si difficiles ni si dures. Elle ne se plaignait plus que du globle hystérique, qui continuait toujours à la gêner beaucoup. Je prescrivis donc une dose d'*ignat.* IV. iij, et au bout de deux jours, le 12 juillet, j'en fis prendre une seconde.

Le 15 juillet, l'amélioration avait fait encore des progrès; l'appétit était meilleur; l'estomac supportait des alimens sans souffrir, les selles avaient lieu régulièrement tous les jours; le globe hystérique avait disparu. Seulement les spasmes abdominaux reparaissaient de temps en temps.

Je prescrivis une dose de *caustic.* X, iij. Elle fut répétée le 20 août, mais sans nécessité, et par précaution; car la première avait enlevé complétement le reste d'une affection qui paraissait si opiniâtre.

Si nous comparons ces trois cas, nous trouvons entre eux les analogies suivantes :

1°. Dans tous il y avait désordre général du système nerveux, et spécialement du système ganglionnaire.

2°. Le plexus solaire pouvait être regardé comme le foyer de l'affection; car, dans les trois cas, avait lieu la douleur particulière s'étendant en rayonnant de l'estomac vers le dos, la poitrine et le bas-ventre.

3°. Il s'engendrait beaucoup de vents dans le canal intestinal, il y avait des borborygmes et une constipation opiniâtre.

Quoique l'homœopathie individualise sévèrement, c'est-à-dire considère chaque cas comme isolé, cependant il y a certaines formes de maladies dans lesquelles le type fondamental perce à travers toutes les individualités, et où l'on peut et doit employer

le même médicament. Il suffit de se rappeler la scarlatine, le croup, et les spécifiques recommandés contre ces affections.

De même la noix vomique peut être regardée comme un spécifique dans les désordres généraux du système nerveux et surtout du système ganglionnaire. En pareil cas elle produit un grand bien, sans que les symptômes maladifs soient les mêmes. Elle a produit des effets vraiment surprenans dans les nos 2 et 3. Elle convient surtout quand il y a en même temps une constipation opiniâtre. Pour le dire en passant, je commence volontiers le traitement des malades atteints des affections du bas-ventre, qui ont pris beaucoup de médicamens, en leur donnant de la noix vomique, même lorsqu'elle n'est pas parfaitement homœopathique. Je la regarde alors en quelque sorte comme l'antidote de la maladie médicinale que les allopathes ont provoquée.

L'*ignatia* est un précieux moyen intercurrent, lorsque la maladie offre le globe hystérique comme symptôme fatigant. Dans le no 3, elle a fait cesser sur-le-champ cet accident. Je l'ai trouvée également salutaire dans les désordres des nerfs abdominaux, lorsque les malades disent éprouver la même sensation que si leur estomac était suspendu à un fil.

Mais quand le spasme abdominal se dessine tel que je l'ai caractérisé plus haut, c'est-à-dire quand le plexus solaire est le siége de la maladie, je suis tenté de regarder le caustique comme un spécifique. Dans le no 1, où la maladie résista opiniâtrément à tous les moyens, quoiqu'ils eussent été choisis avec soin, ce puissant antipsorique fit cesser d'une manière prompte et durable tout l'ensemble des symptômes, et suffit à lui seul pour rétablir la santé. Dans les nos 2 et 3, la noix vomique avait déjà enlevé la plupart des symptômes; cependant elle ne put que calmer la douleur abdominale, sans la faire cesser; le caustique y mit un terme, rapidement et d'une manière durable.

RECHERCHES SUR LE SANG, LA MATIÈRE DES VOMISSEMENS, CELLE DES DÉJECTIONS, LA BILE ET L'URINE DES CHOLÉRIQUES;

Par M. HERMANN.

Dès le début de mes recherches sur le sang des cholériques, je fus frappé de la présence d'un acide libre dans le caillot. Je

crus que c'était là une particularité du sang des personnes atteintes de cette maladie, jusqu'au moment où l'examen de mon propre sang m'y fit découvrir aussi de l'acide libre, en plus grande quantité même que dans celui des cholériques. Je vais donc commencer par exposer le résultat de mes recherches sur le sang des hommes en santé.

Du sang des personnes bien portantes. — Au bout de vingt-quatre heures, mon sang était réduit en sérum et en caillot. Je mis ce dernier sur un filtre pesé, et l'y laissai tant que le papier absorba du sérum. Je le pesai ensuite, et de cette manière je trouvai que les 100 parties de sang en contenaient 57 de sérum et 43 de caillot humide.

Le sérum était limpide et d'un jaune rougeâtre. Sa pesanteur spécifique était de 1,0270. Il rougissait fortement la teinture de tournesol bleue.

La même teinture, versée sur le caillot, rougit avec plus d'intensité encore que par l'action du sérum.

Pour me convaincre que ce rougissement ne tenait point à de la matière colorante du sang tenue en dissolution, je mis du caillot dans deux verres de même forme; je versai ensuite dans l'un de l'eau pure, dans l'autre de la teinture bleue, et je les laissai en repos. Avant que l'eau eût acquis une teinte rougeâtre, la teinture était devenue d'un rouge vif et pur. En supposant qu'un peu de matière colorante du sang s'y fût mêlée, il n'aurait pu résulter de là que du violet et non du rouge.

La teinture de tournesol est donc rougie par le sang de l'homme bien portant.

Afin de m'assurer que ce rougissement dépendait d'un acide libre contenu dans le sang, je mêlai, tant le sérum que le caillot, avec du carbonate de baryte, et je les fis ensuite bouillir dans un appareil pneumato-chimique communiquant avec la cuve à mercure. Pendant l'opération il se dégagea du gaz acide carbonique, dont la quantité (le baromètre étant à 28 pouces et le thermomètre de Réaumur à 10 degrés) s'élevait à 18, 1 volumes, pour 100 de sérum, et à 21, 2 pour 100 de caillot.

Ces expériences établissent positivement la présence d'un acide libre dans le sang. Mais il reste encore à démontrer que cet acide n'est pas seulement de l'acide carbonique.

Je fis bouillir une pareille quantité de caillot, mais sans carbo-

nate de baryte, dans le même appareil, et je n'obtins que 10, 4 volumes de gaz acide carbonique.

Il suit de là que 100 volumes de caillot contenaient 10, 4 volumes d'acide carbonique libre, et assez d'un autre acide plus fort pour dégager 10, 8 volumes de ce dernier.

Je fis quelques essais pour découvrir la nature de cet acide plus fort. Ainsi, par exemple, je délayai le caillot dans un mélange d'eau et d'acide sulfurique; je filtrai le magma, et je distillai la liqueur. Le produit contenait de l'acide acétique. Cette expérience constatait seulement que le sang contient des combinaisons d'acide acétique, que Berzelius a déjà indiquées sous le nom de lactate de soude. Mais je n'ai pu y découvrir d'autres acides que le carbonique, l'acétique, le phosphorique et l'hydrochlorique. Berzélius ayant démontré qu'il se trouve des acétates (lactates) parmi les sels du sang, les résultats que je viens d'énoncer et les lois des affinités chimiques prouvent que les acides libres de ce liquide ne peuvent être que le carbonique et l'acétique. C'est ce que confirmeront mes recherches sur le sang des cholériques.

Le sang d'une femme enceinte bien portante donna presque les mêmes résultats. Le sérum et le caillot produisaient des réactions acides: 100 parties de sang en contenaient 55, 25 de sérum et 44, 75 de caillot humide. La pesanteur spécifique était de 1,0230.

Du sang des cholériques. — Les résultats fournis par le sang des cholériques furent bien différens. D'abord ses qualités physiques le caractérisent. Il a une consistance extraordinaire et une couleur foncée. Son épaississement est même si considérable, dans la maladie portée à un haut degré, qu'il ne coule point par une ouverture faite à la veine. Je voulus rechercher surtout la cause de ce phénomène remarquable. Pour cela, j'examinai les proportions du sang et du caillot, ainsi que la pesanteur et l'acide du sérum aux diverses périodes de la maladie, et j'arrivai par là aux résultats suivans.

Un homme qui succomba en peu d'heures au choléra fut saigné quatre heures avant sa mort, et à la suite de violens vomissemens: 100 parties de son sang en donnèrent 40 de sérum et 60 de caillot.

Ainsi le sang qui, chez l'homme sain, aurait donné 43 pour 100 de caillot, en fournit 60, après une attaque de choléra. Il avait donc perdu 28 pour 100 de ses parties liquides.

Le sérum exerçait une réaction manifestement alcaline, et sa pesanteur spécifique était de 1036, nouvelle preuve décisive de la perte d'eau qu'avait faite le sang (1).

Le caillot, au contraire, exerçait une réaction sensiblement acide. Bouilli avec du carbonate de baryte dans un appareil clos, il donna, pour 100 volumes 21, 2 volumes d'acide carbonique, c'est-à-dire exactement autant que celui du sang normal.

Quant au sérum, sa réaction alcaline attestait qu'il ne pouvait contenir d'acide libre, et que le sang du cholérique avait perdu autant de cet acide libre que j'en ai trouvé dans le sérum du sang normal, c'est-à-dire, pour 100 volumes de ce dernier, un équivalent de 18, 1 volumes de gaz acide carbonique.

La séparation du sang des cholériques en un caillot acide et un sérum alcalin semble paradoxale au premier aperçu; mais elle s'explique par la propriété dont la fibrine jouit de se combiner avec les acides sans les saturer. Elle démontrerait seulement que le caillot a plus d'affinité que le sérum pour l'acide libre contenu dans le sang, phénomène analogue peut-être à celui qui arrive quand on plonge du bois dans du vinaigre, ou dans d'autres acides étendus, notamment l'acide sulfurique; la liqueur perd une grande partie de son acide, qui se concentre dans le bois. Il se peut que le caillot agisse de même sur le sérum; il absorbe l'acide libre jusqu'à un certain degré de saturation, passé lequel l'absorption cesse, et dans ce cas le sérum peut contenir encore de l'acide libre; mais si ce dernier existe dans le sang en quantité inférieure à celle dont le caillot a besoin pour se saturer, le caillot enlevera tout l'acide libre au sérum, et celui-ci pourra même exercer une

(1) Le sérum du sang normal avait une pesanteur spécifique de 1,027. Si on admet, d'après l'analyse de Berzélius, que le sérum humain contient 9,5 pour cent de substances anhydres, la pesanteur spécifique de ces dernières serait de 1,284, et 100 parties de sérum normal devraient perdre 33 7 parties d'eau pour que leur pesanteur spécifique s'élevât de 1,027 à 1,036. Il résulterait de là une perte d'eau de 19,2 parties pour 100 parties de sang. Mais le calcul des rapports du caillot au sang donna une perte de 28 pour 100 en parties liquides. De cette différence il s'ensuivrait que la quantité absolue de la fibrine ou de la matière colorante a augmenté dans le sang pendant le choléra. Mais je regarde cette conclusion comme trop aventurée, puisque la quantité du caillot humide ne dépend pas seulement de celle de la fibrine ou de la matière colorante, mais encore de la manière dont se sépare la fibrine, qui peut se condenser plus ou moins.

réaction alcaline parce qu'il contient du phosphate de soude qui, ainsi qu'on le sait, possède cette propriété.

La réaction alcaline du sang des cholériques est un phénomène constant. On l'observe toujours après que le malade a eu des vomissemens. Mais on ne la remarque pas dans le sérum des malades qui ont été saignés avant que des évacuations se déclarassent. Elle disparaît aussi après la guérison du choléra.

Ce qui n'est pas moins constant, c'est l'excès de caillot, proportionnellement au sérum, l'augmentation de la pesanteur spécifique, et par conséquent la perte d'eau qu'a éprouvée le sérum.

Pour abréger, je réunis dans le tableau suivant les résultats de plusieurs analyses.

	Caillot provenant de 100 parties de sang.	Sérum provenant de 100 parties de sang.	Réaction du caillot sur le tournesol.	Réaction du sérum sur le tournesol.	Pesanteur spécifique du sang.
Sang d'un jeune homme bien portant.	43	57	Acide.	Acide.	1027
Sang d'une femme enceinte bien portante.	44,75	55,25	*Id.*	*Id.*	1023
Sang d'une fille qui fut saignée aux premières atteintes du choléra, avant l'apparition des évacuations.	50	50	*Id.*	*Id.*	1027
Sang d'hommes atteints du choléra, dont ils guérirent, et qui furent saignés après avoir eu des évacuations. . . . a	55	45	*Id.*	Alcalin.	1028
b	60,3	39,7	*Id.*	*Id.*	1032
c	62,5	37,5	*Id.*	*Id.*	1028
Sang tiré à un cholérique, quatre heures avant la mort	60	40	*Id.*	*Id.*	1035
Sang d'une femme qui triompha du choléra, mais périt d'une fièvre inflammatoire survenue après.	46,25	53,75	*Id.*	Neutre.	1028

Du sang qu'on recueillit dans le ventricule droit d'un cholérique n'était qu'incomplétement coagulé. En le secouant un peu, il devenait bientôt liquide et parfaitement homogène. On ne put pas y opérer de véritable séparation en caillot et en sérum. Exa-

miné au microscope, il n'offrait plus de globules. Ça et là seulement on apercevait des traces d'enveloppes membraneuses, débris peut-être des anciens globules.

J'ai cherché s'il n'y aurait pas dans le sang des cholériques quelque substance étrangère au sang normal; je n'en ai trouvé aucune. Je suis allé surtout à la recherche de l'urée. On sait que la sécrétion de l'urine est presque entièrement supprimée pendant le choléra : on aurait donc pu présumer que l'urée s'accumulait dans le sang. Mais je n'en découvris aucune trace dans celui d'un cholérique qui avait été trois jours de suite sans uriner. On ne sent jamais non plus d'odeur urineuse à l'ouverture des cadavres.

Des liquides vomis par les cholériques. — Des vomissemens abondans de liquide aqueux sont un des symptômes caractéristiques du choléra. Ce liquide est trouble, peu coloré, ordinairement d'un jaunâtre sale. Il a une odeur aigrelette. Sa pesanteur spécifique varie. Celle du liquide vomi par un malade, dans les premiers temps, était de 1,0060, et plus tard elle descendit à 1,0055. Celle du liquide rendu par un autre malade ne s'élevait qu'à 1,0035.

Si on laisse ce liquide en repos pendant quelques jours, il s'éclaircit, en déposant un mucus gris, dont la quantité peut varier. Le liquide clair paraît alors jaunâtre, et se comporte de la manière suivante avec les réactifs.

Il rougit assez vivement la teinture de tournesol. L'hydrochlorate de fer produit une faible coloration en rouge. Celui d'argent fait naître un précipité caséiforme, assez abondant, qui se dissout aisément dans l'ammoniaque caustique. Cette dernière précipite de la liqueur quelques flocons de phosphate calcaire. L'oxalate d'ammoniaque détermine un léger précipité blanc. L'hydrochlorate de baryte ne produit aucune trace de trouble. La teinture de noix de galle donne lieu à un précipité floconneux et couleur de chair. L'acétate de plomb produit un trouble blanc-jaunâtre assez considérable. Le phosphate d'ammoniaque indique des traces de sels magnésiens. Le sulfate de cuivre n'occasionne aucun trouble. L'acide nitrique ne produit aucun changement dans la liqueur. En faisant bouillir celle-ci, elle ne se coagule point; elle demeure claire même après avoir été réduite à 1/20 par l'évaporation.

De là résulte qu'elle contient de l'eau, de l'acide libre, des substances animales, et des hydrochlorates, avec une petite quantité de phosphate calcaire et de sels magnésiens. Sa manière de se

comporter par l'ébullition et avec l'acide nitrique prouve qu'elle ne contient ni albumine, ni matière caséeuse, ni bile.

Pour reconnaître la nature de l'acide libre et des substances animales contenues dans ce liquide, j'en soumis quatre onces à la distillation. Le produit avait une odeur un peu empyreumatique; du reste, il était clair comme de l'eau incolore. Il réagissait comme acide sur la teinture de tournesol, mais ne produisait ni changement de couleur ni trouble dans les dissolutions des sels de baryte, de chaux, d'argent, de mercure et de fer. Je le fis bouillir avec du carbonate de chaux, puis le filtrai, et l'évaporai jusqu'à siccité : il resta une petite quantité d'un sel qui, lorsqu'on versa dessus de l'acide sulfurique, dégagea des vapeurs d'acide acétique.

Le liquide vomi par les cholériques contient donc de l'acide acétique libre, mais il ne contient aucune trace d'acide hydrochlorique.

Il resta dans la cornue un résidu brun, ayant la consistance d'un épais sirop. Ce résidu ne se dissolvait qu'en partie dans l'alcool à 80: il restait des flocons d'un brun sale faciles à dissoudre dans l'eau. Après avoir été réunis sur un filtre et séchés, ils représentaient une masse ratatinée, cassante et brune, qui, en la brûlant, répandait l'odeur du pain grillé, laissait un charbon contenant de l'azote, et se comportait en tous points comme la matière salivaire.

La dissolution alcoolique du résidu de la distillation fut évaporée à siccité. Elle laissa un résidu brun, dans lequel se formèrent des cristaux d'acétate de soude et de sel marin. L'acide nitrique, versé dans sa dissolution aqueuse concentrée, n'y produisit aucun changement. En la chauffant, elle dégagea les produits de la combustion des matières animales, et laissa un volumineux charbon, après l'incinération complète duquel il resta un mélange de soude et de sel marin, avec une petite quantité de phosphate calcaire et de sels magnésiens.

L'alcool avait donc enlevé au résidu de la distillation de l'osmazome (?), de l'acétate de soude, de l'hydrochlorate de soude et des traces de combinaisons de chaux, de magnésie et d'acide phosphorique.

Ce résidu ne contenait pas d'urée.

On peut conclure de ces expériences :

1 Que le liquide vomi par les cholériques ne peut renfermer,

comme acide libre, que de l'acide acétique, ou du moins aucun autre acide plus fort, puisque je trouvai encore dans le résidu de la distillation une assez grande quantité d'acétate de soude, qui, s'il eût existé un autre acide plus fort, aurait dû être décomposé par ce dernier.

2° Qu'il ne contient pas d'autres substances animales que de la matière salivaire et une matière analogue à l'osmazome.

Pour déterminer la quantité d'acide acétique libre contenue dans ce liquide, j'en pesai une certaine quantité, que je mêlai avec du carbonate de baryte, et je fis bouillir le mélange dans un appareil clos communiquant avec la cuve à mercure. J'obtins ainsi de l'acide carbonique, d'après la quantité duquel je calculai celle d'acide acétique.

100 parties du liquide dont la pesanteur spécifique était de 1,0060, donnèrent (Th. R. 10°; Barom. 28 po.) trente volumes d'acide carbonique, dont l'équivalent, en acide acétique anhydre, est de 1,204 pour 1000 parties de liquide.

100 volumes du liquide dont la pesanteur spécifique était de 1,0055, en donnèrent 23,5 d'acide carbonique, ou 0,942 d'acide acétique anhydre pour 1000 parties.

100 volumes du liquide dont la pesanteur spécifique était de 1,0035, en donnèrent 12,8 d'acide carbonique, ou 0,513 d'acide acétique anhydre pour 1000 parties de liquide.

Quant aux autres substances, leur quantité (terme moyen entre les trois liquides) s'élevait, sur 100 parties, à: osmazome 6,51; matière salivaire 1,04; acétate et hydrochlorate de soude, avec de petites quantités d'acide phosphorique, de chaux et de magnésie, 1,56; acide acétique libre, 0,89; eau et mucus, 90,00.

Des analyses ultérieures m'ont fréquemment attesté la présence, en outre, d'une petite quantité d'acide butyrique.

Il suffit d'un coup d'œil, superficiel même, jeté sur ces résultats, pour reconnaître que le liquide vomi par les cholériques a la même composition chimique que le suc gastrique. Le rapport est tel qu'on peut le considérer comme du véritable suc gastrique, et conclure de là aussi qu'il est sécrété par les mêmes organes que ce dernier. J'attache quelque importance à cette remarque.

Des déjections aqueuses des cholériques. — Les selles copieuses des cholériques représentent des liquides aqueux troubles, peu colorés et d'une teinte salé, ayant l'odeur particulière de l'huile fétide qui se mêle avec les excrémens dans le gros intestin. Quand

on laisse reposer ces liquides pendant quelque temps, ils déposent une assez grande quantité de mucosités; mais ils ne s'éclaircissent jamais entièrement, et restent lactescens. Si on les expose à l'action de l'air atmosphérique, les couches mises en contact avec ce fluide prennent avec le temps une couleur plus foncée et brunâtre, due à l'absorption de l'oxigène.

Le liquide excrémentitiel qui servit aux expériences suivantes, exerçait une réaction alcaline. L'acide nitrique y produisait une effervescence, due à un dégagement d'acide carbonique. L'ébullition en dégageait également de l'acide carbonique, après quoi ses réactions alcalines devenaient plus fortes encore. Sa cendre contenait encore de la soude. Il est clair d'après cela qu'il contenait du bicarbonate de soude. Plus tard, j'appris que le malade, peu de temps avant l'évacuation, avait pris de l'eau chargée de ce sel, qui d'après cela n'existait qu'accidentellement dans les excrémens. En l'évaporant jusqu'à siccité, il s'en évaporait des flocons d'albumine. Ces flocons furent recueillis sur un filtre, la liqueur filtrée soumise de nouveau à l'évaporation, et le résidu mêlé avec de l'alcool, qui donna lieu à la formation de flocons de matière salivaire. La dissolution alcoolique avait une couleur brune. L'acide nitrique faisait passer ce brun au vert, puis au ronge, indiquant par ce jeu de couleurs la présence de la matière colorante de la bile et par conséquent aussi celle des autres parties constituantes de cette humeur.

L'extrait alcoolique fut évaporé à siccité. Il resta un résidu très-chargé de sels, dans lequel des combinaisons animales entraient pour une faible partie, et qui, pour la plus grande, était composé d'une substance analogue à l'osmazome, avec très-peu de picromel et de résine biliaire. L'acide nitrique dégagea de la partie saline de cet extrait aqueux, des vapeurs d'acides acétique et butyrique.

Je ne pus découvrir aucune trace d'urée dans le liquide excrémentitiel.

Ainsi que je l'ai dit, je reconnus plus tard que le carbonate de soude ne se trouvait qu'accidentellement dans ce liquide. Il restait donc encore à examiner les déjections d'autres cholériques pour savoir si elles ne contiendraient point de l'acide. En effet, e ne revis plus de réactions alcalines, mais constamment des réactions acides.

Quant au contenu du canal intestinal des cadavres de cholériques, je n'ai eu qu'une seule fois occasion de l'examiner sous le point de vue de l'acide libre. Un homme ayant succombé au bout de vingt-quatre heures à une violente attaque de choléra, et n'ayant point eu de vomissemens, mais seulement des déjections par le bas pendant tout le temps, on trouva plusieurs livres de liquide dans l'estomac et le duodénum : il y en avait moins dans le gros intestin.

Le liquide contenu dans l'estomac ressemblait parfaitement à celui que les cholériques rejettent quand ils vomissent. Il avait des réactions acides, et contenait les substances que j'ai dit avoir été trouvées dans ce dernier.

Le contenu du duodénum ressemblait à celui de l'estomac, quant à ses qualités physiques ; mais il donnait des réactions acides moins prononcées.

Celui du gros intestin avait déjà l'odeur répugnante des excrémens : il était plus trouble et plus acide que les deux précédens.

Une autre fois, on trouva, dans le cadavre d'un malade que le choléra avait également fait périr d'une manière rapide et sans vomissemens, un liquide assez acide pour attaquer les instrumens en acier et pour exhaler une odeur acéteuse bien prononcée.

Je crois ces résultats suffisans pour autoriser à conclure que les déjections des cholériques ont la plus grande analogie avec les matières que ces malades vomissent. Car, si l'on excepte l'albumine, qui provenait probablement du suc pancréatique, une petite quantité de bile et de l'huile fétide, il reste un liquide caractérisé par acide libre, matière salivaire, substance analogue à l'osmazome, acétates et butyrates, mucus et beaucoup d'eau, matières qui sont les mêmes, et de plus en proportions à peu près identiques, que celles qu'on rencontre dans le liquide vomi.

De l'urine des cholériques. — La sécrétion urinaire est supprimée dans le choléra. Je n'ai donc point eu occasion d'examiner de l'urine rendue pendant le fort de la maladie. Celle dont je vais parler fut la première que rendit un malade en relevant d'un violent accès de choléra.

C'était un liquide jaunâtre et un peu trouble, qui ne forma point de sédiment. Il se montrait complétement neutre envers la teinture

de tournesol. L'ébullition n'y déterminait aucun changement notable. L'hydrochlorate de chaux, celui de mercure, celui de fer et l'acétate de plomb y produisaient des précipités, dont la quantité était beaucoup moins considérable que celle des précipités qu'aurait donnés l'urine d'un homme bien portant. Évaporé à siccité, il laissait un résidu sec, d'où la soude caustique dégageait de l'ammoniaque. Quand on mêlait un peu de ce résidu avec un volume égal d'acide nitrique, et qu'on faisait refroidir le tout jusqu'au degré de la congélation, on obtenait des cristaux de nitrate d'urée.

Ces expériences attestent la présence d'hydrochlorates, de phosphates, de sels ammoniacaux et d'urée. Cependant ces substances étaient en beaucoup moins grande quantité que dans l'urine de l'homme sain.

Ceci fut confirmé par la pesanteur spécifique des deux liquides. Celle de l'urine du malade était de 1,0060, et celle de l'homme sain de 1,0200, terme moyen. Si l'on admet, dans ce dernier cas, 6, 7 pour cent de matière solide, une urine dont la pesanteur spécifique est de 1,006 n'en peut contenir que 2 pour 100, en supposant identité dans les matériaux. L'urine de cholérique contenait donc à peine les trois parties solides qui existent dans celle de l'homme bien portant.

Ce résultat a de quoi surprendre; car on aurait dû croire qu'après la longue suspension de la sécrétion urinaire pendant le choléra, l'urine, au moment de sa réapparition, serait surchargée de principes solides, notamment d'urée. La cause du phénomène inverse doit donc être profonde, et je me permettrai à cet égard les remarques suivantes.

Jusqu'à présent c'est un problème pour la physiologie que de démontrer l'organe où se fabrique l'urée; car les recherches de Prevost, Dumas, Meyer, et autres, ont appris qu'après l'extirpation des reins, il se forme de l'urée, qui, ne trouvant plus son émonctoire naturel, s'accumule en partie dans le sang, et en partie aussi s'échappe par le canal intestinal. Ces expériences prouvent incontestablement que les reins ne sont pas les seuls organes chargés de la préparation de l'urée, quoiqu'il ne s'ensuive pas de là qu'il ne puisse point se former d'urée en eux. Mais l'état de l'organisme pendant le choléra semble donner du poids à cette dernière opinion, car les reins ont été trouvés dans l'état normal

et pleins de sang comme à l'ordinaire. S'il pouvait se former de l'urée dans les reins, puisque la sécrétion urinaire n'a point lieu chez les cholériques, cette substance devrait ou s'accumuler dans le sang, ou se mêler avec les déjections qui ont lieu pendant le cours de la maladie. Mais il m'a été impossible d'en découvrir aucune trace ni dans le sang, ni dans la matière des vomissemens, ni dans les déjections. Si la recherche de l'urée n'entraînait pas tant de difficultés, je soutiendrais hardiment qu'il ne s'en produit point dans le choléra; mais ce que je puis affirmer en toute assurance, c'est qu'il s'en forme réellement beaucoup moins que dans l'état de santé. Or, les reins étant sains chez les cholériques, et la masse principale des liquides du corps ne contenant point alors d'urée, les reins ne peuvent être l'organe chargé de préparer cette dernière, et elle doit être élaborée dans les parties du corps aux fonctions desquelles la maladie apporte un grand trouble. C'est pourquoi j'appelle surtout l'attention sur le système des vaisseaux capillaires de la surface extérieure du corps, où la circulation du sang s'arrête presque entièrement, comme le prouvent l'état du pouls, le froid de ces parties et la teinte bleue qu'elles prennent. Je crois donc que l'urée pourrait être le produit de la décomposition chimique que le sang éprouve pendant son passage des artères dans les veines de la surface tégumentaire, et je dis avec intention *de la surface tégumentaire*, parce que la circulation est surtout arrêtée dans les parties extérieures, tandis qu'elle éprouve moins de trouble dans les parties internes. La suppression de la sécrétion urinaire pendant le choléra tiendrait donc d'une part à ce que les reins ne trouvent pas d'urée dans le sang, de l'autre à ce que le sang a été dépouillé d'une grande partie de son eau. La fonction des reins, comme régulateurs de la composition du sang, devrait donc être suspendue, puisque le sang manquerait des matériaux à l'élimination desquels ils sont destinés. Cette vue est pleinement confirmée par le résultat découlant de la nature de la première urine rendue par un malade qui venait d'avoir le choléra.

Comme la composition du sang ne se rétablit pas tout d'un coup après cette maladie, ainsi que l'atteste l'analyse du sang d'un malade qui s'était relevé du choléra, mais qui périt d'une fièvre inflammatoire survenue à la suite, la circulation du sang encore épais doit se faire avec moins d'énergie dans les vaisseaux capil-

laires extérieurs. De là s'ensuit qu'il se forme peu d'urine et que par conséquent les reins n'en peuvent pas extraire beaucoup du sang. Aussi l'urine doit-elle en contenir moins, et avoir une pesanteur spécifique d'autant plus légère.

Si toute cette théorie était vraie, nous aurions trouvé que la suspension de la sécrétion urinaire pendant le choléra est un effet de l'altération que la composition du sang subit dans cette maladie.

De la bile des cholériques. — N'ayant pu me procurer la bile d'un homme sain, je me contenterai de rapporter les résultats de mes recherches sur la bile des sujets morts du choléra, et de les mettre en regard de ce que d'autres ont écrit sur la bile humaine normale. Je m'appuierai, quant à la pesanteur spécifique et à la quantité, sur John; quant aux réactions chimiques, sur Tiedemann et Gmelin.

En général, la vésicule biliaire est gorgée de bile dans les cadavres des cholériques, et cependant les conduits excréteurs n'offrent aucune trace d'obstacle à l'écoulement du liquide.

J'ai trouvé dans une vésicule 14 drachmes de bile, dans une autre 16, et dans une troisième 15; sa pesanteur spécifique était de 1043.

John évalue la quantité de la bile, chez l'homme sain, à une once environ, et sa pesanteur spécifique à 1026. La quantité et la pesanteur spécifique de cette humeur étaient donc presque doublées dans le choléra.

Quant aux autres qualités physiques, à la couleur surtout, elle ne différait pas de la bile normale du bœuf; seulement elle était plus consistante. Sa consistance égalait celle de la mélasse, et, comme cette dernière, elle filait entre les doigts.

Je mêlai 1 volume de bile avec 4 volumes d'alcool à 80°. Il se sépara une grande quantité d'une substance qui contenait du mucus, un peu d'albumine, une substance semblable à la matière particulière, soluble par l'alcool, que renferme la bile humaine, et peut-être quelques autres substances encore. On sépara ces précipités de la solution alcoolique par la filtration, et l'on évapora l'alcool. Le reste fut redissous dans l'eau, et de l'acétate de plomb versé dans la liqueur. Il se produisit un précipité considérable, contenant toute la matière colorante de la bile, avec la résine biliaire et un peu de picromel. On filtra une nouvelle fois la li-

queur, et l'on y ajouta du sous-acétate de plomb; de là provint un précipité faible, contenant également de la résine biliaire et du picromel. On le sépara du liquide, on fit passer un courant de gaz hydrogène sulfuré à travers ce dernier, on sépara le sulfure de plomb et on évapora la liqueur. On obtint pour résidu du picromel pur.

Trois volumes de bile furent agités avec un volume d'éther. Ce dernier prit une couleur jaunâtre. On le versa dans une capsule de verre, et on l'y fit évaporer à siccité. Pendant l'évaporation, il cristallisa de la cholestérine. Le résidu consistait en une huile liquide, qui produisit du savon avec la soude, et qui par conséquent était de l'acide oléique.

Il résulte de cette analyse que l'alcool et l'éther ont extrait de la bile des cholériques les mêmes substances que Tiedemann et Gmelin ont obtenues de la bile normale. Je signalerai seulement une différence. Les deux écrivains disent que l'acétate de plomb ne trouble pas l'extrait alcoolique de la bile humaine, tandis que le sous-acétate y produit un précipité abondant. L'inverse précisément eut lieu pour la bile des cholériques : ce qui indiquerait une plus grande proportion de résine biliaire dans celle-ci.

En comparant la composition de la bile des cholériques avec celle de la bile d'un homme sain, on voit que les mêmes matériaux se sont représentés dans les deux cas. La seule différence paraît consister en ce que la première est plus épaisse, plus pesante et par conséquent moins chargée d'eau. Mais, malgré cette similitude de composition, la bile joue cependant un rôle dans le trouble du mécanisme de notre constitution pendant le choléra. Son épanchement dans le duodénum n'a pas lieu, comme le prouvent les analyses des matières rendues par haut et par bas, et comme le constate l'état de la vésicule à l'ouverture des cadavres. Or, les conduits excréteurs n'étant pas obstrués par un obstacle mécanique, il faut que le défaut d'écoulement tienne à leur occlusion spasmodique. Du reste ce phénomène n'a qu'une importence secondaire ; car on sait que les conduits biliaires peuvent être liés, ou bouchés par des calculs, sans que la vie soit mise directement en danger par là ; il survient seulement la jaunisse. Mais il est digne de remarque que celle-ci n'a point lieu dans le choléra.

Conclusions. — Avant tout j'appellerai l'attention sur l'état

particulier du sang, qui est devenu assez épais pour ne pouvoir plus couler de la veine. J'ai prouvé que, dans cet état, il contient beaucoup moins d'eau et un peu moins d'acide acétique libre que dans l'état normal; car la proportion du caillot au sérum s'est élevée de 43 à 60; d'acide, le sérum est devenu alcalin, et la pesanteur spécifique est montée de 1,0270 à 1,0360. Si l'on admet, chez un adulte, 30 livres de sang, si l'on admet en outre comme équivalent de l'acide libre contenu dans le sérum normal, 18,1 volumes de gaz acide carbonique pour cent volumes de ce liquide, il résulte de là que, pendant le choléra, la masse du sang a perdu 8,5 livres d'eau et 47 grains d'acide acétique anhydre (1).

L'épaississement du sang tient donc à une soustraction d'eau et d'acide acétique. La soustraction de ce dernier, *pendant la vie même*, paraît être ce qui y contribue surtout, en déterminant la fibrine à se séparer du sang. Je fonde cette conjecture sur les faits suivans:

1° La fibrine est par elle-même insoluble dans l'eau.

2° L'acide acétique est un dissolvant pour la fibrine et pour l'albumine.

3° On a trouvé constamment, dans le cœur, des paquets de fibrine adhérens aux colonnes charnues et aux valvules. Ces concrétions, chez tous les sujets dont la mort avait eu lieu avec lenteur, étaient d'un blanc pur, compactes, fort cohérentes et diversement entrelacées avec les colonnes; tandis que, dans les cas de mort rapide, la séparation ne s'était opérée qu'incomplétement, la fibrine, mêlée avec la matière colorante, formant des masses moins cohérentes et faciles à détacher des parois du cœur. On ne peut expliquer cette différence qu'en admettant que la fibrine se sépare du sang pendant la vie même. Or il est clair que sa séparation doit être d'autant plus complète, qu'elle se fait avec plus de

(1) 30 livres de sang normal contiennent 17 livres de sérum. 100 volumes de sérum donnent, comme équivalent de l'acide libre qui s'y trouve, 18,1 volumes de gaz acide carbonique. En examinant le caillot il a été reconnu que la moitié de ce dernier acide était contenue à l'état de liberté dans le sang, et que l'autre était l'équivalent de l'acide acétique libre conjointement avec ce dernier. Il reste donc pour l'acide acétique 9 volumes, qui donnent pour 17 livres de sérum 147 grains d'acide acétique anhydre.

lenteur, et que le sang décomposé a repassé plus souvent par les mêmes parties.

Ce qui vient encore à l'appui de ma conjecture, c'est que la décomposition du sang, dans le choléra, n'a lieu qu'après les évacuations liquides, dont les principales parties constituantes sont précisément celles qui manquent au sang, de l'eau et de l'acide acétique. On est donc obligé de conclure que les liquides vomis et évacués par les cholériques faisaient préalablement partie du sang, et que, par leur soustraction, le sang s'est trouvé décomposé.

On m'a objecté que la mort a lieu quelquefois sans évacuations préalables, et sans qu'on ait remarqué d'altération du sang. A cela je réponds que ces cas doivent être fort rares, et qu'il faut qu'alors la mort ait été très-rapide, mais qu'une altération du sang doit toujours avoir lieu dans le choléra, et qu'on peut dire, à coup sûr, qu'un homme dans le corps duquel le sang est resté liquide jusqu'à la fin, n'a point succombé au choléra. Il y a bien des cas où cette décomposition du sang et la mort ont lieu en peu d'heures, et sans évacuations; mais alors on trouve toujours dans le tube alimentaire assez d'un liquide acide pour pouvoir expliquer l'altération du sang par sa soustraction.

Ainsi la soustraction des liquides aqueux et acides que les cholériques rendent par haut et par bas, ou qui s'amassent dans leur intestin, est la cause de la décomposition du sang. Il en résulte une séparation de fibrine, qui produit de faux polypes dans le cœur ; et l'enlèvement d'une quantité d'eau, qui peut s'élever jusqu'à huit livres, augmente la proportion des parties plastiques du sang. Un tel changement accroît la consistance de ce dernier, et l'empêche de circuler dans les vaisseaux capillaires, d'où le froid et le bleuissement des surfaces cutanées. Enfin, l'épaississement du sang allant toujours en augmentant, la circulation cesse tout-à-fait et la mort doit s'ensuivre.

La cause prochaine de la mort des cholériques est donc l'épaississement du sang et la cessation de la circulation qu'il entraîne.

Mais je dois faire observer qu'avec la force médicatrice dont l'organisme est animé, la décomposition du sang n'aurait pas lieu, du moins dans une progression aussi rapide, si le canal intestinal remplissait ses fonctions. Cette décomposition, qui tient pres-

qu'uniquement à une soustraction d'eau, nous oblige donc d'admettre que la faculté absorbante du canal intestinal est absolument éteinte pendant le choléra.

Or c'est là ce qui caractérise le choléra. Si la faculté absorbante du canal intestinal persistait, il ne différerait pas de la diarrhée et du vomissement ordinaires, puisque des liquides sont soustraits aussi au sang dans ces maladies. Mais elles s'accompagnent de soif, et les vaisseaux du canal intestinal réparent promptement, à l'aide des boissons, les pertes que le sang éprouve. Pendant le choléra, au contraire, il n'y a ni digestion ni assimilation. Je citerai en preuve le bicarbonate de soude trouvé dans les déjections d'un cholérique qui l'avait pris peu de temps auparavant.

Tous les phénomènes qui amènent la décomposition du sang pendant le choléra, et par la suite la mort, peuvent donc être rapportés,

1° A la cause qui fait que l'acide acétique et l'eau sont soustraits au sang.

2° A celle qui éteint la faculté absorbante du canal intestinal.

On a émis des opinions très-diverses sur les causes primitives des phénomènes morbides pendant le choléra, et cela seul suffit pour attester qu'elles sont obscures et cachées, comme toutes les causes premières. Je garderais donc le silence sur ce sujet abstrait, si je ne croyais devoir ramener à des conditions organiques les faits consignés dans mon mémoire.

Quelques auteurs ont écrit que la cause première du choléra est due à un miasme agissant sur le grand sympathique, qui paralyse le cœur, et occasione par là la décomposition du sang. Je me permettrai d'ajouter que la paire vague mérite aussi d'être prise en considération. J'en trouve la preuve :

1° Dans l'affection spasmodique du larynx pendant les accès du choléra.

2° Dans l'occlusion spasmodique des conduits biliaires.

3° Dans l'abondance du liquide acide sécrété par l'estomac, et qui, sous le point de vue chimique, ressemble parfaitement au suc gastrique.

4° Dans les expériences des physiologistes qui ont vu l'acide libre du suc gastrique disparaître après la ligature de la paire vague.

Je hasarderai donc le tableau suivant des causes primitives des phénomènes morbides qui ont lieu pendant le choléra.

La première cause ocasionelle de cette maladie est un miasme qui, lorsqu'elle a atteint un certain degré d'intensité, se produit dans les individus qu'elle affecte, et se trouve émis par eux dans l'atmosphère. Tous ceux qui respirent cet air empesté s'exposent au danger de l'infection, s'ils sont prédisposés au choléra. Mais le nombre des individus ainsi prédisposés n'est pas grand. D'ailleurs la prédisposition peut être accrue ou diminuée par un grand nombre de circonstances; diminuée par la tranquillité d'esprit et la force de caractère, augmentée par la crainte, l'ivrognerie, les écarts de régime et le refroidissement. Le principe propagateur du choléra est le même que celui des maladies contagieuses proprement dites; seulement il a plus de volatilité, et porte son action principalement sur les poumons pendant la respiration; de là vient que, dans une épidémie, ce sont surtout, parmi les animaux domestiques, les volatiles qui en souffrent.

Maintenant, suivant moi, le miasme détermine avant tout une polarisation de l'activité nerveuse. Celle-ci s'accumule dans la partie vague, et abandonne le système ganglionnaire. Le résultat en est une surexcitation des organes auxquels la première se distribue, et la paralysie de ceux que le second anime. De là l'altération de la voix, l'occlusion des conduits biliaires, et ces copieuses sécrétions de suc gastrique acide, qui entraînent la décomposition du sang. De là aussi l'abolition de la faculté absorbante du canal intestinal, qui ne permet pas que le sang répare ses pertes.

Les applications de cette théorie à la pratique sont faciles à saisir. Elle permet surtout d'apprécier l'emploi des émissions sanguines chez des malades qui ont déjà perdu environ le quart de leur sang. Elle fait regretter, en outre, qu'on ait eu si peu d'égard au conseil donné par quelques praticiens d'essayer les injections d'eau dans les veines.

LETTRES A UN MÉDECIN DE PROVINCE SUR L'HOMŒOPATHIE;

Par le Docteur PETROZ.

(Troisième lettre.)

J'ai rappelé à votre souvenir dans ma dernière lettre les différentes et principales théories qui ont gouverné le monde médical; j'ai pensé qu'en faisant passer rapidement devant vos yeux ces créations fantastiques auxquelles on a accordé tour à tour tant d'importance, il vous serait facile de voir que toujours on faisait découler de ces conceptions ingénieuses mais hypothétiques, toutes les conséquences à l'aide desquelles on expliquait les faits. Je ne vous dirai rien de la théorie de l'irritation sur laquelle est basée la thérapeutique la plus généralement admise; vous avez pu l'apprécier; le temps la jugera; il dira comment et par quel entraînement presque toute la génération médicale actuelle s'est laissée aller à cette espèce de vampirisme, à cette immense effusion de sang par laquelle on a voulu tout combattre; et de cette autre doctrine née en Italie d'un reste de brownisme qui, admettant pour base de conduite l'existence de deux diathèses, celle du stimulus et du contra-stimulus, essaie la tolérance des organes par des doses énormes de médicamens; elle a porté au plus haut degré l'évidence les efforts auxquels on peut soumettre le principe conservateur, ou donner la mesure de réaction des forces vitales dans certaines maladies, puisqu'on la voit résister à plusieurs gros d'émétique, ou à une centaine de grains de digitale, de jusquiame, donnés dans un jour. Nul doute qu'en considérant cette force de tolérance pour des masses de substances vénéneuses qu'on ne pourrait supporter dans aucun état de santé, on ne soit porté à nier l'action des doses infinitésimales de l'homœopathie; mais il y a aussi loin de ce doute *à priori* à un scepticisme rationnel, qu'il y a de distance de la doctrine du contra-stimulus à la méthode de Hahnemann.

Dans les temps éloignés, de tout ce qu'il y avait de contradictoire dans les théories connues, de leur inutilité à chaque instant

démontrée, a dû naître la secte des éclectiques, prenant de tous côtés ce qui lui paraît le meilleur, et construisant avec ces matériaux hétérogènes une espèce de juste-milieu, édifice syncrétique sans base, toujours chancelant et changeant de forme chaque jour.

Le vice le plus grand d'une théorie est son défaut de rapport avec l'application des moyens, qui est le but, la conséquence utile de la science; s'il en est autrement, on élève un édifice dangereux ou inutile; dangereux parce qu'il conduit à des données fausses; inutile parce qu'on l'abandonne pour se rattacher à l'expérience, qui est toujours l'empirisme plus ou moins rationnel. Boërhaave, qui fut si grand au lit du malade, oubliait ses idées mécaniques pour revenir à l'expérience, dont il allait chercher le résultat jusque dans les pratiques populaires. J'ai vu Baumes auprès du malade; il n'abandonnait jamais ces connaissances cliniques auxquelles il dut plus d'une couronne, pour les faire plier sous sa théorie qu'il appelle les fondemens de la science méthodique des maladies. Or, en médecine, la théorie qui s'arrête à la simple spéculation sans passer à la pratique, n'est point d'une grande utilité, comme on l'a dit. L'observation des faits, l'étude de leurs rapports, leur interprétation et les conséquences qu'on en dérive, peuvent seuls produire une théorie d'observation, et quand les faits recueillis se rattachent, ou plutôt découlent d'une loi de la nature, la théorie à laquelle ils servent de base doit être aussi sévère dans ses conséquences qu'elle en est inséparable. Ce sont là les caractères que présente la méthode homœopathique. De toutes les révolutions que la médecine a éprouvées, aucune ne s'est présentée avec une opposition aussi grande aux habitudes établies; parce qu'elle change le mode d'application des moyens, qu'elle fonde sur lui sa base et son utilité, elle procède en sens inverse de toutes les réformes tentées jusqu'à ce jour, elle s'élève de l'observation thérapeutique, de laquelle elle tire toutes ses conséquences; aussi a-t-elle eu à soutenir des attaques de tout genre dans le pays où elle a pris naissance; elles ont été vives, mais repoussées avec avantage, et le combat est fini. Chez nous, c'est par l'indifférence, le dédain, la dénégation des faits, qu'on veut en empêcher les progrès; il est affligeant de dire que des hommes recommandables sous tant de rapports affectent de témoigner du mépris pour cette science, au lieu d'avouer franchement qu'ils l'i-

gnorent, de l'examiner sans préjugés et avec amour de la vérité, ils préfèrent la repousser avec des injures; il est difficile, j'en conviens, de quitter la route que l'on a long-temps suivie; et, s'il est vrai qu'une impression reçue dans le jeune âge empreint quelquefois de son caractère toutes les déterminations de la vie, il doit être vrai aussi que lorsqu'on entre dans une carrière difficile à parcourir, on reste soumis à une pensée qui modifie profondément les dispositions de l'esprit, elle marche avec lui, se présente partout, revêt nos sensations de ses couleurs, et dirige nos volontés d'une manière inaperçue, mais constante, dans une ligne déterminée. L'habitude qui identifie les choses, l'éducation, le temps qui les enracine, font passer les erreurs de tradition et même les préjugés pour des vérités; chaque science a les siens, et on a souvent pour eux un respect religieux. Vous ne serez donc pas étonné, mon cher ami, si une méthode aussi contraire à tout ce qui a été enseigné depuis 2500 ans a soulevé contre elle tant de clameurs, exposé son auteur à tant de persécutions, et valu à ses disciples tant d'injures: on ne pardonne pas même à la vérité quand elle vient se montrer en opposition à nos vieilles habitudes, nous arracher à ce quiétisme qui dispense de penser à l'incertitude d'un art qui a si souvent changé de face parce qu'il n'avait pas de base fixe, de loi qui lui servît de point de départ, de point d'appui, auquel on pût toujours revenir dans le cas où les écarts de l'imagination pourraient entraîner au-delà de ses limites. Ainsi Copernic fit rester le soleil immobile, et les calculs astronomiques se coordonnèrent; que de combats il eut à livrer aux fanatiques de la science pour faire adopter une grande vérité; il prouva que rien de grand ne peut être fait sans beaucoup de peines et de difficultés. Le temps qui est chargé de les aplanir a déjà beaucoup fait pour l'homœopathie; ce juge sévère décidera de son sort: il sera inexorable; si elle n'est qu'une illusion, nulle puissance humaine ne pourra la soutenir; mais si elle est une loi de la nature, et ce n'est plus un doute pour ceux qui la voient basée sur la véritable expérience, elle résistera à tous les efforts; le public prendra part à la querelle; peu soucieux, comme je vous le disais, des discussions et des théories de l'école quand la douleur le presse, il croit qui le soulage, il se souvient de qui l'a guéri, il sait la différence d'opinions qu'il trouve chez plusieurs médecins qu'il consulte sur un même objet; il sait que dans l'ab-

sence totale de principes fixes, de base solide, chaque médecin est obligé d'appuyer sa conduite sur sa propre expérience; enfin il répète à chaque instant que la médecine n'est qu'une science de conjectures; mais elle est un si grand besoin de la nature humaine qu'il est impossible au malade de ne pas l'invoquer; il le fera avec d'autant plus d'abandon qu'il y trouvera plus de soulagement et de certitude. C'est là que la méthode homœopathique prendra son appui; la confiance qu'elle inspirera naîtra de ses œuvres, comme ses conséquences sont nées d'une expérimentation véritable, c'est-à-dire qu'elle s'élevera sur des faits qui, dans un siècle positif comme celui où nous vivons, ont une puissance bien supérieure aux spéculations brillantes, si souvent hypothétiques, de l'esprit, eux qui inflexibles résistent si opiniâtrément aux tortures auxquelles on les soumet.

Il est facile de concevoir les motifs qui arrêtent le médecin, quand on lui parle de réforme, et combien de sentimens divers, de passions, se réveillent à cette pensée; de là l'accusation portée contre la doctrine nouvelle de vouloir détruire tout ce qui a été si péniblement acquis, de faire rétrograder la science jusqu'à son berceau, quand elle confesse que l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, la physique, la chimie et l'histoire naturelle lui sont nécessaires. Qu'on ait pour elle la justice de ne point la condamner sans l'entendre; ses disciples, tous élevés dans l'école régnante, ont justifié le mandat qu'ils en avaient reçu; et, loin de trahir la foi jurée, d'ébranler l'édifice de l'art, ils lui donnent un appui sur une vérité toute physique pour ceux qui veulent appeler leurs sens à l'observation des phénomènes de la nature; au lieu de se cacher dans l'ombre, de s'envelopper de mystères, comme le fait l'impuissance irrationnelle, ils demandent avec instance qu'on les juge et, si, après examen, la vérité se confirme, à quoi bon déplorer le temps perdu à la recherche des hypothèses. Si la science se compose de ce qui est utile et de ce qui ne l'est pas, et ceci n'est pas un paradoxe, pourquoi n'en éloignerait-on pas tout ce qui ne peut servir? Quelque petite que soit la part des choses utiles, l'usage en serait et plus sûr et plus facile. Quel est le médecin qui ne devrait pas convenir que, dans l'immensité des choses écrites, il en est une petite partie qui puisse résister à l'oubli; et dans celles qui y seront condamnées, on verra des erreurs qui peuvent servir, puisqu'elles empêcheront d'y retom-

ber; c'est là que les médecins expectans puisent leur sagesse; savoir beaucoup en médecine, c'est connaître ce qu'on ne sait pas faire.

La méthode homœopathique ne soulèverait pas contre elle les différentes sectes qui règnent encore aujourd'hui, si, en se présentant avec son axiome, elle n'eût révélé qu'un simple phénomène de la nature vivante, qu'une pensée théorétique; vous lui auriez vu subir le sort de toutes celles qui l'ont précédée, c'est-à-dire que, considérée comme l'expression de faits plus ou moins souvent constatés, elle aurait été regardée comme une de ces contradictions utiles dans les sciences qui cherchent un fondement solide, et on aurait continué, sous la forme d'éclectisme, l'application des moyens puisés dans une expérience faite sans guide et dont les résultats sont si difficiles à coordonner; mais, prenant sa source dans la simplicité des phénomènes thérapeutiques, elle a vu changer le mode d'application des puissances médicatrices, et c'est là ce qui excita la plus vive opposition; je vous dirai donc quelles objections on élève contre elle sous le double rapport de science de raisonnement et de science d'application.

On dit que l'homœopathie se contentant des signes appréciables d'une maladie, sans tenir compte de ses causes et de sa nature, regarde comme inutile l'étude de l'anatomie, de la physiologie. L'accusation est fausse; nulle science n'est plus qu'elle convaincue de la nécessité de cultiver l'étude des bases sur lesquelles elle fonde la conviction de ses progrès successifs; jamais en médecine on ne sentit mieux le besoin de l'étude de l'anatomie et de la physiologie, puisque c'est par elle seule qu'on peut connaître cet état normal de l'organisme, terme de comparaison indispensable pour connaître les désordres. Toutes les vraies connaissances acquises en pathologie lui sont nécessaires; c'est là qu'on puisera les notions les plus utiles sur la valeur de chaque symptôme; qu'on apprendra à distinguer ceux qui naissent immédiatement du foyer du mal d'avec ceux qui ne sont que des reflets sympathiques.

L'objection sur laquelle on semble le plus insister est la suivante. « Les symptômes ne sont pas la maladie elle-même, ils » n'en sont que les signes, et les phénomènes, qui souvent in- » duisent en erreur, parce qu'ils naissent de maladies souvent » différentes; c'est la cause qu'il faut rechercher, combattre,

» anéantir. » Enfin on fait valoir le fameux axiome *tolle causam*. Mais, puisqu'on a admis la différence de cause occasionelle et de cause prochaine, il est permis de demander à tout médecin consciencieux où il a vu que l'homœopathe ne s'applique pas à éloigner la première quand elle existe encore, si la seconde est autre chose que le changement opéré dans l'organisme duquel naissent immédiatement les symptômes, et s'il est une méthode qui s'applique plus à la combattre dans ses résultats, quoi que son essence nous échappe, puisque nous ne connaissons rien encore et ne connaîtrons sans doute jamais toutes les modifications qu'éprouvent les fonctions organiques. Il est vrai que lorsqu'un groupe de symptômes se présente, on est convenu de le désigner par une expression collective; on a voulu par là simplifier la science; mais on n'a pas pris garde aux différences, aux individualités, et on expose le médecin à traiter également des maladies qui n'ont que quelques traits de ressemblance. Il n'y a que celui qui se tient en garde contre cette séduction qui, cherche dans l'étude des signes sa règle de conduite pour éviter l'erreur. Il n'est pas vrai non plus que l'homœopathe néglige l'anatomie pathologique; mais il est en droit de nier qu'elle soit un guide sûr pour déterminer toujours la cause d'une maladie. Après avoir reconnu une lésion organique sur le cadavre, y a-t-on trouvé le secret des désordres qui l'ont précédée, et si l'altération organique en est le résultat, ce qui est le plus ordinaire, quel guide autre que les signes a-t-on pu avoir pour la prévenir? Chacun sait que les maladies les plus graves ne laissent après la mort aucune trace appréciable; d'autres fois, on trouve des maladies organiques là où rien ne les faisait présumer d'avance.

On s'étonne avec raison qu'on accuse l'homœopathie de n'être qu'une méthode à symptômes, quand elle apporte tant de soin à s'enquérir de tout ce qui se rapporte au moral, au physique, à l'âge, au sexe, à l'habitation, au climat, aux choses antécédentes, etc. Et c'est par cette recherche qu'elle arrive à connaître les symptômes caractéristiques ou essentiels, ceux qui émanent du foyer de la maladie. Comment a-t-on pu penser qu'un pareil travail pût se faire sans les connaissances physiologiques et pathologiques, sans le raisonnement et le jugement qui doivent caractériser le médecin?

Enfin on a avancé qu'il était possible que, l'ensemble des symp-

tômes ayant disparu, la cause du mal subsistant, la maladie se reproduisît sous une autre forme. Cette objection s'est répandue dans la société, parce qu'elle est à la portée de tous; mais il suffit d'un peu de réflexion pour l'annuler. Si la disparition entière des symptômes d'une maladie est suivie d'une santé parfaite, il est déraisonnable de supposer que la cause qui les produisait subsiste; et si on appuie cette objection sur l'existence de lésions organiques trouvées chez des individus qui n'en présentaient aucun symptôme apparent, quel est le médecin, quelle que soit la route qu'il suive, qui pourra reconnaître cette lésion sans symptômes saisissables, et tracer un plan de traitement sur un état d'altération supposée?

L'homœopathie demande, il est vrai, la réforme de la pathologie, parce qu'elle ne considère chaque maladie que comme une individualité, un groupe de symptômes; c'est l'ensemble des signes appréciables par le médecin qui peut seul le guider dans le choix du modificateur nécessaire à employer, quand toute cause occasionelle a pu être détruite; il y a loin de là à cette méthode avec laquelle des esprits peu attentifs ont voulu la confondre; cette méthode palliative qui, s'adressant à un symptôme isolé, laisse subsister ou reparaître plus tard tout leur cortége; cette méthode palliative, presque généralement employée par l'école régnante contre les maladies chroniques, semble ne pouvoir mieux faire que de substituer le mot calmer à celui de guérir; c'est à elle qu'on doit cette expression devenue proverbiale, *il faut savoir vivre avec son ennemi*. Il est vrai qu'elle est diamétralement opposée à celle qui consiste à provoquer des réactions, à mettre le principe conservateur dans une lutte continuelle, rude épreuve d'efforts de laquelle il a souvent tant de peine à sortir triomphant, qu'elle repousse cet usage de créer une autre maladie pour contrebalancer ou remplacer celle qui existe, résultat si rarement obtenu et qui tend à jeter l'organisme dans un si grand désordre, en multipliant les douleurs qui l'épuisent; ces différentes méthodes ont reçu des dénominations et ont été définies par l'auteur de l'*Organon*, ouvrage que vous aurez sans doute la curiosité de lire. Au surplus, quand on porte son attention sur le peu de progrès qu'a faits la médecine dans le traitement de certaines maladies, on reste frappé d'étonnement lorsqu'on voit cette instabilité de principes, cette affligeante difficulté de trouver du soulagement à nos souffrances; si l'on parcourt par la pensée l'intervalle de

temps qui s'est écoulé depuis l'époque où Pline et Dioscoride recueillaient tout ce qu'une expérience aveugle leur offrait, et le moment actuel, on peut avec raison regretter que tant de siècles se soient écoulés avec si peu d'utilité réelle. La route à suivre n'était donc pas la meilleure; il fallait, abandonnant la recherche des choses introuvables, procéder du connu à l'inconnu, comme l'ont fait toutes les sciences qui se glorifient de connaissances solides. Il ne suffit pas de se donner les dehors d'une science exacte, d'accumuler des préceptes, enfans de théories séduisantes ; il faut apprendre comment la nature triomphe d'une maladie, et comment on peut l'aider dans ses efforts ; car, encore une fois, tout le but de la médecine est là; attaquer des symptômes connus, anéantir la cause quand elle ne reste pas pour nous un mystère. Prenez pour exemple celle des maladies qui a provoqué le plus de recherches, fait créer les hypothèses les plus étranges sur la nature de son principe parce qu'elle attaque ceux qui peuvent le mieux récompenser celui qui les soulage, la goutte ; plus de cent cinquante médecins ont fait connaître leurs travaux sur cette maladie depuis Hippocrate, et presque autant de modes de traitement ont été proposés; depuis le conseil donné par Sinapius, d'égayer le malade pour le guérir, ou de le mettre en colère, comme le propose Bartholin, jusqu'à la cautérisation proposée par Valentin, et aux scarifications ordonnées par Bauer, le cadre est rempli d'une manière singulière; c'est un monument des fausses conséquences tirées d'une expérience aussi fausse elle-même. Si on s'arrête à l'opinion des plus célèbres qui ont écrit sur cette maladie, on trouve chez eux une divergence affligeante et des conseils peu satisfaisans ; ainsi Brown conseille une abstinence complète de végétaux et de boissons aqueuses, Durwen défend le vin et toutes les boissons fermentées, prescrit l'eau ; Linné conseille de manger des fraises en abondance; Cullen ne conseille que l'exercice du corps et l'abstinence de la viande; Sydenham, dont l'ouvrage sur cette matière est encore aujourd'hui considéré comme un chef-d'œuvre, eut la triste occasion de s'en occuper puisqu'il en fut victime. Boerhaave, Vanswieten, Hoffmann, souffrirent beaucoup de la goutte. S'il en est ainsi d'une maladie observée par les médecins les plus célèbres de tous les temps, que doit-il être de celles qui, plus rares, ou s'offrant chez le pauvre, ont moins excité le zèle pour les recherches ? qu'on ne s'étonne donc plus si des hommes comme Frank sont devenus

Browniens, à plus forte raison de voir non-seulement des médecins, mais des populations entières, appeler la réforme par leurs vœux.

Paris, ce 15 octobre 1834.

PHARMACODYNAMIQUE.

PHYSALIS ALKEKENGI.

Durée d'action ; quelques jours. — Dose : VI, — Antid. : camphre.

Tête. — Vertige en redressant la tête, avec obscurcissement de la vue. — Vertige et tremblement du corps en se tenant debout, suivis enfin de perte des sens et de chute. — Vertige étant assis, avec la même sensation que si l'on tournait en rond, envies de vomir et vomissement. — Vertige et syncope, avec forte pression au creux de l'estomac, suivie d'un vomissement de mucosités. — Pression dans toute la tête, avec hébétude et engourdissement des sens. — Douleur tractive dans la tempe gauche. — Douleur pressive, alternant avec des tractions et de l'ardeur. — Battemens sourds dans le cerveau. — Douleur pressive de dehors et dedans au sinciput. — Sentiment de pesanteur dans toute la tête; on peut à peine la soulever. Fréquente sensation d'engourdissement dans les tégumens extérieurs, la plupart du temps suivie de fourmillemens. — Serrement entre les bosses frontales, l'après-midi surtout. — Douleur pressive, brûlante, dans la bosse frontale gauche, pendant qu'une sensation de vacuité se fait éprouver dans la droite. — Assez souvent tension lancinante en travers du front. — Afflux du sang vers le front.

Yeux. — Inflammation érysipélateuse des yeux, qui sont gonflés et chassieux le matin. — Ils ne se ferment jamais entièrement. — Vive ardeur et traction dans les peupières supérieures. — Convulsions continuelles de ces paupières. — Souvent une tension lancinante dans la gauche. — L'inférieure droite porte plusieurs petites pustules fort douloureuses. — Yeux troubles, ternes, couvert d'un mucus gris, et affaissés. — Affaiblissement de la faculté visuelle. — Étincelles devant les yeux : souvent aussi des taches grises. — Diplopie. — Strabisme. — Distorsion des yeux. — Difficulté de les mouvoir. — Pression dans l'orbite et dans l'œil. — Pression lancinante dans les yeux. — Petits élancemens de dedans en dehors dans l'œil droit. — Rétrécissement des pupilles, qui sont tirées un peu en travers, immobiles et insensibles à la lumière.

Oreilles. — Forts bourdonnemens d'oreilles. — Légère pression

dans l'oreille interne droite, alternant avec des tractions de dedans en dehors. — Ardeur pruriteuse dans la conque de l'oreille gauche, avec sentiment de froid dedans. — Lobe de l'oreille presque froid. — Diminution de l'ouïe. — Dureté de l'ouïe; parfois surdité passagère du côté droit.

Nez. — Le nez assez froid. — Tension pressive, parfois serrement à sa base; souvent aussi élancemens à travers l'aile droite. Il mouche beaucoup de sang liquide et mêlé de mucus. — Écorchure de la cloison.

Visage. — Grande pâleur, teint calcaire, affaissement et déformation des traits. — Bandes rougeâtres sur la joue droite, dirigées vers le menton. — Enflure du côté gauche du visage. — Fréquente distorsion des muscles du visage. — Distorsion de la bouche. — Le coin de la bouche obliquement tiré à droite.

Lèvres. — Lèvres pâles, sèches et gercées. — Vives douleurs tensives dans l'inférieure, dégénérant souvent en ardeur. — Lèvres bleuâtres. — Une ampoule vide sur la supérieure. — Ecorchure au coin de la bouche, avec douleurs brûlantes.

Dents. — Vive ardeur au bord interne de la gencive du côté gauche. — Gonflement de la gencive. — Douleurs dans la gencive droite, alternant avec des élancemens ou des tiraillemens. — Affaissement de la gencive gauche, qui déchausse les racines des dents, avec douleur brûlante insupportable. — Saignement des gencives. — Le sang est très-liquide, de goût putride. — Douleur tiraillante, serrante, dans les incisives inférieures, et traction spasmodique dans toute la mâchoire. — Douleur brûlante dans une molaire inférieure gauche, qui dégénère en un sentiment désagréable de froid. — Douleur lancinante, serrante, dans une molaire supérieure droite, avec élancemens au palais. — Douleur tiraillante à la partie postérieure du côté droit de la mâchoire supérieure, en mâchant.

Cavité buccale. — Afflux d'eau à la bouche. — Abondance de salive et de mucus. — Douleur d'écorchure dans les glandes salivaires. — Fétidité de l'haleine. — Tendance à vomir, après avoir bu.

Langue. — Epais enduit sale. — Langue très-mobile, froide au bout, rétractée spasmodiquement. — Sur son dos, vive ardeur alternant avec du froid. — Douleur déchirante et tractive à sa base, jusque dans l'œsophage. — Fréquent tremblement de la langue. — Insensibilité de la langue.

Gorge. — Traction et tension dans la gorge, souvent mêlées d'élancemens. — Douleur de crampe dans le côté droit. — Pression tensive du pharynx à la luette. — Serrement lancinant dans l'amygdale droite. — Sensation d'enflure. — Difficulté d'avaler. — Forte tension et douleur pressive dans la gorge pendant la déglutition. — Chaleur brûlante dans la gorge. — Tiraillemens

dans la gorge en se redressant. — Ardeur dans la gorge après la toux.

Appétit, soif. — Goût fade, muqueux, putride, avec sensation de sécheresse. — Défaut complet d'appétit. — Tout dégoûte et porte à vomir. — Soif inextinguible.

Nausées et vomissemens. — Continuellement dégoût et envies de vomir. — Propension au vomissement. — Vomissement de masses muqueuses, bilieuses. — Sentiment d'accablement. — Faim canine, surtout après midi, et survenant tout à coup. — Fréquens renvois rances.

Estomac. — Spasme d'estomac. — Resserrement spasmodique de l'estomac. — Fouillement tractif au cardia. — Douleur tensive au dessous du creux de l'estomac, pendant le mouvement. — Douleur brûlante dans l'estomac, surtout au côté droit, avant le vomissement. — Fréquent élancement tractif à travers l'estomac, de haut en bas. — Enflure de la région stomacale, avec oppression de poitrine et douleurs tractives qui se portent vers le dos. — Sentiment de vide et de malaise. — L'estomac comme affaissé, en se redressant.

Hypochondres. — Douleur tractive dans l'hypochondre droit, avec douleur profonde de dedans en dehors. — Douleur brûlante du creux de l'estomac au dessous de l'ombilic. — Pincement à la région hépatique, en se couchant sur le côté droit. — Douleur tractive dans l'hypochondre gauche, se dirigeant vers le dos. — Engourdissement de tout le côté, suivi de picotemens.

Bas-ventre. — Gonflement de l'hypogastre, sans beaucoup de tension. — Très-souvent des borborygmes, promptement suivis d'émission de vents. — Parfois, douleur comme de crampe, au dessous de l'ombilic. — Violens élancemens, souvent aussi tiraillemens au dessous de l'ombilic, augmentant en se remuant dans le lit. — Sentiment de vacuité dans tout le bas-ventre.

Rectum. Anus. — Ténesme fréquent. — Traction pressive vers le sacrum, surtout en allant à la selle. — Selle liquide peu abondante, avec quelques vents. — Pression sécante dans le rectum, et envie d'aller à la selle. — Grand fourmillement prurriteux autour de l'anus. — Pincement insupportable dans le bas-ventre. — Selle dure, suivie de mucosités et de sang. — Deux selles diarrhéiques, avec beaucoup de mucus vert et noirâtre. — Prurit continuel et tension au périnée. — Eruption pustuleuse au périnée, qui cause un peu d'ardeur quand on est couché.

Urine. — Emission facile et sans douleur. — Urine rougeâtre, avec un nuage blanchâtre. — Emission abondante d'urine pendant la nuit. — Tension à la région vésicale, s'étendant presque dans le gland.

Fonct. génit. — Flaccidité totale de la verge et du scrotum. — Prurit fréquent et fatigant à la racine du membre et au côté postérieur du scrotum, où il dégénère la plupart du temps en ardeur. — Tension et pression dans les deux testicules.

Respiration. — Respiration profonde et lente, souvent un peu stertoreuse. — Voix sourde, parole très-difficile et sans force. — Difficulté de parler. — Éternument, avec écoulement abondant de mucus, ordinairement après du prurit dans le nez. — Enchifrenement. — Un peu de saignement de nez. — Pression tiraillante dans le côté droit de la poitrine, pendant la soirée. — Quelques accès d'asthme. — Toux spasmodique, qui revient périodiquement. — Tension tiraillante dans le poumon gauche, en se couchant sur le côté.

Poitrine. — Forte pression sur la poitrine, déterminée par le mouvement, et surtout l'extension des extrémités inférieures, et toujours vers minuit. — Fort prurit continuel à l'extérieur, avec alternatives de froid et d'ardeur. — Douleur de crampe au côté droit, près du sternum, qui s'étend assez souvent jusqu'au voisinage de l'ombilic.

Cœur. — Battemens lents, peu forts, parfois même intermittens. — Forte pression et traction dans toute la poitrine, en toussant. — Souvent douleur brûlante dans le côté gauche de la poitrine, vers le dos.

Nuque et dos. — Tension tractive dans les muscles du cou. — Douleur tractive entre les épaules, alternant avec des fourmillemens. — Picotemens continuels dans les deux côtés du cou, s'étendant jusqu'aux aisselles. — Traction lancinante sur l'omoplate gauche. — Sentiment de faiblesse dans le cou et les épaules.

Extrémités supérieures. — Douleur fouillante et parfois lancinante dans l'aisselle gauche. — Douleur de luxation dans l'articulation scapulo-humérale gauche. — Traction spasmodique à travers les bras, depuis le bout des doigts. — Douleurs tensives ou picotantes dans le bras droit. — Traction tiraillante dans le gauche. — Violent prurit, alternant avec de l'ardeur, dans les deux avant-bras. — Douleurs térébrantes dans le coude gauche. — Douleurs lancinantes resserrantes dans le droit. — Engourdissement des deux bras. — Fourmillement insupportable, surtout à leur côté interne. — Traction et serrement au bout des doigts. — Douleur tiraillante dans le petit doigt. — Douleur tensive sur le dos de la main droite. — Douleur dans l'articulation du pouce droit. — Insensibilité des doigts.

Extrémités inférieures. — Forte douleur tractive dans les deux jambes, partant du sacrum. — Tension tiraillante au côté interne de la cuisse gauche. — Traction lancinante jusqu'au

genou. — Douleur tiraillante dans la cuisse droite. — Elancemens dans les genoux. — Léger gonflement du droit, avec douleur tensive, faisant place à de l'ardeur. — Fourmillement dans les pieds. — Douleurs contusives dedans. — Insensibilité des orteils.

Peau. — Prurit et parfois aussi ardeur. — Eruption pustuleuse, souvent un peu prurileuse, au côté droit du rachis, sous les omoplates. — Une autre à la main. — Détachement de l'épiderme des mains.

Calorification. — Très-légers mouvemens fébriles. — Pouls très faible, lent et intermittent. — Peau molle et halitueuse. — Douleurs contusives dans les reins et le dos, avec pandiculations continuelles. — Grande agitation. — Frisson par tout le corps, avec chaleur brûlante en dedans.

Sensations générales. — Perte des forces, accablement, le soir. — Amaigrissement, somnolence, sommeil agité. — Souvent réveil en sursaut. — Secousses en s'endormant. — Convulsions. — Engourdissement général. — Fourmillement par tout le corps. — Flexion des membres la plupart du temps impossible ; leur extension très-difficile.

Moral. — Affaiblissement de la pensée. — Détente de l'esprit. — Propension à la syncope. — Quelques accès de démence et de fureur, avec grincemens de dents, convulsions et cris. — Faiblesse de la mémoire. — Stupeur. — Abattement, tristesse. — Réclusion en soi-même. — Propension à la colère et à la dispute.

Caractéristique. — Affection du système nerveux ; tête fortement entreprise ; distorsion des yeux et des muscles de la face. — Contorsions spasmodiques des doigts. — Violentes convulsions. — Phénomènes typhoïdes.

Notes pratiques: — L'alkékenge est un des plus grands moyens curatifs dans la raphanie, et bien préférable au *solanum nigrum*.

VARIÉTÉS.

Le ministre de l'instruction publique ayant consulté l'académie de médecine sur la convenance d'établir des dispensaires en faveur de la doctrine homœopathique, l'académie lui a répondu par la lettre suivante, dont la rédaction a été adoptée à l'unanimité, moins *deux* voix:

MONSIEUR LE MINISTRE,

L'homœopathie, qui se présente à vous en ce moment comme une nouveauté, et qui voudrait en revêtir les prestiges, n'est point du tout chose nouvelle, ni pour la science, ni pour l'art. Depuis plus de vingt-cinq ans, elle erre çà et là, d'abord en Allemagne, ensuite en Prusse, plus tard en Italie, aujourd'hui en France, cherchant partout, et pourtant en vain, à s'introduire dans la médecine. L'Académie en a été plusieurs fois, et même

assez longuement, entretenue. De plus, il est à peine quelques uns de ses membres qui n'aient pris à devoir plus ou moins sérieux d'en approfondir les bases, la marche, les procédés, les effets.

Chez nous, comme ailleurs, l'homœopathie a été soumise en premier lieu aux rigoureuses méthodes de la logique, et tout d'abord la logique a signalé dans le système une foule de ces oppositions formelles avec les vérités les mieux établies, un grand nombre de ces contradictions choquantes, beaucoup de ces absurdités palpables qui ruinent inévitablement tous les faux systèmes aux yeux des hommes éclairés, mais qui ne sont pas toujours un obstacle suffisant à la crédulité de la multitude.

Chez nous, comme ailleurs, l'homœopathie a subi aussi l'épreuve de l'investigation des faits; elle a passé au creuset de l'expérience; et chez nous, comme ailleurs, l'observation, fidèlement interrogée, a fourni les réponses les plus catégoriques, les plus sévères; car si l'on préconise quelques exemples de guérison pendant les traitemens homœopathiques, on sait de reste que les préoccupations d'une imagination facile, d'une part, et d'autre part les forces médicatrices de l'organisme, en revendiquent à juste titre le succès. Par contre, l'observation a constaté les dangers mortels de pareils procédés dans les cas fréquens et graves de notre art où le médecin peut faire autant de mal et causer non moins de dommage en n'agissant point du tout qu'en agissant à contre-sens.

La raison et l'expérience sont donc réunies pour repousser de toutes les forces de l'intelligence un pareil système, et pour donner le conseil de le livrer à lui-même, de le laisser à ses propres moyens.

C'est dans l'intérêt de la vérité, c'est aussi pour leur propre avantage, que les systèmes, en fait de médecine surtout, ne veulent être ni attaqués, ni défendus, ni persécutés, ni protégés par le pouvoir. Une saine logique en est la plus sûre expertise; leurs juges naturels, ce sont les faits; leur infaillible pierre de touche, c'est l'expérience. Force est donc de les abandonner à la libre action du temps. Arbitre souverain de ces matières, seul il fait justice des vaines théories, seul il asseoit avec stabilité dans la science les vérités qui doivent en constituer le domaine.

Ajoutons que la prévoyance, qui est aussi la sagesse de toute administration publique, commande impérieusement une semblable détermination.

Chacun connaît assez, de nos jours, l'empire des précédens; essayons d'en prévoir et d'en calculer les suites dans l'espèce.

Après les dispensaires pour l'homœopathie, on en demandera pour le magnétisme animal, pour le brownisme, et ainsi pour toutes les conceptions de l'esprit humain. L'administration appréciera, comme nous, les conséquences d'une pareille conduite.

Par ces considérations et par ces motifs, l'Académie estime que le gouvernement doit refuser de faire droit à la demande qui lui est adressée en faveur de l'homœopathie.

RÉPLIQUES.

Toute corporation, qu'elle soit littéraire, scientifique, politique ou religieuse, est nécessairement stationnaire. Elle s'endort dans une coupable inertie, ou bien elle n'a de force que pour enchaîner temporairement l'énergie des intelligences jeunes et vigoureuses qui marchent avec la tête et le cœur vers de précieuses améliorations sociales. Mais heureusement aujourd'hui leurs décisions ne font plus autorité; le public s'en moque bien souvent, et l'homme fort de sa conviction les méprise. Si un poète célèbre a dit des quarante qu'ils avaient de l'esprit comme quatre, les homœopathes de France diront que les médecins de l'académie n'en ont plus que comme *deux*.

La lettre adressée par eux au ministre sur l'homœopathie donne la mesure de leurs connaissances profondes en pareille matière, en même temps qu'elle décèle une haine acrimonieuse, exaspérée sans doute par les belles et incontestables cures qu'opère cette science nouvelle : *medicus, ergò invidus.*

Commentons rapidement cette lettre, monument bien curieux d'une vanité scientifique blessée dans son excessive susceptibilité, et qui prend ombrage à la moindre apparence d'idées nouvelles ou de faits nouveaux.

Et d'abord MM. les académiciens traitent dédaigneusement l'homœopathie, parce qu'elle a selon eux vingt-cinq ans d'existence. Remarquons qu'ils sont mal informés, car elle est connue depuis plus de trente-cinq. Or une pareille durée n'est-elle pas une présomption favorable, plutôt que désavantageuse? Si au contraire l'homœopathie était nouvelle, ne l'auraient-ils pas encore répudiée précisément à cause de cette nouveauté même? Pour le premier cas, on répond: *c'est connu*, et pour le second on dirait: *c'est une nouveauté.*

Il est sans doute fort gracieux et très-pittoresque de faire *errer* çà et là cette pauvre homœopathie, d'abord en Allemagne, ensuite en Prusse, puis en Italie, et enfin en France. Mais c'est encore être mal informé. Car non seulement cette doctrine s'est solidement établie en Allemagne, en Prusse et en Italie, après de vigoureux débats, dans lesquels l'allopathie a été bien vite épuisée, mais encore elle a pris en Suisse, en Russie, en Angleterre, en Amérique, en Egypte, et menace de fleurir en France, malgré les innombrables obstacles que soulèvent sans cesse la mauvaise foi des positions acquises et des intérêts privés, l'indifférence de la routine et les déclamations de la sensualité. Rien n'est plus absurde que de prétendre qu'*elle a cherché partout vainement à s'introduire dans la médecine*, puisqu'elle n'a jamais été proclamée et pratiquée que par des médecins, exerçant au même titre que les académiciens, et se croyant en possession d'une logique qui ne le cède en rien à celle de ces messieurs. D'ailleurs nous avons assez dit, pour qu'il ne soit pas permis de l'ignorer, qu'il existe en Allemagne, en Prusse, en Russie et même en France, plusieurs hospices où l'on traite exclusivement par la médecine nouvelle.

Tous les médecins homœopathes ont fait long-temps de l'allopathie; ils en connaissent la valeur pratique; ils en signalent tous les jours l'insuffisance ou les dangers. Et c'est parce qu'ils ont eu à déplorer si souvent l'inanité de toutes ses théories fragiles et incohérentes, qu'ils ont *pris à devoir*, pour parler le langage de ces messieurs, d'étudier scrupuleusement l'homœopathie. Ils l'ont consciencieusement vérifiée dans sa loi fondamentale d'appropriation spécifique, *similia similibus curantur.* Ils l'ont surabondamment examinée dans l'action si manifeste, si vive et si bienfaisante en même temps, de ses doses infinitésimales. Ils en ont analysé la théorie simple et lumineuse. Mais ils n'ont pas, pour la juger, transporté dans la science nouvelle les idées incohérentes, appuyées sur les faits ambigus, des mille hypothèses ou théories nébuleuses qui encombrent l'intelligence et obscurcissent la logique de tant de professeurs émérites.

Ces messieurs disent qu'*ils ont pris à devoir plus ou moins sérieux* (nous dirons, nous, infiniment peu sérieux) *d'en approfondir les bases, les procédés, les effets.* Pour en approfondir les bases, il faut par l'expérience s'assurer de l'erreur ou de la vérité renfermée dans le princiqe *similia similibus*, et c'est ce qu'aucun n'a pu, n'a voulu faire. Sans quoi, s'appuyant sur des faits indestructibles et toujours faciles à répéter, ou bien ils auraient fait crouler l'édifice homœopathique, en sapant sa base, la loi des semblables, ou bien ils auraient été forcés de rendre hommage au génie de Hahnemann, qui a su élever jusqu'à la plus haute généralisation quelques faits isolés de guérison dans la vieille médecine, et les convertir ainsi en principes que per-

sonne encore n'a osé démentir, quoiqu'ils soient proclamés depuis plus de trente ans. Pourquoi ces messieurs, puisqu'*ils ont approfondi les bases homœopathiques*, n'ont-ils donc pas hardiment démontré, par le fait d'abord et par le raisonnement ensuite, le mensonge et la déception de la loi des semblables? Quand ils guérissent, fort mal et aveuglément à la vérité, la gale par le *soufre*, la syphilis par le *mercure*, quelques espèces de fièvres intermittentes par le *quinquina*, le goître par l'*iode*, quelques vomissemens par l'*ipécacuanha*, ils obéissent sans s'en douter à la loi homœopathique; et nous ne cesserons de le crier que lorsqu'ils auront osé soutenir le contraire, en prouvant, par l'expérimentation sur l'homme sain, que le *mercure* ne peut développer des ulcères analogues à ceux de la syphilis, le *soufre* une éruption démangeante analogue à la gale, l'*ipécacuanha* le vomissement, etc.

Encore si ces messieurs possédaient, dans leurs si nombreuses théories, quelques moyens de s'expliquer l'action évidemment curative de tous les médicamens que je viens de nommer, on excuserait leur mauvais vouloir et leur dédain à l'égard de l'homœopathie; mais ils ne les emploient que d'une manière empirique, c'est-à-dire précisément comme les *bonnes femmes*. Et lorsque nous leur donnons l'explication réelle des guérisons opérées par eux empiriquement, non-seulement dans ces cas déterminés, mais encore en beaucoup d'autres moins importans, ils se récrient et appellent à leur secours une vague et tortueuse phraséologie, sans oser cependant nier le fait principe de la loi des semblables.

Ces messieurs *ont bien voulu soumettre l'homœopathie aux rigoureuses méthodes de la logique, et tout d'abord la logique leur a signalé des contradictions choquantes, des absurdités palpables*, etc. — Il faut donc qu'il y ait plusieurs espèces de *logique*, et que celle de la vieille médecine ait une supériorité bien grande sur toutes les autres. C'est probablement cette *logique* transcendante et inconnue du vulgaire qui leur conseille l'absurdité des mélanges infinis de drogues hétérogènes, prises dans les trois règnes, dont ils ne connaissent ni les actions ni les réactions physiologiques. C'est probablement cette *logique* qui les engage à opprimer l'organisation malade sous une multitude de remèdes compliqués, donnés par grains, par gros, par onces, tous les jours, pendant long-temps; sans savoir si ces agens, pris isolément, n'auraient pas une action suffisante et plus efficace à un millième, à un millionième de grain; sans connaître leurs propriétés, ou seulement même leur portée d'action. C'est probablement cette *logique* qui, pour embrouiller de plus en plus l'explication d'un résultat obtenu par plusieurs drogues et par plusieurs procédés quelconques employés concurremment, n'a jamais su tracer un régime propre à écarter les médicamens confondus avec les substances nutritives et simplement hygiéniques. De telle sorte que, lorsque la guérison est par hasard survenue, au moyen de cette *logique* habile, il a toujours été impossible de retrouver les élémens de la guérison, soit dans les drogues diverses, soit dans les saignées, les bains, les applications, les alimens médicamenteux auxquels on a soumis simultanément le malheureux malade.

Nous en conviendrons facilement, notre *logique* à nous est moins transcendante: nous nous bornons à réduire le problème médical à sa plus simple expression; d'abord, en imposant à nos malades un régime parfaitement hygiénique et dégagé des agens médicinaux dont l'action viendrait compliquer celle de nos doses, et jeter du doute sur nos résultats; ensuite en ne donnant à la fois qu'un seul médicament très-pur, dont à l'avance la portée d'action et les nombreuses propriétés sont exactement connues, parce qu'elles ont été longuement étudiées sur l'homme sain, ce qu'il est facile de vérifier par l'examen de notre *Matière medicale pure*, monument éternel du génie de Hahnemann; enfin, en nous conformant à la loi d'appropriation ou des

semblables, que nous regarderons comme une vérité, tant que nos observations, nos raisonnemens ou ceux d'autrui ne nous auront pas démontré le contraire. — Et quand nous continuons à employer des doses *dynamisées* si exiguës que l'imagination se trouve effrayée de descendre à une telle ténuité, ce n'est point sans doute pour provoquer le sourire dédaigneux de MM. de l'Académie, mais seulement parce qu'il nous est aisé de voir que ces doses sont parfaitement suffisantes. En effet, agissant selon la loi des spécifiques, *similia similibus*, si nous n'avions pas le résultat attendu par l'emploi d'un décillionième de grain d'un médicament par *dynamisé*, quelle considération ou quelle autorité pourrait donc nous empêcher de remonter au sextillionième, au trillionième, au millionième, ou même au millième, ou même encore à l'unité de grain de cette même substance ? Or l'expérience de tous les jours, pendant plusieurs années, nous a forcés, pour éviter l'exaspération trop intense occasionée par la dose, d'arriver bien souvent à l'olfaction simple d'un décillionième de grain.

Ces messieurs disent qu'ils ont fait passer l'homœopathie *par le creuset de l'expérience, et que l'observation a fourni les réponses les plus catégoriques, les plus sévères.* Quelles sont donc ces réponses *catégoriques* et *sévères* ? on ne les indique point. A-t-on trouvé, par exemple, des faits qui mettent en défaut la loi des semblables? non, sans doute; car on n'aurait pas manqué de le proclamer. S'il en existe, il est de leur devoir *très-sérieux* de les mettre en lumière. Comprend-on, si ce n'est point une plaisanterie, ce que peut être la réponse *sévère* de l'observation dans une question déterminée qui doit se résoudre par oui ou par non ? De quelle sévérité s'agit-il ? Les drogues homœopathiques ont-elles une action, oui ou non? L'octillionième partie d'un grain d'*aconit*, de *bryone*, de *nigelle*, peut-elle, par exemple, dans l'état inflammatoire le plus intense, le plus évident, abolir rapidement l'inflammation, ramener le pouls à son état normal, et donner enfin tous les résultats heureux d'une large évacuation sanguine, sans les graves inconvéniens qui accompagnent cette dernière? Qu'ils osent dire *catégoriquement* NON ! Et dans deux ans au plus le public, toujours mieux informé, rira de l'aveugle présomption et de l'inconcevable assurance de MM. les académiciens, niant ce qu'ils ignorent et ce qu'ils n'ont pas su, ce qu'ils n'ont pas voulu reconnaître. En attendant, je déclare qu'il faut quarante-huit heures à un expérimentateur, même vulgaire, pour apprécier l'énergie d'action et la rapidité curative des agens homœopathiques dans les maladies aiguës.

Ces messieurs supposent, comme les personnes les plus étrangères à la science nouvelle, que les cures homœopathiques sont dues *aux préoccupations d'une imagination facile, et aux forces médicatrices de l'organisme ;* c'est-à-dire qu'ils font appel à des puissances dont nous ne nions pas l'action, mais qui interviennent également dans la vieille et dans la nouvelle médecine, ce qui, par conséquent, ne prouve rien. De plus, ils ont oublié que les plus belles guérisons de l'homœopathie ont lieu principalement chez les enfans de tout âge; que d'ailleurs les doses infinitésimales agissent sur les animaux d'une manière évidemment énergique et très-salutaire; plusieurs vétérinaires ont renoncé à l'ancienne médecine, pour employer exclusivement la nouvelle.

Et parce que ces messieurs ne peuvent croire à l'efficacité de nos doses, ne les ayant pas, ou les ayant mal essayées, ils disent avec une coupable légèreté que *l'observation a constaté les dangers mortels* de nos procédés *dans les cas fréquens et graves où le médecin peut faire autant de mal en n'agissant pas du tout, qu'en agissant à contre-sens!* A cette étrange assertion je réponds, *par contre*, pour employer le langage de l'Académie, qu'il n'est pas vrai que l'observation ait jamais rien *constaté* de semblable ; que la supériorité est acquise au contraire à l'homœopathie dans les cas graves de maladies aiguës et chroniques qui réclament une médication énergique et

rapide, ainsi qu'on le remarque dans le choléra, le croup, les métrites chroniques, etc.; qu'on agit à *contre-sens* quand on applique la loi des contraires et non celle des semblables, qui est la seule capable de procurer une guérison directe et rapide; que, pour faire de la légitime homœopathie, il faut être pénétré du principe de la science nouvelle, et ne pas donner, comme M. Andral, l'aconit contre l'*impulsion du cœur*, afin de pouvoir écrire ensuite : *effet nul.*

Nous sommes du même avis que ces messieurs, lorsqu'ils prétendent que *les juges naturels d'un système sont les faits*, que *sa pierre de touche infaillible est l'expérience*; et c'est précisément par cette raison que l'homœopathie veut se livrer elle-même à l'investigation facile de tous, dans les hôpitaux. Les médecins des hospices ont-ils donc jamais fait, font-ils aujourd'hui ou feront-ils jamais autre chose que mettre en pratique les systèmes contradictoires qui se succèdent ou naissent concurremment? La scandaleuse divergence d'opinions dans les consultations médicales ne tient-elle donc pas à la diversité des systèmes, théories ou hypothèses embrassés par ces messieurs?

Si les médecins homœopathes ont demandé des dispensaires homœopathiques, c'est pour que leur méthode soit appréciée par des résultats positifs et incontestables, et surtout par des chiffres de mortalité comparés entre eux; c'est parce qu'ils veulent provoquer une vérification régulière et irrécusable dans l'intérêt de la science et de l'humanité. Ils n'ont, au reste, besoin, pour leur compte, ni de l'autorisation du gouvernement, ni surtout de l'assentiment des médecins de l'Académie. CRÉPU, D.-M.

J'ai annoncé dans le précédent numéro ma réponse au rapport de l'Académie, consultée par le ministre de l'instruction publique sur l'opportunité d'autoriser la pratique de l'homœopathie dans un hôpital. En prenant cette espèce d'engagement, j'étais sous l'empire de l'idée bien naturelle, qu'un corps tel que l'Académie de médecine ne pouvait traiter une question de science qu'avec dignité, élévation et conscience. Je pensais et je devais penser qu'en prononçant son jugement, ce haut tribunal énoncerait ses motifs, et je me proposais de les soumettre à une discussion raisonnée. Au lieu de rapport, je rencontre une lettre, que par convenance et par égard pour les personnes, je ne qualifierai pas; au lieu d'un arrêt motivé, je lis quelques phrases creuses, vagues et déclamatoires. En vérité la réponse devient impossible. Il y aurait niaiserie à combattre une si triste production, et j'aime mieux l'accepter telle quelle. Je me permettrai seulement d'adresser une question à l'*honorable* auteur de la lettre. En fait de science, alors qu'il s'agit de choses touchant de près à l'humanité, on peut, sans être plus que léger et suffisant, dédaigner une idée nouvelle et la repousser sans raison; mais aborder le mensonge pour discréditer l'innovation que l'on repousse, est indigne de l'homme honnête. Cette vérité n'est assurément contestée par personne et encore moins par l'*illustre* académicien qui a rédigé la fameuse lettre. Aussi suis-je bien convaincu qu'en disant : *Depuis long-temps l'Académie s'est plusieurs fois occupé de l'homœopathie et chacun de ses membres a jugé cette doctrine par le raisonnement et l'expérience*, l'honorable écrivain a dit vrai et qu'il est prêt à nous citer les faits personnels qui ont servi à former sa conviction. Au besoin il prouverait, j'en suis persuadé, qu'il possède au moins les premiers élémens de l'homœopathie, et qu'il sait *formuler une prescription homœopathique.* Je l'ai entendu mettre en doute, mais je déclare que je suis moins malveillant, et je préfère cent fois croire que l'homme écrivant ces mots dit la vérité, que de le supposer assez infâme pour mentir et avancer qu'il a expérimenté une doctrine dont il ne se serait jamais occupé. BLANC, D.-M.

DE L'APPRÉCIATION, PAR LA PATHOGÉNÉSIE, DES VERTUS DES EAUX MINÉRALES, SEUL MOYEN D'EN PRÉCISER ET D'EN UTILISER L'EMPLOI;

Par le Docteur GASTIER, Médecin à Thoissey.

Après avoir, auprès d'un malade, épuisé les ressources ordinaires de la pharmacie, après avoir interrogé, tenté diverses méthodes de traitement, et constaté successivement l'inutilité ou même les effets nuisibles des saignées diverses, des bains domestiques, des topiques et des médicamens variés sous les formes de lavemens, de tisanes, de potions, de bols, d'extraits, de poudres, de conserves, d'opiats, etc., etc., le tout fécondé par un régime approprié aux vues différentes qu'il a pu se proposer, le médecin allopathe, fatigué de tant de déceptions et ne sachant plus que faire d'un tel malade, *s'en débarrasse,* comme on dit, en l'*envoyant aux eaux*. Dans l'état où, pour lui, se trouve la science, aussi incapable de s'expliquer le succès qu'il se promet des cures, que de se rendre compte des revers jusque là essuyés dans l'emploi des autres moyens pharmaceutiques, ce dernier parti auquel il s'abandonne est moins dans son esprit la conséquence de quelques nouvelles combinaisons thérapeutiques auquelles se rattache un espoir fondé de guérison, qu'un expédient pour échapper à l'aveu de son impuissance ou pour retarder du moins un tel aveu toujours pénible. A la vérité, le voyage par lui-même, la distraction morale qu'il procure, l'éloignement des embarras domestiques, le changement d'air, de régime, d'habitudes, ou toute autre influence de ce genre dont les heureux effets sont rapportés à la vertu des eaux, peuvent encore, en lui, nourrir quelque espérance, que le malade accueille avec un empressement et une confiance qui ne seront même pas étrangers aux résultats salutaires qui pourront suivre l'emploi de ce moyen. Mais, à part ces influences diverses dont l'effet n'est rien moins qu'assuré, quelle donnée précise a le médecin sur les vertus spéciales des eaux qu'il conseille à son malade? Sur quel motif ou raison positive fonde-t-il le choix qu'il fait de telles eaux à l'exclusion des autres? quels principes contiennent celles

en faveur desquelles ils se prononce, que ne lui a pu fournir la pharmacologie? ou enfin sous quelle condition plus favorable à la cure de son malade se présentent, dans les eaux qu'il lui conseille, les agens pharmaceutiques qu'il a pu jusque-là lui administrer sous d'autres formes? En vérité c'est de quoi il ne s'est point occupé; et le motif réel de sa préférence se fonde pour l'ordinaire, tout simplement, sur *une espèce* de rapport ou de ressemblance entre l'affection de son malade et celle de tel autre qui a *paru* se bien trouver de l'usage de ces eaux-là! C'est, au fond, du pur empirisme de commère, et cela ne saurait être autrement. En effet d'après quelle notion exacte pourrait-il se déterminer? Le même vague, ou même, s'il est possible, un vague encore plus grand que celui où il se trouvait au milieu des ressources stériles des agens pharmaceutiques se reproduit ici pour lui à l'occasion du choix des eaux; et le public intelligent se montre en cette circonstance bon juge de nos actions lorsque, qualifiant du nom de *débarras* l'envoi de nos malades aux eaux, il exprime le peu de fonds que nous faisons nous-mêmes sur les résultats de cette nouvelle et dernière médication, aux chances de laquelle le hasard n'a pas moins de part que la science du médecin. En effet a-t-on jamais expérimenté sur l'homme sain les effets de ces eaux? A-t-on noté les symptômes morbides susceptibles d'être produits par les élémens qui les constituent, et dans la réunion desquels existe leur vertu médicamenteuse? Non sans doute; pas plus qu'on n'a éprouvé sous les mêmes rapports les autres agens de la thérapeutique dont les vertus spécifiques connues auraient dispensé de recourir à celles des eaux, par l'heureuse application qu'on en eût pu faire. Il n'est donc pas plus possible de faire, avec connaissance de cause, le choix de telle eau spécialement convenable dans tel cas particulier, que de déterminer sûrement le mode et la dose de leur emploi. Les nuances de rapport ou de dissemblance entre les maladies auxquelles elles semblent applicables échapperont toujours nécessairement à tout médecin qui n'aura pas pour se guider à cet égard un fil conducteur plus certain que les notions vagues auxquelles il a été réduit jusqu'à ce jour. Or le fil conducteur qui lui a toujours manqué, les épreuves pathogénétiques des diverses eaux peuvent seuls le lui fournir; elles seules, en signalant les symptômes susceptibles d'être produits par leur usage sur l'homme en santé, peuvent ainsi révéler et fixer d'une ma-

nière précise, invariable, l'intensité des maladies en général qui les réclament, les cas spéciaux où l'on peut compter certainement sur leurs bons effets, et la mesure dans laquelle on doit se renfermer pour recueillir ces effets salutaires de leur usage. Aussi voyez combien, dans l'état actuel de la science, sont variables les indications de ces eaux, et incertains les effets qu'on en obtient, combien l'on est peu d'accord également sur la dose et le mode de leur emploi, que de maladies elles aggraven tpurement et simplement, que de maux nouveaux elles font naître sans compensation; et combien rarement on a retiré exactement l'effet qu'on s'en était promis! Sur ce point et quelques autres encore que nous signalerons, la pathogénésie seule peut nous fournir les lumières qui nous manquent; elle seule, sous ce rapport, peut tout expliquer, tout éclairer, tout rectifier. Or, quelque plausibles que puissent être ou devenir les doutes qu'on pourrait élever sur l'indispensable nécessité des eaux pour opérer la cure de certaines maladies, quelqu'illusoires que puissent être réellement nos idées actuelles sur la spécificité de leurs vertus dans certains cas, et quelque fondé qu'on soit à espérer de pouvoir un jour les suppléer avantageusement par d'autres moyens à la fois plus sûrs, plus prompts, moins dispendieux, plus faciles et à tous égards préférables, leur usage est si fort ancré dans nos préjugés et nos habitudes, que cet abus, comme tant d'autres, devra long-temps encore résister à la découverte qui l'a signalé et qui aurait dû immédiatement en opérer la réforme. En attendant donc, à cet égard, le triomphe de la vérité, et pour le hâter, s'il nous est donné de contribuer à ses progrès, nous allons, à l'occasion de l'emploi de ces eaux, présenter quelques réflexions procédant de l'homœopathie, sur les moyens d'en fixer, d'en régler l'usage et d'en assurer, s'il se peut, l'efficacité.

Il m'est arrivé plusieurs fois d'être consulté, sur le choix des eaux que je croirais le mieux convenir à leur situation, par des malades qui, désespérés du peu d'accord, sur ce point, entre quelques autres médecins qu'ils avaient déjà consultés, pensaient trouver dans mon avis un moyen de sortir de l'embarras où les premiers les avaient jetés. Mon avis ayant différé, deux fois entre autres, de ceux des premiers médecins suivre, les malades prirent le parti de ne plus suivre que leur goût ou leur commodité particulière. Ils partirent en conséquence pour les eaux où

ils savaient trouver, dans la société de quelques amis, quelque agrément à leur voyage. Ainsi deux gastro-entérites chroniques, chez deux jeunes hommes, trouvèrent dans l'usage *en bains* des eaux sulfureuses d'Aix en Savoie, l'une une guérison pendant le séjour même fait aux eaux, l'autre une amélioration qui fut suivie d'une guérison complète quelques mois après le retour des bains, et cela sous l'influence des mêmes soins qui, avant, avaient, pendant plusieurs années, été totalement infructueux. Depuis lors et tout récemment, j'ai eu connaissance d'une guérison semblable opérée par quatre bains sulfureux domestiques, chez un jeune homme également atteint, m'a-t-on dit, d'une gastro-entérite chronique, rebelle jusque-là à divers traitemens et *soins* diététiques. Certainement j'aurais été loin de présumer un tel résultat et fort éloigné en conséquence de conseiller à de tels malades les eaux *sulfureuses* d'Aix, où nous avons coutume de diriger des rhumatisans, des goutteux, des gens atteints de quelques unes de ces maladies comprises sons la désignation si *claire* de *névroses*, de catarrhes vésicaux ou pulmonaires, de *diverses espèces* de dartres, ou de *divers* maux *non définis*, reliquats d'épanchemens cérébraux mal résous, de fractures, de luxations, de blessures, etc., etc., tous malades qui en reviennent tantôt guéris, tantôt plus mal, tantôt avec leurs maux faiblement modifiés. Sur la foi même de ces faits dont j'ai été témoin, je n'aurais pu adopter aucune règle de conduite pour l'avenir; car, ne se conciliant pas avec d'autres faits connus, ils ne pouvaient qu'accroître le vague de mes idées sur ce point de doctrine. Mais depuis les travaux de Hahnemann sur la *psore* comme cause ou origine de la plupart des maladies chroniques, une multitude de faits analogues n'offrant jusque-là aucun intérêt acquièrent dès ce jour la plus grande importance; ces travaux pouvaient seuls jeter sur ces faits une lumière vive et franche, et permettre de féconder et d'utiliser de semblables observations. Dès lors nous cessons de nous étonner, parce que nous les comprenons, de ces guérisons tardives, c'est-à-dire survenues long-temps après l'usage des eaux, chez des malades auxquels elles semblaient d'abord n'avoir fait aucun bien, et de leur efficacité inespérée dans quelques cas où l'on semblait, d'après les traditions de l'expérience, ne devoir rien s'en promettre. Nous voyons même s'agrandir et s'étendre en quelque sorte à toutes les affections chroniques nées de cette cause ou entretenues par elle, les bien-

faits possibles de telles eaux, *convenablement prises*, et nous cessons de rapporter à une prévention pour le pays natal l'éloge général et presque universel que fait Bordeu des eaux de Barèges, pour ne voir dans les éloges mérités que ce grand médecin a prodigués aux eaux sulfureuses de l'Aquitaine, son pays, que l'expression simple, que le témoignage sincère d'une vérité fondée sur l'observation réelle des faits. Par la pathogénésie, Hahnemann nous fournit encore l'unique moyen de rattacher à un principe fixe qui nous permet d'utiliser nos observations, les faits si souvent contradictoires qui se rapportent à l'effet de diverses eaux thermales. Ainsi s'expliquent le mal que l'on finit quelquefois par éprouver de l'usage d'eaux dont on avait d'abord obtenu quelque soulagement, et les complications ou aggravations fâcheuses des maladies par leur emploi inconsidéré ou mal dirigé, et les maux nouveaux qui sont parfois le fait de ce genre de médication.

Combien donc serait-il intéressant de faire servir les principes de Hahnemann à la direction de l'étude des vertus des eaux minérales, d'en étudier les effets, comme agens pathogénétiques, sur l'homme sain, et d'en faire, conformément à l'esprit de la doctrine homœopathique, aux diverses maladies où elles pourraient convenir, une application dès lors aussi sûre qu'invariable! combien l'humanité gagnerait encore à cette nouvelle et importante application de la doctrine de Hahnemann! L'été dernier je fus consulté sur l'opportunité des bains de mer pour un enfant de dix à onze ans dont la maladie consistait dans une faiblesse des muscles servant à la station et à la locomotion, et dont l'état de santé d'ailleurs était excellent sous tous les rapports. Ces bains avaient été conseillés empiriquement par un praticien allopathe, fort en crédit dans la capitale de notre province, circonstance du reste assez peu influente sur ma détermination. Je voyais dans les élémens dont ces eaux se composent une sorte de garantie des bons effets qu'on pouvait homœopathiquement en espérer, et cette raison me décida. Lui, sans doute, raisonna bien différemment: *faiblesse*, a-t-il dit, *bains de mer;* comme il dirait: *fièvre intermittente, quinquina; maux de nerfs, opium, liqueur d'Hoffmann, eau de fleurs d'orangers, tilleul;* tout ainsi qu'une vieille garde malade, recueillant les souvenirs de sa *longue expérience*, pourrait, au besoin, opiner sur les *vertus souveraines* de telle ou telle simple dans tels ou tels cas, *toujours exactement semblables*, où elle a vu

ou ouï vanter leurs bons effets. L'opportunité des bains convenue, l'enfant y fut conduit fin d'août, eu égard aux chaleurs excessives de cette année-là. Dès les premiers bains, une aggravation extrême et persistante convertit l'état de faiblesse de l'enfant, compatible encore avec une certaine mesure d'activité des organes locomoteurs, en une abolition complète des forces et de tout mouvement, avec rétraction légère des jambes sur les cuisses. Nonobstant ces funestes résultats, les bains furent continués environ vingt-cinq jours, après lesquels l'enfant ramené à Lyon fut reconduit à l'oracle de l'allopathie. Le docteur se montra fort surpris de l'effet des eaux ; et, dominé par son idée fixe sur les *vertus fortifiantes des bains de mer*, il se tira d'embarras, pour le moment, en annonçant, en style de sibylle, que *ce qui n'avait poi t été, serait :* ce qui voulait dire, *je pense,* que l'effet des eaux, dont l'action dans l'organisme n'était point terminée, amenerait plus tard, par le fait d'une heureuse réaction, la guérison promise; car l'oracle ne saurait faillir. Quant à moi, qui ne connaissais d'autre mode d'administration des bains de mer que le mode suivi en Angleterre et sur la plupart de nos côtes, lequel consiste dans l'immersion simple du malade dans l'eau pendant quelques secondes, et qui n'avais qu'à cette condition conçu quelque espoir de l'emploi des bains de mer pour notre jeune malade, après m'être fait donner les détails du mode suivi à Marseille à son égard, je fus loin de partager l'opinion de mon très-révéré confrère sur les consolations que pouvait nous réserver l'avenir, et je jugeai dès lors que, saturé, sursaturé d'un agent homœopathique à son mal, cet enfant, qu'eût très-probablemet guéri le muriate de soude administré dans l'esprit de la doctrine homœopathique, si le *vénérable* eût bien voulu y consentir, quand je le proposai, avant le funeste emploi des bains, était dans une position infiniment plus grave et plus difficile, et qu'il n'avait désormais rien à attendre que d'un traitement dirigé, après avoir remédié aux effets fâcheux des bains, d'après les données ou indications rigoureuses de l'homœopathie. Mais, pour que l'oracle voulût bien y consentir, il faudrait que, l'humanité prévalant sur l'égoïsme, le cri de la conscience dominât en lui les voix confuses de l'orgueil, de l'insatiable cupidité, de la paresse, qui toutes réclament en faveur d'un *statu quo* dont personnellement il se trouve bien ; ou, à défaut d'une telle conversion, évidemment impossible, il faudrait que ses

cliens fascinés, frappés comme d'un trait de lumière, comprissent à la fois et la position de leur docteur et celle de leur malheureux enfant. Mais non......, l'oracle infaillible s'est prononcé; sans doute, son entêtement et l'engouement de son client abusé devront porter leur fruit; l'enfant, étendu sur ses reins ou sur son ventre, traînera quelque temps sa chétive existence, et périra prématurément, quand même.... Combien d'autres condamnés à souffrir et à périr de même, parmi les nombreux malades qui, privés des bienfaits qu'ils pourraient recevoir de l'application de l'homœopathie (comme ces joueurs qui livrent aux chances d'un coup de dés les restes d'une fortune en désordre), vont aux eaux, leur dernière ressource, puiser une aggravation ou une complication funeste à leurs maux!

Ce serait donc, je le répète, un service des plus importans à rendre à l'humanité que de fixer, par une étude suivie et des expériences bien dirigées, les propriétés curatives des diverses eaux minérales, de celles au moins dont les sources réunissent chaque année un grand nombre de malades. Il est d'autant plus utile de fixer à cet égard la pratique médicale, que le préjugé favorable à ce mode de médication, consacré par le temps, est plus profondément entré dans nos habitudes et dans nos goûts; et qu'alors même que l'homœopathie aurait accompli sa destinée en convertissant à ses dogmes et à ses pratiques le monde médical tout entier, il est encore bien des malades parmi ceux dont les maux pourront se montrer rebelles à ses moyens, ou que flattera l'appât de tout ce qui attire aux sources, indépendamment du bienfait des eaux, qui se décideront pour cette médication toute particulière. Nous croyons donc faire un appel utile et qui sera entendu, en proposant aux médecins convenablement placés pour cela, de mettre à profit leur position pour enrichir la science et doter l'humanité de leurs observations sur ce point intéressant de la thérapeutique. La mission qu'ils se donneront à cet égard ne laisse pas que d'être difficile et délicate; mais ils ont plusieurs moyens de la remplir et toujours fort utilement. Ainsi, soit qu'en diversifiant les épreuves auxquelles ils se soumettraient eux-mêmes pour constater l'action pathogénétique des eaux qu'ils ont à leur disposition, ils procèdent de cette manière à la recherche de leurs vertus curatives, soit qu'ils se bornent à en observer le effets divers sur les malades qui en font usage, aidés qu'ils seront

des lumières de l'homœopathie pour bien voir et apprécier exactement les faits soumis à leur examen, ils peuvent, dans l'un et l'autre cas, fournir à la science un contingent précieux d'observations. Dans le premier mode d'expérimentation, qui serait comme la vérification des faits fournis par l'autre mode, le médecin aurait plus d'un écueil à éviter, plus d'une difficulté à vaincre : d'abord, pour découvrir les propriétés vraiment curatives des eaux soumises à ses expériences, il faudrait qu'il recherchât la dose où leur action *sentie suffisamment* ne fût pas susceptible cependant de déterminer une vive surexcitation locale qui, concentrant sur le point de leur action tout leur effet, y développerait un phénomène analogue à celui d'où procède l'action dite révulsive, lequel ne serait point du tout indicateur des propriétés curatives des eaux, et qui, au contraire, empêcherait le développement, dans l'organisme, des effets pathogénétiques propres à conduire à leur utile application homœopathique.

Dans le second mode d'expérimentation, celui qui consisterait à observer sous tous les rapports les effets des eaux dans les divers cas morbides, mode qui, pour avoir tout le complément d'utilité qu'on peut en retirer, exigerait de la part du médecin qui s'y livrerait des connaissances déjà précises dans la théorie et dans la pratique de l'homœopathie, dans ce second mode d'expérimentation, il y aurait, dis-je, à faire, à l'arrivée des malades aux eaux, un relevé ou tableau aussi complet que possible de leur état actuel, en notant, comme circonstances importantes, s'ils sont psoriques d'abord, et si c'est pour la première fois qu'ils ont recours à ce moyen. Dans le cas contraire, on tâcherait d'acquérir quelques renseignemens assez précis sur l'état primitif du mal, afin de pouvoir apprécier l'influence des premières eaux prises et l'état particulier dans lequel leur usage a constitué le malade qui y a de nouveau recours. On tiendrait note exacte, pendant le temps de l'usage des eaux, des aggravations persistantes et des complications diverses auxquelles elles pourraient donner lieu; des symptômes nouveaux survenus, ou de ceux qui auraient disparu avec ou sans retour; de l'époque à laquelle les effets observés ont eu lieu, de la dose sous laquelle ont été produits les divers effets observés, afin d'être à même de distinguer les effets révulsifs, les effets sympathiques nés d'une surexcitation vive opérée à la peau ou sur l'estomac par une quantité d'eau suffisante à ce

résultat, des effets vraiment pathogénétiques de ces eaux, etc., etc. On dresserait, au départ des malades, un nouveau tableau comparatif de leur état, et l'on ferait enfin concourir à l'appréciation plus ou moins rigoureuse de l'effet des eaux les circonstances notées pendant leur usage et les faits commémoratifs analogues à ceux dont on serait actuellement témoin, et qu'on pourrait trouver dans les souvenirs de sa pratique antérieure. Si, parmi les divers modes d'épreuves auxquels le médecin expérimentateur pourra soumettre les eaux objet de ses essais, je n'ai point parlé de la *dynamisation* de ces eaux pures sortant de la source, et de l'appréciation de leurs effets à cet état, ce n'est pas que je pense qu'un tel mode doive être plus négligé qu'aucun autre. Cependant il se peut que les épreuves pathogénétiques de ces eaux ainsi préparées aient beaucoup moins d'importance que n'en verront quelques médecins dont les essais n'auront peut-être pour but spécial que de rechercher leurs effets dans cet état; et pour cette raison je vais, en terminant, entrer dans quelques détails à cet égard. D'abord, en quoi consisterait la préparation qu'on ferait subir aux eaux pour de tels essais? Je suppose qu'analogue à celle des diverses autres substances à l'usage de l'homœopathie, cette préparation devrait consister dans le mélange de parties égales d'alcool et de l'eau immédiatement tirée de la source; ou dans l'union de quelques gouttes de cette eau à une centaine de gouttes d'alcool dans lequel on opère ensuite la division au moyen des secousses recommandées, et d'où l'on part pour continuer de la même manière la dynamisation, si l'on veut, ou les divisions subséquentes de la goutte d'eau primitive (1).

Il est évident que dans cet état l'eau est totalement dénaturée, et que les propriétés qui se rapportent à sa température et à certains principes constituans dont la conservation dépend tout à la fois et de cette température et du véhicule aqueux nécessaire à

(1) Ces procédés, connus que je suppose, n'excluent pas d'autres procédés nouveaux que pourrait nécessiter peut-être la circonstance particulière de l'*état de composition* où la nature nous offre les eaux; condition qui pourrait bien les rendre moins susceptibles de conserver leurs vertus naturelles et leur en faire développer d'inconnues jusque-là, eu égard à la cessation, à l'état d'atomes, des rapports naturels des molécules constituant ces eaux dans leur état de pureté.

leur existence dans l'état où l'eau naturelle nous les présente, aussi bien que les vertus qui dépendent de certains autres principes plus ou moins volatils inhérens à l'eau pure actuellement recueillie de la source, ont fortement été altérées, si même elles n'ont point absolument disparu, par le fait d'une semblable préparation. Or l'objet spécial qu'on doit se proposer aujourd'hui des épreuves pathogénétiques des diverses eaux minérales, est moins d'ajouter aux ressources présentes de la pharmacopée homœopathique, que de préciser l'emploi de ces eaux telles quelles par la détermination rigoureuse de leurs propriétés; moins de les suppléer que de dissiper par une exacte appréciation le vague qui règne sur la connaissance de leurs vertus réelles, et ainsi d'en utiliser l'usage; moins enfin de rendre leurs sources désertes en constatant l'inutilité des secours qu'on y va puiser, que de mettre à même de faire un heureux choix de celles qui peuvent le mieux convenir, ct d'offrir par là quelque garantie à l'espérance si souvent déçue qui chaque année y conduit une foule de malades. Sans doute il serait précieux de pouvoir, par les procédés de l'homœopathie et pour son usage, renfermer dans un petit bocal les vertus curatives de l'eau d'une source, et de pouvoir ainsi à volonté se dispenser de recourir à la source elle-même; mais d'une part cela ne me semble pas plus possible que de détruire tout d'un coup les habitudes nées des préjugés favorables à l'usage des eaux prises à la source, et, en second lieu, il n'est je crois aucune maladie, parmi celles susceptibles, je le suppose, de trouver dans la vertu éprouvée des eaux préparées homœopathiquement, un moyen de guérison, que ne puisse également et tout aussi bien guérir l'une des nombreuses substances dont les effets pathogénétiques connus permettent d'en faire une utile application à la curation des diverses maladies. Ce n'est donc pas à l'état de dynamisation et comme remède officinal qu'il est préférable de s'enquérir de la vertu des eaux minérales; mais bien à l'état pur ou naturel qu'il convient de les soumettre d'abord aux épreuves de la pathogénésie. D'ailleurs il est probable, et la raison s'en conçoit aisément, que les corps composés d'élémens essentiellement divers, réduits par la préparation homœopathique à l'état d'atômes, qui détruit nécessairement le rapport des molécules qui les constituait dans leur état naturel, doivent ne plus conserver les mêmes propriétés dont ils jouissaient dans ce dernier état. Les corps

simples eux-mêmes, si j'entends bien le rapport qui lie l'effet dynamique de ces corps à la préparation (et mon expérience personnelle est toute favorable à la manière dont je comprends cet enchaînement), les corps simples eux-mêmes éprouvent, sinon un changement absolu de propriétés, du moins une modification fort remarquable de ces propriétés, selon le degré de division que, par la préparation homœopathique, on fait subir à leurs molécules constituantes. A la vérité, le système récemment exposé sur le développement dynamique des propriétés des corps soumis à l'épreuve du frottement, pour leur préparation à l'usage de l'homœopathie, pourrait, sous quelques rapports, être favorables à l'essai des eaux ainsi préparées; mais il ne leverait point cert[illegible]nconvéniens que j'ai signalés dans ce mode d'essai; et du reste rien ne me paraît moins fortement établi que ce système. Si l'on entend par dynamisation le développement *progressif indéfini* de la puissance active d'un corps ou agent médicamenteux, c'est une erreur, et de toutes la plus facile à vérifier par la voie expérimentale, qui mettra hors de doute cette vérité, savoir, qu'il est un terme, différent selon les diverses substances, plus rapproché en général chez celles tirées du règne végétal, au delà duquel la préparation qu'on leur fait subir pour l'usage de l'homœopathie finit par en annuler les propriétés d'abord exaltées par cette préparation. Ce terme est sans doute celui où cesse l'intégrité de la molécule en laquelle gisait la vertu de la substance; ce qui semble ne pouvoir dépendre que de ce que la préparation à laquelle on soumet les substances pour l'emploi homœopathique ne procède essentiellement, comme les effets qui en dérivent, que de la division, de la dissociation de leurs molécules élémentaires; opération qui doit en effet rencontrer ici, dans la divisibilité différente des diverses substances, un obstacle final analogue à celui qu'offrent, dans les différens métaux préparés pour les arts, la ductilité, la malléabilité plus ou moins grande de ces métaux. Si l'on entend par *dynamisation* le développement d'une puissance autre que celle dont jouissait le corps sur lequel on opère, c'est-à-dire un changement dans la propriété de ce corps, une faculté ou force distincte appliquée par ce mode de préparation à tous les corps qui y sont soumis, comme l'aimant au fer, on en est le maître assurément; mais dans ces manières de concevoir et d'interpréter le mode de préparation des agens homœopathiques et les effets vitaux

de leur application, il reste à expliquer et à concilier avec cette manière de voir : 1° le rapport, à quelques nuances près, mais identique au fond, des effets pathogénétiques d'une substance végétale, dont les vertus n'ont point été développées par le frottement et les dilutions, et de celles qui ont été ainsi préparées; 2° la variété ou la différence dans le développement, la durée et l'intensité d'action des agens homœopathiques et l'extrême diversité de leurs vertus *spécifiques*, contrastant avec l'identité ou l'homogénéité du principe développé en eux par le procédé *unique* mis en usage à cet effet; 3° l'utilité, sinon la nécessité, pendant l'action de ces agens, pour en assurer l'effet, d'un régime tel que cette action se passe, autant que possible, dans le silence de toute autre action organique capable de la troubler; circonstance, à la vérité, un peu dédaignée aujourd'hui par quelques homœopathes, *qui y reviendront, j'en suis certain;* laquelle ne serait point une condition de succès, si, par la préparation de l'agent homœopathique, on avait réellement exalté sa puissance (1) et toujours modifié *essentiellement* ses vertus; 4° la nécessité que l'action de l'agent homœopathique, qui s'exerce spécifiquement sur des surfaces disposées à la ressentir vivement, soit des plus faibles et des plus légères, pour ne point dépasser le terme au delà duquel l'aggravation à laquelle elle pourrait donner lieu ne saurait être curative; ce qui ne peut se concilier avec l'*idée absolue* d'un développement considérable des puissances médicamenteuses de l'agent préparé pour l'usage de l'homœopathie. Ceci nous ramène nécessairement à l'idée de l'atténuation de ces puissances par la division opérée par le frottement des molécules qui constituent la substance médicamenteuse dans son état naturel; à moins toutefois que le développement de puissance qu'on entend lorsqu'on désigne par le mot *dynamisation* l'effet de la préparation à laquelle on soumet cette substance, ne s'allie avec l'idée d'une *certaine délicatesse* dans son action qui rendrait celle-ci alors plus légère, et propre

---

(1) On ne saurait nier l'extrême énergie d'un agent homœopathique porté dans la préparation au *degré convenable* de division de ses molécules constituantes; mais il faut accorder la plus grande part de ce qui nous apparait de cette énergie à ces deux circonstances ou conditions d'action : *spécificité de l'agent; excitabilité de l'organe malade.*

ainsi, malgré le développement opéré en elle, à n'exciter dans l'organisme qu'une réaction modérée, mais suffisante pour être curative; alliance par trop subtile de conditions trop opposées entre elles pour pouvoir être conciliées. En outre, je le répète, relativement aux eaux minérales, *substances composées et non simples*, dont la condition d'action résulte de la réunion d'élémens divers constituant ces eaux, la préparation ordinaire, qui procède par la division des molécules de la substance sur laquelle on opère, ne semblerait point devoir être également applicable, en ce qu'il est probable qu'à un certain degré de division (1), les rapports changés ou détruits de divers élémens des eaux entre eux doivent opérer, dans leurs propriétés médicamenteuses, un changement relatif ou analogue, et par conséquent modifier, altérer ou annuler ces propriétés.

Les épreuves pathogénétiques auxquelles, pour le moment du moins, il importe de soumettre les eaux thermales, doivent donc, pour toutes ces raisons, être faites de préférence sur ces eaux elles-mêmes, et avec ces eaux prises immédiatement à la source où les malades ont coutume de les aller boire.

Les détails minutieux de ces épreuves, et le nombre des cir-

---

(1) Sans répéter ce qu'il y a ou peut y avoir de vrai dans la dynamisation d'un agent médicamenteux par la préparation qui en divise les molécules, cette préparation, très-propre à expliquer l'action dynamique, ne l'est pas moins à rendre raison de l'action circulatoire; car l'extrême ténuité d'un corps réduit à l'état de molécules ou d'atomes le rend d'autant plus propre à être facilement et promptement absorbé, et à produire énergiquement et subitement ses effets. Dans tous les cas, je crois plus conforme à la réalité du fait et à la manière naturelle de le concevoir, de n'admettre la dynamisation que jusqu'à un certain degré, qui est celui où je suppose la division passée jusqu'à l'isolement entre elles des molécules élémentaires dont la réunion intime constituait la substance avant sa préparation homœopathique; terme au delà duquel il n'y a plus, je crois, de dynamisation, comme on l'entend, mais bien plutôt une *adynamisation* ou dynamisation décroissante, exactement exprimée par les mots dilution, atténuation, sous lesquels on la désigne, conformément à la pensée de Hahnemann lui-même, qui a coutume de dire d'une substance trop énergique à tel degré de dilution, qu'il convient ou qu'on peut pousser bien plus loin encore son atténuation.

constances dont l'appréciation est de rigueur pour l'exactitude des résultats qu'on peut attendre de ces expériences, ne permettront pas sans doute dès la première année d'arriver à une parfaite connaissance des vertus spécifiques des eaux ; mais on atteindra sûrement et assez vite encore ce précieux résultat. Quant aux observations que j'ai comprises dans le second mode d'expérimentation des eaux, quelque rang qu'on leur accorde dans la recherche de la vérité à cet égard, si elles ne peuvent conduire à des notions positives et absolument certaines, elles pourront toujours utilement étayer et confirmer les résultats des épreuves pathogénétiques pures, dont elles formeront le complément précieux et presque nécessaire.

Il y a deux mois environ que j'avais auprès de moi un jeune médecin, M. Poirot, sur le point de s'établir dans les Vosges, son pays. Je me suis entretenu de ces choses avec lui et lui ai fait aisément comprendre l'importance d'un tel travail. Il m'a assuré qu'il s'en occuperait, cette année même, pendant la saison des eaux. Puisse son zèle ne point se rebuter des difficultés de telles recherches et expériences ! Puisse sa persistance dans un projet si utile répondre à la position favorable où il se trouve placé pour l'exécuter, et à l'heureux esprit d'observation dont il m'a paru doué pour s'en occuper avec fruit ! Puisse son exemple aussi, sur d'autres points, être imité par d'autres médecins également en position de se livrer à ces utiles recherches (1) !

OBSERVATIONS PRATIQUES SUR LES MALADIES HÉMORRHOIDALES ;

Par le Docteur WIDENHORN.

I. Une femme de vingt-deux ans, mère de six enfans, d'une constitution vénoso-artérielle, souffrait depuis deux ans d'hémorrhoïdes

---

(1) Un prix proposé par la Société homœopathique, dont les membres feraient les fonds très-aisément, à décerner au meilleur mémoire sur les propriétés des eaux médicinales quelconques recherchées d'après les principes de l'homœopathie, fournirait de nombreux et variés travaux sur cette matière, et serait d'un immense intérêt pour la science, dans l'état actuel des choses.

borgnes, dont les causes principales paraissaient être une vie très-sédentaire et l'usage habituel du café très-fort. Un jour, elle sentit à l'anus trois tumeurs grosses comme des noisettes, occasionant une forte douleur brûlante et pulsative, et empêchant de s'asseoir. La douleur remontait jusqu'à la moitié du rectum; elle était accompagnée de mouvemens fébriles, avec pesanteur de tête, vertiges, défaut d'appétit et constipation. Un allopathe prescrivit vingt sangsues, des demi-bains de mauve et de morelle noire, des lavemens émolliens. Ce traitement fut continué dix-huit jours, pendant lesquels la malade posa 90 sangsues et prit trente-six bains de siége. Mais, loin que le mal diminuât, tous les symptômes s'accrurent à un degré extraordinaire; la malade jetait les hauts cris. Aucun narcotique ne pouvait la soulager. On déclara qu'il n'y avait plus d'autre ressource que l'extirpation des tumeurs, rendue nécessaire, disait-on, parce qu'il s'y était déjà formé des ulcères cancéreux. Tel fut l'avis de plusieurs chirurgiens célèbres de Paris, appelés en consultation. Effrayée, la malade voulut essayer de l'homœopathie, et je fus appelé. Voici ce que je constatai.

Affection locale.—La malade se remue sans cesse dans son lit, en jetant des cris pitoyables; elle se plaint de douleurs brûlantes, lancinantes et pulsatives dans l'anus et autour, et les décrit semblables à celles que causerait un fer rouge. Hors de l'anus on decouvre trois tumeurs grosses comme des noisettes et enflammées, qui s'étendent jusqu'en dedans, et portent sur leur face interne quelques excroissantes en crête de coq, qui sont fort douloureuses et saignent au moindre attouchement. Toute la face interne de l'anus est ulcérée, et sécrète un liquide ichoreux, avec des masses membraneuses, blanches, rubanées.

Affections sympathiques. — Pesanteur et pression à l'occiput. Défaut d'appétit; langue sèche, fendillée, chaude; soif violente; constipation; fleurs blanches causant une sensation d'ardeur; ardeur en urinant; perte du sommeil; peau sèche et brûlante; mauvaise humeur; crainte de la mort.

Je prescrivis *ars.* X iij, en faisant suspendre tous les autres médicamens.

Mon choix fut déterminé par les douleurs lancinantes et brûlantes, l'écoulement ichoreux, et les symptômes moraux.

Une demi-heure après avoir pris la poudre, la malade s'endor-

mit, et ne se réveilla qu'au bout de trois heures; elle n'éprouvait déjà plus de douleurs et pouvait se tenir tranquille.

Je lui prescrivis un autre dose d'*ars*. X, ij. Le lendemain, je la trouvai se promenant dans son jardin, débarrassée de toutes ses douleurs, et n'éprouvant plus que de la sensibilité à l'anus en s'asseyant. Elle avait eu une selle abondante, avec beaucoup de masses membraneuses. Les tumeurs avaient singulièrement diminué de volume, de rougeur et de sensibilité; l'écoulement ichoreux par l'anus était tari, ainsi que l'ardeur d'urine, avec les fleurs blanches.

Je laissai la malade sans médicamens pendant trois jours, au bout desquels je lui donnai, à cause de la constipation et du défaut d'appétit, *nux* X, iij. A dater de ce moment tout s'améliora, et la malade cessa d'être obligée de garder le lit. La *sepia*, la noix vomique et le soufre achevèrent de faire disparaître en peu de jours une affection qu'on avait réputée incurable. Le médecin ordinaire, surpris de ce résultat, voulut causer avec moi, et, dans le cours de la conversation témoigna le désir d'étudier la nouvelle médecine; mais je doute qu'il ait persisté; car j'ai appris depuis qu'ayant à traiter une ophthalmie contre laquelle l'allopathie était demeurée impuissante, il détourna la malade d'avoir recours à l'homœopathie, en lui disant que c'était *un pur charlatanisme*.

II. Un homme de trente-deux ans, d'une forte complexion et d'un tempérament artério-veineux, fut atteint, par suite d'équitation prolongée et d'abus des boissons échauffantes, d'hémorrhoïdes borgnes, qui ne lui causèrent d'abord que de la constipation, du prurit, des fourmillemens et des battemens à l'anus. Son médecin ordinaire lui prescrivit des sangsues, des demi-bains froids et des lavemens froids. Ces applications dangereuses diminuèrent l'ardeur, le prurit et les battemens, mais ne changèrent rien ni aux tumeurs hémorrhoïdales, ni à la constipation. Une piqûre de sangsue occasiona un abcès, suivi d'une fistule anale, qui fut opérée par un chirurgien célèbre de Paris. Mais la plaie ne voulut pas se cicatriser, les hémorrhoïdes sortaient à chaque selle, en un mot l'état du malade était empiré. Je fus appelé par lui, et constatai le tableau suivant:

Affection locale. — Le malade se plaint de pesanteur, de plénitude et de battemens à l'anus. Les tumeurs hémorrhoïdales sortent en allant à la selle, suintent et causent de l'ardeur. La

plaie de l'opération, faite depuis dix semaines, n'est pas cicatrisées. Des tumeurs grosses comme des noix apparaissent au dehors, quand la malade se présente à la garde-robe; leur face interne est livide, et couverte d'excroissances et crêtes de coq.

Affections sympathiques. — Pesanteur et plénitude de la tête; face rouge, couverte de boutons; appétit fort, mais rassasié de suite; fréquentes éructations; pression et tension dans les deux hypochondres, qui gênent l'inspiration; selles insuffisantes, avec émission copieuse de vents par le bas; sommeil agité, plein de rêves; tristesse, colère; mécontentement de son sort, quoiqu'il soit très-heureux; tout contrarie la malade; indifférence, même pour sa femme et ses enfans, qu'il aime cependant beaucoup; idées noires; quelquefois propension au suicide.

Il était impossible de méconnaître une hypochondrie bien développée par suite de l'hypervénosité du bas-ventre. Par ce motif, pour agir complétement sur le système veineux, et pour rendre l'organisme accessible aux médicamens, je donnai *sulph.* IV, gtt. j. dans un gros d'alcool. Jamais il n'est plus nécessaire de commencer par réveiller la susceptibilité de l'organisme que dans le cas d'exaltation de la vénosité abdominale, ou de ce qu'on appelle l'hypochondrie. Le malade prit chaque matin une goutte dans un verre d'eau, pendant huit jours, sans qu'il se manifestât d'action sensible, si ce n'est que la plaie de l'opération se cicatrisa parfaitement, durant les quatre premiers jours. Après ces huit jours, l'état du moral, l'abondance des vents, et la tension des hypochondres me déterminèrent à prescrire *conium* X, iij. Trois heures après survint une aggravation considérable. Les symptômes moraux surtout furent portés à une intensité inquiétante, qui me détermina à faire prendre une tasse de café à l'eau. Cet antidote eut peu d'effet; car les symptômes conservèrent la même gravité pendant deux jours. Cependant il y eut de l'amélioration le troisième jour; la pression tensive aux hypochondres et surtout l'état moral s'amendèrent notablement. Il devint bien évident pour moi que, chez ce malade, l'affection morale ne tenait qu'à celle du bas-ventre; car à mesure que les douleurs dans les hypochondres reparaissaient, la disposition de l'esprit changeait aussitôt. Je le laissai pendant huit jours sous l'influence du *conium*, en lui donnant seulement chaque jour une prise de sucre de lait, pour satisfaire son désir de prendre quelque chose. Ce laps de

temps écoulé, survinrent la constipation et la perte d'appétit, qui me firent prescrire *nux* X, iij ; mais la noix vomique ne produisit rien, quoique je descendisse jusqu'à la première dilution. J'eus recours à *lachesis* X, iij. Ce puissant moyen agit mieux. Quoiqu'il ne correspondît pas parfaitement à l'état moral, il convenait fort bien à l'affection primitive; son action fut surtout énergique sur la fonction du système veineux, ou plutôt du système nerveux influençant ce dernier. Je fis prendre trois doses, de trois en trois jours, ce qui appartient en propre au *lachesis*, car ce moyen exige qu'on le répète jusqu'à l'apparition d'une action manifeste, qu'il faut bien alors se garder de troubler, même lorsqu'elle se manifeste dès la première dose. Il n'y en a point, en effet, avec lequel on puisse faire plus de mal qu'avec celui-là : c'est un des plus grands polychrestes que nous possédions, mais aussi un des plus dangereux quand on l'emploie hors des cas qui le réclament, ou qu'on le répète trop souvent. Dans les répétitions du *lachesis*, il faut surtout surveiller l'état du moral, le sommeil et l'appétit; si l'ordre règne à cet égard, on peut hardiment répéter la dose, quoiqu'il se soit manifesté de nouveaux symptômes. Après ces trois doses de *lachesis*, j'attendis quinze jours, pour leur laisser le temps d'épuiser leur action. Je trouvai alors encore des symptômes pour *staphys.* et *nitr. carb.*, qui furent prescrits à la dose de X, iij. Ces moyens terminèrent le traitement, et le malade, après deux mois d'application de l'homœopathie, fut parfaitement guéri, sans avoir eu besoin de faire les courses aux eaux minérales que son médecin lui avait recommandées.

III. Une femme de vingt-huit ans, de tempérament artério-lymphatique, était accoutumée à prendre du thé deux fois par jour. Depuis l'âge de dix-sept ans, ses règles étaient toujours accompagnées des plus violens spasmes abdominaux, et pendant les premiers jours de vomissemens presque continuels de bile et de mucosités. Elle attribuait ces accidens à une chute faite auparavant. Je la trouvai dans l'état suivant.

Affection locale.—Elle se plaint de violentes douleurs brûlantes et pulsatives et de plénitude au fondement; les tumeurs hémorrhoïdales sortent en allant à la selle; elle n'a de selle que tous les huit jours, avec des douleurs lancinantes.

Affections sympathiques.—Céphalalgie pressive au front et à

l'occiput; coryza; défaut d'appétit; goût pâteux dans la bouche; fleurs blanches quelques jours avant et après les règles; douleurs contusives dans les membres; sensibilité excessive aux impressions du dehors; excitabilité extrême du système nerveux entier; esprit enclin à la colère, à la mauvaise humeur; sommeil agité par des songes pénibles.

Tous ces symptômes parlaient hautement en faveur de *nux*, que je fis prendre (X, iij), en interdisant le thé. La première dose produisit déjà un effet extraordinaire; l'appétit revint, le sommeil se tranquillisa, et les fleurs blanches disparurent. On me dira que ces phénomènes auraient eu lieu d'eux-mêmes, sous la seule influence du régime. Mais je me hâte d'ajouter, pour prévenir l'objection, que la malade s'était déjà plusieurs fois soumise d'elle-même à un régime beaucoup plus sévère, sans en rien obtenir. Au bout de 15 jours, comme il restait le mal de tête, et que les boutons hémorrhoïdaux sortaient encore de temps en temps, je donnai *sepia* X, iij. Trois semaines après, pour faire cesser des boutons au visage, et détruire la prédominance de la vénosité, je prescrivis *sulph.* VIII, IV, qui produisit l'effet que j'en attendais, et compléta le traitement.

C'est avec intention que, dans ces trois observations, j'ai distingué l'affection locale des affections sympathiques. Cette méthode peut épargner beaucoup d'embarras aux débutans, dans l'examen du malade et dans la recherche du médicament. En combinant l'affection primitive avec l'état du moral, et cherchant, d'après l'ensemble de ces symptômes, quel est le remède le mieux homœopathique, il est impossible que l'on commette d'erreurs. Il y a bien des cas où l'on ne distingue aucun organe, aucun système, spécialement affecté, et où par conséquent on ne peut distinguer entre affection locale et affection sympathique, quoique l'une et l'autre existent. En pareille occurrence, je conseille à tout débutant de donner alternativement le soufre et la belladonne, à des intervalles convenables, jusqu'à ce que les accidens se calment, ou qu'il apparaisse des symptômes plus prononcés, d'après lesquels on découvre aisément ensuite un moyen approprié. On peut aussi répéter le soufre à des intervalles de 2, 3, 4, 6, 8 et 12 jours, suivant que la susceptibilité du malade le permet. Le choix de la dilution repose sur les mêmes bases. Un malade susceptible est tout aussi fortement attaqué par la trentième, qu'un

autre insensible à toutes les influences, par la première. L'individualité seule peut décider à cet égard. De là tant d'opinions diverses sur ce sujet si important. Je crois pouvoir affirmer que tout dépend ici du plus ou moins de susceptibilité du sujet : c'est ce qui fait que les hypochondriaques sont souvent si long-temps sans éprouver aucune action.

OBSERVATIONS HOMŒOPATHIQUES;

Par le Docteur SÉGIN.

Encéphalite. — Une petite fille, née de parens sains, jouit d'une santé parfaite jusqu'à l'âge de trois mois, époque à laquelle on la vaccina de bras à bras. La vaccine marcha régulièrement; mais au bout de quelque temps la petite maigrit, ses nuits devinrent agitées, et son appétit diminua de jour en jour. Les dents incisives percèrent noires; les articulations des mains et des pieds commencèrent à enfler. Jusque-là on s'était borné au café de gland de chêne, et à un collier enduit d'onguent gris; ce dernier fut interrompu dès que l'enflure des articulations se manifesta. A deux ans, aux symptômes toujours croissans de faiblesse se joignirent l'aversion pour la lumière, le rétrécissement des pupilles, la rougeur des yeux, la chaleur brûlante et la sécheresse de la peau, une grande soif, des selles rares, des réveils en sursaut, un sommeil agité et souvent interrompu par des cris, enfin quelques autres symptômes, qui, joints aux précédens, annonçaient une encéphalite commençante. Les sangsues aux tempes et quelques grains de calomélas suffirent pour écarter cet accès; cependant la santé générale était plus mauvaise qu'auparavant, et au bout de six semaines, reparut un second accès de la même affection, qui se renouvela encore un mois après. Chaque fois les mêmes moyens furent mis en usage, avec le même succès. Cependant l'espoir diminuait de conserver l'enfant, et il était à présumer qu'un prochain accès éteindrait la faible étincelle de vie: c'est pourquoi on résolut de suivre un autre mode de traitement dans le cas où il en surviendrait un.

Aux symptômes qui viennent d'être indiqués ne tardèrent pas

à se joindre encore des taches à la cornée ; la malade, étant assise, laissait tomber sa tête en arrière ; étant couchée, elle l'enfonçait dans l'oreiller ; elle avait toujours les doigts dans le nez et la bouche ; son ventre augmentait de volume à mesure que les autres parties du corps maigrissaient. Quatre mois s'écoulèrent ainsi jusqu'à un nouvel accès, qui fut accompagné d'une fièvre plus forte que les précédens. Je fis prendre une petite partie d'une goutte de la troisième dilution de belladonne. Dès le lendemain, l'état était considérablement changé ; sans aggravation appréciable, tous les symptômes diminuèrent d'intensité : au milieu des progrès de l'amélioration, une éruption suintante apparut sur la tête peu garnie de cheveux ; l'enfant put être mis dans un bain tiède, ce que son aversion pour l'eau avait empêché jusqu'alors. Après une dose de *sp. vin. sulph.* 3, elle ne tarda pas à faire usage de ses jambes faibles et arquées. Trois années se sont écoulées depuis lors sans qu'il y ait eu de rechute, et la santé est devenue des plus florissantes.

Erysipèle à la face. — 1. Une femme de cinquante ans, d'un tempérament sanguin-colérique, était depuis long-temps déjà atteinte, au moins une fois par an, d'un érysipèle à la face, qui avait reparu depuis quatre jours quand je la vis. Sa face était d'un rouge foncé, et si gonflée, que les yeux ne pouvaient s'ouvrir : l'enflure s'étendait même au cuir chevelu, ainsi qu'à la membrane muqueuse de la bouche et de la gorge, ce qui rendait la déglutition et la respiration difficiles. Les parties gonflées de la face offraient des ampoules de différente grosseur. La malade se plaignait, en outre, de maux de tête, de douleurs dans le bas-ventre, de défaut d'appétit, de goût amer dans la bouche et d'envies de vomir ; elle vomissait même assez souvent des mucosités ; les selles manquaient. Depuis le commencement de la maladie il n'y avait aucun sommeil. La chaleur fébrile, accompagnée d'une forte soif, durait presque sans interruption toute la journée, et alternait le soir avec du froid.

Comme la malade m'assura que, par le passé, les vomitifs et les purgatifs n'avaient jamais manqué de l'affecter jusqu'à la syncope, je lui donnai le quart d'un sixième de grain d'extrait de belladonne, dans un peu d'eau, et un lavement avec du miel et du sel. Elle tomba bientôt dans un sommeil bienfaisant, d'où elle sortit fort soulagée au bout de deux heures. Ce résultat la

détermina à prendre les trois autres quarts, et au bout de six heures son état se trouva notablement amélioré. L'enflure de la face avait diminué, le goût dans la bouche était moins mauvais, une selle eut lieu et diminua les douleurs du bas-ventre. La malade mangea une soupe avec plaisir. La guérison marcha dès lors avec tant de rapidité que le quatrième jour il ne restait aucun vestige d'enflure. Depuis quatre ans, le mal n'a pas reparu.

2. Une jeune fille de dix-neuf ans, d'une forte complexion, fut prise, après s'être refroidie, d'une tension à la face, qui devint très-enflée le lendemain. Le troisième jour, je la trouvai dans l'état suivant : face très-rouge et enflée ; un œil entièrement fermé, l'autre en partie seulement ; impossibilité d'ouvrir tout-à-fait la bouche. La face est converte d'ampoules, qui ont crevé en partie, donnant une sérosité jaune, et causant une forte ardeur, avec de la cuisson. Les doigts sont gonflés aussi, et parsemés d'ampoules douloureuses. La malade éprouve, dans la journée, de la chaleur, qui le soir alterne avec du froid.

Le *rhus* X,iij fut suivi, le soir, d'un peu d'aggravation ; la nuit fut assez agitée, avec des anxiétés ; mais le lendemain matin il y eut une amélioration considérable, qui cependant resta stationnaire toute la journée. La malade se plaignait aussi d'un grand mal de tête, et elle avait beaucoup de soif. Après une dose de rhus X,j ; la guérison marcha rapidement, et, en peu de jours, sans nul autre médicament, les ampoules se desséchèrent d'une manière complète. Mais au bout de trois semaines à un mois, il apparut des furoncles tantôt sur un point tantôt sur un autre. Lorsqu'un d'entre eux était prêt à se guérir, un autre survenait ailleurs. En même temps faiblesse générale et céphalalgie frontale, mal de gorge en avalant la salive et les liquides, mais non pendant la déglutition des alimens. Les règles n'avaient pas reparu non plus depuis dix semaines. La *pulsat.* IV, iv fit cesser la plupart de ces accidens en quatre jours. Quant à la propension aux furoncles, qui persista encore, elle fut détruite par deux doses de *sp. vin. sulph* X,iij.

Depuis plus d'un an, la personne se porte parfaitement bien.

Hydrocèle. — Un homme de quarante-huit ans avait eu jadis la gale, dont on le traita par les frictions. Il y a quatre ans, il éprouva au côté externe de la jambe droite des douleurs erratiques qui s'étendaient jusque vers les lombes. Deux ans après, au printemps, le scrotum enfla beaucoup du côté droit, formant

une tumeur ferme et rénitente. Cependant au bout de quelque temps la tension diminua, et la peau des bourses prit une teinte bleuâtre, qui néanmoins finit par se dissiper. A l'examen, on ne put méconnaître une hydrocèle. Le malade éprouvait en outre une douleur tractive le long du cordon spermatique droit, et il sentait un abattement général. Je lui donnai *nux* X, iij, et au bout de neuf jours *sp. vin. sulph.*, qui, après quelques semaines, amenèrent un peu d'amélioration dans la santé générale. Je donnai alors *pulsat.* II, iv et au bout de dix jours *graph.* X, iv. Cinq semaines après, il n'y avait point encore de changement local; mais la santé avait éprouvé un mieux notable. Il fut alors prescrit au malade d'appliquer chaque soir sur la tumeur une compresse imbibée de dix gouttes d'un mélange de dix gouttes de teinture d'arnica et quatre-vingt-dix gouttes d'alcool. Au bout d'un mois, la tumeur était réduite de plus de moitié. Alors je donnai *conium* VII gtt. j. et six semaines après *sp. vin. sulph.* VIII, iij. En deux mois, la guérison fut complète.

Fièvre intermittente anomale. — Une femme de quarante-sept ans, brune, éprouve depuis trois ans déjà, et surtout par le mauvais temps, les symptômes suivans: tous les jours, vers trois heures après midi, ou un peu plus tard, grand froid, sans soif, avec douleur brûlante sur la poitrine et frissons remontant le long du dos jusqu'aux épaules. Au bout de quelque temps, éructations suivies de soulagement; mais, vers huit heures du soir, renouvellement de l'accès, qui dure jusqu'après minuit. Le matin, la malade se sent assez bien; seulement elle est un peu fatiguée quand le mal a duré long-temps; tristesse et sursauts assez fréquens. Elle ne peut assigner aucune cause.

Puls. II, gtt. j. Un mois s'écoula sans le moindre changement. C'est pourquoi je donnai *ars.* X, iij. En six semaines, l'état changea au point qu'il n'y avait plus qu'un sentiment de faiblesse le matin, avec malaise et propension au vomissement, ce qui ne s'observait d'ailleurs pas tous les jours. *Nux* X, iij fit cesser les accidens d'une manière complète et durable.

Impetigo. — Un enfant de quatre ans avait, depuis plusieurs jours déjà, une éruption impétigineuse sur la partie inférieure du bas-ventre, les cuisses et les parties génitales. Le scrotum était gonflé et dur. Après chaque émission d'urine, qui était douloureuse, un peu de mucus s'écoulait de l'urètre. La même éruption

s'observait autour de l'oreille droite et de la narine gauche. Le petit malade vomissait la rhubarbe et la décoction sudorifique. Je le laissai un jour sans médicamens, et lui fis prendre ensuite *merc. sol.* IV,ij. On lavait aussi les plaies malades avec de l'eau de son. La guérison eut lieu en quatre ou cinq jours.

Dartre du scrotum. — Un homme de vingt ans souffrait depuis plusieurs années déjà d'une ophthalmie psorique, alternant avec une psoriase des paumes des mains. Le mal était souvent si fort que les mains étaient couvertes de profondes crevasses saignantes et de croûtes épaisses. J'avais déjà prescrit plusieurs fois, à des intervalles convenables, *calc. sulph.* 3 gr. j., et des lotions avec l'eau de son; ce qui améliora tellement l'état que le malade ne vint me revoir qu'au bout de six mois, époque à laquelle il m'offrit les symptômes suivans : une grande quantité d'ampoules pleines d'eau claire couvraient le scrotum et la face postérieure de la verge; elles occasionaient beaucoup de cuisson et d'ardeur, obligeaient à se gratter, et troublaient le sommeil pendant la nuit. *Ars.* X,iij procura une guérison parfaite en cinq jours. Depuis deux ans il n'y a pas eu de récidive.

Cardialgie.—Une femme veuve, de soixante-neuf ans, habituée au café, éprouvait depuis plus de trente ans à l'estomac des douleurs constrictives et pressives qui s'étendaient même jusque dans le dos. L'affection devenait plus grave par momens, et à chaque accès il y avait vomissement d'un liquide aigre, mais non d'alimens. Les accidens étaient plus forts à jeun qu'après les repas. Le ventre était très-paresseux, et il n'y avait de selles que tous les six à huit jours. Depuis deux ans la maladie croissait beaucoup en intensité. L'émission des vents soulageait les douleurs. Je ne permis qu'une tasse de café après le dîner, et je prescrivis *nux* VIII, iij. Au bout de deux jours l'amélioration fut sensible. *Nux* X,ij procura alors une parfaite guérison en peu de jours.

Une servante, âgée de vingt-six ans, et d'une complexion robuste, était attaquée depuis long-temps de spasmes d'estomac, contre lesquels je lui donnai avec succès la noix vomique. Trois mois après, elle se plaignit d'une douleur pressive à l'estomac, avec propension à vomir et vomissemens fréquens. L'appétit était très-diminué, la soif vive, et la bouche mauvaise, surtout le matin; la salive avait une couleur verte; les règles revenaient

tous les quinze jours, et chaque fois en duraient huit; pendant tout ce temps, la malade avait de violentes céphalalgies frontales, moins fortes pendant les intervalles. On ne pouvait assigner d'autre cause que l'usage d'alimens fortement épicés, dont la malade avait contracté depuis peu l'habitude. Au bout de huit jours, pendant lesquels je lui interdis sévèrement cette nourriture nuisible, son état étant le même, je lui fis prendre trois doses d'ipécac. 3,iij. à douze heures de distance. La guérison fut complète quelques jours après.

Stomacacé. — Un enfant de deux ans fut pris du stomacacé après la rougeole. Les gencives étaient noires, spongieuses, détachées des dents et en quelque sorte dissoutes dans une abondante salive; toutes les incisives branlaient : une des médianes était déjà tombée; la salive coulait sur la lèvre inférieure pendante, et une horrible puanteur s'exhalait de la bouche. L'enfant ne pouvait rien prendre et était fort affaibli. *Chin.* IV et *ars.* X, deux doses de chaque, améliorèrent tellement l'état en trois jours, qu'aucun autre médicament ne fut plus nécessaire, et que la guérison ne tarda pas à être complète.

Carreau. — Un enfant de cinq ans s'affaiblissait et maigrissait depuis long-temps; répugnance pour les alimens, tension et dureté du bas-ventre, démarche chancelante, exaltation de la sensibilité et propension à pleurer : sommeil inquiet et réveil en sursaut; éruption de petits boutons pointus très-pruriteux, le soir surtout, et obligeant à se gratter; pâleur et bouffissure du visage. Comme le petit malade avait souvent pris du café, je lui donnai *nux* X,ij. Deux jours après, rien n'était changé; il survint en outre mal à la gorge et tussiculation sèche, avec élancemens dans le dos et les reins. Je prescrivis *merc. sol.* IV,ij. Au bout de deux jours, le mal n'avait fait que s'accroître; car le malade se couchait souvent pendant la journée, mais ne tardait pas à se réveiller en criant. Les selles étaient blanches, écumeuses et liquides. *Bellad.* X, ij., suivie de *sp. vin. sulph.* X, ij., de meurasans effet aussi; la maladie continua au contraire à faire des progrès, le corps maigrit de plus en plus, pendant que le volume du ventre alla en augmentant. Alors j'eus recours à *ars.* X, ij, dont j'aperçus bientôt la salutaire influence. Le bas-ventre diminua chaque jour de volume et de dureté, et l'état général devint de plus en plus satisfaisant. Il parut alors vouloir s'établir un repos; car les

nuits étaient agitées, l'enfant se remuait beaucoup et frappait souvent du pied. *Bellad.* x gtt. le rétablit en peu de semaines. Depuis, la santé ne s'est pas démentie.

Tumeur au genou. — Un enfant de six ans eut successivement la teigne, la petite-vérole et la coqueluche. Vers la fin de cette dernière maladie, il tomba sur le pavé, chute qui fut suivie, trois jours après seulement, d'une douleur au genou. Plusieurs applications de sangsues et de divers onguens n'empêchèrent pas le mal de faire des progrès : au bout de six mois il était assez grave. La jambe gauche immobile sur la cuisse, faisait un angle aigu avec elle ; le genou était peu gonflé en devant et de côté, mais beaucoup en arrière, où la tumeur offrait beaucoup de fluctuation. Je donnai *staphys.* X, gtt. j. Treize jours après il n'y avait pas de changemens essentiels ; seulement la tumeur faisait moins de saillie, et l'épiderme se détacha; c'est pourquoi je prescrivis *silic.* X, iij. Au bout de deux jours il se forma une petite ouverture d'où coula du pus ; je fis apposer des cataplasmes de graine de lin. Bientôt parut une seconde ouverture, et la tumeur diminua beaucoup, pendant que s'écoulait un pus liquide. Le mouvement parut alors plus libre ; il n'était gêné que par de la tension dans l'articulation. Je donnai *calc. carb.* X, ij. Au bout de quelques semaines, la suppuration cessa ; un bandage à ressort servit à étendre la jambe, et bientôt la guérison fut parfaite.

RÉFLEXIONS SUR LES MÉDICAMENS ET LA THÉRAPEUTIQUE ;

Par le Docteur J.-C.-G. JOERG.

Guérir une maladie, de la part du médecin, c'est, en d'autres termes, exercer négativement ou activement sur l'organisme malade une influence modificatrice telle, que de l'état morbide il repasse à l'état normal ou physiologique. Quand nous nous bornons à calmer ou modérer les maladies, ce ne peut être non plus qu'en provoquant une modification de l'état dans lequel se trouve le malade, avec cette seule différence qu'ici notre modification produit un effet moins prononcé que quand nous contribuons par elle à faire cesser les souffrances de l'organisme humain. Ainsi

donc, pour que le médecin puisse traiter des malades avec succès, il faut qu'il ait la faculté de faire naître en eux les modifications qu'il juge être nécessaires à l'obtention du but auquel il vise. La possibilité de modifier convenablement l'état des malades, et de leur rendre par là la santé, ne repose pas uniquement, comme le croient encore à tort la plupart des médecins du jour, sur une conduite purement active de leur part, sur l'emploi de forces dirigées contre les maux variés qui accablent l'économie. Loin de là, elle tient aussi à une soustraction de causes agissantes, et par conséquent à une conduite en quelque sorte négative de la part du médecin. La meilleure manière, la plus facile et la plus prompte, de guérir un grand nombre de malades consiste à les mettre à l'abri de certaines influences qui contribuent à occasioner et à entretenir leur affection : par exemple, quand il s'agit d'une personne qui digère mal, à la laisser peu manger pendant plusieurs jours; s'il est question d'un pléthorique, à lui donner des alimens moins copieux et moins nourrissans; si l'on traite un homme qui ait détruit sa santé par des travaux excessifs ou trop prolongés, à lui prescrire du repos, etc. Quels puissans résultats ne produit pas, dans beaucoup de maladies, la seule privation de jouissances devenues habituelles, du café, de la bière, du vin, du thé, du tabac? Quelles modifications considérables ne peut-on pas déjà déterminer par cela seul chez la plupart des hommes? Quels effets salutaires n'obtient-on pas de cette conduite dans une foule de circonstances, puisque la plupart des maladies auxquelles les hommes sont sujets dépendent d'un excès quelconque? Quel appui ne prêtons-nous pas à la nature quand nous écartons de l'homme dont l'activité vitale se trouve exaltée tout ce qui peut l'exciter d'une manière ou d'une autre, que son action première porte sur la surface externe ou sur la surface interne du corps? Les émissions sanguines n'appartiennent-elles pas d'ailleurs, à proprement parler, à la classe des moyens qui exercent une influence négative sur les malades? Cette méthode négative, tout-à-fait différente du *far niente* de certains médecins, parce qu'elle doit reposer sur un plan scientifique, et qu'il est la plupart du temps bien plus difficile de décider les hommes à s'imposer des privations, que de leur prescrire des médicamens, cette méthode ne peut et ne doit point être livrée à l'arbitraire des praticiens, comme on le pense généralement aujourd'hui; elle doit être assu-

nuits étaient agitées, l'enfant se remuait beaucoup et frappait souvent du pied. *Bellad.* x gtt. le rétablit en peu de semaines. Depuis, la santé ne s'est pas démentie.

Tumeur au genou. — Un enfant de six ans eut successivement la teigne, la petite-vérole et la coqueluche. Vers la fin de cette dernière maladie, il tomba sur le pavé, chute qui fut suivie, trois jours après seulement, d'une douleur au genou. Plusieurs applications de sangsues et de divers onguens n'empêchèrent pas le mal de faire des progrès : au bout de six mois il était assez grave. La jambe, gauche immobile sur la cuisse, faisait un angle aigu avec elle; le genou était peu gonflé en devant et de côté, mais beaucoup en arrière, où la tumeur offrait beaucoup de fluctuation. Je donnai *staphys.* X, gtt. j. Treize jours après il n'y avait pas de changemens essentiels; seulement la tumeur faisait moins de saillie, et l'épiderme se détacha; c'est pourquoi je prescrivis *silic.* X, iij. Au bout de deux jours il se forma une petite ouverture d'où coula du pus; je fis apposer des cataplasmes de graine de lin. Bientôt parut une seconde ouverture, et la tumeur diminua beaucoup, pendant que s'écoulait un pus liquide. Le mouvement parut alors plus libre; il n'était gêné que par de la tension dans l'articulation. Je donnai *calc. carb.* X, ij. Au bout de quelques semaines, la suppuration cessa; un bandage à ressort servit à étendre la jambe, et bientôt la guérison fut parfaite.

RÉFLEXIONS SUR LES MÉDICAMENS ET LA THÉRAPEUTIQUE;

Par le Docteur J.-C.-G. JOERG.

Guérir une maladie, de la part du médecin, c'est, en d'autres termes, exercer négativement ou activement sur l'organisme malade une influence modificatrice telle, que de l'état morbide il repasse à l'état normal ou physiologique. Quand nous nous bornons à calmer ou modérer les maladies, ce ne peut être non plus qu'en provoquant une modification de l'état dans lequel se trouve le malade, avec cette seule différence qu'ici notre modification produit un effet moins prononcé que quand nous contribuons par elle à faire cesser les souffrances de l'organisme humain. Ainsi

donc, pour que le médecin puisse traiter des malades avec succès, il faut qu'il ait la faculté de faire naître en eux les modifications qu'il juge être nécessaires à l'obtention du but auquel il vise. La possibilité de modifier convenablement l'état des malades, et de leur rendre par là la santé, ne repose pas uniquement, comme le croient encore à tort la plupart des médecins du jour, sur une conduite purement active de leur part, sur l'emploi de forces dirigées contre les maux variés qui accablent l'économie. Loin de là, elle tient aussi à une soustraction de causes agissantes, et par conséquent à une conduite en quelque sorte négative de la part du médecin. La meilleure manière, la plus facile et la plus prompte, de guérir un grand nombre de malades consiste à les mettre à l'abri de certaines influences qui contribuent à occasioner et à entretenir leur affection : par exemple, quand il s'agit d'une personne qui digère mal, à la laisser peu manger pendant plusieurs jours; s'il est question d'un pléthorique, à lui donner des alimens moins copieux et moins nourrissans; si l'on traite un homme qui ait détruit sa santé par des travaux excessifs ou trop prolongés, à lui prescrire du repos, etc. Quels puissans résultats ne produit pas, dans beaucoup de maladies, la seule privation de jouissances devenues habituelles, du café, de la bière, du vin, du thé, du tabac? Quelles modifications considérables ne peut-on pas déjà déterminer par cela seul chez la plupart des hommes? Quels effets salutaires n'obtient-on pas de cette conduite dans une foule de circonstances, puisque la plupart des maladies auxquelles les hommes sont sujets dépendent d'un excès quelconque? Quel appui ne prêtons-nous pas à la nature quand nous écartons de l'homme dont l'activité vitale se trouve exaltée tout ce qui peut l'exciter d'une manière ou d'une autre, que son action première porte sur la surface externe ou sur la surface interne du corps? Les émissions sanguines n'appartiennent-elles pas d'ailleurs, à proprement parler, à la classe des moyens qui exercent une influence négative sur les malades? Cette méthode négative, tout-à-fait différente du *far niente* de certains médecins, parce qu'elle doit reposer sur un plan scientifique, et qu'il est la plupart du temps bien plus difficile de décider les hommes à s'imposer des privations, que de leur prescrire des médicamens, cette méthode ne peut et ne doit point être livrée à l'arbitraire des praticiens, comme on le pense généralement aujourd'hui; elle doit être assu-

jétie à des règles et constituer une science. Car lorsqu'on peut provoquer la modification qui amène la guérison, en se bornant à écarter certaines influences ou causes agissantes, il ne faut pas aller plus loin, ni invoquer le secours d'autres forces. Or on sait qu'il se présente une foule de maladies dans lesquelles non seulement la méthode négative suffit, mais encore toute méthode active ne fait que prolonger le mal.

Les forces avec le secours desquelles la médecine parvient à modifier activement les maladies de telle manière que la guérison puisse avoir lieu, ou que les maux s'arrêtent à un degré inférieur, sont disséminées dans la nature entière, dans le monde spirituel comme dans le monde matériel, dans les dispositions morales de l'homme comme dans ses tendances religieuses. Le médecin instruit dispose donc d'une multitude de moyens appartenant soit au monde physique, soit à la catégorie de tout ce qui agit immédiatement sur l'esprit et le cœur, soit aux productions de la nature, soit aux produits de l'art. A la vérité, il se trouve peu de praticiens qui connaissent l'inépuisable trésor de ressources curatives que la nature entière nous offre, que les arts et les sciences peuvent nous procurer. La médecine emploie surtout, pour guérir ou mitiger les maladies, ce qu'on appelle des médicamens, c'est-à-dire des substances qu'elle a puisées, qu'elle puise encore dans les trois règnes de la nature, ou que l'art pharmaceutique prépare plus ou moins à l'aide de ses opérations mécaniques ou chimiques. Mais, de même que le médecin doit connaître parfaitement, tant sous le rapport de leurs qualités physiques et de leurs propriétés intimes, que sous celui de l'action qu'elles exercent sur l'organisme humain, toutes les substances dont il se sert pour rétablir la santé ou calmer les maladies, de même aussi il lui est indispensable d'étudier jusque dans les moindres détails, quant à leurs qualités physiques, à leur mode de préparation et à leurs vertus essentielles, les médicamens, qui sont les instrumens de curation dont il fait le plus fréquent usage.

Les modifications qui ont coutume de succéder à l'emploi de telle ou telle substance médicinale, ne dépendant pas seulement de la substance qu'on a employée, mais encore de l'individualité de l'organisme sur lequel cette dernière agit, de la réceptivité relative pour elle, et de la manière dont il réagit contre l'impression qu'il en reçoit, le médecin doit aussi parfaitement connaî-

tre l'homme au physique comme au moral, dans l'état de santé comme dans celui de maladie, et dans toutes les circonstances particulières qui constituent sa vie tant physiologique que pathologique. Cette connaissance lui est indispensable pour apprécier exactement les effets des médicamens dans chaque cas de maladie, mais surtout, ce qui est bien plus important encore, lorsqu'il s'agit de les prévoir d'avance. C'est de là, effectivement, que dépend le choix du moyen convenable et de la juste dose. Mais la manière dont le corps humain se laisse modifier par chaque médicament, la nature des phénomènes primitifs, secondaires et accidentels, qui résultent de là, ne peuvent pas plus être déduits de la physiologie et de la pathologie, que de la thérapeutique : on ne saurait arriver à les connaître qu'en essayant les substances médicinales sur des personnes bien portantes d'abord, et ensuite sur des malades. Quand nous savons par la physiologie comment la vie se comporte à tous égards et dans toutes les fonctions, quand la pathologie nous a enseigné quels sont les changemens que chaque maladie apporte chez l'homme, et jusqu'à quel point ces changemens éloignent l'économie de l'état physiologique pur, la thérapeutique peut à coup sûr, avec le secours des innombrables puissances curatives, faire naître, dans le corps malade, les modifications correspondantes à ces dernières et propres à amener la guérison.

Malheureusement nous n'avons encore que peu de données certaines sur les véritables vertus des médicamens, et sur les modifications que le corps humain éprouve de leur part. Il nous manque surtout, en grande partie, les connaissances, si nécessaires au praticien, qui pourraient nous faire distinguer les effets primitifs et secondaires, les effets accessoires et accidentels des médicamens. C'est précisément à cause de cela que nous nous trouvons hors d'état de ne mettre en activité, dans chaque cas morbide, que l'action curative convenable de telle ou telle drogue, d'éviter le trop peu et le trop dans l'application des forces du moyen dont on a fait choix, et d'échapper aux inutiles effets accessoires ou consécutifs que ce dernier peut produire. Cette impuissance doit imprimer à notre pratique un profond cachet d'imperfection ; chacun peut s'en convaincre aisément ; et, quoiqu'à force de perspicacité et d'exercice on parvienne à mieux connaître la véritable manière d'agir des médicamens sur l'organisme humain, quoi-

qu'on arrive par là à pouvoir calculer d'avance avec plus de certitude l'effet qu'on attend de telle ou telle substance, il faut cependant avouer qu'on a beaucoup de peine à en venir jusque-là, parce qu'on n'a pas suivi la véritable voie, et qu'on est parti d'un faux principe.

Afin de procurer au médecin cette connaissance si nécessaire des propriétés dont jouissent les médicamens, et des phénomènes qui se dessinent après qu'ils ont exercé leur action sur l'organisme, j'ai entrepris une série d'expériences sur des personnes jouissant d'une pleine santé. En comparant les résultats que ces expériences fournissent, avec les faits qui nous ont été révélés peu à peu par un long emploi des drogues médicinales chez les malades, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'accord est grand de part et d'autre, et de regretter que cette méthode, bien plus courte et non moins sûre, d'arriver à la connaissance de la véritable action des médicamens, ait été si long-temps négligée. Une conviction intime me porte à croire qu'en multipliant les expériences de ce genre, on contribuera d'une manière puissante à perfectionner notre pratique.

Je me suis attaché, en décrivant les effets de doses diverses, petites et fortes, à laisser les phénomènes déterminés par chacune dans l'ordre où ils se sont présentés, mais aussi à distinguer les effets primitifs des effets secondaires, et ceux-ci de ceux qui pourraient n'être qu'accidentels. Car qu'y a-t-il de plus nécessaire, pour guérir les maladies, que de connaître exactement tous les effets des médicamens suivant la diversité des doses, que de distinguer les effets primitifs, secondaires et accidentels qu'ils sont aptes à déterminer? Ma position, comme médecin, n'est-elle pas tout-à-fait différente lorsque, pour combattre une maladie, je dois compter ou sur les effets primitifs ou sur les effets secondaires d'un médicament? Dans le premier cas, je puis prévoir avec plus de certitude les effets de la substance que j'emploierai; dans le second, je dois moins compter sur cette substance, parce que les effets consécutifs sont ordinairement moins précis, et que souvent même ils ne se prononcent pas du tout, surtout après des doses proportionnellement faibles.

Le devoir du médecin est de rétablir ses malades dans le moins de temps possible, et en ménageant le plus qu'il peut leur constitution et leurs forces. C'est pourquoi il ne doit recourir à des

moyens très-actifs, et par eux-mêmes très-capables de rendre malades, que dans les cas où l'affection qu'il s'agit de combattre est assez intense pour résister à des moyens moins énergiques, à des procédés plus doux. Mais si la maladie n'offre aucun danger, il ne faut l'attaquer que par des médicamens doux et dont l'action modifiante soit peu prononcée. Dans beaucoup de cas même, où l'on peut croire les forces de la nature suffisantes pour amener une guérison prompte et douce, il faut s'abstenir de tous médicamens, quelque légère que soit leur action, et se borner à régulariser le régime, parce qu'en pareil cas toute substance médicinale active ne fait que retarder la guérison ou la rendre plus laborieuse. Ainsi le traitement de certaines maladies par la seule influence du régime diététique est une règle qui découle d'un principe scientifique, et non une pratique abandonnée à l'arbitraire de chacun.

Mais, pour obtenir l'effet le plus doux possible des médicamens, quand il suffit pour rétablir la santé, le médecin ne doit employer ces derniers qu'aux doses qu'il sait être capables de provoquer dans le corps les premières excitations, et celles-là seulement. Lorsqu'il y a sensibilité exaltée du canal intestinal ou de tout l'organisme, un tiers ou un quart détermine ordinairement les mêmes effets que l'entier produit chez une personne en pleine santé. Mais, dans le cas où la sensibilité est moins développée, le praticien doit débuter par la dose qui produit le premier et le plus inférieur effet chez les hommes bien portans très-excitables. Quand l'irritabilité est tombée au dessous de son rhythme normal, le médicament approprié doit être administré à la dose que l'expérience nous apprend être capable de faire une impression modérée sur un homme sain peu sensible. Plus le médecin est en état, dans les maladies peu dangereuses, de ne faire prendre les médicamens qu'aux doses qui en provoquent les premiers et les plus bas effets, plus aussi il opérera doucement et certainement la guérison, en supposant d'ailleurs qu'il ait réalisé toutes les autres conditions nécessaires pour l'obtenir : car les doses faibles, mais cependant encore efficaces, sont celles qui déterminent le plus positivement et le plus purement leurs effets curatifs essentiels, celles qui nous garantissent le mieux des effets consécutifs et accessoires. Mais pour affecter moins nos malades et les ramener à la santé de la manière la plus douce, il ne suffit pas de leur administrer les médicamens convenables à la plus petite dose pos-

sible, quoiqu'encore suffisamment agissante : il faut de plus répéter ces doses à de justes distances. Si le malade le prend trop souvent, on peut de cette manière lui nuire tout autant que si on lui prescrivait de trop grandes doses. Or, jusqu'à présent, la plupart des médicamens énergiques ont été employés à des intervalles beaucoup trop rapprochés, ce qui a fait certainement que, dans beaucoup de cas, on a retardé, sinon même rendu impossible, la guérison, parce qu'on excitait une maladie médicinale trop intense. Il était surtout absurde de répéter trop souvent les remèdes dans les cas où l'on comptait sur leurs effets consécutifs, comme par exemple lorsqu'on employait la rhubarbe dans la dysenterie ou les diarrhées dysentériques ; car comment les effets consécutifs qu'on avait en vue pouvaient-ils se manifester, quand le malade prenait la drogue toutes les deux, trois ou quatre heures, et qu'ainsi il en provoquait à chaque instant de nouveau les phénomènes primitifs? A en juger d'après ce que m'ont appris les expériences que j'ai faites jusqu'à présent sur les médicamens, les diverses substances médicinales doivent, pour produire les résultats qu'on attend d'elles, être données à des intervalles très-différens, tous les deux, trois ou quatre jours, tous les jours, toutes les douze heures, quelquefois même plus souvent encore. Cependant les maladies très-aiguës et dangereuses, par exemple le croup et l'encéphalite, font exception à cette règle, et exigent des doses non seulement plus fortes, mais encore plus souvent répétées, pour imprimer au corps malade une prompte et profonde modification conforme à la nature du médicament, et travailler ainsi en sens inverse de l'affection qu'il s'agit de combattre.

La propriété qu'ont les drogues de modifier l'état d'un homme bien portant ou de le rendre réellement malade, témoigne aussi de leurs propriétés curatives. C'est ce que je vais essayer de prouver.

Cette proposition, que les substances capables de modifier l'état d'un homme bien portant ou de le rendre malade peuvent se convertir en remèdes dans les mains d'un bon médecin, est connue depuis long-temps; mais on ne l'a point appréciée comme elle devait l'être, et de là vient aussi que la médecine n'en a pas retiré toute l'utilité qu'elle aurait pu y trouver. Qu'est-ce qui, dans le vin, fortifie si instantanément l'homme faible et épuisé? N'est-ce pas la même force qui, chez le sujet pléthorique et non

épuisé, met le sang en révolution et entraîne un appesantissement général du corps entier? Par quoi le lait occasione-t-il, chez les enfans, les jeunes personnes et beaucoup de femmes, un sentiment si agréable dans le canal intestinal et l'économie entière? N'est-ce pas par les mêmes propriétés qui font qu'il provoque l'indigestion, la colique, la diarrhée, chez la plupart des hommes et chez beaucoup d'autres individus? Les laxatifs déterminent des évacuations alvines plus fréquentes chez les personnes qui se portent bien, et les rendent d'après cela plus ou moins malades, parce que leurs intestins sont sensibles dans une juste mesure; mais, dans le cas de constipation et de torpeur du canal intestinal, ils provoqueront, à dose convenable, les déjections souhaitées, et la modification qu'ils détermineront ainsi, au lieu d'être désagréable, sera salutaire. L'infusion des fleurs d'arnica prise par un malade dont les intestins grêles et l'estomac sont dans un état d'atonie, n'occasionera ni spasmes ni inflammation, mais au contraire modifiera les propriétés vitales d'une manière avantageuse. L'asa fœtida n'ouvre le ventre que chez les personnes bien portantes, pléthoriques, dont les voies alimentaires et les vaisseaux jouissent d'une activité convenable, tandis que, chez des sujets plus sensibles, elle provoque des tranchées, des nausées et plusieurs autres phénomènes morbides, dépendant d'une excitation de la partie supérieure du canal intestinal; mais, administrée à un malade chez lequel ces organes ont moins de vitalité, et prise alors en quantité convenable, elle ne déterminera que des modifications agréables, parce qu'elle rapprochera de l'état naturel celles des parties avec lesquelles elle entrera en contact. Les diurétiques, qui, chez les hommes bien portans, sont si enclins à produire des douleurs dans la vessie, avec dysurie et autres symptômes analogues, déterminent un flux plus abondant d'urine chez les hydropiques, dont l'appareil uropoiétique a perdu de son activité et de sa sensibilité, et ils produisent ordinairement cet effet sans douleur aucune, en ramenant peu à peu la santé, et n'excitant pas le moindre trouble morbide. Le camphre échauffe celui qui se porte bien, et lui cause des maux de tête désagréables, parce que la sensibilité et la calorification sont ici dans les proportions normales; mais chez celui dont l'activité du système nerveux a baissé, il le ranime et amène une modification agréable, sans déterminer une fatigante céphalalgie. Le musc porte à la tête de

ceux qui jouissent d'une bonne santé : il y cause des douleurs violentes et des élancemens passagers; tandis que quand la sensibilité est diminuée, non par une congestion, une extravasation ou une pression mécanique, mais par un abaissement de vitalité, il n'occasione aucun sentiment douloureux, parce qu'il n'excite que d'une manière convenable et sans dépasser de justes bornes.

Ce que je viens de dire de quelques substances médicinales s'applique également à tous les autres médicamens. Le changement qui survient chez le malade mis en contact avec un médicament est la cause du changement apparent que subit l'action de ce dernier, quoiqu'elle reste toujours la même que celle qu'on aperçoit chez les sujets bien portans. Ni le médicament ni ses effets immédiats ne peuvent changer; l'un et l'autre restent les mêmes chez l'homme sain et malade; mais le changement qui s'opère dans l'état de ce dernier est la cause de celui qu'on croit avoir lieu dans l'action de la substance médicale. Il saute aux yeux que les propriétés pathogénétiques des drogues ne peuvent devenir des vertus curatives directes que sous deux conditions; celle d'abord que les effets propres du médicament soient en rapport avec l'état pathologique, et celle ensuite qu'ils ne soient pas excités à un trop haut degré. A l'aide des médicamens, le médecin guérit de la manière la plus douce et sans apporter de nouvelles modifications désagréables ou même maladives, lorsqu'il lui est possible de choisir des substances dont l'action sur l'homme sain paraît relative aux symptômes existans chez les malades, et lorsqu'il parvient à découvrir les justes proportions à l'égard soit des doses, soit du moment de la répétition de ces mêmes doses.

SUR LE TRAITEMENT HOMŒOPATHIQUE DES MALADIES DES ENFANS;

Par le Docteur HARTMANN.

Asphyxie des nouveau-nés. — On distingue deux formes de cette affection.

1° L'*asphyxie apoplectique :* la face est d'un rouge foncé, froide, noire, bouffie; yeux saillans; corps chaud, rouge, couvert çà et là de taches bleues; peau tendue; vaisseaux ombilicaux

gorgés de sang, offrant souvent des pulsations sensibles à la vue; partout des signes de pléthore sanguine.

2° *L'asphyxie syncopale* : tout le corps est pâle, flasque, mou, faible; face pâle et affaissée; lèvres bleues; mâchoire inférieure pendante; membres froids; peau flétrie; pouls insensible; partout des signes de faiblesse et de vacuité.

A l'égard du premier de ces deux états, plusieurs pathologistes estimés conseillent, après avoir coupé le cordon, et avant de le lier, d'en laisser couler une ou deux cuillerées de sang. Ce moyen ne doit pas être sans efficacité dans certains cas, puisqu'il s'agit d'abord d'éveiller l'activité vitale de l'enfant, chez lequel il n'y a point encore assez d'énergie pour mettre le sang en équilibre partout. Cependant je n'y aurais recours qu'après avoir essayé en vain d'autres procédés.

Voici comment j'agis, et je m'en suis déjà bien trouvé plusieurs fois. On ne s'empresse pas de séparer l'enfant de sa mère; on enlève sans retard les mucosités qui se trouvent dans sa bouche; on lui frotte le corps, mais surtout la poitrine, avec des linges chauds; on lui brosse les paumes des mains et les plantes des pieds. Si ces moyens ne raniment pas promptement quelques signes de vie, je fais tomber une à deux gouttes d'éther acétique sur le creux de l'estomac, que je frotte ensuite doucement avec la main échauffée. Tout cela est-il inutile, il faut couper le cordon, et en laisser couler le sang.

Un autre moyen également fort efficace, et qui a été employé avec beaucoup de succès dans beaucoup de cas, consiste, après avoir séparé l'enfant de sa mère, à l'asperger avec de l'eau froide, ou à lui faire tomber des gouttes d'eau froide sur le creux de l'estomac, d'une certaine hauteur.

Quand rien ne réussit, on plonge l'enfant dans un bain tiède, où l'on réitère les mêmes manœuvres, en lui tenant sous le nez des plumes brûlées, de l'éther acétique, de l'ammoniaque, etc.

Ces moyens sont également applicables à l'asphyxie syncopale, si l'on excepte toutefois la saignée par le cordon. Mais ils sont moins souvent ici couronnés de succès que dans le cas précédent.

Il importe que ces moyens d'excitation ne soient point employés pêle-mêle et tumultuairement, mais l'un après l'autre, avec méthode et persévérance. Lorsque la vie annonce qu'elle se ranime, on doit aussi ne les interrompre que peu à peu et les

continuer jusqu'à ce que la respiration de l'enfant s'exécute d'une manière régulière. Les premiers signes de vie sont de faibles convulsions et des mouvemens tremblotans autour de la bouche, des contractions faibles des muscles thoraciques, le retour de la chaleur et de la rougeur des lèvres, le mouvement, de l'écume à la bouche, et enfin le bruit respiratoire.

La vie étant ranimée, on fait bien d'employer quelques moyens internes pour empêcher qu'elle ne s'éteigne de nouveau. Dans le premier cas, rien ne convient mieux que l'aconit, dont on place sur la langue de l'enfant un à deux globules imbibés de la 30e dilution. Dans le second, *china* X serait le médicament à préférer.

Tumeurs à la suite d'accouchemens laborieux. — On sait que ces tumeurs sont surtout communes à la tête. Les moyens internes ne peuven trien contre elles, avant qu'elles aient été *vidées*. Voici comment je procède en pareil cas : lorsqu'on *s'est bien* convaincu de l'existence d'un épanchement de sang, on plonge une lancette dans le point le plus déclive de la tumeur, on introduit une petite tente dans la plaie, et on couvre le tout d'une compresse trempée dans un mélange de deux gouttes de teinture d'arnica et de deux onces d'eau chaude. En même temps on donne à l'enfant un à deux globules d'arnica. De cette manière toute trace de l'affection a ordinairement disparu dans l'espace d'une couple de jours.

Si l'on avait affaire à un enfant chez lequel l'allopathie eût provoqué une abondante sécrétion ichoreuse, ce serait le cas de recourir à la silice.

On dit avoir réussi à dissiper les tumeurs sanguines en peu de jours par le moyen de *rhus* X, j, sans les ouvrir.

Gonflement du sein peu après la naissance. — J'ai assez souvent rencontré cette affection dans des villages, où une ancienne coutume faisait comprimer les seins, des filles surtout, afin, disait-on, de les rendre plus propres à l'allaitement par la suite. Ordinairement je n'étais appelé que quand il y avait déjà beaucoup de gonflement et d'inflammation. Lorsque j'arrivais avant qu'il y eût encore une grande dureté phlegmasique, je réussissais presque toujours avec la teinture d'arnica extérieurement employée ; dans certains cas, j'en prescrivais aussi une seule dose à l'intérieur. Mais on conçoit que, quand l'inflammation, qui a

toujours un caractère érysipélateux, est très-développée, l'arnica ne se trouve plus indiqué ni à l'extérieur ni à l'intérieur. Ce qu'il y a de mieux alors, c'est *cham.* IV et *bellad.* X., dont on met un globule sur la langue de l'enfant. Si l'inflammation n'était pas érysipélateuse, on la calmerait d'abord par *acon.* X, et l'on achèverait la guérison par *bryon.* VI,j. Quand il y a suppuration, le mieux est de provoquer la sortie du pus; après quoi la guérison a lieu souvent très-promptement sans le secours de l'art : dans le cas contraire, une faible dose de silice l'amenerait bientôt.

Hoquet. — Cet accident est fréquent chez l'enfant qui vient de naître, quand on le découvre un peu, ou que la température est basse. On peut l'abandonner aux forces de la nature, car il devient de plus en plus rare, et finit par disparaître tout-à-fait. Cependant si l'on était appelé en pareil cas, il faudrait conseiller à la mère de faire téter l'enfant, de le réchauffer sur son sein, ou de lui donner quelques cuillerées d'eau sucrée.

Enchifrenement. — Cette affection est plus désagréable que la précédente; car, empêchant l'enfant de téter, elle le rend maussade et le fait crier. On l'observe non-seulement chez les très-petits enfans, mais encore chez d'autres plus âgés, auxquels elle fait contracter l'habitude de tenir la bouche ouverte pour respirer. Voici comment j'ai toujours réussi à la dissiper. Je fais frotter plusieurs fois par jour le dos du nez avec une substance grasse, et respirer la vapeur du lait chaud. Gross conseille d'humecter l'intérieur des narines avec de l'huile, au moyen d'une petite plume.

Si ces moyens simples ne suffisaient pas, il faudrait avoir égard aux symptômes concomitans, qui détermineraient le choix du remède à mettre en usage. Souvent il s'y joint plusieurs symptômes de catarrhe, ce qui exige l'emploi des moyens utiles contre les affections catarrhales légères, notamment de *nux* X,j. On a conseillé aussi *sambuc.* I,j, quelquefois répété. Dans certains cas où, avec l'enchifrenement, le nez rendait une humeur aqueuse, *cham.* IV s'est montrée efficace. J'ai trouvé assez souvent *dulc.* X,j indiquée, là surtout où l'enchifrenement augmentait par la fraîcheur et diminuait par la chaleur. Lorsqu'il s'aggravait vers le soir, j'ai parfois fait flairer avec succès *carb. veg.* X,ij.

Constipation. — Il importe d'abord de régulariser le régime de l'enfant et de la nourrice. On doit veiller aussi à ce que l'en-

fant ne soit pas trop serré dans son maillot. Quelquefois on se trouve bien de lui faire frotter le ventre avec des corps gras. S'il jouit d'une bonne santé, un lavement de lait tiède, d'eau sucrée, d'eau de gruau, avec ou sans huile de lin, suffit souvent; dans le cas où il échouerait, un autre lavement d'eau miellée produirait à coup sûr de l'effet. Si la mère n'est pas habituée au café, on peut en donner une ou deux cuillerées à l'enfant.

Lorsque ces précautions diététiques ne suffisent pas, il faut recourir à des moyens internes. Alors *nux* X convient, surtout quand la mère a l'habitude du café. Elle est spécifique alors. Mais elle se montre efficace aussi dans d'autres cas, par exemple quand la constipation dépend d'alimens indigestes, ou quand les excrémens sont si durs et si moulés que l'enfant ne peut les rendre qu'avec les plus grands efforts, des douleurs et du sang.

A ses côtés se place *opium* II, que j'ai trouvé indiqué quand le mouvement péristaltique du canal intestinal est pour *ainsi dire* aboli; qu'il n'y a aucune envie d'aller à la selle, et que le ventre se gonfle peu à peu. Je me suis quelquefois bien trouvé d'une dilution supérieure à celle qui vient d'être indiquée.

Après ces deux moyens, *bryon.* X, j, et *veratr.* X, j, sont ceux qui réussissent le mieux. Le premier a une action fort analogue à celle de la noix vomique, et réussit souvent quand celle-ci a échoué, ou *vice versâ*. Quand au *veratr.*, il convient principalement lorsque le rectum semble dépourvu de toute action.

Quand la maladie est plus opiniâtre, Gross recommande la teinture de soufre ou le lycopode, X, dont je me suis fort bien trouvé aussi. *Calc. carb.*, *zinc.*, *argill.* sont également utiles; cette dernière est un des principaux moyens dans la constipation des enfans.

Cris des enfans sans cause morbide appréciable. — Très-souvent on les fait cesser par la plus petite dose de camomille, et non moins fréquemment par la belladonne. Si l'enfant témoigne l'envie de dormir, sans pouvoir céder au sommeil, c'est le cas de recourir à *coff. crud.* 3 ou III, s'il s'y joint beaucoup d'agitation, des jectiulations et des maux de ventre, ce qu'on reconnaît à ce que l'enfant ramène toujours ses jambes vers le ventre, ou les frotte l'une contre l'autre jusqu'à s'écorcher, *cham.* IV manquera rarement de soulager; elle convient de même lorsque les cris sont accompagnés de tranchées, avec des selles diarrhéiques fréquentes,

qui excorient l'anus. Cependant *jalap.* 3 peut alors être utile, quand il n'y a pas diarrhée.

Si les cris dépendent de vents, de coliques venteuses, *senna* II est fort utile. Mais s'il y a des coliques, avec ténesme, ou efforts inutiles pour pousser, par le bas, ou s'il ne sort qu'une petite quantité de matières aigres, sans soulagement, *rheum* IV ne tarde ordinairement pas à soulager.

Exomphale et hernie inguinale. — On peut bien avec le temps guérir l'exomphale par un emplâtre agglutinatif bien tendu sur le nombril; mais ce moyen ne saurait être appliqué, non plus qu'aucune machine, dans le cas de hernie inguinale. Il faut donc recourir à des médicamens, qui, chose remarquable, agissent souvent avec une surprenante rapidité. Ceux qui conviennent le mieux sont *nux*, X, j, *cham.* IV, ij, *veratr.* X, j., *aurum.* II, j., et dans les cas opiniâtres *ac. sulph.* II, j., ou le soufre lui-même.

Rétention d'urine. — Très-souvent il suffit d'une seule dose d'*acon.* X, j., pour la faire cesser. Mais si elle tient au spasme, ou si l'on n'en peut découvrir la cause, on emploie *camph.*, dont on donne un à deux globules, ou qu'on fait seulement respirer à l'enfant. Personne n'ignore la grande efficacité de *canth.* X en pareil cas.

J'ai vu souvent donner avec succès des cuillerées à café de décoction de persil; mais comme ce moyen ne correspond pas à la maladie, il fallait le répéter souvent, ce qui agissait d'une manière fâcheuse sur l'estomac. J'ai vu aussi la décoction de *rosa villosa* déployer une grande efficacité.

Quelques homœopathes signalent en pareil cas le chanvre et le lycopode.

Intertrigo. — La propreté, les lavages, les bains tièdes sont ici de première nécessité. Quand ils n'amènent pas une prompte guérison, le meilleur de tous les moyens internes est *cham.* IV, j., pourvu que la maladie ne tienne pas à l'abus que la mère a fait de la camomille, cas où il faudrait employer soit *ignat.* IV, j, soit *pulsat.* IV, j. Lorsque le corps entier de l'enfant était comme excorié, j'ai toujours vu *merc. solub.* IV, j soulager promptement, au plus tard en huit jours. Si la maladie résiste à ce moyen, on emploie *lycopod.* X, j. Mais quand elle dépend du pourpre

miliaire, *tinct. sulph.* X, ou *graph.* X, j doivent être préférés. *Silic.* peut aussi se trouver indiquée dans certains cas.

Pourpre miliaire et pemphigus. — Ces exanthèmes réclament rarement autre chose que des bains journaliers et une température un peu chaude. Si l'on voulait aider un peu à la nature, une petite dose d'aconit toutes les trente-six ou quarante-huit heures remplirait très-bien cette indication. Dans certains cas, *cham.*, *bryon.*, mais surtout *rhus* X, j, pourraient être indiqués.

Aphthes. — Le borax (X, j), à doses répétées, guérit rapidement cette maladie. Quand l'enfant se porte bien d'ailleurs, j'emploie avec succès *ac. sulph.*, dont je mêle une goutte avec une once ou une once et demie d'eau, à prendre par cuillerées. J'ai fait usage aussi d'*ac. sulph.* X, j, avec un plein succès. Lorsque la maladie est accompagnée d'un mal de gorge considérable, *merc. solub.* IV, j doit être employé; cependant il se pourrait qu'en pareil cas *merc. viv.* X, j méritât la préférence. D'après un grand nombre d'observations récentes, je regarde *sulph.* X, j comme étant plus puissant encore que le borax. Dans les aphthes malignes, avec selles dégénérées, faiblesse extrême et autres symptômes inquiétans, *ars.* X, j est un remède spécifique.

Maladies spasmodiques. — Ces affections, si communes chez les enfans, se manifestent par des mouvemens brusques de tous les membres, la distorsion des yeux, les gémissemens, la respiration courte, le réveil en sursaut, la propension à la frayeur, etc. Les spasmes et les convulsions diffèrent sans doute quant à la forme; mais ils se rapprochent cependant beaucoup les uns des autres, et alternent fréquemment ensemble, surtout chez les enfans. L'essentiel dans ces maladies est un trouble de la fonction du cerveau et de la moelle épinière; on ne perdra pas de vue d'ailleurs que les inflammations internes, si communes chez les enfans, sont souvent méconnues et prises pour des affections spasmodiques. Il faut toujours suspecter une grande chaleur de tout le corps, avec sécheresse de la peau, éclat des yeux, chaleur du front, grande agitation, défaut de sommeil, etc.

La thérapeutique des affections spasmodiques n'est point à beaucoup près aussi compliquée en homœopathie qu'en allopathie. Elle n'embrasse qu'un petit nombre de médicamens, attendu

que, chez les enfans, l'action des substances médicinales bien choisies se développe avec rapidité. Si l'ensemble des symptômes annonce une excitation simultanée du système vasculaire, l'aconit est toujours le principal moyen à mettre en usage, et il n'y a aucun inconvénient à l'administrer d'abord dans la grande majorité des maladies qui surviennent chez les enfans. Lorsqu'il a épuisé son action, si la maladie n'est pas tout-à-fait guérie, on a recours à *cham.* IV, j, *cina*, ou *bellad.* X, j; le choix ne tardera pas à être fixé si l'on fait attention à l'ensemble des symptômes. La belladonne convient toujours quand on aperçoit encore des traces d'état inflammatoire, mais non assez prononcé pour rendre une seconde dose d'aconit nécessaire. La camomille est au contraire indiquée lorsque l'inflammation a disparu en grande partie, et qu'il ne reste plus que des accidens spasmodiques. En pareil cas le *cina* lui dispute la préférence, et doit même l'emporter sur elle si l'affection spasmodique se rapproche du caractère épileptique. Ces deux moyens sont spécifiques aussi dans les cris des enfans à la mamelle qui ne doivent pas naissance à l'abus de la camomille. On doit également s'attacher à reconnaître si l'*ignatia* (VIII, j) ne serait pas mieux indiquée alors, point sur lequel j'insiste d'autant plus volontiers, que ce médicament m'a paru plus souvent utile que la camomille. La cause en tient sans doute à l'abus si commun de cette dernière, dont on sait que l'*ignatia* est l'antidote.

Les convulsions, avec perte de connaissance, qui n'attaquent qu'un côté du corps, avec yeux fixes et vitrés, réclament surtout la belladonne, qu'on sait avoir la propriété de n'affecter souvent qu'un seul côté du corps des personnes en santé.

Si le spasme prédomine dès le principe, l'emploi de l'aconit ne produirait qu'une perte de temps. Ici la camomille, l'*ignatia* et la belladonne se présentent au praticien. Si les spasmes ont le caractère tonique, on se trouvera bien d'employer tantôt le camphre, tantôt *opium* II, j, *stramon.* III, j., ou *hyoscyam.* III, j.

Avant de terminer ce paragraphe, je dois dire encore un mot d'une affection très-grave et qui devient bientôt mortelle quand on n'y porte pas un prompt remède; c'est le trisme des mâchoires. Si elle dépend d'une phlegmasie interne, on la voit disparaître avec cette dernière. Mais quand elle est purement nerveuse, on la combat à l'aide des moyens suivans. Le principal, d'après ma

propre expérience, est le camphre, de la première dilution duquel j'introduis un ou deux globules entre les dents de l'enfant, à qui je fais respirer en outre de l'alcool camphré toutes les deux à trois minutes, continuant ainsi jusqu'à ce que les mâchoires recouvrent leur mobilité, moment où il faut cesser de faire flairer le médicament, ou du moins en éloigner les applications. Dans certains cas, d'autres médicamens sont nécessaires encore afin d'écarter les symptômes accessoires; tels sont *stramon.*, *bellad.*, *veratr.*, *rhus*, *ignat.*, *magn. arct.*, *cicut.*, tous à la plus grande dilution possible.

Dentition difficile. — Les secours de la médecine ne sont pas nécessaires pour combattre les accidens dont la dentition s'accompagne quelquefois, et qui disparaissent d'eux-mêmes. Cependant si des parens alarmés les réclamaient, on donnerait aux enfans très-agités une petite dose de café, qui suffirait ordinairement pour les calmer, si toutefois l'enfant n'avait point déjà été accoutumé au café. Dans ce dernier cas, il faudrait recourir à l'aconit ou à la camomille.

Le mieux est de faire prendre à l'enfant, pendant tout le temps de la dentition, une dose de *calc. carb.* X, j, de huit en huit jours.

Le travail de la dentition exalte souvent l'irritabilité du système nerveux à un tel degré, que le système sanguin lui-même s'en ressent, et que de là résulte un mouvement fébrile. Ici, comme partout, il faut avoir égard aux conditions individuelles, et se borner à calmer le trouble des divers systèmes, afin de ramener peu à peu l'équilibre.

L'affection portée à un léger degré, que caractérisent l'accroissement de la chaleur, le désir de boire beaucoup, les cris soudains, l'introduction de la main dans la bouche, le réveil en sursaut, la propension à s'effrayer, etc., est calmée tantôt par le café, tantôt par l'aconit ou la camomille, tantôt enfin par une dose de noix vomique. Cette dernière convient surtout lorsqu'il y a en même temps petite tussiculation sèche, et resserrement du ventre. Cependant je dois faire remarquer que la dentition est parfois accompagnée d'une toux sèche qui cède la plupart du temps à une petite dose de camomille, ou, quand celle-ci ne suffit pas, à une dose non moins faible de belladonne, et cela d'autant mieux que l'enfant était plus agité les nuits précédentes,

qu'il avait une chaleur brûlante par tout le corps, et qu'il demandait souvent à boire, avec rougeur de la peau, tremblement des membres, anxiété, gémissemens, respiration courte, bruyante et accélérée, oppression visible de poitrine, rougeur des yeux, secousses comme électriques dans le corps, et même convulsions dans les membres.

Souvent on aperçoit les signes d'une exaltation de l'activité du système vasculaire. La fièvre devient plus vive quand la mère ou la nourrice aime le café avec passion, et il suffit quelquefois pour la calmer de faire cesser l'usage de cette boisson. Dans la plupart des cas, on la détruit complétement avec un globule d'aconit VIII.

Il en est autrement lorsqu'outre l'état fébrile il y a grande excitation du système nerveux, ce qui s'annonce par un état d'agitation et d'anxiété, des sursauts au moindre bruit, ou des convulsions de quelque membre pendant le sommeil. Observe-t-on cet état chez des enfans auxquels la mère fait prendre du café? Il faut proscrire cette boisson chez eux et leur mère, afin que la camomille IV, qui convient alors, puisse procurer de prompts secours.

L'état devient plus grave quand les convulsions ne sont pas isolées, mais s'emparent du corps entier et se convertissent en spasmes épileptiformes. Parfois on observe d'abord les mêmes symptômes que ceux qui ont été indiqués dans le paragraphe précédent. Dans d'autres cas, on remarque seulement, quelques jours auparavant, une pâleur extraordinaire du visage, des yeux presque éteints, peu d'appétit; l'enfant veut toujours rester couché. Ces prodromes, qui n'annoncent encore aucune maladie déterminée, cèdent souvent à la camomille, parmi les symptômes primitifs de laquelle on en remarque d'analogues. Mais si les parens n'y font point d'attention, il survient souvent tout à coup un accès épileptique intense; l'enfant reste raide pendant quelques minutes, après quoi on observe la distorsion des yeux et des muscles du visage; des convulsions dans les membres, avec inclusion des pouces, la flexion du corps en arrière ou de côté, une respiration bruyante, stertoreuse, avec écume à la bouche, en un mot tous les symptômes de la véritable épilepsie, qui durent ordinairement depuis quelques minutes jusqu'à une demi-heure, après quoi l'enfant tombe, au milieu de tous les

signes d'une congestion cérébrale, dans un sommeil soporeux, d'où il sort pour être pris de nouveaux spasmes, lesquels parfois aussi ne reparaissent qu'après une intermission complète. La fréquence du pouls, le délire qui survient fréquemment et l'émission involontaire de l'urine ne permettent pas de méconnaître le danger. En pareil cas, la camomille est toujours le principal moyen, celui qu'il faut employer immédiatement après l'accès. Quelquefois, peu après l'administration de ce médicament, il survient un second et même un troisième accès, mais toujours de de moins en moins forts, contre lesquels il faut se garder de rien donner, attendu qu'ils sont d'ordinaire provoqués par la camomille. Dans les cas seulement où la maladie s'accroît d'heure en heure et où il ne se manifeste pas d'amélioration en deux ou trois heures, il convient de recourir à un autre moyen qui, presque toujours, est *ignat.* VI,j ; mais il faut répéter cette dernière à des intervalles plus ou moins rapprochés. Dans cette forme de maladie, la fève de Saint-Ignace paraît même être préférable de beaucoup à la camomille, et devoir être considérée comme un véritable spécifique.

Quand ces moyens ne suffisent pas, ce qui est rare, c'est le cas de recourir à *bellad.* X. La belladonne est souvent même indiquée dès le début. Elle mérite surtout d'être employée lorsque les enfans s'éveillent tout à coup, comme par l'effet d'une peur, regardent avec inquiétude autour d'eux, ou fixent sur un objet quelconque leurs yeux égarés, dont les pupilles sont dilatées; quand tous leurs muscles se trouvent dans un état de spasme, qu'ils sont raides, qu'une chaleur brûlante se fait sentir par tout le corps, au front et aux mains surtout, et que l'urine sort involontairement. D'ordinaire cet état ne dure que quelques minutes; mais il ne tarde pas à reparaître, la chaleur continuant toujours, et l'enfant se plaignant d'une soif inextinguible.

Outre les moyens que je viens d'indiquer, *cina*, *rhus*, *ars.*, *arn.*, *hyoscyam.*, *stramon.*, *cicut.*, *stann.* et *cupr.* peuvent rendre aussi de grands services dans ces sortes d'état épileptiforme.

On donne volontiers *cina* III lorsqu'il y a déjà depuis longtemps une toux spasmodique sèche, qui va toujours en s'aggravant, et qui finit par s'accompagner de spasmes dans la poitrine, et de convulsions dans les membres, avec émission fréquente et involontaire d'urine, même hors des accès.

Rhus, presque toujours à la 30e dilution, convient surtout quand l'enfant a sommeil, mais qu'à peine endormi, il se réveille en sursaut, avec frayeur, que le système vasculaire est en grand émoi, avec battement violent des artères, convulsions dans les membres et trisme des mâchoires.

Ars. X est presque toujours le moyen le plus convenable lorsqu'une chaleur brûlante règne sur tout le corps de l'enfant, et qu'en passant sans cesse sa langue sur ses lèvres sèches et gercées, celui-ci exprime le besoin de boire qu'il éprouve. Du reste, les convulsions dans quelques membres, pendant un sommeil inquiet, sont un symptôme caractéristique de l'arsenic, qui, par cela même, suffit souvent pour rétablir en peu d'heures le calme, comme par miracle. S'il ne suffisait pas de ce symptôme pour déterminer à faire usage de l'arsenic, toute incertitude cesserait à la vue de l'expression d'anxiété peinte sur tous les traits, et qui est aussi l'un des effets de cette substance.

L'arnica convient ordinairement lorsque la maladie a été précédée d'une affection du cerveau, qui, bien que dissipée, a laissé les facultés intellectuelles dans un état marqué d'obtusité, d'après lequel, en y joignant d'autres causes encore, on est fondé à soupçonner une congestion de sérosité dans les ventricules cérébraux.

L'hyoscyamus IV se recommande particulièrement lorsque l'afflux du sang vers la tête s'annonce par la rougeur et la bouffissure du visage, l'abondance de la salive, la contraction spasmodique des muscles du bas-ventre, des mouvemens convulsifs et des distorsions dans diverses parties du corps, une gaîté excessive et l'émission involontaire de l'urine. Ce moyen est indiqué aussi quand les accidens ont été produits par une frayeur subite.

Le *stramon.* III convient quand il y a trisme des mâchoires, raideur complète du corps entier ou de quelque membre, sommeil profond, avec respiration stertoreuse, et abondante émission d'urine; presque toujours alors, le corps entier éprouve une très-forte chaleur, et le malade boit beaucoup.

La *cicut. vir.* X est applicable lorsqu'à l'improviste l'enfant devient raide et immobile pendant quelques minutes, et tombe ainsi dans une sorte d'état cataleptique. Cet état se reproduit souvent, et chaque fois dure plus que la précédente. La ciguë n'est pas moins avantageuse dans la véritable épilepsie dont les

accès reparaissent fréquemment, avec contorsion des membres, de la tête et du haut du corps, bouffissure et lividité du visage, écume à la bouche, et insensibilité complète, état comme de mort, après la cessation des convulsions.

L'*étain* 3 est convenable la plupart du temps dans les cas où les accès, soit de convulsions, soit d'épilepsie, renaissent à chaque dent qui perce, et deviennent chaque fois plus intenses, l'enfant d'ailleurs étant affecté de spasmes et dépérissant d'une manière bien manifeste.

Le cuivre métallique X agit d'une manière toute spéciale dans les plus violens accès épileptiformes causés par la dentition, lorsque la tête entière est enflée, la face rouge et bouffie, la voix criarde et glapissante; avant l'accès, il y a dégoût, nausées, parfois même vomissemens muqueux et état léthargique; quand l'enfant revient à lui, il se tortille, et crie: son ventre est tuméfié et tendu; il rend involontairement des selles liquides; quelquefois il a des mouvemens convulsifs et des contorsions dans les membres, symptômes qui font toujours place à de nouveaux accès épileptiques, pendant lesquels il perd tout-à-fait connaissance.

Lorsque ces accès épileptiques sont accompagnés d'une respiration stertoreuse, avec la bouche ouverte, et qu'ils ne surviennent que la nuit, pendant le sommeil, l'opium I ou II est utile.

Je dois encore parler des accès d'épilepsie qui, pendant la dentition, tiennent à ce que la mère ou la nourrice boit beaucoup de liqueurs fortes. On les fait cesser en donnant à l'enfant lui-même la plus petite dose possible de noix vomique. Mais on ne les évite qu'en interdisant les boissons spiritueuses à la nourrice, ou en faisant sevrer l'enfant. Ces épilepsies sont les plus dangereuses et les plus difficiles à guérir, parce qu'elles dépendent d'une altération profonde portée à l'économie entière de l'enfant. Si une ou deux doses de noix vomique ne suffisent pas pour la guérison, il faut recourir aux moyens précédemment indiqués.

Une autre sorte d'épilepsie est celle qui dépend d'une surcharge de l'estomac. Si l'on observe des envies de dormir, et même des vomissemens, on favorise ces derniers en titillant l'arrière-gorge, puis on sollicite les selles par quelques cuillerées de café à l'eau. Dans la plupart des cas, il suffit de faire flairer *puls.* X, pour dis-

siper le reste de la maladie. Parfois les symptômes exigent qu'au lieu de la pulsatille, on emploie la noix vomique.

Syphilis. — Le traitement ne diffère pas de celui qui convient aux adultes. Cependant l'homœopathe doit examiner s'il n'y aurait pas en même temps quelque complication psorique. Si l'enfant tette encore, le mieux est de donner les médicamens à celle qui l'allaite. Si on les lui fait prendre à lui-même, la plus petite dose de mercure soluble suffit pour le guérir. Quant à la nourrice, elle exige une dilution inférieure, même la première ou la seconde, et quelquefois on est obligé de répéter la dose tous les jours.

Très-fréquemment l'enfant a déjà été soumis aux manœuvres allopathiques. Il faut alors se faire raconter toute l'histoire de la maladie, depuis le commencement, tenir compte des changemens survenus pendant le cours du traitement, et avoir égard aux médicamens qui ont été employés. Ces précautions sont d'autant plus nécessaires que beaucoup d'allopathes, lorsqu'ils aperçoivent des symptômes qui leur semblent suspects, pensent de suite à la syphilis, dont souvent néanmoins il n'existe aucune trace, et provoquent par les mercuriaux des accidens qui les confirment de plus en plus dans leur première opinion.

Il sera toujours facile de reconnaître si la maladie s'est aggravée pendant l'usage du mercure, et alors on ne doutera pas qu'il ne s'agisse d'une affection mercurielle, affection des plus graves, qui doit toujours rendre très-circonspect à l'égard du pronostic. Presque toujours alors il existe une multitude de symptômes, parmi lesquels l'homœopathe doit chercher d'abord à écarter les plus graves, sans cependant perdre de vue l'ensemble de la maladie dans le choix des moyens. Si le stomacace ou l'angine mercurielle prédomine, si les parties molles et dures du palais sont attaquées déjà, l'or 3 est le principal remède auquel on puisse recourir pour borner les ravages de la maladie mercurielle. Après qu'il aura épuisé son action, *hep. sulph. calc.* 3 se trouvera fréquemment encore indiqué. Si la maladie mercurielle a été causée par l'abus du calomélas, le cas peut se rencontrer où il faille recourir à une dose de *merc. sol.* ou de *merc. viv.* (X, j), ou mieux encore de *merc. sublim. corros.* (X, j), en supposant toutefois que les symptômes présens ne fournissent point de contre-indications. Si le stomacace est accompagné de dysphagie, souvent avec

immobilité des mâchoires, gonflement, rétraction et état spongieux des gencives, salivation, etc., *bellad.* X, j, *dulcam.* VIII, ij, et *ac. nitr.* X, ij, conviennent parfaitement, quoiqu'il puisse être nécessaire aussi d'employer quelqu'un des moyens que je vais désigner.

Lorsqu'il y a gonflement du périoste et des os, ou même carie, et surtout que cette dernière affecte les os propres du nez, *aur.* est le principal spécifique. Mais si la carie attaque d'autres os, l'or est moins efficace: on se trouve mieux d'*asa* III ou IV, dont je ne saurais trop vanter l'efficacité en pareil cas. *Mezer.* V et *ac. phosp.* 3 peuvent être mis sur le même rang. Avant d'employer ces médicamens, on fait bien, si les symptômes ne sont pas trop pressans, de commencer par une ou deux doses de quinquina.

Lorsqu'il y a des suppurations de glandes lymphatiques ou d'autres ulcères, *pulsat.* IV, ij, *ac. phosph.*, *silic.* X, j, et *carb. veget.* X, j, sont indiqués.

Cic. vir. X convient dans les douleurs et indurations glandulaires douloureuses produites par l'abus du mercure.

S'il y a une grande sensibilité pour les impressions du dehors, spasmes, tremblement et autres accidens nerveux, agitation, défaut d'appétit et de sommeil, dégoût, froid aux extrémités, nez effilé, teint terreux, fièvre lente, grande soif, pouls petit, dur et vite, *china* VIII est toujours le principal moyen à employer; on peut faire prendre ensuite une dose de *fer.* I, ij. Peut-être serait-il bon alors de recourir, comme palliatif, à une ou deux doses de *sp. nitr. dulc.* L'acide phosphorique et le quinquina sont toujours ce qu'il y a de plus efficace contre les sueurs nocturnes et en général contre les sueurs abondantes.

Je recommanderai aussi *dulcam.*, *ac. nitr.* X, j, et *salsap.* VIII, ij, qui sont en outre d'excellens remèdes intercurrens lorsqu'on a recours à ceux qui précèdent.

LETTRES A UN MÉDECIN DE PROVINCE SUR L'HOMŒOPATHIE;

Par le Docteur PETROZ.

(Quatrième lettre.)

Je vous ai parlé dans ma lettre précédente de quelques objections que j'avais entendu élever contre la méthode homœopa-

thique ; il est probable qu'on en fera beaucoup encore, mais je ne pense pas qu'elles soient mieux fondées ou plus difficiles à combattre. Je répondrai à celles que vous me faites sous la forme de doutes.

Je vous disais que le peu d'importance attaché à tout ce qui est théorie ou inventions spéculatives les faisait passer facilement et même comme inaperçues; mais il n'en est pas de même quand il est question de changer le mode d'application des moyens employés à la guérison, parce que là est le but de toute étude, là aussi doit se trouver le résultat de tous les efforts. C'est donc contre la thérapeutique homœopathique qu'on s'est le plus récrié. Je ne vous parlerai pas des injures qu'on prodigue à ceux qui la mettent en pratique; elles sont le résultat de dispositions qu'on n'ose qualifier, tant elles nuisent à ceux qui s'en servent; elles n'atteignent que ceux qui ne s'élèvent pas au dessus d'elles, et je dirai avec Sénèque, *in sapientem non cadere injuriam*, *injuria ad sapientem non pervenit*.

La cause principale de toutes ces récriminations est dans le faux point de vue où l'on s'est placé pour asseoir son jugement. Ainsi on a moins été choqué du principe fondamental que des conséquences de son application, qui ont conduit aux doses infinitésimales; je connais des praticiens très-recommandables qui, frappés de sa vérité et des exemples nombreux, dus à l'empirisme ou au hasard, qu'on rencontre dans les observateurs de toutes les époques, en font facilement la base de leur pratique, et rendent par là hommage à une science qu'ils n'osent encore avouer et qu'ils combattent même par des argumens tirés de leurs habitudes.

Une des objections qu'on fait à la *Matière médicale*, et c'est un de vos doutes, est d'être fondée sur l'expérimentation chez l'homme en santé. Mais elle est de nulle valeur si on ne prouve pas que la base de la doctrine est fausse; car, si elle est admise, on ne peut en nier les conséquences. D'ailleurs est-il un médicament, quels que soient sa forme et son volume, qui n'ait pas sur l'homme sain une action connue sur laquelle on fonde son emploi chez l'homme malade? et peut-on raisonnablement avancer que l'expérimentation chez le malade doit seule donner des notions certaines de pratique; et si c'est là le fondement réel de la *Matière médicale*, je demanderai pourquoi aujourd'hui encore on est si incertain sur l'utilité, le mode d'emploi et les circon-

stances où l'on doit se servir de telle ou telle substance. En est-il une dont on puisse déterminer les effets primitifs? Les effets secondaires, ceux qui amènent la guérison, sont-ils connus autrement que par le résultat, dont il est si difficile de se servir comme d'un guide, puisque les cas où l'on croit devoir les prendre pour règle de conduite sont toujours si dissemblables. Ainsi le quinquina, employé dans toutes les fièvres intermittentes, est impuissant contre beaucoup d'entre elles; on n'en a point encore trouvé la raison hors de la méthode homœopathique; j'ai vu un cultivateur des environs de Paris chez lequel on avait, pendant dix-huit mois, combattu une fièvre quarte avec de fortes doses de sulfate de quinine sans obtenir d'autres résultats que la suspension des accès pendant un mois; mais, devenu d'une maigreur extrême, ses accès étaient accompagnés d'une toux sèche, d'un serrement de poitrine qui, le soir, lui causait des anxiétés mortelles; le pouls était petit, fréquent, la peau aride, *brûlante*, surtout la nuit; les extrémités inférieures étaient œdématiées; chaque accès était suivi d'une faiblesse qui faisait craindre une fin prochaine; deux doses d'arsenic à la plus haute dynamisation firent cesser ces accidens; cependant la dose était loin de celle que conseillent Pearson, Fodéré, etc.

On dispute encore au sein de l'Académie sur les propriétés du seigle ergoté; les uns les proclament, les autres les nient, ou crient au danger, et de ce choc d'opinions il ne résulte rien ou peu de chose pour la science. Il en sera autrement si l'on étudie les effets positifs des médicamens sur chaque appareil d'organes dans l'homme en santé; et c'est là le grand service qu'a rendu Hahnemann, dans sa *Matière médicale*.

L'objection tirée de la différence de l'état de santé à celui de maladie, comme devant en apporter une dans celle de l'action du médicament, est spécieuse; mais si l'on considère que cette différence n'est qu'un accroissement ou une diminution d'activité dans les fonctions organiques, on verra facilement qu'elle n'exige d'autre changement dans le modificateur médicamenteux que sous le rapport de quantité. Au surplus, cela est prouvé par les médications ordinaires; on ne pourra nier que les purgatifs agissent sur l'homme sain, comme chez le malade, avec la seule différence qui naît de la plus ou moins grande faculté de réaction ou de la susceptibilité qui la remplace. De telles difficultés rappellent

la pensée de Bayle, qui dit que, pour connaître la force des objections, il faut les considérer placées dans leur système, liées avec leurs principes, leurs conséquences et leurs dépendances.

Il n'est pas nécessaire de recourir à l'expérimentation pour reconnaître la différence d'action que produisent dans les états de santé et de maladie les agens extérieurs; il suffit d'examiner cette variété infinie de modifications produites par une cause épidémique dont la nature nous restera toujours inconnue, soit qu'on la cherche dans les altérations de l'air que nous respirons comparé à celui des régions plus élevées, ou qu'on le soumette à des analyses; ces grandes puissances délétères se jouent de notre impuissance contre elles; on n'élève point d'objections fondées sur leur ténuité et leur existence mystérieuse, et tout ce que nous pouvons savoir, est que celui dont les organes sont susceptibles de résistance, n'éprouvera que des effets légers ou inaperçus, tandis que celui qui est dans d'autres conditions sera condamné à subir d'autres conséquences. Niera-t-on que les choses se passent de même dans l'action médicamenteuse? n'y a-t-il pas là une loi commune invariable? Dans l'un et l'autre cas, les effets observés, quoique différens chez les individus, sont le produit de l'action propre des puissances; la tâche du médecin est de chercher ces effets caractéristiques dans les médicamens, comme il les cherche dans les maladies; la variole, par exemple, produira chez l'un une ophthalmie, chez l'autre des vomissemens, chez un troisième des symptômes d'une autre nature, et cependant ces différences naissent de l'action du même miasme, et prouvent que dans la nature il n'y a que des individualités que réunissent plus ou moins de signes caractéristiques. C'est sans doute sur des remarques aussi importantes que l'auteur de la Matière médicale a fondé la nécessité de l'expérimentation dans les différentes conditions d'âge et de sexe.

Les adversaires de l'homœopathie, soit par ignorance ou par mauvaise foi, et confondant l'identité avec la similitude, avancent qu'il est impossible qu'une affection analogue puisse détruire une maladie, qu'elles doivent au contraire se confondre et produire un désordre plus grand. S'ils avaient cherché dans la pratique ordinaire, ils y auraient facilement trouvé des exemples capables de les éclairer. Quel est le médecin qui, ayant observé le *delirium treme* , n'a vu les accidens produits par l'abus des bois-

sons fortes, céder à l'action de l'opium qui en fait naître qui leur ressemblent.

L'objection la plus forte qu'on fasse contre la science nouvelle, celle sur laquelle vous insistez le plus vous-même, est celle où il s'agit de ses petites doses; elle a été la source de sarcasmes qui sont loin de pouvoir atteindre des faits constatés. Encore une fois, c'est parce qu'on se place dans un faux point de vue qu'on ne peut juger la différence qu'on remarque dans les effets des moyens employés d'après deux méthodes opposées. Pour guérir en développant des sensations contraires, il faut des attaques vigoureuses, changer l'état contre lequel on les dirige, et porter sur des parties saines une action plus forte que celle qu'on veut détruire; ainsi, dans les fièvres nerveuses, on combat la stupeur par des excitans énergiques, et dans quelques affections inflammatoires on excite une violente révulsion. Dans la méthode homœopathique, la médication est directe; elle agit sur des parties qui reçoivent avec la plus grande facilité les influences qui peuvent exciter la réaction des forces vitales sans les pousser dans des désordres où elles peuvent si facilement succomber. Si l'on tient compte des efforts que fait l'organisme pour résister aux fortes doses, efforts indiqués par les évacuations de différentes natures qui accompagnent ces médications; si les adversaires voulaient tenir compte de ces longues et pénibles convalescences qui suivent les traitemens violens, ils comprendraient qu'il y a dans la méthode qu'ils repoussent des avantages inappréciables, puisqu'elle n'expose pas aux accidens d'une maladie consécutive. Il n'est pas difficile de trouver dans la pratique ordinaire des exemples d'insuccès de médicamens donnés à forte dose, quoique très-appropriés par leur nature; il en est beaucoup de ce genre qui échappent à l'attention, parce qu'on ne tient pas compte du rapport qui doit exister entre les dispositions pathologiques et la force de l'agent qu'on leur oppose; l'observation suivante en est une preuve. En 1816, je donnais des soins à une dame de quarante-cinq ans, d'une constitution lymphatique, d'une irritabilité extrême; elle était malade d'une fièvre intermittente tierce, dont les accès venaient avant midi, et étaient caractérisés par les symptômes suivans : frisson, avec tremblement sans soif pendant une heure, quelquefois vomissement, ensuite chaleur générale forte, sèche, accompagnée de soif, pendant trois à quatre heures, après lesquelles

venait une sueur abondante au point de jeter la malade dans une prostration de forces très-grande; le quinquina fut donné en substance pendant l'apyrexie, sans aucun résultat; on varia les formes de son administration sans succès; un mois de souffrance et beaucoup de faiblesse firent recourir aux conseils de MM. L** et S**. L'un et l'autre, reconnaissant l'utilité du quinquina, conseillèrent d'en continuer l'usage, mais à plus forte dose encore; on n'obtint rien. Je demandai à la malade de suspendre tout traitement pendant douze ou quinze jours, et de se contenter de prendre pendant l'intermittence quelque aliment de facile digestion. Les accès continuèrent avec les mêmes symptômes, la sueur seule était moins abondante: quinze jours écoulés dans cette expectation, je proposai à la malade de mâcher, quatre heures avant l'accès, un morceau de quinquina de quinze à vingt grains, et de le rejeter après avoir avalé sa salive imprégnée de cette substance; elle s'y soumit; l'accès suivant fut moins long de moitié; la même opération répétée le surlendemain, toute fièvre cessa.

Il se présente plus d'une manière d'expliquer un fait aussi simple; quinquina prodigué pendant long-temps et à forte dose, dont l'effet s'est fait attendre, mais a eu lieu, et n'a été déterminé que par la très-petite quantité dont l'action est venue se joindre à celle des doses premières; guérison spontanée, comme on en observe quelquefois; mais deux mois plus tard, la malade, exposée au froid humide et ayant eu les pieds mouillés, fut de nouveau reprise de la fièvre, avec les mêmes symptômes; la durée du premier accès fut de vingt-deux heures; celle du deuxième de huit heures, celle du troisième de neuf heures. La faiblesse devint extrême, avec découragement; la malade mâcha à la fin du troisième accès un morceau d'écorce de quinquina du poids de quinze grains; il suffit pour interrompre la marche des accès. Dans une autre circonstance et loin de Paris, le même résultat eut lieu. On ne peut nier qu'il y a eu ici défaut de succès par de fortes doses répétées, parce qu'elles ont fait naître une suite de réactions, d'efforts, de résistances; c'est de cette sorte que, dans quelques hémorrhagies, on voit les astringens augmenter la synergie qui produit l'effusion, etc., etc. Ce n'est pas par la violence que la nature se laisse conduire, parce que ce n'est pas par elle qu'elle procède. La raison repousse, il répugne à la raison, entend-on dire

à chaque instant, lorsqu'il est question des phénomènes produits sur l'organisme par des agens impondérables ; mais cette raison qu'on invoque, elle n'est autre chose qu'une succession de perceptions quelquefois fausses, d'expériences journalières dont on tire de mauvaises conséquences, ou elle n'est qu'un assemblage de préjugés. Invoquer la raison pour repousser ou nier ce qu'on n'explique pas, c'est n'admettre aucun des phénomènes de la nature ; car rien encore n'est expliqué, trop peu de lois nous sont connues, les faits seuls sont du domaine de notre intelligence, et qui les repousse ne cherche pas la vérité ou la craint, et se prive des seules richesses dont l'homme peut disposer; la raison trompe plus que la nature.

L'habitude de se servir de certaines expressions, telles que celles de forces vitales, médicatrices, médicinales, morbifiques, réaction, essence, etc., fait qu'on les considère comme exprimant autre chose que des abstractions, et qu'on appuie sur elles des explications qui ne sont au fond que des jeux de l'esprit, pour ceux qui y sont entraînés. L'expérimentation est tout au plus la recherche des moyens propres à expliquer des phénomènes; mais elle n'est pas ainsi, il faut le dire, dans la pensée de tous les adversaires de l'homœopathie; il en est qui ont senti qu'elle seule pouvait être la source des connaissances positives de l'action des substances médicamenteuses; elle est d'une bien autre importance que celle qu'on a tentée sur les animaux, qui ne peut nous faire connaître que les désordres produits d'actions violentes, puisque tout ce qui est sensation et même douleur nous reste inconnu ; elle est bien supérieure en résultats à toutes les recherches de la chimie, qui ne peut rien sur certains principes d'une énergie remarquable que renferment beaucoup de végétaux, les préparations pharmaceutiques, telles qu'elle sont été faites jusqu'à ce jour, ne les offrant pas ; ainsi Nysten dit dans sa Matière médicale qu'on peut donner l'extrait d'aconit à la dose d'un demi-gros, qu'il est sans vertus, tandis que le suc de cette plante non soumis à l'action du feu présente des propriétés si énergiques et si utiles; c'est à Steinacher qu'on doit la première pensée que sa propriété résidait dans un gaz odorant qui s'en exhale, principe fugace qui, dans l'extrait de cette plante, comme dans ceux de tant d'autres, ne peut être conservé; et dont l'absence ne laisse qu'un médicament infidèle. D'ailleurs quelle est la règle qui détermine dans la pra-

tique allopathique la dose d'un médicament? elle n'est autre que l'expérience acquise, et quand celle-ci est suffisante pour suppléer à la règle écrite qui doit déterminer cette dose, il faut encore trouver celle qui en décide l'emploi. Vous devez comprendre combien cette question est grave; le fait suivant peut en donner la preuve. Au mois de septembre 1833, je fus demandé pour voir un jeune homme de dix-neuf ans, malade depuis huit jours, d'une constitution forte et sanguine; je le vis ayant la face d'un rouge bleuâtre, gonflée, les paupières fortement fermées; les pupilles étaient larges, immobiles, les lèvres et la bouche sales, la respiration lente, difficile; la poitrine explorée donnait un son mat dans toute son étendue, le bruit de la respiration y était presque nul; à de longs intervalles, il s'échappait de la bouche un peu de mucus sanguinolent; le ventre était affaissé, insensible à la pression, les membres d'une chaleur au dessous de celle de l'état normal; le pouls se laissant déprimer donnait 45 pulsations par minute; toute sensibilité était éteinte; je crus reconnaître dans ces symptômes ceux de la belladonne. Les moyens que je proposai pour combattre cet état n'ayant point été adoptés par le jeune médecin qui soignait le malade, et qui me dit avoir là à combattre une fièvre typhoïde, je me retirai; le lendemain, je me trouvai près du malade avec un confrère qui avait été demandé; mon opinion ne put prévaloir; il crut reconnaître une pneumonie avec congestion au cerveau et proposa la saignée; mais quand on vit l'ouverture de la veine laisser couler en bavant quelque peu de sang noir, on se hâta de la fermer, et on eut recours aux révulsifs; ils furent sans effet; enfin on nous communiqua la prescription qui avait été suivie, elle était de 24 grains d'oxide blanc d'antimoine et 12 grains de belladonne, mélange divisé en 12 doses, dont le malade avait pris 8; on ne fut pas plus éclairé sur la cause d'un état aussi grave; cependant on prescrivit les acides sous toutes les formes; ils ne changèrent rien à la situation du malade. Redemandé une troisième fois, on se décida à suivre une marche différente: l'opium à la 3e dilution fut donné; au bout de 6 heures, le malade reprit connaissance; une seconde dose dissipa les accidens, la convalescence commença, et fut plus prompte qu'on n'avait lieu de l'espérer.

Comme je vous l'ai déjà dit, le principe homœopathique, tout-à-fait indépendant des doses des médicamens, peut fournir la

preuve de son existence dans la pratique médicale de tous les temps; mais la connaissance des quantités n'est autre que le fruit de l'expérience et de l'observation; ignorant sa source, les adversaires traitent la méthode d'absurde; sur cela, toute l'ancienne école, qui s'accorde si peu de chose, est entièrement d'accord; rien n'est plus étrange que les jugemens portés, même par des hommes d'ailleurs instruits, sur une science qu'ils ne jugent que par opposition à celle qu'ils possèdent, et lorsqu'il s'offre à eux quelqu'exemple de guérison remarquable, ils l'expliquent par l'effet du temps, de l'imagination et du régime, agens qui sont à la disposition de tous.

Le temps est puissant sans doute dans les maladies qui, soumises à l'action des efforts conservateurs, sont conduites par eux à une terminaison heureuse; mais, dans les maladies chroniques, où le désordre de l'organisme domine et enraie toutes les fonctions, où la nature semble avoir perdu tous ses droits, le temps n'est que l'auxiliaire de la destruction.

On entend à chaque instant répéter que l'imagination a la plus grande part dans les guérisons homœopathiques, et qu'on peut lui appliquer le *fortis imaginatio generat lusum* de Montaigne : ce genre de dénégation est spécieux, mais les cas où il pourrait paraître fondé sont rares et ne peuvent tout au plus s'appliquer qu'à ces aberrations des sens, sources d'hallucinations. Si on leur oppose les effets obtenus dans les maladies de l'enfance, on invoque l'unique pouvoir de la nature pour en triompher. Ce fut pour combattre ces objections, d'ailleurs peu sincères, et pour connaître l'action des petites doses sur les grands animaux, que je tentai les essais dont je vais vous rapporter deux exemples; ils feront peut-être naître en vous le désir de faire de l'homœopathie hippiatrique, dont il y a déjà tant d'heureuses applications qu'il est possible que, trouvant moins d'opposition, les animaux jouissent avant les hommes des progrès de la science; les membres les plus distingués de l'ancienne académie de médecine ne dédaignaient pas ce genre d'occupation; l'étude des épizooties était une partie de leurs travaux.

Un cheval qui, à 7 ans, avait été fort malade d'engorgement aux pâturons, où des crevasses profondes donnaient issue à un écoulement abondant et fétide, ayant été inutilement traité par les vétérinaires, des lotions faites avec une dissolution de sulfate

de cuivre dans le vinaigre tarirent cet écoulement, et l'engorgement se dissipa; mais l'animal dès ce moment éprouva des vertiges, sa tête devenait lourde, sa marche difficile, il ne pouvait manger de foin sans éprouver de l'oppression; on combattait ces accidens par la saignée, qu'on renouvelait tous les six mois; cet état de souffrance dura encore jusqu'à l'âge de 14 ans, époque à laquelle je fis prendre une dose de calcaire. Du dixième au quinzième jour les jambes de devant enflèrent, des crevasses au dessus de la couronne s'ouvrirent et fournirent un écoulement moins abondant et moins fétide que dans la première maladie; en huit jours, sans traitement local et sous l'influence du médicament donné, la guérison s'opéra; depuis cette époque, la saignée est devenue inutile, et l'animal n'a plus éprouvé d'accidens; il a pu se nourrir comme il l'aurait fait s'il n'avait jamais été malade, ses forces augmentées ont rendu son service facile. Je ne pense pas que l'imagination eût pu produire ici d'aussi grands résultats; peut-être mettra-t-on cette guérison sur le compte des changemens que l'âge amène, de quelque époque climatérique; on ne peut raisonnablement invoquer ici les efforts que fait la nature dans le jeune âge.

Le sujet de la deuxième observation est un étalon de haut prix; vous savez que l'usage est de les désigner par un nom particulier, comme chefs de race; ne soyez donc pas étonné si je vous donne sa généalogie, elle m'a été fournie par l'inspecteur-général des haras, à qui ce bel animal appartient aujourd'hui. Ainsi donc, le Mahomet, cheval anglais de pur sang, né de l'étalon Muley et de la jument Dik-Andrews-Marc, après avoir remporté des prix dans divers hippodromes en Angleterre, fut amené en France par M. Krauffort, qui le vendit au prince de Salm. Après deux ans de service, son corps se couvrit de tumeurs verruqueuses, espèces de fics cancéreux. Le vétérinaire Damoiseau tenta plusieurs fois de les extirper par le fer et le feu; elles reparurent en plus grande quantité. Désespérant de tirer le moindre service de ce cheval, on avait résolu de l'abattre, lorsqu'au mois de juin 1833, je le soumis à un traitement. Alors l'animal présentait près de l'ombilic trois tumeurs, dont l'une avait le volume du poing; il en avait plusieurs sur le fourreau, cinq ou six à la partie interne de la cuisse droite jusqu'au jarret; toute la surface de la peau était couverte d'une poussière écailleuse, dont on enlevait une grande

quantité à chaque pansement; les joues étaient surtout couvertes de cette matière et dépouillées de leur poil. Le souvenir des douleurs qu'on lui avait fait endurer, rendait le malade très-méchant; le palefrenier qui lui donnait des soins pouvait seul l'approcher; soumis à un régime convenable de paille à discrétion, d'une quantité suffisante d'avoine et de son, on lui donna le thuya occidental, puissance 30°, répété trois fois de vingt en vingt jours. Pendant cette première partie du traitement, il fut inquiet, triste, il éprouva des vertiges; ses déjections devinrent fétides. Au bout de deux mois, les tumeurs commencèrent à se flétrir, celles qui existaient sur les parties dénudées de poil, le fourreau, par exemple, tombèrent sans laisser de traces. L'état général de la peau me fit recourir à l'emploi d'un médicament à action directe sur cet organe; il prit le foie de soufre calcaire, 6e puissance, qui fut répété trois fois de quinze en quinze jours; l'appétit devint très-vif; il se manifesta sur toute la peau une éruption qui, en s'éteignant, mit fin à cette excrétion abondante qu'on enlevait à chaque pansement. Le malade reprenait sa douceur première à mesure que sa santé se rétablissait. Enfin, l'arsenic à la 30e, donné deux fois à vingt-cinq jours d'intervalle, acheva la guérison; elle fut marquée par le retour de l'embonpoint, un poil brillant et lisse et une grande docilité à se laisser monter. Une des tumeurs desséchées a nécessité l'excision; depuis long-temps ce bel animal a repris son service de reproduction.

Cette maladie singulière a été remarquée et guérie (de la même manière) par le docteur Gastier chez la race bovine; elle ne se développe pas spontanément; elle est, dans le cas surtout de l'observation précédente, le résultat de la contagion.

Ce qu'il est important de constater, dans les traitemens qu'on fait subir aux animaux, c'est la facilité d'action des substances médicamenteuses à des doses très-peu élevées au dessus de celles qu'on donne chez l'homme, et le danger qu'il y a de les trop rapprocher. Vous conviendrez que des exemples de ce genre doivent donner une juste mesure de la grande influence qu'on attribue à l'imagination; car celle de Mahomet était plutôt contraire que favorable à sa guérison.

Il semble de prime abord que lorsqu'il est question de science et de progrès, il suffise de citer des faits et des expériences qui y ont conduit, pour faire cesser toute espèce de doute; détrompez-

vous, rien n'est plus rare; renoncer à une opinion, sortir du cercle de ses idées, ou les faire plier à des connaissances nouvelles, c'est chose difficile, et, au plus grand nombre, il convient d'appliquer l'exclamation du psalmiste.

UN MOT SUR LA GALE;

Par le Docteur GROSS.

Tous les praticiens savent sans doute assez que le traitement de la gale est un des plus difficiles qu'on puisse entreprendre. Je crois donc devoir faire connaître ce que j'ai observé depuis peu à cet égard, persuadé que mes remarques ne seront pas lues sans intérêt.

Il est prouvé que d'anciens maux psoriques qui sont rebelles à tous les traitemens, prennent une forme plus douce, et cèdent alors aux médicamens appropriés, lorsqu'une gale récente vient s'y joindre, et plus d'une fois les médecins ont cherché à opérer cette heureuse métamorphose en exposant leurs malades à la contagion de la gale. Mais cette méthode présente toujours des difficultés, parce qu'un sujet qui a été une fois atteint de la gale, la contracte difficilement une seconde fois, même lorsqu'on met le principe psorique en contact direct avec sa peau. L'idée me vint donc de faire prendre à ces malades le virus de la gale dynamisé jusqu'à X, afin de leur donner cette affection, ou du moins d'opérer par là une métamorphose de celle à laquelle ils étaient en proie.

Je fis mon premier essai sur une femme qui, sans être précisément malade, annonçait depuis plusieurs années son état psorique par une teinte non naturelle de la face et autres phénomènes analogues. Dernièrement il s'y joignit enfin une fièvre intermittente, qui développa clairement la psore latente. Comme le temps de la ménopause avait commencé, il survint des désordres de la menstruation et diverses affections du bas-ventre, accompagnées de symptômes gastriques bilieux et goutteux. De cet ensemble, résultait une si confuse image de maladie, qu'il était difficile de faire choix d'un mode de traitement qui lui fût parfaitement ap-

proprié. Les moyens mis en usage produisaient peu d'effet. Il restait toujours une affection complexe, à laquelle se joignirent une faiblesse générale graduellement croissante, et un grand changement d'humeur. Ce fut alors que j'administrai, par forme d'essai, une seule dose de *psoricum* X. Au bout de quelques semaines, sans phénomènes apparens, les symptômes psoriques avaient disparu, et la malade se trouvait mieux qu'elle ne l'avait jamais été depuis bien des années.

Kretzschmar a répété l'expérience sur lui-même. Une toux sèche, une douleur de poitrine qu'il éprouvait depuis trois mois (sentiment de pression resserrante et de gerçure à la région des quatrièmes et cinquièmes côtes, près du sternum), et la plus affreuse mauvaise humeur, disparurent. Des toux sèches analogues furent sur-le-champ guéries, chez d'autres sujets, par *psoricum* V, 10.

D'après ces observations j'employai aussi le *psoricum* chez un jeune garçon de cinq ans, qui était affecté depuis long-temps déjà d'une affreuse éruption, et dont tous les antipsoriques n'avaient fait qu'aggraver l'état, au lieu de l'amender. Le corps entier était semé d'ulcères, qui sécrétaient un ichor fétide, avaient un aspect sordide, pénétraient presque jusqu'à l'os, et laissaient des cicatrices. On ne pouvait plus reconnaître les lèvres, et les paupières demeuraient constamment fermées, à cause du gonflement et de l'inflammation. Dans ce cas, j'agis déjà plus hardiment; car j'employai le *psoricum* à doses répétées. L'événement dépassa mon attente. Dès les premières doses, les ulcères se cicatrisèrent entièrement, et les paupières se rouvrirent; l'appétit revint, et une humeur tranquille fit place à des caprices extraordinaires. Mais je poussai peut-être les choses trop loin en ne cessant pas l'emploi du moyen héroïque dès que l'enfant put être considéré comme guéri. Peu à peu les paupières s'enflammèrent de nouveau, et il parut un exanthème très-analogue à la gale récente, que les doses ordinaires de soufre n'ont point encore pu vaincre.

Ces essais et quelques autres du même genre me déterminèrent à employer aussi le *psoricum* dans une gale récente, qui, développée depuis environ huit jours, se manifestait par des pustules isolées au pli des bras et aux poignets. L'exanthème disparut, dans deux cas, après trois doses du remède : je ne fus obligé d'y revenir que dans un cas, au bout de quelques semaines, plusieurs

pustules s'était reproduites, mais à la suite d'une nouvelle infection. Chez deux jeunes filles, dont la gale récente n'avait fait que s'étendre davantage, après quelques doses de *sulphur* X, j, je donnai dans l'espace d'un mois six doses de *psoricum*, qui la firent disparaître sans laisser de traces, et pour toujours.

Presque à la même époque, j'eus à traiter une famille entière, composée de sept personnes, qui avaient la gale depuis six mois déjà, et qui avaient été traitées allopathiquement par le soufre. J'eus recours de suite au *psoricum*, dont je fis prendre une dose à chaque malade; mais, n'étant pas encore bien sûr de mon affaire, j'y renonçai en voyant quelques nouvelles pustules reparaître après la première dose. J'administrai alors à chacun 4 doses de *sulphur* X, j, et comme il ne s'ensuivait aucun effet favorable, je prescrivis plusieurs doses de *psoricum*. Cette fois, le résultat fut en général heureux : car presque tous les malades furent en grande partie débarrassés de leur exanthème; un seul enfant de 10 ans, qui avait reçu deux doses de plus que les autres, éprouva aux mains une exaspération terrible du mal, qui ne céda qu'à quelques doses d'arsenic. Cependant les autres membres de la famille, qui trouvaient le traitement trop long, firent usage, à mon insu, de lotions avec l'eau de chaux et le sublimé, puis de frictions avec l'onguent napolitain. L'un d'eux fut pris d'une violente salivation, avec scorbut de la bouche, qui m'obligea de lui prescrire quelques doses de *calcarea sulph.* 2.

A cette époque, Kretzschmar m'écrivit ce qui suit : « *Sulphur* X, j; ne produit rien dans la gale. C'est assurément le moyen spécifique ; mais il a une action lente, et l'éruption, qu'il stimule, prend le dessus. J'ai fait prendre alors *sulph.* X gtt. j, et maintenant tout va mieux. Un homme s'était débarrassé de la gale par des frictions; plus tard, il fut atteint d'une inflammation érysipélateuse, avec gonflement du bras, qui disparut après quelques doses de *rhus* X. Plus tard encore, le même mal revint au pied, et céda peu à peu au même moyen ; mais il fut remplacé par une éruption psorique, dont la légitimité ne pouvait être douteuse, puisqu'elle communiqua la vraie gale à une autre personne. Cinq doses de *sulph.* X gutt. j, prises de huit en huit jours, eurent un plein effet. Un autre galeux, qui, malgré des doses répétées de *sulphur* X, avait fini par avoir tout le corps couvert d'une croûte, reçut, dans l'espace de six semaines, six doses de *sulph*, X gutt. j,

qui améliorèrent beaucoup son état : aujourd'hui, qu'il a consommé six doses de *caustic.* X gutt. j., sa gale est presque entièrement guérie. »

Par suite de ces observations, je me décidai à donner aussi aux membres de ma famille galeuse *sulph.* X. gutt. j, tous les huit jours. Je ne l'osai cependant pas chez les enfans, et j'essayai seulement chez eux une goutte de *sulph.* CCL. Au bout de trois doses, le résultat était déjà manifeste.

La gale semble donc exiger, pour sa guérison réelle, l'emploi à haute dose du remède porté à un degré élevé de dynamisation ; ce qui me paraît d'autant plus vraisemblable que le galeux de Kretzschmar a supporté le *causticum* X lui-même à la dose de gouttes entières, tandis que quand j'ai employé ce même moyen X j dans d'autres cas de maladie, je lui ai presque toujours vu produire une multitude d'effets primitifs, considérables et opiniâtres. Mais plus un médicament aura été dynamisé, et plus on en pourra employer des gouttes entières dans tous les cas avec un avantage positif. Au reste, comme l'a dit Hahnemann, outre le *caustic.*, le charbon végétal doit être fréquemment aussi salutaire dans la gale, et il est vraisemblable qu'on pourrait également l'employer par gouttes.

Un autre cas de gale invétérée s'est offert à moi dans une famille composée de quatre membres. Le père et les deux enfans n'avaient encore presque rien fait ; mais la femme avait essayé divers moyens. Tous reçurent quelques doses de *sulph.* X j, et non absolument sans effet. Mais les parens voulurent recourir aux frictions ; je ne pus traiter à mon gré que les enfans, à qui quelques doses de *psoricum* rendirent une santé parfaite dans l'espace d'un mois.

Attomyr a également guéri une gale récente par l'emploi du *psoricum*.

SUR LE RÉGIME HOMŒOPATHIQUE;

Par le Docteur ÆGIDI.

Lorsque ceux d'entre les médecins qui se sont posés adversaires de la médecine homœopathique ne pouvaient nier positivement

les grands résultats qu'ils apprenaient avoir été obtenus par cette méthode dans le traitement de maladies difficiles, et notamment d'affections chroniques, ils étaient fort éloignés néanmoins d'attribuer ces faits parlant en faveur de la nouvelle doctrine à la puissance et à l'action des faibles doses de médicamens qu'elle emploie; ils faisaient honneur du succès uniquement au régime prescrit par l'homœopathie, et leur sincérité était telle, sous ce rapport, qu'eux-mêmes insistaient sur la nécessité d'avoir généralement égard à ces principes diététiques dans les traitemens suivis d'après les vues de l'allopathie. Mais non seulement les adversaires de la médecine homœopathique, la plupart même des médecins qui commençaient à pencher en faveur de cette dernière, n'étaient que trop portés à grossir la part de l'influence que le régime homœopathique exerce sur la guérison, bien au-delà de ce qui lui appartient réellement. De là vint qu'ils insistèrent d'une manière trop explicite sur la nécessité d'observer les prescriptions diététiques, et lorsqu'enfin ils s'aperçurent que la plupart des malades ne pouvaient ou ne voulaient pas s'astreindre à les suivre, eux-mêmes virent leur zèle se refroidir, dans l'intime persuasion où ils étaient que l'impossibilité absolue de mettre en pratique les préceptes diététiques dont l'homœopathie faisait une condition irrémissible, ne permettrait jamais à cette dernière de s'introduire, à titre de méthode générale, ni parmi les médecins ni dans le public. Avec une telle opinion prise d'avance, leurs efforts, quoique dirigés par une conscience pure, devaient toujours échouer. Car, à la moindre infraction, la plus légère même, que leurs malades faisaient au régime dont la sainte observation avait été recommandée, ils voyaient en esprit l'action des doses homœopathiques qu'ils pourraient prescrire courir le risque d'être annulée, ou l'être réellement. Préoccupés de cette idée, ils administraient donc un second, un troisième médicament, à de courts intervalles, et l'on conçoit qu'une sollicitude si exagérée ne permettant pas qu'ils laissassent à chaque dose le temps nécessaire pour déployer pleinement son action, ils observaient rarement ou même n'obtenaient jamais un résultat favorable. Mais le pauvre malade, qui, même avec le meilleur vouloir et en portant la plus grande attention à toutes les lois dont on avait déroulé le texte sous ses yeux, ne pouvait guère éviter d'en enfreindre de temps en temps l'une ou l'autre, devait, lorsqu'il

voyait ses affaires ne point avancer, finir par perdre courage et se sentir heureux de secouer le joug en se rejetant entre les bras de l'allopathie, qui, bien qu'elle ne lui montrât pas dans un lointain moins nébuleux le but objet de tous ses vœux, lui permettait au moins de boire et de manger tout ce dont l'habitude avait fait pour lui comme une seconde nature. D'autres malades, qui ne se sentaient point en état d'observer la sévérité du régime homœopathique, et qui, ayant épuisé en vain tous les secours de l'école allopathique, n'avaient invoqué qu'en désespoir de cause l'assistance de la nouvelle, avaient par cela même moins de patience encore pour attendre un résultat quelconque. Révoltés des sacrifices, immenses dans leur opinion, qu'il aurait fallu faire pour tenter d'inutiles épreuves, ils prenaient la nouvelle méthode en complète aversion, la décriaient comme une pratique condamnant à mourir de faim, comme une doctrine qui achevait d'épuiser les forces des malades, et portaient au *plus* haut degré d'exaspération le préjugé défavorable à la plus éminente de toutes les méthodes connues de traitement. Etait-il donc possible, dans un tel état de choses, que l'homœopathie prît l'extension générale qu'elle méritait et que désiraient ceux qui savent l'apprécier? Non sans doute! La sévérité de ses préceptes diététiques, qui sont en partie inexécutables, rebutait les médecins et les gens du monde.

Mais suivre à la lettre et dans toute son étendue le régime sévère que prescrit l'homœopathie, est-il donc une conduite indispensable au libre déploiement de l'action des médicamens homœopathiques et par suite à l'accomplissement des guérisons qu'on entreprend d'opérer avec leur secours? Le régime ordinaire des classes de la société dont le genre de vie n'a point été entièrement corrompu, est-il donc, comme Hahnemann lui-même se le demanda un jour, tellement condamnable, qu'à chaque maladie on soit obligé de le réformer pour y substituer un plan artificiel d'un immense développement? A ces deux questions on peut en toute assurance répondre par la négative.

Quant à ce qui concerne la première, l'expérience a déjà mis hors de doute que les doses de médicamens dynamisés prescrits par l'homœopathie manifestent une action si énergique et si pénétrante sur l'organisme malade, qu'elle ne peut être altérée et surmontée que par celle d'agens analogues, non moins pénétrans

et puissans, qui exercent directement une influence opposée (1). L'expérience réfute chaque jour le préjugé presque généralement encore répandu que l'action des médicamens homœopathiques soit proportionnée à la petitesse ou à l'exiguité apparente des doses. Je dis apparente; car cette exiguité n'a pas le moindre rapport à la nature du médicament; elle n'est relative qu'à la manière d'envisager sous le point de vue matériel une dose dont l'effet est, au contraire, grand, énorme même, dans sa sphère d'action. Les émanations des fleurs et des herbes, les effluves atmosphériques, l'usage des mélanges alimentaires si diversement compliqués qui sont devenus une habitude pour la majeure partie des hommes, l'action même des substances diétético-médicamenteuses dont le luxe et la mollésse ont fait des besoins, mais dont les puissances dynamiques sommeillent en quelque sorte, et n'ont point encore été dégagées, ne peuvent jamais détruire entièrement l'effet des médicamens homoœpathiques, quoiqu'en quelques circonstances ils le modifient jusqu'à un certain point. Ainsi nous voyons, malgré l'usage journalier du sel de cuisine, les médicamens prescrits par un homœopathe continuer à agir sans trouble, l'action même du sel marin et du carbonate de soude n'en recevoir aucune atteinte dans les cas appropriés à l'emploi de ces deux dernières substances. Comment cela serait-il possible, si, par l'effet du mode de préparation auquel ils ont été soumis, le carbonate et le muriate de soude n'étaient devenus, sous le rapport matériel, de même que sous celui de leur manière d'agir, deux choses infiniment éloignées de ce qu'ils sont dans le sel qu'on sert sur nos tables? On objecte que beaucoup d'alimens contiennent du soufre, que l'atmosphère des malades est fréquemment chargée d'exhalaisons sulfureuses, et l'on demande comment il se pourrait faire alors qu'un dix-millième de soufre exerçât encore de l'action? Et cependant nous voyons cette substance, si héroïque quand on en a développé la puissance, agir en ce cas sans que rien y mette obstacle. Je ne crois pas que le vénérable fon-

(1) Voilà pourquoi nous voyons les affections morales déprimantes altérer et détruire l'action des doses homœopathiques bien plus tôt que ne le font les substances douées de propriétés médicamenteuses dont on fait usage dans le régime.

dateur de l'homœopathie, dont la décision est du plus haut poids en pareille matière, puisse s'élever contre les vues dont je fais l'exposition, puisqu'il a dit expressément, dans l'introduction de son Traité des maladies chroniques, avant de décrire la manière de préparer les médicamens antipsoriques, que les effets des substances médicinales ne peuvent pas être neutralisés, quand celles-ci ont été exaltées, comme le sont ceux des bases dans l'état grossier, et qu'une goutte de vinaigre prise après de la magnésie ou de la chaux, ou une dose de carbonate de soude après de l'acide nitrique dynamisé, ne saurait en aucune manière modifier ou anéantir la vertu médicinale de ces corps. Et cependant, ces diverses substances sont, dans leur état grossier, antagonistes et antidotes les unes des autres, chimiquement parlant! Si l'action des médicamens homœopathiques était si fugace et si facile à détruire, on n'aurait point encore pu parvenir à guérir un seul malade par cette voie; car comment serait-on venu à *bout de* le garantir et de le préserver d'un nombre infini d'influences destructives de médicamens qui s'exercent sur lui? Si la réussite d'un traitement homœopathique se basait uniquement sur la stricte et rigoureuse observance des préceptes diététiques, et que la moindre infraction aux règles du régime prescrit pût y apporter des entraves, l'homœopathie serait perdue. En vain se promettrait-elle de prendre racine dans notre monde d'ici-bas. Mais, fort heureusement, elle ne tient ni à l'une ni à l'autre de ces conditions.

A l'égard de la seconde question, que j'ai déjà résolue par la négative, je ne regarde nullement comme une condition que, dans toute maladie, chronique surtout, il faille tracer au malade un plan formel de conduite sous le rapport du régime diététique. Loin de là, je pense, au contraire, qu'en détournant ainsi les malades d'un genre de vie sanctionné par une longue habitude, on agit sur eux avec beaucoup moins d'efficacité, parce que le nouveau régime modifie et complique évidemment l'état morbide primitif, en soumettant l'économie à diverses influences inaccoutumées, ou la soustrayant à d'autres qui étaient devenues des besoins pour elle. Ce doit donc être un principe, dans tout traitement homœopathique, et surtout lorsqu'il s'agit d'affections chroniques, de ne pas toucher au régime qu'une habitude contractée depuis longues années a rendu indifférent ou même indis-

pensable, d'interdire seulement les excès ou les écarts qui ont contribué à faire naître le mal, ou qui l'entretiennent encore, comme par exemple l'abus de l'eau-de-vie, du café, du vinaigre, du cochon, etc., et de veiller avec le plus grand soin à ce que les médicamens homœopathiques qu'on prescrit ne soient point troublés dans leur action par des substances médicamenteuses dont la puissance ait été exaltée au même degré, ou par des antidotes, c'est-à-dire par des influences qui, sous le rapport de leurs propriétés pathogénétiques, jouent à leur égard le rôle d'antidotes directs. Ainsi, par exemple, il faut s'abstenir du café quand on fait usage de l'opium et de la noix vomique.

En suivant ce précepte, on écarte toutes les difficultés qui ont soulevé tant de plaintes. Le médecin, n'étant plus tourmenté par l'inquiétude exagérée que le médicament dont il a fait prescription soit troublé par une influence de nature quelconque, n'éprouvera également plus la tentation de donner chaque jour une nouvelle substance, et de faire ainsi manquer lui-même le résultat sur lequel il comptait. De leur côté les malades, qui ne s'adressaient qu'avec répugnance à l'homœopathie, parce qu'ils en croyaient inséparable la nécessité de se condamner à mourir de faim, l'accueilleront avec joie dès que, sans porter atteinte au genre de vie dont ils ont contracté l'habitude, elle ne leur imposera plus d'autre loi que la tempérance et la modération.

Moi-même, dans les premières années de ma carrière homœopathique, je me suis souvent trouvé fort inquiet de savoir, quand l'événement ne répondait point à mon attente, si je n'avais pas par hasard négligé le régime prescrit, et plus d'une fois il m'est arrivé de renoncer à traiter des malades dont je me voyais dans l'impossibilité d'obtenir qu'ils obéissent avec persévérance aux règles diététiques que je leur avais tracées. Enfin se présentèrent deux cas qui me firent envisager la chose sous un tout autre aspect.

Un jeune homme de vingt-sept ans était atteint, à la suite d'un coït impur, d'un ulcère chancreux au gland, qui se cicatrisa parfaitement après avoir été touché pendant plusieurs jours de suite avec la pierre divine. Quatorze semaines après cet événement, sa santé ne ressentait absolument aucune atteinte, lorsqu'ayant entrepris un voyage pendant un automne orageux, il rentra chez lui mouillé jusqu'aux os, et se plaignant d'un violent mal de tête,

accompagné de douleurs dans la gorge. Le médecin qu'il fit appeler déclara que la maladie était une fièvre catarrhale, et prescrivit en conséquence des sudorifiques et le séjour au lit. Au bout de trois jours le malade se sentit assez bien pour reprendre ses occupations; cependant il ne cessait de se plaindre d'une pression fatigante à la région frontale, d'un violent enchifrenement, enfin de douleurs lancinantes dans la gorge, qui augmentaient beaucoup quand il avalait des alimens liquides et surtout des boissons froides. En même temps que ces symptômes, il éprouvait constamment, le soir, une sécheresse désagréable dans la gorge, avec raucité de la voix, qui cependant cessait chaque matin, après le sommeil de la nuit. Le médecin, qui n'avait même pas eu la précaution d'examiner les parties souffrantes, prescrivit un gargarisme avec l'eau de sauge, l'essence de boucage, etc. Quelques semaines s'écoulèrent ainsi sans apporter le moindre soulagement au pauvre malade : loin de là même, les douleurs qu'il ressentait dans la gorge s'accrurent de jour en jour, et la raucité de la voix devint presque continuelle. Ce fut alors qu'il vint me consulter. En l'examinant, je reconnus, outre une légère inflammation érysipélateuse de toutes les parties molles de la gorge, trois ulcères ayant manifestement le caractère vénérien, et dont un était très-profond. Après lui avoir instamment recommandé d'observer le régime, que je lui fis connaître dans tous ses détails, je lui donnai *merc.* IV. Bientôt j'appris qu'il ne se conformait guère aux préceptes que je lui avais tracés, et que chaque jour il se permettait non seulement des alimens fort épicés, mais encore du thé et des liqueurs fortes. Je me proposais de le sermonner vertement à sa prochaine visite, qui eut lieu quinze jours après la première. Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque je m'aperçus des grands progrès qu'avait faits la guérison, quoiqu'il ne me dissimulât pas le peu de soin avec lequel il avait suivi le régime! L'inflammation érysipélateuse était complétement dissipée, ainsi que la raucité de la voix ;l'enchifrenement était fort diminué aussi, les douleurs n'étaient plus que légères, et les ulcères avaient diminué de plus de moitié. Rien n'exigeait que je prescrivisse une seconde dose de médicament. Cependant, au bout de huit jours, le malade m'apprit que depuis deux jours il ressentait de plus grandes douleurs dans la gorge, et qu'au total il s'apercevait que son état s'empirait un peu. Je lui fis prendre une seconde dose

de mercure. Six semaines après, laps de temps pendant toute la durée duquel je ne le revis point, il se présenta chez moi, m'annonçant son rétablissement parfait, quoique les fautes contre le régime qu'il s'était d'abord permises sans nul inconvénient l'eussent engagé depuis à ne pas s'interdire l'usage de plusieurs alimens et boissons dont je lui avais défendu de faire usage. Je trouvai tous les ulcères guéris; les cicatrices ne se distinguaient en rien des parties saines environnantes. Ce jeune homme jouit encore aujourd'hui de la plus parfaite santé.

Un vieux homme adonné à la boisson et depuis longues années tourmenté de la goutte, chercha son salut dans l'emploi du traitement par l'eau, suivant la méthode de Cadet de Vaux, à laquelle il se soumit sous l'inspection d'un chirurgien. Il ne put cependant aller que jusqu'à trente-six verres d'eau, des spasmes violens de poitrine l'ayant empêché de continuer. Le lendemain ses jambes étaient gonflées énormément jusqu'au dessus des genoux, et un érysipèle pustuleux, qui se manifesta de lui-même, le mit aux portes du tombeau. Cependant il en réchappa avec neuf ulcères, dont les plus grands avaient le diamètre d'une pièce de cent sous. Tous les efforts de la médecine furent inutiles pendant quatre années; rien ne put ni faire cicatriser les ulcères, ni faire disparaître l'enflure. Le malade s'adressa enfin à moi: ses jambes étaient œdématiées jusqu'aux genoux et d'un volume énorme; les ulcères, au nombre de sept, avaient depuis l'étendue d'une pièce de trente sous jusqu'à celle d'une carte à jouer; les uns étaient ouverts, et les autres couverts de croûtes déchiquetées; il s'en échappait un ichor d'une horrible fétidité. Le malade y ressentait, surtout pendant la nuit, des douleurs brûlantes, qui lui paraissaient cependant moins à charge encore qu'un prurit presque insupportable aux alentours des plaies. Ce prurit l'obligeait à se gratter, après quoi les places grattées saignaient et causaient une douleur semblable à celle qu'auraient produite des charbons ardens.

Je soumis aussitôt ce malade à un traitement antipsorique. Après lui avoir recommandé un régime et un genre de vie des plus sévères, je lui donnai, conformément au portrait général de sa maladie, *silic.* X, ij. Mes prescriptions ne furent pas plus exécutées par lui qu'elles ne l'avaient été par le malade précédent. Il but et mangea comme à son ordinaire, croyant avoir assez fait en s'interdisant la chair de cochon. Cependant l'amélioration marcha

d'une manière sensible. Au bout de six semaines, après l'avoir soumis à un nouvel examen, je lui fis prendre *sp. vin. sulph.* Quinze jours après, tous les ulcères étaient cicatrisés, et l'enflure avait disparu, à cela près d'un peu de gonflement autour des chevilles, qui se manifestait dans la journée et s'effaçait pendant la nuit. Il ne fut pas possible de le déterminer à continuer plus long-temps le traitement homœopathique, attendu qu'il se prétendait guéri. En effet il s'est toujours bien porté depuis.

Ces deux cas, dans lesquels, au milieu des circonstances les plus difficiles, j'ai obtenu une guérison complète, malgré la non-observance du régime diététique réputé indispensable, me déterminèrent à faire, sous ce rapport, chez plusieurs autres malades, des expériences qui m'apprirent bien positivement que les médicamens choisis d'après les lois de l'homœopathie suffisent à eux seuls, et sans le concours d'un régime sévère, pour procurer une guérison complète et durable. L'occasion ne tarda pas à se présenter, dans ma propre maison, de répéter cette observation avec le plus grand soin.

Mon fils, âgé de quatre ans, fut atteint d'une fièvre tierce, alors endémique dans la contrée. Outre ses symptômes ordinaires, cette affection avait encore cela de particulier qu'il arrivait parfois au malade, pendant l'accès, de se plaindre d'élancemens violens dans les oreilles. J'eus recours de suite aux remèdes homœopathiques, mais sans avoir le bonheur de rencontrer celui qui convenait au cas concret. Au milieu de ces essais infructueux, le quatorzième accès se déclara, et comme les forces du petit malade diminuaient sensiblement, je me déterminai à lui donner le sulfate de quinine à dose allopathique. La fièvre s'arrêta ; mais il survint quatre récidives de trois en trois semaines, et le malade ne fut complétement rétabli qu'après avoir fait avec moi un voyage d'une vingtaine de lieues, qui nous tint pendant huit jours éloignés de notre maison. Au bout de quelques années, l'enfant fut pris d'une dureté d'ouïe des deux oreilles, d'abord à peine sensible, mais qui, dans l'espace de trois mois, augmenta jusqu'au point de le rendre presque entièrement sourd. Quelque haut qu'on l'appelât, il ne comprenait ce qu'on lui disait qu'en regardant ceux qui lui parlaient : il finit même par ne plus distinguer le bruit des trompettes. Auparavant vif et jaloux de s'instruire, il devint paresseux et perdit beaucoup de sa mémoire et

de sa facilité. Après avoir étudié avec soin son état, je lui donnai *calcarea* X,ij. Je ne changeai absolument rien au régime. Cependant, au bout de trois semaines déjà, j'aperçus les premiers signes d'une amélioration. L'enfant était plus gai; il redevenait sensible à des choses qui lui étaient devenues tout-à-fait indifférentes, la mémoire lui revint, et avec elle l'ouïe, qui, au bout de six semaines, était rétablie dans toute son intégrité. L'action de la chaux paraissait durer même encore au bout de quarante jours; car la santé de l'enfant s'affermit de plus en plus à tous égards, sans que j'eusse besoin de lui faire prendre d'autres médicamens.

Si ces faits autorisent à penser que, malgré un régime homœopathique incomplet, parfois même perverti, les médicamens homœopathiquement appropriés à un état morbide sont cependant en état de déployer leur puissance active, ce n'est point à dire néanmoins qu'il faille rejeter la diététique physiocratique prescrite par l'homœopathie, et ne jamais l'observer dans toute sa pureté primitive; car s'il y a des cas où la stricte observance de ses préceptes n'est jamais avantageuse chez des malades qui, depuis une longue série d'années, ont contracté l'habitude d'un genre de vie plus ou moins contraire à la nature, il s'en trouve certainement aussi où la méthode homœopathique ne peut être mise en pratique avec succès que quand on l'appuie d'un régime conforme aux lois naturelles. En pareille circonstance l'homœopathe doit s'en tenir à l'observation absolue des rigoureux principes diététiques de son école; il doit quitter les malades indociles plutôt que de se mettre dans le cas qu'on lui attribue ensuite un défaut de succès dont la cause ne tiendrait qu'à eux. Mais, en tout autre cas, qu'il leur permette de suivre les habitudes contractées par eux, et le résultat de ses soins n'en sera pas moins favorable, quand il aura bien choisi les moyens qu'il doit employer.

Si mes vues se confirment, des médecins qui, dans l'opinion que la diète prescrite par l'homœopathie est impraticable, n'ont pas le courage de traiter leurs malades d'après les règles de cette doctrine, lui seront acquis, et ce sera un grand pas de fait vers sa propagation.

OBSERVATIONS HOMŒOPATHIQUES;

Par le Docteur WEBER.

Un enfant de trois ans était atteint d'une sorte de paralysie rhumatismale du bras gauche. Le rhus et la bryone dissipèrent très-promptement cette affection. Plus tard, il parut au menton des croûtes, auxquelles les parens ne firent point d'attention, et qui se desséchèrent au bout de quelques semaines, sans qu'on eût employé aucun médicament. Plusieurs semaines après, pendant la nuit, l'enfant tomba tout à coup malade; il vomit deux fois des mucosités vertes, avec chaleur, soif, agitation et anxiété. Je fus appelé le lendemain. Il se plaignait de douleurs de ventre et de maux de tête; il était maussade, pleurait souvent, et *urinait* toutes les dix à quinze minutes, mais ne rendait chaque fois qu'une petite quantité d'urine, qui était claire et limpide comme de l'eau. Depuis vingt-quatre heures, il n'avait point été à la selle. La peau était sèche; une odeur aigre et pénétrante, qui s'exhalait de sa bouche, remplissait toute la chambre. Chaleur, soif, accélération du pouls et de la respiration, délire fréquent. *Acon.* X, j, deux doses, *bellad.* X, j, *ac. sulph.* XX, j, ne changèrent rien à l'état. Le lendemain et les jours suivans, l'enfant se plaignait de douleurs à la tête et au ventre; le côté droit de ce dernier était extrêmement sensible au toucher; beaucoup de soif; tantôt serrement de dents, tantôt sourire; les pleurs dégénéraient en cris pénétrans. Une main était toujours posée sous la tête; l'enfant fourrait ses doigts dans sa bouche, exerçait des mouvemens de mastication, et se passait la main sur le nez. Le bas-ventre était affaissé et mou; l'urine coulait à l'insu du malade. Avec un cri pénétrant, qui revenait souvent, se manifestaient des spasmes de diverses espèces; tantôt il soulevait la tête et l'une des jambes, tantôt il enfonçait la tête dans l'oreiller et frappait violemment du pied. Lorsque l'un ou l'autre de ces spasmes avait duré de cinq à quinze minutes, les yeux, à demi ouverts ou tout-à-fait ouverts et fixes pendant les accès, se fermaient, et il y avait un peu de repos. Mais bientôt le cri reparaissait, avec les mouvemens de la bouche; l'enfant mettait ses

doigts dans sa bouche ou son nez, et rongeait ses ongles. Si on lui présentait à boire, il criait plus fort, repoussait l'eau, et les spasmes se reproduisaient. On ne pouvait tirer de lui aucune parole. La langue était un peu chargée et blanche; les pupilles étaient plutôt dilatées que rétréceies; je n'aperçus pas de photophobie; la chaleur avait plutôt diminué qu'augmenté; celle de la peau était presque normale. L'organe cutané était sec: le bas-ventre affaissé, insensible; point de selles, respiration presque normale. Je donnai encore *bellad.* X, j, qui ne produisit rien, et douze heures après *nux* X, j, qui resta aussi sans effet. Enfin j'eus recours à *caust.* La nuit suivante, les spasmes furent presque continus; mais, vers le matin, l'enfant s'endormit, et au bout de deux heures, il se reveilla en pleine connaissance; trois jours après il était en pleine santé.

Une petite fille de six ans fut prise de la scarlatine. Je la trouvai dans l'état suivant: Exanthème répandu par tout le corps, sans élévation de la peau, d'un rouge de feu; le corps entier brûlant; peau sèche; pouls très-vite et dur; langue sèche comme du bois, couverte d'une épaisse croûte noirâtre; lèvres sèches et couvertes également de croûtes brunes; gencives et dents couvertes d'un enduit noir, visqueux, gluant; assoupissement continuel, avec loquacité délirante; incontinence d'urine; difficulté d'avaler; constipation. Non seulement *bellad.*, *acon.* et *sulph.* ne produisirent rien, mais la maladie sembla prendre un caractère de plus en plus malin. L'enfant ne pouvait plus avaler aucun liquide, l'ouïe et la parole avaient presque entièrement disparu; lorsque le malade revenait à lui pour quelques minutes, il fallait crier très-fort pour qu'il fît un signe de tête. De temps en temps cependant il jetait des cris terribles, se raidissait et s'enfonçait la tête dans l'oreiller. Le troisième jour, je lui donnai *phosph.* X, j; il dormit ensuite tranquillement pendant vingt-quatre heures, et s'éveilla en pleine connaissance, ayant recouvré la faculté d'entendre et de parler, quoique la parole fût encore embarrassée comme à la suite ou aux approches d'une attaque d'apoplexie; il n'y avait plus d'incontinence d'urine, et la déglutition se faisait mieux. Le cinquième jour, on ne voyait plus aucune trace d'exanthème; mais l'aphonie reparut, et l'angine était revenue à un assez haut degré. Je fus donc forcé de donner encore une fois *phosph.* X, j. Comme il s'ensuivit de nouveau un assoupissement comateux, je fis

prendre alternativement *coff.* II, j, et *acon.* X, j, toutes les quatre heures. De cette manière, l'enfant fut sauvé. Les croûtes noires se détachèrent promptement de la langue et des lèvres ; la parole reprit son caractère naturel, et les selles se rétablirent ; mais il survint une très-grande enflure extérieure de la gorge, qui réclama une dose de *merc. solub.* IV, j. Deux doses de *chin.* X, ij firent cesser la grande faiblese qui avait lieu encore pendant la desquamation.

Une petite fille de neuf ans se plaignait de mal à la gorge, avec nausées et mal de tête. Je lui donnai *bellad.* X, j ; il s'ensuivit très-promptement une éruption scarlatineuse par tout le corps. Le quatrième jour, la malade dormit beaucoup; elle éprouvait souvent des sursauts du corps entier, ouvrait fréquemment les yeux tout grands, et les tournait ; l'éruption disparut sans la moindre cause apparente ; pouls vite, mais petit ; peau sèche, sans être chaude. Comme une seconde dose de belladonne ne produisit rien dans l'espace de douze heures, je fis prendre *sulph.* XX, j, qui fut bientôt suivi de la cessation des sursauts et de la distorsion des yeux, et qui amena un sommeil tranquille. La desquamation n'eut lieu qu'au bout de plusieurs jours ; l'épiderme se détacha par larges plaques.

Une petite fille de onze ans fut attaquée de la scarlatine à la même époque que la précédente. Chez celle-là il ne tarda pas à survenir un état soporeux; l'éruption n'eut lieu principalement qu'aux alentours des articulations des coudes et des genoux. La belladonne ne produisit rien ; mais le soufre, aidé du café et de l'aconit, ramena l'enfant à une santé parfaite.

Plus tard les cheveux de ces deux enfans tombèrent avec abondance, accident contre lequel le phosphore se montra promptement efficace.

Un jeune homme de dix-neuf ans tomba malade le 7 janvier ; je le vis le lendemain, et le trouvai dans l'état suivant : élancemens dans le côté gauche de la poitrine, augmentant par la toux et à chaque inspiration profonde ; toux avec crachement de sang mêlé de mucosités ; respiration courte et accélérée ; impossibilité de se coucher sur le côté gauche, parce que la toux et les élancemens augmentent au point de couper la respiration ; tête entreprise ; chaleur et soif ; pouls vite, plein et dur. *Acon.* X, j, et au bout de douze heures *bryon.* X, j, produisirent une amélioration

telle, jusqu'au 9, dans la soirée, que la guérison semblait être très-prochaine. Dans la nuit, le malade, qui se croyait hors de danger, sortit de la chambre pour satisfaire un besoin; il fut pris aussitôt de frisson, sentit ses forces se perdre, et fut obligé de regagner son lit en toute hâte. Le 10 je le trouvai, contre mon attente, plus malade qu'il ne l'avait été auparavant; élancemens, toux, crachement, respiration très-difficile, pouls accéléré et dur. Je donnai de suite *acon.* X, j, qui amena une grande amélioration jusqu'au soir, de sorte que je crus devoir laisser ce médicament continuer à agir; mais il y eut délire continuel pendant la nuit; le 11, au matin, le malade ne se plaignait plus de douleurs; mais il toussait, et ne pouvait se coucher sur le côté gauche. Il prit *bryon.* X, j, le soir *sulph.* XX, j, et le 12, au matin, *bellad.* X, j, sans grand résultat. Le soir du 12, il paraissait mieux, le délire avait cessé, la respiration était plus calme et plus régulière; il était survenu une sueur générale, et les inspirations profondes ne causaient plus de douleurs. Cet état dura jusqu'à cinq heures du soir. A neuf, je fus appelé, et je trouvai le malade comme il suit: raideur du dos, du cou et de la tête; mâchoire inférieure fortement serrée contre la supérieure, au point d'empêcher qu'on pût introduire la moindre chose; perte de tous les sens; dilatation des pupilles: yeux fixes et inexcitables; respiration tranquille; pouls petit et un peu dur quand on le tâtait doucement, grand et mou quand on appuyait davantage. Une heure auparavant, le malade parlait encore, et il avait mangé un peu, mais avec avidité. Je lui fis respirer toutes les cinq minutes de l'eau-de-vie fortement camphrée, et au bout de trois quarts d'heure le spasme cessa complétement. La nuit fut tranquille, mais sans sommeil; il y eut une selle normale. Le lendemain matin, survint un délire continuel. Cet état dura deux jours et deux nuits. *Stramon.*, *nux*, *bryon.* et *rhus* ne produisirent aucun effet. Le troisième jour, au matin, le délire cessa; mais on vit bientôt reparaître le tétanos et le trisme; le malade était étendu sans mouvement, le dos raide, les extrémités agitées de spasmes toniques. Trois olfactions de *sulph.* X, vij, firent cesser l'état spasmodique en quelques heures; le malade revint à lui, et conserva sa connaissance jusqu'au lendemain matin; mais aucun sommeil ne le rafraîchit, et à huit heures du matin, les spasmes se reproduisirent: cette fois ils siégeaient aux membres, dont on ne pouvait ployer aucun; pupilles larges, yeux

fixes, insensibles; lèvres se resserrant en cul de poule au moindre contact; pouls petit, parfois nul. Trois olfactions de *sulph.* X mirent encore fin au spasme dans l'espace de quatre heures. Mais il y avait faiblesse extrême, difficulté de parler, pâleur de la face, sécheresse de la langue, couverte d'un enduit jaune; la peau, jusqu'alors moite, était sèche et chaude, le pouls petit, à 50 pulsations. Le danger était imminent. *Cicut.*, *hyoscyam.*, *merc. solub.* et *opium*, ne produisirent rien. Dès après l'administration de la ciguë, les spasmes reparurent, plus étendus, et il fallut recourir à l'olfaction du camphre pour les dissiper, ce qui eut lieu en quelques heures. Le lendemain matin, à 9 heures, je donnai *hyoscyam.* L'urine devint épaisse, citrine, avec un sédiment blanc. Comme le spasme se reproduisait sans cesse, je fis prendre dans les intervalles *merc.*, *op.* et *camphr.*, le tout en vain. Le lendemain matin, comme l'état ne promettait rien de bon, car les spasmes ne cessaient plus, et le pouls devenait de plus en *plus* petit et intermittent, je fis flairer *calcar.* X, iij, mais sans succès. Enfin j'eus recours à l'olfaction de *phosph.* X, répétée trois fois, de dix en dix minutes. Les spasmes diminuèrent peu à peu, et au bout d'une demi-heure ils avaient entièrement cessé. Pour la première fois depuis cinq jours, le malade demanda du lait chaud, dont il but deux tasses avec le plus grand plaisir. Le pouls se releva; il redevint plein et mou; une moiteur générale s'établit; cependant la bouche ne pouvait point encore s'ouvrir parfaitement, et le malade se plaignait d'une grande sécheresse dans la gorge. En faisant de profondes inspirations, il sentait des élancemens dans le côté gauche de la poitrine. La nuit suivante, il dormit très-bien; l'appétit revint, ainsi que les selles, l'urine s'éclaircit et cessa d'être sédimenteuse. Au bout de trois jours, il y avait un peu d'agitation dans les membres, que le malade ne pouvait laisser aucun long temps dans la même situation; le pouls était inégal; il y avait un goût amer dans la bouche, et l'urine redevint trouble. L'olfaction du phosphore dissipa bientôt tous ces accidens. Les forces se relevèrent, toutes les fonctions reprirent leur rhythme normal, et quelques doses de quinquina dissipèrent la faiblesse. Le 2 février, le malade était guéri, et depuis lors il a joui d'une parfaite santé.

VARIÉTÉS.

RÉUNION DU JOURNAL DE LA MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE AUX ARCHIVES.

Rien ne témoigne plus du développement qu'a pris en France la doctrine homœopathique, que les nombreuses publications dont elle a été l'objet. En moins d'un an, deux journaux exclusivement consacrés à la défense de ses principes ont été fondés, et chacun d'eux a fourni sa carrière avec conscience. Aujourd'hui, ces deux organes d'une seule et même cause cessent de marcher isolément et réunissent leurs efforts dans un but commun. Désormais, en effet, les *Archives de la Médecine homœopathique* et le *Journal* fondé par MM. Léon Simon et Curie, feront une seule et même publication. Nous aimons à croire que les amis de l'homœopathie comprendront les motifs déterminans de cette réunion et sauront y applaudir.

Dans ces derniers temps, la doctrine de Hahnemann a été attaquée avec énergie, et, comme on dit, les coups sont partis de haut. Si aucun d'eux n'a porté, encore faut-il reconnaître que, par là même, la discussion a été portée sur un nouveau terrain. Ce ne sont plus ces plaisanteries plus ou moins ingénieuses qui accueillirent nos premiers pas. Il s'est agi de proscrire la doctrine, de la condamner au lieu de la juger, et de la condamner sans examen.

Il y a eu trop d'unité dans l'attaque pour qu'il n'y en ait pas dans la défense, et les erreurs qui ont servi de base à l'arrêt prononcé sont trop évidentes pour que nous n'ayons pas à les repousser.

Ces erreurs relèvent d'une cause bien simple et qui a dû nous donner à réfléchir. Jusqu'à présent, les amis de l'homœopathie s'étaient presque exclusivement bornés à propager les idées de Hahnemann, à la manière dont lui-même les avait produites, sans songer que toute pensée qui se transporte d'un lieu dans un autre doit y prendre une forme nouvelle, y revêtir un costume nouveau. Faute d'avoir satisfait à cette condition qui seule permet

à toute idée nouvelle de s'adapter aux formes d'esprit du peuple auquel on l'adresse, l'homœopathie n'a pas été comprise de ceux qui l'ont attaquée et repoussée avec un abandon et un *laisser-aller* qui nous ont étonnés.

Notre premier soin, comme notre premier devoir, consiste donc à faire comprendre Hahnemann des médecins, et pour cela il faut que nous donnions à la réforme homœopathique une allure toute française, en la dégageant peu à peu de ce nuage de germanisme qui lui nuit aux yeux de nos compatriotes; cela revient à dire qu'en réunissant toutes nos forces dans une seule et même publication, nous nous proposons de préciser de mieux en mieux, en les développant, chacun des points de la réforme homœopathique; en d'autres termes, de concourir à mettre en lumière pour les moins clairvoyans cette vérité qui a toute notre conviction, que là est l'avenir de la science.

Les amis de l'homœopathie sauront nous comprendre, et nous espérons qu'ils n'hésiteront point à nous encourager.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.






3 2044 103 038 774